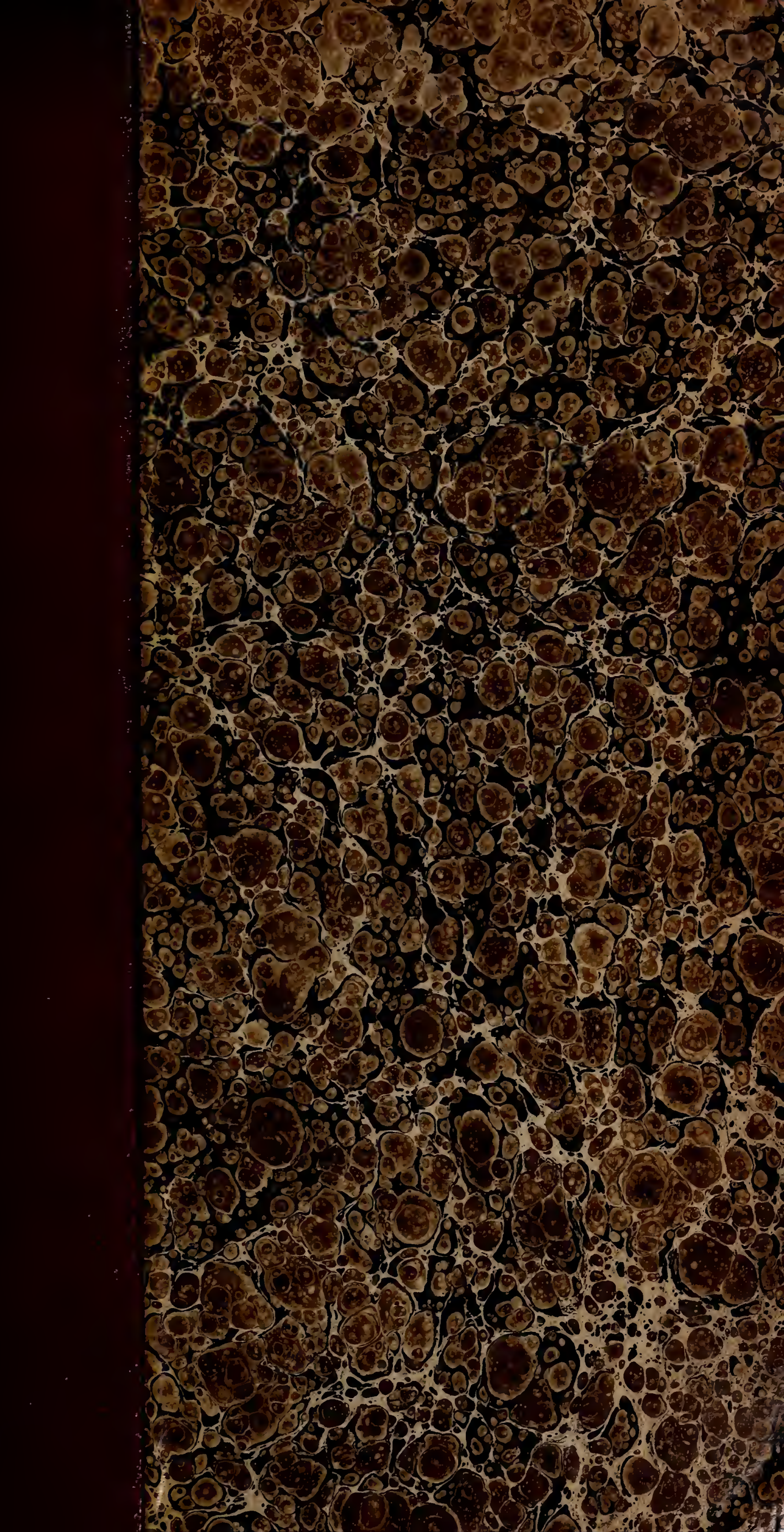


JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

QUARANTE-UNIÈME ANNÉE.



PARIS.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

A LA LIBRAIRIE DE CHARLES MEYRUEIS

RUE DE RIVOLI, 174.

1866

Paris. — Typographie de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOUVELLES DU LESSOUTO (1).

Le jour de la délivrance n'est pas encore venu pour nos missionnaires et pour leurs troupeaux, mais un répit leur a été accordé.

Les Boers, fatigués de livrer d'inutiles assauts, et vivement pressés dans leur camp par les indigènes, ont levé le siége de Thaba-Bossiou le 25 septembre. Dans leur mouvement de retraite, ils ont saccagé la station d'Hermon, qui était restée jusqu'alors intacte. Des rencontres assez sérieuses ont eu lieu entre les Bassoutos et les Boers pendant que ceux-ci regagnaient leurs foyers.

Ils ont eu soin de publier que leur retraite n'était pas définitive. On peut croire, en effet, qu'il doit leur en coûter infiniment de laisser à l'état de lettre morte les belles proclamations par lesquelles ils ont annexé à leurs possessions presque toutes les provinces du Lessouto. Mais, comme nous le disions dans notre dernière livraison, on était à l'époque où les pluies périodiques s'établissent. Les crues des rivières

(1) Plusieurs de nos lecteurs auront vu déjà la plus grande partie de ces nouvelles dans l'*Espérance* et les *Archives*. Arrivées en France immédiatement après l'impression de notre numéro de décembre, il fallait bien user d'une autre voie pour les communiquer, sans trop de retard, aux nombreux amis que préoccupent si douloureusement ces tristes événements du Lessouto. Mais tous ne les connaissent probablement pas, et chacun comprendra qu'on ne pouvait les omettre dans le seul recueil qui ait, depuis l'origine, enregistré tous les faits relatifs à notre chère mission du sud de l'Afrique.

allaient rendre les opérations militaires impossibles pour des forces composées comme le sont celles des Boers. De plus, les finances de l'Etat-Libre étaient à peu près ruinées; une grande misère régnait parmi les colons. Il était difficile d'obtenir des recrues; les journaux du pays étaient pleins de cas de désertion et de refus de service. De fortes amendes et l'emprisonnement n'effrayaient pas les réfractaires. — Mais si, de ce côté, l'horizon paraissait s'éclaircir pour les Bassoutos, il s'assombrissait d'un autre. Le territoire de Natal, qui appartient à l'Angleterre, est contigu à l'Etat-Libre. Pendant la guerre, ce territoire a été violé par un détachement de Bassoutos qui étaient à la poursuite de leurs ennemis. Moshesh, averti de ce fait, s'est hâté d'exprimer ses regrets au gouverneur de Natal. Mais, quelque prompte qu'ait été la répression, il paraît que le sang avait coulé, que des déprédations avaient été commises. A la fin d'octobre, date des lettres que nous venons de recevoir, un officier remettait à Moshesh un ultimatum portant que, s'il ne payait une amende de 10,000 têtes de bétail, deux régiments de troupes régulières et 40,000 mercenaires Zoulous allaient envahir son pays.

Le chef ne se montrait nullement disposé à se soumettre. Il était outré et avait « résolu, » comme il le disait aux derniers délégués, de l'Etat-Libre, « de ne céder que lorsqu'on lui aurait ôté la vie sur sa montagne. » On le voit, le péril paraissait plus grand que jamais. Si les forces anglaises sont entrées en campagne, les Boers se seront très certainement joints à elles, pouvant espérer de triompher, avec leur secours, d'obstacles qui les auraient arrêtés s'ils eussent été seuls.

Nous aimons encore à penser que le gouverneur du Cap n'aura pas permis que les autorités de Natal missent leurs menaces à exécution. Il savait que si des Bassoutos, dans un moment d'effervescence, avaient, à l'insu de leur chef, violé un territoire neutre, ils n'étaient pas seuls coupables

d'un semblable délit. En dépit d'une proclamation qui leur enjoignait de ne pas s'immiscer dans la querelle de l'État-Libre avec les Bassoutos, des sujets britanniques, en assez grand nombre, ont franchi les frontières coloniales pour prêter main-forte aux Boers. Quelle réparation se proposait-on de faire à Moshesh après en avoir exigé une de lui?

Après la retraite des assiégeants, nos missionnaires les plus rapprochés de Thaba-Bossiou ont pu visiter cette localité. La description qu'ils en font est on ne peut plus navrante. Sur le plateau de la montagne et tout autour de sa base, gisaient des tas de bestiaux et de chevaux en pleine putréfaction. On en évaluait le nombre à 20,000. La plupart de ces animaux étaient morts de faim et de soif; les autres avaient été tués par les boulets et les balles de l'ennemi. Des nuées de vautours se gorgeaient de leurs restes, mais cette œuvre d'assainissement n'allait pas assez vite pour empêcher les miasmes les plus infects d'empester le pays. L'établissement missionnaire s'étant trouvé sur le théâtre même des combats, a été complétement détruit. Il ne reste de la maison de M. Jousse, de celle de M. Lautré, du temple, de l'école, que des murs crevassés et chancelants..

M. Lautré a couru les plus grands dangers. Au plus fort des assauts, il s'est vu obligé de rester deux jours consécutifs enfermé chez lui, sans pouvoir sortir, tant les balles pleuvaient en abondance. Un boulet s'est logé dans la paroi de sa chambre à coucher. La position n'étant plus tenable, notre frère dut finalement se réfugier à Bérée. Il eut soin, en partant, de demander au général des Boers qu'il fît respecter sa demeure. A peine fut-il parti que le général donna ordre de la piller. On prit tout ce qui était prenable, provisions, meubles, médicaments, etc. Des indigènes démoralisés par la guerre achevèrent cette œuvre de destruction en allant, de nuit, prendre le bois des toitures pour en alimenter les feux de leurs bivouacs.

La bibliothèque de M. Jousse, celle de M. Lautré, celle de

la mission, une partie de celle de M. Maitin, n'existent plus. En fouillant parmi les débris de briques et de mortier, on voyait paraître de pauvres volumes tout lacérés, quelques-uns des papiers que Moshesh avait confiés à ses missionnaires, les cordes du piano de Mme Lautré. Un harmonium de M. Jousse, tout son ameublement et ses ustensiles ont été emportés par les Boers. MM. Lautré et Jousse ont perdu tous leurs chevaux, leurs bœufs de trait, leurs vaches, etc. M. Maitin a eu son bétail enlevé sous ses yeux par les Boers; mais, à force de réclamations, il est parvenu à se le faire rendre, sauf quelques têtes. Du reste, il est peu de nos missionnaires qui n'aient fait des pertes de ce genre. Ils se consolaient en voyant reparaître plusieurs des membres de leurs Eglises. Mais la famine commençait à se faire sentir d'une manière terrible, et il en résultait des vols fréquents parmi les indigènes.

Que ce triste tableau nous porte à redoubler d'instances auprès du Seigneur pour qu'il se souvienne d'avoir pitié. Mais gardons-nous du découragement, et ne nous laissons pas aller à croire que tout soit perdu. Quelque mal qu'on ait fait aux Bassoutos, la population a été à peine entamée. Elle a prouvé, dans des temps pires que ceux-ci, combien elle a de ressort et de vitalité. Aux premiers jours de paix, on la verra redescendre des montagnes, la pioche sur l'épaule, et se remettre avec vigueur à ses travaux agricoles. Le mauvais moment pour elle, c'est l'heure présente. Il est de notre devoir d'aider au moins les membres des Eglises, à se procurer de quoi vivre d'ici à l'époque où leurs champs leur rapporteront quelque chose. Ce secours ne servira pas seulement à alléger leurs souffrances, il confirmera leur foi en leur rappelant que la charité chrétienne n'est pas un vain mot, et qu'elle plane au-dessus de ces distinctions de couleur et de race dont ils viennent d'éprouver les effets d'une façon si cruelle.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE WELLINGTON.

Lettre de M. Bisseux *à M. le Président et à MM. les Membres du Comité des missions évangéliques.*

Wellington, le 2 novembre 1865.

Messieurs et très honorés frères en Jésus notre Sei-Seigneur,

Hier, jour de préparation à la communion, une cérémonie touchante a eu lieu dans notre chapelle de Wagenmakers-Valley. Onze néophytes ont reçu le sceau du baptême, après avoir rendu compte de la foi dans laquelle ils veulent vivre et mourir. Comme j'avais eu, il y a neuf mois, une admission de vingt-huit nouveaux membres, il se trouve que trente-neuf personnes ont été agrégées à l'Eglise depuis la date de mon dernier rapport. Puissent leurs âmes être liées dans le faisceau de la vie par devers l'Eternel, leur Dieu ! Le chiffre de ceux qui sont encore en préparation s'élève à trente-six. Je me suis vu dans la triste nécessité d'en suspendre sept pour quelques mois. Qu'avaient-ils fait? Rien d'extraordinaire et qui ne se voie fréquemment au sein même des Eglises de la chrétienté ; mais il importe, pour le développement de la vraie piété, d'extirper le mal à sa naissance. Des rapports trop étroits avec des païens, la fréquentation de lieux où l'on se livre à des divertissements mondains, comme la danse, voilà pour notre jeunesse l'écueil dangereux où Satan lui tend ses piéges. Depuis que le train du Cap vient jusqu'à Wellington, des troupes de Malais affluent périodiquement dans les villages voisins de la métropole. Comme ils ont des amis et des parents parmi nos noirs, et que, de plus, ils sont animés d'un esprit ardent de prosélytisme, on

comprendra tout le mal qu'ils peuvent faire aux âmes dont les principes chrétiens sont peu affermis. Ce sont de nouveaux Moabites avec lesquels le peuple mange, boit et joue. Grâce à Dieu, depuis que je me suis élevé contre leurs pratiques scandaleuses, les sectateurs de Mahomet ont de la peine à trouver un local pour y faire leurs orgies.

Dans ces derniers temps, je me suis quelquefois fait aider pour la prédication, mais cet essai ne m'a pas réussi. Celui à qui les brebis n'appartiennent point met souvent la division dans le troupeau. La fatigue de trois prédications dans un jour, est mille fois préférable aux désagréments que l'on éprouve quand on découvre que l'on a fait un mauvais choix. Sans une nécessité urgente, je suis bien déterminé à ne plus prendre de pareils auxiliaires. Aussi, que d'actions de grâce ne dois-je pas rendre au Seigneur de ce que ni la santé, ni les forces ne me manquent actuellement pour me livrer à mes nombreux travaux.

Je désire, chers Messieurs, rapporter un fait qui, je suis sûr, vous intéressera. Jamais encore je n'avais célébré l'anniversaire de mon arrivée dans ce pays pour évangéliser les païens. Tous les pasteurs de la colonie font, après un certain temps, la commémoration du jour où ils sont entrés en fonction, surtout s'ils sont restés dans la même Eglise. La première fois, c'est après vingt-cinq ans, de service, et la seconde, après cinquante ans, s'ils arrivent à un tel âge. On a voulu que je suivisse cet usage. Seulement, au lieu de vingt-cinq ans, il y en avait, depuis mai dernier, trente-cinq, que j'étais entré en charge. Il s'agissait de rappeler cette circonstance avec solennité. C'est ce qui s'est fait le 11 juin, jour de dimanche, dans l'église réformée de Wellington, que le consistoire a bien voulu mettre à ma disposition. Deux Eglises étaient fondues en une seule : ma congrégation et celle du pasteur. Des centaines de noirs étaient, pour la première fois, réunis sous les voûtes d'un temple qui, à peu d'exceptions près, n'avait jamais ouvert ses portes qu'aux hommes à peau blan-

che. Impossible de ne pas se rappeler, à cette occasion, les paroles de l'apôtre : *En Jésus-Christ il n'y a ni Grec ni barbare, ni libre ni esclave, mais vous êtes tous frères.* Ephes. 3, v. 8, fut le texte que je pris pour le sujet de mon discours. Je parlai d'abord du grand salut que Dieu a préparé pour tous les peuples, ensuite de l'insuffisance et de la responsabilité des ambassadeurs de Christ, et je résumai, à la fin, les principaux événements de ma carrière missionnaire depuis l'époque où je quittai la chère patrie. Il serait difficile de dire qui était le plus ému, de l'assemblée, que l'on voyait répandre tant de larmes, ou de l'humble orateur qui pouvait à peine retenir les siennes. — Tout le monde faisait des vœux pour que la douce harmonie qui existe entre les deux pasteurs et les deux troupeaux ne soit jamais troublée, et que Dieu conserve longtemps encore la vie de ses serviteurs pour le bien de leurs Eglises respectives. Ce moment a été l'un des plus beaux de ma vie. J'allais oublier de dire qu'une députation m'avait remis, le matin de ce jour mémorable, une bourse contenant 58 livres sterling, comme marque d'intérêt.

Depuis janvier, je vais faire, tous les mois, une prédication à Groenberg. Les hommes de couleur de cette contrée, trop éloignés de Wellington pour assister au culte, au moins d'une manière tant soit peu régulière, étaient complétement privés d'instruction religieuse. Quelques colons pieux m'ont offert leurs maisons pour y tenir le service. Il est remarquable qu'ils sont tous descendants de réfugiés français. Ce sont des *Malan*, des *Marais*, des *Leroux*, etc., etc. Il va sans dire que la congrégation est mixte, vu que les blancs profitent aussi de ce nouveau moyen d'édification. Le service terminé, je suis souvent invité à me rendre à quelque ferme voisine pour visiter des malades ou des personnes infirmes. J'ai lieu de croire qu'une femme de couleur, encore jeune, mais qui était poitrinaire, vient d'échanger cette vallée de larmes pour les joies ineffables du royaume des cieux. — Un jeune

homme de Groenberg, le plus intelligent de mes catéchumènes, est au nombre de ceux que je viens de baptiser. *Or, grâces soient rendues à Dieu, qui manifeste en tout lieu la saveur de sa connaissance!*

Je mentionnerai encore une course que j'ai faite au *Coin-des-Français* (Franschehoek). L'Eglise est privée de pasteur depuis deux ans. Celui de Stellenbosch vient quelquefois à son secours. Sur l'invitation du consistoire, j'allai y passer un dimanche. Je prêchai, avant et après midi. Si j'excepte le 11 juin, à Wellington, je ne sache pas que j'aie jamais eu devant moi une assemblée aussi nombreuse ou aussi recueillie. Je n'avais pas revu le Coin-des-Français depuis vingt ans, et j'ai trouvé tout changé. Une belle église et un presbytère y ont été construits, et l'ancien temple a été converti en une chapelle pour les hommes de couleur. Pour un Français, cette localité a beaucoup d'attraits. N'est-ce pas là que d'anciens compatriotes trouvèrent, autrefois, un asile et purent, pour la première fois de leur vie peut être, adorer le Dieu de leurs pères en toute liberté? N'y voit-on pas encore les ruines des premières habitations qu'ils se bâtirent, la truelle dans une main, des armes dans l'autre pour se défendre contre les bêtes féroces? Une chose que tout le monde regrette, c'est que les chênes centenaires qui ombragaient ces reliques aient été fort maltraités par un nouveau propriétaire. Si l'on ne voit plus au Coin-des-Français les traces du rhinocéros ou du lion, des animaux sauvages d'une plus petite espèce, comme les chakals, les hyènes et les léopards, infestent toujours les montagnes. Ces derniers donnent souvent l'alerte aux habitants. Ils quittent leurs repaires dans les nuits obscures, s'introduisent dans les kraals et égorgent les veaux et les agneaux qui s'y trouvent. J'ai vu un magnifique léopard qui s'était laissé prendre dans une trappe, et que l'on destinait au marché de la ville du Cap. Il ornera, sans doute, quelque musée européen. Le Coin-des-Français a aussi eu son réveil. La famille du patriarche de cette communauté,

M. Daniel Hugo, vieillard octogénaire, a surtout participé à ses bienfaits. Je présidai chez lui une réunion de prières, et je ne crois pas me tromper en disant que cinquante personnes, toutes appartenant à cette famille bénie, étaient prosternées avec nous au pied du trône de la grâce. Cette visite m'a fait du bien ; je bénissais Dieu, en retournant chez moi, de me l'avoir ménagée.

Cependant un sentiment douloureux oppressait mon âme. Des ruisseaux de sang coulaient sur nos frontières! Quelle situation pour nos frères! Nos belles stations allaient-elles être détruites? Voilà ce qui remplissait mon cœur de tristesse. Aujourd'hui encore ces pensées se présentent constamment à moi.... Nos frères n'écrivent point. Nous savons cependant qu'on respecte généralement leurs personnes et ce qui leur appartient. Prions beaucoup pour eux, prions pour leurs chères Eglises.

Votre dévoué serviteur et frère.

J. Bisseux.



Départ pour Taïti.

Ainsi que nous l'annoncions, le mois dernier, M. et Mme Viénot sont partis de Southampton le 19 décembre, pour se rendre à Taïti, où ils sont si impatiemment attendus. Que Dieu les garde et les soutienne, soit dans leur voyage, soit dans la direction des écoles dont il leur confie la charge!

CHINE.

UN TEMPLE PAÏEN TRANSFORMÉ EN ÉGLISE CHRÉTIENNE. — L'ÉVANGILE PRÊCHÉ AUX FEMMES.

L'année dernière, nous avons terminé nos récits missionnaires relatifs à l'empire chinois par l'histoire d'une conversion remarquable, opérée, ou du moins racontée à Pékin. (décembre 1865, page 461). C'est encore par cette célèbre capitale de l'*empire du Milieu* que nous commencerons notre revue de l'année nouvelle. Une lettre d'un missionnaire déjà connu de nos lecteurs, le rév. M. Edkins, nous en fournira l'occasion. Nous l'empruntons au dernier numéro du journal de la Société des missions de Londres, dont ce missionnaire est l'agent.

Les amis des missions chinoises savent qu'immédiatement après la terrible visite que firent à Pékin les armées française et anglaise, en 1860, un médecin-missionnaire expérimenté, le Dr Lockhardt, alla fonder dans cette ville un de ces hôpitaux qui, dans d'autres villes chinoises, avaient déjà rendu tant de services à la cause missionnaire. Cette entreprise réussit admirablement bien. Des milliers de Chinois ont trouvé dans l'établissement du pieux docteur le soulagement de leurs maux physiques, et beaucoup d'entre eux la connaissance du vrai Dieu, ou tout au moins des impressions sérieuses, qui les ont rendus ou pourront plus tard les rendre accessibles à la prédication du salut. La position même de l'hôpital semblait avoir contribué à ce résultat, en assurant à l'œuvre la sécurité et une sorte de respect. On avait pu l'installer dans une partie des bâtiments affectés à l'ambassade anglaise. Cet arrangement, avantageux à plus d'un égard, avait cependant aussi des inconvénients. Le plus sensible était l'impossibilité de donner, à l'intérieur ou aux environs de l'hospice, tout le développement désirable à la

prédication de l'Evangile proprement dite. Cette situation vient de cesser. Par suite de modifications apportées dans l'organisation de l'ambassade, les bâtiments occupés par l'hôpital ont été affectés à d'autres usages ; la Mission a dû se pourvoir ailleurs, et l'on va voir, par la lettre de M. Edkins, de quel succès ses recherches ont été couronnées.

« La semaine dernière, écrit-il, le 12 septembre, nous avons achevé notre déménagement et nous sommes installés dans nos bâtiments du *Mi-Schi* (marché aux riz). Le local paraît parfaitement approprié à nos besoins, et nous avons lieu d'espérer, de cette bonne Providence qui nous a déjà si efficacement protégés, que ce point ne tardera pas à devenir un foyer de lumière pour la population, singulièrement agglomérée, qui nous environne.

« C'est hier que le nouvel hôpital a été solennellement inauguré. Nous en avons profité pour annoncer l'Evangile au nombreux public dont cet événement avait éveillé la curiosité. La chapelle annexée à l'établissement est une immense salle, qui n'était rien moins qu'un temple païen, et au fond de laquelle on a vu longtemps, à la lueur incertaine du jour qui pénétrait par ses portes, les principales idoles du lieu. Le bâtiment est élevé, solidement construit, et s'ouvre sur la rue. Nous y avons placé des siéges pour environ deux cents personnes ; mais, au besoin, ce chiffre pourra être doublé. Toutes ces places, ou à peu près, étaient occupées par des Chinois. Nous avons saisi cette occasion de leur présenter Jésus-Christ comme le grand médecin tout à la fois du corps et de l'âme. Des prières adressées au vrai Dieu, et notre vieux Psaume centième retentirent pour la première fois dans cette enceinte, où, depuis de longues années, le dieu du feu avait été le seul objet de l'adoration des hommes. Le rév. M. Lees, de Tien-tsin, moi-même et deux de nos chrétiens chinois prîmes successivement la parole dans cette intéressante réunion. Ces derniers exprimèrent, en fort bons termes, la joie profonde que leur inspirait cette

transformation d'un temple païen en une maison du Dieu de l'Evangile.

« Arriver à ce résultat n'avait pas été chose facile, et durant les pourparlers qui nous y ont conduits, nous avions craint plus d'une fois de ne pas réussir. Le prêtre à qui appartenait cet édifice le possédait par droit d'achat, mais ce n'était pas sans beaucoup d'hésitations qu'il s'était décidé à nous le vendre. Il craignait la colère du peuple. Il n'y avait, disait-on, qu'une insatiable avarice qui pût l'engager à commettre une telle action. C'était un grand crime, et l'on pouvait être sûr que la vengeance divine tomberait tôt ou tard sur sa tête, que quelque terrible maladie l'atteindrait, etc., etc. Le pauvre prêtre redoutait, en outre, de s'attirer quelque châtiment de la part de son supérieur spirituel, c'est-à-dire d'un vieux prêtre bouddhiste auquel le gouvernement impérial a confié la surveillance de tous les temples de quelque importance que renferme la ville. Dans cette appréhension, il m'avait prié d'aller voir moi-même ce prêtre, pour lui exposer l'affaire. Heureusement, le vieillard, qui me parut assez intelligent, avait, deux ans auparavant, visité l'hôpital du Dr Lockhardt et s'était montré touché de ce qu'il y avait vu. Sous l'influence de ce souvenir, il me répondit sur-le-champ que, puisque c'était pour en faire un hôpital que nous voulions acheter le temple, il ne s'y opposerait pas et qu'aucune poursuite ne serait dirigée contre le vendeur.

« Rassuré de de côté, notre homme s'imagina qu'une émeute populaire pourrait bien éclater au moment où il faudrait, pour nous céder la place, enlever les idoles de leur antique sanctuaire. Pour échapper à ce danger, on décida que ce déménagement s'opérerait durant la nuit. Il se laissa dire ensuite que des mahométans ou des catholiques romains seuls consentiraient à se charger du déménagement. Mais il fut de cette difficulté comme des autres. Nous obtînmes sans peine, et au prix ordinaire, des manœuvres chinois qu'aucun scrupule n'arrêta; il n'y eut pas la moindre manifestation

hostile; notre vendeur se porte bien ; il n'est plus question de ces terribles châtiments qui devaient punir son audace sacrilége, et quant aux *puissants* dignitaires qu'on a ainsi mis à la porte pour nous faire place, c'est-à-dire aux dieux eux-mêmes, il ne paraît pas que personne se mette réellement en peine de ce qu'ils peuvent penser.

De fait, c'est une chose remarquable que la facilité avec laquelle le paganisme chinois s'est résigné, dans cette circonstanee, à se voir dépossédé d'une de ses forteresses en faveur de cette nouvelle religion qu'il fait si bien profession de haïr. La remarque la plus caractérisée que nous ayons entendue faire sur ce sujet, sortit de la bouche d'un de nos auditeurs d'hier : « C'est la première fois, disait-il, qu'on ait entendu parler de dieux changeant de logement. Comment la chose a-t-elle pu se faire? »

« La rue étant une des principales artères de la ville et la foule y abondant du matin jusqu'au soir, nous avons décidé que la chapelle serait ouverte tous les jours, pendant quelques heures, et qu'il s'y trouverait toujours quelqu'un qui pût parler de Christ à qui entrerait. Nous espérons avoir ainsi, tous les après-midi, quelques centaines d'auditeurs, et, grâces à Dieu, les moyens de réaliser ce projet ne nous manquent pas. Nous y emploierons les cinq indigènes baptisés que, depuis quelque temps, je prépare à devenir des prédicateurs, et que nous n'avions pas encore trouvé l'occasion d'utiliser dans la mesure de leurs capacités.

« En somme, nous croyons que, soit en ce qui concerne les soins médicaux, soit quant à l'évangélisation, notre œuvre vient d'entrer dans une ère nouvelle. Le nombre des malades qui se présentent au dispensaire est de soixante-dix à quatre-vingt par jour.

« Que je n'oublie pas un autre fait curieux. C'est que, dans le moment même où nous traitions avec le Chinois qui nous a vendu son temple, un autre prêtre bouddhiste, très-instruit, dit-on, et remarquablement intelligent, s'est de lui-

même mis en rapport avec nous, en exprimant l'intention d'étudier le christianisme. Son seul but, dit-il, est d'arriver à la connaissance de la vérité. Nous lui avons prêté des livres dont il a commencé la lecture.

« Dans l'autre partie de la ville, à l'occident, notre station présente aussi des signes encourageants. Depuis six mois, six hommes, que nous avions lieu de regarder comme sincèrement convertis, y ont reçu le baptême. Mais il y a plus. Pendant que les hommes se réunissent dans la chapelle, une congrégation de femmes, comparativement nombreuse, se forme dans la salle d'école. Il y a là, chaque dimanche, de trente à cinquante femmes chinoises ou mantchoues, dont plusieurs appartiennent à des familles très-respectables. A cette saison de l'année, les charmantes plantes connues sous le nom d'asters chinoises sont en fleurs; l'instituteur en cultive dans des caisses et presque toutes les femmes placent une de ces fleurs dans le nœud qui arrête leur chevelure sur le sommet de la tête. Tout cela donne à l'assemblée un air de fête qui enchante le regard, sans nuire au sérieux de la pensée. En outre, Mme Edkins a ouvert, dans la même rue une école de jeunes filles qui, au nombre de neuf, ne manquent jamais d'assister au culte du dimanche. Elles y sont conduites par leur maître, un vieux lettré chinois qui a reçu le baptême, l'année dernière, et en qui nous avons toute confiance. Ces assemblées sont donc très intéressantes. Malheureusement, le défaut de toute instruction rend les femmes chinoises peu promptes à saisir le sens des doctrines chrétiennes. Leurs facultés intellectuelles sont comme endormies, et les réveiller n'est pas une tâche facile. Nous n'en avons pas moins à nous féliciter de la régularité que plusieurs d'entre elles mettent à suivre les instructions et de l'intérêt qu'elles paraissent y prendre.

« A l'est de la ville, Mme Edkins n'a pas encore réussi à s'assurer des élèves. Mais autour de notre nouveau domicile les mêmes difficultés n'existeront pas, et nous espérons ar-

river prochainement à fonder une école, toujours pour les jeunes filles. Vous savez que, par la grâce de Dieu, deux femmes ont déjà reçu le baptême; trois autres s'y préparent en suivant avec régularité nos classes bibliques. L'une d'elles, née dans l'islamisme, avait refusé pendant plus d'un an de suivre l'exemple de son mari, qui avait fait hautement profession de reconnaître Jésus-Christ pour Dieu. Mais, l'été dernier, une violente maladie a triomphé de cet endurcissement. Son mari est maître d'école. Elle demanda aux élèves qu'il instruit de prier pour elle, bien certaine, disait-elle, que la sincérité de leur foi obtiendrait de Dieu une réponse favorable. Peu de temps après, un orage terrible, qui éclata sur la ville, acheva ce que la souffrance avait commencé. Effrayée des éclats de tonnerre, elle chercha un refuge près de son mari et consentit à s'agenouiller avec lui pour implorer la bénédiction du Roi des cieux, au nom de Jésus-Christ. Depuis lors ses convictions se sont affermies, et elle a fait, en instruction, des progrès qui nous permettent d'espérer beaucoup d'elle. »

Un *post-scriptum*, ajouté à la lettre qu'on vient de lire, contient ces mots :

« Nous venons d'avoir la visite d'un troisième prêtre bouddhiste, qui, depuis quelques jours, suivait avec un intérêt marqué nos réunions de l'hôpital. Il se dit décidé à devenir chrétien et parle de quitter sa robe de prêtre pour revêtir le costume ordinaire des Chinois. Il est aussi propriétaire d'un temple qui lui rapporte environ 10 livres (250 fr. par an), et dont il manifeste l'intention de nous faire don. Cet édifice est, à ce qu'il paraît, assez considérable, mais se trouve à quatre-vingts milles de Pékin (environ trente lieues), près du cimetière impérial de l'Ouest. J'attendrai, pour vous en dire davantage sur cet homme, que nous ayons pu nous assurer de sa bonne foi et de ce qu'il peut y avoir de sérieux dans ses intentions. »

ARCHIPEL INDIEN.

L'ÉVANGILE A BARNEM.

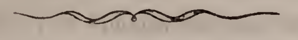
Les Dayaks de Bornéo se sont acquis une triste réputation par leur effroyable cruauté. On se rappelle qu'en 1859, cinq missionnaires de la Société de Barnem furent impitoyablement massacrés par eux, ainsi que leurs femmes et leurs enfants; en tout douze personnes.

Aujourd'hui, des nouvelles plus encourageantes nous arrivent de ce côté. Un missionnaire de la Société anglaise « pour la propagation de la foi » annonce qu'il vient de baptiser, en une seule fois, cinq Dayaks de la tribu de Lara. Parmi eux, se trouvait leur vieux Oran Kaya, ou chef, sur lequel le missionnaire donne quelques détails touchants :

« Ce pauvre vieillard, nommé Dugak, est venu de lui-même, tout affaibli et tremblant sous le poids des années, nous exprimer son désir de prendre rang parmi les disciples de Christ, et d'être admis au baptême, Depuis cinq ou six ans, il m'encourageait à instruire son peuple, et m'en facilitait les moyens, mais sans s'être jamais occupé sérieusement des intérêts de sa propre âme. Comme tous les Dayaks âgés, il regardait la religion comme un passe-temps pour la jeunesse, mais se refusait obstinément à prier avec nous ou à répéter un seul mot de nos cantiques. Qu'on juge donc de ma joie quand j'appris de sa bouche le changement qui s'était opéré dans son cœur, quand je l'entendis se déclarer bien sincèrement résolu à servir désormais Jésus-Christ.

En 1864, plus de 150 Dayaks ou chinois ont été baptisés à Bornéo. Selon toute apparence, l'Eglise anglicane sera, pour un temps du moins, le seul corps ecclésiastique à l'œuvre dans cette île si importante et si peuplée. La mission américaine fondée à Pontimak, a dû être abandonnée. L'œuvre de la Société de Barnem, si cruellement éprouvée

en 1859, n'a pu se relever encore de ce désastre, et les prêtres catholiques romains eux-mêmes ont laissé depuis quelque temps inoccupé un poste qu'ils avaient fondé au nord-est de l'île.



SYRIE.

Epreuves diverses : Les sauterelles, la sécheresse et le choléra. — Travaux d'un médecin-missionnaire.

Dans le courant de l'année dernière, Jérusalem et la Palestine presque tout entière ont été frappées de diverses calamités, dont le souvenir et les traces matérielles ne s'effaceront pas de sitôt. En avril, les sauterelles, ce fléau qu'ont si vigoureusement décrit des bouches inspirées, fondirent, par troupes immenses, sur quelques-unes des parties les plus fertiles du pays et les saccagèrent impitoyablement. « Quand elles envahirent notre ville, écrivait-on de Nazareth, nous comprîmes le désespoir des Égyptiens au temps de Moïse. Les magasins et même les citernes demeurèrent fermés pendant plusieurs jours, la seule chose qu'on pût faire était de travailler à se protéger. Notre maison en était pleine, et la cour n'offrait plus aux regards qu'une masse verte. Elles pénétraient dans nos chambres, dans nos vêtements, sur nos assiettes. On en tua beaucoup, mais alors l'odeur de leurs cadavres devint insupportable. »

A la suite des sauterelles, une maladie contagieuse se déclara sur le bétail et fit périr un si grand nombre de bœufs, que les pauvres paysans ne prévoyaient pas comment ils pourraient labourer leur champ à l'époque des semailles.

Plusieurs localités, et surtout Jérusalem, ont en outre souffert de la sécheresse. Les pluies du printemps ayant manqué, les citernes où l'on en conserve l'eau ne se trouvèrent qu'à moitié remplies, et comme il n'y a, dans les environs de la ville sainte, que deux ou trois sources, dont l'une était à sec dès le mois d'août, l'eau devint très chère. En

outre, l'huile se trouvant rare aussi, et le peu de légumes que les sauterelles n'avaient pas dévorés étant interdits à cause du choléra, la détresse devint grande et menaça de se changer en une vraie famine. Dans cet état de choses, les Juifs pauvres obtinrent quelques secours de leurs coreligionnaires riches. De son côté, l'évêque protestant, M. Gobat, avait reçu de ses amis d'Angleterre une somme dont il dut employer une bonne partie en distributions d'eau. Il en fut fourni des rations à 265 familles israélites. « La joie avec laquelle on se précipitait dans les rues à la rencontre de l'âne qui portait les outres, écrit la fille du digne évêque, montrait assez la grandeur du besoin; si les donateurs avaient pu en être les témoins, ils y auraient trouvé la récompense de leur libéralité. »

A toutes ces souffrances, il faut ajouter enfin le fléau qui, cette année, a si cruellement sévi en tant de lieux. Le choléra a fait de grands ravages, surtout à Jaffa, à Gaza, à Nablous et dans la ville sainte elle-même. Laissons l'évêque Gobat, cité par la *Semaine religieuse*, nous en dire quelque chose : « Notre détresse va croissant, écrivait-il en date du 3 novembre dernier. Nous avons bien eu quelques orages, et les nuages s'amoncellent, nous annonçant enfin l'arrivée des pluies, mais le choléra se renforce. Le 22 octobre, il y a eu 42 morts; le lendemain 109, et dès lors le pacha a défendu d'en publier le chiffre; mais il ne peut guère être au-dessous de 60. Quatre convois funèbres passent, en ce moment, sous ma fenêtre. Les Juifs et les musulmans sont les plus maltraités. Beaucoup de parents meurent et laissent des orphelins abandonnés. Les cris de détresse sont déchirants. Ce matin, un pauvre Juif a apporté un petit enfant de quatre mois et l'a jeté dans les bras de Mme Gobat, en lui disant : « Prenez-le et faites-en ce que vous voudrez; la mère vient de mourir, et je n'ai rien pour lui conserver la vie. » Un instant après, une vieille Juive m'a amené trois enfants, en me priant de les adopter; leur père et leur mère venaient de

succomber, et ils étaient entièrement abandonnés. Ces cas se r enouvellent fréquemment ; il faudrait admettre ces pauvres petits dans notre asile, mais il est déjà plus que rempli. Combien nous voudrions pouvoir l'agrandir, et quelle belle occasion d'élever ces enfants dans la connaissance du Seigneur ! Mais l'argent qui nous a été envoyé d'Angleterre tire à sa fin; il a été presque entièrement employé en blé, en eau ou en charbon pour les Juifs et les prosélytes dans cette longue saison de détresse et presque de famine. La misère sera affreuse cet hiver. Priez pour nous et ayez pitié de ce pauvre peuple! »

De ce navrant tableau, l'on peut déjà conclure que les missionnaires évangéliques (car l'évêché protestant de Jérusalem est essentiellement une œuvre missionnaire) ont été pour la Syrie un bienfait, même au point de vue matériel ; mais la relation qu'on va lire, extraite du journal de la Société de Londres pour l'évangélisation des Israélites, le montre encore mieux. Elle émane de la plume du médecin-missionnaire que cette Société maintient à Jaffa.

« Pendant cet été, écrit le docteur Philip, j'ai dû prêcher en actions plutôt qu'en paroles, mais en réalité ce que j'ai fait a bien été une œuvre missionnaire. Resté sans aide et seul de ma profession dans cette ville, en face des plus sérieux devoirs, je sentis d'autant plus ma responsabilité que ma santé était altérée ; mais mon refuge fut dans le Seigneur, et, que son nom en soit béni ! il m'a fortifié dans ma faiblesse, en me rendant capable d'accomplir l'œuvre qui se présentait à moi.

« Je vous annonçais, dans une lettre précédente, que le médecin placé à la tête du bureau de santé avait été saisi d'une grande frayeur et qu'il était mort. J'eus, en conséquence, à prendre la direction officielle du bureau, et bientôt après quand, frappés de panique, le gouverneur et les autorités civiles et même militaires eurent pris la fuite, je devins, par la force des choses, gouverneur, chef de la

police, à peu près tout en un mot. Dans une situation pareille, prêcher l'Evangile était difficile; tout ce que je pouvais faire se bornait à quelques mots de consolation adressés aux mourants ou à ceux qui les entouraient en se lamentant. Les scènes qu'on voit dans ce pays, au chevet des malades, ne ressemblent à rien de ce qui passe, en pareil cas, dans la chambre d'un chrétien mourant. Le tiers de la population, au moins, habite, souvent au-dessous du sol, des logements aussi misérables d'aspect que malsains, et c'est là surtout que le choléra a exercé ses ravages, car sur mes recommandations mêmes, la plupart des habitants aisés avaient quitté la ville. Dans chaque maison, cinq, six, sept cholériques; pour tout lit, le plus souvent, une natte ou une méchante paillasse posée sur la pierre du sol: humidité, malpropreté, mauvaise odeur. Dans cet affreux milieu, les parents et les amis poussent des cris de terreur; ni consolation, ni exhortation ne parvient à les calmer; ils s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine, courent çà et là comme des insensés, ou se jettent sur le moribond et le soulèvent en s'écriant, s'ils sont mahométans: « O mon frère, ô mon époux, etc., ne meurs pas! ne meurs pas! Allah! Allah! Allah! » Ou bien, s'ils sont chrétiens (grecs ou latins), faisant des signes de croix, et promenant une image de Marie, aux cris non moins stupidement répétés de « *Yor Adreah! Yor Adreah!* (O Sainte Vierge! Sainte Vierge! »

« Voir en un jour des centaines de malades pareils (le chiffre s'est élevé une fois jusqu'à 243), se rendre compte de leur état et leur administrer des remèdes, dans une ville située sur une éminence, monter et descendre continuellement, soit des rues, soit des escaliers, n'était assurément pas une tâche facile. Le pacha de Jérusalem qui m'a écrit des lettres très flatteuses, avait bien donné l'ordre d'obéir à toutes mes réquisitions, dans l'intérêt de la santé publique, mais la plupart des marchands ayant pris la fuite, et tous les magasins se trouvant fermés, je manquais des ingrédiens nécessaires.

Prenant alors mes gens et des soldats de police, je fis ouvrir d'autorité les magasins où je savais trouver ces objets, et pus ainsi faire faire à deux reprises, dans toute la ville, des fumigations de goudron et ordonner qu'on brûlât du soufre dans toutes les maisons. L'effet de cette double mesure fut surprenant. Le jour où nous commencâmes à y recourir, nous avions eu 65 morts ; le jour suivant, on n'en compta que 7.

Après ces curieux et tristes détails, M. Philip dit que quelque chose de plus triste encore était de voir que les clergés des différentes communions dites chrétiennes, semblaient avoir disparu. Quelques-uns de leurs membres avaient été emportés par l'épidémie ; mais les autres, en plus grand nombre, avaient fui ou s'étaient enfermés dans les couvents, de sorte qu'on ne trouvait pas un prêtre, ni pour exhorter les mourants, ni pour consoler les affligés, ni pour accompagner les morts au cimetière. Aussi le médecin était-il devenu le seul espoir et comme le seul refuge du peuple. L'épidémie passée, il a eu beaucoup de peine à se soustraire, dans les rues, aux témoignages de la reconnaissance publique. On priait pour lui dans les églises, dans les synagogues, dans les mosquées même, et plus d'un mahométan, dit-il plaisamment, m'a loué au détriment de son prophète, en s'écriant : « Il n'y a qu'un Dieu et qu'un Docteur. »

En terminant sa lettre, M. Philip donne gloire à Dieu de ce qu'il lui a été possible de faire à Jaffa. On peut espérer, ajoute-t-il, que ces services rendus à une population pauvre, presque toujours opprimée ou méprisée, tourneront au profit de la cause évangélique dans le pays. »



AUSTRALIE (Nouvelle-Hollande).

PROGRÈS DE L'ÉVANGILE PARMI LES ABORIGÈNES.

Jusqu'à ces derniers temps, les efforts des divers missionnaires occupés à l'évangélisation des aborigènes de cette contrée encore peu connue, n'avaient abouti qu'à quelques conversions isolées et qui laissaient des doutes sur la possibilité de travailler avec succès au relèvement de cette race si misérable et si dégradée. Un résultat obtenu tout récemment, dans les environs de Melbourne, semble de nature à trancher définitivement la question. C'est une démonstration nouvelle de la puissance de l'Evangile pour réparer les tristes effets du péché, dans les « lieux de la terre » qu'il a le plus obscurcis.

Le 24 septembre dernier, un missionnaire anglais presbytérien, le révérend M. Hamilton, de Fitzroy, a baptisé en une seule fois, dans une localité nommée Korranderrk, vingt-sept Australiens, dont vingt et un hommes et six femmes.

La manière dont ces néophytes et d'autres membres de leur race ont été amenés à la connaissance de l'Evangile, offre un exemple remarquable de ce que peut le zèle d'un chrétien laïque, quand il porte dans son cœur l'amour de Jésus et l'amour des âmes. Un anglais, M. John Green, avait été, sous le titre d'inspecteur, chargé par le gouvernement d'exercer une certaine surveillance sur les nègres du district. Pour remplir cet emploi, M. Green aurait pu rester à Melbourne, mais désirant évangéliser ses pauvres administrés et en arracher quelques-uns aux déplorables effets de leur vie errante, il renonça aux avantages de la ville, et alla s'établir dans l'endroit que nous avons nommé, à quinze lieues environ de Melbourne. Il invita ensuite les natifs de la contrée à venir s'y fixer auprès de lui, et parvint, en quelques

ans, à fonder une petite colonie d'environ 120 aborigènes, appartenant à diverses tribus.

Ces gens, instruits et formés aux habitudes de la piété par le pieux inspecteur, se réunissent, tous les matins et tous les soirs, pour prier et lire ensemble les saintes Ecritures, que M. Green leur explique lui-même aussi souvent qu'il le peut. Sous l'influence de ces enseignements, ils ont renoncé complétement aux pratiques idolâtres et à toutes les superstitions de leur race. L'ivrognerie, ce vice affreux que le contact des blancs avait si malheureusement introduit parmi eux, a disparu. Ils ont perdu le goût des querelles, des combats, du vagabondage, et à quelques exceptions près, inévitables dans toute agglomération d'hommes, on peut dire de ce petit groupe d'aborigènes qu'il est décidément entré dans les voies d'une véritable rénovation Plusieurs d'entre eux ont acquis une connaissance remarquable des Ecritures, et observent, dans leurs huttes, la sainte coutume du culte domestique. Dernièrement, dans une grande chasse au Kangourou, un de ces hommes tomba sur le sol, atteint d'un mal subit. On le crut mort. Aussitôt un des chasseurs, se jetant à genoux, fit en sa faveur une prière fervente, demandant à Dieu de lui rendre la force de regagner la station, ou en tout cas, de lui appliquer, pour le pardon de ses péchés, l'efficacité du sacrifice de Christ. Cette prière fut exaucée, et revenu à la santé, le malade a tiré de cette délivrance un nouveau motif de servir fidèlement le Seigneur.

Dans ses instructions, M. Green avait, depuis quelque temps, expliqué la nature du baptême, et fait naître dans le cœur des plus avancés le désir de s'en assurer les priviléges. C'est à la suite de ces exhortations qu'a eu lieu l'imposante cérémonie dont nous avons parlé en commençant. Plus de trente personnes avaient exprimé le désir d'être marquées de ce sceau du chrétien. Mais, après un examen préalable, fait avec soin, M. Hamilton et un autre missionnaire, dont

M. Green avait requis l'assistance, n'avaient cru pouvoir en admettre que vingt-sept. Avant le baptême, chacun d'eux avait fait, en quelques mots généralement très bien appropriés à la solennité, une profession nette et franche de ses croyances chrétiennes. Plus de soixante-dix autres aborigènes et un certain nombre de blancs, attirés par l'intérêt de la cérémonie, formaient ce jour-là la congrégation de Koranderrk.

Deux jours avant ces baptêmes, deux jeunes membres de la colonie avaient été unis , suivant les formes de l'Eglise presbytérienne. C'était la troisième fois que des époux noirs venaient en ce lieu implorer la bénédiction du Seigneur sur leur mariage, et M. Green est heureux de pouvoir dire que les unions ainsi sanctionnées sont devenues pour les familles qu'elles ont constituées, une source de paix et de prospérité. Ces couples chrétiens sont en bon exemple à tous les habitants de la localité.

Avec les avantages de la foi sont arrivés ceux d'une civilisation naissante. Des terrains récemment défrichés commencent à produire de bonnes récoltes d'orge, de froment et de pommes de terre. Tous les natifs, hommes et femmes, ont des vêtements à l'européenne, qu'à peu d'exceptions près, ils se sont procurés du fruit de leur travail. Les femmes font, avec une plante du pays, des paniers que les blancs de la colonie paient un bon prix; les hommes fabriquent une sorte de couvertures grossières et des armes de chasse qui se vendent également bien. Plusieurs en sont arrivés à avoir déjà leurs habits de travail et leurs habits du dimanche. D'autres, plus prospères encore, se sont acheté des chevaux, des selles et des fusils de chasse. Généralement, ils consacrent à cette dernière occupation un jour par semaine, pour se procurer de la viande qu'ils n'auraient pas autrement. Tous habitent des huttes en écorce, très humbles assurément, mais confortables pourtant et qui ont pour eux le mérite d'être l'ouvrage de leurs mains.

Les enfants, au nombre d'une trentaine, suivent tous les jours l'école fondée pour eux, et y reçoivent les rudiments d'une bonne éducation primaire. Les plus avancés lisent la Bible couramment, écrivent assez bien, et ont fait déjà quelques progrès en arithmétique. Ils ont du goût pour la musique et chantent agréablement quelques-uns des cantiques composés à l'usage des écoles du dimanche.

Tels sont les succès obtenus, sur une bien petite échelle sans doute, mais sans bruit et avec des moyens d'action très ordinaires, sur une fraction détachée de ces peuplades sauvages que leur peu d'intelligence apparente, leur paresse, leur corruption native et leur misère physique ont fait ranger parmi les populations les plus dégradées du monde connu. Cette petite congrégation de Korranderrk n'est encore que le grain de séneve. Puissent les influences de la grâce et les travaux des messagers de la parole sainte, le transformer bientôt en un arbre puissant sous le feuillage duquel tous les indigènes pourront trouver un salutaire abri!

ANTILLES ANGLAISES.

ÉVÈNEMENTS DE LA JAMAIQUE.

Ceux de nos lecteurs qui lisent les feuilles politiques y auront vu des récits de l'insurrection qui, vers la fin de l'été dernier, a fait couler le sang à la Jamaïque, et produit en Angleterre une agitation si profonde. Ces évènements, dont les causes et les conséquences sont d'un ordre essentiellement politique ou civil, ne sauraient être ni racontés, ni discutés dans une feuille comme celle-ci. Mais il est une face de la question, cependant, sur laquelle nous nous croyons obligés de jeter quelque jour, même avant que le résultat de l'enquête ordonnée par le gouvernement anglais

soit connu : c'est le côté qui touche aux missions évangéliques fondées et poursuivies, depuis longtemps, avec un remarquable succès, parmi les nègres de l'île.

Les adversaires de ces œuvres chrétiennes n'ont pas laissé passer cette occasion de les accuser d'impuissance, et de nier leur influence salutaire sur la moralité de ces nègres, qu'elles ont la prétention d'arracher au mal. En outre, le secrétaire d'une importante Société de missions anglaises, celle des Baptistes, a été publiquement accusé d'avoir provoqué, en quelque sorte, le soulèvement par une lettre où il dénonçait des injustices dont la population nègre aurait eu à se plaindre.

Cet ecclésiastique, cependant, le révérend Underhill, s'est pleinement justifié de ce reproche en établissant que sa lettre, adressée confidentiellement à un haut fonctionnaire, dans un but d'humanité toute chrétienne, n'avait été livrée à la publicité que par suite d'un malentendu, qu'il a été le premier à déplorer. L'opinion publique est maintenant parfaitement fixée sur ce point.

Quant à l'influence des missions, ou plutôt à leur défaut d'influence pour prévenir le mal, les accusations de leurs ennemis ne sont évidemment pas mieux fondées. Jamais les missionnaires de la Jamaïque, n'ont prétendu avoir amené *tous* les nègres, actuellement libres, à une connaissance efficace de l'Evangile et à une vie conforme à l'esprit du Christ. Il y a toujours eu, dans le rayon même de leur activité, des âmes restées en dehors d'un christianisme réel, et par conséquent des transgresseurs des lois humaines comme des lois divines. D'ailleurs, la partie orientale de l'île, où l'insurrection a éclaté, était celle que, par suite de diverses difficultés trop longues à décrire, l'influence des missionnaires avait le moins atteinte. Sur quelques points même, on peut dire que l'ignorance et la superstition naturelles aux races africaines régnaient encore à peu près sans contrepoids. On comprend que des populations ainsi disposées se

soient trouvées plus accessibles aux mécontentements, fondés peut-être à quelques égards, qui ont donné lieu au soulèvement.

Rien de pareil ne s'est produit dans les parties de l'île où les Eglises étaient mieux organisées et où elles étaient animées de cette vie vraiment religieuse que la prédication fidèle du christianisme a pour but de produire et de maintenir. Partout où cet élément d'ordre existait, les populations nègres sont restées paisibles et fidèles à leurs antécédents chrétiens. Les missionnaires les plus respectables et les plus accrédités s'accordent à leur rendre ce témoignage.

On sait qu'un M. Gordon, accusé par le gouverneur de l'île d'avoir été le principal instigateur des troubles, a payé de sa vie la part qu'il y avait prise. La justice de cette sentence est un des points sur lesquels devra porter l'enquête ordonnée. Tout ce que nous pouvons en dire est qu'avant sa mort, M. Gordon a écrit à sa femme une lettre d'adieu suprême, dans laquelle il a parlé en homme religieux.

Au nombre des 18 victimes de la fureur des insurgés, on compte un ecclésiastique anglican nommé M. Herschell. C'était un homme pieux, très-fidèle à ses devoirs de pasteur, et qui savait, en prêchant l'Évangile, se mettre à la portée des plus simples. Les nègres marrons, dont il s'occupait spécialement, l'aimaient beaucoup et ont donné de vifs regrets à sa mémoire. « Si nous avions été près de lui, » disait l'un d'eux, « on n'aurait pas touché à un cheveu de sa tête avant d'avoir fait couler la dernière goutte du sang de nos veines. »

Un autre missionnaire, établi dans la contrée depuis plus de vingt ans, dit que son troupeau et toutes les autres congrégations qu'il connaît, étaient animés des mêmes dispositions à l'égard de leurs conducteurs spirituels.

Ajoutons qu'en Angleterre les amis de l'Evangile et des missions se sont unis à la majorité de la nation pour exprimer la crainte que les autorités anglaises de la Jamaïque

n'aient mis trop de précipitation et peut-être une sévérité excessive à réprimer une tentative coupable, sans doute, mais dont elles paraissent s'être exagéré les dangers.



RUSSIE.

UNE ŒUVRE DE CHARITÉ CHRÉTIENNE.

Plusieurs feuilles religieuses ont parlé d'un asile fondé, depuis deux ans à Saint-Pétersbourg, en faveur des enfants israélites, et nous en avons, nous-mêmes, dit quelques mots. Voici, d'après le *Jewish Intelligencer*, journal de la Société de Londres pour l'évangélisation du peuple juif, de nouveaux détails sur ce fait intéressant. Ils sont empruntés à la correspondance d'une dame anglaise, qui habite Saint-Pétersbourg et remplit les fonctions de secrétaire du Comité sous la direction duquel l'établissement s'est formé.

En 1863, plusieurs missionnaires, entre autres MM. Klee et Schultze, employés parmi les Israélites de Berlin, visitèrent Saint-Pétersbourg et y furent les instruments d'un précieux réveil au sein des diverses communautés protestantes de cette grande ville. Naturellement, ils dirigèrent l'attention de leurs auditeurs sur le devoir de travailler à l'évangélisation et au relèvement de la race d'Israël. Des souscriptions furent ouvertes et des assemblées spéciales de prières se formèrent. On se demanda ensuite s'il n'y avait rien à faire, sur les lieux mêmes, pour venir en aide à la population juive, et la réponse à cette question fut la fondation de l'œuvre dont il s'agit. Pour en assurer le succès, la sanction de l'Empereur fut demandée, la protection des autorités de la ville obtenue, et peu de temps après, le 22 janvier 1864, sous l'empire des douces impressions laissées dans l'âme des chrétiens par la *semaine de prières universelles*

de cette année, l'asile fut solennellement inauguré par un service religieux, auquel prirent part plusieurs ministres des Eglises évangéliques, et auquel assistait le comte Souwarof, gouverneur de Saint-Pétersbourg. L'asile avait pour but de recueillir des orphelins ou des enfants de parents pauvres; on y joignit une école de jeunes filles, qui dès l'origine compta une vingtaine d'élèves.

Quelques extraits d'un appel adressé aux chrétiens évangéliques de Saint-Pétersbourg, et d'ailleurs, par le comité des dames qui conduit l'œuvre, feront mieux connaître encore l'esprit vraiment chrétien qui a présidé à cette fondation.

« En visitant les demeures des pauvres, les tristes retraites de la misère et du besoin, y est-il dit, nous sommes aussi entrées dans les maisons des pauvres Juifs négligés. On nous avait dit qu'il n'y en avait pas à Saint-Pétersbourg ; nous en avons trouvé un grand nombre, dont quelques-uns dans le plus grand dénûment.

« Nous ne saurions décrire la triste condition dans laquelle plusieurs familles juives passent leur vie : le père en général loin de la maison, la mère vendant de vieilles hardes, pendant que les enfants, abandonnés à eux-mêmes toute la journée, courent au froid, à demi-nus, en proie aux privations, à la malpropreté, et périssant tout à la fois dans leur corps et dans leur âme.

« Une telle détresse nous a touchées profondément, et lorsque, dernièrement, les tabernacles de l'Eternel se sont ouverts pour nous faire entendre les paroles du Seigneur au sujet d'Israël, nous avons éprouvé la plus vive sympathie. A la vue de ces pauvres Juifs et de leurs enfants, à la vue de plusieurs familles vivant quelquefois dans une seule chambre, nous nous sommes rappelé que notre Sauveur, notre Jésus était juif, qu'il avait déclaré que le salut vient des Juifs, et nos larmes ont coulé. Pour ce peuple, qui est le sien, avions-nous jamais accompli un seul acte de charité qui répondît à cette parole : « Ce que vous avez fait à l'un

« des plus petits d'entre mes frères, vous me l'avez fait à « moi-même ? »

« Nous nous souvînmes, en outre, que tous les patriarches, les prophètes, les apôtres, les évangélistes, auxquels nous devons la connaissance du salut en Christ, avaient été des juifs ; nous rappelâmes dans notre mémoire ces paroles où saint Paul déclare que « le désir et la prière de son cœur « pour Israël, c'est que ses enfants soient sauvés » et qu'il « voudrait être lui-même rejeté en faveur de ses frères se- « lon la chair. » (Rom. x, 1. Rom. ix, 3-5.) Puis, pensant à tous les maux, aux indignes traitements dont ce pauvre peuple a eu à souffrir depuis ce temps jusqu'à nos jours, nous criâmes à l'Eternel et nous nous sentîmes poussées, par l'amour du Christ, à montrer de la compassion envers ce peuple, dans le but de réparer, autant que cela serait en notre pouvoir, ce que nous avions négligé jusqu'ici....

« Dans ce but et au nom du Seigneur, nous résolûmes d'ouvrir une école pour les jeunes filles, un asile pour les orphelins ou les indigents, et après avoir imploré la bénédiction du Seigneur, nous nous adressâmes avec confiance à notre bien-aimée Impératrice, afin d'obtenir son appui. Que le Seigneur la récompense sur la terre et dans le ciel d'avoir répondu à cette confiance !

« Un noble bien disposé nous offrit, à titre gratuit, un logement de quatre pièces dans sa propre maison, au coin de la rue des Postes, sur la place d'Isaac. Que Dieu le bénisse, lui et sa famille ! Un autre ami dévoué nous adressa, comme premier don de charité, une pièce de toile : bientôt nous reçûmes, de côté et d'autre, aide et assistance. Des dons et des témoignages d'intérêt de différentes sortes nous arrivèrent, et, en peu de temps, notre école et notre asile étaient fournis de presque tous les objets nécessaires. Quelques ouvriers pieux exécutèrent dans la maison les travaux qui étaient à faire, sans demander aucun salaire : le Trésorier céleste a porté leurs créances sur son grand-livre. Il ne nous

restait plus qu'une question à nous faire : Où prendrons-nous les enfants israélites? Les parents juifs enverront-ils leurs enfants à un établissement chrétien? Mais ici encore le Seigneur nous accorda plus que nous n'osions demander ou croire. Le nombre des parents qui nous présentèrent leurs enfants fut tellement considérable que nous fûmes obligées de refuser beaucoup d'élèves. Trente et un enfants furent admis à notre école ; dix d'entre eux, reçus comme pensionnaires, resteront dans notre asile.

» Des parents ont promis de se conformer à toutes les règles de notre établissement et de se soumettre, avec confiance, à tous les arrangements qui nous paraîtront nécessaires ou utiles.

« Quelques professeurs et quelques dames pieuses, poussés par la charité chrétienne, ont pris sur eux la charge de l'enseignement gratuit dans notre école. Les leçons y commencent à huit heures et demie et durent jusqu'à midi; dans l'après-midi elles se donnent de deux à quatre heures, excepté le samedi, où il n'y en a pas.

« Que notre Seigneur, notre Dieu, soit la récompense de tous ceux qui s'engagent dans cette œuvre de charité, et puissent-ils faire le bien sans se vanter, en regardant toujours à cette glorieuse inscription qui brille sur le front de chaque enfant : « Celui qui reçoit en mon nom un de ces petits enfants, me reçoit moi-même ! » (Matth., XVIII, 5.)

Après ces paroles touchantes, le Comité touche à une question qu'on lui a souvent adressée : Que ferez-vous de ces enfants? lui demande-t-on. « Nous ne voulons pas, répond-il, faire des prosélytes, c'est à Dieu seul d'attirer les âmes à lui ; mais, tout en les secourant dans leur misère temporelle, nous tâcherons de leur faire connaître, par des actes plus encore que par des paroles, l'amour de Jésus et le prix de l'Evangile.

L'appel se termine par une invitation pressante à venir en aide à l'œuvre, et par des remerciements à l'adresse de

ceux qui l'ont déjà fait. Une des congrégations protestantes de Saint-Pétersbourg, l'Eglise réformée hollandaise, s'est engagée à fournir un secours annuel de 100 roubles (environ 400 fr.). Il est arrivé aussi des offrandes de plusieurs autres villes, notamment de Moscou.

Les dernières nouvelles annoncent que l'école compte actuellement près de 60 élèves, dont 10 à titre de pensionnaires.

C'est peu, sans doute, en proportion de tout ce qu'il y aurait à faire dans une ville comme Saint-Pétersbourg ; mais, c'est une œuvre intéressante, une œuvre chrétienne, et quel protestant pieux ne se réjouirait de voir les chrétiens évangéliques de cette grande capitale rendre ainsi témoignage de leur foi, en face d'une immense majorité professant un autre culte ?

VARIÉTÉS

COUP D'ŒIL SUR LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR DE LA RELIGION DE BRAHMA.

L'Inde occupe, dans le champ des missions modernes, une place si importante, et nous avons si souvent à y conduire nos lecteurs, qu'ils ne liront pas sans intérêt quelques renseignements sur l'histoire de cette vieille religion de Brahma qui est celle de la grande majorité des Indous. Ce sujet ne manque pas d'ailleurs d'une certaine actualité. Dans le seul but, peut-être, de dire quelque chose de nouveau, on a, de nos jours, tenté de réhabiliter quelques-uns des systèmes religieux de l'Orient les plus justement discrédités; il peut être utile de savoir à quoi s'en tenir sur leur valeur réelle ou sur

la haute antiquité qu'on se plaît à leur attribuer. Les détails qui suivent sont empruntés à la correspondance d'un missionnaire bien versé dans ces matières.

« A l'époque des premiers efforts tentés pour l'évangélisation de l'Inde, les adversaires de nos missions affirmaient, non-seulement que la religion des Indous était des plus vénérables par son antiquité, mais encore qu'entreprendre de la changer était le comble de la folie. Passée depuis des siècles dans les institutions, dans les lois, dans les mœurs de la nation, elle avait acquis par cela seul une force qu'on trouverait invincible. Et puis, les origines de cette religion étaient-elles si fort à mépriser? Les Védahs, ces anciens livres sacrés des Indous, ne renfermaient-ils pas les trésors les plus précieux de la science antique, les traditions philosophiques les plus respectables de cet Orient qui a été le berceau du genre humain?

« Ainsi parlaient beaucoup de gens, et comme à cette époque, personne, ou à peu près, n'avait fait une étude quelque peu approfondie de cette langue sanscrite qui passait pour abriter tant de richesses, les prôneurs des Védahs avaient beau jeu : les personnes encore moins instruites qu'eux étaient forcées de les en croire sur parole. Mais, depuis lors, le charme a été rompu. Grâce aux travaux des érudits, les obscurités du sanscrit ont disparu; les Védahs ont été comme percés à jour, soit par des Européens, soit par des Indous, et dire tout ce qu'on y a trouvé d'erreurs grossières, d'absurdités palpables en fait de science physique, de philosophie ou de morale serait impossible. Il a été constaté, de plus, en rapprochant les Védahs de l'Indouisme moderne, que ce système a subi, sous plusieurs rapports et à diverses reprises, des changements qui en ont considérablement altéré le caractère primitif.

« Les plus anciens Schasters (livres sacrés) des Indous, présentent ce peuple comme adonné au culte de la nature. Il adorait le feu sous le nom d'*Agni*, le soleil sous celui de *Surya*

et les vents sous celui de *Marouts*. De ces divinités, Agni, la plus vénérée, passait pour le principe de toute vie soit animale, soit végétale. Mais, au-dessous de ces trois pouvoirs proposés à l'adoration dn peuple, se trouvait l'idée d'une âme du monde, dont la nature entière n'était que l'émanation, c'est-à-dire, au fond, le principe élémentaire d'un panthéisme plus ou moins avoué. Ce fut sous l'empire de ces notions vagues, mais parées d'une brillante auréole de poésie, que prit naissance l'institution des castes. Son premier but paraît avoir été d'établir une ligne de séparation bien tranchée entre les races aborigènes de l'Indoustan et leurs vainqueurs, les Aryens, nom primitif des Indous du Nord, descendus selon toute apparence, des plateaux élevés de l'Asie centrale.

« A la caste des Brahmines, fut assigné, comme chacun sait, l'honneur exclusif d'exercer les fonctions de législateurs et de prêtres. Leur pouvoir était cependant limité par l'influence des Schatryas (guerriers); mais ces derniers ayant abusé de leur influence, il y eut des soulèvements, d'où résultèrent l'extinction presque totale de cette caste et une prépondérance plus grande encore assurée à celle des Brahmines. Mais, en même temps, aussi surgirent des systèmes de philosophie nouveaux et entachés de scepticisme,qui s'affranchirent du joug des Védahs et allèrent jusqu'à nier l'existence de tout être spirituel.

« Ce fut au milieu de ces agitations, environ cinq cents ans avant l'ère chrétienne, que naquit Çakia-Mouni, le célèbre fondateur du bouddhisme. Né sur les marches d'un trône, il fut élevé dans la pratique du brahminisme. Mais, dégoûté bientôt de ses grossières aberrations, il rompit avec lui et conçut l'idée du vaste et hardi système qui, bientôt après, devait menacer le brahminisme d'une ruine complète. Nier l'autorité des Védahs, repousser l'institution des castes, proclamer l'égalité morale de tous les hommes et donner pour but à la religion cette assimilation progres-

sive avec la divinité dont le terme est l'annihilation, furent les traits principaux de son enseignement. Adoptées avec enthousiasme et propagées avec un zèle ardent par ses disciples, ces idées nouvelles envahirent en peu d'années l'Indoustan, le couvrirent de pagodes, et firent construire en cent lieux divers ces temples merveilleux dont les ruines gigantesques font encore l'admiration des voyageurs. De l'Inde centrale, le bouddhisme gagna toute la presqu'île, conquit l'île de Ceylan, l'archipel indien, puis la presqu'île orientale, et enfin le Thibet, la Chine, où il règne encore en maître, bien qu'il y ait perdu beaucoup de sa puissance première.

« Dans l'Inde, cependant, ces succès ne devaient pas durer. Peu de temps après le commencement de l'ère chrétienne, des circonstances dont le récit nous entraînerait trop loin, déterminèrent en faveur du brahminisme une réaction puissante. Un brahmine, nommé Joimini, parvint à remettre les Védahs en honneur. De nouveaux Schasters furent écrits, et des divinités nouvelles proposées à la vénération des peuples. Ce fut alors qu'apparurent pour la première fois les histoires de Krischna, les incarnations de Vischnou, les sanglants rites de Dourga et de Kali. Le colosse un instant ébranlé se ranima, et naturellement, il n'eut rien de plus pressé que de se venger de ce bouddhisme qui l'avait si fort humilié. Sous l'influence de ce réveil inattendu, des milliers de bouddhistes furent impitoyablement massacrés, et le vieux système des castes réintégré dans toute sa vigueur.

« Alors aussi furent écrits de nouveaux livres, les *Puranas,* qui sont aujourd'hui encore comme le rituel de l'indouisme. Ce sont ces livres qui, en fondant le règne de Schiva, ont donné naissance à la plupart des pratiques immorales du brahminisme moderne.

« Au neuvième et au dixième siècle de notre ère, l'invasion de l'islamisme, introduit dans l'Inde par des princes conquérants, porta à l'indouisme un nouveau coup, qui lui fit perdre un assez grand nombre d'adhérents, mais sans le frap-

per cependant à mort. Aujourd'hui encore, on peut dire que les sept huitièmes environ de la population indoue lui restent assujettis.

« Mais il y a dans son sein des sectes et des partis. Les plus célèbres sont ceux qui, prenant pour principaux objets du culte, l'un Vischnou et l'autre Schiva, divisent la nation presque toute entière en deux camps rivaux et irréconciliables, mais sur ce point seulement, et en laissant planer au-dessus d'eux les principes généraux du brahminisme. D'autres, moins considérables, mais plus hardis, repoussent l'institution des castes, et les prescriptions brahminiques quant à l'abstention de certains aliments, ou quant à d'autres pratiques prétendues saintes. Mais la plus remarquable de toutes, dans l'opposition qu'elle fait au brahminisme, est celle que fondèrent un hardi penseur nommé Raman Jie, et après lui, son disciple Koubir Punthi. Ce dernier surtout attaqua tout à la fois l'indouisme et l'islamisme, et affirmant qu'aucune des divinités adorées dans l'Inde n'était digne de l'être, recommanda de s'abstenir à leur égard de tout acte d'adoration. Ses sectateurs, très nombreux dans les régions du Nord-Ouest, ont leurs usages particuliers. Tout en se conformant ostensiblement, dans la crainte des persécutions, aux usages du pays, ils se réunissent de nuit pour chanter ensemble des hymnes en l'honneur de la lumière, de la pureté du cœur, et surtout à la louange de leur maître. Ils mangent ensuite en commun, en signe d'égalité, et dans le but de protester ainsi contre la distinction des castes. Quelques-uns de leurs chants respirent, dit-on, des sentiments assez élevés pour que des chrétiens indigènes, sortis de leurs rangs, aient cru pouvoir en conserver l'usage, en se bornant à y remplacer le nom de Koubir par celui de Jésus. Les doctrines professées par cette secte paraissent former la base de la religion de ces Sykes, dont les derniers événements de l'Inde ont mis en relief les qualités militaires et la supériorité morale sur les autres nations du pays.

« Le Bengale aussi a eu ses réformateurs. Le plus célèbre nommé Chaitunga, a osé dire, en face des brahmines, que la dévotion, ou la communication de l'âme avec Dieu, a plus de valeur que les cérémonies extérieures, et que par elle les hommes de toutes les classes peuvent devenir également purs. Suivant lui, le principal objet de cette dévotion doit-être Krischna, dont le culte peut se passer de tout rite apparent, et dont les fêtes diffèrent des autres par l'oubli momentané de toute distinction de castes.

« On voit par ces détails, que nous abrégeons, combien il s'en faut que l'Indouisme soit cette religion à laquelle on a, si gratuitement, fait l'honneur de la déclarer une et immuable. Toutes ses institutions, au contraire, et notamment celle des castes, ont été et sont encore battues en brèche dans les lieux même qui les ont vues naître; et aujourd'hui que le christianisme est à l'œuvre en face d'elles, elles sont plus exposées que jamais à des attaques. Tous les Indous éclairés sentent le besoin, ou de les abandonner, ou de les mettre mieux en harmonie avec les idées nouvelles. De là, d'une part, les progrès d'une incrédulité sans frein, et de l'autre la naissance de ce Brahmo-Somaj dont nous avons récemment exposé les principes. Mais tous ses efforts resteront vains. Aucune puissance ne saurait désormais préserver l'indouisme de la ruine définitive dont il a lui-même le pressentiment. Le mensonge est à sa base; les effets abrutissants ou énervants de ses institutions et de ses rites soulèvent de plus en plus le dégoût, et quelque lents que puissent paraître les progrès de la vérité, quelque résistance que lui opposent encore l'ignorance des masses ou les passions intéressées des brahmines, les chrétiens peuvent être tranquilles sur le résultat définitif de la lutte. Ce n'est plus qu'une affaire de travail et de temps. Le brahminisme se meurt. Puisse s'élever, un jour, sur ses débris, l'édifice pur et saint que les serviteurs de Christ sont appelés à construire jusqu'aux extrémités du globe terrestre! »

NOUVELLES RÉCENTES

ALLEMAGNE.

UN DEUIL.

La cause des missions, dans ce pays, vient de faire une grande perte. Le pasteur Harms, le célèbre fondateur des œuvres missionnaires de Hermannsburg, dans le Hanôvre, est entré dans son repos, il y a quelques semaines, à un âge très peu avancé encore. C'était un véritable homme de Dieu, non moins remarquable par la puissance de sa prédication que par sa piété, son infatigable activité et l'ascendant qu'il prenait sur quiconque s'approchait de lui. L'influence qu'il exerçait sur son troupeau était sans bornes. On peut dire, en fait, que, grâce à lui, cette Eglise était devenue une Société de missions, ayant son institut, ses missionnaires et un navire à elle pour les conduire aux extrémités du monde. On a vu, dans cette paroisse, plus d'un riche fermier vendre tout ce qu'il possédait et le consacrer à l'œuvre des missions. Pour subvenir au maintien et à l'agrandissement de ces nobles entreprises, Harms ne faisait pas de collectes; il se contentait d'exposer les besoins de l'œuvre dans le journal qu'il rédigeait, et, de toutes parts, les fonds lui arrivaient, comme dirigés par la main de Dieu. Très attaché à l'Eglise luthérienne, on pouvait, à ce point de vue, lui reprocher quelque étroitesse de vues, mais sa mort n'en a pas moins excité les plus vifs regrets dans l'âme de tous ceux qui s'intéressent à l'avènement du règne de Christ parmi les païens, ou dans leur propre patrie.

Un frère du pasteur Harms, lui a succédé comme directeur

de l'institution de Hermannsburg, qui ne renferme pas moins de trente-sept élèves missionnaires.

EGYPTE.

TRACES DU SÉJOUR DES ISRAÉLITES DANS CE PAYS.

Tous les faits qui touchent à l'histoire du christianisme ou de la Bible ont droit à l'attention des amis d'une œuvre qui a sa base dans les enseignements même de la Bible. De là l'intérêt des indications suivantes que nous empruntons à l'*Ami chrétien des familles :*

« Les travaux de l'isthme de Suez et les explorations de quelques voyageurs viennent d'amener la découverte de nouveaux documents relatifs à l'histoire de l'Egypte et d'Israël. Le savant autrichien Brugsch a déchiffré des rouleaux en papyrus, dont le contenu se rapporte à la construction des villes de Pithom et de Ramsès (2 Moïse I, 11) et aux briques faites par les Apuras (Hébreux). Dans la vallée de Hamamat, une inscription gravée sur le roc mentionne les travaux de huit cents tailleurs de pierre de la nation hébraïque. Les gravures lapidaires permettent de reconnaître le type juif des esclaves, que leur longue barbe distingue des surveillants égyptiens. Une inscription trouvée à Thèbes, rappelle l'alliance faite par Pharaon Ramsès avec le roi des Hétiens et l'engagement pris par ce dernier de repousser les esclaves fugitifs. »

ILE MAURICE.

L'évêque anglican de cette île vient d'inaugurer solennellement, dans un endroit nommé la *Plaine-Verte,* une église missionnaire, bâtie en vue des convertis qui se trouvent parmi les nombreux coolies, ou travailleurs indous, que le flot de

l'émigration a apportés à Maurice. Cette église a coûté près de 90,000 fr. dont la Société des missions anglicanes, à laquelle l'œuvre se rattache, n'a rien fourni. Les Indous intéressés à l'œuvre avaient souscrit généreusement du fruit de leur travail ; il en est qui y ont consacré jusqu'à deux ou trois mois de leur salaire. Dans le service de dédicace, on ne s'est pas exprimé en moins de cinq langages : en bengali, en tamul, en nagri, en anglais et en français.

Dans une autre partie de l'île, habitent de trois à quatre mille émigrés de Madagascar, dont un grand nombre sont encore païens. Leurs huttes, situées sur les flancs d'une montagne escarpée, sont tellement petites et misérables que souvent un voyageur pourrait passer auprès d'elles sans les apercevoir. Les missionnaires anglais savent cependant les découvrir, et l'on dit que, deux fois par semaine, l'évêque en personne parcourt ce district, à pied, par d'affreux sentiers, en exhortant les gens, dont il parle la langue, à écouter les enseignements de la Parole sainte.

SUÈDE.

On écrit de ce pays qu'une Société de missions établie à Lund, en Scanie, a pris une résolution importante. Elle a décidé de convoquer, dans l'été de 1866, une grande assemblée, ou conférence missionnaire, sur un point central du pays, par exemple à Jopoking, afin de placer les différents comités de missions de toute la Suède sous une direction générale, comme cela s'est fait en Norwège, où il existe plus de six cents petits comités missionnaires unis les uns aux autres de cette manière. Il est facile de comprendre les avantages que l'on peut attendre d'une pareille mesure.

Paris. — Typ. de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.

AVANT SA DESTRUCTION PAR LES BOËRS

Jardin de la Mission Presbytère. Chapelle. Maison du Dr Lautré

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



Paris, 10 février 1866.

On trouvera, dans cette livraison, deux lettres, l'une de M. Daumas et l'autre de M. Coillard, où se peignent avec une égale vivacité les douleurs de pasteurs pleurant sur leurs troupeaux dispersés et l'inébranlable confiance de messagers de l'Evangile éternel. Nos frères nous racontent comme tout naturels des actes de dévouement et de charité qui font ressortir un fait trop souvent oublié, c'est que l'œuvre missionnaire est pour les païens une bénédiction non moins grande au point de vue terrestre qu'à celui des intérêts spirituels et religieux. Pendant que nos stations étaient en pleine prospérité, les journaux de nos missionnaires n'offraient guère que des récits de conversions, d'admissions dans l'Eglise, de tournées de prédication. Il y avait là plus qu'il ne fallait pour occuper la plume de chacun de nos frères, et ils oubliaient trop de nous dire par combien de canaux différents leur bienfaisance se déversait sur les populations, combien de veuves, d'orphelins, d'étrangers, de pauvres délaissés trouvaient en eux des pères, combien de familles devaient leur prospérité aux bons conseils, aux directions qu'ils leur donnaient, combien de malades ils soulageaient par la prescription de remèdes simples et les règles d'une sage hygiène. Les douloureux événements qui ont momentanément ralenti les grands travaux de la prédication, mettent maintenant en relief ce côté philanthropique de l'activité missionnaire. Chacune de nos stations s'est transformée en une véritable cité de refuge. Non contents d'accueillir les

infortunés qui viennent à eux, les serviteurs de Christ vont, avec leurs femmes et leurs enfants, chercher dans les ravins, dans les villages que la guerre a dévastés, les blessés, les mourants, les aveugles, les infirmes. Ils les recueillent dans leurs demeures, ils partagent avec eux leur pain. Là où ils arrivent trop tard, ils donnent aux victimes de la violence une décente sépulture. A ce spectacle, qui oserait dire que nos travaux sont arrêtés, que notre mission est réduite aux regrets de l'inactivité et de l'impuissance? Non, jamais l'œuvre qui se poursuit dans le Lessouto, au nom des Eglises de France, ne fut plus réelle, plus sainte et plus agréable à Dieu. Le jour viendra où l'on verra quels fruits bénis cette prédication de la charité a produits dans les cœurs. Cette conviction s'est manifestée à Paris, de la manière la plus encourageante, pour notre Société, dans plusieurs réunions qui se sont tenues à son intention. Le comité avait prié les consistoires de nos diverses dénominations d'encourager les pasteurs à organiser des services spéciaux en faveur des troupeaux de nos missionnaires. Leur cause a été chaleureusement plaidée dans les temples de l'Oratoire et de la Rédemption, dans les chapelles Taitbout, du Luxembourg et du Nord. MM. les pasteurs GrandPierre, G. Monod, Rognon, Dhombres, Casalis, Arbousset, Jousse, de Pressensé, Bersier, Duchemin, Meyer, Vallette, Berger, Mettetal, Goguel, Matter, Kuhn, se sont fait tour à tour entendre.

Jamais la mission ne fut recommandée à l'intérêt des fidèles avec plus d'élévation, de zèle et d'insistance. Les assemblées n'ont pas été aussi nombreuses qu'on l'eût désiré, mais cela n'a pas empêché la somme des collectes de s'élever au delà de 7,000 fr.

Nous sommes convaincus que les consistoires et les pasteurs de nos Eglises de province ne voudront pas rester en arrière, et qu'ils éprouveront, eux aussi, le besoin de montrer que leurs entrailles se sont émues.

A Genève, M. le pasteur Barde fils a donné, dans les tem-

ples de la Madeleine et de Saint-Gervais, deux conférences, où il s'est attaché à exposer les causes et l'étendue des malheurs de nos frères du Lessouto et à réveiller la charité de ses auditeurs.

Quant aux événements de la guerre, il se confirme que les Boers de l'Etat-Libre ne font plus de campagne régulière. Ils se bornent à envoyer de petits détachements de cavaliers faire du dégât, enlever les troupeaux par surprise et empêcher autant que possible les indigènes de se remettre aux travaux de l'agriculture. Les Bassoutos font, de leur côté, de fréquentes incursions dans le pays de leurs adversaires, se flattant de leur montrer que, dans ce genre de guerre, ils n'auront ni moins d'habileté ni moins de persévérance qu'eux.

On signale un incident qui, nous l'espérons, forcera le gouvernement du Cap à accepter le rôle de pacification dont Moshesh l'a supplié de se charger, et qu'il a décliné jusqu'ici. Deux Anglais, vivant au milieu des Boers, sont allés, au nom de l'Etat-Libre, recruter dans la colonie des partisans de toute extraction, leur promettant un pillage illimité. Ils ont déjà réussi à lancer quelques centaines d'hommes dans les montagnes qui avoisinent notre station de Béthesda. Cette violation de la neutralité dans laquelle le gouvernement du Cap a prétendu se renfermer jusqu'à ce jour, est trop éclatante pour qu'il puisse la tolérer. Elle ne tarderait pas, d'ailleurs, à exposer les possessions anglaises à des représailles. Au point où en sont les choses, toute répression efficace est impossible si l'on ne recourt à des mesures qui mettent fin à la guerre. Il y aurait d'autant plus d'injustice à ne pas accéder en cela aux désirs de Moshesh, que ce chef, par égard pour les autorités britanniques, a consenti à faire une compensation pour les pertes essuyées par quelques colons de Natal. Ce fâcheux incident réparé, la colonie anglaise n'a, de l'aveu du gouverneur lui-même, aucun grief à articuler contre les Bassoutos.

On apprendra avec plaisir que M. et Mme Lautré ont pu allé s'établir provisoirement dans la station de Carmel, qui est en dehors du théâtre de la guerre. La tranquillité qu'ils y ont trouvée préviendra, nous l'espérons, l'effet des terribles angoisses par lesquelles ils ont passé. Comme ils n'avaient plus de wagon, M. Casalis les a transportés dans le sien jusqu'en lieu sûr. Ce voyage, qui n'était pas sans péril, s'est effectué avec la plus grande célérité et sans rencontre fâcheuse. M. Duvoisin, qui était à Carmel, est rentré dans le Lessouto pour y renforcer les missionnaires plus particulièrement chargés du poste de Thaba-Bossiou.

Dans les parties les plus centrales du pays, à Mékuatling, Morija, Béthesda, des congrégations commencent à se reformer, quelques habitations se relèvent, et les pasteurs reprennent insensiblement les travaux de l'enseignement.

Lettre de M. Daumas.

Mékuatling, le 10 novembre 1865.

Messieurs et très honorés frères,

Dans les guerres dont nous avions été précédemment témoins, on n'avait jamais vu de si grandes forces envahir ces contrées et y commettre tant de dévastations. Cette levée en masse des Boers et la part que le président de la république du Transfal y a prise s'expliquent par la résistance que l'armée de l'Etat-Libre éprouva dès l'entrée. Elle fut forcée à la retraite. Les chefs Molitsané et Mopéli la tinrent en échec, pendant quatre semaines, à une petite distance de chez nous. Presque tous les jours nous entendions le bruit de la mousqueterie et du canon. Dans ces combats, peu de monde était tué. Pendant qu'ils se livraient, les fils de Moshesh, Letsié, Molapo et Mashoupa, auxquels se joignit aussi son gendre, Lésaoana, se partagèrent l'Etat-Libre et l'envahirent de

quatre côtés. Leur but était de forcer l'armée ennemie à évacuer le Lessouto. Ils ne rencontrèrent que peu de résistance, firent de grands dégâts et rentrèrent avec un butin immense en chevaux, bœufs et bêtes à laine. Mashoupa fut le seul qui ne réussit pas. Il perdit tout ce qu'il avait pris et une partie de son monde par suite d'une panique qui s'était emparée des gens qu'il commandait. Il passa par ici et je pansai vingt à vingt-cinq de ses blessés. Ils purent continuer leur route à cheval et regagner, avec leur chef, les montagnes qui avoisinent Thaba-Bossiou. Dans ces incursions, Lésaoana, qui n'écoute personne, franchit la limite de la colonie de Natal, y fit, dit-on, beaucoup de dégât, tua trois hommes de couleur et blessa quelques blancs. Cet acte de folie fut commis contre les ordres exprès de Moshesh, qui ne voulait faire la guerre qu'à l'Etat-Libre. Ces incursions, auxquelles on ne s'attendait pas et que les Boers ne pouvaient réprimer, leurs principales forces étant dans le Lessouto, leur causèrent les plus vives alarmes. Se voyant menacés d'une ruine complète, ils appelèrent à leur secours des volontaires des pays voisins. On vit bientôt arriver dans le Lessouto plusieurs nouveaux corps d'armée qui dévastèrent tout sur leur passage sans épargner même les stations missionnaires. La nôtre fut incendiée à deux reprises, malgré nos efforts pour sauver ce lieu de refuge où une foule de malheureux eussent pu trouver un abri. Les 14 et 15 juillet resteront dans notre mémoire comme les jours les plus douloureux de notre vie. A l'exception de quatre maisonnettes habitées par des gens qui étaient demeurés auprès de nous, et de deux ou trois huttes occupées par des malades, il ne resta debout dans la station que les bâtiments de la Mission. On nous offrit des wagons et une escorte pour nous retirer, si nous le voulions. Nous refusâmes d'abandonner notre poste, résolus à continuer l'œuvre que Dieu nous avait donnée à faire parmi les gens que la misère et le péril rassembleraient autour de nous. La plupart des habitants de la station s'étaient

réfugiés dans les montagnes, au delà du Calédon. Nous restâmes d'abord dans un isolement bien pénible, nous attendant tous les jours à de nouveaux malheurs. Toutefois, la confiance que nous avions placée dans le Seigneur ne fut pas déçue. Nous vîmes bientôt une foule d'infortunés venir chercher un asile auprès de nous. Des femmes âgées, des aveugles, des impotents sortirent des retraites où ils s'étaient cachés pendant le sac et l'incendie de la station. Nous en allâmes chercher d'autres qui n'avaient pas la force de venir. Ainsi, mon plus jeune fils trouva un vieillard aveugle qui était resté seul au milieu des décombres d'un village ; il était près de périr de faim et de froid. Comme il était trop tard pour le recueillir ce jour-là, Agénor, après nous avoir fait connaître son état, retourna à cheval auprès de lui pour lui porter des aliments et lui faire du feu. Le lendemain, nous allâmes le chercher avec notre wagon. On n'entendait parler que de gens âgés qui étaient morts d'inanition. Nous allions les enterrer. Un autre jour, mon fils et un Irlandais qui est resté auprès de nous pendant la guerre, allèrent à la recherche d'une femme aveugle et d'un homme infirme qu'on nous avait signalés. Quelle ne fut pas leur horreur en trouvant la femme étendue morte, presque nue, à côté de sa hutte qui avait été brûlée ! Lorsque nous allâmes enterrer cette infortunée, on remarqua qu'elle avait les mains brûlées et que ses vêtements étaient à demi consumés au milieu des cendres de sa hutte. Nous jugeâmes que les Boers y avaient mis le feu, peut-être sans savoir qu'elle y fût, et que pour ne pas périr dans les flammes elle était sortie sans emporter ses habits. Nous avons dans la station un aveugle que mon fils et l'Irlandais en question trouvèrent à côté d'un de ses parents déjà mort et à moitié dévoré par les chiens.

Je ne saurais dire combien de scènes de douleur et de misère ont passé sous nos yeux. Nous avons dû transformer en dortoirs le temple, l'école, notre remise et les appartements dont nous pouvions disposer. Avec la meilleure vo-

lonté, nous n'avons pas pu loger tout le monde. Les plus forts couchent dehors où à l'abri de rochers. Jusqu'à présent, on a vécu comme on a pu. On va ci et là, surtout la nuit, dans les villages abandonnés, ramasser le blé que les Boers ont répandu à terre ou celui qui est resté à demi-grillé. Depuis que les indigènes ont évacué cette rive du Calédon, des centaines de wagons de l'Etat-Libre sont venus enlever les blés. Après avoir fait leur chargement, les Boers brûlent ce qui reste. Je me demande ce que vont devenir des milliers de gens qui ont perdu toutes leurs provisions et qui ne pourront pas semer cette année. Nous sommes menacés d'une terrible famine.

Nos frères vous auront sans doute parlé du siége de Thaba-Bossiou et de ce qu'on a souffert dans cet endroit. La station n'est plus qu'une ruine. M. Jousse a tout perdu, ainsi que M. Lautré. Ce pauvre ami, voulant rester à son poste, a été exposé à de grands dangers; mais Dieu l'a gardé. Moshesh ne perd pas courage. Il s'est conduit comme un brave pendant le siége. Il paraît qu'il avait résolu de se précipiter du haut de sa montagne plutôt que de tomber entre les mains de ses ennemis, si elle avait été prise. Il est occupé, en ce moment, à rassembler et remettre les 10,000 têtes de bétail que le gouvernement anglais lui demande comme compensation pour l'incursion faite par Lésaoana sur les confins de la Natalie. Le président de la république du Transfal, Prétorius, s'est retiré après avoir pris quelques milliers de bestiaux. Les Boers sont encore en campagne, mais ils ne font pas grand'chose. Les indigènes font des incursions dans leur pays et les harcèlent. Dernièrement, les Bataungs (1) ont attaqué un de leurs camps, leur ont tué quelques gens, leur ont pris sept wagons et un bon nombre de chevaux. Il est bien à déplorer que l'on n'ait pas épargné les stations, comme lieux de refuge pour les faibles et les malheureux. Cela vient de ce que les Boers voient d'un mauvais œil qu'on instruise

(1) Indigènes dépendant du chef Moletsané, de Mékuatling. (*Note des Réd.*)

les noirs. Cependant, s'ils voulaient le reconnaitre, ils savent bien que ce ne sont pas les habitants des stations, et surtout les chrétiens, qui leur nuisent. Notre station est celle où on leur a fait le plus de bien. Notre maison leur a été ouverte jour et nuit et la plus cordiale hospitalité leur y a été offerte. Par mon influence sur les chefs, je leur ai fait rendre du bétail et des chevaux. Je puis dire que, dans leurs temps de besoin, je me suis conduit à leur égard en véritable ami. Et cependant lorsque ma station a été réduite en cendres, lorsqu'on anéantissait ainsi, en un moment, le travail de tant d'années et qu'on faisait reculer la civilisation, pas un n'a réclamé, pas un n'a fait entendre sa voix en notre faveur. Voilà la reconnaissance des blancs de ce pays, de gens qui font profession de christianisme !

Malgré tout ce qui nous est arrivé, et bien que nous ignorions ce qui peut nous survenir encore, nous sommes résolus de rester à notre poste aussi longtemps que nous le pourrons. Le Seigneur nous a puissamment soutenus dans les jours de notre plus grande détresse, et nous ne doutons pas qu'il ne le fasse encore à l'avenir, car il est fidèle. Tous les membres de ma famille sont dans les mêmes dispositions que moi et montrent le courage nécessaire dans des temps comme ceux que nous traversons.

Les services religieux n'ont jamais été discontinués, le dimanche et pendant la semaine. Ma congrégation est changée en ce moment; je vois un bon nombre de gens que je ne connaissais pas. Je me réjouis de ce qu'ils peuvent, à leur tour, entendre la bonne nouvelle du salut. Le temple se remplit encore à peu près, surtout de femmes. Le service de prières de chaque matin est très bien suivi. Nous avons l'espérance que le Seigneur ne nous abandonnera pas et qu'il fera lever sur nous des jours plus heureux après nous avoir fait passer, nous et nos Eglises, par le creuset de l'affliction. Ne nous oubliez pas dans vos prières.

Agréez, etc. F. DAUMAS.

Lettre de M. Coillard.

Nous avons reçu de M. Coillard une lettre, déjà vieille, qu'il a eu toutes les peines du monde à faire parvenir à la poste, et que ses messagers lui ont rapportée trois fois, ne pouvant se frayer un chemin sûr à travers les Boers. Elle ne contient, en fait d'événements, que des choses déjà connues, mais on ne lira pas sans intérêt le récit des scènes dont notre frère a été témoin au moment où les assaillants approchaient de sa station. On appréciera surtout les sentiments qui remplissaient son cœur et celui de sa compagne.

Il venait d'être décidé que les habitants de Léribé se retireraient dans les montagnes :

« C'était un samedi. Le dimanche nous allâmes au village pour y prêcher. A peine pûmes-nous rassembler quarante ou cinquante personnes pour recevoir les consolations de l'Evangile et les adieux de leurs missionnaires. Plusieurs étaient déjà partis. Les autres, affairés, préparaient leurs paquets, chargeaient leurs bêtes de somme. Ceux-ci amenaient des chevaux, ceux-là chassaient du bétail ; chacun criait, appelait, courait çà et là. C'était une confusion navrante. Je pris le chef en particulier et le conjurai une fois encore de faire sa paix avec son Dieu ! Il m'écouta avec plus de déférence, je crois, que d'émotion. Nous nous séparâmes. Pour ajouter à l'horreur de ce jour, une pluie glaciale de grêle et de neige nous surprit en retournant à la station et nous força à nous abriter sous un rocher, où grelottaient de froid un vieillard, sa femme et une troupe de petits enfants. Ces infortunés avaient déjà passé des semaines entières sous ce rocher et devaient recommencer leur fuite. En les voyant accroupis autour d'un misérable feu et en pensant que ce petit soulagement leur manquerait bientôt, mon cœur se serra comme s'il cessait de battre. Je voyais des milliers de femmes et de petits enfants errant sans abri et sans nourriture dans des

montagnes couvertes de neige. Oh ! que de misères ! que de maux ! Johane, mon compagnon, me rappela que Jésus avait dit : « Priez que votre fuite n'arrive point en hiver. » Il s'etonnait qu'un tel mot fût dans la Bible et que le Sauveur sût ce que c'était que *de fuir en hiver.*

Toute la journée suivante se passa à recevoir les adieux de ceux qui nous affectionnent ou nous respectent, et à leur prodiguer nos dernières exhortations. De telles scènes ne se décrivent pas !

« Notre Ebenezer est devenu un Béthesda, le refuge de vieillards, d'infirmes, d'aveugles et de malades. Non-seulement ils attendent de nous protection, mais aussi, pour la plupart, leur nourriture de chaque jour. Nous sommes nous-mêmes à de petites rations ; nous n'avons plus un grain de blé indigène et nous aurions certainement de quoi nous tourmenter si nous ne savions qu'Il connaît tous nos besoins, Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et qui revêt les fleurs des champs. Il y pourvoiera, nous le savons.

« Probablement qu'il s'écoulera bien des semaines, et qui sait ? peut-être même des mois, avant que je puisse vous écrire de nouveau. Mais nous voudrions pouvoir dire à nos parents, à nos amis, de ne pas s'inquiéter. Nous sentons vivement la vérité de ce que disait le Psalmiste : « Quand même je passerais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, *car tu es avec moi.* » Et tout en demandant les prières de nos amis, nous voudrions, sans ostentation, leur faire partager le calme intérieur dont nous jouissons. La paix des enfants de Dieu est une mer profonde dont les plus fortes tempêtes ne peuvent troubler que la surface. La femme de mon brave Mokotoko reste pour nous servir, avec son petit garçon que nous avons, à ses prières, en quelque sorte adopté. C'est une marque d'affection et de confiance que nous n'aurions jamais attendue d'un Mossouto dans de telles circonstances.

« Une question bien naturelle se présente à nous : Que va

devenir la mission? que vont devenir les missionnaires? Pour nous, qui n'avons pas de famille et qui sommes jeunes, nous ne redoutons pas l'avenir. Si notre œuvre, ici, était finie, nous serions tout prêts à suivre le Seigneur partout, fût-ce au Zambéze. Mais nous pensons avec plus d'anxiété à nos frères aînés, qui ont usé leurs forces au service de leur Maître dans ce pays, et ont, pour la plupart, de nombreuses familles. Nous éprouvons plus d'anxiété pour eux que pour nous, mais là aussi la foi résoud la difficulté. « Remets ta voie sur l'Eternel et te confie en lui, et il agira. » Les Anglais disent avec une touchante poésie : « *Every cloud has a silvery lining* (Tout nuage a une doublure lumineuse). » Le nôtre a la sienne aussi, bien que nos regards ne puissent pas encore la discerner. Si nous ne la voyons pas, nous savons que la main de Dieu dirige tous les événements et que lui seul décide de la destinée des nations.... Nous attendons les Boers aujourd'hui ou demain, mais sans trembler. Nous nous souvenons que pour les circonstances extraordinaires le Seigneur a en réserve des grâces particulières pour ses enfants. « Ceux qui s'attendent à l'Eternel sont comme la montagne du Liban, qui ne peut être ébranlée ! »

Parlant de l'état des choses sur le théâtre principal de la guerre au moment où il écrivait (24 septembre), M. Coillard, ajoute : « Le Président poursuit en personne, et avec vigueur, les opérations du siége de Thaba-Bossiou. On parle de nouveaux canons, de grenades, de bombes, d'échelles, et que sais-je encore? La prise de Thaba-Bossiou doit, à tout prix, couronner la persévérance des Boers. Cependant le Président, contraint par des dissensions qui règnent dans son camp, a fait, assure-t-on, quelques ouvertures à Moshesh, mais ils n'ont pu s'entendre sur la question des limites, et les hostilités ont recommencé avec une nouvelle vigueur. Moshesh dit que le Président n'a pas encore fait la guerre pendant trois ans, comme il a annoncé qu'il le ferait, et que, quant à lui-même, plutôt que de céder un pouce de terrain, il tiendra

bon jusqu'à la mort. C'est un courage héroïque, mais on ne voit pas comment le vieux chef pourra résister longtemps. »

Il a résisté cependant. Le siége de Thaba-Bossiou a été abandonné (1). Il n'y a pas lieu de perdre espoir.



TAITI.

lignes suivantes, que nous venons de recevoir de M. Atger, seront lues avec un profond regret et porteront tous les amis de notre œuvre à prier ardemment pour cet excellent pasteur.

Papeété, 4 novembre 1865.

« Je suis peiné à la pensée que ma lettre de ce mois vous affligera, mais je vous dois toute la vérité sur nos personnes et sur notre œuvre. J'ai été très souffrant pendant les trois dernières semaines. Le siége du mal est dans la gorge. Le médecin m'interdit la parole en public et m'engage à aller chercher un air plus frais dans quelque partie de l'île mieux située que Papéété. Voilà donc tous mes travaux arrêtés ! Classe biblique, école journalière, prédication ! Pourrai-je au moins me remettre bientôt à l'ouvrage ? Je l'espère, quoiqu'une laryngite ne se guérisse pas facilement avec une température de 25 à 30 degrés.

« Je n'attends pour quitter Papéété et laisser, pendant quelques semaines, le soin de l'Eglise à Daniela, que l'arrivée du courrier de novembre. Puisse-t-il m'apporter la nouvelle qu'un instituteur et un pasteur sont en route pour Taïti ! Hâtez-vous d'envoyer le successeur de M. Arbousset.

« Nous avons reçu par l'*Ida* la caisse de librairie que

(1) Mais, hélas ! la station missionnaire de Thaba-Bossiou n'est plus qu'une ruine. Voir, en tête de cette livraison, ce qu'elle était avant la guerre.

vous m'aviez annoncée il y a quelques mois. Bien des remercîments pour tout ce qu'elle contient ! Votre instituteur aura là un bon commencement de matériel d'école. Tout est arrivé en bon état, sauf quelques moisissures.

« Nous avons aussi reçu pour l'église indigène un orgue harmonium de la part d'une amie de Genève. C'est un délicieux instrument. Les diacres viennent, ce soir, le voir et l'entendre. Ils sont très sensibles à ce cadeau et ils ont déjà décidé d'écrire eux-mêmes une lettre de remercîments.

« Le succès de M. Arbousset à Valparaiso a beaucoup réjoui nos amis et les indigènes qui aiment à se sentir appuyés au dehors. Nos prières accompagnent notre frère. Quand j'ai donné à l'Eglise ses salutations, Daniela s'est levé pour remercier au nom de toute l'assemblée.

« J'ai de bonnes nouvelles des districts. Les Eglises se maintiennent sous la direction de leurs pasteurs indigènes. La propagande n'y peut mordre. Le danger est pour les écoles. Un prêtre de Papeariri, après avoir remis la sienne à des sœurs religieuses, vient faire un essai à Faaa, aux portes de Papéété. C'est contre notre école qu'est dirigée cette attaque. « *Ce peuple sera à qui l'instruira.* » Cette ligne du *Journal des Missions* est le résumé fidèle de la situation. Il faut ici instruire autant que prêcher. Quelques instituteurs laïques, qui de fait s'entendront toujours mieux avec l'autorité civile, pourront sauver la position.

« Priez toujours pour nous, et d'autant plus que nous nous sentons plus faibles.

« Agréez, etc.,

« E. ATGER, pasteur. »

Consécration de l'élève missionnaire Jules Lauga.

C'est nous qui d'habitude sommes les premiers à rendre compte des consécrations de nos chers élèves missionnaires. Cette fois, nous avons été devancés, dans l'*Espérance* et les *Archives*, par M. le pasteur Cadier, de Pau. Quand est venu notre tour de prendre la plume, elle nous est tombée des mains. Il y a une manière de dire les choses qui exclut la possibilité de les dire autrement qu'elles l'ont déjà été. Jamais notre récit n'égalerait en chaleur et en exactitude celui de notre excellent frère. Cette raison n'est pas la seule qui nous porte à reproduire textuellement le sien. C'est au nom du corps pastoral de la consistoriale d'Orthez que M. Cadier l'a écrit, et nous tenons à conserver dans les annales de la Société ce précieux témoignage d'intérêt. Nous n'y changerons rien, et nous nous bornerons à le faire suivre de l'allocution du jeune missionnaire.

Pau, 16 janvier 1866.

« Le jeune Jules Lauga, élève de la Maison des missions de Paris, a été consacré jeudi dernier, 11 courant, dans le temple de l'Eglise réformée de notre ville. Il doit s'embarquer le 25 de ce mois pour le Sénégal.

Tous les pasteurs du Béarn se sont trouvés réunis pour cette circonstance. Un pasteur de l'Eglise libre, deux pasteurs de l'Eglise écossaise, un pasteur de l'Eglise de Tonneins, le père du jeune candidat, ancien missionnaire, ont pris part à l'imposition des mains ; deux pasteurs de l'Eglise anglicane assistaient debout à cet acte solennel, manifestant ainsi qu'ils étaient de cœur avec nous (1).

(1) Etaient présents : MM. les pasteurs Emilien Frossard, de Bagnères ; Carrive, de Bellocq; Mourgues, de Sauveterre; Nogaret, de Bayonne; Sery,

Bien des circonstances augmentaient encore l'intérêt que ne manque jamais d'avoir une consécration. Le jeune candidat était, pour ainsi dire, un enfant de l'Eglise, un élève de notre école du dimanche et de notre Lycée ; né en Afrique parmi les Bassoutos, il allait retourner en Afrique ; le directeur de la Maison des missions, lui-même Béarnais d'origine, devait prononcer le discours de consécration, et enfin, c'était la première fois que l'Eglise de Pau, depuis sa renaissance, jouissait du privilége d'envoyer un missionnaire et de voir consacrer un ministre de l'Evangile.

La fête a surpassé l'attente de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister. Un examen préalable et particulier avait mis au large le cœur de tous les pasteurs consacrants, en les assurant du talent, de la piété solide et du zèle ardent du jeune missionnaire.

Cinq à six cents personnes, protestantes ou catholiques, remplissaient le temple, et j'ose dire que, depuis le commencement du service jusqu'à la fin, toutes y ont pris le plus vif intérêt. Après l'invocation, la lecture de la Parole de Dieu et une prière d'introduction prononcée par M. Mourgues, de Sauveterre, M. Casalis est monté en chaire, et prenant pour texte ces paroles du Seigneur au sujet de saint Paul : « Je lui montrerai combien il aura à souffrir pour mon nôm » (*Actes* IX, 16), il a décrit avec une fidélité sans ménagement les épreuves qui attendent le missionnaire : séparation de sa famille, obstacles que présente la mission elle-même, découragement provenant de son propre cœur, tout cela a été exposé avec l'autorité de la foi et de l'expérience.

de Salies; Lacroix, d'Osse; Cambon et de Félice, d'Orthez; Cadier, de Pau; Fargues, de Tonneins; Laugt, pasteur de l'Eglise libre de Pau; Lauga père, ancien missionnaire; les révérends G. Brown et Robertson, de l'Eglise d'Ecosse; M. Casalis, pasteur consacrant, de Paris. — Assistaient aussi : Les Révérends Watt et Cooper, de l'Eglise établie d'Angleterre. — MM. Buscarlet, ancien pasteur à Pau et M. Reclus, d'Orthez, invités à se joindre à nous, s'étaient excusés par des lettres sympathiques et fraternelles.

Mais l'ancien missionnaire montra aussi toutes les compensations qui attendent le fidèle ministre de Jésus-Christ et l'assistance qu'il est en droit d'attendre de Celui qui l'envoie. Ce discours, tout pratique et illustré de faits pris dans l'expérience du ministère, fut suivi d'un chœur préparé pour la circonstance.

M. Casalis descendit alors de chaire. Conduit par les deux plus anciens pasteurs, le jeune candidat s'agenouilla devant la Bible posée sur la table de communion; tous les pasteurs présents formèrent un cercle autour de lui, et après la lecture faite d'une voix grave et solennelle du formulaire de consécration employé jusqu'ici pour les missionnaires, eut lieu l'imposition des mains accompagnée d'une fervente prière de M. le pasteur Emilien Frossard. — Pendant l'accolade fraternelle, le chœur entonna spontanément le cantique : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes, etc. » et cette douce musique, qui venait comme du ciel, ajoutait encore à l'émotion des cœurs.

Après quelques moments de recueillement, le candidat prit la parole et, d'une voix pleine de larmes, il exprima la joie qu'il éprouvait de partir bientôt comme missionnaire; il nous dit que ce désir, il l'avait éprouvé dès son enfance; mais que ce qui n'était peut-être d'abord qu'un rêve poétique avait pris de la réalité quand il avait commencé à comprendre à l'Ecole du dimanche ce qu'est la *piété véritable ;* un nom était alors dans tous les cœurs, c'était celui du bon « Eugène Devéria! »

Hélas ! il aurait tant joui de cette fête! il aimait tant notre jeunesse! Nous l'avions vu, il y a à peine un an, serrer dans ses bras, avec tant d'ardeur, cet Andrault que va rejoindre Jules Lauga. Mais Dieu lui a réservé d'autres joies plus grandes et permanentes. Notre jeune ami, après avoir rendu à ce maître vénéré un touchant hommage, demanda les prières de l'Eglise pour lui-même, mais surtout pour la cause des missions.

« Oubliez-moi ! » s'écria-t-il avec une force émouvante, mais n'oubliez pas les missions !

Il fut touchant, au milieu de l'assemblée en larmes, de voir le père se lever et encourager lui-même son fils au sacrifice. Enfin, au nom de l'Eglise, au nom de ses collègues, le pasteur de Pau adressa aussi quelques paroles au jeune missionnaire :

« Mon jeune ami, mon frère, maintenant mon collègue, lui dit-il, de toutes les charges d'un ministère si difficile, vous choisissez la plus difficile ; vous avez vingt-deux ans, et vous partez pour le Sénégal. Aux joies légitimes de la famille et de la société, à une position distinguée, à laquelle vous permettaient d'aspirer votre aptitude et votre ardeur pour le travail, vous préférez la tâche d'un obscur serviteur dans le champ de la mission. Eh bien ! nous vous en remercions, c'est un bon exemple que vous nous donnez à tous. A ce monde qui croit à peine à la foi, à la piété, à la vertu, vous montrez qu'il y a encore de la foi et de la piété dans les cœurs. A l'Eglise qui s'endort trop souvent dans ses priviléges, vous rappelez que sa marque distinctive c'est le sacrifice et la croix.

« Va, bon jeune homme, nous ne te retiendrons pas, malgré l'affection qui nous lie à toi. Va où ton cœur te pousse, où ton Dieu te conduit. Personne ici ne voudrait te retenir, pas même ton bon père, pas même ta tendre et pieuse mère !.. Va rejoindre ton ami, qui te réclame avec une légitime impatience. Va dire à cette pauvre race de Cham, sur laquelle pèse une malédiction quarante fois séculaire, que Jésus-Christ est mort aussi pour elle. — Nous ne t'oublierons pas. — *Tu pars, mais c'est nous qui t'envoyons*, et qui nous engageons à te soutenir de nos vœux, de nos prières et de nos sacrifices. — Va... peut-être aurons-nous la joie de te revoir dans quelques années !... Après tout, vingt jours à peine nous séparent du Sénégal ; nous espérons qu'un jour tu reviendras nous faire part de tes travaux et de tes succès. Dans tous

les cas, nous nous donnons rendez-vous auprès de notre commun Sauveur. — Va donc avec une humble confiance : Celui qui t'envoie te soutiendra... Souviens-toi de la belle parole de Samuel : « *Quand tu étais petit à tes propres yeux, tu as été fait chef des armées d'Israël.* » Rappelle-toi aussi la parole du Maître : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. »

Enfin M. le pasteur de Bayonne termina cet émouvant service par une bonne prière.

Des chants admirablement exécutés ont complété cette fête de famille. Plusieurs cantiques, comme « *Viens, ô Jésus, régner sur cette terre,* » « *Un nouveau combattant vient d'entrer dans la lice,* » le chœur spécial, qui était un fragment de l'*Oratorio de Beethoven : « Le Christ au jardin des Oliviers*, » entrecoupèrent les différentes parties du service, qui parut court à tous, bien qu'il ait duré plus de deux heures.

Il ne me reste plus, en terminant une lettre déjà bien longue, qu'à recommander aux prières de toutes nos Eglises ce *nouvel ouvrier*, et selon son désir si formellement exprimé, non-seulement *lui,* mais *la grande et sainte cause des Missions !*

A. CADIER, pasteur.

ALLOCUTION DE M. JULES LAUGA.

Mes frères et mes amis,

Vous comprenez facilement quels doivent être les sentiments qui remplissent mon âme en cet instant solennel, et il serait peut-être superflu, au moins pour la plupart d'entre vous, de dire ce qui se passe dans mon cœur. Mais puisqu'un usage que j'honore exige que chaque candidat, à son entrée dans le saint ministère, rende compte de ses sentiments à

l'assemblée qui vient l'assister de ses prières et de ses sympathies, je suis heureux de saisir cette occasion de rendre publiquement témoignage à l'amour et à la protection paternelle dont Dieu m'a entouré jusqu'à cet instant de ma vie. Dès mes plus tendres années, il m'a placé dans une atmosphère toute chrétienne. Il m'a fait naître, bienfait inappréciable! d'un père et d'une mère depuis longtemps dévoués à son service et qui ont pris soin de jeter dans mon jeune cœur les germes de cette divine parole dont ils avaient été faits les messagers et les ministres. C'est ainsi qu'est né de bonne heure en moi le désir d'une vocation que je vois maintenant près de se réaliser. Plus tard, lorsque mon cœur semblait vouloir s'abandonner au courant d'un monde rempli de séductions, il m'a placé sous l'influence sainte et bénie de celui qui n'est plus, hélas! aujourd'hui parmi nous, et à l'égard duquel je puis dire du fond de mon âme : « Si je t'oublie, que ma droite s'oublie elle-même! » C'est à son école que j'ai appris ce que c'est qu'aimer le Seigneur Jésus-Christ. Oh! que n'ai-je su davantage apprécier les belles leçons qu'il nous donnait, chaque dimanche, avec tant de chaleur et d'amour! Que n'ai-je pu entendre plus longtemps cette voix mâle et énergique à laquelle il savait donner des accents si tendres, si sympathiques, si persuasifs, quand il parlait à ceux qu'il appelait *ses chers petits!* Que ne puis-je l'entendre aujourd'hui se mêler à nos prières et à nos cantiques d'actions de grâces! C'eût été un beau jour pour lui que celui où il eût vu entrer dans la lice un de ces petits dont il a guidé les premiers pas dans la carrière de l'amour et du dévouement. Mes frères, vous comprenez tous que je veux parler de M. Eugène Devéria! Il est maintenant au ciel, dans la communion parfaite de son Sauveur adorable! Que sont les joies, même les plus pures de la terre, auprès de la joie ineffable et glorieuse qui est son partage dans l'éternité? — Mais là ne s'arrêtent pas les voies miséricordieuses de Dieu à mon égard. J'aimais le Seigneur Jésus, et je sentais le besoin de

lui consacrer ma vie et mes forces: où pouvais-je être mieux placé, pour me préparer à faire mes premières armes, que sous les soins expérimentés de ce vieux soldat de Christ qui a blanchi au service de son Maître et qui, encore plein d'une ardeur infatigable, consacre ses dernières années à former des jeunes gens pour cette œuvre excellente qui est la pensée de toute sa vie?... Vous le voyez, mes frères, quelle que soit l'époque de mon existence à laquelle je me reporte, j'y trouve une marque spéciale de la faveur de Dieu. Mais la plus grande de toutes, c'est celle qu'il m'accorde aujourd'hui même, en me confiant le ministère de sa Parole sainte et en m'admettant au nombre des messagers de paix. Ah! si c'est un privilége que de connaître l'Évangile, c'en est un plus grand encore que d'être appelé à le faire connaître! Mais c'est aussi, je le sens bien, un privilége qui entraîne avec lui une grande responsabilité et en présence duquel ce cri : « Qui est suffisant pour ces choses? » s'échappe souvent douloureusement de la poitrine du serviteur de Christ. Certes, je ne me fais pas illusion sur la charge que vous venez de me confier, vous, mes aînés dans la foi et mes devanciers dans le ministère évangélique. J'en comprends d'autant mieux le sérieux et l'importance que je suis loin de me sentir à la hauteur de ma mission. Je ne me cache pas toutes les difficultés qui vont m'assiéger au début de ma carrière. Je n'ai garde d'oublier que saint Paul a vu son ministère s'accomplir au milieu de larmes et de nombreux sujets de tristesse. Je sais que Jésus-Christ lui-même, notre modèle à tous, s'est heurté contre l'aveuglement et l'incrédulité des siens, et pourtant il était le Fils de Dieu, parfait en justice et en sainteté, et il n'avait rien des faiblesses et des misères que nous apportons toujours avec nous dans notre ministère. Je sais tout cela; je n'ai pas le droit de l'ignorer. Toutefois, le sentiment qui domine en moi, en ce moment, est celui de la joie, de la paix et de l'espérance. Oui, c'est un jour béni que celui où je vois se réaliser un de mes vœux les plus ardents! Je suis heureux de prendre

ma part de cette belle et grande œuvre de la régénération du monde. J'ai foi dans cet avenir qui s'ouvre aujourd'hui devant moi, et mon cœur se livre tout entier à l'espérance. J'ai foi dans cette ardeur juvénile qui brûle en moi et qui me fait tout voir en beau, parce que c'est pour le Seigneur que je vais la dépenser. J'ai foi dans cette belle et grande œuvre des missions, parce que j'ai foi dans l'Évangile éternel que je porte en mon cœur, parce que j'ai foi dans les promesses de Celui qui a dit : « Voici, je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde ! »

« Mais il est une autre pensée dont je voudrais vous faire part et qui se rapporte plus directement à vous, mes frères, dont la présence ici est un témoignage vivant de votre intérêt et de votre sympathie. C'est toujours une cérémonie émouvante que la consécration d'un nouvel ouvrier du Seigneur, mais il me semble qu'elle revêt un caractère plus touchant encore quand cette consécration est celle d'un jeune missionnaire dont les paroles sont, après tout, des paroles d'adieu, et peut-être les dernières de lui qui retentiront à vos oreilles. Je vous l'avoue facilement, ce n'est pas sans une vive et profonde émotion que je pense à ce prochain départ, — à ces adieux déchirants qui vont laisser des cœurs brisés, quoique humblement soumis, — à ce vide qui va se faire brusquement autour de moi, — à mes amis, dont je n'entendrai plus la voix, — à cette patrie dont je vais m'éloigner peut-être pour toujours. Je me dis bien que c'est pour Dieu que je le fais, que ce Dieu viendra remplir le vide qui va se faire en moi, qu'il me tiendra lieu de tout, de père, de mère, de frère, d'ami, de patrie ; que, si je lui reste fidèle, il mesurera son Esprit à la grandeur de la perte que j'aurai faite. Mais il y a en moi une voix qui s'élève, intérieure, et qui demande autre chose ; cette voix, c'est celle du cœur qui, humain et faible malgré lui, demande les prières et les sympathies de cœurs humains comme lui. Ah ! s'il me fallait partir avec le sentiment que personne ne se souviendra de moi dans ses prières

et que, sur cette terre que je quitte, il n'y aura pas un cœur pour penser à celui qui, pauvre exilé sur la terre étrangère, travaille seul, sous le faix du jour, je partirais, résigné sans doute, mais certainement moins joyeux. Oui, ce qui me rend fort dans cette séparation, c'est que je sais que vos pensées et vos vœux me suivront sur la terre africaine. Je sais que, dans cette assemblée, des cœurs battent à l'unisson du mien, et que des prières montent ferventes vers le trône de Dieu. Vos sympathies me sont acquises depuis longtemps; ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sais : enfant de cette Eglise, j'ai souvent été à même d'en faire l'expérience. Mais je veux vous les demander encore plus vives, si possible. Oui, pensez à moi dans vos prières publiques et particulières, priez pour que la main de Dieu me garde sur les grandes eaux; priez pour moi pour que dans mon champ de travail ma foi ne défaille point; priez pour que ma persévérance ne s'arrête devant aucun obstacle, pour que ma fidélité à la cause de mon Dieu soit toujours plus grande, plus vraie, pour que mon œuvre soit abondamment bénie et tourne à la gloire de Dieu et à l'honneur de l'Evangile. Et maintenant que je vous ai demandé vos sympathies pour moi, laissez-moi, mes frères, vous mettre sur la conscience cette œuvre à laquelle j'ai donné ma vie. Mes frères, je vous le demande au nom de cette affection que vous me témoignez par votre présence et que je lis d'ailleurs sur vos visages, au nom de cette émotion qui fait battre vos cœurs et le mien, au nom de cet Evangile dont vous êtes les dépositaires et que je vais porter, de votre part, aux païens, au nom de ce Jésus, dont votre titre de chrétien vous oblige à faire la volonté, donnez, gardez à cette œuvre une large place dans vos cœurs. Oubliez-moi, si vous voulez, oubliez le faible ouvrier qui veut aussi porter sa petite pierre à l'édifice et qui se consolera dans le sentiment du devoir fidèlement accompli. Mais n'oubliez pas l'œuvre du Maître. Rappelez-vous que cet édifice ne saurait s'élever seul et qu'il dépend de vous surtout que les

larmes, les sacrifices et les prières des messagers de paix qui tomberont sur la terre africaine la fécondent et lui préparent, par l'Evangile, un avenir de moralité, de bien-être et de bonheur éternel. Je vous laisse sur cette pensée, et si ces paroles sont les dernières qu'il me soit donné de vous adresser, elles n'en auront que plus de sérieux et de solennité.

M. Jules Lauga s'est embarqué à Bordeaux, pour le Sénégal, le 25 janvier. Son père et sa mère ont eu la consolation de l'accompager jusqu'au vaisseau et de l'y installer.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ASIE CENTRALE.

UN NOUVEAU CHAMP DE MISSION.

Quelques-uns de nos lecteurs trouvent peut-être que, dans nos récits, nous ramenons trop souvent les noms des mêmes pays, et par cela même des œuvres dont la ressemblance engendre un peu de monotonie. Ce reproche, s'il nous était adressé, ne nous toucherait que médiocrement. Les régions vers lesquelles nous revenons le plus souvent, comme l'Afrique, la Chine ou l'Inde, comptent leurs habitants encore païens par dizaines ou par centaines de millions, et bien des années s'écouleront encore avant que ces innombrables masses aient fourni à l'histoire des missions chrétiennes tout ce qu'elles ont à lui donner. Les entreprises dont elles sont l'objet offrent, en outre, assez de variété pour soutenir l'intérêt qu'elles inspirent, et cet intérêt même ne va-t-il pas en s'augmentant sans cesse pour quiconque aime à voir la cause

chrétienne pénétrer, prendre pied, s'affermir et s'étendre dans quelqu'une de ces parties de la terre dont la conquête est promise au Christ rédempteur sur l'épaule duquel l'empire du monde a été posé?

Toutes les fois, cependant, que, dans une direction quelconque, nous voyons s'ouvrir devant les messagers de la vérité un champ d'activité nouveau, un pays que leur voix n'avait pas encore atteint, nous nous empressons de les y suivre, et, grâce à l'impérissable puissance d'expansion qui imprime à l'Evangile un caractère si frappant de divinité, ce plaisir nous est souvent accordé. Vrai plaisir, en effet, que la foi comprend, et où elle trouve plus d'attrait qu'aux découvertes humaines les plus vantées.

L'œuvre dont nous allons parler est tellement nouvelle qu'on ne saurait encore l'appeler une mission. Ce n'est qu'un essai, un premier sillon jeté dans un sol que jusqu'à ce jour le pied des vogageurs européens avait à peine abordé. Mais cet essai s'est accompli dans des circonstances singulièrement remarquables, et comme on le verra bientôt, par des hommes qui sont eux-mêmes une preuve vivante de l'efficacité du christianisme pour arracher les âmes à l'empire du mal.

I.

Au premier rang des postes fondés, depuis quelques années, par les missionnaires de l'Eglise anglicane dans le haut bassin du fleuve Indus, se trouve celui de Peschawour. Cette ville, située sur les frontières du Caboul ou Affghanistan, n'est pas importante seulement par le chiffre de sa population. On peut la regarder comme le centre principal de l'influence mahométane dans ces contrées, et, de plus, c'est par les passes ou défilés qu'elle commande que se fait à peu près tout le commerce d'échange qui a lieu entre l'Inde et ces vastes régions de l'Asie centrale qui comprennent le Caboul, l'est et le nord de la Perse, le Turkestan, le Bockara

et d'autres pays dont des géographes de profession seuls pourraient dire les noms. De là, dans les rues de cette ville, un passage continuel d'Asiatiques du Nord, et partant, pour les missionnaires, de précieuses occasions de préparer, sinon d'ouvrir, dès à présent, des relations avec les habitants de ces contrées si populeuses. L'un d'eux racontait dernièrement qu'ils étaient ainsi parvenus à faire pénétrer les Livres saints des chrétiens jusque dans le palais des émirs du Caboul. Mais arrivons à notre histoire.

Le 11 avril 1864, le révérend W. Handcock, de Peschawour, écrivait à son comité :

« Depuis quelque temps, nous avons eu fréquemment la visite de quatre Kafirs ou habitants du Kafiristan. Ce pays, situé au delà des montagnes septentrionales du Caboul, a reçu son nom des mahométans de la contrée. Le mot de Kafir signifie *infidèle*, celui de Kafiristan signifie, par conséquent, le *pays des infidèles;* et, en effet, pour les disciples de Mahomet, les Kafirs sont bien des infidèles, car ils se sont toujours, à ce qu'il paraît, distingués par leur haine pour leur religion et par l'indomptable résistance qu'ils ont opposée aux conquêtes de ses propagateurs armés. L'histoire rapporte que Tamerlan lui-même, après avoir rangé sous ses lois tous les pays situés entre l'Hellespont et l'Inde centrale, dut renoncer à soumettre ces énergiques montagnards. A leur nom de Kafirs, qu'ils paraissent avoir accepté de la bouche de leurs ennemis, on joint souvent, pour mieux les distinguer d'autres tribus voisines, celui de *Si'ah Posch*, ou « vêtus de noir, » dont l'explication se trouve dans leurs vêtements de peaux de chêvre avec le poil en dehors.

« La langue des Kafirs ne ressemble à aucune de celles qu'on parle à Peschawour ou dans les environs. Mais un de nos quatre visiteurs, ayant passé quelque temps déjà dans ce pays, parle le pouschtou assez bien pour nous servir d'interprète auprès de ses compatriotes. Cet homme, nommé Gara, est âgé d'une trentaine d'années et fort intelligent. Au phy-

sique, ses traits ont quelque chose de frappant. D'une taille moyenne, forte mais bien prise, il a les yeux bleus, les cheveux blonds, le front élevé et plusieurs des autres caractères qui distinguent les races europénnes. C'est, à ce qu'il paraît, l'aspect général qu'offre au regard la nation dont il est pour nous le représentant.....

« Dans leurs visites, Gara et ses compagnons ont montré le plus vif désir d'apprendre à connaître Jésus-Christ, et dans ce but ils ont prolongé leur séjour à Peschawour plus que ne l'exigeait le soin de leurs affaires. Nous avons remarqué avec émotion l'ardeur qu'ils mettent à saisir toutes les occasions d'entendre parler des choses du salut. »

Quelques jours plus tard, le 16 avril, le révérend Handcock ajoutait :

« Nos quatre Kafirs sont sur le point de nous quitter, après avoir, jusqu'à la fin, montré le même empressement à s'instruire. Dieu, de son côté, a répandu sa bénédiction sur nos entretiens avec ces hommes. Ils nous ont déclaré n'avoir plus aucune espèce de confiance en leurs idoles, et, allant plus loin, ils nous ont vivement sollicités de fonder une œuvre missionnaire dans leur pays. Un messager chargé de cette bonne nouvelle qu'ils ont entendue ici, serait, nous assurent-ils, certain d'être bien accueilli par leurs compatriotes. La principale idole du pays est une pierre qu'ils appellent Addrakpanow. Ils se sont engagés d'eux-mêmes à ne plus adorer que « Celui qui s'est donné en sacrifice « pour l'expiation des péchés du monde. »

« Puissent ces braves gens arriver sains et saufs dans leur pays! S'ils sont reconnus comme Kafirs en traversant le Caboul mahométan, ils seront ou massacrés, ou tout au moins maltraités et condamnés à un esclavage perpétuel. Pour échapper à ces dangers, deux d'entre eux ont résolu de se déguiser en fakirs indous ; les deux autres ne voyageront que de nuit, en ayant soin de se cacher, comme ils pourront, dès que le jour paraîtra et jusqu'à ce qu'il ait disparu.

« Tout cela est intéressant, mais voici qui l'est bien autrement encore. C'est que la visite de ces hommes a enflammé le zèle missionnaire de nos chrétiens indigènes, et que deux d'entre eux, Affghans d'origine, les nommés Faz-li-Hukk et Jonah Messih, bravant tous les dangers d'une telle entreprise, se sont offerts d'eux-mêmes pour aller commencer l'œuvre dont ces Kafirs nous ont requis. Ils se disposent à partir dans quelques semaines. C'est un admirable dévouement. Que Dieu veuille s'en servir pour soumettre au glorieux Evangile de Christ cette nation, qu'on dit n'avoir été subjuguée jusqu'à ce jour par aucune puissance humaine ! »

Admirable dévouement, en effet, et dont la suite devait montrer tout à la fois l'étendue et les fruits ! C'est à la relation que ces deux héroïques pionniers de l'Evangile, Messih et Faz-li-Hukk, ont faite plus tard de leur voyage, que nous devons de pouvoir parler ici d'une œuvre évangélique nouvelle. Mais, avant d'aborder cette relation, que nous ne craignons pas de donner pour un des documents missionnaires les plus intéressants que nous ayons depuis longtemps lus, extrayons du journal qui nous l'apporte quelques détails plus circonstanciés sur le Kafiristan et sur ses habitants. Ces renseignements aideront nos lecteurs à mieux comprendre la suite du récit.

Ils sont extraits d'une relation publiée, en 1859, dans les *Annales de la Société Asiatique du Bengale*, par un officier anglais, le capitaine Raverty, le seul voyageur européen, peut-être, qui ait parlé de ces régions si peu connues.

II.

Le Kafiristan, situé, comme nous l'avons dit, au nord du Caboul, fait partie de cette chaîne de montagnes qu'on désigne sous le nom d'Indocousch. C'est une longue série de sommités escarpées, de vallées étroites, mais fertiles et arrosées d'une multitude presque innombrable de pittores-

ques courants d'eau, se dirigeant vers la rivière Caboul ou vers l'Indus. De cette conformation même résulte naturellement une grande variété de température et de productions : ici des montagnes dont le sommet reste constamment couronné de neige, et non loin de là des régions très chaudes, où mûrissent quelques-unes des productions les plus estimées de l'Asie, et notamment des raisins qui fournissent un vin renommé pour son excellence.

Traverser ce pays est, pour les étrangers, une des plus rudes et des plus dangereuses entreprises qu'on puisse imaginer. A chaque instant, le voyageur s'y trouve en présence de rocs à pic ou d'effroyables crevasses au fond desquelles mugit quelque torrent furieux. La manière dont les indigènes franchissent ces précipices suffit pour donner une idée des difficultés du voyage. Quand l'espace à franchir est étroit, on se contente de quelques troncs d'arbres jetés par-dessus; mais, dans la plupart des cas, il faut d'autres ponts, et tout ce que l'industrie locale a imaginé de mieux jusqu'ici se borne à deux longues et fortes cordes en poils de chèvres, tendues d'une rive à l'autre et attachées de chaque côté, soit à des troncs d'arbres, soit à quelques anfractuosités de rocher. En travers de ces deux cordes s'en trouvent, de distance en distance (à 8 ou 10 pouces l'une de l'autre), de plus petites assujéties aux premières, et qui forment comme les échelons de cette échelle mobile, horizontalement étendue au dessus de l'abîme. Quelquefois, mais pas toujours, deux autres longues cordes, disposées comme les premières, mais à hauteur de la main, tiennent lieu de garde-fou. Cet appui ne sert, du reste, qu'aux voyageurs les plus hardis, à ceux qui osent risquer le passage en marchant debout. Les autres, plus prudents ou moins vigoureux, ne traversent qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains, non sans trembler encore au bruit assourdissant du torrent qui, au dessous d'eux, semble ébranler les fondements mêmes du rocher. Comme beaucoup de montagnards, dans d'autres

régions, les Kafirs portent en voyage de longs bâtons dont ils se servent, dit-on, avec une merveilleuse adresse.

On ne voit dans le Kafiristan ni chevaux, ni mulets, ni ânes, ni chameaux; mais les troupeaux de bœufs et de vaches, de chèvres et de brebis y abondent. C'est en cela que consiste la principale richesse du pays. Les bœufs y servent de bêtes de somme, et, comme on l'a déjà vu, c'est la peau de chèvre qui fournit aux Kafirs des deux sexes leurs vêtements les plus essentiels. Ils y joignent, cependant. une sorte de chemise en laine ou en coton de diverses couleurs, qu'ils appellent un *chackman*. Les hommes ont presque toujours la tête nue; les femmes la couvrent d'un voile léger ou d'un petit bonnet sous lequel elles ramassent leurs chevelures nattées. Celles dont les pères ou les maris ont tué un ou plusieurs de leurs ennemis, c'est-à-dire des mahométans, jouissent du privilége de pouvoir orner leur coiffure de certains coquillages. Toutes ont le droit de porter au cou, aux poignets ou à la cheville des pieds, des colliers ou des bracelets, mais ces ornements sont très rarement en or; les plus riches ne les ont qu'en argent, et la grande majorité qu'en cuivre ou en étain.

Les Kafirs n'ont aucun trait de ressemblance avec les races tartares ; on croit qu'ils se rattacheraient plutôt aux anciens Guèbres de la Perse, dont ils auraient reçu leurs croyances religieuses, mais singulièrement altérées durant le cours des siècles. Suivant eux, leur nation est divisée en dix-huit tribus, dont dix auraient conservé strictement la foi et les usages de leurs pères. Des huit autres, une seule aurait embrassé l'islamisme, et sept, sans aller jusque là, auraient laissé s'infiltrer dans leurs rangs des idées et des coutumes nouvelles. Ces dernières ont reçu des premières un nom qu'on pourrait traduire par *gens réduits de moitié*, et qui implique une idée de souverain mépris.

Les villes ou villages des Kafirs, composés assez souvent de trois ou quatre cents maisons, se trouvent invariable-

ment situés sur le flanc escarpé de quelque montagne, sans doute pour en mieux garantir la sécurité. Les maisons, construites en pierres et en bois, n'ont jamais qu'un étage et sont recouvertes d'un toit plat. Quelques-unes renferment plusieurs chambres, garnies de lits, de tables et de siéges en bois revêtus de peaux de chèvres. Un des traits caractéristiques qui semblent confirmer la prétention des Kafirs à être les frères des Européens, c'est qu'on ne les voit jamais s'asseoir par terre en repliant les jambes sous eux à la façon des Orientaux. Jamais, non plus, on ne les voit se contenter d'une tente pour domicile. Les plus pauvres préfèrent se ménager un abri sous des rochers ou dans des cavernes.

Outre leurs bœufs, leurs vaches, leurs chèvres et leurs brebis, ils élèvent beaucoup de volaille. C'est la chair de ces animaux, le lait, le beurre et les productions du sol qui font le fond de leur nourriture. Comme boisson, ils réservent pour eux une grande partie du vin délicieux que produisent quelques-unes de leurs vallées.

Un fois chaque année, les Kafirs d'une même ville ou d'un même canton célèbrent en commun une grande fête dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qui dure de vingt à quarante jours. Ces assemblées rappellent ce que la Bible dit des anciens Juifs que « le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis se leva pour jouer » (Exode XXXII, 5). Dire tout ce qui s'y passe serait contraire aux lois de l'honnêteté; mais l'acte qui termine la fête est caractéristique. Ce n'est rien moins qu'une sorte de croisade des assistants contre les Mahométans que la proximité des lieux met à leur portée. Leur *Kowal,* ou prêtre, les y excite en rappelant les exploits du même genre qu'ont accomplis leurs pères. A sa voix, les jeunes gens saisissent leurs armes, c'est-à-dire des arcs et de longs couteaux (les armes à feu sont encore rares permi eux) et s'en vont à la chasse des sectateurs de Mahomet. Ces violences meurtrières sont, à leurs yeux, de justes représailles pour celles dont les Musulmans se sont rendus

ou se rendent encore coupables à leur égard. Ils y attachent, en outre, des idées d'honneur, et un jeune Kafir n'est guère admis à siéger dans les conseils, ou à prendre part aux affaires de sa nation, que s'il peut se vanter d'avoir tué au moins un disciple de l'Islam. Et cependant, si un Mahométan, voyageant dans le pays, se met hardiment sous la sauvegarde de quelqu'un des habitants, il peut être certain que tous rempliront à son égard les devoirs de l'hospitalité la plus généreuse.

Au point de vue religieux, les Kafirs sont d'une ignorance extrême et grossièrement idolâtres. Nous aurons, plus tard, occasion de revenir sur ce point. Disons seulement ici que leur culte consiste surtout en sacrifices de vaches et de chèvres, offerts à leurs principales divinités, qu'ils nomment Schuruyah, Lamani et Pandu. Chaque ville ou village a son temple, mais qui diffère très peu des bâtiments servant de demeures aux hommes. Leurs prêtres sont héréditaires et président aux cérémonies du culte, mais n'exercent, du reste, que fort peu d'influence parmi le peuple.

Un des indices de leurs rapports supposés avec les anciens Guèbres est que le feu tient une grande place dans la plupart de leurs fêtes. Ils paraissent, en outre, répugner à en éteindre la flamme, soit avec de l'eau, soit en soufflant dessus. Mais ces restes confus d'une antique tradition n'ont plus pour eux de sens qui puisse aider à suivre leurs traces dans les siècles passés.

En somme, on peut dire que cette race, si singulièrement isolée au milieu des populations de la haute Asie, offre un sujet d'étude aussi curieux qu'intéressant. Comme toutes les populations devenues la proie de l'idolâtrie, elle a de grandes misères morales, mais unies à des qualités remarquables. Les Kafirs ont de la franchise, de la cordialité, et quand leurs passions ne sont pas un jeu, une sorte de jovialité qui prévient en leur faveur. Leurs ennemis eux-mêmes disent d'eux

qu'ils ne mentent jamais, qu'ils ne se vantent pas, et qu'on peut toujours compter sur leur parole.

Tel est, dans ses traits les plus saillants, le peuple vers lequel se dirigèrent, l'année dernière, les deux Affghans chrétiens dont nous avons entrepris de raconter la courageuse tentative. L'intérêt de ce récit justifiera, nous l'espérons du moins, la longueur des préliminaires qu'on vient de lire.

(*La suite au prochain numéro.*)



ALLEMAGNE.

LE PASTEUR HARMS ET SON ŒUVRE MISSIONNAIRE.

Nous avons annoncé déjà la perte irréparable, à vues humaines, que la cause des Missions vient de faire en Allemagne, par le départ pour la céleste patrie du célèbre fondateur de l'établissement missionnaire de Hermannsburg. Mais quelques détails de plus empruntés à diverses feuilles allemandes intéresseront nos lecteurs en les édifiant. Une existence et des services tels que ceux de Harms forment un spectacle qu'on ne saurait contempler sans profit.

Ludwig Harms était né en 1809, à Walsrode, village voisin des lieux où son activité chrétienne devait plus tard opérer tant de merveilles. Mais son père ayant été appelé comme pasteur à Hermannsburg, il y fut amené dès l'âge de neuf ans et ne le quitta plus que pour faire ses études à Zell et à Groningue, et pour se livrer ensuite à l'enseignement dans quelques familles du Holstein et du Lunebourg. Ardent et infatigable au travail, le jeune Harms s'était adonné spécialement à l'étude de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie et des langues anciennes ou modernes, et il avait fait, dans toutes ces branches, des progrès remarqués.

mais, dans cette persévérante poursuite du savoir humain, son cœur n'avait pas trouvé la seule chose nécessaire. Il avait au contraire, à l'Université, sucé les principes rationalistes si fort à la mode alors en Allemagne, et paraissait perdu pour la cause du christianisme, quand, tout-à-coup, une révolution s'opéra dans son âme. On attribue ce changement à une nuit passée tout entière dans la méditation du XVIIe chapitre de l'Evangile selon saint Jean, c'est-à-dire de cette prière sacerdotale où le Christ établit, avec tant de puissance, ses droits divins à l'amour et à l'adoration de son Eglise. Dès ce moment, le jeune chrétien n'eut plus qu'une pensée : celle de rendre témoignage à la vérité, et la suite a montré de quoi l'avait rendu capable cette consécration de lui-même au Sauveur qui venait de se révéler à lui.

Rappelé plus tard, en 1844, à Hermannsburg, d'abord comme suffragant, et ensuite, en 1848, comme successeur de son père, il y devint, en peu d'années, le pasteur modèle dont le nom restera dans l'histoire religieuse du pays comme une de ces bienfaisantes apparitions que la mémoire du peuple n'oublie plus.

A son arrivée, le modeste village d'Hermannsburg, situé sur la lisière d'une belle forêt, mais au milieu des bruyères, sans commerce et sans industrie, pouvait, sous ce rapport et plus encore peut-être au point de vue religieux, être comparé à un désert. Mais ce désert allait se changer en un lieu fertile et agréable à la vue. Bientôt, la réputation du prédicateur y attira, tous les dimanches, de nombreux visiteurs, et le zèle, le dévouement, l'ardente charité du pasteur, gagnant rapidement le cœur des membres du troupeau, y jeta les germes d'une vie toute nouvelle. Raconter toutes les merveilles qui s'accomplirent à ce point de vue, sous la bénédiction de Dieu, nous entraînerait trop loin et sortirait du cadre où nous devons nous renfermer. Nos lecteurs pourront en voir l'édifiant tableau dans d'autres publications, journaux ou biographies, et nous les engageons à l'y cher-

cher. Parlons seulement de ce qui concerne l'œuvre des missions.

Tout en déployant autour de lui une activité dont l'imagination s'effraie, et qui, selon toute apparence, l'a conduit à une mort prématurée, la pensée de Harms s'était constamment portée sur les misères spirituelles du monde païen et sur le devoir imposé aux chrétiens de faire parvenir jusqu'aux extrémités de la terre le nom de leur Sauveur. Sous l'impression de cet amour des âmes, qui était l'âme de ses travaux, il s'occupa d'abord à provoquer des dons en faveur des missions. Mais il n'était pas homme à se contenter d'une part prise de loin aux travaux d'autrui. Un jour, quelques jeunes gens, formés à la piété sous sa direction, lui témoignèrent leur désir de se consacrer personnellement à l'évangélisation des païens. Aussitôt le pieux pasteur entreprit de les préparer à cette carrière; il fonda pour eux une petite école missionnaire, et ce fut ainsi que, dès 1848, au grand étonnement du pays, Hermannsburg se trouva en possession d'un Institut de Missions. Un de ses habitants fit pour cela don d'une maison et d'un jardin, sans demander autre chose, en retour, que d'être lui-même mis en état d'aller prêcher l'Evangile aux idolâtres. Cette entreprise, avons-nous dit, étonna le pays; des chrétiens même n'y virent d'abord qu'un acte de folie. Comment avait-il pu venir à l'esprit d'un pauvre pasteur des bruyères du Lunebourg de se croire appelé à fonder une institution pareille? Et quelle chance de succès pouvait avoir une entreprise si peu sensée? Harms, cependant, n'est pas homme à s'inquiéter beaucoup des jugements du monde. Il poursuit son projet avec l'indomptable énergie qui le caractérise, et au bout de quelques années, ses huit premiers élèves missionnaires sont en état de commencer leur tâche. Mais comment partiront-ils et à qui les confier? Harms y réfléchit longtemps et trouve que le moyen le plus simple de sortir d'embarras est de construire, pour eux et pour l'établissement, un navire mission-

naire, un navire qui, sous la conduite de marins pieux, portera au loin non-seulement ces premiers jeunes hérauts de l'Evangile, mais tous ceux qui voudront aller les rejoindre, un navire qui deviendra ensuite comme le trait d'union entre la patrie allemande et les régions lointaines où l'Evangile sera prêché.

Pour cette construction, il fallait une somme considérable (plus de 60,000 fr.). Mais, grâce à l'influence que le pasteur exerce soit auprès, soit au loin, la somme arrive, et, dès 1853, un beau bâtiment, auquel on donna le nom, tout à la fois biblique et poétique, d'une princesse africaine, la *Reine Candace*, se trouve prêt à transporter les élèves de Harms sur les côtes de la Cafrerie.

Là, ces dévoués serviteurs de Christ jettent avec amour les fondements d'une nouvelle Hermannsburg, d'où rayonnent aujourd'hui, sur d'autres points de la côte ou de l'intérieur, quelques autres stations dont nous pourrons donner une autre fois la statistique. Heureusement protégé jusqu'à ce jour, la *Reine Candace* répond à sa destination, et vogue joyeusement entre l'Afrique et Hambourg, tantôt pour porter aux enfants spirituels de Harms les renforts ou les approvisionnements dont ils ont besoin, et tantôt pour rapporter en échange à leurs amis d'Allemagne des nouvelles toujours attendues avec impatience et reçues avec bonheur, car, jusqu'à présent, Dieu a permis qu'elles fussent généralement satisfaisantes.

A Hermannsburg même, l'œuvre missionnaire n'a rien perdu de son premier élan. En arrivant, le voyageur qui sait ce que le village était il y a vingt ans, y porte avec admiration ses regards sur deux beaux bâtiments affectés à l'usage de la mission, contenant ensemble environ cinquante élèves, et, s'il ne connaît pas encore l'histoire de l'œuvre, sa surprise redoublera quand on lui dira que cette institution missionnaire, si jeune encore, reçoit maintenant en offrandes, rarement sollicitées, plus de 40,000 thalers (environ 150,000 fr.)

Depuis dix ans enfin, Harms rédigeait, à peu près à lui tout seul, un journal missionnaire qui se tire aujourd'hui à dix mille exemplaires. Cette feuille sort de l'imprimerie que Harms avait jointe à ce vaste réseau d'œuvres pieuses dont on a peine à croire qu'un seul homme ait pu concevoir le plan et mener à bon terme la réalisation.

A sa mort, Harms n'était guère âgé que de cinquante-six ans. Depuis longtemps, ses amis prévoyaient que ses immenses travaux briseraient son corps avant le temps. Ce n'est cependant point d'épuisement qu'il est mort. En 1864, une maladie contagieuse, la variole, avait envahi sa paroisse. En visitant les malades, le dévoué pasteur l'avait contractée. On ne put obtenir de lui qu'il prît le temps de s'en faire soigner complétement, et bien que le mal eût disparu, il en résulta des suites funestes. Une hydropisie se déclara et lui causa d'inexprimables douleurs dont il ne se plaignit jamais, mais dont le terme était inévitable.

Durant tout l'été, dit un journal allemand, des amis, venus de loin ou de près, affluèrent à Hermannsburg dans le but de dire un dernier adieu à ce pasteur bien-aimé. C'était pour eux un spectacle à fendre le cœur que de le voir se faire traîner, dans une chaise roulante, tantôt à l'église pour y célébrer le culte, tantôt au chevet des malades qui avaient besoin de consolations, tantôt au cimetière pour y prononcer sur une tombe les paroles de l'espérance chrétienne. On peut dire que, pendant toute une année, c'est vraiment d'un lit de mourant que Harms a rempli son ministère d'amour. Son énergie suppléait à tout, et le seul dimanche qu'il ait passé sans prêcher est le dernier qu'il a passé sur la terre des vivants. Huit jours auparavant, après son dernier sermon, se sentant à bout de ses forces, on l'avait entendu soupirer et s'écrier : « Ah ! Seigneur Jésus, ne pourrai-je donc « plus prêcher? S'il doit en être ainsi, prends-moi, car si je « ne peux plus prêcher, à quoi suis-je bon sur la terre ? » Et telles ont, en effet, été les voies du Seigneur à son égard. Ce

fut le 14 novembre dernier que Harms s'endormit à Dieu dans les bras de deux de ses chers élèves. Ses dernières paroles furent celles que les Livres saints ont mises sur les lèvres du croyant impatient d'entrer dans le royaume de la gloire : *Viens, Seigneur Jésus, viens bientôt!*

Et maintenant, se demande le biographe auquel nous avons emprunté la plupart des détails qui précèdent, qu'est-ce qui a fait la grandeur de cet homme? Rien de ce que le monde regarde comme indispensable au succès des entreprises humaines n'avait été d'abord à sa disposition. Mais il avait la sagesse véritable, la sagesse que donne la Bible, et cette Bible, il se l'était appropriée avec une simplicité et une fidélité dont l'histoire du christianisme n'offre peut-être que de rares exemples. Harms a cru, aimé, prêché la Bible, et n'a pour ainsi dire vécu que par la Bible. Ce livre était son conseiller, son maître, le grand moteur de tous les actes de sa vie, petits ou grands. Ajoutez à cela la délicatesse d'une conscience droite, une grande lucidité d'esprit, une force de volonté que rien n'ébranlait quand le devoir avait parlé, un amour du travail enfin que rien ne lassait, et vous aurez, dans la précieuse réunion de ces qualités, le secret de cette vie si pleine, si bénie, et qui laisse derrière elle un si profond sillon. Gloire soit à Celui qui, pour le bien des âmes, sait se faire de tels serviteurs !

NOUVELLES RÉCENTES

EMPIRE TURC,

L'œuvre de l'évangélisation des Turcs qui, depuis quelque temps, paraît prendre un si bel essor, vient de faire une

perte sensible. C'est celle du D[r] Pfander, l'un des hommes qui s'en étaient le plus occupés et en avaient le mieux préparé les développements à venir. Envoyé en Georgie, il y a près de quarante ans, par la Société des missions de Bâle, le D[r] Pfander y avait travaillé une dizaine d'années ; mais, forcé de renoncer à cette œuvre par le mauvais vouloir du gouvernement russe, il était entré au service de la Société des missions de l'Eglise anglicane, qui l'occupa d'abord dans l'Inde, à Agra et à Peschawour, et enfin, en 1858, à Constantinople. De nombreuses discussions publiques et plusieurs livres de polémique contre l'islamisme lui avaient acquis une grande réputation. Le plus célèbre de ses écrits, le *Mizah-ul-Haqq* (le Miroir de l'islam), est, dit-on, l'ouvrage le plus solide qui ait été écrit sur la matière. L'auteur l'avait composé d'abord en persan, puis traduit successivement en indoustani et en turc. Dans la dernière croisade du fanatisme mahométan contre les chrétiens évangéliques de Constantinople, la vente de ce livre avait été tout particulièrement interdite, et nous croyons qu'elle n'a pas été autorisée depuis, tant il paraît redoutable aux défenseurs du Coran. C'est en Angleterre, où l'état de sa santé l'avait momentanément ramené, que le D[r] Pfander est mort. Il n'était âgé que de 64 ans.

PERSE.

Les pauvres Eglises nestoriennes d'Oroumiah et des environs, qui comptent environ 200,000 membres, et au sein desquelles travaillent avec tant de bénédictions des missionnaires américains, viennent de voir s'opérer dans leur situation un changement qu'on peut appeler une délivrance. Depuis quelques années, nous avons souvent mentionné les procédés vexatoires dont elles avaient à souffrir de la part des autorités persannes. Sur la requête du Comité de l'Alliance évangélique, le gouvernement anglais a chargé son repré-

sentant à la cour de Téhéran, M. Alison, de signaler ces faits à l'attention du Schah lui-même, et cette démarche paraît avoir obtenu tout le succès qu'on en pouvait attendre. Le gouverneur de la province d'Oroumiah, très hostile aux chrétiens, a été changé et remplacé par un autre agent, nommé Tchenghir Khan, qui est lui-même, dit-on, un chrétien pieux. En outre, le Schah a fait don aux Nestoriens d'Oroumiah même d'un terrain très convenable pour la construction d'un temple et de 100 livres sterling (2,500 fr.) pour les aider à cette construction. En transmettant ces heureuses nouvelles au Comité de l'Alliance évangélique, qui, du reste, en avait été déjà informé par le ministre des affaires étrangères, le rév. M. Perkins, d'Oroumiah, dit qu'on peut regarder un tel changement comme le commencement d'une ère nouvelle pour l'œuvre missionnaire à laquelle lui et ses collègues se sont dévoués.

AMÉRIQUE ANGLAISE.

Un missionnaire de la baie d'Hudson, le rév. James Horsden, venu momentanément en Angleterre, y a donné d'encourageants détails sur la station de *Moose-Fort*, qui est la sienne. Parmi toutes les familles qui se rattachent à cette œuvre, on en trouverait difficilement une dont quelques membres au moins ne sachent lire et écrire, et dans beaucoup d'entre elles ces connaissances sont le partage de tous. Le christianisme a fait aussi dans leurs rangs des progrès remarquables. Le dimanche, quand le service des annexes appelle le missionnaire à s'absenter, les deux services ont lieu comme s'il était là; les indigènes qui s'en chargent s'acquittent de cette fonction d'une manière très édifiante. Plusieurs membres de la station sont morts, depuis quelques années, dans des sentiments qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la sincérité de leurs espérances en Christ.

STATISTIQUE GÉNÉRALE DES MISSIONS PROTESTANTES.

On lisait, il y a quelques mois, dans le *Bulletin du Monde chrétien*, qui paraît avoir emprunté ce détail à une feuille américaine :

« Le nombre total des Sociétés missionnaires américaines est de seize, ayant sous leur direction 2,388 agents, missionnaires, prédicateurs indigènes, etc., 54,000 membres d'Églises, 22,000 élèves dans les écoles, et un budget annuel de 1,100,000 dollars (5,500,000 fr.). — Le nombre total des Sociétés missionnaires britanniques et continentales est de 32; ces Sociétés emploient 7,027 agents missionnaires, instituteurs, etc. Elles ont 264,000 membres d'Église, et 213,000 élèves dans leurs écoles. Le revenu annuel de toutes ces Sociétés est de 3,361,000 dollars (16,805,000 fr.).

L'ensemble des opérations missionnaires protestantes, dirigées et soutenues par les chrétiens de l'Amérique, de l'Angleterre et du continent, s'élève donc à 40 Sociétés, qui emploient 9,415 agents, missionnaires, instituteurs, prédicateurs indigènes, etc. Elles comptent 318,000 membres d'Église, 235,000 élèves dans leurs écoles, et disposent d'un revenu annuel de 4,464,000 dollars (22,305,000 fr.).

ALLEMAGNE.

On annonce qu'un libraire de Gotha, M. Petermann, honorablement connu pour ses nombreuses publications, relatives à la géographie, va mettre en vente un atlas général des missions chrétiennes, composé d'après les indications fournies par les Sociétés de missions de tous les pays et de toutes les dénominations.

Paris. — Typ. de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, 12 mars 1866.

Le moment de mettre notre journal en composition est venu, et nous n'avons pas reçu de lettres de nos missionnaires du Lessouto. Peut-être nous en arrivera-t-il avant la fin du tirage, et pourrons-nous, dans les dernières pages de cette livraison, donner un résumé des nouvelles qui nous seront parvenues.

Quelques lignes de M. et Mme Viénot, écrites à Payta, sur les côtes du Pérou, nous apprennent que la première partie de leur voyage s'est parfaitement bien effectuée. Ils s'embarquaient sur un transport de guerre français qui allait les mener à Taïti en passant par les Marquises. Nous ne pouvons extraire que quelques mots d'un billet forcément trop court, mais on ne les lira pas sans plaisir.

« Tout s'est bien passé de Southampton à Saint-Thomas, à bord du *Shannon*. A Saint-Thomas, nous avons pris le *Tyne*, auquel personne n'avait confiance, grâce à un séjour de huit mois que ce bâtiment a fait sous l'eau. Entre Haïti et la Jamaïque, nous avons toujours eu grosse mer; pas trop de souffrance pourtant, mais fatigue écrasante et beaucoup de peine à nous maintenir dans ces choses qu'on nomme conventionnellement des lits. Je voudrais avoir le temps d'écrire et vous savoir celui de lire mes impressions à Kingston (Jamaïque), où, par parenthèse, nous avons débarqué sir Henry Storks, chargé de l'enquête relative aux massacres des noirs. A Kingston, dis-je, j'ai été navré de voir comme les Euro-

péens ont porté là tous nos vices, toutes les guenilles de notre civilisation sans y opposer aucun contrepoids. Et l'on dira encore que les missionnaires n'augmentent pas le bonheur des peuples, mais seulement leurs besoins! J'ai la conscience à l'aise maintenant sur ce point, et l'Europe ne l'aurait pas autant si elle savait le mal qu'elle fait au loin. Sans rougir, on peut demander des missionnaires; sans honte, on peut demander de l'argent pour les expédier, quand on a vu combien il en faudrait, combien peu il y en a. Votre tâche est belle, cher Monsieur; mieux que jamais je la comprends, et plus que jamais aussi j'apprécie la mienne, tout en reconnaissant combien je suis au-dessous d'elle.

« A Colon, nous avons été parfaitement reçus par la famille Parker. M. P. m'a remis un laissez-passer pour l'Isthme, qui m'a fait rendre 500 fr. par ses subordonnés. Vous jugerez si cela vaut des remercîments.

« Je ne vous dirai rien de Payta, où onze jours nous ont paru onze mois. Il faut multiplier par cinquante tout le mal que nous en avait dit M. Arbousset. Vous savez sans doute que toute la côte du Pacifique, depuis Panama jusqu'au cap Horn, vient de déclarer la guerre à l'Espagne. La cérémonie, à Payta, a été tout ce qu'il y a au monde de plus ridicule. J'ai visité l'*Euryale*, transport de guerre, qui était en retard d'un mois pour cause de petite vérole à bord. Les officiers sont charmants. Ils tiennent, disent-ils, beaucoup à nous avoir, et nous, nous les déclarons nos libérateurs.

« Nous nous recommandons à vos prières. D'ici, nous allons aux Marquises. Ce matin, nous avons été témoins d'un magnifique tremblement de terre. »



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

ESQUISSE SUR LES KORANAS DE MAMOUSA, PAR M. JOUSSE.

Dans ces temps de trouble et de désolation par lesquels passe notre chère mission du Lessouto, notre pensée se repose avec bonheur sur deux de nos stations missionnaires restées complétement en dehors du théâtre de la guerre, et où les succès n'ont pas discontinué. La première, située à peu de distance de la ville du Cap, fut fondée, il y a trente-cinq ans, pour de pauvres esclaves; car alors l'Angleterre n'avait pas encore affranchi les noirs de ses colonies. M. Bisseux n'a pas cessé d'y prêcher l'Evangile, et les dernières nouvelles de cette œuvre, publiées dans le *Journal des Missions* du mois de janvier, témoignent qu'elle est en pleine prospérité. La seconde de ces stations, *Motito,* fut fondée par MM. Rolland et Lemue, un peu avant que le Lessouto n'eût été ouvert au monde civilisé par leurs successeurs immédiats. Cette station, située à plus de trois cents lieues au nord-est de la ville du Cap, sur la frontière du désert du Kalahari a été pendant longtemps le poste missionnaire le plus avancé vers le nord. L'œuvre de Dieu, dans cette station, a progressé lentement, mais sûrement. Motito a servi de refuge à de nombreuses familles qui fuyaient devant le terrible Mossélékatsi, et qui ont trouvé là, dans la suite, celui qui est le refuge du pécheur, Jésus-Christ. Le missionnaire de Motito visite alternativement trois annexes. La première est située à deux journées de marche vers le nord, c'est Nyésa; La seconde, plus éloignée d'un jour dans la même direction, s'appelle Morokoa. Les deux sont habitées par des Barolongs. La troisième, Mamousa, est située à cinq bonnes journées de marche de Motito, du côté de l'est. Mamousa, la

plus florissante de ces annexes, est plus particulièrement connue des lecteurs du *Journal des Missions*. De temps à autre, de bonnes nouvelles nous sont données du chef de la tribu qui y habite, le pieux Mosheu, et de son frère Andries, qui, depuis bientôt trente ans, remplit les fonctions d'instituteur évangéliste, au service de notre Société de Paris.

Mosheu et ses gens n'appartiennent pas à la race qui domine par le nombre et l'influence au sud de l'Afrique, et qu'on désigne sous les noms généraux de Caffres, de Bassoutos, de Béchuanas, etc.; ce sont des Koranas. Je désire raconter comment l'Evangile a pénétré et s'est maintenu au sein de la petite peuplade soumise à Mosheu; mais, auparavant, essayons de remonter le cours du temps et demandons à l'histoire de nous révéler tout ce qu'elle sait sur le passé des Koranas.

Avant la fin de la première moitié du dix-septième siècle, vivaient, dans les environs de ce qui est devenu plus tard la ville du Cap, un grand nombre de tribus portant des noms différents, quoique appartenant à la même race et parlant à peu près la même langue. Les premiers colons les désignent sous une variété infinie de noms; mais, au fond, je suis porté à croire que ces peuplades diverses se rattachaient à trois familles principales que nous retrouvons encore de nos jours : les Namaquois, dont les Koranas seraient une subdivision, les Hottentots proprement dits, qui reçurent, dit-on, cette appellation des Portugais, qui les virent les premiers, et enfin les Souquois, qui reçurent le surnom de Bosjesmans ou hommes des bois. Le premier établissement hollandais ne se composa tout d'abord que d'un fort, dans lequel vivaient un gouverneur et quelques soldats. Leurs rapports avec les indigènes étaient assez fréquents; ces derniers ne se montraient pas hostiles aux nouveaux venus, et chaque jour ils leur vendaient des moutons et des bœufs. Un moment vint cependant où ce commerce cessa presque entièrement : les indigènes trouvaient qu'on ne leur payait pas assez cher leur bétail. La colonie naissante manqua plus d'une fois de

viande fraîche, et lorsque d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons passaient en vue du fort, le gouverneur Van Riebeek eut plus d'une fois l'envie de se les approprier par la force; mais la prudence le retint d'abord; ce ne fut que plus tard que les soldats se livrèrent à ce nouveau genre de ravitaillement. Dès lors surgirent des querelles et des luttes auxquelles s'ajoutèrent des disputes relatives à la possession du sol. Les indigènes, incapables de résister aux armes à feu, abandonnèrent le littoral.

Voici cependant le témoignage que leur rendait un homme qui avait eu des rapports avec eux quelques années seulement avant l'établissement définitif des Hollandais au Cap de Bonne-Espérance. — « D'autres diront que les indigènes sont sauvages, cannibales même, et qu'on ne peut attendre d'eux rien de bon; mais nous, officiers et matelots du navire le *Haarlem*, nous affirmons le contraire. Pendant un séjour de cinq mois que nous avons fait au Cap, les indigènes sont venus chaque jour pour faire avec nous des échanges, et toujours d'une manière amicale; ils nous ont amené en abondance des bœufs et des moutons. Quand le navire le *Prince Royal* arriva au Cap, ayant à son bord quatre-vingts ou quatre-vingt-dix malades, le *Haarlem* put lui céder du bétail qu'il avait embarqué; de telle sorte, qu'après Dieu, c'est à cet approvisionnement de viande fraîche que ces malades durent leur salut. Il est hors de doute que si des indigènes ont tué des blancs, ils l'ont fait pour se venger de ce qu'on leur avait pris du bétail, et non pour se nourrir de leur chair. »

Ainsi parlait Leendert Jans dans un rapport fait à Amsterdam, à la date du 26 juillet 1649.

Hélas! en Afrique, pas plus qu'en Asie, en Amérique et dans les îles de l'Océan, la conduite des premiers colons à l'égard des indigènes n'a été ce qu'elle aurait dû être. Ces derniers, traités avec justice et humanité, auraient passé insensiblement au christianisme et à la civilisation.

Les Hottentots, les Namaquois et les Souquois me semblent

avoir donné naissance à une foule de petites tribus qui ont tiré leur nom de celui de leurs chefs respectifs, ainsi que cela se pratique en Afrique. Les Koranas se réclament de *Kora*, qui vivait non loin des bords de la mer à l'époque où l'Afrique australe a été découverte. Les souvenirs des spoliations dont ils ont été les objets de la part des Portugais et des Hollandais, s'est conservé de père en fils jusqu'à nos jours. Après la conquête, les Hottentots proprement dits sont restés dans la partie la plus méridionale de l'Afrique, où ils ont vécu dans une espèce d'esclavage jusqu'en 1836; aujourd'hui, ils sont sujets anglais. Les Namaquois sont près de l'embouchure de l'Orange. Les Griquois et les Koranas, qui se rattachent à eux, remontant le cours de ce fleuve, se sont établis sur les bords du Fal, du Tikoué et du Hart. Quant aux infortunés Souquois, ou Bosjesmans, devenus de vrais vagabonds, ils tendent à disparaître de plus en plus; les blancs et les noirs leur font la guerre avec un égal acharnement. Un certain nombre se sont réfugiés dans les hautes montagnes du Lessouto, d'où ils descendent chaque année dans la plaine pour y enlever des troupeaux de chevaux dont ils se nourrissent. Leur arme de prédilection est un arc dont les flèches sont empoisonnées.

La première origine des tribus dont je parle est enveloppée d'un mystère qu'on n'a pas encore pu pénétrer. D'où venaient-elles? A quelle branche de la famille humaine se rattachent-elles? Au point de vue physique, elles ont peu de ressemblance avec les autres populations de l'Afrique australe, les Cafres, les Béchuanas.

Leur langue aussi est tout à fait à part. Elle se compose d'une suite non interrompue de sons gutturaux accompagnés de claquements divers de la langue, qui en rendent l'acquisition difficile, et la fixation par l'écriture presque impossible.

Les Koranas, qui sont l'objet principal de cette étude, sont à peu près nomades. L'agriculture est peu de leur goût; ils

vivent du produit de leurs chasses et de bestiaux, dont le lait et la chair ont pour eux une grande valeur. Leur industrie, en rapport avec leurs besoins, est fort peu développée; leur paresse est excessive. Les premiers rudiments de la mégisserie leur sont pourtant connus; ils savent aussi confectionner, à l'aide d'un couteau, de très jolis vases en bois de saule, dans lesquels ils conservent leur lait et vont puiser de l'eau. Leurs huttes sont rondes, peu élevées, et n'ont d'autre ouverture qu'une porte basse et étroite, qui oblige à ramper pour pénétrer dans l'intérieur. La charpente se compose d'arcs en bambous flexibles, fixés dans la terre, et qu'on recouvre de nattes. On peut démonter cette espèce de cage et la transporter à dos de bœufs. Fumer et chasser, voilà le plaisir par excellence du Korana; les femmes elles-mêmes fument le tabac avec passion. Les Bassoutos et les Cafres se bâtissent des étables découvertes où le bétail parque la nuit; les Koranas ne se donnent pas cette peine, à moins toutefois que le voisinage des bêtes féroces ne les y oblige. Contrairement aussi aux usages établis chez les autres tribus africaines, c'est sur la femme korana que repose le soin de traire les vaches et les chèvres. — Les Koranas, dans leurs migrations, sont devenus de grands maraudeurs, les vrais Arabes du sud de l'Afrique. Ils sont adroits, fins, rusés. A une époque où ils avaient sur leurs voisins la supériorité des armes à feu, dont ils avaient appris l'usage dans leurs rapports avec les colons hollandais, ils exerçaient une pression tyrannique sur les peuplades qui ne pouvaient leur opposer que des sagaïes. Ce n'est qu'après l'arrivée des missionnaires français chez les Bassoutos qu'ils cessèrent leurs déprédations dans le pays de Moshesh. Ces enfants du désert ont pourtant des qualités qui; développées par l'Evangile, les rendent intéressants. Ils ont, en particulier, une aptitude très grande à s'approprier, en une certaine mesure, les usages et les coutumes des nations civilisées.

On ne pouvait attendre des colons ni des premiers voya-

geurs qui ont été en rapport avec les Koranas des renseignements sur leurs idées religieuses. La défiance n'est que trop naturelle chez l'indigène africain vis-à-vis des blancs; la confiance qui résulte de rapports intimes et fréquents peut seule ouvrir son cœur et délier sa langue. Maintenant les anciennes traditions sont à peu près perdues. Voici cependant ce que j'ai pu recueillir, à ce sujet, de la bouche d'une personne digne de toute confiance. — A l'origine des choses, il n'y avait sur la terre qu'un seul homme, *Dios;* il avait été créé par un dieu qui avait la forme d'un rocher. Ce dieu créateur s'appelle *Khaus.* Un autre dieu, dont le nom est préféré, c'est *Thu-Khuap.* Il y a, en outre, un mauvais esprit, *Kauna.* Il est boîteux; c'est lui qui rend les hommes fous et qui les tourmente à l'heure de la mort.

Dios, après avoir été créé, aperçut en se promenant, une grande pierre plate; il l'aima, elle devint femme et il l'épousa.

Lorsqu'un homme meurt, on ne fait aucune cérémonie religieuse; le corps est couché sur le côté droit. Au delà de la tombe, il y a deux collines resserrées, entre lesquelles se trouve une femme qui porte un enfant sur le dos. Quand un mort s'y montre, l'enfant crie; elle va au-devant du mort, lui dit: C'est toi qui fais pleurer mon enfant! Et elle lui crève un œil.

Les Koranas ne pratiquent pas la circoncision, comme les autres tribus africaines, mais ils ont aussi un rite d'initiation. A l'âge de quatorze ans environ, les jeunes gens sont réunis dans une cour située au centre du village; là, des vieillards leur donnent des directions pratiques destinées a les aider au moment où ils vont entrer dans la vie. On leur défend de voler, règle qui, toutefois, ne s'applique pas aux ennemis. On leur défend de se moquer des infirmes et des malheureux, ceux-ci pourraient les maudire et attirer sur leur tête de grands châtiments. On leur défend aussi de boire désormais du lait de chèvre et de brebis cru et

de manger de la viande de certains animaux, entre autres du chakal et du lièvre. Voici, d'après eux, une des causes pour lesquelles les Koranas ne veulent pas manger de chair de lièvre : Un jour, la lune dit aux hommes : Comme moi, vous mourrez, et comme moi, vous reviendrez à la vie. Un lièvre qui était présent prit la parole et dit : Comme moi, vous mourrez, mais, comme moi, vous ne reviendrez plus à la vie. Les Koranas disent que la lune avait raison, et ils maudissent le lièvre.

Du reste, de même que toutes les autres tribus qui habitent au sud de l'Equateur, ils n'ont point d'idoles, et partant point de culte ostensible, point de prêtres attitrés.

Des efforts ont été tentés depuis longtemps déjà pour amener les différentes branches de la tribu des Koranas à la connaissance du Sauveur ; mais leur caractère nomade a toujours été une entrave à l'action missionnaire. La Société des missions de Berlin est l'une de celle qui a le plus travaillé à leur relèvement. Une de ses stations, Béthanie, qui se trouve maintenant comprise dans l'Etat-Libre, jouit de beaucoup de prospérité, au double point de vue de la religion et de la civilisation.

Mais il est temps que j'en vienne à cette fraction de la tribu des Koranas qui habite Mamousa, et qui est soumise au chef chrétien Mosheu.

Il y a un peu plus de trente ans, un homme à l'air humble et timide franchissait une distance de cinq jours de marche pour se rendre à la station de Kourouman. Encore tout couvert de la poussière du désert, il alla demander au missionnaire Moffat un gîte pour y passer la nuit. Cet homme, c'était Mosheu. En visitant quelques membres de sa famille, établis sur les rives pittoresques du fleuve Jaune (Fal) et sur les bords fangeux du Kolong, il avait fait la rencontre d'un missionnaire qui lui avait parlé du Dieu des chrétiens et de son grand amour pour les pauvres pécheurs. Ces paroles avaient produit sur lui une impression profonde, et il désirait en sa-

voir davantage au sujet de ce Dieu dont il connaissait à peine le nom. Après avoir passé quelques jours à Kourouman, et témoigné sa satisfaction au missionnaire pour tout ce qu'il avait entendu, Mosheu reprit le chemin du désert, emportant dans son cœur les germes précieux d'une vie nouvelle. Quelques mois s'étaient à peine écoulés qu'il reparaissait à Kourouman. Cette fois, il était accompagné d'un assez grand nombre de membres de sa famille, hommes, femmes et enfants. L'âme de Mosheu avait été subjuguée par la contemplation de l'amour divin se manifestant aux pécheurs dans le don de Jésus-Christ ; il en parlait avec larmes. Il fut, pendant un temps, sous l'empire de cette sainte tristesse qui produit une repentance dont on ne se repent jamais. La connaissance qu'il avait du christianisme était bien incomplète encore ; mais ce qu'il savait, ce qu'il sentait surtout, c'est que Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique pour le sauver. Quelle simplicité, quel charme dans la réponse qu'il fit, un jour, au missionnaire qui lui demandait ce qui se passait en lui ! « Lorsque je vous ai visité pour la première fois je n'avais qu'un cœur, aujourd'hui j'en ai deux. Je n'ai plus de repos, mes yeux se refusent au sommeil, tant sont grandes et élevées les choses que vous m'avez annoncées lors de ma première visite. »

Le moment du départ approchait et Mosheu désirait obtenir de M. Moffat la promesse d'une visite dans son lointain village. Le missionnaire, surchargé de travaux, hésitait. Mosheu lui prit alors les deux mains et lui dit : « Regarde-moi, et essaie, si tu le peux, de me refuser. Il y a dans mon village des personnes qui ne peuvent pas venir ici à cause de la distance, et moi, je ne pourrai pas me rappeler tout ce que j'ai entendu pour le leur répéter; j'en oublierai une partie en chemin. »

En 1836, nous trouvons Mosheu à Motito. Cette station étant plus rapprochée de Mamousa que Kourouman, le chef des Koranas, avec l'approbation de M. Moffat, avait de-

mandé à M. Lemue de devenir désormais son conducteur spirituel. Déjà, à cette époque, Mosheu et ceux des siens qui partageaient sa foi avaient l'habitude de célébrer en commun un culte du matin et un culte du soir. Le dimanche, dans l'intervalle des services religieux, ils lisaient ensemble ou se faisaient lire des portions de la Parole de Dieu.

Après sa conversion, Mosheu devint en quelque sorte l'évangéliste de sa famille et de sa tribu. Dieu lui donna, pour l'aider dans cette bonne œuvre, un homme avec lequel nous ferons plus ample connaissance : c'est Andries, son frère cadet, qui, depuis lors, n'a pas cessé de faire l'école, de prêcher le dimanche et de présider, pendant la semaine, les cultes du soir et du matin. Ces deux frères ne se ressemblent aucunement au physique. Mosheu, vrai type du Korana, est très laid ; Andries, au contraire, a les traits du visage fins et délicats. Le premier est doué d'un jugement sain et très pratique, mais il a peu de grâce lorsqu'il parle ; le second, joint à une grande rectitude dans le jugement, à des connaissances variées, une étonnante facilité pour le maniement de la parole. Mais ce qui les caractérise l'un et l'autre, c'est une piété profonde et vivante, un sérieux qui approche de l'austérité, et des habitudes de probité et de justice.

La distance qui sépare Motito de son annexe fit sentir à tous la nécessité de donner un missionnaire à Mosheu et à ses gens, et c'est dans le but de répondre à ce besoin que M. Pfrimmer quitta l'Europe en 1841. Ce frère fut reçu avec joie par la petite communauté chrétienne. — Mamousa, la résidence de Mosheu, est situé sur les bords d'un torrent dont les eaux viennent de très loin, et qui ne se dessèche jamais complétement. Cela ne suffisant pas pour les besoins d'une station, M. Pfrimmer crut devoir chercher un endroit plus convenable, et son choix se fixa sur une vallée suffisamment arrosée, à laquelle il donna le nom de Fridau. Cette localité, jusque-là complétement déserte, était un repaire de lions. Treize de ces farouches habitants du désert furent tués

en trois mois, et cinq dans l'espace de deux jours. Une circonstance qui avait fortement milité en faveur du choix de cet emplacement c'était sa situation même : Fridau se trouvait placé comme un trait d'union entre la station de Motito et celle de Mékuatling. Tout semblait promettre un avenir prospère à cet établissement naissant. Mosheu avait interdit toute espèce de cérémonie païenne dans son village ; de sorte que les Béchuanas, qui s'étaient volontairement soumis à son autorité, de même que ses propres sujets, se trouvaient favorablement placés pour recevoir les enseignements de l'Evangile.

Je l'ai dit en commençant, les Koranas parlent un idiôme qui leur est propre, et qui est d'une difficulté de prononciation telle qu'il est presque impossible aux étrangers d'en reproduire les sons. A partir du moment où Mosheu s'était senti attiré vers l'Evangile, il s'était livré à l'étude du séchuana, langue parlée par de nombreuses tribus africaines, et dans laquelle la Parole de Dieu a été traduite et est prêchée. Dans toutes les stations au nord du fleuve Orange, Mosheu a été imité par son peuple, et cet exemple, peut-être unique dans l'histoire de l'Église chrétienne, nous montre toute l'importance que les Koranas de Mamousa attachent aux enseignements de l'Evangile. Quant aux personnes trop âgées pour apprendre le séchuana, on leur interprète, à la fin du service, l'instruction qui a été donnée.

Il y avait à peine quelques mois que M. Pfrimmer s'était établi à Fridau que déjà la petite colonie offrait l'aspect le plus intéressant. L'agriculture se développait, les services religieux étaient bien suivis et l'école comptait de 40 à 50 élèves de tout âge. Le chef et son frère Andries se conduisaient d'une manière exemplaire. Un jour, un marchand ambulant hollandais, qui connaissait le faible des Koranas pour les boissons enivrantes, arrive dans la station pour y faire des échanges. Il avait dans son wagon cette horrible liqueur que les Européens vendent pour de l'eau-de-vie et qui brûle

comme du feu, tant elle est forte. Le marchand fut invité à repartir avec sa marchandise et à ne plus en apporter dans le village de Mosheu, ce qui étonna beaucoup le Hollandais, et lui fit dire que c'était la première fois que des Koranas le congédiaient pour un pareil motif. A cette même époque, le missionnaire Pfrimmer signalait, comme sujet d'encouragement, que d'autres Koranas étaient venus de très loin pour entendre prêcher l'Evangile. Deux femmes avaient voyagé pendant cinq jours pour s'enquérir du salut. Tout semblait annoncer la continuation de cette œuvre bénie ; il y avait progrès dans l'Eglise, progrès qui se manifestait par des conversions fréquentes ; il y avait progrès dans l'école, qui était de mieux en mieux suivie ; il y avait aussi progrès dans la vie chrétienne et dans la civilisation. Les Koranas, secouant peu à peu leur paresse, se livraient avec plaisir aux travaux des champs, et, moyennant salaire, venaient demander du travail au missionnaire occupé à bâtir.

Mais, à ce moment, cette mission passa par une série d'épreuves. Le missionnaire revint en Europe, et la vallée de Fridau fut bientôt après abandonnée par ses habitants. Les pâturages qu'on avait cru excellents, ne l'étaient pas, et le bétail dépérissait ; le voisinage des lions inquiétait les plus timides. On résolut de retourner à Mamousa. Mais là aussi de grandes difficultés attendaient nos paisibles Koranas. Mahura chef de Batlapis, était venu se fixer, avec sa tribu, dans l'ancienne résidence de Mosheu. Celui-ci eut à subir le voisinage d'un prince puissant et mal disposé à son égard. Malgré cette nouvelle épreuve, l'œuvre du Seigneur se continuait, et, par le ministère d'Andries, de nouvelles conversions avaient lieu. M. Lemue visita Mamousa peu après le retour des Koranas dans cette localité, et il y trouva vingt nouveaux candidats au baptême, dont cinq, après mûr examen, furent ajoutés à l'Eglise.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Andries était tout à la fois l'instituteur et le pasteur de cette intéressante congrégation.

Il s'est toujours acquité de ses fonctions avec un zèle digne des plus grands éloges et un rare renoncement. Notre Société lui fait un subside de 250 fr. par an, mais il est rare qu'il ne donne pas au moins la moitié de cette somme pour sa souscription personnelle.

Quelques années plus tard, M. Lemue fut appelé à Carmel, et il fut remplacé à Motito par M. Frédoux, qui occupe encore aujourd'hui ce poste avancé. A l'exemple de ses prédécesseurs, il visite une fois l'an, à peu près, la petite Eglise de Mamousa, et c'est toujours, pour le troupeau comme pour lui-même, un moment de rafraîchissement spirituel.

Motito, par sa position isolée et ses annexes éloignées, avait nécessité, depuis son origine, la présence de deux missionnaires. Depuis le départ de MM. Lemue et Lauga pour Carmel, M. Frédoux était seul à l'œuvre, et l'on peut comprendre que la tâche qu'il avait à remplir était au-dessus de ses forces. Notre ami demanda donc avec instance du renfort au Comité de Paris, et, c'est c'est pour répondre à des demandes réitérées, que je partis pour l'Afrique en 1850. La construction d'une maison et l'étude de la langue séchuana m'empêchèrent de visiter les Koranas pendant le cours de la première année. Ma première visite fut faite en compagnie de mon excellent ami et cher collègue, M. Frédoux. Une affreuse sécheresse avait obligé les Koranas à abandonner, momentanément, leur cher Mamousa, et personne ne pouvait nous dire où ils s'étaient réfugiés. Il me souvient qu'à un kilomètre environ de Motito, nous rencontrâmes deux vieillards de haute stature, l'un et l'autre privés de la vue. L'un de ces vieillards était le pieux Morisa, ancien barde-roi des Barolongs; l'autre était un aimable vieillard, encore païen, mais aimant beaucoup les missionnaires. Ils venaient nous apporter leurs salutations et leurs vœux au commencement d'un long et périlleux voyage. C'est pendant le cours de cette expédition que j'entendis, pour la première fois, le rugissement du lion. C'était un soir, après une journée de

marche lente et pénible dans un pays inhabité et sans route tracée; nous étions tous paisiblement assis autour d'un grand feu ; tout-à-coup le silence qui régnait autour de nous fut interrompu par la voix terrible du roi du désert. Nos bœufs, attachés aux wagons, témoignaient, par leur agitation, qu'ils n'ignoraient pas le danger auquel ils étaient exposés. Chacun de nous s'assura si son fusil était en ordre, et l'on attendit tout en continuant la conversation. Grâce à Dieu, l'alerte n'eut pas de suite.

Il y avait déjà dix jours que nous étions en route, et nous ignorions encore où se trouvaient les Koranas. Cependant, nous finîmes par rencontrer des bergers, qui nous dirent de quel côté nous devions diriger notre marche, et vers minuit, nous arrivions au milieu du campement temporaire des Koranas. Malgré l'heure avancée, Mosheu, Andries et beaucoup d'autres interrompirent leur sommeil pour venir nous souhaiter la bienvenue. Le lendemain était un dimanche, c'est-à-dire un vrai jour de fête pour ces enfants du désert régénérés par la foi chrétienne.

Le pays habité par Mosheu présente des difficultés qui ont beaucoup contribué à empêcher un établissement missionnaire. La rareté de l'eau, à une certaine époque de l'année, fait que les gens sont obligés de s'éloigner périodiquement, pendant plusieurs mois, du village principal. Dans un voyage subséquent, où je me proposais de faire un long séjour à Mamousa, je dus hâter mon retour pour ne pas mourir de faim. Bon nombre de Koranas étaient absents, et le menu bétail sur lequel je comptais pour la nourriture de mon monde se trouvait dans des pâturages éloignés. En quittant Mamousa pour retourner à Motito, je n'avais plus que quelques biscuits de voyage et quelques morceaux de viande séchée au soleil. Heureusement que Dieu nous envoya du secours : une pluie torrentielle tua une gazelle non loin de nous ; sa présence nous fut révélée par une nuée de vautours, auxquels nous dûmes la disputer.

Mosheu et ses subordonnés sont maintenant cernés de toutes parts : d'un côté par les Béchuanas, de l'autre par les Boers. Ces derniers ont pris possession de Fridau. La grande probité du chef korana et le fait qu'il n'est pas assez puissant pour porter ombrage, sont probablement les seuls motifs qui ont empêché les colons de lui disputer Mamousa, ce dernier refuge qu'il tient de ses pères.

Quand on pense que ses gens sont, pour ainsi dire, abandonnés à eux-mêmes, on est frappé du degré de développement auquel ils sont parvenus. En civilisation, ils sont certainement supérieurs aux Béchuanas. S'ils avaient un lieu convenable où ils pussent en sécurité reposer leur tête, je ne doute pas qu'ils ne se construisissent de bonnes maisons à l'européenne. Mais peut-on les y exhorter, quand chaque jour la puissance tracassière des Boers menace de les exproprier ? L'extérieur des femmes Koranases de Mamousa est plus décent et plus modeste que celui des femmes Béchuanases ; elles causent moins et plus bas. Toutes ont au moins un jupon, et sur les épaules un manteau dans lequel elles se drapent. Le dimanche, elles sont très bien vêtues. Mais ce qui réjouit davantage encore, c'est de voir une peuplade n'ayant d'autre guide que la Parole de Dieu, les rares directions d'un missionnaire et les instructions d'un catéchiste indigène, persévérer dans les voies de la piété. Il y a là un déploiement de la puissance de Dieu que nous ne saurions assez admirer.

C'est en 1853 que j'ai fait ma dernière visite à ces Koranas. Notre intention était de demeurer plusieurs mois au milieu d'eux, mais des bruits de guerre nous obligèrent à reprendre le chemin de Motito plus tôt que nous ne l'aurions voulu. Pendant les neuf jours que nous passâmes à Mamousa, je prêchai douze fois et présidai l'école chaque jour. Le dimanche nous avions trois cents auditeurs au culte. Peu de temps après, je fus appelé à quitter Motito pour remplacer M. Casalis à Thaba-Bossiou, et je n'ai plus revu cet intéres-

sant troupeau. Les nouvelles que M. Frédoux nous en donne annuellement témoignent que l'œuvre du Seigneur se maintient et progresse.

Que le Seigneur continue à bénir Mosheu, ce chef intelligent et pieux, dont la vie chrétienne sert d'exemple et de stimulant à sa tribu !

Que le Seigneur multiplie ses dons spirituels à Andries, cet humble disciple de Jésus-Christ, qui s'acquitte si fidèlement de la tâche qui lui a été confiée !

Que la face de l'Eternel soit constamment tournée vers cette faible tribu, pour la protéger et la conduire dans le chemin de la piété et de la justice !

Th. Jousse.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ASIE CENTRALE.

UN NOUVEAU CHAMP DE MISSION.

(Suite et fin.)

III (1)

Nous avons décrit le Kafiristan, et annoncé le départ, pour ce pays encore si peu connu, de deux Affghans chrétiens résolus à tout braver pour y jeter les premières semences de la Parole de Dieu.

Avant de les suivre, écoutons un missionnaire de Peschawour nous raconter l'histoire religieuse de Faz-li-Hukk, ce-

(1) Voir notre livraison de février dernier, pages 63 et suivantes.

lui des deux voyageurs auquel revient surtout l'initiative de l'entreprise.

En 1859, ce missionnaire rentrait un soir chez lui, quelque peu découragé par l'insuccès apparent de ses prédications du jour dans les bazars de la ville, quand il se vit abordé par un jeune homme, qui lui fit beaucoup de questions sur le christianisme, et lui demanda la permission de se présenter chez lui. Ce jeune homme, originaire d'un village de l'Eusufzie, nommé Adiena, faisait partie du corps de la police affghane. Mais il avait reçu de l'éducation et avait pour père un Mollah ou docteur mahométan en grand renom dans la contrée. Un Nouveau Testament fut mis entre ses mains; il l'étudia, reçut d'autres instructions et, après des épreuves convenables, fut admis dans l'Eglise par le baptême. Ce pas décisif accompli, Faz-li-Hukk, car c'est de lui qu'il s'agit, dut renoncer à son service dans la police; mais, ne voulant pas paraître, un instant, avoir agi par des motifs intéressés, il chercha les moyens de gagner sa vie et parvint à s'enrôler dans un des régiments indigènes qui revenaient alors du siége de Delhi.

Là, il se trouva tout naturellement en rapports avec un autre soldat indigène, chrétien bien connu, qui regardait comme son père spirituel cet excellent colonel Wheeler, dont nous annonçions dernièrement la mort. Dilawar Khan (c'est le nom de cet homme) avait, par sa bravoure devant Dehli, conquis le grade de subadar ou capitaine; mais ce qui le distinguait surtout, c'était un zèle ardent pour la propagation de ses nouvelles croyances. L'amitié d'un tel homme eut pour Faz-li-Hukk un double avantage. Elle l'aida à s'affermir dans les voies de la foi chrétienne, et le protégea contre la haine que l'immense majorité de ses compagnons de service mahométans avait vouée aux doctrines et à la profession de l'Evangile. Cette haine, d'autant plus âpre contre lui qu'on le savait fils d'un Mollah, mit plus d'une fois sa vie en danger. Il n'en accomplissait pas moins, avec une exactitude

exemplaire, tous ses devoirs de soldat, et gagna l'estime de ses supérieurs, tout en restant fidèle à ses convictions et ardent à les répandre autour de lui.

Cinq ans se passèrent ainsi ; mais, pendant ce laps de temps, plusieurs des officiers qui le protégeaient avaient quitté le régiment ; ce corps passa sous le commandement d'un nouveau colonel peu favorable aux idées chrétiennes, et, par suite de ces changements, la position de Faz-li-Hukk devint intolérable. Il dut quitter le service, et c'est alors que l'idée d'aller évangéliser le Kafiristan prit possession de son esprit. Elle lui avait été suggérée par la présence au régiment de quelques Kafirs, haïs comme lui des mahométans, et avec lesquels il s'était entretenu souvent de l'Evangile.

Ce désir une fois bien arrêté dans son cœur, et rendu plus énergique encore par ses rapports avec les quatre Kafirs venus à Peschawour, Faz-li-Hukk le fit partager à l'un de ses amis, qui lui offrit de l'accompagner. Cet autre chrétien, nommé Nurullah (et non Messih, comme nous l'avions dit par erreur) et originaire du même pays que Faz-li-Hukk, avait été en quelque sorte plus mahométan encore que lui, puisque, avant sa conversion, il avait exercé les fonctions de Mollah et porté le titre de Hafiz, réservé à quiconque sait par cœur tout le Coran.

Pour aider à l'accomplissement de leur pieux projet, la Mission ne put fournir à ces hommes dévoués que des ressources matérielles très restreintes. On les approvisionna cependant de quelques médicaments et de petits présents destinés à leur concilier la bienveillance des gens qu'ils auraient intérêt à se rendre favorables.

IV

Ce fut le 8 septembre que les deux Affghans quittèrent Peschawour, le bâton à la main et leur léger bagage sur le dos. Les périls de la route étaient pour eux d'une double nature.

Dans l'Affghanistan, qu'ils avaient à traverser, leur qualité de chrétiens les exposait aux violences fanatiques de l'islamisme, et au delà, dans le Kafiristan, avant d'avoir pu se faire connaître comme chrétiens, ils avaient à craindre d'être pris pour des mahométans et comme tels massacrés sans pitié.

Dès leur départ de Peschawour, le chef d'une caravane, avec lequel ils s'étaient d'abord arrangés, refusa de tenir sa parole parce qu'il apprit qu'ils étaient chrétiens. Forcés, par suite de ce mécompte, de s'engager seuls dans une direction différente, par des sentiers à peine tracés, il y rencontrèrent, à diverses reprises, des gens qui les reconnurent, et, par des démonstrations malveillantes, les contraignirent tantôt à ne voyager que la nuit, tantôt à se cacher dans les rizières ou à traverser comme ils purent des rivières impétueuses. Un jour, après douze heures de marche, ils étaient tombés de sommeil sous un arbre, quand, tout à coup, un disciple fanatique du père de Faz-li-Hukk vint les réveiller en menaçant de les dénoncer comme chrétiens. Ils ne parvinrent à l'apaiser que difficilement et au moyen de quelques présents.

Une autre fois, après avoir descendu le courant d'une rivière sur de grandes outres en peau de chèvre, ils arrivent dans un village où tout le monde refuse de leur donner un abri, et où ils ne se procurent des aliments qu'en donnant de la quinine à un homme malade que la fièvre dévore. Pour partir de là, ils sont, en raison de la suspicion dont ils se voient les objets, contraints de se déguiser en femmes, et c'est sous ce costume qu'ils atteignent, par des chemins détournés, la ville de Jelalabad, située à vingt cinq lieues environ de Peschawour, mais qu'ils n'ont gagnée qu'après en avoir fait au moins soixante.

A travers toutes les péripéties de ce trajet, leur journal mentionne souvent, non-seulement les dangers qu'ils avaient courus, mais les ardentes prières qu'ils avaient offertes à Dieu et les délivrances signalées dont ils avaient été les objets.

A Jelalabad, plusieurs jours de marche les séparent encore des frontières du Kafiristan, et ce qu'on leur dit de l'état social du pays qu'il leur reste à traverser n'est guère rassurant. Il est infesté d'une multitude d'Affghans hors la loi qui vivent de pillage; c'est partout un état de défiance et de guerre perpétuelles : chaque maison est une espèce de fort et chaque village une citadelle. Nos voyageurs ont donc à prendre des précautions plus minutieuses encore qu'auparavant, et plus ils approchent du terme de leur voyage, plus sont alarmants les incidents qui les retardent et les avertissements qu'on leur donne. Le chef du dernier village mahométan qu'ils traversent les protège, parce qu'ils donnent des soins médicaux à sa fille malade et qu'ils lui font, à lui-même, présent d'un turban de Peschawour ; mais en les quittant, cet homme leur dit nettement qu'il les regarde comme des hommes morts s'ils mettent le pied sur le sol du Kafiristan. En sortant de là, et pour atteindre enfin ce dernier pays, le sentier qu'ils suivent est tellement escarpé, que pendant plusieurs heures ils sont, à la lettre, obligés de ramper sur le flanc des rochers en s'aidant des mains et des genoux.

V

Ce dernier obstacle franchi, nos voyageurs se trouvent enfin en présence de ces Kafirs auxquels ils viennent apporter le message du salut en Christ. Mais à quel accueil doivent-ils s'attendre ? Dans un village de la frontière, sont réunis une cinquantaine d'hommes venus de l'intérieur, chargés de produits du pays. Ils sont armés d'arcs et de longs couteaux. Les deux étrangers les abordent en prononçant le nom de ce Ghara qu'ils ont connu à Peschawour, et sur l'invitation duquel ils ont entrepris leur aventureuse excursion. On leur répond que Ghara est allé dans un village assez éloigné de là, pour assister aux funérailles d'un de ses parents.

Faz-li-Hukk, qui, dans le temps, a servi de maître de lecture à Ghara, lui écrit aussitôt, en pouschtou, un billet pour lui annoncer son arrivée et réclamer ses bons offices. Un des Kafirs présents se charge de porter ce message, moyennant une récompense, et comme l'argent apporté de Peschawour n'a pas de valeur dans le pays, il reçoit de Faz-li-Hukk sept mètres environ de l'étoffe qui forme son turban. On conduit ensuite les deux nouveaux venus dans un autre village, où il leur faut donner le reste du turban pour se procurer de la nourriture. Ils sont, en outre, inquiets sur le sort qui les attend, car, de temps en temps, ils surprennent des regards ou des gestes peu bienveillants. On les prend évidemment pour des Affghans, disciples de Mahomet, et, par cela seul, ennemis naturels des Kafirs. Aussi avouent-ils, en racontant cette phase de leur voyage, qu'ils étaient remplis de crainte, que l'un d'eux surtout se sentait très découragé, mais ils ajoutent que l'autre le releva par de bonnes paroles, et qu'une fervente prière, faite en commun, ramena la confiance dans leur âme. Ils eurent bientôt un autre sujet de se rassurer. Une femme atteinte d'ophtalmie reçut d'eux un remède qui lui procura sur-le-champ quelque soulagement. Dès qu'on le sut, tout ce qu'il y avait de malades dans le village vint à eux ou leur fut amené, et comme c'était surtout de la fièvre que ces gens souffraient, la plupart se trouvèrent bien de l'emploi de la quinine. Mais à personne plus qu'aux administrateurs du remède eux-mêmes cette circonstance ne fut utile. Toute la méfiance qu'on leur avait d'abord témoignée disparut et, en attendant le retour du messager, ils purent commencer soit à étudier les mœurs du pays, soit à faire circuler, autant que leur connaissance très imparfaite de la langue le leur permettait, les premiers mots de leur message céleste.

Trois jours après, Ghara parut. Le pauvre homme, craignant qu'on ne fît un mauvais parti à ses amis, avait franchi, en courant, la longue distance qui le séparait d'eux. Heureux

de les trouver vivants, il leur fit l'accueil le plus cordial, et sur-le-champ leur proposa de le suivre dans son village, en promettant de les protéger envers et contre tous au prix de sa propre vie, s'il en était besoin.

Le lendemain, en effet, ils se mirent en chemin pour ce village, qu'ils appellent Schaïdulam. Mais, en route, ils devaient être témoins d'une scène qui, comme indice des mœurs du Kafiristan, vaut la peine d'être racontée. Elle montre de quel courage auront à s'armer les missionnaires qui prendront à tâche l'évangélisation du pays.

Dans un endroit nommé Nikéra, se trouvaient vingt-huit musulmans, venus d'un village de l'Affghanistan nommé Mungou. Ces hommes, s'étaient rendus en armes à l'invitation des Kafirs de la contrée, malgré le souvenir d'un massacre de Kafirs qui avait eu lieu très longtemps auparavant dans leur village. Ils croyaient l'affaire oubliée et s'étaient confiés sans crainte à l'hospitalité de leurs anciens ennemis. Ceux-ci, en effet, les avaient très bien accueillis et leur avaient préparé un repas succulent, mais en ayant soin de les engager, par leur apparente bienveillance même, à se séparer momentanément de leurs armes. Arrivés, en ce moment même, sur le lieu de la scène, les deux chrétiens et leur ami Ghara entrèrent en conversation avec les musulmans, dont plusieurs parlaient le pouschtou. Mais, tout à coup, Ghara, usant du dialecte indoustani qu'aucun des assistants n'entendait, invita ses amis à ne pas s'arrêter davantage, parce que, leur dit-il, ses compatriotes allaient danser. — Eh bien? répondirent les Affghans, qu'est-ce que cela fait? ce sera pour nous un spectacle intéressant. — Non, non, s'écria Ghara; venez, et, sans en dire davantage, il les entraîna précipitamment sur un tertre voisin, d'où ils pouvaient voir encore la scène du banquet et où il leur permit de s'asseoir. Bientôt après, un tambour et des espèces de fifres se firent entendre ; les femmes du village se rangèrent d'un côté, et les hommes se mirent à danser avec des mouve-

ments extraordinaires de jambes et de bras. Mais tout à coup, sans autre signal qu'un rapide coup de sifflet, tous les danseurs, tirant du fourreau leurs coutelas les firent briller au dessus de leur tête, puis, se jetant sur les musulmans, quatre ou cinq à la fois sur un seul, ils les frappèrent à coups redoublés, sans leur laisser le temps de faire la moindre résistance. Puis, cela fait, avec la même prestesse, les victimes furent décapitées et leurs cadavres jetés dans un ruisseau qui coulait près de là.

Saisis d'horreur à la vue de cet abominable guet-à-pens, les deux chrétiens ne purent réprimer l'expression de leur dégoût et remarquèrent qu'un quart-d'heure auparavant ils avaient été eux-mêmes à la merci des massacreurs. Ghara leur dit que maintenant ils n'avaient rien à craindre; puis, il leur dévoila le secret de cet acte de vengeance, en ajoutant que s'il avait essayé de s'y opposer, il n'aurait réussi qu'à mettre leur vie en danger. C'était un acte conforme à des mœurs que sa connaissance de l'Evangile lui avait appris à détester, mais qui ne pouvaient disparaître du pays qu'à la longue, alors que d'autres idées y auraient fait leur chemin. Il recommanda, en outre, à ses amis de ne jamais s'éloigner de lui pendant qu'ils seraient dans le pays. Les voyageurs apprirent plus tard que, trois jours après cette affreuse boucherie, ses auteurs avaient envoyé dire aux habitants de Mungou de venir prendre tout ce qui avait appartenu à leurs victimes, l'usage des Kafirs étant de tuer les musulmans, mais non de s'approprier leurs dépouilles. On promettait aussi de leur rendre les têtes, et, s'ils le voulaient, les mains de leurs compatriotes massacrés.

De là, les voyageurs traversèrent une haute montagne, encore couverte, en partie, des neiges de l'hiver précédent, et, le lendemain, après avoir descendu ou gravi des pentes semblables à d'immenses escaliers taillés dans le roc, ils atteignirent enfin le village de Schaïdulam, résidence de leur affectueux guide. Dès leur arrivée, des amis de Ghara, et, parmi

eux, plusieurs hommes qu'ils avaient eu occasion de voir à Peschawour, s'empressèrent de leur rendre visite, la plupart avec leurs femmes et leurs enfants. Des présents furent échangés, et, à la cordialité de l'accueil qu'on leur fit, les deux évangélistes reconnurent que Ghara n'avait parlé avec exagération, ni de l'influence dont il jouissait dans son pays, ni de son sincère désir de concourir à l'établissement d'une œuvre missionnaire parmi ses compatriotes.

Ils apprirent, de plus, qu'avant leur arrivée, cet homme de bien n'était pas resté oisif. Depuis son retour, il avait, tous les matins et tous les soirs, célébré dans sa maison, ouverte à qui voulait y venir, un culte domestique pareil à celui qu'il avait vu pratiquer par les chrétiens de Peschawour. Il avait eu en outre de fréquentes et sérieuses conversations sur le christianisme avec un grand nombre de ses voisins.

Ainsi préparée, l'œuvre missionnaire des nouveaux venus put être entreprise sur-le-champ, et, pendant une vingtaine de jours, ils la poursuivirent avec une facilité et un succès qui les dédommagèrent amplement, disent-ils, de toutes leurs fatigues et de toutes leurs alarmes. Avec l'assistance de Ghara, qui leur servait d'interprète, leurs journées entières se passaient à parler de l'Evangile, à répondre aux questions qu'on leur faisait, et, le soir, à tenir des réunions auxquelles assistaient, avec un remarquable empressement, à peu près tous ceux avec lesquels ils s'étaient mis en rapport. Il leur arriva bien des fois de voir réunis autour deux tous les habitants du village, y compris les femmes et jusqu'aux enfants en bas âge.

Après ces exercices, les pieux Affghans passaient une partie de la nuit à inscrire dans leur journal ce qu'ils avaient fait ou ce qu'ils avaient vu dans la journée. Ce travail, auquel sont empruntés les détails que nous donnons, est en langue pouschtou, écrit avec du jus de limon, sur un papier

qui paraît d'abord tout blanc, mais qui, présenté au feu, laisse apercevoir les caractères d'une manière très distincte.

VI

Les observations de mœurs, consignées, au jour le jour, dans ce journal, confirment, en les complétant, les détails donnés précédemment par le capitaine Raverdy sur la ressemblance des Kafirs avec les races européennes, et sur leurs défauts aussi bien que sur leurs qualités.

Les femmes kafirs, remarquablement belles en général, ne sont pas méprisées ou maltraitées comme les personnes de leur sexe le sont à peu près partout en Orient. Mais les égards qu'on leur témoigne ne vont pas jusqu'à leur épargner les plus rudes labeurs. Non-seulement elles ont à préparer les repas et à soigner leurs enfants, mais à elles revient la tâche d'aller chercher l'eau, le bois, de moudre le blé et même de cultiver la terre. Plus d'une fois, nos évangélistes virent dans les champs des femmes traînant la charrue ou en dirigeant les mouvements, tandis que les hommes restaient oisifs ou causaient entre eux des affaires du village. Le seul travail que ceux-ci paraissent envisager comme digne d'eux est le soin des bestiaux.

Les usages du pays permettent la polygamie, mais la favorisent peu. Du reste, les mœurs semblent être, sous ce rapport, beaucoup plus pures que dans beaucoup d'autres pays, même occidentaux. L'adultère, et en général tous les actes contraires au septième commandement, y sont extrêmement rares. Tout acte de cette nature attire, dit-on, des calamités sur le pays, et malheur à la femme ou à la jeune fille qui expose son village à ces manifestations du courroux des dieux. On les accable, elles et leurs complices, de mépris, d'injures, de huées; puis, on les force à se réfugier chez les mahométans. Alors, le chemin par lequel ils ont passé est réputé impur. L'usage veut que sur les bords du

dernier ruisseau qu'ils ont traversé, en prenant le chemin de l'exil, une chèvre soit offerte en sacrifice, comme pour faire disparaître la dernière trace de leur infamie.

Le mariage n'est, du reste, chez les Kafirs, accompagné d'aucune de ces pratiques mercantiles ou violentes qu'on retrouve à peu près partout chez les peuples idolâtres. Le consentement des deux parties y est de rigueur, et les présents échangés sont affaire de simple courtoisie; ils ne consistent le plus souvent qu'en quelques chèvres ou en quelques moutons. Du reste, aucune cérémonie religieuse. Dès que les parents de la jeune fille l'ont conduite dans la maison du fiancé, l'alliance est regardée comme accomplie; mais la nouvelle épouse ne peut plus retourner dans la maison paternelle qu'au bout de cinq ans. En cas de veuvage, ni l'homme ni la femme ne peuvent se remarier qu'après trois ans, pendant lesquels ils ne se lavent pas la tête et ne prennent part à aucun banquet.

Le vol est chose inconnue. Les maisons restent constamment ouvertes; tout objet trouvé sur les routes est rendu au propriétaire, ou, si celui-ci n'est pas connu, laissé scrupuleusement sur l'endroit où il était tombé. Les vêtements même et les armes d'un ennemi tué sont renvoyés à sa famille ou aux gens de son village.

Malheureusement, ce mot de *tuer* nous ramène au grand vice, au trait de mœurs le plus tristement caractéristique de cette race. Elle aime à tuer, elle se fait honneur du meurtre, et la seule distinction sociale qu'on remarque chez elle n'a pour base que les succès obtenus en obéissant à cet abominable instinct. Dès qu'un Kafir a tué quatre mahométans (hommes ou femmes), il devient *bahadour*, c'est-à-dire noble au premier degré; puis, trois ans après, s'il a continué ses exploits et donné des fêtes ou banquets à ses compatriotes, il passe au rang de *surunvalli,* qui est le titre le plus élevé, et après l'obtention duquel on ne tue plus, à moins que le goût n'y porte. Ces dignitaires occupent partout les premiers

rangs, et dans les festins ils reçoivent double portion. Leur manière de faire parade de cette dignité consiste à placer, à la porte de leurs maisons, de hautes perches sur lesquelles sont percés autant de trous qu'ils ont tué de musulmans.

En religion, les Kafirs sont déistes, dans ce sens qu'interrogés sur ce point, ils répondent qu'il n'y a qu'un seul Dieu; mais ils n'en ont pas moins, sur différents points du pays, trois idoles auxquelles ils offrent des sacrifices. A l'une d'elle, qui est en bois, on demande la pluie ou le beau temps, et, en cas de maladie contagieuse, la cessation du fléau. Les deux autres, dont l'une se trouve dans le village même de Ghara, sont des pierres communes, mais d'une certaine forme. En invoquant ces dieux, les Kafirs ne prennent jamais la peine ni de se prosterner, ni même de s'incliner. On sent, à la manière dont ils accomplissent ces rites, que la superstition elle-même n'a pas abattu la fière indépendance de leur caractère.

VII

En somme, il y a dans le rude mélange de qualités et de défauts qui distingue la race kafir, quelque chose qui attire et permet d'espérer que les fortes et pénétrantes croyances du christianisme auront plus de prise sur eux qu'elles n'en ont sur la plupart des autres races orientales. Les deux évangélistes chrétiens s'en disent convaincus. En prêchant Christ, soit à Schaïderlam, soit dans d'autres villages des environs, ils trouvèrent parfois de vives oppositions; quelques-uns de leurs auditeurs se déclarèrent fermement résolus à garder la foi de leurs pères; d'autres leur demandaient de faire, sous leurs yeux, des miracles pareils à ceux de ce Jésus dont on leur parlait. Mais, en général pourtant, on les écoutait avec un intérêt marqué, et, plus d'une fois, ils entendirent des voix s'élever pour remarquer que leur Dieu l'emportait de beaucoup sur les morceaux de bois ou de pierre qui servent de dieux dans le pays.

Encouragés par cet accueil, Faz-li-Hukk et Nurullah auraient bien voulu prolonger leur séjour dans ces contrées, atteintes au prix de tant de fatigues; mais l'hiver arrivait, la neige commençait à tomber, leurs provisions de voyage et, en particulier, celle de ces médicaments qui leur avaient été d'un si grand secours, étaient épuisés. Il fallut songer au retour. Pour les protéger contre toute rencontre fâcheuse, au moins dans le Kafiristan, Ghara et quelques-uns de ses amis les accompagnèrent pendant quatre jours. Une fois rentrés dans le Caboul, ils se résignèrent de nouveau à courir les mêmes risques qu'à leur premier passage, et eurent, en effet, dans plusieurs circonstances, besoin de s'en remettre entièrement, pour leur vie, à la protection du Seigneur. Mais, cette fois encore, ils firent l'expérience de ses compassions, et, vers le milieu de novembre, plus de deux mois après leur départ de Peschawour, les chrétiens de cette ville eurent la joie de leur entendre raconter les phases de leur périlleux voyage.

Avant leur départ de Schaïderlam, Ghara et ses amis leur avaient spontanément dicté une lettre pour les missionnaires, où se lisaient les passages suivants :

« L'arrivée de Faz-li-Hukk et de Nurullah nous a beaucoup réjouis; mais nous avions espéré que l'un de vous pourrait venir avec eux... Si la neige n'avait pas commencé à tomber, nous ne les aurions pas volontiers laissés s'éloigner de nous. Mais ils nous ont promis de revenir, l'été prochain, pour nous parler de nouveau de Jésus-Christ. Soyez bons pour nous, et permettez à ces hommes de revenir. Nous vous promettons qu'aussi longtemps que nous serons en vie il ne leur sera fait aucun mal. De plus, nous pourvoirons à leurs besoins et les rendrons aussi heureux que possible. Nous serions bien tristes s'ils ne revenaient pas. Priez aussi pour nous, et recevez les *salaams* que ceux qui écrivent cette lettre vous font des deux mains. »

Une autre lettre, adressée à la femme d'un des mission-

naires, par Ghara et par un de ses amis, nommé Kunchuk, qui avait aussi visité Peschawour, exprimait les mêmes sentiments, mais avec des nuances en quelque sorte plus affectueuses :

« Depuis notre retour dans notre pays, nous avons souvent prié pour vous et vos enfants. C'est, de votre part, une grande bonté que de nous avoir envoyé des gens pour nous instruire. Ce sera une autre bonté que de nous les envoyer de nouveau. Aussi longtemps que nous vivrons, soyez sûre qu'il ne leur arrivera aucun mal. Nous veillerons à leurs besoins, et serions heureux de pouvoir faire aussi quelque chose pour vous. Il serait aussi bien bon à vous de nous envoyer des remèdes, car nous n'avons ici ni médecins ni médicaments. Schagui, femme de Ghara, Maramari, fille de sa sœur, et les deux femmes de Kunchuk vous envoyent leurs salaams. »

Tels sont les principaux faits que racontent, naturellement beaucoup plus au long, le journal des deux pionniers chrétiens qui, les premiers, ont fait retentir la parole de Dieu au nord du Caboul, devant ces populations qu'une évidente communauté de race recommande à l'attention des Européens. On voit par ce récit que, comme nous le disions en commençant, il ne s'agit encore que d'un premier sillon tracé dans un sol inculte; mais que ne peut-on pas attendre du zèle persévérant des hommes de Dieu que tant d'obstacles n'avaient pas effrayés? Faz-li-Hukk et Nurullah brûlent du désir de reprendre bientôt le chemin du Kafiristan, et les missionnaires de Peschawour vont tâcher de faire en sorte qu'un d'eux puisse les accompagner. Il est fort à désirer que ce puisse être un médecin-missionnaire; les remarques des deux Affghans tendent à faire croire qu'une mission médicale aurait, à parler humainement, toute chance de réussir dans ces régions, et qu'elle pourrait même, en peu de temps, rayonner de là dans les pays environnants.

POLYNÉSIE.

LE PROTESTANTISME AUX ILES DE LA LOYAUTÉ.

On n'aura point oublié les mesures vexatoires dont auraient eu à se plaindre, de la part des autorités françaises de la Nouvelle-Calédonie, les missionnaires anglais établis aux îles de la Loyauté, et principalement dans celle de Lifou. Nous en avons rendu compte, et inscrit, avec bonheur, dans nos pages une belle lettre de l'Empereur des Français, destinée à mettre un terme à cet essai de persécution si peu conforme à l'esprit de nos institutions et aux usages actuels de la France. (*Journal des Missions* de 1865, livraison de février, pages 75 et suivantes.)

Aujourd'hui, nous trouvons dans le journal de la Société des Missions de Londres quelques détails sur les effets produits à Lifou par cette haute intervention de l'Empereur.

Le révérend Mac Farlane écrit de cette île, en date du 14 août :

« Nos amis indigènes et notre Société n'ont pas reçu de dédommagement pour les pertes qu'ils avaient éprouvées; mais ce que nous avons obtenu est plus que nous n'osions attendre, et nous ne saurions trop remercier Dieu de l'heureuse issue qu'il a su donner à cette malheureuse affaire. Les prêtres (catholiques romains), presque tous ennemis des lumières, ici comme ailleurs, sont restés confondus de leur insuccès, car la lettre impériale nous assure maintenant les avantages d'une parfaite liberté de conscience et de culte. Que Dieu veuille nous maintenir cette précieuse garantie et nous rendre capables d'en profiter, à la gloire de son nom !

« . . . . Dieu sait toujours tirer le bien du mal. Sous plus d'un rapport, nous avons lieu de croire que l'épreuve aura été salutaire. Les natifs ont entendu parler de liberté

religieuse ; le gouverneur a défendu de donner aux protestants le nom d'hérétiques et a déclaré son intention de les mettre, en toutes choses, sur le même pied que les catholiques. C'est tout ce dont nous avons besoin : point de faveur spéciale, point de priviléges, mais égalité de droits et champ libre laissé à la lutte engagée dès à présent, sur ce sol, à la lutte entre la vérité, les traditions humaines et le paganisme.....

« Nous ne sommes pas autorisés à diriger des écoles, mais cette restriction semble avoir pour effet de rendre les indigènes plus empressés à s'enseigner mutellement, et, en vertu du principe de la liberté des cultes, nous pouvons en toute liberté, non-seulement continuer nos écoles du dimanche, mais encore avoir, le lundi et d'autres jours encore, des classes bibliques qui développent l'instruction de nos jeunes gens, par cela seul que, pour les suivre, ils sont obligés de lire, d'apprendre par cœur et de copier les portions de l'Ecriture sainte que nous expliquons dans ces réunions.

« Mais ce qui a surtout servi la cause de Christ en tout ceci, c'est l'inutilité même de l'effort tenté pour en entraver la marche. En voyant l'Evangile triompher de cette épreuve, d'abord si pénible, les indigènes ont mieux compris que c'est vraiment là une puissance venue d'en Haut, et cette pensée les a rendus beaucoup plus attentifs à la prédication des vérités qu'il renferme. Ce que nous avons le plus à redouter maintenant c'est l'influence fâcheuse qu'exerce presque partout, hélas ! la présence des blancs sur ceux des indigènes qui se trouvent en contact avec eux. En face de ce danger, je regrette vivement d'être seul. M. Scott s'est définitivement établi à Samoa, et mon autre collègue, M. Heigh, qui avait dû quitter aussi Lifou, n'y est pas encore revenu. Nous devrions être trois au moins sur ce point, car il est urgent de doter nos indigènes d'une traduction complète des Livres saints, et aussi longtemps que je serai seul il me sera impossible de m'appliquer à ce travail comme il le fau-

drait. Le nouveau *Jonn Williams*, dont nous attendons avec impatience l'arrivée, m'amènera-t-il au moins un collaborateur? Dieu le veuille ! Quelque chose a été fait ; mais c'est peu de chose, ce n'est rien auprès de ce qui pourrait être fait, non-seulement à Lifou même, mais dans les nombreuses îles encore païennes qui nous environnent..... »

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE BALE

LES ÉLÈVES MISSIONNAIRES.

Un correspondant de la *Semaine religieuse*, de Genève, lui donne d'intéressants détails sur un examen que, suivant l'usage, les élèves de l'institut de Bâle ont subi au mois de janvier dernier, et sur la physionomie que présentait l'assemblée. On nous saura gré de reproduire ici une partie de sa lettre.

« Nous nous sommes réunis le 25 janvier, à huit heures du matin, dans la grande salle ou chapelle de l'Institut. La séance a commencé par un chant, accompagné des orgues que nous ont données les frères de Stuttgardt; puis, sont venues les interrogations sur l'hébreu, l'analyse biblique, l'histoire des religions païennes, la géographie, la dogmatique et la science des missions. Cela a duré plusieurs heures qui n'ont été interrompues que par un moment de repos, pendant lequel les meilleurs chanteurs d'entre nos 87 élèves, c'est-à-dire plus de la moitié, ont exécuté un très beau chœur à quatre voix.

« L'intérêt s'est concentré surtout sur l'examen de la science missionnaire, fait par M. l'inspecteur Josenhans. Cette science donne d'abord les principes bibliques concernant la propagation de la foi chrétienne, puis elle s'occupe des diverses méthodes d'application, employées par les Eglises et les Sociétés...

« Dans ces derniers vingt ans, une nouvelle question, non prévue par les fondateurs, s'est présentée, savoir celle de la formation et de l'organisation des troupeaux et des Eglises (indigènes), œuvre qui ne peut pas être laissée à chaque missionnaire pour sa station, mais qui doit se régler en commun, entre le comité, les missionnaires et les anciens des congrégations nouvelles....

« Pendant que durait l'examen, mes yeux parcouraient avec émotion les rangs des élèves et des assistants : Voici deux jeunes Chinois, qui ont appris assez vite l'allemand et répondent avec netteté ; voici sept Arméniens à la physionomie orientale, dont quelques-uns sont particulièrement bien doués ; voici deux Hollandais, un jeune fils de pasteur de la Russie dite allemande, etc..... La grande majorité des élèves se compose de Wurtembergeois, d'Alsaciens, de Badois et de Suisses appartenant à dix cantons différents. — Parmi les assistants, je cherche en vain la figure vénérée du cher Zaremba ; il est toujours malade et a perdu la faculté de s'exprimer. Le docteur Ostertag est venu, mais chancelant et vieilli avant les années. Voici nos deux frères d'Afrique, Schrenk et Rottmann, celui-ci accompagné de sa femme mulâtre. Et ce pasteur de Bâle-Campagne, qui entre si vivement ému, c'est un ancien élève de l'Institut, qui, jusqu'à ce jour et malgré une carrière bénie, n'a pu se consoler d'avoir dû quitter l'Institut parce qu'on jugeait sa santé insuffisante ; il est resté un ami zélé des missions et il a eu la joie de voir un de ses paroissiens devenir missionnaire en Afrique. — Je m'arrête encore à la vue de trois jeunes ministres du Wurtemberg, qui sont venus consacrer à notre œuvre quelques années de service ; ce sont les fils de trois amis, d'un prélat, d'un syndic de Stuttgardt et du poëte Knapp, mort en 1865 seulement, et auquel nous devons de si beaux cantiques missionnaires.

« Une agape et une allocution ont terminé la journée, et le comité, en voyant tout se rajeunir autour de lui, a demandé

au Seigneur la force pour les plus âgés et l'action de son Saint-Esprit pour susciter de nouveaux collaborateurs, chargés d'aider, puis de remplacer les anciens... »

Un des noms cités dans cette lettre est, selon toute apparence, inconnu à la plupart de nos lecteurs, mais rappelle une noble conquête de l'Evangile sur le monde. C'est celui de M. *Zaremba*, auquel le correspondant joint l'épithète de *cher*. Voici en quelques mots son histoire.

Félicien Zaremba, noble comte polonais, né vers la fin du dernier siècle, d'une famille protestante, avait fait de bonnes études à Dorpat et à Moscou ; puis, se destinant à la carrière diplomatique, il était occupé au ministère des affaires étrangères de Saint-Pétersbourg, quand la lecture de l'Evangile et des écrits du célèbre et pieux médecin Jules Stilling, ouvrirent devant son âme ardente les horizons d'une vie chrétienne plus réelle et plus active que celle dont il avait vécu jusques là. Sous cette influence, il renonça à la carrière, selon toute apparence brillante qui l'attendait, fit don à ses parents de tout ce qu'il possédait, parcourut l'Allemagne, dans l'espoir d'y trouver des chrétiens qui partageassent sa foi, s'aboucha, dans le pays de Bade, avec un pasteur qui descendait de Jules Stilling, et, sur le conseil de cet homme pieux, vint, en 1818 ou 1819, si nous ne nous trompons, demander à la Société des missions de Bâle, alors bien jeune encore, la faveur d'être admis au nombre de ses élèves.

Quelques années après, l'ex-élève diplomate et comte Zaremba, devenu simple missionnaire, parcourait, en cette qualité, les steppes de la Russie et les sauvages montagnes du Caucase, où Dieu répandit sur ses travaux d'abondantes bénédictions. Forcé ensuite d'abandonner ce champ de travail, et empêché par son grand âge d'en chercher un autre, il habite, depuis plusieurs années, la maison des missions, non moins aimé que vénéré par tous ceux qui le connais-

sent. N'est ce pas là une course bien fournie au service de Jésus-Christ ?

NOUVELLES RÉCENTES

ABYSSINIE.

Nous regrettons de ne pouvoir rien dire encore du résultat des dernières démarches tentées en faveur des pauvres prisonniers, MM. Stern, Rosenthaler et Cameron, que le roi Théodore a depuis si longtemps condamnés aux horreurs d'une si dure captivité.

Une lettre du Dr Beke, écrite de Massovah, le 16 janvier, annonçait son arrivée dans cette ville, mais sans indiquer quels seraient ses mouvements subséquents. Les dernières nouvelles reçues à Massovah portaient qu'en partant pour une expédition lointaine, le roi Théodore avait retiré les prisonniers de la forteresse de Magdala et les avait conduits à Godjam, c'est-à-dire à 60 ou 80 lieues de là. L'envoyé du gouvernement anglais, M. Rassam, n'avait pu réussir encore à rejoindre le monarque abyssin. Il attendait, sur la frontière du pays, un sauf conduit qu'on ne paraissait guère disposé à lui accorder.

Quelques personnes se sont étonnées de n'avoir pas vu l'évêque anglican de Jérusalem, M. Gobat, ancien missionnaire en Abyssinie, prendre en mains la cause des prisonniers. Il écrit à ce sujet qu'il lui a été impossible d'intervenir en leur faveur, parce que depuis deux ou trois ans, le roi Théodore s'est montré animé à son égard des sentiments les plus hostiles, et qu'en intercédant auprès de lui pour MM. Stern et Rosenthaler, il n'aurait pu qu'aggraver

encore leur situation, peut-être même pousser le roi jusqu'aux dernières extrémités.

Par la même occasion, l'évêque disculpe les missionnaires de Crischona, qui travaillent encore librement en Abyssinie, sous sa direction, non-seulement de toute connivence avec les persécuteurs des missionnaires anglais, mais encore de toute indifférence à leur sujet. Ils ont, au contraire, fait de nobles efforts pour leur venir en aide et ont réussi à leur procurer au moins quelques adoucissements.

S'ils sont restés eux-mêmes libres, et en apparence favorisés par le monarque persécuteur, c'est uniquement parce qu'il tire du profit de leurs travaux manuels, et du soin qu'ils se donnent pour apprendre à de jeunes naturels du pays les arts et les métiers qu'ils exercent eux-mêmes. On n'apprendra pas sans intérêt que, grâce à cette position, et moyennant certaines précautions, ces missionnaires allemands peuvent continuer à prêcher l'Évangile et à répandre des Livres saints. Leurs auditeurs sont des Chrétiens, des Abyssiniens, des Juifs ou des Gallas, et grâce à Dieu, ils peuvent déjà en regarder un certain nombre comme gagnés à la cause de la vérité.

AMÉRIQUE CENTRALE.

Une des plus belles missions que les frères de l'Unité, ou Moraves, aient fondées dans ce pays, celle de la Côte des Mosquites, vient d'être cruellement éprouvée. Cinq des six stations qu'elle comprenait ont été détruites, dans la nuit du 18 au 19 octobre dernier, par un de ces ouragans terribles auxquels sont exposées les régions intertropicales. Dieu le voulant, ce désastre pourra sans doute être réparé, mais il a été d'autant plus sensible que, dès sa fondation l'œuvre avait donné de belles espérances, et qu'elle commençait à porter des fruits bénis.

MISSIONS DE L'HIMALAYA.

Nos lecteurs n'auront pas oublié le tableau que nous leur avons tracé de la mission des frères Moraves à Kyélang, dans les monts Himalaya, à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer (*En novembre* 1865, *p.* 411 *et suiv.*). Fondée depuis une dizaine d'années, cette œuvre se développait lentement et il fallait, aux missionnaires qui s'y dévouent, toute la patiente confiance au Seigneur qui a toujours distingué les agents de leur Société, pour qu'ils ne perdissent par courage. Vers la fin de l'année dernière, cependant, ils ont reçu un grand encouragement. Deux Thibétains, les prémices de la mission, ont pu être baptisés, après avoir donné des preuves suffisantes de leur intelligence des choses saintes, et de la sincérité de leur conversion.

INDE.

Les journaux missionnaires de ce pays nous ont fait connaître, depuis quelque temps, deux exemples d'abnégation chrétienne qui méritent d'être connus. L'un a été donné par un capitaine de navire américain, nommé Bowen, qui s'est fait simple journalier à Bombay, dans le but de pouvoir annoncer plus facilement l'Evangile aux coolis (ouvriers ou portefaix) du port. L'autre est le dévouement d'un savant médecin allemand, Dr Ribbentrop, qui a quitté une place de professeur dans son pays, pour se consacrer au soulagement, soit corporel, soit spirituel, des mendiants et des lépreux, qui sont si nombreux dans ce pays.

EXTINCTION DU PAGANISME DANS UNE ILE DE L'OCÉANIE.

Le missionnaire de Mangaia annonce qu'il a eu, l'été dernier, la joie de baptiser enfin les deux derniers païens qui restassent dans l'île. C'étaient un vieillard et sa femme, tous

deux plus que septuagénaires. Leur fils, devenu depuis longtemps membre de l'Eglise, a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour mettre un terme à leur longue résistance. Bien qu'il soit aveugle et infirme, Arikikéké (c'est le nom du vieillard) a profondément ému la nombreuse assemblée qui assistait à son baptême, en lui parlant de ses dernières expériences. Onze ans auparavant, a-t-il dit, il avait livré au missionnaire sa dernière idole, mais sans que son cœur eût pour cela cessé d'être païen, c'est-à-dire assujetti encore au mal et aux vieilles superstitions héritées de ses pères.

Quelques jours après le baptême, les élèves de toutes les écoles de l'île furent réunis dans la chapelle du village principal. Après des exercices religieux appropriés à la circonstance, ils prirent part, avec leurs instituteurs et ceux de leurs parents qui les avaient accompagnés, à une petite fête qu'on pourrait appeler de famille si l'assistance n'avait pas été si nombreuse. « Sans l'arrivée de l'Evangile dans l'île, dit le missionnaire, beaucoup de ces enfants, dont la joie faisait tant de plaisir à voir, n'auraient pas été vivants à cette époque. L'infanticide était une des coutumes les plus invétérées du pays. »

JÉRUSALEM ET LA TERRE-SAINTE.

Cet antique et vénérable berceau du christianisme étant redevenu une partie du champ missionnaire ouvert devant les efforts du zèle protestant, tout ce qui le concerne a sa place marquée dans nos pages. C'est à ce titre que nous empruntons à d'autres journaux les lignes suivantes :

« Il est question à Londres de fonder, au moyen de souscriptions volontaires, un capital qui servirait à défrayer les entreprises d'une Société d'exploration à Jérusalem et dans la Terre-Sainte. Les recherches archéologiques, topographiques, géologiques et autres, seraient confiées à des hommes spéciaux du premier mérite. Il se fait bien actuellement une levée du plan de Jérusalem, sous les soins du capitaine

Wilson, ingénieur distingué de l'armée britanique, et, pour le dire en passant, cette opération s'achève exclusivement aux frais et par la générosité d'une personne particulière ; mais ce travail, tout intéressant qu'il soit, ne fera connaître que la surface du sol moderne de la sainte cité. Il s'agit donc de fouilles pour retrouver des vestiges plus anciens, car il paraît qu'aucune excavation n'a encore été entreprise au tombeau des rois, au palais d'Hérode, au réservoir de Béthesda ou aux aqueducs souterrains d'Ezéchias. »

LES KURDES.

Un voyageur russe, M. Ivanoff, a donné dernièrement à la Société géographique de Saint-Pétersbourg de curieux détails sur le Kurdistan. Dans des contrées où il n'y a plus de chrétiens, on trouve des ruines d'anciennes églises chrétiennes, qui, d'après les inscriptions conservées, ont été bâties dans le dix-neuvième siècle. Le clergé chrétien du pays est très ignorant et peu communicatif. Un prêtre arrive à l'église armé de pied en cap. Il dépose ses armes sur l'autel et dit la messe. La religion y présente un étrange mélange de doctrines chrétiennes et de superstitions. Ainsi les chrétiens y célèbrent la fête des grenouilles, parce que, disent-ils, saint Cyriacos a été transformé en grenouille. Un autre de leurs saints est devenu poisson.

Les Kurdes vivent de leurs troupeaux. Selon M. Ivanoff, ils proviennent des anciens Mèdes. Ils sont de très haute taille, très forts, et présentent des cas de longévité remarquable. On y voit fréquemment des vieillards qui ont plus de cent ans. Leur force est si prodigieuse que plusieurs d'entre eux lèvent d'une main un canon de montagne. Les Kurdes tirent leur nom de la montagne Kourdon ; mais les autres peuplades les désignent sous le nom de Marines.

Paris. — Typ. de Ch Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 15

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

QUARANTIÈME-DEUXIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

Cette fête, toujours si chère aux amis des missions, a eu lieu le jeudi 12 avril, à sept heures et demie du soir, dans le temple de l'Oratoire. Nous sommes heureux de pouvoir dès aujourd'hui en donner un compte rendu succinct.

Elle était présidée par M. le pasteur *GrandPierre*; vice-président de la Société et ancien directeur de la Maison des Missions.

Après le chant d'un psaume et une prière prononcée par M. le pasteur *Robin*, de Monflanquin, M. GrandPierre a commencé par exprimer son regret de ce qu'une épreuve domestique eût empêché le président de la Société, M. le comte J. Delaborde, d'occuper le fauteuil d'où l'on aime à entendre son éloquente parole. Il a, de plus, rendu hommage à la mémoire d'un des fondateurs et des plus fervents amis de l'œuvre, M. le docteur Lamouroux, que la mort a récemment enlevé à l'affection des siens. Mentionnant ensuite, en quelques mots bien sentis, les événements du Lessouto, qui étaient dans la pensée de tous les auditeurs, il a rappelé qu'à diverses fois déjà notre mission de ce pays avait passé par l'épreuve, mais jamais encore d'une manière aussi grave que maintenant. Cette guerre des Boers contre les Bassoutos a été comme un torrent qui menaçait de tout submerger, fait d'autant plus douloureux que la première cause du mal ne provient pas de païens, de sauvages, mais de blancs, de protestants, d'hommes qui s'appellent

chrétiens. Et cependant le Berger d'Israël ne dort pas ; il veille sur son peuple; sa main puissante a contenu l'orage, jusqu'ici le pays n'a pas été conquis, aucun de nos missionnaires n'a été personnellement frappé et une seule de nos stations a été détruite. Gloire soit rendue à Dieu pour cette nouvelle marque de miséricordieuse protection, et qu'elle nous soit un motif à redoubler d'affection pour l'œuvre !

Après cette allocution du président, M. *Casalis* a rendu compte de l'état de l'œuvre de la Société. Il s'est surtout étendu, comme on devait s'y attendre, sur la guerre qui a ravagé le Lessouto et mis en si grand péril notre principale mission. L'arrivée de lettres récentes a permis au rapporteur de parler d'une manière encourageante de l'issue probable de cette effrayante crise. Nous avons tout particulièrement remarqué le paragraphe suivant, que nous reproduisons tout entier, ne voulant pas que nos lecteurs aient à attendre l'impression du rapport pour partager le soulagement qu'a éprouvé l'assemblée.

« D'après les dernières nouvelles, il paraît à peu près certain que les Boers seront obligés de renoncer à la conquête qu'ils avaient rêvée. Voici ce que nous écrit à ce sujet, en date du 5 janvier, l'un de nos missionnaires les plus expérimentés : « Il a dû vous arriver quelquefois de penser que « les Bassoutos n'existaient plus comme peuple. Les exter- « miner était bien, en effet, le projet de l'Etat-Libre. Il a dé- « claré dans ses proclamations que rien autre ne le satisfe- « rait. Mais les Boers se sont donné là une tâche au-dessus « de leurs forces, et le Seigneur a montré que leurs pensées « n'étaient pas les siennes. Ils ont traversé la contrée dans « tous les sens, détruisant tout ce qu'ils pouvaient atteindre ; « mais ils n'avaient pas plutôt passé qu'on voyait les indi- « gènes revenir comme la vague qui recouvre et fait dis- « paraître le sillage d'un navire. A l'heure qu'il est, les « Bassoutos sont tout autant maîtres de leur pays qu'ils

« l'étaient avant le commencement de la guerre, et leurs af-
« faires seraient en aussi bon état que jamais s'ils pouvaient
« échapper à une famine. Mais pour cela également, rappe-
« lons-nous que l'Eternel règne. Il peut confondre par des
« bienfaits inattendus la faiblesse de notre foi. »

« Presque tous nos missionnaires ont pu reprendre une partie des travaux de leur charge. M. Daumas voit, chaque dimanche, le temple de Mékuatling se remplir. M. Mabille a de très nombreuses congrégations à Morija et tient journellement l'école pour 140 élèves. M. Dyke prêche à 150 auditeurs et donne des soins à 60 enfants. A Thaba-Bossiou, que MM. Maitin et Duvoisin visitent régulièrement, les services ont également recommencé. Il n'y a plus de temple, mais on s'assemble sous l'ombrage des arbres que le canon des Boers a épargnés (1). Nous n'avons pas de renseignements aussi précis sur les autres stations, mais nous savons que, sauf une ou deux exceptions peut-être, dans toutes l'œuvre de réorganisation a commencé. Les indigènes prennent leur parti de la vie agitée qu'ils mènent depuis plusieurs mois, et, en attendant mieux, ils profitent des moments où ils ne sont pas appelés à combattre pour se rapprocher des missionnaires.

« Par une coïncidence bien remarquable, il se trouve que pendant que les troupeaux du Lessouto étaient au plus fort de leurs angoisses, le Seigneur accordait de grands succès au premier missionnaire sorti de leur sein. Des frères de la Société de Berlin l'ont trouvé, chez Mankopané, chef des Bapéris, à cent cinquante lieues de Thaba-Bassiou, occupé, du matin au soir, à l'œuvre du Seigneur. Il avait organisé des services réguliers et fait construire un vaste abri pour le culte. Plusieurs personnes apprenaient à lire sous ses soins. Quarante-neuf donnaient des signes de véritable conversion,

(1) Le catéchiste Esaïa Léeti est de nouveau en pleine activité dans l'annexe de Kolo.

et tout cela était le fruit des travaux de quelques mois. Pendant qu'Esaïa Séète prêchait l'Evangile aux Bapéris, sa mère expirait en paix dans la station de Bérée, rendant grâce à Dieu de lui avoir donné un tel fils.

« En dépit d'une proclamation qui déclarait leur propriété inviolable, les missionnaires ont presque tous essuyé de grandes pertes. Tout récemment encore, des pillards venus de la colonie du Cap pour prêter main-forte aux Boers ont enlevé à MM. Ellenberger et Gossellin tout leur bétail et leurs chevaux.

« Ces pertes et la nécessité où les missionnaires se trouvent d'assister journellement une foule de malheureux rendent leur position très difficile. Quelques-uns sont à peu près à bout de provisions de toute espèce. Le Comité leur a envoyé en deux fois un subside supplémentaire de 20,000 francs. Que la charité de nos Eglises se réveille ! »

Du Sud de l'Afrique, M. le rapporteur a conduit rapidement ses auditeurs sur les deux points des établissements coloniaux de la France où la Société compte maintenant des œuvres, au Sénégal et à Taïti.

Les nouvelles du Sénégal sont très encourageantes. M. Andrault, appelé à y remplacer M. Jaques, qui n'est plus au service de la Société, a été parfaitement accueilli à Sedhiou, soit par les représentants qu'y compte la France, soit par les indigènes. Une petite école a été fondée, et M. Andrault espère savoir bientôt assez l'idiome du pays pour aborder fructueusement les questions religieuses. Il va, de plus, avoir un collaborateur dans la personne de M. Lauga, qui, parti de France le 25 janvier, doit dès à présent avoir pu le rejoindre. Les tribus auprès desquelles ces frères auront accès sont nombreuses, intelligentes et paraissent bien disposées.

Quant à Taïti, un instituteur et une institutrice bien qualifiés, M. et Mme Viénot, appelés à prendre la direction des

écoles de ce pays, y auront aussi été bien accueillis, l'on peut en être sûr. Leur départ a coïncidé avec le retour de M. Arbousset, dont le séjour et les succès au service de la mission qu'il avait acceptée ont dépassé tout ce qu'on en avait attendu. Il a raffermi le pastorat indigène, relié les Eglises entre elles et heureusement travaillé à bien asseoir les bases du protestantisme. L'œuvre est donc en bonne voie, mais M. Atger, resté au travail, a d'autant plus besoin d'auxiliaires que ses incessants travaux ont momentanément altéré sa santé. On ne saurait trop désirer de voir surgir dans les rangs de nos jeunes pasteurs des hommes qui se sentent appelés de Dieu à aller le servir dans ce beau champ de travail.

En terminant, le rapporteur a constaté que si le Seigneur a permis des épreuves il a dispensé aussi des consolations. De vives sympathies ont soutenu la Société. En vue de soulager les souffrances du Lessouto, des collectes fructueuses ont eu lieu dans divers temples de Paris, à Montauban, à Négrepelisse; et on peut espérer que ces exemples seront suivis dans d'autres Eglises. Dans la Suisse romande et parmi les Vaudois des vallées du Piémont aussi, de précieux témoignages d'affection ont été donnés. Le sou missionnaire semble avoir reçu des épreuves du sud de l'Afrique, une nouvelle impulsion qui l'ont rendu plus productif. Courage donc et confiance! En présence des mouvements du siècle, l'Eglise de Christ tout entière doit travailler avec plus de zèle que jamais au triomphe de son roi céleste.

La lecture du rapport achevée, M. le président annonce qu'il a entre les mains le rapport du comité auxiliaire des dames, et en lit quelques fragments où se trouvent décrite l'admirable résignation avec laquelle des femmes chrétiennes du Lessouto ont supporté les peines et les pertes que leur ont fait éprouver les derniers événements.

M. le comte R. de *Pourtalès*, trésorier, rend compte de la

situation financière. Le total des recettes de toute espèce s'est élevé à 205,743 fr. 89 c.. et les dépenses à 194,445 fr. 15 c., de sorte que l'exercice se termine avec un solde en caisse de 11,198 fr. 74 c. — Dans le chiffre des recettes, la vente faite par les dames figure pour 12,469 fr., et le Sou missionnaire pour environ 29,000 fr.

Après ces rapports, plusieurs orateurs prennent la parole.

M. le pasteur *Pilatte,* de Nice, commence par rappeler qu'après son arrivée à la connaissance de l'Evangile, il avait voulu se consacrer au service de la Société, et que c'est dans la maison des missions qu'il a fait ses premières études théologiques. Les événements ont changé le cours de sa vie, mais il est resté toujours un ami fervent des œuvres missionnaires, et en particulier de la Société. Quoi de plus digne d'être aimé et de plus édifiant que cette œuvre ! La vie des missionnaires, si simple, si pleine de dévouement et d'abnégation, fait un contraste instructif avec notre vie si compliquée, vouée à la satisfaction de tant de besoins factices. Et les effets de l'Evangile sur les païens qu'il convertit, comme ils démontrent que la puissance de cet Evangile est toujours la même pour éclairer, toucher et régénérer les âmes ! Quelle fraîcheur dans les impressions que ces gens en reçoivent, et que cela aussi fait contraste avec les froideurs de notre piété ! L'orateur termine en offrant à la Société les salutations affectueuses de la Table des Eglises vaudoises du Piémont, qui l'en a chargé.

M. *Arbousset,* ancien missionnaire et pasteur, appuie par quelques exemples, empruntés à ses souvenirs, ce que l'orateur précédent a dit des impressions produites sur les indigènes par l'Evangile. Un jour qu'il demandait à un chrétien mossouto : « Qu'est-ce que la foi, » cet homme lui répondit, « C'est l'œil du cœur. » Un autre appelait la conscience, le berger de l'âme, et au moment de son départ de Morija, une femme lui disait, en guise d'adieux ; « Vous avez été pour moi comme un sac de voyage, dans lequel j'ai versé toutes mes joies et toutes mes peines. »

Voilà de la piété simple. A Taïti, continue l'orateur, j'ai été bien reçu. D'abord les indigènes me prenaient pour un jésuite, mais bientôt j'ai obtenu leur confiance. Ce sont des gens simples, mais qui connaissent et aiment la Bible, qui savent à peu près tous lire, et ne lisent que la Bible. Leurs mœurs sont des mœurs religieuses; ils observent le dimanche, se réunissent dans la semaine, se visitent les uns les autres pour s'exhorter mutuellement, et pratiquent l'aumône comme l'Evangile veut qu'on la pratique, sans que leur main gauche sache ce que fait la droite. Sans doute il y a là, comme partout, bien des misères, mais que de piété réelle! Peu de temps après mon arrivée, j'allai voir un diacre malade. Il me dit : « Je mourrai en paix parce que je connais le Sauveur, mais le Seigneur a rendu cette paix plus grande encore en vous faisant arriver parmi nous. » Aux derniers moments de cet homme, un de ses amis, Daniéla, mon suffragant, lui disait: « Te rappelles-tu comment, étant jeunes, nous montions sur les rochers; eh bien, te voici en face du rocher des siècles, qui est Christ; saisis-le, monte, monte et tu vivras. » Cet homme, baptisé dans son enfance, avait eu plus tard ses jours de défaillance ; il s'était un moment adonné à la boisson ; mais ses amis chrétiens l'en avaient repris ; il leur avait promis de se corriger, et pendant vingt ans, il n'avait plus touché à aucune espèce de liqueur. On évalue à 130 le nombre des personnes qu'il lui avait été donné ensuite d'amener à la communion de l'Eglise, et l'on peut dire que de nuit comme de jour, sa grande affaire avait été d'exhorter ses amis à se convertir. Que d'encouragements et de consolations dans de pareils faits !

M. le professeur *Pédézert*, de Montauban, fait remarquer qu'on pourrait appeler cette réunion, la soirée des souvenirs missionnaires. Lui aussi, comme M. Pilatte, a été élève de la maison des missions de Paris; il n'est resté en France que par l'effet de circonstances indépendantes de sa volonté. Quoi qu'il ait pu faire aux places où Dieu l'a mis depuis, il

regrette de n'avoir pas pu suivre ses premières vues, car la vie missionnaire est la plus belle vie que l'homme puisse passer sur la terre. Oh! il faut aimer cette œuvre; c'est un des plus précieux fruits de notre foi, c'est une de nos gloires, et en même temps un des moyens les plus efficaces, les plus édifiants de faire soi-même des progrès dans la vie religieuse. Comment entendre les récits qu'elle nous apporte sans se sentir remué dans sa conscience? Comment ne pas être frappé de la puissance qu'y déploie l'Evangile pour transformer les natures les plus étrangères à toute culture intellectuelle et morale? Notre mission du Lessouto vient d'être cruellement éprouvée, espérons que Dieu fera tourner cette épreuve au bien. Déjà la délivrance se fait entrevoir; ces populations si dignes de notre affection vivront; la mission vivra et grandira. Aimons-la de plus en plus, et si nous ne pouvons aller la servir comme missionnaires, servons la d'une autre manière, en la faisant aimer, et en l'aidant de plus en plus de nos vœux, de nos sympathies et de nos dons.

M. *Jousse*, missionnaire à Thaba-Bossiou, se sent presque honteux d'être ici au lieu d'ètre à partager les souffrances de son cher troupeau. En apprenant les malheurs du Lessouto, son désir le plus ardent était de repartir aussitôt, et il l'aurait fait si le comité de la Société n'en avait décidé autrement. Oh! que de fois, depuis lors, il a vu, par la pensée, son troupeau dispersé, les décombres du temple où il a si souvent prêché l'Evangile, ses paroissiens fuyant dans les montagnes, ces hommes pieux, ces femmes fidèles qui, convertis depuis 20 ou 30 ans, étaient devenues comme des membres de la famille missionnaire. Oh! s'il avait été possible de voler vers ces régions lointaines, comme il y aurait volé!

Et cependant, malgré tous ces sujets de tristesse et de larmes, ajoute l'orateur, je n'ai pas douté un instant de la fidélité du Seigneur et du succès définitif de l'œuvre. Même au plus fort de la guerre, j'ai conservé la conviction que les Bassoutos résisteraient, et alors même que tous les mission-

naires auraient disparu, ma confiance serait restée la même. On nous apprend qu'au milieu de l'épreuve de pieuses femmes chantaient ensemble un cantique ainsi conçu : « Sei-« gneur, si tu nous enlèves ce que tu nous avais prêté pour « un moment, apprends nous à dire, *tout est bien!* » Comment ne pas espérer qu'une Eglise qui compte de telles âmes sortira vivante de la lutte ? Il y aura sans doute dans ses rangs des défaillances, des chutes; mais quant aux Eglises, elles subsisteront à la gloire de Dieu et à la gloire des Eglises de France. En ce qui me concerne, j'espère que le momeut de regagner ma station désolée viendra bientôt. Unissez-vous à moi pour le demander au Seigneur. Aimez, aimez toujours l'œuvre, et qu'en retournant auprès de mes collègues, j'aie à leur annoncer qu'ils peuvent plus que jamais compter sur vos sympathies et vos prières.

M. *GrandPierre*, président, assure à M. Jousse, au nom de l'assemblée, qu'il pourra sans crainte tenir ce langage à ses collègues du Lessouto. Il relève ensuite avec émotion ce que l'on a dit des « souvenirs missionnaires » de cette soirée, et se félicite de voir en ce moment autour de lui tant de ses anciens élèves, devenus missionnaires ou aimant les missions (MM. Casalis, Arbousset, Jousse, Pedézert, Pilatte), tous serteurs fidèles de Christ et de son Evangile. C'est pour lui le sujet d'une grande joie.

M. le pasteur *de Boeck*, de Périgueux, sent le besoin d'ajouter quelques mots, pour exhorter les amis de la mission à venir puissamment en aide à nos missionnaires. Il faut leur envoyer deux choses : de l'argent pour réparer les malheurs de la guerre et pour continuer l'œuvre; et puis des hommes, des collaborateurs. Cherchons à développer ou à provoquer parmi nous des vocations missionnaires; souhaitons que nos enfants se consacrent à cette œuvre, et employons notre influence sur eux à les y pousser. Dieu nous bénit bien au delà de ce qu'il nous doit; donnons-lui ce que nous avons de plus cher; sachons nous imposer des sacrifices. C'est notre

devoir, ce sera un bonheur, et de plus un excellent moyen de combattre, plus près de nous, l'influence délétère de l'incrédulité, de l'indifférence et des mauvaises passions.

Une prière, prononcée par M. le pasteur *Gagnebin*, d'Amsterdam, termine cette séance, dont nous regrettons de n'avoir pu donner qu'une idée imparfaite. Que Dieu soit loué d'y avoir si vivement fait sentir sa présence !



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Extraits d'une lettre de M. Germond.

Thaba-Moréna, 25 décembre 1865.

Messieurs et très honorés frères,

C'est donc aujourd'hui Noël. En Europe, les églises sont pleines, les enfants sont en fête ; mais au Lessouto, ce jour est un jour de deuil. L'année dernière, à cette époque, nous étions dans la joie : plusieurs candidats devaient être admis dans l'Eglise, une foule était accourue pour assister à leur baptême; le soir nous avions célébré la Cène avec des cœurs pleins de reconnaissance envers le Seigneur et d'espoir en l'avenir. Depuis lors la scène a changé. Aujourd'hui, tout est silencieux autour de nous : les champs sont en friche, les maisons en cendres, mon troupeau dispersé au loin, les coups de fusil ont remplacé les cantiques, et à voir cette campagne déserte, d'où ne s'échappe aucun bruit, d'où ne monte aucune fumée, on se croirait parfois le jouet de quelque illusion, si, sur la gauche, au-dessus des murs de la chapelle inachevée, on ne voyait se dessiner à l'horizon les lignes blanches du camp des Boers.

Oui, Dieu nous a visités. Son Eglise est sous la croix. Ce n'est pas le moment de se livrer à de futiles récriminations sur ce qui est arrivé, il faut se soumettre en silence et adorer la main qui nous frappe si douloureusement. Ces pauvres Bassoutos, de quelle assurance leurs cœurs n'étaient-ils pas remplis ! Que de fois n'ai-je pas vu un sourire d'incrédulité errer sur leurs lèvres lorsque je leur communiquais mes appréhensions au sujet de l'avenir !

L'autre jour, je recevais la visite d'un jeune chef, autrefois membre de l'Eglise, et que les séductions du monde ont entraîné ainsi que tant d'autres. — Vois-tu, me disait-il, tu as beau dire ; Dieu nous a abandonnés, cela est certain. — Et, dans ce cas, lui répliquai-je, en saurais-tu la cause ? — Il baissa la tête et ne répondit pas.

Voilà plus de six mois que je suis seul ici avec ma famille. A l'approche des Boers, tous les habitants des environs se réfugièrent dans les montagnes. Que les journées nous ont semblé longues, surtout les dimanches! Il n'était plus besoin de se rendre à la chapelle pour les services, car, la plupart du temps, je n'avais que mes domestiques pour toute assistance ; parfois, lorsque l'ennemi s'était éloigné, quelques personnes descendaient des montagnes pour se joindre à nous. Ce n'était pas toujours les plus valides qui se montraient le plus empressés ; je fus étonné, entre autres, de l'assiduité d'un vieillard, David, ancien cannibale, que le Seigneur a ramené de bien bas par le ministère de M. Arbousset. Bien qu'il habite à deux lieues de la station, on le voyait régulièrement descendre de la montagne, appuyé sur son bâton, et cela dans des moments où la prudence aurait dû lui conseiller de rester caché. — « Tu n'as donc pas peur, lui dis-je; tu sais pourtant que les Boers n'épargnent personne ? — Si fait, j'ai peur, répondit-il, mais ne me faut-il pas venir chercher la nourriture de mon âme pour la semaine? » En revanche, j'ai vu bien des personnes que je croyais affermies se détacher de la piété; on aurait dit qu'elles

cherchaient à se venger de Dieu. Si la paix se rétablit, les missionnaires auront probablement à faire plus d'une découverte pénible. L'épreuve affermit les uns et irrite les autres, cela se voit souvent en Afrique et en Europe aussi.

Quelques femmes de l'Eglise, fatiguées d'errer à travers les montagnes, étaient revenues sur la station. Elles trouvèrent leurs maisons brûlées, leurs provisions détruites. Bien que manquant de place moi-même, je m'efforçai de les héberger de mon mieux. Pendant quelque temps, tout alla bien ; malheureusement, leurs maris vinrent les visiter; cela donna l'éveil aux Boers campés en vue d'ici, et un matin, une bande armée vint fondre sur nous. Ces pauvres femmes furent traitées avec une grande dûreté. On leur enleva le peu de blé qui leur restait, leurs ustensiles, leurs couvertures; quelques-unes même se virent arracher leurs vêtements de dessus le corps. Il est vrai de dire que ce furent moins les blancs de la troupe que les noirs (1) qui les accompagnaient qui se rendirent coupables d'actes aussi odieux. J'en parlai au commandant en chef, qui me dit que tout cela s'était fait sans son ordre, mais qu'il ne pouvait tolérer des rassemblements d'indigènes si près de lui, et qu'il m'invitait à y prendre garde. A mon retour, je réunis ces pauvres femmes, nous fîmes la prière, nous chantâmes d'une voix entrecoupée par les larmes ce verset de cantique :

Sé u nkalimileng sona
Ha u ré ki se bôsetse
Le téng ki thla léka goré
Go lukilé.

« Si tu veux que je te rende
« Ce que tu m'avais prêté,
« Je m'efforcerai, alors aussi, de dire ;
« Tout va bien !

(1) Auxiliaires que les Boers ont attirés de la Colonie du Cap.
(*Note des redacteurs*).

Ma femme se dépouilla en leur faveur de vêtements dont elle pouvait à la rigueur se passer, puis elles vinrent me serrer la main en sanglottant et reprirent le chemin des montagnes accompagnées de leurs petits enfants. « Ne vous laissez pas aller à murmurer contre Dieu, leur disais-je. — Oh non ! me répondit une d'entre elles, le bon Dieu nous a traitées avec douceur, il aurait pu prendre notre vie ou celle de nos enfants, il ne nous a pris que nos maisons, notre nourriture et nos vêtements, comment pourrions-nous murmurer ? »

Quand de pauvres femmes, naguères encore païennes, acceptent l'épreuve avec autant de soumission, comment pourrions-nous, nous missionnaires, songer à nous plaindre? Nous avons bien quelques petites difficultés ici et là : on vole en temps de guerre sans trop de scrupules. On est aussi exposé à entendre des paroles un peu blessantes ; mais pourquoi s'en étonner ? Le missionnaire doit s'attendre à ne pas trouver son chemin jonché de fleurs. Il est cependant une épreuve qui est lourde à porter : manquer parfois du nécessaire, être obligé de vivre dans l'isolement le plus complet, sans livres, sans amis, sans nouvelles des siens, tout cela n'est encore rien; mais n'avoir pas de tâche, voir s'écouler des journées qu'on ne sait comment remplir, pressentir à côté de soi d'affreuses misères, auxquelles, pour le moment, il est impossible de porter remède, voilà qui est pénible, surtout quand une situation pareille se prolonge pendant des mois. Le présent est bien sombre, l'avenir ne l'est pas moins. Cette année qui va s'ouvrir, que nous réserve-t-elle ? Dieu le sait, et il saura bien trouver une solution là où la sagesse humaine n'en voit point de satisfaisante. Si profond que soit l'intérêt que nous portons à nos Eglises, le Seigneur Jésus les aime encore plus que nous. Quoi qu'il arrive, son Eglise ne peut pas périr : *Ecclesia non potest deficere.* Tout ce que je lui demande, c'est qu'il me permette de travailler encore à l'œuvre qu'il m'a confiée.

Que ce soit ici ou ailleurs, qu'il me faille ou non abandonner une station qui m'est devenue chère par le souvenir de bien des travaux et de bien des joies, peu importe : là où est le devoir là est le bonheur.

Adieu, chers Messieurs, puisse cette nouvelle année être abondamment bénie pour les chères Eglises de France et de Suisse. Et demandez à Dieu que celle du Lessouto, fille de tant de prières, puisse traverser heureusement cette crise terrible, et que cette épreuve ne serve qu'à la purifier et à la détacher du monde.

Votre bien affectionné.

P. Germond.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

UN TISON RETIRÉ DU FEU.

L'année dernière, le pasteur d'une Eglise indigène du nord de l'Inde fut appelé à exercer son ministère dans des circonstances heureusement rares dans l'histoire des missions évangéliques, mais où Dieu le soutint et qui lui fournirent une nouvelle démonstration de la puissance de l'Evangile pour arracher les âmes à la puissance du mal. Ce missionnaire, nommé le révérend Charles Kooschallé, est lui-même un Indou, jadis idolâtre.

« Dernièrement, écrit-il, un Indou, nommé Jaraine, fut condamné à mort pour meurtre. L'ayant appris, je me rendis à la prison et obtins sans peine la permission de lui parler.

Dès qu'il me vit, une grande frayeur le saisit, mais, bientôt il se rassura et me supplia d'implorer son pardon auprès des autorités. Persuadé que toute intervention de ce genre serait inutile, je lui dis que, vu l'horreur de son crime, il ne devait pas s'attendre à ce que les juges humains lui fissent grâce; mais qu'il avait un autre pardon à solliciter, celui du Juge suprême devant lequel il aurait bientôt à comparaître; et qui, s'il ne faisait sa paix avec lui, infligerait à son âme un châtiment bien autrement terrible que celui qu'il avait à subir ici-bas. Ces mots le frappèrent, et ce fut avec l'attention la plus recueillie qu'il m'écouta lui parler du prix de son âme et des moyens de fuir la colère à venir.

« Quand j'eus fini, il me dit que s'il avait connu ces choses, il n'aurait jamais commis l'acte dont il allait porter la peine. Il ajouta que puisque Jésus était mort pour *ses* péchés et puisqu'il était encore temps d'implorer le pardon céleste, il renonçait à solliciter un pardon terrestre et qu'il marcherait résolument au supplice. Mais qu'avait-il à faire pour être certain de cette grâce d'en-haut dont je venais de lui parler? A cette question, je répondis, avec l'Evangile, qu'il fallait croire en Jésus et être baptisé en son nom.

« Depuis lors, à chaque fois que je retournai voir Jaraine, il m'écouta toujours avec la plus grande attention, me parlant de sa foi et me demandant de lui administrer le baptême. Je n'étais cependant pas encore assez sûr de sa sincérité pour accéder à ce désir.

» Un jour, en mon absence, un prêtre de l'Eglise romaine alla le voir, lui exposa le christianisme à sa manière, et lui présentant un crucifix, l'exhorta à se faire baptiser sur-le-champ. Jaraine lui répondit qu'il ne le comprenait pas bien; mais qu'il avait un autre prêtre (il voulait parler de moi) qui lui parlait dans sa langue, et qui lui apprendrait certainement tout ce qu'il avait besoin de savoir. Le prêtre voulut insister, mais l'Indou, tournant le dos, ne lui répondit plus, et lui ôta ainsi tout espoir de succès.

« A ma visite suivante, il me raconta cette entrevue et me supplia de nouveau de le baptiser. Je lui demandai pour quels motifs il le désirait avec tant d'ardeur : « Parce que, « me répondit-il, je crois en Jésus-Christ, mort pour mes « péchés, et parce que ce bon Sauveur m'a promis la vie « éternelle. »

« Jamais encore, je n'avais rencontré un Indou doué d'une mémoire pareille à celle de cet homme. Je fus un jour confondu de l'entendre me répéter, à sa façon sans doute, mais en somme avec la plus grande exactitude, tous les récits scripturaires que je lui avais faits, et dire sans une seule faute l'Oraison dominicale, qu'il n'avait entendue que deux ou trois fois. Les geôliers eux-mêmes étaient émerveillés de cette puissance de souvenir.

« La veille de l'exécution, je baptisai Jaraine, avec la ferme conviction qu'il avait embrassé la foi chrétienne autrement que des lèvres, et vraiment touché par la manière dont ce pauvre homme s'appliquait à lui-même, en me les répétant l'une après l'autre, les déclarations de la Parole sainte que je lui avais citées. Le soir du même jour, je retournai à la prison, accompagné d'un catéchiste et d'un maître d'école. Nous voulions passer avec lui cette terrible nuit dont la fin devait être l'heure de son passage dans l'éternité. L'instituteur l'ayant invité à rendre compte de sa foi, Jaraine le fit, d'abord en citant la parabole de Lazare dans le sein d'Abraham, dans cette paix éternelle, où il espérait, disait-il, que ses péchés ne l'empêcheraient pas d'être admis, puis ensuite, en répétant l'histoire de l'enfant prodigue, auquel il se comparait en termes vraiment touchants. Plusieurs fois, durant cette nuit, il nous demanda de le laisser seul quelques instants pour qu'il pût prier sans être distrait par rien.

« Le matin venu, se sentant faible, il exprima la crainte de ne pouvoir marcher jusqu'au lieu de l'exécution. Je l'encourageai à rester ferme jusqu'au bout, et y réussis si bien

que, quand nous nous mîmes en marche, son pas était plus rapide et plus assuré que le nôtre. Arrivés en présence de l'échafaud, le catéchiste lui demanda si cette vue n'ébranlait point son courage : « Non, répondit-il; pourquoi aurais-je « peur? Je sais que des messagers célestes attendent mon « âme pour la porter dans le sein de son Sauveur. »

« Sur l'échafaud même, je fis une prière, où je demandai à Dieu, de toute mon âme, que les mérites de Jésus-Christ fussent appliqués salutairement à ce pauvre pécheur repentant. Quand j'eus fini, le condamné lui-même prit la parole pour prier, et voici, traduits aussi littéralement que mes souvenirs et la différence des langues le permettent, dans quels termes fut conçue cette dernière effusion terrestre de son âme : « O mon Dieu, ô Christ Sauveur! je suis un « grand pécheur. J'ai commis tant d'actions mauvaises qu'il « me serait impossible de les compter. C'est avec justice « que j'ai été jeté en prison et que je vais être publiquement « châtié. O mes crimes! mes crimes! Ils sont plus élevés « que ces hautes montagnes, plus nombreux que les étoiles « du ciel ou que les grains de sable des bords de la mer. « Par eux mon âme est devenue noire comme le charbon. « Mais le feu peut faire devenir blanc le charbon le plus noir « (en le réduisant en cendres); ô Jésus-Christ, blanchis mon « âme en la lavant dans le précieux sang que tu as versé « pour nous sur la croix. »

« Ces paroles furent les dernières qui sortirent des lèvres de Jaraine. Gloire à Dieu, pour nous avoir permis de faire arriver le bon message du salut à cette âme que lui seul pouvait consoler et soutenir dans un pareil moment! »

ÉVANGÉLISATION DES LÉPREUX.

La lèpre, cette horrible maladie des climats chauds, est aussi une sorte de condamnation à mort, à une mort plus ou

moins lente, mais affreuse et bien propre à exciter, en tout temps et en tout lieu, la compassion des serviteurs de Celui qui, dans les élans de sa céleste charité, guérissait les lépreux de la Judée.

Nous avons mentionné plusieurs fois, dans nos récits sur l'Inde, l'œuvre entreprise par les missionnaires de la Société de Londres parmi les lépreux de l'asile que le gouvernement anglais a ouvert dans la ville d'Almorah (Bengale). Le révérend M. Hewlett, qui dirige cette œuvre, écrit que, le 16 avril dernier, il a eu le bonheur d'inaugurer une chapelle récemment construite dans l'asile même. « L'auditoire, dit-il, comprenait un bon nombre de chrétiens indigènes et même de blancs. Ils avaient voulu, en assistant à notre fête, donner un témoignage d'intérêt fraternel à ces pauvres gens, auxquels l'Evangile assure aujourd'hui des consolations dont, au temps de leur ignorance, ils étaient misérablement privés. Assis en bon ordre d'un côté de l'édifice, couverts de vêtements blancs bien propres, et portant sur leurs visages recueillis l'empreinte d'une sorte de joie sérieuse, nos lépreux présentaient aux regards un spectacle attendrissant. Le discours où je m'efforçai de leur faire bien comprendre le bonheur de pouvoir compter, dans cette maison, sur la présence du Seigneur (Matth. XVIII, 20), parut répondre exactement aux besoins de ces pauvres cœurs qu'abattent la souffrance, l'isolement et les sombres prévisions d'une dissolution prochaine.

« L'intérêt de la cérémonie fut encore accru par le baptême de vingt-trois adultes et de cinq enfants. La plupart de ces néophytes avaient sollicité depuis longtemps déjà leur admission dans l'Eglise de Christ; mais j'avais dû les soumettre à cette épreuve du temps, par laquelle il est toujours si important de s'assurer de la réalité des conversions.

« La chapelle est très convenable et pourrait contenir, au besoin, tous les habitants de l'asile. Elle a coûté environ 1,200 roupies (3,000 fr.), que la générosité de quelques amis

nous a procurés; sans qu'il en résulte de charge pour la Société.

« Des quatre-vingt-deux lépreux (y compris les enfants) qu'il m'a été jusqu'ici donné de baptiser, six ont succombé à leur terrible mal. Dans la plupart des cas ces morts, sont subites, de sorte que je n'ai pu visiter à ses derniers moments qu'un seul de ces pauvres amis. Mais ce fut, je vous l'assure, un délicieux encouragement accordé à ma foi, que de voir de quel divin rayon l'espoir de la délivrance et d'une prochaine réunion avec Christ illumina cette âme prête à prendre son vol vers le ciel. Ceux qui avaient vu les autres sur leur lit de mort m'ont assuré aussi qu'en ce moment suprême, leur confiance en Jésus les avait puissamment soutenus.

L'ÉVANGILE PRÊCHÉ A LA COUR D'UN PRINCE INDOU.

Les missionnaires de l'Eglise presbytérienne unie d'Ecosse employés dans cette importante province de l'Inde centrale qu'on appelle le Rajpoutana, commencent à recueillir quelques fruits de leurs travaux. Ils ont pu dernièrement baptiser leur premier converti, dans un endroit nommé Todguhr. C'est un maître d'école, intelligent, actif, et dont on attend beaucoup pour l'avancement de la cause évangélique dans la contrée.

Le directeur de la mission, le révérend M. Schoolbred, a eu dernièrement le privilége d'annoncer l'Évangile au Thakoor, ou prince du pays, dans son palais même et en présence de sa cour. Voici dans quels termes le missionnaire raconte ce fait :

« Cinquante Rajpoutes au moins se tenaient accroupis derrière le haut personnage ou à ses côtés. A notre approche, le Thakoor se leva, nous serra cordialement les mains et nous invita à nous asseoir sur une sorte de table très basse, recouverte d'un riche tapis, qui se trouvait devant lui. Après un échange de questions polies sur l'état de notre

santé, je lui dis que, dans la matinée, j'avais visité plusieurs de ses villages, dans le but d'y proclamer le message de miséricorde et de salut dont Dieu m'avait chargé, et que j'étais prêt à le lui annoncer à lui-même, s'il voulait bien m'accorder quelques moments d'attention. « Parlez, me répon-« dit-il; nous serons tous charmés de vous entendre, » et ce mot de *tous* comprenait non-seulement la cour, mais une multitude de gens de la ville, attirés par la curiosité de savoir ce que leur thakoor pourrait dire aux *padres*.

« Ainsi mis à mon aise, je commençai par rappeler que Dieu est le père de tous les hommes, mais que ceux-ci sont des enfants ingrats et prodigues; puis, par une transition toute naturelle, j'amenai le récit des principaux événements de la vie du Sauveur des hommes. M'enhardissant ensuite, à la pensée que jamais encore ces voûtes princières n'avaient retenti de la parole de mon Dieu, je m'adressai directement au plus auguste de mes auditeurs : « Oui, Thakoor Sahib, « m'écriai-je, vous, comme moi et comme tout homme venu « au monde, vous avez péché. Vous êtes un enfant prodigue, « qui s'est éloigné des demeures de Dieu son père. »

« A cette apostrophe, si peu conforme aux usages du pays, je vis la pâleur de la surprise et de la crainte remplacer sur la figure des courtisans le sourire adulateur qu'y avait comme stéréotypé la présence du souverain; mais à peine avais-je eu le temps de le remarquer, que la voix du Thakoor se fit entendre, sous les plis du voile de mousseline qui l'abritait et qu'un tressaillement de surprise avait subitement agité. « Quoi? que dites-vous? moi aussi un enfant « prodigue! — Oui, repris-je; oui, Thakoor, vous aussi; « devant le Dieu qui ne regarde pas aux apparences, mais « qui lit dans les cœurs, vous aussi vous êtes coupable et « condamné. Mais voyez : aujourd'hui, par ma bouche, Dieu « vous fait offrir le salut en Jésus-Christ, son Fils unique et « bien-aimé. Acceptez ce salut, Dieu seul peut savoir si ja-« mais l'offre vous en sera faite de nouveau; saisissez-la donc

« dès aujourd'hui : « *Crois au Seigneur Jésus et tu seras* « *sauvé.* »

Après ces mots, il y eut un instant de silence, que cependant le Thakoor rompit bientôt en disant d'un ton convaincu : « Je crois que le christianisme deviendra un jour la religion « universelle. On n'en saurait douter, et il est évident que « cela viendra vite. — Oui, repris-je, mais à quoi cela vous « servira-t-il, si tous les autres entrent et si votre incrédu- « lité vous fait rester en dehors ? »

A la suite de cet entretien, le prince indou accepta un exemplaire du Nouveau Testament et voulut bien promettre aux missionnaires d'aller les voir chez eux.

VAINES AGITATIONS ET REPOS.

Un des missionnaires de la Société de Londres, le révérend M. Duthie, de Nagercoil, vient de baptiser dans cette ville un Indou appartenant aux classes élevées et qui jouissait dans toute l'Inde méridionale d'une grande réputation de sainteté. L'histoire de cet homme, telle qu'il l'a lui-même racontée, offre un exemple frappant de la vanité des pratiques superstitieuses de l'indouisme pour apaiser les voix intérieures de la conscience.

Dès l'âge de 15 ans, fidèle aux instructions de son gourou (directeur spirituel), il avait aspiré à devenir parfait, mais hélas ! sans qu'aucun changement réel se fût opéré dans son cœur. Un des moyens qu'on lui avait indiqués, comme souverains pour réussir dans ce travail, était la répétition fréquente d'une formule mystique nommée la *mantra*, et composée de ces six syllabes, *om*, *na*, *ma*, *si*, *va*, *ya*. Il fallait les dire tous les jours, à trois heures différentes, 108 fois de suite, et plus souvent encore si l'occasion s'en présentait. Un peu plus tard, et comme il se plaignait du peu de fruit que portaient en lui ces exercices, on lui conseilla d'adopter une autre formule, moins commune à ce qu'il paraît, et par

conséquent plus efficace ; elle consistait à changer l'ordre des syllabes et à dire, *om, si, va, ya, na, ma.*

« Je saisis avec avidité ce conseil, dit-il. Tous les jours je me levais avant l'aube, m'en allais sur le bord de la mer, faisais mes ablutions habituelles, prononçais la *mantra* cent-huit fois de suite, et, pour en mieux assurer l'effet, me prosternais vingt et une fois devant le soleil au moment où il paraissait à l'horizon. »

D'autres formules encore, des sacrifices et diverses cérémonies, souvent très dispendieuses, occupèrent, pendant plus de trois ans, le pauvre Indou, mais sans lui valoir autre chose que d'amers mécomptes.

« Je fis, dit-il, des pélerinages à Térakootalan, à Pava-
« nasan, à Tiruchentoor, à Marutavamaley, au cap Comorin,
« etc., etc. Dans une multitude de temples renommés, je me
« chargeai du Kavady ou dais sacré, en faisant d'innombra-
« bles offrandes ; je devins à plusieurs reprises le domestique
« de divers ascétes célèbres; je fis d'abondantes aumô-
« nes; je bâtis des temples, et n'arrivai par tout cela qu'à
« dissiper ma fortune, à ébranler ma santé, à détruire le
« repos de ma famille et à me rendre de plus en plus impos-
« sible toute paix de l'âme. Parfois aussi, de tristes réflexions
« se présentaient à mon esprit. « O Dieu, m'écriai-je dans
« un de ces moments d'angoisse, à quoi m'ont servi toutes
« le peines que je me suis données, tous ces tourments,
« toutes ces dépenses, toutes ces cérémonies souvent si
« rebutantes? Me voici plus étranger que jamais à toute paix
« de la conscience. O Dieu, daigne te faire connaître à moi,
« me révéler ta volonté et me mettre en rapport avec des
« hommes qui soient vraiment tes serviteurs..... Quelque
« temps après, un songe me fit prendre la résolution de ren-
« trer dans ma famille, et je suivis cette indication, mais
« sans renoncer encore aux vaines pratiques dont j'avais
« pris l'habitude. »

Dans une de ses pérégrinations, notre Indou avait entendu

parler du livre des chrétiens, et c'était peut-être, sans qu'il s'en doutât, ce livre qui lui avait inspiré la prière rapportée plus haut. Rentré dans sa demeure, des circonstances providentielles le rapprochèrent d'un prédicateur de l'Evangile; il l'écouta, lut les Ecritures et en reçut des impressions profondes. Pendant longtemps, toutefois, il hésita et recula devant la crainte des hommes et devant la pensée des conséquences qu'aurait pour lui l'adoption de la foi chrétienne. Un moment même, sous l'influence de ces calculs humains, il se laissa persuader de reprendre quelques-uns de ses anciens *poujahs* (actes de culte idolâtre), mais, grâces à Dieu, sa conscience se réveilla, fut la plus forte et l'amena pour toujours, — on croit pouvoir l'espérer, — au pied de la croix de Christ. « C'est là, dit-il aujourd'hui à qui veut l'entendre, et là seu-« lement, que j'ai enfin trouvé ce repos de l'âme que, pendant « tant d'années, j'avais si vainement demandé aux ténébreu-« ses pratiques de ma première foi. »

AMÉRIQUE DU NORD.

LES CHINOIS EN CALIFORNIE.

Un missionnaire américain, le révérend M. Loomis, qui depuis cinq ou six ans travaille à l'évangélisation des Chinois que l'appât de l'or attire en Californie, donne sur cette population et sur l'œuvre dont elle est l'objet, des renseignements plus curieux peut-être, à divers égards, que ceux qui nous arrivent directement de la Chine.

Le nombre des Chinois plus ou moins fixés en Californie est d'au moins 50,000. Quelques personnes l'évaluent même à 70 ou 80,000, et, d'une année à l'autre, on peut constater qu'il tend constamment à s'accroître. En 1864, un recensement

le fixait pour San-Francisco seulement à 3,614, dont 3,166 hommes et 448 femmes.

L'immense majorité de ces émigrants est occupée, dans les placers, à la recherche de l'or, et, dans les villes, aux professions qui se rattachent à ce genre de travail ou qui ont pour objet de pourvoir aux besoins, et souvent hélas! aux désordres de leurs compatriotes. « Nous avons à San-Francisco, dit M. Loomis, quelques rues, ou du moins des parties de rues, qui sont à peu près exclusivement chinoises, et où l'œil ne découvre que des objets à l'usage des Chinois ou des provisions de bouche apportées ici de l'empire du milieu; boutiques chinoises, restaurants chinois, auberges chinoises, orfévres, barbiers, médecins ou apothicaires, tailleurs, cordonniers, ouvriers en tous genres, tous Chinois d'origine et d'aspect, parmi lesquels il ne faut pas oublier les marchands d'idoles et les vendeurs d'opium ou de billets de loterie. Trois cents Chinois, dit-on, sont employés dans les manufactures de laine, et on en a compté jusqu'à quinze cents occupés à la fabrication des cigares. Dans les environs, ils se font pêcheurs, jardiniers, terrassiers, faiseurs de briques, etc., etc., tous gens actifs, paisibles, intelligents, exacts à remplir leurs engagements, et par suite de ces qualités, employés d'autant plus volontiers qu'on peut, en général, compter sur leur sobriété.

Cette dernière vertu est, en effet, une de leurs qualités les plus universellement remarquées. Le nombre des exceptions est très restreint. Malheureusement on n'en saurait dire autant quant à l'usage de l'opium. Dans le nombre de ceux qui ont contracté l'habitude de le fumer, beaucoup s'y abandonnent avec une passion qui les a bientôt ruinés ou rendus incapables de tout travail.

Un autre vice très répandu parmi eux est l'amour du jeu. Les boutiques où ils peuvent s'y livrer sont nombreuses; elles restent à peu près constamment ouvertes, ce qui n'empêche pas de voir les dés et les cartes s'étaler ailleurs, en cent lieux divers.

Très peu délicat en matière de conscience, le Chinois regarde l'argent gagné au jeu comme tout aussi légitimement acquis que celui qui provient du travail. Il se confie volontiers au hasard et demande à ses dieux de le faire gagner au jeu avec la même confiance qu'il leur demande de faire réussir ses voyages, ses entreprises ou son travail. On voit, de plus, qu'il prend plaisir à ces alternatives d'espérance et de crainte, de douleur et de colère qui tiennent une si grande place dans la vie du joueur, à quelque nation qu'il appartienne.

En ce qui concerne la religion, les émigrants chinois restent, à peu de chose près, autant adonnés à l'idolâtrie qu'ils peuvent l'être dans leur pays. Au commencement de l'émigration, ils s'étaient figuré qu'ils ne jouiraient pas, à cet égard, d'une entière liberté. Mais, voyant que leurs cérémonies ne soulevaient aucune opposition de la part des chrétiens, ils se sont enhardis; ils ont agrandi les deux premiers temples qu'ils avaient construits, et, depuis quelques années, ils en ont bâti trois ou quatre autres. Ces édifices appartiennent presque tous à des Compagnies formées en vue de cet objet spécial et organisées toutes de la même manière. L'une d'elles paraît très zélée et comparativement riche. Elle a récemment dépensé plus de 80,000 francs pour la reconstruction de son temple, et environ 35,000 francs, dit-on, pour son ameublement et pour les cérémonies de l'inauguration. Comme en Chine, les tablettes ancestrales jouent un grand rôle dans ces temples. On y voit aussi inscrits les noms de tous ceux des membres de la congrégation qui sont morts en Amérique, avec invitation à leurs compatriotes de rendre un culte à leurs esprits.

Avant de quitter leur pays pour celui de l'or, quelques Chinois consacrent une partie de ce qu'ils possèdent à l'achat d'une idole. A leur arrivée en Californie, ils emportent ce dieu à l'intérieur, le placent sur le sol, le recouvrent d'une sorte de dais, bâtissent devant lui un autel, et s'enrichissent souvent, dit-on, du produit des offrandes votives que leurs

compatriotes viennent y déposer. Indépendamment des temples, il n'est pas de boutique ou de maison chinoise qui ne contienne aussi une ou plusieurs idoles, auxquelles on rend des hommages plus ou moins empressés.

On a permis aux Chinois d'avoir, dans le principal cimetière de San-Francisco, un vaste caveau pour leurs morts. Ils l'ont couronné de plusieurs petites pagodes et orné à la mode de leur pays. En y déposant leurs morts, ils poussent de lugubres clameurs, font éclater des pétards, brûlent de l'encens, et, aux jours marqués pour le culte des esprits, on les y voit apporter d'énormes quantités de vin, de gâteaux, de volailles cuites et surtout de ces morceaux de papiers représentant toutes sortes de figures qui tiennent une si grande place dans les cérémonies religieuses du bouddhisme.

En général, les émigrants les plus âgés se montrent très attachés à leurs croyances et à leurs coutumes nationales. Non-seulement ils les gardent pour eux-mêmes, mais on les voit souvent déployer un certain zèle pour en assurer la conservation chez les autres. Plusieurs jeunes gens, qui fréquentaient les services missionnaires établis en leur faveur, ont reçu des lettres anonymes, les engageant à se défier des doctrines étrangères et à rester fidèles à la foi de leurs ancêtres ou aux enseignements de leurs sages. Il n'est pas rare non plus de voir affichés, dans les endroits publics les plus fréquentés par les Chinois, non-seulement à San-Francisco, mais dans l'intérieur, des placards qui rappellent les vertus de leurs dieux, les leçons de leurs docteurs, et le devoir d'accomplir les actes religieux qui répondent à ces croyances. Il est juste d'ajouter que ces affiches se terminent toujours par de sages conseils sur l'importance du travail, sur le devoir d'éviter les querelles, de payer ses dettes, de s'abstenir des mauvaises habitudes, etc.

Les jeunes gens se montrent plus accessibles aux idées nouvelles. Malheureusement beaucoup d'entre eux, complétement abandonnés à eux-mêmes et entraînés par les mau-

vais exemples que leur donnent trop souvent les gens du pays, deviennent la proie du vice, et se livrent à des excès qui les ont bientôt perdus dans tous les sens qu'on peut attacher à ce mot. Les messagers de la bonne nouvelle s'applaudissent cependant d'avoir produit sur quelques-uns d'entre eux des impressions sérieuses qui, sans diminuer en rien leur aptitude au travail ou leur intelligence, les ont préservés du mal, même alors qu'on ne pouvait pas les regarder comme gagnés à la cause de l'Evangile.

Mais il est temps d'arriver à l'œuvre missionnaire fondée, depuis plus de six ans, à San-Francisco, en faveur des émigrants chinois. Elle se rattache à la Société de l'Eglise presbytérienne, et s'accomplit sous la direction du rév. M. Loomis, et d'un évangéliste chinois.

L'école du dimanche attire en moyenne une vingtaine d'enfants ou de jeunes gens, dont plusieurs se proposent surtout d'apprendre l'anglais, mais auxquels on a ainsi l'occasion de parler de l'Evangile, et dont quelques-uns prennent peu à peu l'habitude d'assister au culte. Un des plus anciens élèves de cette école y remplit actuellement les fonctions de moniteur, et s'en acquitte très bien,

Le culte proprement dit a lieu l'après-midi, et attire en moyenne de 35 à 40 auditeurs chinois. Un service célébré le jeudi soir, est suivi par à peu près le même nombre de personnes. Le plus grand ordre règne constamment dans ces réunions, et le missionnaire n'a qu'à se louer de l'attention que l'on prête à ses discours. Malheureusement, ces auditoires, composés presque exclusivement d'hommes, subissent l'influence du mouvement de l'émigration; ils sont très mobiles, on en voit souvent disparaître tout à coup des figures auxquelles on commençait à s'habituer, et à la présence desquelles se rattachaient déjà des espérances.

Les matinées du dimanche sont régulièrement consacrées, par le missionnaire et par l'évangéliste, à visiter des familles chinoises, qu'ils ne trouveraient chez elles à aucun autre

moment de la semaine. Ces visites sont, à très peu d'exceptions près, reçues avec reconnaissance, et fournissent l'occasion d'ouvrir des conversations sérieuses. Beaucoup de Chinois font alors à leurs visiteurs des questions et quelquefois des objections, mais toujours avec cette imperturbable politesse qui distingue leur nation. On remarque qu'ils écoutent généralement avec beaucoup d'intérêt la lecture ou l'explication des paraboles de l'Ecriture sainte.

Plusieurs baptêmes ont eu lieu depuis l'origne de la mission. De ces néophytes, quelques-uns sont retournés en Chine et paraissent, autant du moins que le missionnaire a pu le savoir, y persévérer dans la profession de leur nouvelle foi. Un autre, nommé Ah Lum, se dispose à prendre le même chemin, mais en annonçant la ferme résolution de s'employer activement à la prédication de la vérité parmi ses compatriotes. On espère que les missionnaires de Canton, pourront l'employer dans leur champ de travail. En attendant, il tient à San-Francisco une école du soir, où il rend de précieux services. Deux autres jeunes gens avaient demandé le baptême, et un ajournement, motivé par l'insuffisance de leur instruction religieuse, ne les a pas découragés. Une lettre toute récente de M. Loomis, annonce qu'il a pu enfin leur administrer ce sceau du chrétien, qu'ils sollicitaient, l'un depuis plus d'un an, l'autre depuis une vingtaine de mois. Tous les deux paraissent avides d'instruction, et ont donné de la sincérité de leur conversion des preuves telles qu'il n'eût pas été possible de les soumettre à un plus long temps d'épreuve. Dix chrétiens chinois ont pris part à la dernière communion célébrée dans la chapelle de la mission.

Dans la lettre à laquelle nous empruntons ce dernier détail, M. Loomis ajoute qu'un nouveau flot d'émigrants accroît les besoins de l'œuvre. Il parle d'efforts tentés dans le même but, sur d'autres points de la Californie, par des agents de la Société wesleyenne, et finit en exprimant le vif désir de voir les Sociétés missionnaires des Etats-Unis s'intéresser de

plus en plus à ces œuvres, qui lui paraissent un moyen, lent sans doute, mais certain, de préparer des messagers de la Parole sainte pour la Chine elle-même.



SUÈDE ET LAPONIE.

ŒUVRES D'ÉVANGÉLISATION ET DE BIENFAISANCE.

Nos lecteurs habituels se rappelleront sans doute l'histoire de cette femme laponne qui, en 1864, franchit, la plupart du temps à pied, sur la neige et sur les glaces, plus de deux cent lieues, dans le seul but d'intéresser les chrétiens de Stockholm à l'évangélisation de son pays. (*Voir notre livraison d'avril* 1864, *pages* 144 *et suiv.*) M. Roerich, pasteur de l'Eglise française de Stockholm, donne, dans la *Semaine religieuse*, quelques détails nouveaux sur les effets de cette visite de la pieuse *Maria Magdalana Mathsdotter.*

« Parmi ceux qui ont entendu parler de cette femme, dit-il, il n'est personne qui ait oublié son courage, sa foi, son amour pour les âmes. — Je voudrais pouvoir vous donner un peu au long de ses nouvelles; malheureusement notre chère Laponne n'a plus écrit à personne depuis sa lettre du 12 mai 1864, — lettre que je vous ai communiquée, et dans laquelle, en annonçant son retour au foyer domestique, elle remerciait ceux qui ont pris à cœur l'œuvre des missions en Laponie.

« Tout ce que nous savons, c'est que, l'année dernière, les parents de Maria sont descendus au bord de la mer, jusque dans les environs de la petite ville d'Hernosand, avec leur troupeau de rennes. Maria ne les a point suivis, mais est restée dans son village (*Dahlasjo*, paroisse de Wilhelmina) pour garder le *rota*, la maison. Sa santé est bonne, et elle poursuit toujours l'œuvre à laquelle elle s'est donnée

tout entière, à savoir de travailler au soulagement des misères de ses semblables, et de faire connaître à tous ceux qui l'entourent, tant par sa vie que par sa parole, la foi en Celui qui est *son chemin, sa vérité et sa vie.* »

Un des résultats obtenus à Stockholm a été, ajoute M. Roerich, la formation ou du moins le rapide développement d'une *Société du sou par semaine* en faveur des œuvres évangéliques de la Laponie, institution que Dieu paraît avoir abondamment bénie et qui, l'année dernière, n'a pas recueilli moins de 24,000 fr. en vue de cet objet spécial.

Mais ce qui est plus important encore, c'est la fondation en Laponie de deux nouvelles écoles-asiles, destinées à recevoir, pour les instruire pendant quelques années, des enfants qu'autrement il serait impossible d'atteindre, vu la grande dissémination de leurs familles. Ces deux établissements, fondés dans les mois de juin et de juillet 1865, sont situés l'un à *Bæsksele*, village de la paroisse de Wilhelmina (celle qu'habite Maria Mathsdotter); l'autre à Botsjaur, village de la paroisse d'Arjepelong. Chacun de ces asiles peut recevoir une douzaine d'enfants, dont le prix de pension n'excède pas 85 fr. par an. Deux jeunes Suédois dévoués, MM. Lindbom et Rehn, ont accepté la mission d'aller les diriger.

Tout récemment, deux lettres arrivées à Stockholm, apprennent quel a été le succès de ces entreprises. L'une d'elles est écrite par le pasteur du district d'Arjepelong et conçue en ces termes :

« L'asile lapon de *Botsjaur* est maintenant en pleine activité ; il compte dix élèves ; les habitants de Botsjaur eux-mêmes se sont chargés de l'entretenir avec le secours des Sociétés des missions et du sou par semaine. C'est au catéchiste *Jonas Rehn* qu'est confiée l'instruction de ces dix pauvres enfants. Nous ne saurions que nous louer de sa fidélité et de son zèle ; il contribuera, nous n'en doutons pas, à amener un progrès parmi les Lapons d'Arjepelong, et à faire avancer au milieu de ce peuple nomade la cause du vrai

christianisme. Les paysans lapons qui ont obtenu de placer leurs enfants dans cette école, ainsi que d'autres habitants de la contrée, nous chargent de transmettre leurs sincères et chauds remercîments au comité et aux membres des Sociétés des missions et du sou par semaine, pour les nobles efforts qu'ils font en Laponie. Si le catéchiste Rehn désirait, dans le but d'exciter l'intérêt et d'augmenter les ressources pécuniaires, tenir des réunions d'exhortations et de prières, le temple d'Arjepelong est à sa disposition. »

De son côté, M. Lindbom, directeur de l'asile de Baesksele, écrit :

« La nouvelle de la fondation de notre asile ne tarda pas à se répandre dans les environs, et, le 12 septembre, se présentait à la porte de l'école le premier élève lapon. Il ne resta pas longtemps seul ; au bout de quelques jours, ils étaient quinze, venant de loin, arrivant de divers côtés, et réclamant l'hospitalité. Ce petit contingent obtenu, je me mis à l'œuvre. La main protectrice de Dieu a reposé sur nous, car, dès le commencement et jusqu'à présent, tous les enfants, sans exception, ont montré du zèle pour l'étude, et se sont fait remarquer par une bonne conduite. Un examen n'a pu cependant être fait à la fin de l'année, car la plupart des élèves étaient tout à fait incultes, et ont dû commencer par apprendre l'alphabet. — Cette année, une maladie cruelle a visité notre paroisse et a sévi dans un grand nombre de villages, parmi lesquels Bæsksele. Notre école n'a pas été épargnée ; nous avons eu deux de nos écoliers à soigner. »

En terminant ses intéressantes communications, M. le pasteur Roerich ajoute que les dames de Stockholm qui s'intéressent à cette œuvre, ont adjoint à la Société mentionnée plus haut une Société de travail, dans le but de confectionner, pour les enfants des asiles lapons, des vêtements très simples, mais appropriés aux besoins de leur pays, des chemises, des bas, des gants, des camisoles, etc. Deux cais-

ses remplies de ces produits sont déjà parties. Pour sentir la valeur de ces présents, il suffit de se représenter les enfants lapons arrivant aux asiles, à travers leurs plaines de neige, sans autre vêtement qu'une peau de renne, et sans autre chaussure que des souliers faits aussi de peau de renne et garnis de foin. La plupart des Lapons n'ont jamais vu de chemises et n'ont, à la place, que des tuniques de peau collantes qu'ils ne lavent jamais et qui souvent passent de père en fils comme une pièce importante de l'héritage. — On espérait, au départ de la lettre de M. Roerich, qu'un second envoi pourrait bientôt suivre le premier.

ASIE MINEURE ET SYRIE.

QUELQUES-UNS DES LIEUX NOMMÉS DANS LA BIBLE.

Sous ce titre, un journal missionnaire des Etats-Unis résume, d'une manière succincte, mais intéressante, quelques faits qu'aucun chrétien familier avec l'Ecriture sainte ne lira sans émotion.

A *Tarse*, la ville natale de Paul, une petite communauté chrétienne se nourrit spirituellement des Epîtres du grand apôtre des Gentils. — *Thyatire*, la ville de Lydie, renferme des frères et des sœurs dont l'âme s'est ouverte à la parole de Jésus. — *Smyrne* a son Eglise protestante, ses écoles et ses institutions évangéliques. — La ville d'*Ur*, en Chaldée, possède une petite Eglise indigène, au sein de laquelle la foi du « Père des croyants » a repris vie. — La voix de quelque Jonas, conviant les âmes à la repentance, a retenti de nouveau dans les régions où fut *Ninive*. L'Evangile est annoncé sur les rives de l'*Euphrate* et du *Tigre*. — *Antioche* a des disciples qui croient comme croyaient ceux qui, les premiers, y reçurent le nom de *chrétiens*. — A *Damas*, d'anciens juifs et

d'anciens Gentils adorent Christ suivant des formes qui font un contraste saisissant avec les pratiques superstitieuses des Eglises de Syrie, et ils ont réussi à gagner l'estime et la confiance des mahométans eux-mêmes. On y a ouvert, dans la *rue Droite*, un dépôt où toutes les tribus syriennes peuvent se procurer la parole de Dieu dans chacun des idiômes qu'elles parlent. — L'antique cité phénicienne de *Sidon* renferme une congrégation naissante, dont les membres lisent les Ecritures dans l'esprit qui animait autrefois les habitants de Bérée. — Dernièrement, *Tyr* envoyait aux missionnaires les plus rapprochés des délégués chargés de demander un homme qui pût aller y annoncer l'Evangile. — Dans un établissement missionnaire, situé près de la cîme du *Liban*, et d'où le regard découvre au loin « la grande mer, » de jeunes Syriens joignent à l'étude des sciences européennes celle de nos livres sacrés. Dans les villages épars aux pieds de la même montagne, l'Evangile se répand plus librement et avec plus de succès que sur aucun autre point de la Syrie. — *Beyrouth* a son Eglise évangélique; des Arabes y écoutent publiquement la parole de vie, tandis qu'abritées derrière un rideau, des femmes se nourrissent avec avidité du même pain céleste. — Près du *puits de Jacob*, des Samaritains peuvent prêter l'oreille aux paroles de celui qui devait venir, et plus d'un homme y a, de nos jours, demandé aux hérauts de la grâce de « demeurer quelques jours au milieu d'eux. » — Pendant que le *Liban* et l'*Hermon* fleurissent de nouveau, la *montagne de Sion*, resplendissante encore de la gloire du Seigneur, voit se rassembler autour d'elle, dans une sainte fraternité, de jeunes disciples formés à la connaissance des saintes lettres, comme l'avait été Timothée, en même temps que d'autres chrétiens évangéliques s'unissent pour prodiguer ensemble leurs soins à de pauvres malades de toute croyance et de toute nation. Et, pour ne pas prolonger davantage cette énumération, les récits de la naissance du Sauveur ont des lecteurs à *Bethléem;* les paroles qu'il prononça dans la syna-

gogue en ont à *Nazareth*, l'histoire de sa passion en a à *Jérusalem*.

Précieux et saisissants témoignages que la puissance de l'Evangile se rend à elle-même, dans les lieux où brillèrent ses premières manifestations ! Dieu n'a pas laissé sans récompense les humbles travaux de ses serviteurs. Qu'il continue à les bénir, et que les grains de senevé jetés de nouveau sur ce sol si cher au chrétien, s'y changent bientôt en grands arbres, jetant beaucoup d'ombre et portant beaucoup de fruits, à la gloire de Celui qui donne à tout la vie et l'accroissement !



ÉVANGÉLISATION DES ARABES.

Il vient de se former à Londres une nouvelle association missionnaire, qui a pris le nom *d'Union missionnaire de la Palestine en faveur des arabes*, et qui doit en effet prendre spécialement pour but de ses travaux, ces centaines de milliers d'Arabes qui parcourent encore la terre sainte et les environs. La liberté que les lois turques accordent maintenant à toutes les croyances rend une pareille entreprise tout à la fois possible et intéressante. Dans la réunion où la Société s'est organisée, on a entendu un Arabe devenu chrétien, qui paraît désigné déjà pour en devenir le premier agent parmi ses compatriotes et anciens coreligionnaires. Ce jeune homme, nommé Youhannah El Karey, a donné des preuves certaines de la réalité de sa foi, et a fait, en Angleterre, des études pour le saint ministère. Après avoir tracé un tableau saisissant des mœurs et des besoins religieux des Arabes de la Terre-Sainte, El Karey a exposé le plan qu'il se propose de suivre. Il ira, si Dieu le permet, s'établir à *Sichar,* près du *Puits de Jacob,* et y ouvrira deux écoles, l'une du jour, pour les enfants, et l'autre du soir, pour les adultes. Il prêchera en outre le dimanche, à un ou à deux services, suivant

que les circonstances le permettront. Puis, quand il sera parvenu, comme il l'espère, à fonder là une Eglise qui puisse plus ou moins promptement se suffire à elle-même, il la confiera aux soins de quelque autre pasteur indigène et s'en ira commencer ailleurs le même travail de préparation. Ramoth de Galand et les confins de l'Arabie ont particulièrement été signalés par lui comme des points facilement accessibles et importants à occuper.

Le discours du jeune Arabe, plein d'animation, mais en même temps de vues sages et d'idées pratiques, paraît avoir été écouté avec le plus vif intérêt. Le noble comte de Schaftesbury, qui présidait la séance, a chaleureusement recommandé l'entreprise nouvelle, et annoncé que, pour en assurer le succès autant que l'homme peut le faire, un jeune médecin très capable se préparait à partir avec El Karey.

Dans la même séance, le rév. M. Bliss, agent de la Société biblique américaine en Orient, a donné d'intéressants détails sur l'empressement avec lequel les livres sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament sont recherchés dans les environs du mont Ararat.

NOUVELLES RÉCENTES

MISSION DU LESSOUTO.

MALADIE ET RÉTABLISSEMENT DE M. COILLARD.

Au milieu de leurs embarras et des grandes épreuves qui pèsent sur la mission tout entière, nos frères du Lessouto ont failli perdre un de leurs plus chers collaborateurs, M. Coillard. Il a été malade à la mort, mais Dieu s'est souvenu d'avoir pitié. On lira avec une profonde édification les

lignes suivantes, que notre ami convalescent a pu adresser à un membre du comité.

Mékuatling, 22 janvier 1866.

« Vous vous étonnerez sans doute de voir d'où je vous écris cette lettre. J'ai quitté Léribé le 14 décembre, à cheval, avec la pensée d'aller à Bérée et de là à Mékuatling, pour voir si je ne trouverais pas quelques lettres d'Europe à notre adresse. Je pensais être de retour à la maison sous peu de jours, et ma chère compagne, sachant tout le plaisir et le bien que j'éprouverais en me trouvant au milieu de nos amis, m'avait vu partir sans tristesse. Mais les voies du Seigneur ne sont pas nos voies ; car, dès le lendemain de mon arrivée à Bérée, je tombai si dangereusement malade que l'on dut envoyer chercher notre frère, le docteur E. Casalis. Il vint au péril de sa vie, les Boers remplissant alors le pays. On fit appeler ma pauvre compagne, qui dut faire le long voyage de Léribé à Bérée à cheval et de nuit. Après m'être rétabli d'une inflammation d'entrailles, je fus atteint d'une pleurésie au poumon droit, ce qui me mit une seconde fois aux portes du tombeau. Le cher docteur revint, et ses soins furent encore bénis. M. Mabille me visita deux fois ; M. Daumas et sa fille aînée essayèrent aussi de venir me voir, mais ils en furent empêchés par les Boers et par une crue du Calédon. Les amis Maitin m'ont prodigué les soins les plus tendres ; madame surtout a été pour moi comme une mère, j'allais dire comme un ange. Nos Bassoutos eux-mêmes ont fait ce qu'ils ont pu, voyageant de nuit et de jour, soit pour me voir, soit pour faire quelques commissions pour moi. Nos gens de Léribé ont même amené le wagon, n'ayant pour protection qu'un drapeau blanc que les Boers n'auraient probablement pas respecté ; mais ils ont passé devant leur camp sans être vus. Ma pauvre femme, lorsque tout le monde désespérait de ma vie, se rappela cette parole de Jésus-Christ au sujet de Lazare : « Cette maladie n'est point à la

mort, mais pour la gloire de Dieu. » C'était comme si un ange eût murmuré sans cesse ces mots consolants à son oreille. Elle en a été fortifiée ; mais quelles anxiétés, quelles angoisses que les siennes ! Et quelles fatigues ! Il est triste de tomber malade loin de chez soi, chez des amis pleins de cœur, mais dont les provisions sont épuisées, dans un pays et dans un temps où l'on ne peut absolument rien se procurer. Mais le Seigneur a pourvu à tout. Pendant ma maladie, j'avais conscience de mon danger. Après avoir confié ma chère femme au Dieu des veuves, j'envisageais avec calme, et même avec bonheur, le moment où mon Sauveur m'appellerait à lui. C'est chose étrange de revenir à la vie après avoir été si près de la mort et du ciel, qu'il me semblait déjà entrevoir, comme Moïse contemplait la terre promise du sommet du Nébo. Mais mon œuvre n'est pas finie, et puisque Dieu, après m'avoir fait faire une fois de plus l'expérience de son amour infini, me rend à la vie et à ma chère compagne, qu'il me donne de le servir avec plus de fidélité, de m'offrir à lui chaque jour en sacrifice, de n'avoir d'autre but que sa gloire et la conversion des âmes !

« Priez pour nous. Nous projetons de repartir demain pour Léribé. Je me sens mieux, mais encore faible. J'ai pourtant pu dire quelques mots hier à l'église.

« Recevez, etc.

« F. Coillard. »

EMPIRE TURC

UN COLLÉGE PROTESTANT A CONSTANTINOPLE

Un des plus anciens missionnaires américains auxquels on doit, après Dieu, les progrès du protestantisme en Turquie, le révérend M. Hamlin, a fondé depuis quelques années

à Bébek, un des faubourgs de Constantinople, un collége où les jeunes gens reçoivent une éducation complète, y compris les arts d'agrément, mais où cependant la religion occupe la première place. Les élèves des différentes communions chrétiennes y restent libres de suivre le culte de leur Église, mais y font en commun une étude sérieuse des saintes Ecritures. On espère que, par ce moyen, beaucoup d'élèves appartenant aux Églises arménienne ou grecque, acquerront une connaissance suffisante de l'Évangile pour l'embrasser et le propager ensuite, soit comme agents missionnaires, soit en exerçant diverses professions libérales. L'institution prospère et voit chaque année s'accroître le nombre de ses élèves. Avec l'aide de quelques amis des missions, en Amérique et en Angleterre, on y a fondé une vingtaine de bourses pour des jeunes gens appartenant à des familles peu aisées.

CHINE.

Les dernières correspondances missionnaires reçues de ce pays annoncent un grand nombre de conversions et de baptêmes. Dans un village populeux des environs d'Amoy, onze adultes ont pu être admis dans le sein d'une petite Église qui comptait déjà une vingtaine de membres effectifs. A Yuyiao, près de Canton, il y a eu sept baptêmes; à Bao-Ko-Tah, près de Ningpo, cinq, et à Ningpo même, seize, dans l'Église épiscopale d'Angleterre seulement. On en signale aussi plusieurs de Ché-Fou, de Pékin et de Tsien-Tsin. Parmi les néophytes de cette dernière localité, se trouve un vieillard plus que septuagénaire, puis un homme que la connaissance de l'Évangile a guéri de la fureur du jeu, et un troisième qui, depuis vingt ans, s'était adonné à l'usage de l'opium. En somme, on peut dire que la Chine semble s'ouvrir de plus en plus devant la prédication de la

bonne nouvelle. Les missionnaires qui l'évangélisent sont unanimes à le dire et à demander des renforts aux Sociétés qui les emploient.

BORNÉO

Les dernières nouvelles arrivées de cette île sont très encourageantes. Les missionnaires anglicans y ont baptisé tout récemment six Dayaks dans une de leurs stations et dix-neuf dans une autre. Ailleurs, le nombre des aspirants au baptême s'accroît de manière à permettre les plus belles espérances, et sur plusieurs points les écoles ne suffisent pas à recevoir tous les élèves qui se présentent.

Une Église d'émigrants chinois, fondée depuis quelques années à Sarawak a, pour pasteur et pour maître d'école tout à la fois, un digne serviteur de Christ, nommé Foon Ngyen Khoon. Ce nom seul dit assez qu'il est lui-même chinois. Il a eu dernièrement la joie de baptiser, en une seule fois, huit de ses compatriotes, qu'il instruisait depuis assez longtemps.

LES MISSIONS MORAVES, leur origine, leur organisation et leur développement.

Sous ce titre, M. le pasteur Reichel, de Montmirail, rédacteur du journal de l'Unité des frères, a récemment publié un opuscule plein d'intérêt, que nous sommes heureux de pouvoir recommander à nos lecteurs. Ils y verront, avec étonnement et admiration, ce qu'une association chrétienne peu nombreuse et peu riche a pu faire pour l'extension du règne de Dieu. A l'âge de quatorze ans, Zinzendorf, étant dans un collége de Halle, institua, avec quelques camarades, ce qu'il appela « l'ordre du grain de senevé. » Le premier statut de cet ordre était conçu en ces termes : « Les mem-

bres de notre Société aimeront le genre humain tout entier. » On haussa les épaules en apprenant ce qu'avaient fait ces écoliers. Mais ce saint enfantillage portait en germe tout ce que les frères devaient faire plus tard pour la conversion des païens. Le grain de senevé d'alors, c'est maintenant une œuvre missionnaire qui embrasse le Groënland, le Labrador, l'Amérique du Nord, les Antilles danoises et anglaises, la côte des Mosquites, Surinam, le Sud de l'Afrique, la Nouvelle-Hollande, le Thibet; en somme, 87 stations, où travaillent 316 frères et sœurs missionnaires, et où l'on compte 73,000 membres. Si l'on nous demandait comment s'expliquent les succès exceptionnels du plus petit millier d'Israël, nous répondrions : attribuez-les d'abord à sa foi; plus que nous tous il a *cru* à la fidélité, à l'amour, à la toute-puissance de son chef; attribuez-les ensuite à sa *méthode*. Comme le dit M. Reichel, « l'œuvre des missions de l'Eglise des frères n'est pas l'affaire d'une Société de particuliers dans le sein de l'Eglise, mais une entreprise commune à tous. *L'Eglise des frères est une Eglise missionnaire.* » Voilà qui est normal, logique, conforme à la pensée et à la volonté du Maître. Lorsque nous en serons tous là, il deviendra facile de couvrir la terre entière de messagers du salut.

M. Reichel passe en revue toutes les missions des frères moraves. Nous n'entreprendrons pas de donner une analyse de son travail. Que tous les amis de l'œuvre des missions se le procurent. Pour 65 centimes, ils auront 96 pages pleines de faits instructifs et édifiants, et, s'ils les lisent sous le regard du Seigneur, ils auront définitivement senti et compris ce qu'il faut comprendre et sentir pour pouvoir faire résolûment et efficacement l'œuvre de Dieu parmi les païens. L'ouvrage a paru à Montmirail, au bureau du journal de l'Unité des frères, et à Neuchâtel, à la librairie Delachaux et Sandoz.

Paris. — Typ. de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO.

Paris, 7 mai 1866.

Depuis nos assemblées annuelles, nous avons appris que les périls de notre mission se sont fort accrus. Jusqu'ici, on n'en voulait, disait-on, qu'aux indigènes ; maintenant on fait ouvertement la guerre aux missionnaires.

Vers la fin du mois de janvier, les Boers, outrés de ne pouvoir subjuguer les Bassoutos, ont résolu de faire un suprême effort. Leur conseil (Volksraad) a décrété diverses mesures destinées à assurer le succès d'une nouvelle campagne. La principale de ces mesures est un ordre péremptoire envoyé à tous nos missionnaires d'abandonner leurs stations et d'évacuer le pays sous peine d'être traités en ennemis.

Dans tout le conseil, il ne s'est trouvé que trois hommes pour s'opposer à cette iniquité. A la vérité, l'un de ces trois était le président même de l'Etat-Libre, M. Brand, mais, comme il n'a pas le droit de veto, sa résistance a été inutile.

Chacun comprend qu'en sus de la perte que ferait la cause du christianisme et de la civilisation, le départ des missionnaires entraînerait la ruine de leurs établissements et celle de leurs propres familles. Leurs maisons, leurs temples,

leurs écoles, leurs cultures et plantations de toute espèce seraient immanquablement dévastés. Ils n'ont pas d'ailleurs des moyens de transport suffisants pour pouvoir emporter avec eux une foule d'objets volumineux, d'un grand prix pour la mission, tels que meubles, instruments d'agriculture, outils de toute sorte, presses, caractères d'imprimerie, papier, etc. Si la présence des missionnaires n'a pu empêcher la guerre, elle en a grandement mitigé le caractère, et l'on frémit à la pensée des excès auxquels les assaillants se livreraient sans scrupule du jour où ils seraient sûrs de ne rencontrer personne qui pût dévoiler leurs actes. Il est évident qu'on veut se débarrasser de témoins incommodes en même temps qu'affaiblir les mains des indigènes, en leur enlevant ceux qu'ils ont considérés jusqu'ici comme leurs meilleurs amis, et en les leur rendant suspects.

La décision des représentants de l'Etat-Libre a soulevé une réprobation universelle parmi tout ce qu'il y a d'hommes honnêtes et bien pensants dans la colonie du Cap.

Le consul français s'en est ému et s'est empressé d'adresser au président des Boers deux lettres auxquelles il n'avait pas encore été fait de réponse.

De notre côté, nous nous sommes immédiatement rendus au ministère des affaires étrangères pour recommander à la protection du gouvernement impérial une communauté de près de quatre-vingts personnes qui a droit à la sollicitude de la mère-patrie.

Une supplique de même nature a été adressée à M. le ministre des colonies, en Angleterre.

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons, avec reconnaissance, que des amis de notre œuvre se sont réunis en Hollande pour rédiger, en faveur de nos missionnaires, une protestation qui va être immédiatement envoyée au gouvernement des Boers.

Espérons qu'en attendant que ces mesures puissent produire leur effet, le Seigneur aura fait surgir quelque incident

favorable à nos frères, qui leur aura permis de gagner du temps. Leur embarras doit être immense. Leurs ressources étaient à peu près épuisées, leurs correspondances était interceptées, ils ne pouvaient pas profiter des secours en argent que nous avons mis à leur disposition. La perspective de voir ces embarras s'accroître et d'exposer leurs femmes et leurs enfants à la furie de gens qui ont montré de quoi ils sont capables en fait de brutalité, a dû les jeter dans la consternation.

Recommandons-les au Maître éternel et tout-puissant qu'ils sont allés servir si loin de nous, et qui a dit à tous ses envoyés : « Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. »

Lettre de M. Ellenberger.

Béthesda, 8 février 1866.

Messieurs et très honorés frères,

Pour l'Eglise de Béthesda, l'année dernière avait commencé avec la perspective que l'œuvre allait prendre de l'extension et que le zèle des chrétiens ne se ralentirait pas. Dans le cours des quatre premiers mois, cinquante excursions missionnaires avaient déjà été faites, en grande partie par eux. A peu près soixante villages avaient été visités, et la plupart jusqu'à quatre et cinq fois. L'école continuait à bien marcher sous la direction de Benjamin. Les auditoires du dimanche avaient augmenté. La classe des catéchumènes s'était également accrue. Le nombre des aspirants au baptême, s'élevait à quarante-cinq. Tous nous donnaient des sujets de satisfaction et désiraient, non-seulement s'instruire dans la voie du salut, mais aussi servir activement le Seigneur. — A Thabaneng, l'œuvre rivalisait avec celle de Béthesda. Douze

adultes venaient de doubler le nombre des catéchumènes placés sous la direction de notre persévérant catéchiste, Mokoli. L'annexe de Matsatseng allait être définitivement fondée. Déjà quelques préparatifs avaient été faits, et notre bien digne Benjamin se réjouissait d'aller y commencer son œuvre. C'est alors que la guerre éclata. Que nous étions loin de nous attendre aux tristes événements dont nous avons été témoins depuis, et surtout à la dispersion des membres de notre Eglise !

Dès que les Boers firent leur apparition à Hébron, dans le commencement de juillet, les gens de Béthesda se retirèrent dans les montagnes qui nous avoisinent. Leurs ennemis fondirent sur la station dans un moment tout particulièrement critique pour nous. Mais tout alla mieux que nous ne nous y étions attendus. Le Seigneur adoucit ces hommes qui venaient de menacer de livrer aux flammes tout ce qui appartenait au missionnaire de Hébron. A part le pillage de notre garde-manger, ils se comportèrent bien à notre égard. Ils trouvèrent une trentaine de femmes avec leurs enfants dans notre maison et nous dirent qu'elles avaient bien fait de ne pas aller dans les montagnes avec leurs maris et leur bétail, vu qu'elles eussent couru là de grands dangers. Cette sympathie était du reste d'assez mauvais aloi, car en s'en allant ils brûlèrent toutes les habitations de ces infortunées et détruisirent au moins trois cents sacs de blé et de maïs. Pendant que les Boers s'éloignaient de nos quartiers pour se diriger vers Thaba-Bossiou, d'autres femmes appartenant à notre troupeau redescendirent l'une après l'autre des montagnes. Elles vinrent s'installer dans l'église et dans de petites huttes qui furent construites en fort peu de temps. Grâce à Dieu, elles ne tardèrent pas à trouver par ci par là, dans les villages, de quoi se nourrir et elles en eurent bientôt assez pour elles et leurs enfants, jusqu'au moment de la moisson. Des païennes, voyant ces femmes vivre paisiblement dans la station, voulurent partager leur tranquillité. Elles ar-

rivèrent apportant avec elles au moins cent cinquante sacs de blé. Nous leur avions cependant recommandé d'être prudentes et leur avions dit qu'elles feraient mieux, pour un temps encore, de laisser leurs provisions dans les montagnes et de s'abriter dans des cavernes. Une seconde visite des forces de l'Etat-Libre contribua à leur faire croire que la station était une véritable arche de salut. Le 24 novembre 500 Cafres, auxiliaires des Boers, ayant à leur tête 22 anglais, descendirent des montagnes où ils avaient guerroyé pendant cinq jours. Ils revenaient tout tremblants encore de la résistance qu'ils avaient trouvée, et exténués de fatigue. Les Anglais furent polis envers nous et eurent des égards pour les femmes et les enfants. Ils surent aussi maîtriser leurs auxiliaires et ne leur permirent pas de pénétrer dans les cabanes nouvellement élevées. Cette conduite porte d'autres indigènes à se grouper autour de nous, au point que le dimanche nous avions un auditoire féminin de 180 à 200 personnes, et à l'école du dimanche 90 élèves. L'espoir commençait à renaître dans les cœurs. Au bruit de la meule se joignait le chant de cantiques. A l'heure où l'on allait se livrer au repos, on entendait de toutes parts des actions de grâce et de ferventes prières adressées à l'Auteur de tout bien. — Nous nous préparions à célébrer la naissance de notre divin Rédempteur, quand soudainement survint une catastrophe. Le 19 décembre, au soleil levant, un cri d'alarme se fit entendre et jeta de nouveau la consternation au milieu de nous. Dix hommes, membres de l'Eglise, dont sept étaient arrivés la veille pour voir leurs femmes et leurs enfants, se précipitent hors de la station, les uns à cheval, les autres au pas de course. Ils étaient à peine éloignés d'une portée de carabine lorsque les ennemis fondent sur nous, maudissant leurs guides de leur avoir fait manquer un si bon coup. Une troupe de 25 hommes poursuit à outrance les chrétiens qui viennent de nous quitter, mais eux, se postant sur une colline, les attendent de pied ferme. L'ennemi fait feu, ils

ripostent par quelques décharges qui font faire volte-face à leurs adversaires. L'un d'eux était grièvement blessé. Au nombre de ces dix chrétiens se trouvait Molokoli. C'était la troisième fois que le Seigneur lui sauvait la vie. Pendant cette escarmouche, le gros de l'ennemi pillait impitoyablement tout ce que possédaient les pauvres femmes qui résidaient auprès de nous et nous enlevait notre propre bétail. Nous eûmes beau protester, nous ne reçûmes en retour que des injures et des railleries. Et ces hommes, Messieurs, qui faisaient preuve de tant de courage et d'insolence là où ils savaient qu'ils n'avaient à redouter aucune résistance sérieuse, c'étaient des Anglais, et des Anglais des colonies du Cap et de Port-Natal, avec des Cafres et des Mantatis qu'ils avaient ramassés pour les aider. Fatigués de parler à des gens qui étaient venus avec l'intention bien arrêtée de nous dépouiller, frère Gosselin, ma femme et moi nous nous retirâmes dans notre demeure, moins préoccupés, je vous l'assure, de la perte que nous venions de faire que de celles de nos chrétiens, qui allaient se trouver à la dernière extrémité. Ce qu'il y avait de bien touchant, c'est qu'oubliant la misère à laquelle ils allaient se trouver exposés, ils étaient à gémir de ce que leurs pasteurs avaient à souffrir tant de pertes, d'insultes et d'ennuis à cause d'eux. Comme les pauvres femmes étaient exposées à se voir frappées et même outragées si l'ennemi revenait, nous crûmes devoir leur proposer de retourner dans les montagnes ou de se rendre dans une station missionnaire wesleyenne, assez voisine mais hors du théâtre de la guerre, où nous avions fait acheter des vivres dans la prévision que nous pourrions avoir à y envoyer des membres de notre Eglise. Le lendemain, elles prirent congé de nous pour se rendre dans cet endroit, sous la conduite de notre frère Manoah Montsi. Cette séparation fut déchirante; nous ne pûmes nous-mêmes contenir notre émotion. Nous étant tous mis à genoux, M. Gosselin fit un effort sur lui-même pour les recommander à la grâce du Seigneur, à son amour

et à sa divine protection. Après quelques jours de marche, elles arrivèrent en sûreté au terme de leur voyage et furent cordialement reçues par notre excellent frère, M. Daniel. Ah! Messieurs, c'est dans ces temps de douleur, dans ces jours de grande détresse, que l'on découvre combien est simple et grande la foi de ces chrétiens méprisés du monde, dénués de tout, traqués comme des bêtes fauves, n'ayant hélas, presque plus pour vivre que des racines! Nos propres domestiques ont dû partir aussi et se réfugier dans les montagnes. L'un d'eux, Tlapa, ayant été maltraité pour n'avoir fait autre chose qu'affirmer que le bétail qu'on nous enlevait était bien à nous, nous n'avons pas cru devoir les exposer davantage à la malveillance de cette nouvelle horde de barbares. Cependant, deux jeunes filles sont restées à notre service. Nous leur avons dit, plusieurs fois, que si elles le voulaient, elles pouvaient se réfugier auprès de leurs parents. « Non, « ont-elles répondu, nous ne voulons pas vous quitter dans « des temps si difficiles. Si le Seigneur nous appelle à mou- « rir, nous ne craignons pas de mourir avec vous. Dieu peut « nous garder et nous faire vivre ici tout aussi bien qu'ail- « leurs. » Dix vieilles femmes et deux vieillards sont aussi restés dans la station, ainsi qu'un petit garçon de douze ans.

Après le départ des volontaires venus de la colonie du Cap, nous nous hâtâmes d'écrire à leur commandant en chef pour lui faire part de l'insolente conduite de ses gens et lui demander la restitution intégrale de notre bétail. Mais n'ayant plus de chevaux, ni de messager, notre lettre resta huit jours dans notre portefeuille, et nous dûmes l'expédier par une voie indirecte, ce qui la retarda encore. Le 12 janvier, le commandant, ne l'avait pas encore reçue. Il vint alors en reconnaissance dans nos quartiers. Comme nous avions le double de notre lettre, nous lui en fîmes lecture. Il nous promit qu'il ferait son possible pour que restitution nous fût faite, « mais, » ajouta-t-il, « il y a cela de fâcheux, c'est qu'une partie de votre bétail a déjà été

tuée et mangée. » Nous avons appris depuis par les journaux, qu'on mourait de faim dans le camp! Soit qu'il ait oublié sa promesse, soit que des circonstances imprévues l'aient empêché de s'occuper de cette affaire, toujours est-il que jusqu'ici justice ne nous a pas encore été faite. La troupe de ce commandant arriva ici à la pointe du jour, ayant avec elle treize wagons, qu'on avait amenés dans la seule intention de s'emparer de toutes nos céréales. C'est avec la plus grande difficulté que nous sommes parvenus à sauver celles qui nous appartenaient et celles qui provenaient de la collecte faite pour la Société.

Outre toutes ces misères, nous avons la douleur de vous dire que, depuis septembre, la belle œuvre de notre frère Molokoli a été presque entièrement suspendue par suite du départ du chef Ramotlakoane, auprès duquel il résidait. Notre brave catéchiste est demeuré dans ces quartiers avec ses parents et plusieurs autres familles. Il n'est nullement abattu. Sa confiance dans le Seigneur est vraiment bien remarquable. Il veut retourner à Thabaneng, où il espère que le Seigneur lui accordera la joie de recommencer son œuvre. En attendant, il ne se lasse pas de rassembler les chrétiens et les païens qu'il rencontre dans les montagnes et de leur annoncer l'Évangile, consolant et fortifiant les uns, conviant les autres à la repentance. Lui et ses parents ont tout perdu.

De plus, Messieurs, j'ai la douleur de vous faire part de la mort de notre digne et pieux Benjamin. Il a été tué à Thaba-Bossiou, lors du premier assaut des Boers. Sa mort nous a tous plongés dans la plus grande tristesse. Nous l'avons pleuré comme un ami et un frère, auquel nous étions tendrement attachés. Que le Seigneur nous soit à tous en aide et qu'il fortifie notre foi!

Agréez, etc.

F. Ellenberger.

P. S. 9 Janvier.

Une triste nouvelle vient de nous parvenir, quoique pas

officiellement encore. Les Boers vont donner ordre à tous les missionnaires de quitter le Lessouto, sous peine d'être traités comme les *barbares*. Jugez de notre affreuse position. Si nous accédons à cette injonction, les païens pourront y voir une preuve que nous devenons leurs ennemis et des traîtres. Rester dans le pays, c'est nous exposer à la mort et exposer la propriété de la Société à être livrée au pillage et à la destrution. Quant à nous, et à d'autres missionnaires, nous avons déjà été traités comme les *barbares,* et nous ne pouvons pas croire qu'on nous traitera en amis, aussi longtemps qu'on ne nous aura pas rendu ce qu'on nous a enlevé.

Que nous sommes donc redoutables ! Quoi ! les Boers sont vaincus, ou ne peuvent vaincre à cause de nous, *pauvres missionnaires français !* (C'est ainsi que nous désignent ces messieurs.) Il faut donc que nous ayons des instincts bien belliqueux, ou des moyens magiques de faire vaincre des gens dont les armes sont si inférieures !

A quoi aboutira tout ceci ? Que le Seigneur soit vraiment avec nous et nous soutienne ! Quelles que soient les difficultés dans lesquelles nous nous trouvons, nous sommes loin de nous laisser abattre. *Chè, poula é tla sa*, disent les Bassoutos, « C'est un orage, il passera. » Que le Seigneur veuille qu'il en soit ainsi !



Péripéties d'un voyage médical.

Extraits d'une lettre de M. le Dr Casalis.

15 janvier 1866.

Nous jouissons, dans ce moment, d'une espèce de répit. Les Boers, fatigués et découragés, ont quitté le centre du pays,

laissant deux corps d'observation près de la frontière. Les Bassoutos sont revenus de toutes parts et fourmillent comme les papillons par un beau jour de printemps. Mais, avant ce moment de trêve, nous avons toujours été sur le qui-vive... J'ai été appelé à donner des soins à notre frère Coillard, qui a été très-dangereusement malade. Cet ami étant venu à Bérée chercher la poste, est tombé inopinément dans l'état le plus alarmant. Quoique les Boers fussent près de Bérée et qu'on s'attendît à les voir attaquer de nouveau Thaba-Bossiou, M. Maitin me fit appeler. Le messager arriva à l'aurore, un certain lundi matin. Je partis de suite, j'arrivai sans encombre à Morija pour dîner, et vers 5 heures de l'après-midi, j'étais auprès du patient. Je le trouvai au plus mal, il avait une inflammation d'entrailles et tous les symptômes d'une péritonite. Je frémis en le voyant. Heureusement, le vendredi un mieux sensible se manifesta. Lorsqu'il se fut confirmé, je crus qu'il était de mon devoir de retourner à Hermon le plus tôt possible. Or, les Boers au nombre de 1,200, avaient de nouveau traversé le Calédon, parcouru la montagne de Bérée, et, descendant de l'autre côté, étaient de nouveau près de Thaba-Bossiou. Je me rendis là pour donner des soins à quelques blessés et je pus voir à mon aise les feux du camp briller à quelque distance. Le lendemain, il me sembla qu'il me serait facile de prendre une route détournée et d'arriver sans encombre à Morija. Au moment où, passant derrière unc montagne, j'allais tourner la position que les Boers occupaient la veille, je rencontrai un homme qui me dit qu'ils étaient partis dès l'aube, et qu'ils se dirigeaient vers Morija par la route que je me proposais justement de prendre. Il m'engagea à me rendre dans un endroit où l'on apercevait des masses de guerriers noirs, pour y obtenir des renseignements sur la meilleure route à suivre. Bientôt après, deux cavaliers, leurs lances en arrêt, fondent sur moi et sur le chrétien indigène qui m'accompagnait. Je fis volte face et leur demandai ce qu'ils voulaient, s'ils ne

voyaient pas que j'étais un missionnaire. Ils ne voulaient pas trop se laisser convaincre, me prenant pour un Boer égaré. Grâces à Dieu, après quelques pourparlers, nous finîmes par nous séparer bons amis. Mon brave Luka me dit alors qu'il craignait de ne pouvoir pas suffisamment me protéger, les Bassoutos étant trop excités par l'acharnement avec lequel ils poursuivaient les Boers. Il pensa que nous ferions bien de nous détourner pour nous rendre dans le principal corps d'armée que commandait un des fils de Moshesh. Quelques minutes après j'étais en effet auprès de Mashoupa. Il me dit que les Boers s'enfuyaient vers le Calédon et que je pouvais, avec toute sécurité, suivre la vieille route des wagons qui conduit à Morija. Pour que personne ne m'inquiétât, il me donna une estafette chargée, de me remettre sain et sauf au fils de Letsié qui commandait les forces réunies près de Morija ; seulement pour que la peau noire de ce protecteur prévînt toute méprise, il le fit complétement déshabiller. Nous voilà donc partis au triple galop de nos chevaux, mon estafier numide me précédant, monté à cru sur une jument aussi sauvage que lui-même et tenant à la main trois zagaies. Chaque groupe de guerriers que nous rencontrions s'avisant de nous arrêter pour demander qui j'étais, il finit par s'impatienter et il imagina un moyen qui en valait bien un autre. Toutes les fois que le passage se trouvait obstrué, il lançait sa bête à fond de train en criant : « Gare ! faites place pour le fils de Casalis ! » Chacun alors de se ranger et de me dire au moment où je passais : « Salut ! missionnaire ! » Au pied de Koukou, je donnai quelques minutes de repos à mes chevaux. Assis sur l'herbe, j'écoutais la fusillade qui retentissait du côté du Calédon. Grâces à Dieu, quelques heures après, j'étais sain et sauf auprès de mes bons amis de Morija. Le retour à Hermon se fit sans encombre. — Pendant ce voyage, mes pensées ne pouvaient se détacher des parents et des amis que j'avais laissés en Europe. C'était le samedi 23 décembre. Ils se préparaient à célébrer la douce et pai-

sible fête de Noël en se serrant autour du foyer. « Paix sur la terre! » disaient-ils avec les anges de Bethléem. Et moi, couvert de poussière, brûlé par un soleil presque vertical, j'étais au milieu d'hommes aux regards farouches, tenant dans leurs mains des instruments de mort. Et cette fusillade qui ne cessait de se faire entendre!... Comment croire qne nous fussions à l'avant-veille de Noël?

Quatre jours après, on me redemandait à Bérée. Je partis dans la nuit, ayant devant moi trente-six lieues à franchir. Notre frère Coillard avait pris froid et se trouvait atteint d'une pleurésie au côté gauche. Je lui appliquai un vaste vésicatoire et lui fis des frictions de teinture d'iode sur le thorax. Dieu daigna bénir encore une fois mes soins, et notre ami est maintenant définitivement sur pied.

TAITI.

Les dernières nouvelles reçues de Taïti sont encourageantes. La santé de M. Atger se remettait; notre ami et les troupeaux attendaient avec impatience l'arrivée de M. et Mme Viénot; l'œuvre était en voie de progrès. A Papéété, une excellente chrétienne, femme de diacre, venait d'être recueillie dans son repos. Mme Atger écrit à ce sujet : « Je ne puis m'empêcher de regretter cette mort, car nous avions en Parémo Vahine une personne profondément pieuse et très active. C'était un vrai pilier de l'Eglise. Sa fin a été calme et sereine. La mourante ne pouvait pas beaucoup parler, mais on l'entendait répéter ; « *Alleluia! Gloire!* « *Gloire!* » Chacun se sentait encouragé en la voyant si tranquille et si ferme dans sa foi. Oh! si ma fin pouvait être aussi heureuse! »

Les écoles de notre culte sont mentionnées comme suit,

dans un rapport de M. le Commandant, commissaire impérial aux Iles de la Société.

« Les écoles protestantes, toujours fréquentées, ont dû être interrompues à Papéété, par suite de la maladie du ministre qui en était chargé.

« Un instituteur est attendu de France pour le remplacer.

« Une école va être construite à cet effet, au moyen d'une souscription faite parmi les coreligionnaires.

« Noble exemple.... que nous ne suivons pas.

« Dans les districts, plus de 1,100 enfants des deux sexes suivent les cours assez régulièrement. » (1)

(*Messager de Taïti,* samedi 13 janvier 1866.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

UNE CONGRÉGATION DE FEMMES A PÉKIN.

Nous parlions dernièrement (en Janvier 1866), d'une petite congrégation de femmes chinoises, qui se réunit dans une salle du nouvel établissement qu'a pu fonder à Pékin le révérend M. Edkins, agent de la Société des Missions de Londres. Mme Martins, femme d'un missionnaire américain, établi depuis un an dans la même ville, écrit qu'elle a eu la curiosité d'àller voir cette congrégation et fait de cette excursion une relation tout à la fois curieuse et édifiante. En voici quelques fragments.

(1) Ces élèves appartiennent aux écoles protestantes. (*Note des redact.*)

« Depuis longtemps, je désirais assister à une de ces réunions de femmes, dont le chiffre varie de 30 à 50, et dont on m'avait beaucoup parlé. Je comptais trouver d'autant plus de plaisir et de profit à cette visite, que nous sentons nous-mêmes, mon mari et moi, la nécessité d'établir quelque chose de pareil dans notre champ de travail.

« Un préjugé populaire interdit aux femmes chinoises d'assister à des réunions où se trouvent des hommes. L'empereur Kanghi, dans un de ses édits relatifs au christianisme, reproche à cette religion d'établir des pratiques absolument contraires aux coutumes chinoises, notamment le mélange des deux sexes dans les assemblées de culte. « Cet usage, « dit-il, est choquant. et suffirait, à lui seul, pour empêcher « les Chinois d'embrasser la foi des chrétiens, alors même « qu'ils n'auraient aucune autre raison de la repousser. »

« Assurément l'opinion de Kanghi, tout empereur qu'il fût, ne peut pas être regardée comme le dernier mot sur la question. Quand les Chinois auront appris par expérience, à quel point les préceptes du christianisme élèvent le niveau moral des peuples, et peuvent préserver de tout inconvénient la réunion des deux sexes dans les sanctuaires du vrai Dieu, ils ne songeront plus à s'y opposer. Mais jusque-là, le préjugé ne saurait être nié. Il est plus rare ici qu'au sud de l'empire, de voir des femmes se rendre dans les temples pour y brûler de l'encens ou faire des prières, et quand elles entrent dans les bazars ou foires religieuses, qui ont lieu plusieurs jours chaque mois, elles ont soin de se tenir dans des cours spéciales. Celles qui appartiennent aux familles riches n'y vont même le plus souvent que dans des voitures fermées, et en se faisant accompagner de leurs domestiques.

« Une distance de quatre milles (environ six kilomètres), nous sépare de la chapelle de M. Edkins, qui est à l'ouest de la ville, tandis que nous habitons la cité tartare, qui se trouve à l'est. Il nous fallait, par conséquent, traverser la *Cité impériale* ou plutôt la tourner; car cette cité, qui contient les

palais de l'Empereur et des impératrices, n'est ouverte qu'à ceux que des affaires spéciales ou de hautes protections autorisent à en franchir les portes. Les murailles qui l'entourent sont tellement hautes, qu'en les côtoyant, la seule chose que nous pussions apercevoir était le sommet des toits, aux formes bizarres, mais élégants pourtant, et couverts de tuiles jaunes et brillantes sur lesquelles le soleil jetait un éclat extraordinaire.

« Le jour de notre excursion, l'empereur devait se rendre solennellement au Tombeau des empereurs, pour y voir inaugurer un monument élevé à la mémoire de son père. En vue de cette cérémonie, les rues avaient été soigneusement réparées et nettoyées; mais on en avait éloigné tout le monde, à l'exception des gens attachés à la police, et en outre, d'immenses rideaux de couleur bleue avaient été tendus de chaque côté. Le monarque, porté dans un splendide palanquin, ne devait rien voir qui pût l'offusquer et ne rien rencontrer sur son passage qui offrît l'ombre d'un danger. Naturellement, des étrangers n'auraient pu espérer qu'on fît une exception en leur faveur, et il en résulta pour nous la nécessité de faire un long détour. On nous dit que cinq mille gardes étaient chargés de protéger le cortége impérial; qu'un immense dragon en soie jaune était porté en tête de la procession, et qu'on y voyait à cheval, couvertes de vêtements d'hommes, toutes les femmes attachées au service des impératrices.

« Un autre obstacle vint encore allonger pour nous la distance à franchir. Ce fut ce qu'on appelle « la Colline impé« riale, » éminence qu'une rue traverse bien, mais dont l'accès est strictement interdit aux étrangers. Cette colline, toute artificielle, est l'un des lieux de plaisir dont l'empereur et sa famille se sont exclusivement réservé la jouissance. De beaux arbres et des bâtiments élégants, revêtus les uns de porcelaine jaune, les autres d'une splendide couleur bleue en couronnent le sommet. On l'appelle souvent « Montagne de

« belle vue, » et quelquefois aussi « Montagne de houille, » parce qu'elle renferme dans ses flancs, dit-on, une immense quantité de charbon de terre, destiné à empêcher le souverain de manquer de combustible, dans le cas où ses ennemis réussiraient à l'assiéger dans sa capitale....

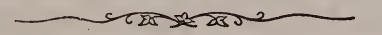
« Mais il est temps d'arriver au but de notre voyage. En entrant, après bien des encombres, dans la chapelle de M. Edkins, nous y trouvâmes, d'abord, dans une première salle, un assez nombreux auditoire d'hommes, sérieusement attentifs aux exhortations que leur adressait un prédicateur indigène. Mais ce n'était pas là la réunion que nous cherchions. Dans une autre salle, ayant son entrée particulière, étaient réunies une trentaine de femmes d'apparence tartare. Après l'échange de quelques paroles affectueuses, le service commença. On chanta une hymne très simple en l'honneur de Jésus; une prière fut faite; un Mantchoux âgé, qui est membre de l'Eglise, lut une portion de l'Ecriture sainte, en l'accompagnant de quelques explications; puis, mon mari fut invité à prêcher. En le faisant, il employa des images évidemment nouvelles pour son auditoire et qui parurent leur plaire beaucoup. Toutes l'écoutaient avec une sorte d'avidité qui faisait plaisir à voir. Trois de ces femmes aspiraient au baptême. Après la prédication, on leur adressa quelques questions. Elles y répondirent d'une manière très satisfaisante et propre à montrer que le temps employé à les instruire n'avait pas été un temps perdu. Tout, dans leurs paroles, annonçait du sérieux et de la sincérité. Mais la plus âgée surtout me frappa. Après l'avoir interrogée sur la vie, les souffrances, la mort et la résurrection du Sauveur, quelqu'un lui demanda : « Où est maintenant Jésus? » — « Ici, » répondit-elle, en portant sa main sur son cœur. A ce mot, une de ses voisines, pensant sans doute qu'elle se trompait, dit à demi-voix : « Il est dans le ciel. » Mais elle : « Oui, oui, sans doute, il est au ciel, mais il est aussi dans mon cœur. »

Dieu le voulant, ces trois catéchumènes seront baptisées

dimanche prochain. Puissent-elles prendre place dans les rangs de ces rachetés que recouvre une robe blanche, purifiée dans le sang de l'Agneau mort pour nos péchés ! L'année dernière, M. Edkins avait baptisé une veuve âgée, que la lecture de quelques-uns de nos traités avait amenée à Christ, et qui est morte depuis dans des sentiments véritablement chrétiens. Elle avait vivement recommandé à sa famille qu'on s'abstînt, à ses funérailles, de toute cérémonie tenant de loin ou de près aux pratiques de l'idolâtrie.

« Le vieux Mantchoux dont j'ai parlé, et sa femme, convertie comme lui, sont attachés à la chapelle de M. Edkins. Ce sont des gens respectables, et très connus dans tout le quartier. Ils exercent une excellente influence en attirant leurs amis aux réunions du dimanche ou de la semaine.

« Il nous faudrait pour Pékin beaucoup de ces auxiliaires indigènes, car ils réussissent mieux que les étrangers à gagner la confiance du peuple. Mais ce qu'il nous faudrait aussi, et surtout, ce sont des « femmes de la Bible, » qui puissent pénétrer dans les *Kwei-fang* (appartements des femmes), ces *zénanas* de la Chine, dont l'entrée n'est pas moins difficile à forcer que celle des zénanas de l'Inde. »



ANTILLES ANGLAISES.

HISTOIRE RELIGIEUSE D'UN NÈGRE.

Les tristes évènements dont la Jamaïque fut le théâtre, il y a quelques mois, donnent de l'intérêt à tout ce qui concerne l'histoire des missions dans ce pays. Les adversaires de la foi n'ont pas manqué d'invoquer quelques-uns de ces faits, à l'appui de leurs attaques ou de leurs dépréciations. Mais il reste prouvé, d'un autre côté, par une multitude de témoignages irréfutables, que les populations nègres vraiment

gagnées au christianisme et obéissant à son influence, se sont distinguées des autres en restant calmes et paisibles, en respectant l'ordre, et, sur plusieurs points, en réparant, autant qu'il était en elles, quelques-unes des suites funestes d'une insurrection, dont le vrai caractère n'a pas encore été bien élucidé et sur laquelle, du reste, il ne nous appartient pas d'émettre un jugement.

Un autre fait certain, c'est que depuis que l'Évangile a été prêché aux nègres des Antilles, et cette prédication est bien antérieure à l'acte d'émancipation des esclaves, beaucoup d'âmes lui ont dû ces espérances, ces consolations et cette paix qui font de la foi chrétienne le trésor le plus précieux que l'homme puisse acquérir sur la terre. Un missionnaire de la Société de Londres, le révérend M. Williams Alloway, de Ridgmount, vient d'en citer un exemple frappant. Sous la date du 30 janvier 1866, il traçait la courte biographie qu'on va lire.

« Il y a quelques semaines que la mort nous a enlevé deux membres de notre Eglise, nègres tous deux et fort âgés : d'abord une femme que depuis des années la maladie empêchait de prendre part à nos réunions; puis, Henry Ball, qui, depuis de longues années jusques à peu de jours avant sa mort, a régulièrement fréquenté la maison du Seigneur. Ces deux individus appartenaient à une classe de la population qui tend à disparaître du milieu de nous, mais Henry Ball en était certainement un des types les plus remarquables.

« Plus réfléchi que la plupart des gens de sa nation, cet homme, que je n'hésite pas à nommer notre vénérable ami, parlait souvent des voies par lesquelles Dieu l'avait attiré à lui et ne se lassait pas d'en exprimer sa reconnaissance. Enlevé brutalement, dans sa jeunesse, à sa famille et à sa patrie, il avait été transporté à Kingston, vendu et, par conséquent, voué à toutes les horreurs d'un esclavage que n'adoucissait alors aucun rayon d'espoir. Quelque étrange cependant que cela puisse paraître, il s'était attaché à son

maître, et celui-ci, ayant reconnu en lui des capacités et de la probité, l'avait promu à un poste de confiance. Dans cette situation, relativement avantageuse, l'esclave était resté longtemps étranger à cet Evangile qui promet aux âmes la véritable liberté, celle qui affranchit du péché et de la mort; mais enfin une occasion d'entendre les missionnaires s'étant présentée, il s'en était prévalu, et, sous l'influence de l'Esprit, il avait embrassé Christ, sans cesser pour cela de rester attaché et fidèle à son maître. Toute conviction sincère, cependant, a besoin d'expansion; le nouveau chrétien parla de la grâce qu'il avait reçue, et bientôt on le vit, toutes les fois que son devoir le lui permettait, s'en aller de maison en maison et de village en village, pour exhorter ses compagnons d'esclavage à se ranger comme lui sous les lois du Sauveur. Mais alors vinrent les difficultés et les épreuves. Le maître d'Henry n'était pas un homme pieux. Informé que son esclave tenait des réunions de prière, il lui déclara qu'il n'entendait pas que ses gens se fissent prédicateurs. Puis, comme à cette époque le pauvre Henry fut atteint d'une infirmité qui le rendit boiteux, on prétendit que c'était à ses courses pour l'Evangile qu'il avait gagné ce mal, et on le condamna à garder la chambre jusqu'à parfaite guérison du pied malade. Cette réclusion forcée lui parut fort pénible, mais ce fut une de ces afflictions que Dieu sait faire tourner au bien des siens. Pendant qu'elle dura, un membre de la famille du planteur vint le voir souvent, et s'étant aperçu qu'il avait bonne envie de s'instruire, prit à tâche de l'aider, en lui donnant des leçons de lecture. L'écolier fit honneur au maître, et sortit ainsi de la fournaise de l'épreuve plus sage et plus apte à faire du bien. Bien des années après, quand l'heure de l'émancipation eut sonné, il reçut en don un Nouveau Testament avec les Psaumes de David, — précieux volume, qu'il a gardé et dont il s'est servi jusques à son dernier jour.

« Je n'ai jamais pu savoir au juste quel était son âge. A son arrivée dans l'île, il ne le savait pas lui-même. Pour

l'inscrire sur le registre de la plantation, on s'était contenté de le faire lutter avec d'autres jeunes gens dont l'âge était connu, et de le classer en raison de la force qu'il avait déployée. Mais ce registre même était perdu. A sa mort, Henry Ball devait cependant être très vieux, car plusieurs de ses petits-enfants et de ses arrières petits-enfants sont membres de l'Eglise, et quelques-uns même de ces derniers sont pères de famille. Il s'était lui-même rattaché à l'Eglise en 1840, et l'on peut dire hautement que depuis cette époque, il a fait, en toutes choses, honneur à la profession de sa foi, par une conduite vraiment irréprochable.

« Les exercices de piété étaient pleins de charmes pour lui. Si nous remarquions son absence à quelqu'un de nos services, nous pouvions être certains qu'il y avait à cela quelque bonne raison; mais le plus souvent, dans ces cas-là, il avait soin de nous envoyer quelque message explicatif. Aussi longtemps qu'il a pu marcher, il a fréquenté assiduement, à Richmond, les réunions de chaque matin, et alors que ses forces commençaient à décliner rapidement, on l'entendit un jour exprimer l'intention de visiter encore une fois notre chapelle de Ridgmount. Inquiets de le voir entreprendre un voyage assez long pour un homme de son âge, ses amis essayèrent de l'en dissuader, mais il tint bon : « Ce « sera probablement pour la dernière fois, » répondit-il, et en cela il ne se trompait point, car le retour s'effectua difficilement pour lui, et ce fut quinze jours après, que la mort vint le saisir.

« Henry Ball aimait toutes les œuvres chrétiennes et donnait pour elles gaiement, d'une manière régulière et vraiment libérale. S'il s'était trouvé absent au moment d'une collecte, il ne manquait jamais d'envoyer bientôt après ce qu'il appelait « sa pite, » et, lorsque des appels extraordinaires venaient solliciter la charité des fidèles, on pouvait compter qu'il serait un des premiers à y répondre. Sous la bénédiction d'en haut, ses habitudes de travail, d'ordre, de

persévérance lui avaient assuré de l'aisance, et pas une seule fois, depuis le jour de l'émancipation où son cœur s'était réjoui d'une joie si vive, on ne l'avait entendu se plaindre d'oppression, de pauvreté, ou murmurer contre l'obligation du travail. Devenu possesseur d'une petite propriété, qu'il avait nommée « Jolimont » et qui avait fait partie de la plantation sur laquelle il avait été esclave, il s'y était adonné à des travaux de jardinage et à la culture du café, avec un tel succès qu'il avait pu élever une nombreuse famille et que, jusqu'à sa dernière heure, ni lui, ni la vieille compagne de sa vie n'ont manqué de rien. En somme, on le citait comme un bel exemple de ce que les nègres émancipés avaient pu devenir une fois rendus à la liberté, et l'on peut ajouter que si tous ceux qui avaient participé à ce bienfait avaient su en tirer les mêmes fruits que lui, l'île n'aurait pas eu à souffrir des tristes et honteuses scènes dont elle a récemment été le théâtre.

« Depuis longtemps, Henry Ball remplissait dans l'Eglise les fonctions de diacre, et s'en acquittait sans ostentation, mais avec une fidélité et un dévouement exemplaires. A ses funérailles, célébrées le dimanche 3 décembre dernier, ses collègues dans le diaconat, tous de la même race que lui, avaient voulu se charger de porter en terre sa dépouille mortelle. C'était le soir, un soir ressemblant à nos plus belles et plus douces soirées d'Europe, et je ne saurais dire avec quelle émotion recueillie et sérieuse, les centaines d'amis qui avaient voulu rendre cet hommage à la mémoire dn défunt, entonnèrent un de ces splendides cantiques dans lesquels la foi chrétienne se plaît à exprimer ses espérances de résurrection et de vie.

« Ainsi a passé parmi nous ce serviteur de Christ, si humble, mais si vivant et si pieux. Combien sont admirables les voies miséricordieuses de la providence qui, dans sa jeunesse, l'avait transporté dans ce pays, pour l'y mettre en possession de la seule chose nécessaire, de cette perle

de grand prix, qu'il n'eut, selon toute apparence, jamais rencontrée sur le sol africain. On l'avait souvent entendu s'appliquer à lui-même ces paroles de Joseph à ses frères : « Ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais c'est Dieu. »



AMÉRIQUE DU SUD.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS PATAGONIENNES.

Cette institution, qui porte comme inscrit sur son acte de fondation le nom vénéré du pieux martyr Allan Gardiner, a eu dernièrement son assemblée générale à Londres, sous la présidence de l'évêque de Rochester.

Du rapport lu dans cette séance, il résulte que la Société, qui embrasse dans son champ d'activité, non-seulement la Patagonie proprement dite, mais toute la partie méridionale de l'Amérique du Sud, y a fondé sept stations, desservies par douze agents, auxquels on pourrait ajouter plusieurs chapelains anglicans, établis sur différents points du pays, entre autres au Chili et au Pérou. L'œuvre première, celle de la Terre de feu, est en voie de progrès et commence à porter des fruits. L'année dernière, quatre jeunes indigènes de ces îles ont été amenés en Angleterre et y font leurs études. On espère que, Dieu le voulant, ils pourront un jour devenir des évangélistes ou des pasteurs parmi leurs compatriotes.

Les recettes de la Société se sont élevées, en 1865, à plus de 150,000 francs, dont la seule ville de Liverpool a souscrit près du quart. Un don de 500 livres (12,500 fr.), fait par un négociant de cette ville, a fourni au révérend Allan Gardiner, fils du martyr, qui évangélise les Patagons du Chili, l'occasion de faire preuve d'une rare abnégation. Cette somme avait été donnée pour l'aider à se construire un presbytère; mais, avec l'assentiment du donateur, le missionnaire a mieux aimé continuer à vivre dans une misérable hutte,

et consacrer l'argent à la fondation d'un petit hôpital pour les Patagons malades ou infirmes.

Quelques détails sur les mœurs des naturels de la Terre de Feu, montreront à quel point ces races dégradées ont besoin d'être relevées, et contre quelles difficultés ont à lutter les pieux serviteurs de Christ qui s'y emploient.

On ne trouve chez les Patagons de ces contrées, aucune trace bien distincte d'idées religieuses ou de culte rendu à une divinité quelconque; leur langue même ne possède que peu de termes destinés à exprimer des notions intellectuelles ou morales. Ils laissent leur sol inculte et ne se nourissent que de poisson, de fruits sauvages ou même de certaines mousses que partout ailleurs on regarderait comme incapables de servir à l'alimentation de l'homme. Pour vêtements, ils n'ont que quelques lambeaux de peaux de veau marin ou d'autres animaux d'espèces inférieures, car il n'y a dans le pays ni chevaux, ni bœufs, ni chèvres ni moutons. Leurs mœurs sont, à l'avenant de leur condition extérieure, tout ce que l'on peut concevoir de moins rationnel et de plus grossier. Paresseux, imprévoyants, mais avec cela facilement irritables, ils n'ont, quand leurs passions sont en mouvement, d'autre principe pour les calmer ou les retenir, qu'une sorte de lâcheté naturelle, qui est elle-même une autre sorte d'infériorité. La polygamie est généralement en usage parmi eux; des vieillards ont souvent plusieurs femmes d'âges divers; mais, en revanche, on trouve, du moins dans quelques tribus, une coutume assez bizarre et qui paraît tenir à une sorte de superstition : les jeunes gens y épousent des femmes qui pourraient être leurs mères, souvent même leurs grand'-mères.

Malgré ces obstacles, dont l'expérience de dix ans a constaté la puissance, les missionnaires ont obtenu quelques résultats encourageants. L'un d'eux, M. Briggs, est parvenu à faire du patagon une langue écrite, et sur les îles Falkland

surtout, où se trouve le siège de la mission, l'Evangile commence à porter des fruits. La prédication y est écoutée avec un certain respect, les réunions de prière ou d'étude des saints Livres sont fréquentées avec un certain entrain, et quelques individus paraissent avoir reçu des impressions assez sérieuses pour qu'on les voie essayer d'en faire part à leurs concitoyens. L'un d'eux, nommé Ookokko, a même couru des dangers et supporté quelques persécutions, pour avoir entrepris cette tâche avec plus de courage peut-être que de prudence.

En somme, l'œuvre à laquelle le capitaine Allan Gardiner et ses nobles compagnons de martyre avaient si admirablement sacrifié leurs vies, n'en est encore qu'à ses petits commencements; mais elle marche cependant et les missionnaires qui la poursuivent ont confiance dans le succès. Quel chrétien ne se plairait à voir, dans ces faits et dans cette attente, l'accomplissement des promesses faites à la foi qui se dévoue?



ANGLETERRE.

ÉVANGÉLISATION DES BOHÉMIENS.

Chacun connaît, au moins pour en avoir entendu parler, cette race mystérieuse qui, sous le nom de Bohémiens, de Zingaris, de Gipsies ou autres, se trouve disséminée en tant de lieux divers, se pliant à certaines prescriptions de la vie civilisée quand elle y est forcée, mais conservant partout ses habitudes d'indépendance vagabonde, habitant autant que possible sous la tente, et se livrant, pour vivre, à toutes sortes de métiers, y compris trop souvent des actes réprouvés par les lois civiles, ou même par les plus simples notions de la morale ordinaire.

Ces populations errantes ne sont pas chrétiennes, et

comme telles, une place peut être accordée dans nos pages aux efforts tentés pour les amener à la connaissance de l'Évangile. Les chrétiens anglais n'ont pas négligé cette tâche. La relation suivante, empruntée à un rapport sur l'œuvre des « Femmes de la Bible » (ou de l'*Anneau nécessaire*), montrera qu'ils n'ont pas entièrement perdu leur peine.

« J'ai eu dernièrement, écrit une dame, le plaisir d'assister à un thé que quelques personnes pieuses ont offert à un assez grand nombre de Gipsies, attirés de quelques-uns des quartiers les plus retirés de la banlieue de Londres. Il y avait là, dans une vaste salle d'école, une soixantaine d'hommes et de femmes, à la figure animée, et les yeux brillant de cet éclat qui est particulier à leur race.

« Quelques-unes des femmes ne manquaient pas de beauté, et tous paraissaient avoir à cœur, soit par la décence de leur mise, soit par leur bonne tenue, de faire honneur aux intentions bienveillantes des hôtes qui leur avaient préparé cette petite fête.

« Les hommes et les enfants, au teint bruni comme le sol qu'ils aiment à fouler d'un pied léger, et la tête couronnée de ces chevelures épaisses et noires à travers lesquelles le peigne n'a jamais passé, paraissaient jouir avec délices d'un thé comme ils disaient n'en avoir jamais goûté. Après que l'un des assistants eut imploré la bénédiction divine, tout alla bien d'abord; mais quelques paroles d'une dame, qui céda à un mouvement peu réfléchi, risquèrent de tout compromettre. Prenant pour point de départ le contraste qui existe entre la Parole de Dieu, toujours véridique, et les mensonges pour lesquels sont célèbres les diseurs et les diseuses de bonne fortune bohémiens, elle en prit naturellement occasion de condamner les pratiques de ces derniers. Assurément, l'intention était excellente et la remarque juste; mais l'attaque peu habile. En l'entendant, une jeune fille, vêtue d'un éclatant manteau rouge, se leva tout en colère, et d'un ton peu respectueux s'écria, que les Gipsies n'étaient

pas les seuls qui fissent des mensonges ou des horoscopes, et qu'au surplus elle n'était pas venue à cette réunion pour s'entendre traiter de menteuse.

« Pour calmer cet orage, il fallut quelques mots affectueux de M. Burns, missionnaire parmi les Gipsies. Mais bientôt après, un des assistants, élevant tout à coup la voix, accusa un des petits bohémiens de lui avoir volé son mouchoir. Autre transport d'indignation qui de nouveau manqua tout perdre, mais qu'à la longue pourtant, d'autres paroles bienveillantes réussirent à dissiper.

« Le thé pris, nous nous levâmes tous, nous chantâmes un cantique, quelqu'un lut le chapitre XIe de saint Luc et M. Burns fit une prière. Pendant ces pieux exercices, tous nos hôtes eurent une tenue parfaitement convenable, et ce fut avec la même attention qn'ils écoutèrent M. Burns leur adresser de pressants appels. Son discours, parfaitement approprié à leurs habitudes, se composait d'idées qu'ils pouvaient bien comprendre. Partant de ce fait qu'il n'y a point ici-bas de cité permanente pour l'homme, il dépeignit vivement les misères et les iniquités d'une ville comme Londres, la compara à cette Jérusalem céleste aux splendeurs divines, où il n'y aura plus ni péché, ni souffrances, ni mort, et en tira cette conclusion, que c'était surtout vers ce lieu de paix que ses auditeurs devaient tourner leurs regards. Il leur montra ensuite que Christ seul pouvait les introduire dans cette patrie d'en haut, et s'inspirant des paroles mêmes du cantique que nous avions chanté, il les exhorta à planter chaque soir leurs tentes à une journée de marche plus près de cette bienheureuse patrie à laquelle doivent aboutir toutes les pérégrinations humaines.

« Mais ce ne fut pas tout. Après M. Burns, une femme âgée, vêtue très proprement, et dont la belle figure respirait tout à la fois le bonheur et la bienveillance, se leva pour parler. Elle voulait dire à « ses chers amis » ce que le Seigneur avait fait « pour son âme. »

« Depuis que je suis veuve, dit-elle, j'ai péniblement élevé neuf enfants; mais de combien de bénédictions Dieu m'a comblée! Dans ses compassions, il m'a fait venir à Jésus. Et Jésus, oh! ce charitable Jésus, avec quelle tendresse il m'a reçue dans son bercail! » C'est lui qui a fait de moi l'heureuse femme que vous voyez. Je ne saurais lire la Bible, mais je prends plaisir à l'entendre lire et à faire ce qu'elle me commande. Et cependant vous savez ce que j'ai été! Vous rappelez-vous, Sélina (ces mots s'adressaient à une femme assise de l'autre côté de la table), vous rappelez-vous combien de fois nous sommes allées ensemble dire la bonne fortune, en prononçant, comme on l'a dit, des mensonges de toute espèce? A présent, je ne ferais plus rien de pareil, quand on m'offrirait tout l'or du monde. Croyez-moi, Sélina, renoncez à ces mauvaises pratiques et venez me rejoindre.—Oui, venez à Jésus, vous tous, venez à lui sur-le-champ, et tels que vous êtes. On vous a souvent parlé de lui, mais l'avez-vous regardé? Lui avez-vous demandé le pardon de vos péchés?—Telle que je suis, je m'agenouille, chaque matin et chaque soir, devant mon Dieu, et ce moment de parler avec Jésus, je l'attends toujours avec impatience, j'en jouis toujours avec bonheur. C'est la première fois, je pense, que vous entendez une femme de notre tribu vous parler ainsi. Mais, chers amis, écoutez-la. Cherchez Jésus; venez à Jésus. Il n'y a, voyez-vous, que deux chemins, l'un qui conduit au ciel, l'autre qui mène en enfer. Au nom de Christ, prenez le bon; au nom de Christ, faites-le sur-le-champ, sans perdre un instant de plus. »

« Telle fut, aussi exactement qu'on peut la reproduire, l'allocution de cette femme; et, en parlant ainsi, ses manières étaient si expressives, sa voix tout à la fois si pénétrante et si douce que les assistants étaient universellement captivés et que tous les regards étaient fixés sur elle. Elle me rappela d'une manière frappante la Samaritaine disant à ses conci-

toyens: « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai « fait; n'est-ce point le Christ? »

« La réunion terminée, je m'entretins avec plusieurs des assistants, et y pris le plus vif intérêt. Quelques-uns d'entre eux me parurent chercher sérieusement la vérité. Un vieillard de soixante-quatorze ans me toucha beaucoup. Il me déclara que lui aussi avait trouvé le bonheur en Jésus, qu'il le priait constamment; que ce nom lui était cher, qu'en le prononçant son cœur tressaillait au-dedans de lui, et qu'il se sentait prêt à se laiser couper en morceaux, s'il le fallait, pour rester fidèle à ce maître béni. »



PERSE ET RUSSIE.

Nous aimons, et nous osons espérer que nos lecteurs aiment comme nous, à suivre les œuvres dont les succès ou les épreuves ont une fois fixé notre attention. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir consigner ici quelques bonnes nouvelles arrivées des deux pays nommés en tête de ces lignes.

En février dernier (page 78), nous annoncions que le schah de Perse, ayant égard aux demandes du représentant de l'Angleterre à sa cour, avait retiré de la province d'Oroumiah un gouverneur hostile aux Nestoriens de ces contrées, l'avait remplacé par un officier chrétien, et avait, en outre, fait don à la congrégation d'Oroumiah d'un terrain et d'une somme de 100 livres sterling pour l'aider à se construire un temple. Nous apprenons aujourd'hui que, sous l'influence de cet exemple, le premier ministre et d'autres hauts fonctionnaires du gouvernement persan ont libéralement souscrit pour le même objet, et qu'à leur tour, ils ont été imités par les représentants de l'Angleterre, de la France, de la Tur-

quie, et de la Russie, ainsi que par les principaux négociants des cités de Téhéran et de Thabis.

Le comité anglais de l'Alliance évangélique, à l'intervention duquel sont dus, après Dieu, ces heureux changements dans la situation des Nestoriens d'Oroumiah, a eu soin d'exprimer sa vive reconnaissance dans une lettre qu'il vient d'adresser au schah.

En Russie aussi, la sainte cause de la liberté religieuse vient de faire un pas. On n'aura pas oublié les intéressants détails donnés par nous sur ces habitants de la province russe de Chirwan, qui, sous la direction spirituelle d'un jeune Arménien, élève de la Société des missions de Bâle, s'étaient appliqués à l'étude des saintes Ecritures et constitués en congrégation évangélique (*Journal des Missions*, livraison de novembre 1865, page 422 et suiv.). Constamment persécutés pour ce fait par les Arméniens de la contrée, et privés de tout service religieux, les chrétiens évangéliques de Chimachi, principale ville de la province, avaient profité d'une visite du frère de l'empereur pour demander la répression de ces mesures vexatoires, et grâces à Dieu, leur courageuse patience n'a pas été vaine. Une lettre d'Erzerum annonce qu'un ordre impérial, adressé au gouverneur de la province, accorde aux protestants de Chimachi toutes les libertés qu'ils sollicitaient, à la regrettable condition, il est vrai, qu'ils ne chercheront pas à faire de prosélytes. Ils pourront donc, à l'avenir, se bâtir un temple, se donner un pasteur et se réunir sans crainte pour célébrer leur culte en commun. La congrégation, qui comprend cent six familles, soit environ cinq cents individus, paraît en mesure de suffire elle-même à tous ses besoins ; il ne lui reste qu'à trouver un pasteur bien qualifié et dûment consacré au saint ministère, qui puisse travailler efficacement au développement de la piété dans son sein. Les missionnaires arméniens d'Oroumiah, qui depuis longtemps sont en rapport avec cette Eglise naissante, s'efforcent de lui venir en aide pour cet objet.

Encouragés par ce succès de leurs frères de Chimachi, quelques habitants de deux autres villes du pays, celles d'Echmiadzin et d'Alexandropol, ou Gunini, sont en instance pour obtenir du gouvernement la même protection; mais, comme ils sont moins nombreux, on craint qu'ils n'y réussissent pas de sitôt. Il y a, dans chacune de ces localités, une vingtaine de familles qui se sont nettement prononcées pour l'Evangile. La persécution ne leur a pas manqué non plus; à diverses reprises on a brûlé leurs livres religieux, et elles ont eu à supporter des injures de toute espèce. Des démarches viennent d'être tentées en leur faveur par le comité de l'Alliance évangélique d'Angleterre.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

LA RÉPUBLIQUE NÈGRE DE LIBÉRIA.

Cet état, fondé comme l'on sait, sur la côte occidentale d'Afrique, par d'anciens nègres affranchis, paraît répondre de plus en plus aux espérances qu'il a dès l'origine inspirées aux amis de la race noire. D'un tableau de sa situation, lu naguère devant la Société américaine de colonisation, il résulte que, soit à Libéria, soit dans les contrées adjacentes, les idées et la civilisation chrétiennes font des progrès remarquables. Les quatre mille Africains du Congo que les vaisseaux chargés de réprimer la traite ont, à différentes reprises, déposés sur le sol de la république, y ont été les objets des soins les mieux entendus et sont devenus, à peu d'exceptions près, des travailleurs rangés et utiles. Dernièrement, on a fondé à Monrovia, sous le nom *d'Athéneum*, une institution dont le but est d'élever le niveau intellectuel de la jeunesse. Après une discussion de trois jours, engagée sur les meilleures méthodes d'instruction et sur les qualités à requérir

des maîtres, on a jeté les bases d'une sorte d'université nationale. L'année dernière, plusieurs Etats, notamment la Suède, la Norwège, les Pays-Bas et Haïti, ont conclu avec la république des traités aussi honorables qu'avantageux. Dans la convention faite avec Haïti, il a été nettement stipulé que la traite des nègres serait considérée comme crime de piraterie et punie comme tel. Le gouvernement enfin, donne de grands encouragements à l'agriculture, favorise surtout la substitution des machines à l'emploi des bras dans la fabrication du sucre, et en général ne néglige rien de ce qui peut contribuer au développement des institutions sociales, de l'éducation du peuple et des diverses branches d'industrie qui conviennent le mieux au pays.

De semblables nouvelles, concernant une race qu'on a si longtemps regardée comme incapable d'autre chose que de croupir dans les abrutissantes misères de l'esclavage, sont de celles que le chrétien aime à classer parmi les meilleures. Ajoutons que les pasteurs de Libéria ont souvent à raconter des exemples de foi, de dévouement et de piété qui feraient honneur à d'anciennes communautés chrétiennes, et que de ce petit coin de terre, enfin, le christianisme rayonne au loin de manière à promettre, dans un avenir plus ou moins prochain, des résultats que, selon toute apparence, des missionnaires de race blanche n'obtiendraient que beaucoup plus lentement.



NOUVELLES RÉCENTES

ALLEMAGNE.

GRANDES CONFÉRENCES SUR L'ŒUVRE DES MISSIONS.

On lit dans l'*Espérance* du 18 mai :

« Les principales Sociétés de Missions du continent se sont réunies en Conférences générales, à Brême, l'une des villes libres anséatiques. Ces Conférences ont duré quatre jours consécutifs, les 8, 9, 10 et 11 mai, du matin jusqu'au soir. Chacune des Sociétés qui y ont pris part s'y était fait représenter par deux délégués. Ces Sociétés sont celles du Rhin, du nord de l'Allemagne, de Leipsig, de Brême, des frères de l'Unité, de Wurtemberg, de Danemark, de Suède, de Norwége, de Finlande, d'Utrecht, de Paris. On y a regretté l'absence de délégués de la plus grande Société des Missions du continent, celle de Bâle. La Société des missions de Paris s'y était fait représenter par M. le pasteur GrandPierre et M. le directeur Casalis; mais la situation grave de la mission française du sud de l'Afrique a empêché ce dernier de quitter son poste et de prendre part à ces solennelles assemblées.

« On jugera de leur importance par les sujets qui y ont été traités, et dont voici les principaux : 1. Quelles conditions sont exigibles des candidats qui se présentent pour être admis dans une maison de missions ? 2. Quelle est la nature et le degré de l'instruction, et en général quelle est l'éducation qu'il convient de donner aux élèves dans les établissements destinés à former des missionnaires ? 3. Quels principes doi-

vent présider à là fondation des écoles de catéchistes indigènes, et quelles mesures faut-il prendre pour les bien diriger? 4. Quelle est la forme que la prédication de l'Evangile doit revêtir parmi les peuples païens? 5. Dans quels rapports l'industrie et le commerce se trouvent-ils avec l'œuvre des missions, et jusqu'à quel point les comités directeurs de l'œuvre doivent-ils s'en préoccuper? 6. Publication d'un grand atlas des missions, avec notices, renseignements, etc., et d'une chronique annuelle des progrès de l'œuvre des missions évangéliques.

« Chacun de ces sujets, après avoir été traité dans un mémoire écrit, solide, étendu, par un rapporteur nommé à l'avance, est devenu l'objet de sérieuses et mûres délibérations dont un procès-verbal a été conservé, et qui deviendra probablement le sujet d'une publication spéciale.

« L'esprit le plus fraternel n'a cessé de régner dans toutes les séances dont nous venons de parler, depuis la première jusqu'à la dernière. Elles ont été présidées par le Dr Hoffmann, surintendant général ecclésiastique à Berlin, et ancien directeur de l'Institut des missions de Bâle, nommé président, et par le Dr et professeur Luthardt, de Leipsig, élu vice-président. Presque tous les directeurs des instituts de missions du continent y étaient présents à titre de délégués, et plusieurs missionnaires de la Chine, de l'Inde et du sud de l'Afrique avaient obtenu l'autorisation d'y assister avec voix consultative.

« Les chrétiens évangéliques de Brême, appartenant soit aux Eglises réformées, qui y sont en majorité, soit aux Eglises de la Confession d'Augsbourg, ont exercé envers tous les frères étrangers qui s'étaient rendus à leur fraternelle invitation une touchante et libérale hospitalité.

« Pendant qu'ils traversaient les différents Etats de l'Allemagne, en se dirigeant sur Brême, à l'embouchure du Weser, les délégués des Sociétés de missions ont rencontré sur leur route de nombreux corps de troupes mobilisées, qui se

rendaient aux postes qui leur avaient été assignés par leurs chefs militaires. Ainsi, tandis que le pays se préparait à une guerre (qu'il plaise au Seigneur de détourner!) des disciples de Jésus-Christ allaient au rendez-vous de la fraternité chrétienne, pour se concerter ensemble sur les meilleurs moyens d'étendre et de consolider l'œuvre toute pacifique de la propagation de l'Evangile de Jésus-Christ dans le monde entier.

» G. P. »

ANGLETERRE.

SOCIÉTÉS DES MISSIONS.

C'est, comme l'on sait, à la fin d'avril et dans le courant du moi de mai que se tiennent a Londres les Assemblées générales des institutions religieuses anglaises et en particulier celles qui ont les missions pour objet. A l'heure qu'il est, nous n'avons pas encore sous les yeux un tableau de ces grandes solennités; mais en ce qui concerne celles dont nous avons à nous occuper ici, nous pouvons dire qu'elles ont été des plus édifiantes. Durant le dernier exercice, les recettes des Sociétés de missions ont généralement dépassé celle des années précédentes, et d'à peu près tous les champs de travail importants, on a pu donner des nouvelles pleines d'encouragement. L'Inde anglaise surtout paraît, sous ce rapport, infliger les plus éclatants démentis à ceux qui représentent le christianisme comme une religion déchue et sans force. Nous aurons occasion d'en fournir la preuve en citant quelques paroles des hommes qui connaissent le mieux la marche des choses dans ce pays.

JUIFS BAPTISÉS.

Le 15 avril dernier, l'infatigable missionnaire des Juifs de Londres, le révérend Docteur Ewald, a baptisé, dans sa

chapelle, une famille juive composée du père, de la mère, d'un fils parvenu à l'âge viril et de cinq enfants moins âgés.

Des adversaires de l'évangélisation du peuple israélite avaient avancé dernièrement que l'Evangile n'a fait jusqu'à ce jour aucun progrès parmi les Juifs anglais. Le Docteur Ewald a répondu à cette assertion par des chiffres qui lui sont en quelque sorte personnels. A lui seul, depuis qu'il s'est mis à l'œuvre parmi ses anciens coreligionnaires, il lui a été donné de baptiser vingt familles, comprenant ensemble 93 personnes, et en outre vingt-neuf individus isolés, appartenant à diverses communautés israélites d'Angleterre.

UN PRINCE INDOU RECONNAISSANT.

On sait que dans l'Eglise anglicane, un assez grand nombre de rectorats ou places de pasteurs sont à la nomination du seigneur ou grand propriétaire dans les domaines duquel la paroisse est située. Cet usage, que la réforme a hérité du catholicisme romain, vient de donner lieu à un fait qui ne manque pas d'intérêt.

Un prince indou bien connu, le Maharajah Dhuleep Singh, qui habite depuis longtemps l'Angleterre et qui est fort riche, a fait dans le comté de Norfolk l'acquisition d'une vaste propriété, à laquelle se trouve attaché le droit de nommer le pasteur d'une paroisse importante, nommée Elveden. Ce poste étant devenu vacant, le Marahajah vient d'y appeler un ecclésiastique très estimé, le révérend W. J. Jay. Et pourquoi son choix est-il tombé sur cet homme? Parce que dans sa jeunesse, M. Jay a été missionnaire dans l'Inde et que c'est lui dont Dieu s'est servi alors pour amener à la foi chrétienne le Marahajah Dhuleep Singh.

ABYSSINIE.

DÉLIVRANCE DES MISSIONNAIRES EMPRISONNÉS.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à ceux de nos lecteurs qui ne la connaîtraient pas encore, une très heureuse nouvelle. C'est que le roi Théodore, cédant enfin aux réclamations de M. Rassam, l'envoyé du gouvernement anglais, s'est décidé à faire ouvrir devant les révérends Stern et Rosenthal et devant le consul anglais, M. Cameron, les portes de la forteresse où ils ont été captifs près de deux ans. Ils ont dû partir pour l'Angleterre avec M. Rassam, vers la fin du mois de mars. D'autres prisonniers, parmi lesquels se trouvaient des français, paraissent avoir été rendus en même temps à la liberté, et cette fois, la nouvelle peut être envisagée comme certaine, puisqu'elle a été officiellement communiquée au parlement anglais par un des membres du ministère.

Cette cessation d'une longue et cruelle épreuve, supportée avec une admirable résignation chrétienne, réjouira, non-seulement les amis des missions, mais tous ceux qui détestent l'injustice et l'oppression des consciences. Ils béniront Dieu de s'être ainsi souvenu de ses serviteurs affligés au service de leur maître. Beaucoup de prières le lui avaient demandé et les pauvres captifs, leurs lettres en font foi, n'avaient jamais cessé d'espérer en lui. Qui ne s'associerait de cœur à la joie de leurs familles, de leurs amis, et, en ce qui concerne les missionnaires, à celle de la Société qui les avait envoyés en Abyssinie?

Cette Société est celle de Londres pour l'évangélisation des Israélites. C'était en effet aux Juifs d'Abyssinie surtout que MM. Stern et Rosenthal avaient mission d'annoncer l'Evangile de Christ, et au début de leurs travaux, tout avait paru se réunir pour leur assurer de beaux succès. Tous les deux paraissaient d'ailleurs particulièrement appelés à cette œu-

vre, puisqu'ils sont l'un et l'autre des Israélites convertis et que, longtemps avant leurs malheurs, ils s'étaient montrés animés d'un zèle ardent pour le salut de leurs anciens coreligionnaires.

Après sa conversion, M. Stern était entré dans l'asile industriel pour les Juifs, fondé à Londres par la Société. Il avait commencé par y apprendre un métier, mais tout en l'exerçant, il s'était livré à l'étude, et avait tout spécialement pris pour objet de ses travaux la langue hébraïque, les livres de l'Ancien Testament et tout ce qui pouvait lui être le plus utile pour l'instruction de son peuple. Il avait ensuite été envoyé en Orient, où, pendant plusieurs années, ses capacités et son dévouement l'avaient fait remarquer. On lui doit l'établissement d'une mission pour les Juifs à Bagdad; il avait visité, à travers bien des fatigues et des dangers, les Juifs disséminés d'une partie de la Perse, de l'Arménie, de l'Egypte, de l'Arabie, et travaillé avec succès à Constantinople, d'où il avait pris le chemin de l'Abyssinie.

Le retour des missionnaires libérés donnera sans doute lieu à des communications et à des récits intéressants, dont nous aurons soin de faire part à nos lecteurs.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Nous avons annoncé le départ du célèbre missionnaire et voyageur Livingstone, pour un nouveau voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique. Une note, publiée récemment dans l'*Espérance*, nous apprend qu'au mois de janvier dernier, il était encore à Zanzibar, où il attendait un vapeur sur lequel il devait remonter le Iorouma aussi haut que le tirant d'eau du navire le permettrait, et de là s'enfoncer dans les solitudes africaines. Dans ses dernières lettres, il donne des détails intéressants sur cette ville, chef-lieu de l'île qui porte le même nom. On sait qu'elle est sous la

domination d'un sultan qui portait jadis le titre d'Iman de Mascate, et dont le pouvoir s'étend sur une partie des côtes du Zanguebar. L'esclavage y règne comme dans tous les pays où l'islamisme a établi son empire. La ville fourmille d'esclaves dont la plupart ont été enlevés par des marchands, on devrait dire par des traqueurs arabes, de ces contrées que baigne le lac Nyassa. Le marché où ces malheureux sont exposés et mis en vente offre un tableau des plus affligeants. Ils sentent l'état de dégradation dans lequel ils sont plongés, car l'humiliation, la tristesse et l'abattement se peignent sur leurs visages. Ils sont alignés comme des chevaux dans un champ de foire. Quand le Dr Livingstone a visité ce marché, il a vu un marchand qui tenait par la main un négrillon, et qui criait « sept dollars! » Lorsqu'un arabe ou un persan avise un esclave qu'il désire acheter, il s'en approche, lui ouvre la bouche pour examiner sa denture, inspecte son corps pour s'assurer qu'il n'a pas de plaie. S'il aperçoit des cicatrices il en demande la cause, car si elles viennent de coups de fouet, il en conclut que le sujet a un mauvais caractère, ce qui détermine un rabais considérable. Avant de conclure le marché, il jette sa canne à une certaine distance en faisant signe à l'esclave de l'aller chercher, pour qu'il puisse juger si son pas est solide et sa démarche aisée. Une telle vue en dit plus que bien des livres, pour inspirer de l'horreur pour cette criminelle institution.»

Un fait tout récent, que racontent divers journaux, montre une fois de plus à quels dangers s'exposent les voyageurs que l'amour des découvertes ou d'autres motifs attirent dans l'intérieur de l'Afrique. C'est le massacre, par les Somaélis du Djuba, du baron de Decken, qui remontait en bateau à vapeur, un des fleuves du pays. A la suite d'une discussion au sujet d'une fourniture de vivres, le voyageur avait refusé de donner la main à un chef. Dès ce moment sa mort fut résolue. On garota ses compagnons de voyage, on l'entraîna

lui-même à quelque distance et, après l'avoir transpercé d'une lance, on jeta son corps dans la rivière.

UNE ŒUVRE POUR LES LÉPREUX A JÉRUSALEM.

Nous avons mentionné, à diverses reprises, les efforts tentés dans l'Inde, en faveur de cette classe si misérable qu'on n'a pas besoin de plaindre autrement qu'en leur donnant ce sinistre nom de *lépreux*. Les journaux religieux nous apprennent qu'une œuvre du même genre va être tentée à Jérusalem.

Une comtesse allemande, dont nous regrettons de ne pouvoir dire le nom, a pris des mesures pour assurer à un hôpital qu'on se propose de fonder le linge, la literie et les habillements nécessaires. Les diaconesses de Jérusalem ont offert leurs services pour les soins à donner, et un comité, composé de l'évêque protestant, M. Gobat, du consul Rosen, des révérends Chaplin et Valentiner, a accepté la direction générale de l'œuvre. Il a déjà fait l'acquisition d'une maison convenable, située en dehors de la porte de Jaffa, et recueilli une grande partie des vingt-cinq mille francs jugés nécessaires pour couvrir les premiers frais de l'établissement.

JAPON

Un missionnaire américain fixé à Yokohama, le révérend Ballagh, annonce, en date du 18 novembre dernier, qu'il avait eu, quelques jours auparavant, le bonheur d'administrer le baptême au premier Japonais qui ait eu le courage de faire profession de christianisme. C'est un ancien médecin, que des infirmités ont fait renoncer à sa profession depuis quelques années, mais dont l'intelligence a conservé toute sa vigueur, et qui paraît avoir parfaitement compris et reçu, en toute simplicité de cœur, toutes les doctrines essentielles de la foi.

Avant de l'admettre dans l'Église, le missionnaire lui avait mis sous les yeux, tous les dangers auxquels il s'exposait en embrassant une foi contre laquelle les lois et les usages du Japon sont si sévères. Mais ces prévisions ne l'ont pas plus arrêté qu'elles n'ont empêché sa femme, son fils et sa famille d'assister à la cérémonie du baptême et de témoigner tout le plaisir qu'ils y ont pris. Ailleurs qu'au Japon, un fait pareil n'aurait d'autre importance que celle qu'a toujours la conversion d'une âme, mais c'est un véritable événement dans un pays où le nom de Jésus est l'objet d'une telle exécration.

GENÈVE.

La *Semaine religieuse* annonce qu'en apprenant les malheurs de la mission française du Lessouto, le comité auxiliaire genevois de la Société des missions de Paris a organisé, pour venir en aide à cette œuvre, une collecte spéciale qui a produit la somme de 3,656 francs, tous frais déduits. Nos lecteurs savent que cette preuve de sympathie fraternelle n'est pas la seule que les Eglises de la Suisse romande aient donnée à l'œuvre du Lessouto.

UN NOUVEAU NAUFRAGE.

Les journaux anglais annoncent que le *John Wesley,* vaisseau de la Société des missions wesleyennes, a été, en novembre dernier, jeté sur un écueil de la baie de Tonga, et s'y est brisé. Heureusement personne n'a péri. Avant de quitter le bâtiment, plusieurs missionnaires qui se trouvaient à bord, eurent ensemble, dans la cabine, une réunion de prières d'autant plus solennelle qu'à ce moment ils ne voyaient encore aucun moyen assuré de délivrance. Il y avait vingt ans que la Société employait le *John Wesley* au service de ses missions dans les mers de l'Océanie.

Paris. — Typ. de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU SUD DE L'AFRIQUE.

Paris, 11 juin 1866.

Lorsque nous fîmes connaître à nos lecteurs l'inique mesure que le Conseil de l'Etat-Libre avait décrétée contre nos missionnaires, nous avions quelque espoir qu'elle ne serait pas exécutée. Il nous semblait difficile que l'on n'abandonnât pas un projet que le président lui-même avait combattu, et dont la seule énonciation avait indigné tout ce qu'il y a d'âmes honnêtes et de cœurs généreux dans la Colonie du Cap. Nous nous demandions où l'on trouverait des hommes qui consentissent à se charger de l'odieuse mission d'aller arracher de leurs demeures des serviteurs et des servantes de Christ sans défense, dont le seul crime était d'aimer les populations auxquelles ils avaient consacré leur vie, et dont Dieu lui-même, par une vocation spéciale, leur avait confié le soin. Hélas ! nous avions oublié jusqu'où peut aller l'aveuglement des passions, et avec quelle facilité la politique se débarrasse de tout scrupule, lorsque les intérêts de l'Evangile la contrarient.

Le dernier courrier nous a apporté la nouvelle que, dès les premiers jours de mars, les Boers sont allés, les armes à la main, signifier l'ordre de partir à ceux de nos missionnaires dont les stations se trouvaient en dehors de la ligne de défense dans laquelle se tenaient les indigènes. Nos frè-

res ont vainement protesté. Ils ont dû céder à la force, abandonner ces maisons, ces temples, ces écoles, ces jardins, ces vergers qui leur ont coûté tant de fatigues, renoncer au privilége d'abriter et de soigner, en attendant de meilleurs jours, les vieillards, les impotents, les femmes et les enfants sans défense qui s'étaient imaginé qu'en se réfugiant auprès des messagers de paix, ils avaient trouvé un asile inviolable. On a fourni quelques wagons aux missionnaires : ce qui leur a permis d'emporter la plus grande partie de leurs effets. Promesse leur a été faite qu'on veillerait sur ceux qu'ils ont été obligés d'abandonner et sur les immeubles appartenant à la Société. L'avenir montrera jusqu'à quel point cet engagement aura été respecté. M. Daumas et sa famille ont été conduits à Winburg, petite ville de l'Etat-Libre, située à peu de distance de leur demeure. MM. Rolland père et fils, Dyke, Cochet, Maeder, Germond et Casalis, avec leurs femmes et leurs enfants, ont été escortés jusqu'à la frontière de la Colonie du Cap. Ils se trouvaient réunis à Aliwal, ville située près des confins du Lessouto, sur la rive du fleuve Orange qui appartient à l'Angleterre. La position de Béthesda n'avait pas encore permis aux Boers de porter leurs ordres à MM. Ellenberger et Gossellin. Un sursis avait été accordé à M. Keck, en considération de l'état de sa famille. Nos frères Maitin et Duvoisin n'étaient pas compris dans le décret d'expulsion, Bérée ne faisant pas partie des districts sur lesquels l'Etat-Libre prétendait avoir droit de conquête. On n'avait pas de nouvelles de M. et Mme Coillard, mais il y a lieu d'espérer qu'ils auront pu rester, eux aussi, à leur poste. Les stations dont les missionnaires ont été expulsés sont celles du Nouveau-Béerséba, de Hébron, Siloé, Thabana-Moréna, Hermon, Morija et Mékuatling.

Peu après leur arrivée à Aliwal, M. et Mme Cochet ont perdu leur plus jeune enfant, et leur douleur a été d'autant plus vive que cette perte a eu pour principale cause un déplacement forcé et intempestif. Les pauvres exilés étaient

tous plus ou moins malades d'émotion, de fatigue. Ils n'avaient point encore de logement convenable, et ils se demandaient où ils pourraient en trouver. Mais les privations et les inconvénients de toute espèce dont ils souffraient n'étaient rien auprès des angoisses que leur causait le souvenir de leurs stations abandonnées.

Ceux d'entre eux qui avaient accès aux lieux où les indigènes étaient retranchés, ont pu, avant l'exécution de l'arrêt, faire d'abondantes distributions des Livres saints, et confier à quelques anciens la direction des troupeaux. Nos frères s'accordent à rendre le meilleur témoignage aux membres de leurs Eglises. L'épreuve, au lieu d'ébranler la foi des chrétiens Bassoutos, l'a plutôt fortifiée. Ils veillent les uns sur les autres. Les cas de déchéance spirituelle ont été plus rares qu'en temps ordinaire. Il y a même eu, par le moyen des catéchistes, de nouvelles conversions. D'un autre côté, nous apprenons par le dernier rapport de nos frères que si, au commencement de la guerre, des chefs et un nombre considérable de leurs sujets inconvertis ont paru crier à Dieu et être prêts à se jeter dans les bras de sa miséricorde, la continuation des hostilités et les souffrances qui en sont résultées les ont aigris, exaspérés, et ont fortifié des superstitions nationales. Tandis que les Boers accusaient les missionnaires de faire de la politique en leur défaveur, les païens faisaient planer plus d'un soupçon immérité sur les inoffensifs serviteurs de Christ et les traitaient parfois avec injustice.

Dès qu'ils se sont trouvés sous la protection des lois anglaises, les missionnaires ont protesté collectivement contre la mesure dont ils ont été victimes. Ils ont aussi fait connaître leur position et leurs griefs au consul de France qui réside au Cap. Ils demandent que réparation d'honneur leur soit faite pour les inculpations toutes gratuites auxquelles on a eu recours contre eux ; que leurs droits sur les stations soient maintenus; que la Société soit indemnisée des pertes considérables qu'elle a essuyées pendant la guerre

et de celles qui seront la conséquence de l'état d'abandon où se trouvent ses établissements.

L'expulsion des missionnaires faisait partie des plans d'une nouvelle campagne. Pendant que cette mesure s'exécutait, divers corps d'armée tenaient les naturels en échec et les hostilités étaient reprises avec vigueur. Elles ont continué, pendant quelques jours, avec des résultats qui semblaient se balancer, lorsqu'ont été faits, de la façon la plus inopinée, des arrangements qui, s'ils sont définitifs et tels qu'on les annonce, laissent à peine aux Bassoutos une ombre de leur nationalité.

Moshesh conserve son indépendance, mais ses possessions territoriales sont réduites au district de Thaba-Bossiou, dont l'étendue n'a pas plus de douze à quatorze lieues de longueur sur quatre à cinq de largeur. Au nord de cette petite province, il en est une plus considérable que les indigènes continueront à occuper sans partage, mais où ils seront désormais tributaires de l'Etat-Libre. Le reste du pays tombe entièrement au pouvoir des blancs, et doit, selon leurs calculs, se couvrir de 4,000 fermes. C'est dans cette dernière région que se trouvent toutes nos stations, moins trois.

Le profond découragement qui seul peut expliquer ce dénouement, a pu provenir, en partie, de l'expulsion des missionnaires. Les païens eux-mêmes, malgré quelques préventions momentanées contre des hommes dont les traits et la complexion leur rappelaient ceux de leurs ennemis, en auront été vivement affectés. L'arrivée des messagers du salut avait été le signal d'une ère de prospérité; leur départ aura paru à des populations impressionnables et très portées au fatalisme, le présage d'une défaite certaine. A cette cause s'en sont ajoutées deux autres. La première a été la défection de Molapo, l'un des fils de Moshesh, dont la juridiction embrassait près d'un tiers du Lessouto. Il a fait avec les Boers une paix particulière fort préjudiciable aux intérêts généraux de la tribu, et dont l'effet immédiat a été de l'affai-

blir considérablement. La seconde paraît avoir été l'imminente destruction des moissons. Au milieu des agitations et des périls de la guerre, les Bassoutos avaient réussi à faire de grandes semailles. Les produits étaient magnifiques; ils mûrissaient rapidement. Dans le cours des hostilités, les Boers allaient détruire ces blés : cette perspective a paralysé des populations en proie à la faim depuis près d'un an. Nous ne tirons pas ces explications de la correspondance de nos missionnaires; ils n'avaient aucun moyen de communication avec le pays d'où ils avaient été chassés; elles nous ont été fournies par les journaux du Cap, et nous ne les reproduisons que sous toutes réserves.

Quels coups douloureux ! Que les voies par lesquelles le Seigneur nous fait passer sont mystérieuses! Humilions-nous sous sa main puissante, mais ne cessons pas de croire à son amour et à sa fidélité! Pourrait-il oublier les troupeaux qu'il a formés lui-même dans le pays des Bassoutos, par les opérations de son Esprit? Oh! non ; d'une manière ou d'une autre, il saura leur rendre les soins pastoraux dont ils sont momentanément privés. La guerre dont nous avons douloureusement suivi les phases jusqu'à ce jour, amène des changements dans l'état du pays, mais les populations restent. Ces populations, nous ne les abandonnerons pas aussi longtemps qu'avec le secours de Dieu il sera possible de faire quelque chose pour elles. Que les Eglises mettent à part des moments de prières pour demander au Seigneur la conservation d'une œuvre qui fait, en quelque sorte, partie de leur existence. Qu'elles implorent pour les missionnaires et pour le comité, la foi, la persévérance et la sagesse dont ils ont besoin. Demandons aussi à Dieu de faire comprendre au gouvernement de l'Etat-Libre qu'il n'aura rien gagné en parvenant à ses fins, si ses succès doivent être un obstacle à l'avancement du règne de Dieu.

Au milieu de nos perplexités, il nous est survenu un grand deuil. Notre excellent et bien-aimé frère de Motito, M. Fré-

doux, a été retiré de ce monde de la façon la plus tragique. Les devoirs de son ministère l'avaient appelé à Morokoeng, l'une de ses annexes. Pendant cette absence, un anglais, nommé Nelson, qui était venu étaler à Motito diverses marchandises, se livra à des excès de boisson avec d'autres blancs que son apparition avait attirés. Il s'ensuivit des désordres de la nature la plus criminelle; les naturels indignés chassèrent ces étrangers. Nelson se rend alors à Morokoeng. M. Frédoux, averti de ce qui s'est passé, le somme de partir avec lui pour aller rendre compte de sa conduite devant un chef, soit à Motito, soit à Kuruman. L'Anglais fait une résistance obstinée et, voyant quelques indigènes se disposer à prêter main-forte au missionnaire, il met le feu à un baril de poudre du poids de 175 livres.

Lorsqu'on put constater les résultats de cette épouvantable explosion, on ne trouva plus trace du criminel: son corps avait été pulvérisé. Quelques ossements noircis, mêlés de cendres, étaient tout ce qui restait de notre frère et de six indigènes qui étaient auprès de lui.

Telle a été la fin de l'un des chrétiens les plus aimables, de l'un des missionnaires les plus capables et les plus dévoués que nous ayons connus. Volontiers nous nous étendrions sur ses éminentes qualités et sur la douceur des rapports que nous entretenions avec lui par une correspondance très active. Nous préférons recueillir et conserver dans ce journal les lignes que M. GrandPierre a consacrées, dans une autre euille, à la mémoire de son ancien élève. Il revenait à celui qui avait préparé notre frère à sa tâche, de rappeler ce qu'il a été dans le champ du Seigneur et d'être l'organe de nos regrets.



QUELQUES MOTS SUR LE MISSIONNAIRE FRÉDOUX,

Par M. le pasteur GrandPierre,

Ancien directeur de la Maison des Missions.

Depuis quarante-quatre ans qu'elle existe, la Société des missions évangéliques de Paris n'avait perdu aucun de ses missionnaires; la mort du missionnaire Frédoux est la première qu'elle ait eu à enregistrer et à déplorer, et cette mort est une mort tragique; elle est plus que cela, elle est celle d'un martyr! Il y a des chrétiens qui scellent de leur sang la foi qu'ils ont prêchée ; il en est d'autres qui meurent victimes de leur amour pour leur troupeau, et de leur dévouement à l'Eglise qu'ils ont fondée au prix de leurs sueurs et de leurs larmes. Le martyre de M. Frédoux appartient à cette seconde classe....

La station de Motito, dirigée par M. Frédoux, qui s'y était établi il y a vingt ans environ, ne faisait pas partie du pays des Bassoutos, d'où ses collègues missionnaires viennent d'être expulsés. Elle était située beaucoup plus au nord-ouest, à cent vingt lieues à peu près de ce dernier pays, et à quinze lieues de la station du Kuruman, fondée par le révérend Moffat, ce patriarche des missionnaires du sud de l'Afrique. L'annexe de Morokoeng, où a péri si misérablement notre cher missionnaire, était à quarante lieues plus loin, par conséquent à cent soixante lieues de la mission du Lessouto. M. Frédoux avait donc à s'occuper, non des Bassoutos, mais des Batlapis, des Baharoutsis, des Barolongs, qui appartiennent, ainsi que les Bassoutos, à la grande famille des Béchuanas. A la distance où il se trouvait du pays des Bassoutos, il lui était difficile de communiquer avec ses compatriotes et anciens condisciples, qui y étaient établis. Depuis vingt ans, il n'avait pu les visiter que deux fois seu-

lement. On pouvait donc le considérer comme le pionnier de la mission française, et sa station passait, à bon droit, pour un des postes les plus avancés de la mission chrétienne dans l'Afrique intérieure australe. Par sa femme, M. Frédoux était gendre du missionnaire Moffat et beau-frère du célèbre Livingstone, le grand explorateur du continent intérieur africain. Sans parler de ses propres travaux et de sa valeur personnelle, que d'expérience ce fidèle missionnaire n'avait-il pas acquise dans un long commerce avec ces hommes éminents, avec ces grands serviteurs de Dieu!

Originaire de la Nougarède, petit village de pêcheurs vis-à-vis de Sainte-Foy (Gironde), M. Frédoux avait été admis, en 1841, à faire ses études dans la maison des missions évangéliques de Paris. Après les y avoir terminées avec un grand succès, il s'embarqua à Londres, en 1845, pour le sud de l'Afrique, avec son collègue, M. Cochet. Celui qui trace ces lignes avait eu la douceur de les accompagner tous deux jusqu'au navire qui devait les conduire à leur destination, et ne les avait quittés que lorsque le vent commençait à enfler les voiles du bâtiment qui les avait à bord.

M. Frédoux était, par nature, très studieux, il aimait beaucoup la lecture et l'instruction; il avait fait de bonnes études et n'avait cessé depuis lors de les perfectionner. Sa piété était vivante et intime. Les traits principaux de son caractère étaient l'humilité et la douceur; aussi jouissait-il du plus grand respect parmi les missionnaires du pays, à quelque nation qu'ils appartinssent. Il y avait en lui l'alliance de deux qualités que l'on trouve rarement réunies, la vie intérieure et l'activité, le goût de la méditation et des habitudes toutes missionnaires. Il ne lui suffisait pas d'instruire et d'édifier le troupeau qu'il avait rassemblé autour de lui; il attelait, à époques fixes, son wagon traîné par des bœufs et s'en allait évangéliser les indigènes des villages qui environnaient sa station; il poussait souvent ses excursions missionnaires jusqu'à Mamousa, village de Koranas, et ne ren-

trait quelquefois chez lui qu'après plusieurs semaines d'absence. Il se délassait de ses fatigues apostoliques au moyen de ses livres et de l'étude. Il travaillait à un dictionnaire complet et raisonné de la langue séchuana et de ses différents dialectes. Cet ouvrage sera probablement mis sous presse à Paris, à l'imprimerie impériale. Il avait recueilli aussi de nombreuses et riches observations sur l'histoire naturelle, la géographie, la météorologie, la zoologie, et surtout sur les mœurs des animaux sauvages de la contrée qu'il habitait. Il avait eu le temps, pendant vingt années, de voir ceux-ci de près et souvent. Le lion était l'hôte qu'il rencontrait le plus fréquemment dans les solitudes qu'il lui arrivait de parcourir. A ce sujet, les lecteurs du *Petit Messager des Missions* se rappellent peut-être avec quelle présence d'esprit et quel courage sa femme, à l'âge de douze ans environ, se débarrassa un jour, elle et ses jeunes compagnes, d'un énorme lion qui était venu s'accroupir près du timon de la voiture, où elles s'étaient endormies pendant que leurs guides étaient partis à la recherche de leurs bœufs égarés.

La perte de M. Frédoux est pour la mission française du sud de l'Afrique une perte irréparable. Une vie si précieuse, tant de talents réunis, un si riche trésor d'expérience, un ouvrier si bien qualifié pour son œuvre, tout cela évanoui en un instant par le double crime d'un misérable buveur d'eau-de-vie ! Quel mystère ! M. Frédoux n'était âgé que de quarante-deux ans; et il laisse une veuve et sept enfants dont l'éducation n'est pas achevée.

Quoique n'ayant plus de relations officielles à soutenir avec son ancien directeur, M. Frédoux n'avait pu se résoudre à cesser toute correspondance avec lui. Il continuait de lui écrire. Ce qu'il ne faisait plus officiellement, il aimait à le faire officieusement, et ses lettres étaient toujours si affectueuses et si pleines d'intérêt ! Au milieu de la vie et des occupations dévorantes de Paris, son correspondant ne lui

répondait pas toujours; mais lui, il ne se laissait pas arrêter par des négligences qui, en se répétant, auraient lassé tout autre cœur que le sien. Cher Frédoux, bon ami! je sais que vous m'avez excusé; mais moi, je ne me suis pas encore pardonné à moi-même, et quand nous nous retrouverons là-haut, au rendez-vous du Seigneur, je vous dirai combien ces dettes de l'amitié m'ont pesé et me pèsent aujourd'hui plus que jamais sur le cœur....

J.H. GrandPierre.



Dernière lettre de M. Frédoux, *écrite quelques jours avant sa mort.*

Motito, le 15 mars 1866.

Messieurs et chers Directeurs,

Vingt ans bientôt se seront écoulés depuis le jour où j'arrivai à Motito. C'est un espace de temps bien considérable dans la vie d'un homme, et je ne puis penser sans un sentiment d'humiliation au peu que j'ai fait, pendant tant d'années, pour la cause du Maître. Tout en gémissant sur notre propre misère et sur la faiblesse de nos efforts, et tout en déplorant, hélas! la lenteur des païens à embrasser le salut, ou les fautes des convertis, sachons, néanmoins, reconnaître, à la gloire du Seigneur, les effets de la prédication de l'Evangile, et estimer à sa valeur, autant que cela est permis à notre peu de lumières, l'œuvre qui s'accomplit. Vingt ans, ai-je dit, sont une période bien longue dans la vie d'un homme, mais dans la vie d'un peuple, mais dans la vie de l'humanité surtout, ce n'est qu'un moment. La question la plus importante à poser n'est pas celle-ci : l'Evangile porté à tel peuple il y a vingt ou quarante ans, a-t-il fait au milieu de lui de vastes conquêtes? mais bien celle-ci : y

fait-il des conquêtes? Cette plante céleste y a-t-elle pris racine et va-t-elle se développant de jour en jour? Si, à cette dernière question, une réponse affirmative peut être faite, et si rien ne vient arrêter le mouvement qui a commencé, il n'y a évidemment qu'à attendre, et l'on verra le faible ruisseau qui murmure à peine devenir, avec le temps, un fleuve majestueux, roulant dans un vaste lit ses flots profonds et mugissants. Or, il ne semble guère possible de nier que l'Evangile n'ait pris racine dans ce pays, qu'il n'y ait accompli une œuvre déjà très grande et qui continue de grandir; et que d'un autre côté, le paganisme n'y ait reçu des coups mortels, et que, quelle que soit encore sa force en certains lieux, il ne doive céder bientôt à des efforts persévérants.

Je n'ai, aujourd'hui, aucun fait bien important à vous communiquer. L'Evangile continue d'être prêché régulièrement dans ce lieu tous les dimanches, et nous avons aussi, comme de coutume, un service public le mercredi soir. Quant à l'école, je l'ai suspendue momentanément, parce que c'est maintenant le temps de l'année où nos gens sont très occupés, du matin au soir, à chasser les oiseaux de leurs champs de millet. Elle sera rouverte, s'il plaît à Dieu, après la moisson. Nous observâmes au commencement de l'année la semaine de prières, c'est-à-dire, que nous eûmes, chacun des jours de cette semaine, une réunion de prières où les membres de l'Eglise furent invités à prier. Le dimanche, 7 janvier, qui ouvrait cette semaine, fut pour nous un jour de communion, et notre Eglise se trouva, ce jour-là, tout-à-fait comble.

Le privilége de pouvoir assister aux saintes assemblées, est particulièrement apprécié de ceux de nos chrétiens qui se trouvent dans l'impossibilité d'en jouir habituellement. A plusieurs lieues de Motito vit, par exemple, une chrétienne très âgée et très faible, à qui il serait absolument impossible de franchir à pied la distance qui la sépare de la station. Oh! comme dans son éloignement, elle soupire

après la maison de Dieu, et avec quel bonheur elle embrasse les rares occasions qui s'offrent à elle de monter dans un wagon et de venir s'associer à nous dans nos services religieux! Une autre chrétienne, appelée Khukhunyané, qui demeure dans un des villages de ce lieu, a un pied atteint d'un mal qui depuis longtemps l'empêche de marcher. Un médecin allemand, occupé d'études ethnologiques, le docteur Fritsch, qui passa il y a quelque temps dans ce pays, était d'avis que le seul moyen de guérir cette pauvre femme serait de lui amputer la jambe. Elle supporte son épreuve avec une grande résignation, mais non sans regretter vivement de ne plus pouvoir marcher, pour se rendre à la maison de prière. Le 6 janvier, on alla la chercher dans un wagon, et elle passa la semaine de prières avec nous. Quand elle dut s'en retourner chez elle, elle ne pouvait s'empêcher de verser des larmes. On l'a ramenée de nouveau il y a quelques jours. Elle désirait s'installer dans un petit appartement situé tout près de l'Eglise, et qui était autrefois le poulailler de Mme Jousse. Elle y passa un ou deux jours, mais dut ensuite le quitter à cause de la pluie qui y pénétrait partout. Elle s'est momentanément logée dans notre cuisine.

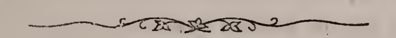
Notre catéchiste de Motito a fait, il y a quelque temps, une visite à Morokoeng, et y a trouvé un certain nombre de personnes bien disposées et avides d'instruction. Elles s'affligent beaucoup de ce qu'elles ne peuvent pas entendre régulièrement la prédication de l'Evangile. Le chef du village, auquel ces personnes appartiennent, Makhobi, tout païen qu'il est encore, est loin de leur faire opposition. Je me propose d'entreprendre, s'il plaît à Dieu, la semaine prochaine, une visite à cette localité et à quelques autres. Après mon retour, notre évangéliste renouvellera la sienne.

J'ai reçu, il y a quelque temps, du pays de Mankopané, une lettre très intéressante et très réjouissante, de l'évangéliste Esaïa Séèle. Elle est écrite en sessouto. Esaïa, parti de Thaba-Bossiou n'y a que quelques mois, était déjà en-

touré de plus de 40 convertis. Je vous l'envoie ci-incluse; elle vous fera plaisir sans doute.

Veuillez agréer, Messieurs et chers Directeurs, avec cette lettre, l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

J. Frédoux.



MISSION DE TAITI.

M. Viénot écrit de Taïti, en date du 4 mars : « Je ne viens pas encore vous donner des détails sur l'œuvre du Seigneur dans ce pays, mais seulement vous annoncer notre heureuse arrivée, le 25 du mois passé. Un transport de l'Etat, l'*Euryade*, nous avait reçus à son bord sur la côte du Pérou, et nous nous félicitons d'avoir trouvé des officiers charmants, qui sont devenus nos amis. Le premier des livres que le capitaine du navire m'a empruntés, est le volume des sermons de M. Bersier, dont la lecture lui a beaucoup plu.... »

Par le même courrier, M. Arbousset a reçu de son beau-fils, M. Atger, une lettre encourageante, dont voici quelques paragraphes : « Je viens de lire, au culte public, la lettre que vous avez adressée à la reine Pomaré. Elle a produit un excellent effet. J'ai vu bien des yeux mouillés de larmes.

Daniela a pris la parole pour exprimer les sentiments de satisfaction et de reconnaissance de l'assemblée. La reine et sa famille, les diacres, les membres de l'Eglise vous remercient de l'intérêt que vous voulez bien prendre à eux, à leurs écoles et à leurs Eglises.

« J'ai ensuite présenté à l'assemblée M. et Mme Viénot. Notre cher instituteur a adressé aux pères de famille quelques paroles bien senties qui porteront, je l'espère, de bons fruits.

« Il leur a parlé de son affection pour les Taïtiens, du but

qu'il chercherait à atteindre : *le développement simultané de l'esprit et du cœur dans la foi au Sauveur;* des secours dont il avait besoin : *l'appui de la reine et du peuple entier.*

« J'ai traduit de mon mieux le petit discours d'introduction de notre ami.

Daniela a répondu au nom de la reine et des parents. Je ne doute pas que de bonnes impressions n'aient été produites et de bonnes résolutions prises. Les parents doivent amener leurs enfants à M. Viénot au presbytère et faire inscrire leurs noms sur les registres de l'école, qui va être réouverte dans quelques jours. »

On se rappelle qu'un fils de la reine Pomaré et quelques autres insulaires, après avoir passé trois années en France, pour leur éducation, étaient repartis pour leur île. Dieu les y a ramenés en toute sûreté à la mi-février dernier.

Il paraît que leurs idées religieuses n'ont pas varié, mais qu'elles restent acquises à la forme de culte que nous suivons nous-mêmes : foi à l'Evangile de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, adoration en esprit et en vérité.

L'un de ces jeunes gens, Temauirii, s'est marié à une fille de la reine, et c'est M. Atger qui a béni leur union. Il nous dit à ce sujet : « J'ai profité de l'occasion pour adresser aux époux, à la reine et à tous les invités de sérieuses paroles. Quelques officiers français sont restés jusqu'à la fin, quoique ne comprenant pas beaucoup à un discours fait en langue mahori. M. le Commandant commissaire impérial, l'ordonnateur et M. Viénot ont signé comme témoins. Les nouveaux mariés vont partir bientôt pour Borabora, leur petit royaume. Ce mariage assure et consolide l'existence de notre culte dans cette île.

« Je vais décidément mieux, ajoute notre frère; je me croyais pour longtemps inutile dans ce pays, mais le Seigneur m'a secouru. Je dois à son œuvre, dans ces îles, les nouvelles forces qu'il me donne. Demandez seulement pour moi au Père céleste plus de forces physiques et plus de fidélité

chrétienne. L'arrivée des Viénot nous a mis un peu de sang dans les veines. Je suis personnellement très satisfait du choix du Comité. Un extérieur agréable, des manières distinguées, des connaissances variées et surtout une vraie piété.... Avec ces avantages on peut aller loin. Ces amis sont logés chez nous jusqu'à ce que nous puissions leur trouver un domicile. »

Pour de plus amples renseignements sur le mariage de la fille de la reine, M. Alger nous renvoie au *Messager de Taïti* qui en parle dans ces termes :

« Le 28, la reine a marié sa fille, la reine de Borabora, avec le fils du pasteur Maheanuu, une des plus anciennes familles du pays. Ce jeune homme venait récemment d'arriver de France.

« Le mariage s'est fait selon la loi française. C'est donc la reine qui, la première, a témoigné de son adhésion à notre Code. La cérémonie a eu lieu dans les appartements du palais neuf. Le pasteur Alger a procédé au mariage religieux, après que l'officier de l'Etat civil eut fait le mariage légal.

« Le commandant commissaire impérial, l'ordonnateur, M. Chauvé, capitaine d'artillerie, et M. Salmon, négociant; étaient les témoins des parties.

« Chacun a signé sur le registre de l'Etat civil, dont on inaugurait ainsi la première page.

« Dans quelque cinquante ans, quand les auteurs de ces signatures seront descendus dans la tombe, et qu'on lira ce mélange de noms taïtiens et français venant concourir à légaliser un des grands actes de la vie de l'homme, il restera un fait, un fait qui à lui seul honorera la reine Pomaré : celui d'avoir doté son peuple de nos libérales et paternelles institutions. Ce qui restera aussi, ce sont les résultats obtenus par le travail qui commence aujourd'hui, résultats qui auront fait de ce pays une des îles les plus belles, les plus productives du monde.

« La reine, à l'occasion de ce mariage, a donné un superbe banquet de soixante couverts.

« Un toast à l'empereur, à l'impératice et au prince impérial a été porté par le commandant commissaire impérial, et accueilli par le cri unanime de : *Vive l'Empereur* !

« M. l'ordonnateur a porté une santé à lareine et au bonheur des nouveaux mariés. »

MISSION DU SÉNÉGAL.

Arrivée de M. Jules Lauga, a Sedhiou.

Deux jeunes missionnaires, liés par la plus tendre amitié, travaillent maintenant au développement de notre œuvre naissante en Casamance.

Le voyage de M. Jules Lauga a été facile et heureux. En remontant le fleuve, la goëlette qui fait le service entre Gorée et Sedhiou, a rencontré un canot. M. Andrault venait au devant du compagnon d'œuvre que Dieu lui envoyait.

« Cher Andrault, dit son ami, je l'ai trouvé pâli; mais mon arrivée l'a littéralement transformé. Les couleurs lui reviennent, il mange avec appétit, dort d'un sommeil profond et paisible, et est redevenu plus gai que jamais. »

« Mes impressions sur le pays et sur le peuple n'ont encore rien de bien arrêté. La végétation est riante, mais n'a rien de fort extraordinaire. Si ce n'était les palmiers, les cocotiers, les mangliers, les bananiers et autres arbres de ces latitudes, on pourrait se croire dans n'importe quel pays, aussi bien que sous les tropiques. La chaleur est forte, mais très supportable si l'on se tient en repos au milieu de la journée. Entre 9 h. du matin et 4 h. de l'après-midi, le thermomètre varie de 30° à 37° ou 39° centigrades. Quelquefois,

au milieu du jour, le vent tombe; alors, la chaleur devient souvent étouffante, mais cela ne dure pas; il y a presque toujours quelque bon petit souffle qui tempère la chaleur des rayons solaires. »

« Dès le lendemain de mon arrivée, les noirs de Sedhiou sont venus dire bonjour au blanc, ami de M. Andrault. Je leur ai fait le meilleur accueil possible. Je leur faisais demander leur nom, leur tendais la main, leur souriais et ils s'en allaient enchantés. Pendant mon séjour à Gorée, j'avais appris quelques mots de Iolof; quand l'occasion s'en présentait je les plaçais dans la conversation, au grand ébahissement de ces gens. Comme vous voyez, il faut aussi peu de chose pour les émerveiller que pour gagner leurs cœurs. Andrault est tout à fait dans leurs bonnes grâces. On les contente à peu de frais. Rien n'est plus facile que de s'attirer leur affection ; c'est déjà beaucoup, mais ce n'est pas tout, et le reste, je crois, ne marchera pas aussi vite. L'œuvre sera certainement très lente, et il nous faudra une bonne dose de persévérance. Les résultats obtenus jusqu'ici sont très encourageants, si l'on fait la part de toutes les difficultés au milieu desquelles mon ami a travaillé. C'est encore peu de chose ; ce ne sont guère que les premiers pas d'une longue et fatigante étape. Mais, avec le secours du Seigneur, nous ne nous laisserons pas facilement décourager. L'école est évidemment le point sur lequel nous devons tout d'abord concentrer nos efforts. »

« Le temps n'a pas permis à M. Lauga de s'étendre davantage sur ses premières impressions. En même temps que sa lettre, il nous en est arrivé une de M. Andrault, destinée à nous donner une idée de ce que sont les enfants de Sedhiou, et de ce qu'il fait pour eux. On se demande, après l'avoir lue, qui est le plus heureux, des élèves qui ont un tel maître, ou du maître qui a de tels élèves. Il y a de quoi faire partir plus d'un de nos pauvres instituteurs français pour Sedhiou, mais peut-être tous n'y trouveraient-ils pas les

mêmes enfants que M. Andrault, car on peut bien dire quelquefois : « tel maître, tel écolier ! »

L'École de Sedhiou. — Rapport de M. Andrault.

Dès le lendemain de mon arrivée, mon premier collègue, ayant sans doute une haute idée de mes aptitudes, et plus encore de mon zèle, me proposa de faire l'école ; il allait de son côté diriger des travaux matériels qui étaient alors nombreux. Je le priai de me laisser respirer un peu ; j'allai même jusqu'à lui proposer de donner congé aux élèves jusqu'à la semaine suivante, en l'honneur de mon arrivée. Mon ami fut immédiatement de mon avis, et je crois que les écoliers le furent aussi. J'avais d'ailleurs bien besoin de me mettre en faveur auprès d'eux, car voici les paroles qu'ils échangeaient entre eux à mon sujet : « Vois-tu ce blanc ? Il vient pour nous punir ! » Ils m'ont raconté cela depuis, dans un des entretiens familiers que j'ai souvent avec eux.

Le lundi suivant, j'entrai en fonctions, plein des meilleures résolutions, et sentant le besoin de m'armer de courage en face de la tâche ardue que j'allais entreprendre. Mais j'eus une première surprise agréable, en voyant mes élèves attentifs et parfaitement tranquilles. M. Jaques les avait déjà habitués à la discipline.

Comme vous pouvez le penser, la science de mes élèves n'était pas bien considérable. A part l'un d'entre eux, qui commençait à lire des syllabes simples, tous les autres en étaient à l'alphabet. Quant au français, ils en savaient à peu près autant que moi de Iolof. J'étais réduit à leur faire répéter machinalement, après moi, les lettres, les chiffres, les cantiques, etc. Cependant, je fis des efforts pour tâcher de rendre l'école un peu agréable, et le chant de la gamme, quelques petits cantiques, la vue de jolies gravures m'aidè-

rent beaucoup. Peu à peu, mes écoliers apprirent quelques mots de français; plus tard, je pus essayer de leur expliquer les cantiques, me hasarder à leur raconter quelques petites histoires, au risque de n'être pas toujours parfaitement compris. Si mes travaux de linguistique me mettaient à même de leur donner de temps en temps un mot de Iolof, de Portugais ou de Mandingue, leurs figures s'illuminaient, et ils disaient avec emphase : « Eh ! notre blanc ! il comprend le Portugais, il comprend le Iolof, il comprend le Mandingue, il comprend tout!... J'ai été avec mes élèves aussi familier que possible. Dès que nous avons pu tant soit peu converser ensemble, je me suis laissé aller avec eux à toutes sortes de causeries et de digressions sur tous les sujets, et à n'importe quel moment. Sans doute l'enseignement proprement dit en souffrait, mais cette manière de faire était, selon moi, le meilleur moyen d'intéresser mes élèves, de gagner leur affection, de leur apprendre le français et d'étudier moi-même, avec leur secours, les langues indigènes. Il est évident que la première chose à faire était d'arriver à nous comprendre, et que jusque-là les leçons seraient à peu près sans fruit. J'avais seulement à craindre de voir mon autorité s'en aller, et mes élèves devenir de vrais bavards; mais il n'en a rien été, et j'ai toujours le plaisir de les voir observer le plus grand silence, dès que je les invite à le faire. Ils doivent avoir une grande vénération pour moi, si j'en juge par un incident qui m'a fort amusé. Un jour, après m'être enquis de leur âge, je leur demandai quel ils pensaient que fût le mien. Les opinions varièrent entre cinquante ans et cent-dix. Je compris alors que je devais être à leurs yeux un personnage très vénérable, et je ne m'étonnai plus de l'autorité dont je jouissais.

Il est de fait que je pouvais obtenir de ces petits enfants si turbulents par caractère, une tranquillité et un silence parfaits; mais, pour quelques-uns, ils aboutissaient infailliblement au sommeil. Comme, alors, je n'avais point encore

de table, que mes écoliers étaient assis sur des bancs sans dossiers, il s'ensuivait de temps en temps quelque chute, qui remplissait de confusion un pauvre petit dormeur et amusait royalement les autres. Ces accidents étant sans suites grâves, j'ajouterai, sans savoir si je dois en rougir, que je me suis très souvent joint aux rires joyeux de mon entourage, tout en ayant soin de prendre un ton affectueux et paternel avec le pauvre enfant que le sommeil avait vaincu, la chaleur aidant. J'ai toujours tâché de tout prendre par le bon côté.

Par une chaude après-midi, l'un de ces petits dormeurs n'y tenant plus, je compris qu'il fallait laisser agir la nature et je le réveillai pour l'envoyer s'étendre dans un coin de ma galerie, sur une natte. Aussitôt, je le vis porter la main à l'un de ses yeux, et séparer les paupières, trop appesanties pour s'ouvrir d'elles-mêmes. J'eus la simplicité de penser qu'il voulait me voir, moi, son maître, afin de mieux comprendre mes ordres. Je fus bientôt détrompé, car il se mit immédiatement en marche vers l'endroit indiqué, tenant toujours son œil ouvert au moyen de ses doigts. Je compris alors sa pensée. Il avait fait, la veille, le même trajet en dormant; une chaise malencontreuse lui avait occasionné une chute dont il se souvenait. Cet œil ainsi tenu ouvert de force, me révéla l'esprit de l'enfant, et nous égaya tous, maître et élèves. Je dois ajouter que je suis parfois confondu par la promptitude et la justesse des répliques de ces enfants, et très souvent, en observant leurs figures intelligentes, en voyant leurs espiègleries et leurs jeux, je me suis dit : il n'y a d'autre différence entre eux et leurs pareils en Europe, que celle de la couleur.

Ils viennent avec plaisir et montrent de la joie quand il y a école, mais je dois ajouter, pour être vrai, qu'ils en montrent encore plus quand il n'y en a pas. Que de fois, à l'ouïe de ces paroles : « nous n'aurons pas de leçons aujourd'hui, » les ai-je vus bondir d'allégresse ! Il n'y avait là rien de flat-

teur pour mon enseignement, mais j'en prenais philosophiquement mon parti, sachant que cela ne tirait pas à conséquence et que ces mêmes enfants reviendraient avec plaisir le lendemain. Ils sont toujours à la porte longtemps avant l'heure où je dois commencer, et me saluent avec toutes les marques d'une véritable affection. Si quelque affaire me retarde, ils me répètent à tout moment : « Monsieur, il y a école aujourd'hui? » Ils suivent avec intérêt l'enseignement que je leur donne, et, s'il m'arrive d'omettre quelque chose, ils me disent tous à la fois, « nous n'avons pas eu telle leçon. »

Ils sont très affectueux et très sensibles aux témoignages d'amitié qu'ils reçoivent. C'est pour eux un privilége que de faire quelque chose pour moi; quand je leur donne une commission, ils en sont tout fiers. La moindre parole obligeante, la moindre caresse paraît leur faire le plus grand plaisir. Il y a parmi eux un petit garçon auquel je me sens tout particulièrement attaché. Il m'arrive quelquefois de l'arrêter au passage, quand il court avec ses camarades; aussitôt il se tient dans une immobilité parfaite, prend l'air d'un homme qui éprouve une grande jouissance, sa poitrine se gonfle de bien-être, et il attend patiemment qu'il me plaise de finir. Léger alors comme un chevreuil, il s'élance au milieu de ses compagnons. Je faisais l'autre jour quelques caresses à son frère, il accourt aussitôt d'un air qui semblait dire : « tu en donnes, eh bien ! me voici pour en revevoir ma part. » Dernièrement, je rentrais un peu tard d'une course; mes élèves, qui m'attendaient depuis un moment, me voyant de loin venir, s'élancèrent tous à ma rencontre avec de grandes démonstrations de joie. L'un d'eux poussa la liberté jusqu'à se jeter à mon cou et m'enlaça dans ses bras, en tournant vers moi sa bonne petite figure comme si j'eusse été son père. Dans une autre occasion, je prenais un de ces enfants par la main et l'attirais vers moi; aussitôt dépassant mon intention il est d'un bond sur mes genoux, appuie sa tête sur mes

épaules et s'établit comme s'il était chez lui. Je pourrais donner d'autres preuves de l'affection qui existe entre nous; mais en voilà bien assez.

La propreté du plus grand nombre est satisfaisante; ils sont tous couverts au moins d'un boubou. La plupart des parents tiennent à honneur d'habiller leurs enfants aussi bien que possible et font de grands efforts pour cela. Le dimanche, quelques-uns de mes élèves sont vêtus d'une manière irréprochable : ils portent des pantalons et des gilets blancs d'une étoffe qui n'est pas à mépriser. Parents et enfants ont un goût extraordinaire pour tout ce qui est français. Je me souviens que M. Casalis, mon cher directeur, me disait, un jour, que les Bassoutos se préoccupaient peu de la chaussure. Il n'en est pas de même ici. Rien n'égale le bonheur d'un enfant de Sedhiou lorsqu'il peut déterrer quelque part une vieille paire de souliers; peu importe d'ailleurs, s'ils sont deux fois trop grands. La plupart de nos gens sont pauvres, mais il y en a, dans le nombre, dont la position est aisée. Dans les grands jours de fête, tout est mis à réquisition en fait d'habits, et ceux qui sont bien pourvus prêtent à ceux qui n'ont rien. Vous comprendrez sans peine qu'avec de tels goûts, les cadeaux que nous pourrons leur faire seront très bien reçus. Les chemises que l'on nous a envoyées de la maison des Missions ont fait le plus grand plaisir et vont très bien à ceux qui les portent.

Nos élèves sont extrêmement enthousiastes; ils manifestent leurs sentiments d'une manière trop expressive quelquefois.

L'un d'eux, né à Gorée, venait habiter Sedhiou avec ses parents. Au moment où il débarquait, saisi d'un véritable transport, il s'écria : « Ah! voilà Sedhiou! » et, ce disant, il s'appliqua trois grands coups de poing sur l'estomac. Le pauvre enfant avait oublié qu'il allait se faire mal. Les coups qu'il s'était donnés étaient si forts que sa joie finit par des pleurs.

Les gravures que je puis leur montrer les charment; et leur arrachent à chaque instant des exclamations comme celles-ci : « Oh ! la France ! Oh ! les blancs, les blancs ! » Tout ce que je leur dis de notre patrie, de notre civilisation, les enchante. On leur entend souvent dire : « je veux être un blanc ! » Un petit farceur ajoutait : « je prendrai de l'eau chaude et un rasoir et je me raclerai. »

Il y a quelques jours, j'annonçai à deux d'entre eux, dont je vous parlerai plus au long dans une prochaine lettre, qu'ils allaient commencer à écrire ; ce furent des cris, des exclamations et des sauts de joie à n'en pas finir. Ils lisent avec le plus grand plaisir et continuent souvent à le faire lorsqu'ils seraient libres de jouer. L'un d'eux s'extasiait dernièrement devant ma bibliothèque : « Eh ! que c'est agréable de lire ! comme je voudrais lire tous ces livres ! »

Je le pris au mot. « Choisis, lui dis-je, celui qui te plaira le mieux, et mets-toi à le lire. » Il avisa un des plus beaux volumes, un ouvrage de Figuier, bien relié et doré sur tranche. Il fut entendu qu'il ne passerait pas son temps à regarder les gravures. Bien qu'il ne comprît à peu près rien à des choses qui étaient bien au-dessus de sa portée, il se mit à l'œuvre avec courage, et lut jusqu'à ce que je lui rendisse la liberté.

Je voudrais maintenant vous parler du degré d'instruction que mes élèves ont acquis, des progrès qu'ils ont faits dans la voie de la sagesse et de l'amour de Dieu, leur Père et leur Sauveur. Mais cette lettre est déjà bien longue, et d'ailleurs le temps me manque absolument pour achever. J'espère pouvoir compléter prochainement ces détails.

Je ne terminerai point sans vous remercier du bien que vous m'avez fait en m'accordant le collègue et compagnon que je vous avais demandé. Sans doute c'est Dieu qui a voulu la chose, mais vous avez été, selon moi, des serviteurs de Dieu de bonne volonté pour exécuter ses desseins, et, à ce point de vue, je vous dois les plus vifs remercîments.

Nous sommes heureux ensemble, travaillant d'un même cœur à l'œuvre du Seigneur. Puisse ce bon Dieu nous bénir de plus en plus dans nos rapports et faire de nous des ouvriers toujours plus sages et plus zélés !

P. ANDRAULT.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ANGLETERRE.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DES SOCIÉTÉS DE MISSIONS.

C'est, comme d'ordinaire, dans les derniers jours d'avril et dans la première quinzaine de mai, qu'ont eu lieu ces réunions, où les Sociétés qui s'occupent de l'évangélisation du monde païen, rendent compte de leurs travaux et font appel aux sympathies de leurs amis.

Pour y intéresser nos lecteurs en raison de leur importance, il nous faudrait pouvoir donner autre chose que d'arides résumés, forcément réduits à quelques chiffres. Mais ces chiffres ont cependant leur utilité. Ils montrent, tout au moins, que l'œuvre des missions continue à être une des grandes préoccupations de la piété anglaise. Un des journaux religieux les plus estimés de l'Angleterre, l'*Evangelical Christendom* (la chrétienté évangélique), en fait la remarque et se félicite de voir « l'Eglise moderne se montrer, à l'égard de la conversion du monde, animée du même esprit et tout aussi pleine de confiance dans le résultat définitif, que l'Eglise apostolique qui, la première, entreprit cette sainte croisade. Elle ne s'en laisse détourner, ni par les difficultés, ni par les épreuves, ni par les mécomptes, et cela seul, sous

la bénédiction du Seigneur, est le gage d'un succès certain. »

Voici, d'après la même feuille, à quels chiffres se sont élevées les recettes des plus considérables de ces Sociétés, durant leur dernier exercice. — Nous traduisons les livres sterling en francs.

Société des	Missions	de l'Eglise établie	4,155,200 (1)
—	—	Wesleyennes	3,647,125
—	—	pour la propagation de l'Evangile en pays étrangers	2,356,425
—	—	de Londres	2,078,525
—	—	Baptiste	692,900
—	—	de Londres pour les Juifs	874,700

Plusieurs autres Sociétés moins importantes ont reçu ensemble, l'année dernière, près d'un million de francs. En additionnant toutes ces sommes, on arrive à ce résultat que l'Angleterre (non compris l'Ecosse, dont les Eglises se chargent elles-mêmes de l'œuvre) consacre aux missions au-delà de 15,000,000 de francs. Les années précédentes, nous avons plus d'une fois déjà enregistré des chiffres approximativement pareils, mais on éprouve toujours du plaisir à pouvoir les répéter. Plusieurs des Sociétés ont pu annoncer cette année un accroissement de revenu. Pour la Société de l'Eglise établie, cette augmentation ne s'est pas élevée à moins de 10,000 livres sterling (250,000 fr.)

Pour faire mieux ressortir encore la valeur de ces chiffres, il faudrait y joindre le tableau complet de tous les agents que les Sociétés emploient, de leurs stations et des annexes qui s'y rattachent; mais nous devons être brefs.

La Société anglicane a 148 stations, et y employe 278 missionnaire consacrés (dont 88, sont des indigènes) et 2122 catéchistes ou autres agents également indigènes. Depuis quel-

(1) Il faut ajouter à ce chiffre celui d'environ 20,000 livres sterling (500,000 fr.) qui ont été données et dépensées dans les divers champs de travail de la Société, notamment dans l'Inde.

ques années, la Société a cessé de soutenir 77 stations, parce qu'elles se sont constituées en Eglises, vivant de leurs propres ressources.

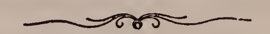
La Société wesleyenne occupe, dans ses 661 centres d'évangélisation (y compris ceux des pays déjà chrétiens), 984 ministres et 1383 autres agents subventionnés.

Le nombre des missionnaires de la Société de Londres est de 185, et celui de ses agents indigènes de 750. Elle a 110 stations et un grand nombre d'annexes.

La Société baptiste compte 62 missionnaires ou aide missionnaires européens et 213 pasteurs ou prédicateurs indigènes, répartis entre 289 stations.

La Société de Londres pour l'évangélisation des Juifs emploie 36 missionnaires consacrés, 19 missionnaires non consacrés et 80 colporteurs, instituteurs, etc. Un grand nombre de ces agents, la majorité peut-être, sont eux-mêmes de race juive.

Dans les séances, toutes très édifiantes, dont ces chiffres ne donnent qu'une si pauvre idée, des missionnaires revenus de différents pays ont ajouté à l'intérêt des Rapports, en racontant des faits où la puissance de l'Evangile et la continuité de ses progrès, à travers le monde païen, brillaient d'un éclat admirablement propre à soutenir la foi des chrétiens. Dieu le voulant, nous reproduirons quelques-unes de ces communications. Commençons dès aujourd'hui cette revue, dont nous sommes sûrs que nos lecteurs nous sauront gré.



INDE.

AVENIR SOCIAL ET RELIGIEUX DE CE PAYS.

Quand des missionnaires racontent leurs travaux et se réjouissent des encouragements qu'ils reçoivent, on les

soupçonne assez volontiers, non pas de vouloir en imposer, car on les sait honnêtes, mais d'apprécier les choses en hommes intéressés à les voir sous leurs plus beaux côtés, et de s'exagérer à eux-mêmes, sans s'en douter, les résultats obtenus, en prenant leurs désirs pour des réalités, leurs espérances pour des faits accomplis. Il en est autrement quand les jugements portés sur les mêmes œuvres proviennent d'ailleurs ; quand les hommes qui en parlent, les ont vues de près, sans doute, et avec intérêt, mais un peu du dehors, en hommes étrangers à la profession, et surtout quand leurs capacités, leur expérience du monde et les circonstances de leur vie font d'eux des hommes compétents, des juges vraiment dignes d'être entendus et crus.

Telle est la nature du témoignage que nous allons faire passer sous les yeux de nos lecteurs. Il a l'Inde pour objet, et vient de l'un des hommes les mieux placés pour se faire écouter sur un pareil sujet. Son auteur, le colonel sir Herbert Edwardes, un de ces administrateurs éminents qui, en 1857, réussirent à comprimer la grande révolte des Cipayes, a passé vingt-cinq ans de sa vie dans l'Inde, et y a rempli de hautes fonctions, soit militaires, soit civiles. Appelé à dire ce qn'il pensait de l'avenir du christianisme et des travaux entrepris pour amener les Indous à la foi, il a prononcé, dans la dernière assemblée générale de la Société des missions anglicanes, un discours qui a produit une telle sensation, que même les journaux politiques en ont reproduit les traits principaux. Essayons nous-mêmes d'en donner la substance. Les amis des missions nous en sauront gré. Comment ne pas s'intéresser aux destinées de cette nation de 200 millions d'âmes, dont le nom revient si souvent dans nos pages?

Suivant un usage des assemblées anglaises, le digne colonel avait été chargé d'appuyer une *résolution* portant : « Que de rapides progrès du christianisme dans l'Inde an-« glaise paraissent de plus en plus probables, quand on con-

« sidère les changements importants qui s'opèrent dans les
« habitudes politiques, sociales et intellectuelles de la na-
« tion. »

« A mon sens, a dit l'orateur, et d'après tout ce que je sais de l'Inde, cette *résolution* dépeint d'une manière parfaitement exacte et très heureuse, la situation actuelle du pays et l'idée que peuvent s'en faire les amis de la vérité. Au point de vue politique, le sort de l'Inde est fixé. La domination anglaise fondée par la bataille de Plassey, en 1757, y a été définitivement scellée par l'issue de la grande insurrection de 1857. Aujourd'hui, les hommes de tous les rangs, depuis le Rajah jusqu'au plus simple soldat indigène, toutes les classes, depuis le banquier millionnaire jusqu'à l'humble défricheur du sol, et les sectateurs de toutes les religions, Indous, Mahométans, Parsis, Chrétiens indous, tous ont le sentiment de ce fait, et l'acceptent, les uns à regret, les autres joyeusement, ceux-ci avec crainte, ceux-là avec foi dans l'avenir, mais tous avec la conviction profonde qu'il en est ainsi, et en arrangeant leur vie en conséquence. De là, un mouvement tout nouveau dans la marche des esprits et des affaires. Les chefs, anciens maîtres du sol, s'empressent de placer leurs propriétés sous la protection des lois anglaises; les classes militaires, sentant que leur métier s'en va, cherchent à s'ouvrir d'autres carrières; le capital, l'argent, cette puissance proverbialement si timide quand la sécurité publique n'est pas assurée, ne circule plus seulement de village à village ou de province à province, mais prend le chemin du monde entier. Des Indous s'associent à des Européens pour fonder des maisons de commerce ou des entreprises industrielles, et, ce qu'il y a de plus significatif encore, partout on voit se développer cet amour de la propriété foncière qui est un des éléments les plus solides de la civilisation. Des indigènes qui jadis méprisaient leur champ pour aller parader ou guerroyer à côté de leurs princes, y reviennent; les propriétaires tendent à s'arrondir; les fer-

miers aspirent à devenir propriétaires; chacun voudrait pouvoir cultiver dans un champ qui fût à lui, le thé, le café, le sucre, l'indigo, etc., et c'est avec empressement qu'on se prévaut de toutes les facilités et de toutes les garanties que donnent à cet égard les mesures prises par le gouvernement.... Ajoutez à ces tendances si nouvelles, l'établissement du télégraphe, et le développement rapide des chemins de fer qui vont relier aux trois grandes capitales les points les plus distants du pays; puis d'immenses travaux d'irrigation, d'autres ouvrages publics non moins importants, qui occuperont bientôt des millions de bras, et vous comprendrez qu'au point de vue politique et social, l'Inde est dès ce moment le théâtre d'une transformation radicale. On peut la comparer au navire nouvellement construit que l'on vient d'affranchir de toutes les entraves du chantier, et qui s'élance avec une noble vigueur sur l'élément où il voguera désormais. L'Inde est lancée! Que de choses il y aurait à dire sur les perspectives qui s'ouvrent devant elle à ce point de vue!

« Elle est lancée! Ce cri peut être poussé aussi à un autre point de vue : à celui du développement intellectuel. Le fait dominant dans cette partie du tableau, c'est que l'esprit indou commence à s'ouvrir devant l'éducation telle que nous l'avons et la comprenons en Occident, je veux dire devant l'éducation tout à la fois séculière et religieuse. D'après les statistiques les plus récentes, l'Inde renferme 30 millions d'enfants qu'il faudrait voir à l'école. Sur ce chiffre énorme, les écoles de missions contiennent environ 100,000 élèves et les écoles de l'Etat 127,000 seulement. Assurément, ces chiffres, rapprochés du premier, sont bien misérables, mais c'est « ce peu de levain qui fait lever toute la pâte », et l'histoire de tous les peuples parvenus à l'instruction, montre que c'est toujours quelque poignée de penseurs qui leur a donné la première impulsion. Ce qu'il faut considérer ici, c'est moins le nombre des individus déjà instruits, que la nature des idées qui,

par leur entremise, tendent à se répandre dans le pays. Or, quelles sont ces idées? Plusieurs de mes auditeurs savent sans doute qu'il s'est formé depuis quelques années à Calcutta, sous le nom de *Brahmo-Somaj*, une école de novateurs indous qui se posent hardiment comme aspirant à régénérer l'Inde, au point de vue religieux et social. Mais sait-on tous les abus que ces réformateurs veulent faire disparaître? Ils demandent à grands cris l'abandon du polythéisme pour le déisme; l'abolition des castes, de la polygamie, du mariage des enfants; ils veulent que les femmes, systématiquement tenues jusqu'ici dans l'ignorance la plus grossière, soient désormais instruites et admises à tous les avantages de la vie sociale; ils prêchent enfin une morale plus pure. En outre, ils se montrent, dès à présent, animés d'un esprit de prosélytisme ardent; ils ont envoyé de côtés et d'autres des missionnaires chargés de répandre leurs idées. N'est-ce rien qu'un tel mouvement se produisant au sein d'un tel peuple?...

« Voici d'autres signes des temps: »

La dernière malle de l'Inde nous a apporté le texte d'une pétition présentée tout récemment au gouvernement du Bengale, et demandant que « les femmes soient affranchies « des peines, des cruautés et de tous les crimes qu'entraîne « à sa suite la polygamie, » — et cette pétition, nous apprend l'*Ami de l'Inde*, porte la signature de 21,000 Indous, dont la plupart tiennent le premier rang par leur naissance, leur savoir ou leurs richesses. Ainsi, la question du relèvement de la femme, cette question si capitale en matière de civilisation, est franchement posée, chaleureusement débattue. C'est un immense progrès. Permettez-moi d'en signaler un autre dont, à Londres même, j'ai pu constater la réalité.

(1) Notre feuille a déjà consacré à cette école de déistes indous plusieurs articles dont nos lecteurs n'auront pas perdu la mémoire, et qui nous dispensent de reproduire tout ce que l'orateur en a dit dans cette partie de son discours.

L'année dernière, lord Shafftesbury, ce chrétien qui s'intéresse au salut de l'Inde comme à toutes les autres bonnes œuvres, avait invité à dîner tous les jeunes Indous venus dans cette capitale pour s'y préparer, par des études spéciales, soit à la carrière du barreau, soit à d'autres emplois civils. Pour entrer dans cette voie d'études, ces jeunes gens ont eu à vaincre des difficultés dont ceux-là seuls peuvent se faire une idée qui connaissent l'esprit indou. Traverser l'océan, dans un tel but, équivalait pour eux à une rupture avec leur pays, c'était se dévouer à n'être plus qu'une sorte de paria pour leurs compatriotes. Aussi l'invitation de lord Shafftesbury n'en avait-elle pu atteindre que 12 ou 14. Le but de cette réunion était de les aider à apprécier les avantages de la vie sociale anglaise, mieux qu'ils n'étaient à même de le faire dans les livres ou dans leurs colléges. J'assistai à cette réunion. Il y avait là des Parsis, des Brahmines, des membres d'autres sectes indoues, et un jeune chrétien, natif de Ceylan, qui venait d'être admis dans les rangs du barreau anglais. Tous prirent part à un repas complétement anglais, autre détail qui, sans doute, ne vous aurait guère frappés, mais, qui me parut à moi, un des plus merveilleux spectacles que j'eusse jamais vus, car ces jeunes hommes appartenaient à des castes différentes. Après le repas, j'en interrogeai plusieurs sur les impressions que la vue de nos mœurs avait faite sur eux; ils me répondirent qu'à cet égard, leurs idées avaient subi une transformation complète, et avec une remarquable unanimité, tous me signalèrent les misères de la vie domestique indoue, s'accordant à dire qu'il n'y avait sous ce rapport d'amélioration possible que dans l'abolition de la polygamie, et dans l'instruction donnée aux femmes. Eh bien! ces jeunes gens, retournés dans leur pays, soit comme hommes de loi, soit comme employés du gouvernement, vont, avec tout le prestige que leur donneront soit leur position, soit des lumières supérieures, contribuer à y faire circuler ces idées. Ils seront, eux aussi, des mission-

naires de la civilisation, devant lesquels le terrain se trouve déjà préparé. A Bombay, les Parsis sont entrés déjà dans cette voie, car ils font instruire les femmes de leur communauté. Il n'est pas jusqu'aux Mahométans, les gens du pays les moins accessibles peut-être aux idées nouvelles, qui ne commencent à participer au mouvement. On nous apprend que le Nabab de Rampore, dans le Rohilcund, a récemment donné ordre que des écoles de jeunes filles fussent fondées sur tous les points de ses Etats.

» Mais ce n'est pas tout. En parlant du Brahmo-Somaj, je l'ai appelé une école de déistes. Eh bien! il s'est formé, à côté de cette école, une autre secte qui a pour nom le *Seda-Somaj,* et qui professe hautement que, tout en valant beaucoup mieux que le polythéisme, le déisme n'est cependant pas un terrain religieux assez ferme pour assurer à l'âme humaine le repos dont elle a besoin; et je trouve, dans un journal indigène de Bombay, intitulé le *Indu Pra-Kash,* un article que je n'hésite pas à qualifier de cri parti des entrailles d'un peuple qui s'éveille, d'un peuple qui commence à sentir le malheur d'être resté jusqu'ici sans espérance et sans Dieu. »

Ici, l'orateur lit quelques passages, très remarquables en effet, de cet article que nous regrettons de ne pouvoir reproduire. L'écrivain indou reconnaît que les efforts des déistes du Brahmo-Somaj pour amener une réforme dans les idées, les institutions et les mœurs de l'Inde, sont très louables, mais qu'on ne saurait en attendre tous les fruits qu'ils promettent, parce qu'ils n'ont pas à leur base ces grandes et fortes convictions qui produisent des missionnaires dévoués, et ont seules le pouvoir de remuer les masses. « Sans religion, dit-il, l'éducation détruira sans doute l'indouïsme idolâtre; mais que mettra-t-elle à sa place? Beaucoup de nos « jeunes gens, après en avoir reçu les bienfaits, sont tombés « dans le scepticisme, ou dans un athéisme pratique, qui les « rend incapables de travailler à l'amélioration morale du

« pays... Non, non, ce n'est pas assez pour l'homme d'avoir « de la science, d'arriver à la prospérité matérielle, de vivre « sous un bon gouvernement..., les choses de ce monde pas- « sent, la vie future seule est permanente, et c'est seule- « ment en partant de ce principe immuable que les nations « comme les individus peuvent parvenir au bonheur. Quand « il n'y a point de foi, la vie est sans but, la mort sans con- « solation, et si l'Angleterre ne nous venait pas en aide sous « ce rapport, nous n'aurions d'autre ressource que de pous- « ser vers Dieu des cris de détresse, en lui disant : O Père, « notre Père céleste, donne-nous une foi.... »

« Ainsi parle un Indou qui ne peut pas encore être appelé chrétien. N'est-il pas vrai, d'après cela, comme d'après tous les détails où je suis entré, continue l'orateur, que la résolution dont j'ai donné lecture a raison de dire que les changements politiques, sociaux et intellectuels survenus dans l'Inde, sont de nature à inspirer les plus vives espérances aux chrétiens? — Mais ces transformations si réjouissantes, d'où ont-elles surgi et où peut-on prévoir qu'elles mèneront l'Inde?

« A cette double question, je n'hésite pas à répondre, que ces progrès ont leur point de départ dans le christianisme, et qu'en se développant, c'est de plus en plus au christianisme qu'ils conduiront les âmes.

« Assurément, je ne dis pas que l'éducation donnée dans les écoles du gouvernement (où la religion n'est point enseignée), ne soit pour rien dans la somme du bien opéré; mais cette instruction, toute séculaire, ne va pas au fond des choses; elle prépare le chemin à la lumière, mais ni elle, ni la civilisation elle-même, ne sont capables de faire pénétrer à flots cette lumière au sein d'une nation plongée depuis si longtemps dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition la plus grossière. C'est un bon code de morale. Elle adoucit les mœurs, elle tend à diminuer les crimes de l'homme contre l'homme, mais elle ne peut rien

pour effacer le péché contre Dieu ; elle peut faire disparaître du cœur ce qu'il renferme de plus féroce et de plus brutal, mais en laissant subsister ce qu'il renferme de satanique. « A celui-là seul, qui peut faire de l'individu un être nouveau, » a dit un des missionnaires de l'Inde les plus distingués, le Dr Mullens, « à celui-là seul appartient le pouvoir « de régénérer les peuples. »

Eh bien ! cette œuvre de renouvellement, j'ai la ferme conviction que Dieu l'a commencée pour l'Inde. Au milieu de cette immense population de deux cents millions d'âmes, les deux cent mille chrétiens indigènes qu'on y compte, n'apparaissent que comme un point presque imperceptible; mais j'y vois, pour ma part « cette petite nuée, grande comme la main, qui monte de la mer et qui annonce l'approche d'une grande pluie (I Rois. XVIII, 44). » Toutes les autres religions de l'Inde sont en décadence; le christianisme seul en est à ses premiers pas. L'arbre a été long à planter, mais il a pris racine, et soyez sûrs que rien désormais ne le fera disparaître du sol. Dans la grande crise de 1857, les chrétiens indigènes ont passé par de rudes épreuves sans que l'on ait pu, je crois, constater dans leurs rangs un seul cas d'apostasie. Je suis, en ce qui me concerne, persuadé qu'à supposer les Anglais chassés du pays, le christianisme y resterait, et qu'alors même son triomphe serait certain.

« Avant de terminer, qu'il me soit permis de mettre les amis des missions en garde contre deux erreurs que j'appellerai le Charybde et le Scylla de l'œuvre évangélique. La première serait de s'attendre à des résultats très apparents et tout à la fois très prompts ; la seconde, de ne pas estimer assez les résultats déjà réalisés... Quant au premier de ces écueils, rappelons-nous que la conversion de deux cents millions d'âmes n'est pas une œuvre que nous puissions faire marcher du coin de notre foyer, en agitant une sonnette. Une si vaste moisson ne peut être rassemblée qu'à la longue et à grand renfort de travail. Mais, en même temps, ayons confiance

dans les travaux entrepris et dans les hommes qui s'y sont consacrés. Je rougis presque d'avoir à rendre mon faible témoignage à ces serviteurs de Dieu, mais des questions qu'on m'a adressées sur leur compte, à mon arrivée en Angleterre, m'en font un devoir. Les 25 ans que j'ai passés dans l'Inde, et les fonctions que j'y ai remplies m'ont mis en contact avec un très grand nombre de missionnaires de nationalités et de dénominations diverses. Ai-je trouvé dans leurs rangs des anges ? Non. Les uns avaient reçu de Dieu de grands dons, d'autres n'en avaient que peu, aucun n'était sans défaut ou sans faiblesse. Mais je ne me souviens pas d'en avoir rencontré un seul qui, sous le regard de Dieu, ne travaillât pas à la conversion des âmes avec simplicité et droiture, dans la mesure de sa capacité, et en donnant l'exemple d'une vie vraiment chrétienne. Ah ! plût à Dieu que le gouvernement possédât, dans toutes les branches de l'administration, civile ou militaire, un corps d'hommes aussi fidèles que les missionnaires de l'Inde le sont à leur Maître. Gardons-nous donc bien de les attrister ou de les décourager par notre indifférence. Envoyons-leur plutôt des renforts. Ils ne sont que cinq cents en face de deux cents millions de païens à convertir. Mais je me rappelle qu'autrefois ils n'étaient que deux : Zigenbalg et Plutscho, envoyés, en 1705, par le roi de Danemarck, Frédéric IV. Alors, il n'y avait pas un seul Indou protestant ou chrétien. Après ceux-là sont arrivés Schwartz, Rhenius et une longue liste de témoins et de martyrs, jusqu'à nos Ragland, nos Cander et nos Robert Noble. Ces hommes ont labouré et semé, sans récolter plus que quelques dizaines ou quelques centaines d'âmes. Où sont-ils maintenant? Leur âme a-t-elle été absorbée comme celle des Brahmines ou annihilée comme celle des Bouddhistes? Non, ils font partie de cette « grande nuée de témoins » dont l'apôtre parle. Réunis aux Noë, aux Abraham et aux saints de l'ancienne alliance, devant le trône de l'Agneau, ils rendent grâces à Dieu pour ces 200,000 âmes arrachées à

l'empire du péché et de la mort, dont le petit nombre fait murmurer notre faible foi. Loin de nous ces murmures! A l'œuvre plutôt. Exhortons nos missionnaires à développer les Eglises indigènes, à former des pasteurs indigènes, et quand ils y auront réussi, ne donnons à nos évêques aucun repos jusqu'à ce qu'ils aient consacré un évêque indigène qui aide ces Eglises indigènes à marcher seules. Alors le christianisme s'implantera dans l'Inde, mieux que le mahométisme ne s'y implanta au XIe siècle, parce qu'au lieu d'y avoir pour introducteur le sabre des étrangers, il y sera prêché par des enfants du pays. Que Dieu nous donne de vivre assez pour voir surgir ce nouvel ordre de choses! »

A la suite de ce discours qu'avaient fréquemment interrompu d'immenses applaudissements, l'Assemblée tout entière se leva comme un seul homme pour entonner un cantique d'actions de grâces. Puissent se réaliser bientôt, dirons-nous à notre tour, les belles espérances que le noble orateur a su si bien exprimer!

NOUVELLES RÉCENTES

SUISSE.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE NEUCHATEL.

Le jeudi 4 mai dernier a eu lieu à Neuchâtel l'assemblée annuelle de cette institution. Voici le compte rendu qu'en donne le *Journal religieux* du canton.

« L'assemblée s'est ouverte sous la présidence de M. le pasteur Du Pasquier. Le rapport a constaté que le chiffre des dons avait été en augmentant; les recettes pour l'année

se sont élevées à 37,000 fr. environ, non compris le produit de la vente. Les nouvelles de nos missionnaires sont bonnes; celui qui est en Afrique poursuit son œuvre avec joie, et celui qui a dû revenir des Indes, pour cause de santé, se sent assez fortifié pour avoir pu demander au comité de Bâle de le renvoyer à son poste. Un élève qui avait quitté l'institut de Bâle, va entrer, aux Etats-Unis, dans une carrière analogue à celle des missions. — M. *Gretillat,* pasteur à Couvet, a vivement intéressé l'assemblée, en donnant des détails sur l'origine des dissensions entre les Boers et les Bassoutos, au sud de l'Afrique, sur les trahisons politiques dont ces derniers ont été victimes, et sur les conséquences probables des luttes actuelles. Il y a lieu de s'affliger et de crier au Seigneur; mais il y a place aussi pour l'espérance. — M. *Reichel,* après quelques mots des désastres survenus dans les stations moraves de la Côte-des-Mosquites, adressa un appel chaleureux au cœur des assistants, en cherchant à éveiller leur amour pour toutes les œuvres de mission, et en exposant qu'il n'y a pas de vrai christianisme là où il n'y a pas d'esprit missionnaire. M. *Barde,* de Genève, a ensuite parlé de l'excellence, de la beauté de l'œuvre des missions, et du bien qui rejaillit sur ceux qui s'en occupent....

« La commission générale qui avait à fixer la destination d'une somme de 8,300 fr., a décidé qu'une somme de 500 fr. serait accordée à la Société des missions de Paris, comme témoignage de sympathie dans ses grandes épreuves; le reste de la somme a été réparti comme suit : deux cinquièmes à Bâle, deux cinquièmes à Paris, et un cinquième aux missions de l'Unité des frères. »

On voit, par ces détails, que notre Société de missions de Paris peut toujours compter sur la sympathie des chrétiens neuchâtelois. Qu'il nous soit permis de les en remercier ici.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

PROGRÈS SPIRITUELS DANS LES ENVIRONS DE LIBERIA

Nous parlions dernièrement des progrès de tout genre qu'a faits, depuis sa fondation, la république nègre de Libéria, et de l'heureuse influence que cette prospérité croissante peut exercer sur les environs, au point de vue religieux. Un des pasteurs indigènes de Monrovia même, appelé naguère à visiter une localité du pays, nommée Marschall, qui se trouvait momentanément sans pasteur, confirme ces espérances.

« J'avais entendu parler, dit-il, d'une sorte de réveil survenu dans cette partie du pays ; mais, à mon arrivée, j'appris avec joie que cette œuvre de grâce s'étendait bien au delà de ce que je croyais. Plusieurs tribus du voisinage et beaucoup d'anciens esclaves libérés en ont ressenti les effets, et le nombre des âmes qu'elle a salutairement atteintes paraît considérable. Nous eûmes là des assemblées véritablement bénies. Comment dire le bonheur que nous éprouvâmes à entendre, tantôt un nègre revenu d'Amérique, tantôt un Congo, un Ebo ou un Bassa, nous parler des miséricordes divines telles qu'elles se sont manifestées dans l'œuvre de la rédemption;—à voir ces enfants de la forêt, naguère idolâtres et ennemis du vrai Dieu, l'adorer maintenant en toute humilité et en toute confiance? En prêtant l'oreille à leurs réponses, généralement pleines d'intelligence, mon âme débordait d'émotion et se sentait pressée de donner gloire à Dieu ! Nous avons, dans ces réunions, admis dans les rangs de l'Eglise quatre Libériens venus des États-Unis, dix-huit esclaves libérés par les croisières... et plusieurs autres personnes encore. Le chiffre des baptêmes ne s'éleva pas à moins de vingt. Ah! puisse le règne du Seigneur continuer à s'étendre ainsi dans le pays de mes pères, comme sur la surface entière du globe terrestre! »

Eglises indigènes de Sierra-Leone.

Depuis que les Eglises fondées par la Société des Missions anglicanes à Sierra-Leone, se sont séparées d'elle pour vivre de leur propre vie, l'intérêt qu'elles inspirent a redoublé, et il devient de plus en plus évident, non-seulement qu'elles se soutiendront, mais qu'elles sont appelées à devenir un centre d'activité d'où la prédication de l'Evangile rayonnera dans les contrés adjacentes. Les voyageurs sérieux s'accordent à rendre les témoignages les plus honorables aux neuf pasteurs nègres qu'elles ont à leur tête, soit sous le rapport de l'intelligence, soit quant au zèle et à la piété. Les troupeaux, sans être encore tout ce que des Eglises chrétiennes devraient être, se distinguent cependant par la vie religieuse de la grande majorité de leurs membres et par l'intérêt qu'ils prennent aux choses du salut. Pendant les cinq ans écoulés depuis leur organisation nouvelle, ils ont libéralement soutenu leurs pasteurs et leurs instituteurs; dépensé plusieurs centaines de livres sterling en réparations d'églises ou en construction de presbytères, et contribué pour près de 100 livres à l'établissement d'un fond de réserve pour venir en aide aux pasteurs.

La Société des Missions n'a plus à sa charge, dans toute la colonie, que trois stations, celles de Bullom, de Quéah et de Scherbro. Elles sont prospères et, selon toute apparence, pourront suivre bientôt l'exemple de leurs sœurs aînées.

EMPIRE TURC.

UNE CONSÉCRATION AU SAINT MINISTÈRE.

Un des missionnaires américains employés dans ce champ de travail écrivait il y a quelques semaines :

« Nous venons de consacrer, à Marasch, un des plus anciens élèves de notre école supérieure, arménien de naissance. La veille, il avait subi, devant plusieurs centaines de personnes, un examen qui avait duré deux heures et durant lequel il avait répondu admirablement bien à toutes les questions qu'on lui avait faites. Le service de consécration attira une telle foule que la moitié tout au plus put pénétrer dans la chapelle. Ce que voyant, nous sortîmes et allâmes, au nombre d'environ 3,000, prendre place sur une pelouse du voisinage. Une toile, promptement jetée par dessus les branches d'un figuier, abrita les orateurs, et la cérémonie s'accomplit avec un recueillement et une solennité qui en ont fait un des plus édifiants spectacles que je me souvienne d'avoir jamais vus. Toute l'assemblée parut épouver les mêmes sensations, et, depuis lors, plusieurs de ceux que la curiosité avait attirés ont positivement exprimé le désir de s'unir à notre Eglise. J'ajoute que le nouveau ministre du saint Evangile nous donne les plus belles espérances. Il sera chargé de la conduite d'une partie de la congrégation, que ses récents accroissements nous ont forcés de séparer en deux. »

Le même correspondant annonce qu'à Aintab, autre station missionnaire des environs, les progrès ont été plus rapides encore qu'à Marasch. L'Eglise protestante de cette ville compte environ 1,000 membres, et a pour directeurs ordinaires deux pasteurs indigènes. Les écoles de la semaine sont fréquentées par plus de 600 élèves, et celles du dimanche par près de 1,000 enfants ou adultes. Là aussi, il a fallu diviser le troupeau en deux et, par suite, élever une seconde chapelle. On espère que très prochainement l'Eglise d'Aintab pourra pourvoir elle-même à tous ses besoins. Ces deux pasteurs nationaux sont des hommes tout à la fois très dévoués et très intelligents.

Paris. — Typ. Ch. Maréchal, rue Fontaine au Roi, 13

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU SUD DE L'AFRIQUE.

Le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris à ses amis et soutiens. (1)

Paris, le 20 juin 1866.

Bien-aimés frères en Jésus-Christ,

Nous sentons le besoin de nous mettre en rapport direct avec vous et de vous entretenir, d'une manière intime, des grandes épreuves qui nous sont survenues. Ce soulagement est nécessaire à nos cœurs; peut-être aussi, en nous le procurant, répondons-nous à votre attente. Il est naturel que dans la perplexité où vous ont jetés tant de fâcheuses nouvelles, vous désiriez savoir quel effet elles ont produit sur nous, le jugement que nous portons sur la situation et les perspectives de notre chère Mission du Sud de l'Afrique.

Nous pouvons dire avec saint Paul que « si nous sommes pressés de toute manière, nous ne sommes pas réduits à l'extrémité; si nous éprouvons de vives angoisses, nous ne sommes pas sans espérance. »

L'épreuve est grande et nous devons la sentir. Lorsque le Seigneur dispense l'affliction à ses enfants, il a toujours

(1) L'importante communication qu'on va lire a paru dans la plupart de nos feuilles religieuses. Il fallait user de ce moyen de publicité pour répondre au besoin de promptes informations que les malheurs du Lessouto ont fait naître dans l'esprit des amis de la Société. Beaucoup de nos lecteurs auront donc déjà lu ces deux pièces; mais elles doivent être connues de tous, et elles avaient ici leur place toute marquée.

Pour les nouvelles récentes, voir à la fin de cette livraison.

des vues de miséricorde à leur égard, mais ces vues ne se réalisent que dans la mesure de la douleur produite par les coups de sa main paternelle. — Ceux que nous recevons en ce moment nous étaient sans doute nécessaires. Peut-être la prospérité nous faisait-elle trop oublier que c'est dans les larmes, dans les luttes de la prière, au milieu de résistances, de perplexités, d'humiliations de toute espèce, que s'est de tout temps manifestée la vraie force des propagateurs du christianisme et que se sont produits leurs véritables succès.

Peut-être aussi nos vues n'était-elles pas suffisamment spirituelles et donnions-nous trop de place, dans notre estime et notre attente, à la partie extérieure de notre œuvre. « Jésus-Christ est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Il veut que dans nos efforts pour sa gloire, nous ayons toujours en vue ce but suprême et qu'il domine toute autre considération.

Après quelques années d'attente, nous avons tressailli en entendant nos missionnaires s'écrier comme leur maître : « Réjouissez-vous avec nous, car nous avons trouvé des brebis qui étaient perdues. » Mais ce cri d'allégresse, en se répétant, a-t-il accru notre reconnaissance? Avons-nous été toujours également avides de l'entendre? Ne nous a-t-il pas souvent laissés, si ce n'est froids, du moins tièdes et distraits? N'avons-nous pas été tentés de trop voir ailleurs que dans les victoires de la grâce les garanties d'existence qu'il fallait aux populations auxquelles nous prenions un si vif intérêt? Pour les nations, comme pour les individus, c'est la piété qui a les promesses de la vie présente comme celles de la vie qui est à venir, et souhaiter avant tout la conversion des Bassoutos, prier avec une infatigable ardeur pour l'obtenir de l'Esprit de Dieu, c'était bien certainement le moyen le plus sûr de conjurer les périls terrestres dont ils étaient menacés.

En nous plaçant à ce point de vue, nous avons encore,

bien-aimés frères, de puissants motifs de ne pas perdre courage, et de nous montrer forts dans l'adversité.

Au moment où nos missionnaires se voyaient contraints de quitter les stations, Dieu leur a fait la grâce de pouvoir rendre à leurs troupeaux le témoignage qu'ils n'avaient jamais été aussi fidèles. Au milieu des agitations de la guerre et en dépit des mauvaises passions qu'elle réveille, les chrétiens bassoutos ont vu leur nombre s'accroître, et c'est à leurs propres efforts que cela est dû. Le Seigneur abandonnerait-il des Eglises qu'il a su faire vivre dans les circonstances les plus défavorables à la piété?

Si ces chrétiens d'hier, qui ne savaient pas où ils pourraient, dans quelques jours, reposer leurs têtes, n'ont pas désespéré de l'œuvre que nous faisions au milieu d'eux, comment en désespérerions-nous? Les Eglises ne sont pas détruites, le peuple non plus; notre tâche n'est donc pas finie. Sous quelque régime, et dans quelque position que ce peuple soit placé, nous lui serons fidèles. Nous le devons maintenant plus que jamais, puisqu'il souffre et que les humiliations qu'il subit peuvent être, avec le secours de Dieu, le moyen de faire cesser ses résistances et de le gagner définitivement à l'Evangile.

Nous ne saurions croire non plus que Dieu n'ait pas égard aux souffrances de nos missionnaires et qu'il ne les réjouisse aux prix des jours où il les a affligés.

Avons-nous assez remarqué tout ce qu'il leur a fallu de foi et de dévouement pour rester fidèlement à leur poste jusqu'à ce qu'on les en ait arrachés?

Pendant près d'un an, ils ont vécu dans un isolement presque complet. Des mois s'écoulaient sans qu'ils eussent des nouvelles directes et certaines les uns des autres. Leur correspondance avec la colonie du Cap et avec l'Europe, déclarée illicite par le gouvernement des Boers, était interceptée. On leur a fait un crime d'ouvrir les portes de leurs maisons à ceux des membres de leurs Eglises qui venaient,

au péril de leur vie, chercher quelques paroles d'encouragement chrétien. Des détachements de Boers fondaient fréquemment sur les stations de la manière la plus inopinée, sans le moindre égard pour nos sœurs et pour leurs pauvres enfants. Au milieu de ces alertes incessantes, la disette croissait de jour en jour, et il n'y avait aucune perspective de pouvoir renouveler les provisions. Encore si tout eût été bon vouloir et confiance de la part des indigènes. Mais des causes de malaise et d'appréhension venaient aussi quelquefois de ce côté. Il était impossible que parmi tant de gens encore païens, il ne se produisît pas des cas de malveillance et que tout le monde comprît comment il se faisait que les maisons des missionnaires fussent respectées, tandis qu'on brûlait et saccageait celles de leurs enfants en la foi. Dieu a soutenu ses serviteurs, et c'est en versant des larmes d'angoisse et de regret qu'ils ont quitté les lieux où ils ont tant souffert. Serait-il possible que leur foi fût déçue? Non, sans doute. Humilions-nous, menons deuil, mais qu'il ne vienne à la pensée de personne que le Seigneur puisse être infidèle à ses messagers! Il n'a pas encore dit son dernier mot, et c'est son dernier mot qui décide de tout.

Les Boers pourront bientôt s'apercevoir que leur succès est plus apparent que réel. Ils savent qu'ils ont à peine entamé les populations, et qu'en leur imposant des limites trop étroites, ils s'exposent à d'incessantes irruptions. Cette considération pourra les porter à rendre aux missionnaires les stations qui se trouvent dans la province qui a été annexée à l'Etat-Libre. Nos chrétiens et une foule de personnes plus ou moins imprégnées des principes de l'Evangile se grouperaient avec empressement autour de leurs pasteurs. On aurait là une population intermédiaire, amie de l'ordre et de la civilisation, qui contribuerait puissamment à rendre le calme au pays.

Les lettres les plus récentes de nos frères nous ont appris qu'ils étaient encore à Aliwal, attendant leur délivrance. Ils

allaient députer MM. Lemue, Dyke, Daumas et Cochet auprès du président de l'Etat-Libre pour demander que les stations leur fussent rendues.

De notre côté, bien-aimés frères, nous ne restons point oisifs. Nous avons invoqué avec confiance l'appui du gouvernement français, et nous adressons des réclamations au gouvernement britannique. Nous faisons agir le conseil synodal des Eglises réformées du Cap, pour lequel les Boers ont généralement beaucoup de déférence. L'Alliance évangélique nous prêtera son appui. Nos frères des Pays-Bas envoient de très sérieuses représentations à ces colons d'origine hollandaise, dont tout autant que nous ils déplorent la conduite à l'égard de nos missionnaires. Enfin, nous avons nous-mêmes écrit au Président de l'Etat-Libre, pour protester contre le décret d'expulsion et demander que les effets en soient réparés.

L'intérêt que vous prenez à tout ce qui peut être utile à notre chère mission dans cette terrible crise, nous porte à penser que vous aimerez à connaître le point de vue auquel nous nous sommes placés et les arguments que nous avons fait valoir. Voici la teneur de notre lettre :

« A Monsieur le Président de l'Etat-Libre.

« Monsieur le Président,

« Le gouvernement de l'Etat-Libre, à la tête duquel vous êtes placé, a récemment accompli un acte qui nous a remplis de surprise et de douleur..... Nous voulons parler de l'expulsion de nos missionnaires : MM. Rolland père et fils, L. Cochet, F. Daumas, H. M. Dyke, A. Mabille, E. Casalis, P. Germond, F. Coillard, F. Maeder, des stations de Béerséba, Hermon, Mékuatling, Hébron, Morija, Siloé, Thabana-Moréna et Léribé. Cette mesure devait prochainement s'étendre à MM. D. Keck, de Mabulélé, C. Gossellin et Ellenberger, de Béthesda.

« Nos sentiments personnels et notre responsabilité vis-à-vis des Eglises de France qui nous ont confié la direction de leur œuvre en pays païens, le soin et la protection auxquels ont droit les hommes dévoués qui font cette œuvre, nous imposent le devoir de protester contre la mesure dont ils ont été victimes.

« De tout temps, et sous toutes les législations, il a été de règle que même les coupables ne fussent condamnés qu'après avoir été entendus. Nos frères étaient innocents et on les a expulsés sans leur fournir l'occasion de se disculper des choses qu'on leur imputait. On savait sans doute qu'on ne pourrait les convaincre que d'être profondément attachés à leurs troupeaux et d'éprouver pour eux une vive sollicitude. On n'avait à leur reprocher aucune cabale politique, rien qui ressemblât à de l'espionnage ou à des incitations hostiles. Au milieu des plus grands dangers et d'un isolement presque absolu, ils sont restés fidèlement aux postes que le Seigneur leur avait assignés, s'attachant à mitiger, autant que possible, les maux de la guerre, par des actes de dévouement et de charité. Ces maux, l'Europe, en ce moment, s'efforce de les diminuer en faisant dans les conventions internationales une plus grande place à des sentiments d'humanité. On institue un ordre d'infirmiers volontaires qui, sans faire aucune distinction de drapeaux, s'en iront sur les champs de bataille recueillir les blessés, donner des soins et des consolations aux mourants, couvrir, au besoin, de leur protection les femmes et les enfants en péril. Et pendant que des plans de cette nature s'organisent parmi nous, aux applaudissements des peuples et avec l'assentiment de tous les souverains, ferait-on un crime à nos missionnaires de les avoir réalisés dans l'humble sphère où ils se mouvaient ? Leurs intentions devaient-elles donc être si suspectes à des hommes qui les ont connus depuis tant d'années ? Ce n'est pas d'hier, Monsieur le Président, que nos frères se sont établis au delà du fleuve Orange.

« Parmi les stations dont on les a exilés, il en est qu'ils ont fondées depuis trente ans. Que de bien n'y ont-ils pas fait ? Les habitants de l'Etat-Libre peuvent le dire tout autant que les indigènes. Ils ont assez de fois visité Béerséba, Morija, Mékuatling, Thaba-Bossiou, etc., pour savoir l'esprit dont étaient animés les fondateurs de ces établissements. Quand ont-ils fermé leurs portes ou refusé une place à leur table, soit aux Boers qui voyageaient pour leurs propres affaires, soit aux délégués de leur gouvernement ? N'ont-ils pas favorisé, de tout leur pouvoir, les transactions commerciales, les achats de céréales qui ont été si avantageux à l'Etat-Libre ? Que de malentendus n'ont-ils pas expliqués, que de difficultés n'ont-ils pas aplanies, que de querelles n'ont-ils pas prévenues ou fait cesser entre les indigènes et vos administrés ? Si, en plus d'une occasion, ils ont eu à se mêler de questions internationales, ne l'ont-ils pas fait à leur corps défendant, et n'était-ce pas une conséquence inévitable de leur position ? Est-ce leur faute, si les gouverneurs de la colonie du Cap, si les chefs de l'Etat-Libre, manquant absolument d'interprètes capables, et sachant que les missionnaires seuls pouvaient comprendre la portée d'arrangements en discussion, recouraient à eux pour expliquer leur pensée ? Quel avantage personnel nos frères ont-ils retiré des fatigues et des embarras qu'on leur occasionnait par là ? Il en est parmi eux auxquels on a fait les offres les plus séduisantes, et qui pourraient citer le jour et l'heure où un simple acquiescement de leur part eût suffi pour les enrichir. Ils ont repoussé, sans hésitation, toute proposition de cette nature. En retour des services qu'ils rendaient aux blancs et aux noirs, dans l'intérêt de la concorde et de la justice, ils ne demandaient que deux choses : la liberté de continuer paisiblement leurs travaux évangéliques, et, au terme de leur carrière, une tombe dans les stations qu'ils avaient fondées.

« Cette liberté, ils ne l'ont plus ; cette tombe, elle leur est

refusée. Et c'est lorsque plusieurs d'entre eux sont sur le déclin de l'âge, quand la diminution de leurs forces les met dans l'impossibilité de se créer une existence nouvelle, qu'on les bannit de leurs demeures, qu'on les arrache à leurs habitudes, à leurs travaux, et qu'on les force à se réfugier dans des lieux où ils sont complétement étrangers ! — Mais les conséquences du décret d'expulsion s'étendent plus loin. Il a gravement compromis les intérêts de l'Evangile et de la civilisation. Ces temples qui, le dimanche, se remplissaient d'adorateurs recrutés au sein du paganisme, ces tables sacrées autour desquelles tant de noirs célébraient régulièrement la mort de leur Rédempteur, ces chants religieux que si souvent les Boers eux-mêmes ont admirés, ces Nouveaux Testaments traduits en langue indigène et répandus dans tout le pays, ces écoles où l'on s'efforçait d'inculquer à l'enfance des notions chrétiennes et de lui faire apprécier les avantages de la civilisation, tout cela est menacé de compter bientôt parmi les choses qui ne sont plus. C'était l'œuvre de pasteurs protestants, et c'est un Etat protestant qui l'aura détruite ! Quel oubli des droits suprêmes de l'Evangile ! Quel sujet de douleur et d'étonnement pour la chrétienté tout entière ! Ajoutons aussi : quelle source d'embarras futurs pour l'Etat-Libre ! Vous le savez, Monsieur le Président, la force matérielle ne suffit pas pour faire la sécurité des peuples et pour assurer leur prospérité. Quoi qu'on fasse, on aura toujours à compter avec les Bassoutos. On ne peut ni les tous exterminer, ni s'en débarrasser entièrement par l'exil. Vous les aurez toujours par milliers auprès et autour de vous. Chrétiens, ils deviendraient vos frères ; païens, ils vous créeront des difficultés sans cesse renaissantes.

« Le jour ne tardera pas à venir où l'on regrettera d'avoir méconnu les services que nos missionnaires rendaient à la cause de la religion et de l'humanité.

« C'est à peine si, après des considérations d'un ordre si élevé, nous avons le courage de mentionner les pertes ma-

térielles que notre Société a déjà souffertes et celles dont elle est encore menacée. Et cependant, Monsieur le Président, si nous les subissions sans en appeler à votre justice, nous serions coupables aux yeux de Dieu et infidèles aux Eglises dont nous sommes les représentants. Des sommes immenses ont été consacrées à la construction des presbytères, des temples, des écoles, au défrichement des jardins, des champs, des vergers qu'un édit vient de nous enlever. Ces sommes, elles sont provenues de chrétiens généralement pauvres, qui donnaient joyeusement dans le seul but de glorifier Dieu. Français, qu'avaient-ils à démêler avec l'Afrique méridionale? Quel avantage terrestre pouvaient-ils se promettre en aidant à fonder des stations que ni eux, ni leurs enfants ne devaient jamais voir?

« Ne serait-ce pas un vrai sacrilége si une confiscation sommaire et imméritée enlevait à leur destination des établissements qui doivent leur existence à ce que la charité chrétienne a de plus désintéressé et de plus pur?

« En terminant, Monsieur le Président, nous demandons que les droits de notre Société soient maintenus et que nos missionnaires puissent reprendre le cours de leurs travaux dans les stations qu'ils ont fondées. Nous demandons aussi qu'une compensation leur soit octroyée pour les pertes qu'ils ont faites. Nous attendons cela de votre justice et de celle de l'Etat dont vous êtes le chef.

(Suivent les signatures des membres du Comité).

Bien-aimés frères, espérons que cet appel au représentant du gouvernement de l'Etat-Libre ne sera pas inutile. Continuez à prier pour nous, afin que l'Esprit saint nous dirige; priez pour les missionnaires et demandez qu'ils soient préservés de découragement; priez pour les Bassoutos; suppliez le Seigneur de les rendre attentifs aux coups de sa verge et d'avoir pitié d'eux dans leur présente misère; enfin demandons à Dieu d'avoir aussi compassion des Boers et de

leur faire comprendre qu'ils ne gagneraient rien en parvenant à leurs fins, si leurs succès devaient être un obstacle à l'avancement de son règne. — Souvenez-vous aussi des besoins exceptionnels auxquels nous avons à pourvoir ; jamais nos appels à votre charité n'ont été plus légitimes et plus propres à émouvoir vos cœurs.

Agréez nos salutations fraternelles et l'expression de notre dévouement en Jésus-Christ.

Pour le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris :

E. Casalis, directeur.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

MADAGASCAR.

TRAVAUX DES MISSIONNAIRES DE LA SOCIÉTÉ DE LONDRES.

Nos lecteurs connaissent depuis assez longtemps cette mission pour que nous n'ayons pas besoin d'en raconter longuement l'histoire.

Ils savent que, fondée en 1820, dans des circonstances très encourageantes, elle eut ensuite à passer par de longues et terribles épreuves, mais que, depuis 1861, elle a repris une vigueur toute nouvelle et qu'elle peut être comptée aujourd'hui parmi les œuvres les plus prospères qu'ait enfantées de nos jours le zèle évangélique. A la dernière assemblée générale de la Société, l'homme qui a pris la part la plus active à ce renouvellement de vie, le révérend W. Ellis, que son grand âge a ramené en Angleterre, en a retracé d'une manière saisissante, les phases principales et les traits les plus saillants. Ce discours, qui impressionna vivement l'auditoire,

est trop long pour être reproduit ici en entier ; nous ne pouvons qu'en citer ou en résumer quelques parties. Il faut se rappeler qu'avant le séjour de quatre ans qu'il vient de faire à Madagascar, M. Ellis y avait fait trois voyages dans les intérêts de la cause chrétienne.

Pour montrer quels changements se sont produits dans les circonstances politiques et dans la situation du christianisme depuis une quinzaine d'années, l'orateur a commencé par quelques rapprochements. A son premier voyage, en 1853, un des objets qui l'avaient le plus frappé en arrivant à Tamatave, c'étaient les têtes de 13 Européens, plantées sur des pieux, pour prévenir les étrangers du sort qui les attendait s'ils avaient l'audace de pénétrer dans le pays. Huit années plus tard, en 1861, non-seulement ces emblêmes de barbarie avaient disparu, mais le navire était à peine entré dans le port que deux malgaches d'un rang élevé, délégués par les chrétiens, vinrent saluer le missionnaire de leur part et lui annoncer qu'un officier du roi avait reçu ordre de l'accompagner honorablement jusques dans la capitale du royaume. Dans ses premiers voyages, les chrétiens qu'il était allé consoler et soutenir, l'avaient accueilli avec bonheur, mais avec des craintes parfaitement justifiées par la rigueur des mesures prises contre eux. « Nous voudrions bien prier avec vous, disaient-ils, car nous ne pouvons pas vivre sans prière, mais nous n'osons pas le faire d'une manière apparente. » Malgré cela, ils se rendaient le soir, en cachette, dans la maison de l'étranger. Ils avaient alors soin de placer des sentinelles autour de sa demeure, pour les avertir des dangers qu'ils pourraient courir, et durant les veilles de la nuit, quelquefois jusqu'à deux heures du matin, on lisait la parole de Dieu, on s'entretenait et l'on priait, mais à voix très basse; et avant de se retirer, on envoyait quelques membres de l'assemblée voir si la maison n'était point cernée par les soldats de la reine, toujours aux aguets pour saisir et traîner en prison les partisans des idées chrétiennes. Quel changement en 1861!

Le jour de l'arrivée de M. Ellis à Tamatave, il était trop tard pour que les amis de la prière pussent se réunir; mais les premières questions que l'on fit au missionnaire, à peu près en public, furent : « Avez-vous des Bibles ? — Nous amenez-vous « des pasteurs? » Et, le lendemain, dans une réunion convoquée et tenue sans la moindre appréhension, après la lecture d'un de ces beaux psaumes qui répondent si bien en tous lieux aux sentiments de l'âme reconnaissante, deux chrétiens indigènes exprimèrent successivement, dans de chaleureuses prières d'action de grâces, les sentiments qui débordaient de leur cœur.

Pendant le trajet de Tamatave à la capitale, plusieurs chrétiens, qui faisaient partie de l'escorte du missionnaire, se réunissaient pour célébrer leur culte en commun, et l'un des dimanches qu'ils passèrent en route s'étant trouvé le premier dimanche du mois, ils se conformèrent ouvertement à l'un des usages établis dans l'île par les premiers missionnaires, celui de prendre ensemble la Cène du Seigneur. A une journée et demie de marche d'Antananarivo, terme du voyage, la route se trouva tout-à-coup comme barrée par un groupe de personnes qui attendaient évidemment quelque chose. C'était une grande députation des chrétiens de la capitale. A l'approche des voyageurs, elle entonna un cantique ; puis, après un joyeux échange de salutations, elle se joignit au cortége pour achever le trajet.

A Antananarivo, les premières entrevues du missionnaire avec les chrétiens du lieu furent douces, mais entremêlées de douloureux souvenirs. Six des hommes avec lesquels M. Ellis avait passé la dernière nuit de son séjour en 1856, avaient depuis lors souffert le martyre, sans qu'un seul, au dire unanime des témoins, eût laissé percer le moindre indice de faiblesse. Beaucoup d'autres que le missionnaire n'avait pas connus, avaient scellé de la même manière leur profession de la foi chrétienne. Le premier dimanche après son arrivée, une grande réunion eut lieu dans un temple dont l'histoire est

comme un résumé de celle du christianisme dans l'île. Ouvert par les premiers missionnaires en 1831, l'édifice avait servi au culte jusqu'à la grande persécution de 1836, mais alors le gouvernement s'en était emparé, l'avait transformé en prison, et peuplé d'abord de voleurs et d'assasins, puis de chrétiens condamnés à la mort, et c'est de là que les premiers martyrs avaient été conduits au supplice. Plus tard, et peut-être pour rendre le bâtiment plus méprisable encore, on en avait fait un étable; mais, à la mort de la reine persécutrice, le nouveau roi l'avait rendu aux chrétiens, qui s'étaient hâtés de le réparer et d'en faire de nouveau une maison de prière. Quand M. Ellis y entra, à une heure très matinale, huit cents personnes au moins l'y attendaient. A son apparition, toutes se levèrent et entonnèrent, en chœur, un cantique d'action de grâces. Un des pasteurs indigènes lui adressa ensuite quelques mots de bien-venue, et lorsqu'il y répondit, des larmes de reconnaissance et de joie coulèrent de bien des yeux, « signe d'émotion remarquable, dit-il, parce que les Malgaches, bien différents en cela des autres races africaines, sont naturellement peu démonstratifs, surtout en ce qui concerne leurs sentiments religieux. Ceux-ci semblaient étonnés eux-mêmes d'avoir cédé à ce mouvement; ils s'en excusaient plus tard en disant que leur joie de revoir un missionnaire anglais, dans de pareilles circonstances, avait été tellement grande qu'ils s'étaient trouvés incapables de la contenir dans de justes bornes. »

Le même jour M. Ellis, visita une autre chapelle, donnée aussi par le gouvernement. Celle-ci avait été autrefois une sorte d'atelier de menuiserie. Il y trouva une congrégation d'environ mille personnes, sur laquelle sa présence, gage de paix et d'une activité nouvelle, produisit les mêmes effets que sur la première. Le missionnaire mentionne, à ce propos, un fait qui prouve à quel point les chrétiens malgaches ont pris au sérieux les exercice de la piété. C'est que, pendant les longues années de la persécution, ne pouvant pas sans

s'exposer à une mort certaine, se réunir pour prier durant la journée du dimanche, ils le faisaient dès le samedi au soir, et ne se séparaient que le dimanche vers deux ou trois heures du matin. Depuis le retour de la liberté, rien ne les force plus à tant de mystère. Les assemblées ont lieu le jour du repos, mais, par un reste d'habitude, les premières se forment avant le lever du soleil, ce qui ne les empêche pas de se renouveler plusieurs fois durant la journée.

On conçoit qu'ayant affaire à de tels croyants, la reine Ranavalona ait travaillé vainement, pendant un quart de siècle, à déraciner le christianisme de ses états. Mais, ce qu'il a de plus merveilleux ; c'est que, durant ce laps de temps, le nombre des chrétiens soit allé constamment en augmentant, et cela sans qu'il y ait jamais eu dans l'île aucun de ces mouvements populaires auxquels on a donné le nom de réveils. L'œuvre a marché paisiblement, lentement, mais sans temps d'arrêt et sans recul. Frappés de ce fait, les missionnaires en ont demandé l'explication et la réponse qu'on leur a donnée renferme un de ces grands enseignements que les disciples de Christ ne sauraient recueillir avec trop soin, en quelque lieu qu'ils se produisent. « Pourquoi êtes-vous devenu chrétien? quelles raisons vous ont déterminé à vous rattacher à l'Eglise? est-ce à la suite d'une prédication, où d'une lecture attentive de la parole de Dieu? » A cette question, souvent adressée aux membres les plus pieux des congrégations, quelques-uns ont répondu par l'affirmative; mais le plus souvent, presque toujours, c'était à un autre genre de démonstration qu'on attribuait ces effets. En voyant les changements moraux que la foi produisait chez les nouveaux chrétiens de leur parenté ou de leur connaissance, ces gens s'étaient dit à eux-mêmes ; « Il faut que cette religion nouvelle soit quelque chose de bien fort et de bien vrai pour qu'on lui voie porter de tels fruits. Cet homme-ci était un voleur, celui-là un ivrogne, cet autre un homme adonné à toutes sortes de vices; ils ne nous inspiraient que du

dégoût ou des craintes, et les voilà devenus honnêtes, sobres, bienveillants, dignes d'être proposés pour modèles. Comment cela se fait-il, et qui ne serait forcé de reconnaître ici le doigt du vrai Dieu? » Tant il est vrai, dit M. Ellis, que l'Auteur de toute grâce a su déployer ici, comme ailleurs, la puissance de son bras et que pour ceux qui veulent l'établissement de son règne, le meilleur moyen de le glorifier est toujours de montrer sa foi par ses œuvres. »

Il y a maintenant trente-cinq ans que furent baptisés, à Madagascar, les premiers convertis à la foi chrétienne. Ils étaient au nombre de vingt. « Au moment où j'ai quitté l'île, dit le missionnaire, Antananarivo seule contenait huit congrégations, composées d'environ 2000 membres effectifs et autour d'eux se groupaient environ 12,400 auditeurs, détachés du culte des idoles. Il s'est formé, en outre, dans l'intérieur seize petites Eglises de campagne, qui comptent ensemble plus de huit cents communiants et, selon toute apparence, environ trois mille auditeurs de la parole, de sorte qu'en totalité, on peut évaluer à trois mille, au moins, le nombre des communiants et à quinze mille celui des âmes arrachées à l'idolâtrie dans le champ de la mission. Tels sont les résultats acquis dès aujourd'hui. Quel encouragement à redoubler d'efforts, à envoyer de nouveaux missionnaires et surtout à multiplier le nombre de ces pasteurs indigènes qui ont montré tant de zèle, de dévouement et même une intelligence dont peut-être on ne les aurait pas cru capables. »

Dès l'origine de la mission, ces conducteurs des troupeaux ont compris, aussi bien que les missionnaires anglais, le devoir de maintenir, autant que possible, dans l'Eglise les principes d'une sage discipline et la pureté des mœurs. Ils n'ont admis à la communion que les convertis qui donnaient, sous ce double rapport, des garanties suffisantes, « Et ce qui prouve à quel point ils y ont réussi, dit M. Ellis, c'est que, pendant les trois années que je viens de passer à Madagascar, nous

n'avons eu à prononcer que trois ou quatre exclusions de l'Eglise, pour cause d'immoralité. »

Un retour encore sur le passé. Parmi les longues et nombreuses persécutions qui ont, à diverses reprises, fondu sur l'Eglise de Madagascar, la plus terrible a été celle de 1857. « Pendant sa durée, dit M. Ellis, 8 hommes moururent des effets du tangin ou poison; 13 furent lapidés; 250 environ vendus comme esclaves, et 56 soumis à un genre de supplice, inventé spécialement, à ce qu'il paraît, en vue d'eux. Cette invention, véritablement diabolique, consistait d'abord en colliers de fer, lourds, massifs, unis les uns aux autres par une barre transversale du même métal et d'un poids considérable aussi; puis, en anneaux de fer, disposés et réunis de la même manière, pour être passés aux pieds des misérables victimes. Permettez-moi de vous expliquer ce mécanisme, dont vous avez les pièces sous les yeux.

(Ici l'orateur montre en effet, exposées sur le bureau, de pesantes masses de fer, qu'il a rapportées de Madagascar comme une sorte de trophée conquis sur la barbarie des années passées.)

« Au moyen de ces instruments de torture, on liait ensemble, par groupes de cinq, huit ou dix, des chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qu'on envoyait ensuite de côté et d'autre, le plus souvent dans des contrées marécageuses, où l'on pouvait s'attendre à voir la fièvre s'emparer d'eux. Bientôt, sous l'influence de ces deux causes de souffrances, la mort arrivait pour ces malheureux, mais pas pour tous à la fois. Quand l'un tombait, les soldats chargés de surveiller le groupe, coupaient la tête et le pied engagés dans le collier et dans l'anneau, et laissaient le cadavre devenir la proie des animaux féroces ou des oiseaux de proie. Mais rien n'était changé pour cela à l'appareil, de sorte que les survivants avaient à le traîner après eux tout entier, jusqu'à ce que la mort vînt les frapper à leur tour. On en a vu deux ou trois rester ainsi chargés, à eux seuls, des fers

portés primitivement par dix. Et quelquefois, par l'incurie ou la cruauté des soldats préposés au groupe, l'infernal supplice devenait plus affreux encore. C'est lorsque les bourreaux, au lieu de détacher le corps privé de vie, le laissaient à sa place. Les malheureux survivants devaient alors le traîner avec eux en même temps que les fers, et supporter les effroyables émanations sorties d'un cadavre dont il leur était impossible de s'éloigner..... J'ai vu de mes yeux quelques-uns des martyrs qui avaient eu à passer par ces tortures. Ils étaient maigres, épuisés, sans force; d'horribles cicatrices sillonnaient encore leurs cous ou leurs pieds, mais le calme, la sérénité, la joie brillaient sur leurs fronts. Tous les dimanches, à Antananarivo, j'avais dans les rangs de ma congrégation des parents de quelque personne morte de cette manière au service de la foi; ils parlaient des martyrs avec vénération, de leurs souffrances avec une profonde horreur, mais sans laisser jamais échapper une malédiction contre les bourreaux, et en bénissant Dieu d'avoir soutenu jusqu'à la fin la constance des confesseurs. On me croira sans peine si j'ajoute que cette héroïque constance a été au nombre des causes qui ont le plus contribué à faire avancer l'œuvre de Dieu à Madagascar? En contemplant ce spectacle, comment ne pas se dire qu'il devait y avoir une singulière puissance dans la foi qui mettait au cœur de ses confesseurs une fidélité tellement indomptable? En compagnie d'un homme qui avait passé par ces tortures et du mari d'une femme qu'elles avaient tuée, j'ai visité l'endroit où l'un de ces groupes avait été envoyé, et j'ai pu constater que dans le village le plus rapproché de ce lieu se trouve aujourd'hui une petite Eglise à la formation de laquelle le souvenir de tant de souffrances n'a pas été étranger. On peut même dire, en général, que les parties du pays où ces spectacles ont été donnés, sont celles où nous avons aujourd'hui le plus d'Eglises, le plus de bons ouvriers indigènes, celles où l'œuvre se développe avec le plus d'ampleur. Voilà les effets de « la patience des

saints, » voilà comment s'est vérifiée, à Madagascar, cette parole si célèbre et si juste, que le sang des martyrs est devenu la semence de l'Eglise. »

En terminant son discours, dont ce qui précède ne peut donner qu'une bien pâle idée, M. Ellis a parlé d'une des clauses du traité conclu, l'année dernière, entre l'Angleterre et le gouvernement des Hovas. La forme donnée à cette clause durant les négociations, diffère de la manière la plus heureuse de la rédaction ordinaire de ces sortes d'arrangements. Dans les propositions venues d'Angleterre, elle était conçue en ces termes : « La reine Victoria demande, comme une faveur personnelle, « que la reine de Madagascar ne permette pas que les chré- « tiens de Madagascar soient jamais persécutés. » Et la réponse à cette touchante recommandation a été celle-ci : « Conformément au désir exprimé par la reine Victoria, la « reine Rasoherina promet qu'aucune persécution ne sera « désormais dirigée eontre les chrétiens dans ses états. » Ce traité avait été signé un mois avant que M. Ellis quittât Madagascar. Que tous ceux qui aiment l'œuvre dont elle garantit l'avenir en soient reconnaissants.

Quelques détails empruntés au rapport lu à l'assemblée générale, compléteront le tableau succinctement tracé dans le discours du Rév. Ellis.

On sait que les missionnaires avaient décidé, avec le consentement de la Société, que cinq chapelles nouvelles seraient bâties dans Antananarivo, en mémoire des anciennes persécutions. La reine ayant voulu, suivant l'usage des souverains du pays quand ils arrivent au trône, se faire construire un nouveau palais, les ouvriers sur le concours desquels on avait compté ont dû travailler pour le gouvernement, et la construction des chapelles projetées en a été retardée. On espérait cependant que l'une d'elles pourrait être inau-

gurée le 1er mai dernier, et les autres achevées bientôt ou du moins poussées avec plus de vigueur que par le passé.

Quant à l'œuvre spirituelle, elle a, depuis le départ de M. Ellis, suivi sa marche avec toute la fermeté désirable. La reine, bien qu'attachée aux anciennes coutumes du pays, c'est-à dire à l'idolâtrie, laisse cependant les chrétiens entièrement libres, non-seulement de professer leur foi, mais encore de travailler à la répandre autour d'eux, et l'on compte parmi les personnages les plus élevés du gouvernement des hommes qui se prévalent avec zèle de cette liberté.

Les chrétiens malgaches de toutes les classes, vivant au milieu d'une population encore païenne et en rapports journaliers d'intérêt ou de famille avec elle, sont par cela même exposés à des tentations qu'on ne connaît pas dans des pays entièrement chrétiens ou du moins ayant le bruit de l'être. Il en résulte que parfois leur opposition au monde n'est pas assez tranchée, et que tous les détails de leur vie n'ont pas encore reçu cette empreinte fortement chrétienne qu'on serait heureux d'y trouver; beaucoup d'entre eux sont peu instruits; la piété de quelques-uns manque de vigueur ou s'allanguit par instants; mais, avec ces imperfections, on n'en voit aucun retourner au culte des idoles; les désordres moraux sont très rares dans leurs rangs, et, en somme, on peut dire qu'ils font honneur à la profession de l'Evangile.

Une lettre du révérend R. Toy, toute récente puisqu'elle porte la date du 2 avril, annonce que quelques jours auparavant, une des congrégations de la capitale, celle d'Ambohipotsy, avait reçu dans ses rangs, en une seule fois, 143 néophytes, qui tous avaient donné des garanties suffisantes quant à la sincérité de leur conversion. Une cinquantaine de personnes aspiraient, en outre, à être prochainement baptisées.

Les écoles aussi sont prospères et témoignent, par le nombre des élèves qui les fréquentent, du désir d'instruction qui tend à se répandre dans toutes les classes. Une des écoles

du dimanche offre, dit un des missionnaires, un spectacle vraiment touchant. Elle compte environ 180 élèves, enfants ou adultes, dont un grand nombre sont des esclaves, ce qui n'empêche pas deux officiers du gouvernement, tous les deux d'un rang très élevé, de venir chaque dimanche y remplir les fonctions de moniteurs. Au nombre des élèves adultes se trouvent également une douzaine d'hommes âgés, d'une condition supérieure et en possession de ce qu'on appelle dans le pays « des honneurs. ».



INDE.

ÉTAT ACTUEL D'UNE INSTITUTION JADIS CÉLÈBRE.

Un missionnaire de la Société wesleyenne, le révérend M. Simpson, citait dernièrement à Londres un exemple frappant de ce que deviennent dans l'Inde quelques-unes des institutions idolâtres du pays.

« Il y a dix-huit mois, a-t-il dit, que je me trouvais à Madura. Bien des fois, en parcourant les rues de la ville, j'avais passé devant un beau bâtiment orné de magnifiques colonnes en granit poli, et surmonté d'un étage élevé. C'est de là, m'avait-on dit, que dix-huit cents ans auparavant, était sorti un système de panthéisme, qui, prêché par de fervents adeptes, avait envahi une grande partie de l'Inde jusqu'au Gange, et changé les idées religieuses d'au moins trente millions d'Indous. Aussi ce temple (car c'en est un) était-il autrefois dans la contrée l'objet d'une profonde vénération. Trouvant, un jour, la porte de l'édifice ouverte, j'entrai et vis peints sur les murs les portraits des prédécesseurs du directeur actuel de l'établissement, qui est en même temps une sorte de collége. M'adressant à ce brahmine, je lui montrai, au-dessus d'un pilier, un buste de femme ayant une couronne sur la tête et

un sceptre à la main, et lui demandai ce que représentait cette figure. « C'est, me répondit-il, la reine Victoria, impératrice de l'Indoustan, » Désignant ensuite du doigt une autre figure, bien connue dans le monde, et qui représentait un homme ayant les bras croisés, avec un chapeau tricorne sur la tête, je renouvelai ma question. Le brahmine avoua n'y pouvoir répondre, et me renvoya à un jeune garçon qui se trouvait là. Celui-ci me dit d'abord que cette figure était celle de Jules César, puis, se reprenant, ajouta que c'était plutôt celle de Napoléon Bonaparte. Une troisième statue me fut donnée pour celle d'Alexandre le Grand. Etonné de la présence de ces divers personnages dans un lieu pareil, j'en demandai l'explication au brahmine. « Ah! voyez-vous, me dit-il, les temps sont bien changés. Si nous n'avions pas ici ces objets, personne n'entrerait dans le temple. — Combien avez-vous d'élèves? demandai-je ensuite.—Pas un seul, depuis longtemps, Monsieur. — Vous êtes donc le seul habitant de ce vaste édifice? — Non; j'ai avec moi mon cuisinier. »

« Etrange vicissitude des choses humaines en dehors de l'Evangile, et démonstration éclatante de la vanité des systèmes du paganisme! Ce temple, après avoir pour ainsi dire dicté des croyances nouvelles à trente millions d'âmes, n'a plus pour tenanciers que quelques misérables plâtres venus de Paris, un vieux prêtre et le pauvre Indou qui lui prépare ses aliments! Oh! qu'il est temps qu'une prédication de plus en plus active de la vérité d'en haut vienne combler toutes les ruines que la chute des croyances anciennes a faites dans ce pays! Mais aussi quel encouragement pour les missionnaires que le discrédit où ces croyances sont aujourd'hui tombées! »



POLYNÉSIE.

CE QUE LA POLYNÉSIE DEVIENT SOUS LA LOI DE L'ÉVANGILE.

Dans son dernier rapport, le Comité de la Société des missions de Londres décrit comme on va voir l'aspect général que présente la Polynésie au point de vue religieux :

» Les triomphes remportés par le christianisme dans cette partie du monde sont quelque chose d'admirable. Nulle part, peut-être, l'histoire de l'Eglise n'a pu enregistrer une disparition de l'idolâtrie tout à la fois si prompte et si complète. Il y a soixante ans que, dans ces îles, on n'aurait pas découvert un seul chrétien indigène, tandis qu'aujourd'hui on y trouverait difficilement, du moins dans les archipels de l'est ou du centre, un seul natif qui fasse encore profession d'idolâtrie. Les rites hideux que pratiquaient leurs pères ont cessé ; leurs légendes païennes et leurs chants de guerre sont oubliés, les haines cruelles et sanglantes qui, se perpétuant de tribu en tribu, décimaient les populations et les menaçaient d'une prochaine extinction, n'existent plus. Maintenant, les polynésiens vivent paisiblement dans des villages ; ils se sont donné des lois que tous respectent ; ils cultivent leurs champs, ouvrent des routes et s'adonnent à un commerce déjà actif. Quand vient le dimanche, une partie considérable de la population se rend aux assemblées du culte, et, en divers lieux, plus de la moitié des habitants sont membres effectifs de l'Eglise. Ceux-là, surtout, élèvent leurs enfants de manière à les faire devenir, sous la bénédiction d'en haut, des membres utiles de la société. Ils pourvoient aux besoins de leurs pasteurs indigènes et envoient au loin, pour prêcher l'Evangile, dans d'autres îles moins favorisées, des centaines de leurs plus nobles enfants. — Sans doute, tout cela ne répond pas encore parfaitement à nos idées de progrès et de civilisation ; l'agriculture, la ri-

chesse publique, les institutions ont à gagner beaucoup; mais ces améliorations viendront avec le temps, et dès à présent, on peut dire de ces contrées, si récemment arrachées à la barbarie, qu'elles sont une des plus belles conquêtes que le christianisme ait faites de nos jours sur l'empire de l'idolâtrie. Ajoutez à cela que ces succès ne peuvent pas être rangés dans la classe des choses passées ; ils se poursuivent, et pas une année ne s'écoule sans que nous entendions parler de l'établissement du christianisme dans quelque île nouvelle, dont le nom paraît tout aussi étranger à nos oreilles que pouvaient l'être aux oreilles de nos pères, les noms de Samoa, de Rarotonga ou de Mangaia ! »

A la suite et à l'appui de ces appréciations, le Rapport cite des faits très remarquables, en effet, et sur quelques-uns desquels nous pourrons revenir pour l'édification de nos lecteurs.



JÉRUSALEM

CONVERSION D'UN JEUNE RABBIN.

En octobre dernier, six Israélites adultes et deux enfants recevaient le baptême dans la chapelle de la mission pour les Juifs que dirige l'évêque Gobat. Au nombre ne ces néophytes était un jeune rabbin dont l'histoire religieuse intéressera nos lecteurs. Nous l'abrégeons d'une lettre adressé par le révérend Fraenkel, au *Jewish Record*, journal de la Société de Londres pour la conversion des Juifs.

A l'âge de vingt ans, ce jeune homme, dont on ne donne que les initiales, A. B., avait été envoyé de Jérusalem en Allemagne pour échapper aux lois militaires. Son départ avait été tellement précipité qu'il ne s'était pas même muni d'un passeport mais, grâce à la protection d'un rabbin, il était cependant arrivé à Vienne, où les chefs de la synagogue le chargèrent

de prononcer plusieurs discours en langue hébraïque. De là, des circonstances, dans le détail desquelles nous n'entrerons pas, le conduisirent successivement en Italie, puis à Tunis, à Paris et à Constantinople, et enfin le ramenèrent, au commencement de 1865, dans la ville sainte où les principaux rabbins, qui avaient reçu sur son compte les témoignages les plus honorables, le reçurent à bras ouverts et l'engagèrent à se fixer. Pour mieux y réussir, on le maria très avantageusement, et un de ses parents, homme fort à l'aise, lui assura une rente annuelle d'environ 1,300 fr., qui, jointe à ses autres ressources, lui faisait une position vraiment bonne. Mais, au sein de cette aisance, A. B. ne se sentait pas heureux. Dans ses voyages, il avait rencontré quelques missionnaires protestants et avait reçu de l'un deux un Nouveau-Testament. Comment concilier le contenu de ce livre, qu'il avait appris à aimer, avec le *Talmud* dont il devait, comme rabbin, soutenir et interpréter les enseignements? Pour remédier au trouble que ces pensées jetaient dans son âme, il eut recours au jeûne et à la prière; une fois il alla passer une nuit tout entière sur le tombeau de Rachel (situé à une demi-lieue de Jérusalem); une autre fois, il essaya de se livrer aux mêmes exercices sur ce que les Juifs appellent la Place des lamentations. Mais plus il cherchait, plus il priait, plus il sentait croître en lui la pensée que le Nouveau-Testament pouvait bien être la parole de Dieu. Une voix mystérieuse semblait s'élever de toutes parts pour lui crier : « le livre des chrétiens est la rité et toi tu n'es qu'un misérable pêcheur, » et pour l'inviter, en quelque sorte sur tous les tons, à s'approcher de Jésus comme du seul sauveur des âmes.

Ce fut alors, dit M. Fraenkel, que je le rencontrai, pour la première fois, chez un rabbin de la ville. A la suite d'une lecture du 53e chapitre d'Esaïe, une longue discussion s'était engagée sur ce magnifique texte. Le jeune B. y fit cause commune avec son collègue, mais il paraît qu'en réalité une conviction contraire pénétrait de plus en plus dans son âme. Il

en fut stimulé à plus de réflexions encore et s'enferma plusieurs jours pour examiner et sonder les Ecritures, non sans éveiller l'attention inquiète des personnes qui l'entouraient. Son beau-père vint une fois l'interrompre en lui demandant : « Mon fils, songerais-tu par hasard à devenir protestant? Tu « consacres décidément trop de temps à l'étude de la Bible; « contente-toi du Talmud et tu t'en trouveras mieux. »

« Voyant ainsi qu'il lui deviendrait de plus en plus difficile de se livrer chez lui à cette étude, A. B. s'en vint timidement me demander s'il pourrait être admis dans notre établissement de prosélytes. Je lui conseillai de ne pas se séparer si tôt de ses coreligionnaires, mais d'attendre que ses convictions fussent bien affermies. D'après ce conseil, il s'enferma de nouveau pendant près de trois semaines, consacrant chaque jour de longues heures à l'étude du Nouveau-Testament, et recourant de temps à autre à nous pour obtenir quelques éclaircissements. Mais ces rapports presque furtifs hâtèrent d'une autre manière le dénouement de la crise. Une Juive l'avait vu un jour entrer dans notre dépôt. Le soir, quand il regagna sa retraite, il y fut tout à coup entouré de gens tellement irrités que, pour se soustraire à leurs violences, il ne vit d'autre parti à prendre que de venir nous demander d'être reçu immédiatement dans la maison des prosélytes. Nous ne pûmes nous y refuser. Mais, comme on pouvait s'y attendre, cet événement fit beaucoup de bruit. Pendant plusieurs jours il en résulta dans le monde israélite une fermentation extraordinaire : « Jamais, disait l'un, on n'avait vu « d'apostat dans cette famille! — « Il faut vraiment, disait « un autre, que ce jeune homme ait perdu l'esprit! Aban- « donner ainsi, comme à plaisir, une maison charmante, une « situation pleine d'avantages, et, par dessus tout, déshonorer « le nom d'une des plus anciennes familles en Israël! » Des injures quelques-uns passèrent ensuite aux voies de fait. Ils vinrent se ruer sur la maison des prosélytes en poussant des cris sauvages accompagnés de coups de bâton et de pierres;

mais à tout cela notre ami n'opposa qu'un calme parfait, et les assaillants purent l'entendre prier pour eux à haute voix.

« Un peu plus tard, le premier rabbin m'envoya chercher, pour conférer avec lui au sujet de la femme d'A. B., qui n'était âgée que de quinze ans et mariée que depuis quelques mois seulement. Elle dut, devant moi, s'engager par un serment solennel à ne plus vivre en commun avec son mari, et ses parents déclarèrent qu'ils l'empoisonneraient plutôt que de la voir rester unie à un *Meschummed* (renégat). Les voyant ainsi décidés, le rabbin conclut qu'il y avait lieu à divorce, mais en ajoutant qu'après cela B. ne devrait plus être inquiété, et que s'il persistait à vouloir devenir chrétien, c'était à Dieu seul qu'il fallait abandonner le soin de l'en empêcher. Appelé alors à prendre la parole, je fis observer que notre religion ne nous permettait pas de donner les mains à un divorce ainsi motivé, mais que, du reste, A. B. restait parfaitement libre à cet égard, comme à tout autre, puisqu'il n'avait point encore cessé d'être Juif. Quelques jours après, notre ami eut une entrevue avec sa jeune femme. Je n'essaierai pas de décrire cette scène touchante. Il la supplia de ne pas accepter sur-le-champ la sentence de séparation absolue, et de lui donner au moins le temps de chercher à lui faire connaître la vérité. « Le même Dieu qui m'a ouvert les yeux, disait-il, ne « pourrait-il pas aussi dessiller les tiens? » Puis, il se mit à décrire avec chaleur les joies et les glorieuses espérances que donne au croyant l'Évangile de grâce. Mais tout fut inutile; l'influence de la famille irritée l'emporta sur ces affectueux raisonnements et, le cœur déchiré, A. B. dut se résigner au sacrifice de cette épouse bien-aimée qu'il n'aurait pu conserver qu'en reniant la foi.

« Dans les premiers jours de juillet, le conseil de justice des Juifs qui devait recevoir son adhésion au divorce s'assembla. Notre ami fit devant ce tribunal une profession de foi simple mais énergique, où il proclama Jésus-Christ comme le seul Sauveur du peuple d'Israël. Il crut devoir ensuite poser une

question : « Veuillez, demanda-t-il, me dire s'il demeure à « ma charge quelque faute dont vous ayez connaissance? » A cela la réponse fut unanime et vraiment franche : « B., lui « dit-on, nous t'avons toujours aimé comme un fils, et « n'avons jamais méconnu ni tes qualités ni ta science ; « nous ne sachions pas que tu aies jamais trompé personne « et la seule faute que nous ayons à te reprocher est d'avoir « abandonné la foi de tes pères. Mais nous prierons pour toi « devant les saintes murailles du temple (sur la place des « Lamentations), dans l'espoir que le malin esprit s'éloignera « de toi et qu'un jour tu nous seras rendu. »

« Je n'ajouterai qu'un mot. Tous ceux de nos frères qui, dans ces derniers mois, ont eu l'occasion d'apprendre à mieux connaître A. B. ont été surpris de trouver, chez un chrétien si jeune encore et si nouvellement converti, une foi si éclairée et une piété si fervente. C'est un homme de prière, rempli d'amour et brûlant de zèle. Son plus vif désir est de pouvoir consacrer ses talents à répandre la connaissance du salut parmi ses frères selon la chair. J'ai déjà dit qu'il est porteur de témoignages très honorables, émanant des rabbins les plus distingués des divers pays où il a séjourné. »



SUISSE.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE GENÈVE.

Cette institution que, depuis longtemps, de fraternelles et généreuses sympathies unissent à la Société des Missions de Paris, a tenu son assemblée générale annuelle à Genève, dans le temple de l'Auditoire, le mardi 19 juin dernier. L'assistance était plus nombreuse encore que les années précédentes, et l'intérêt de la séance a justifié cet empressement. La France et la Société de Paris y étaient représen-

tées par M. Jousse, missionnaire de Thaba-Bossiou, et par M. le professeur Rosseeuw Saint-Hilaire.

Deux jours auparavant déjà, le dimanche 17, une première réunion très édifiante avait eu lieu au Petit-Saconnex, village des environs de Genève, sous la présidence du pasteur de la paroisse. Plusieurs orateurs y avaient rappelé les droits de l'œuvre des missions à l'attention et à l'appui de tous les chrétiens qui ont à cœur l'avancement du règne de Dieu. Parmi eux, notre frère de Thaba-Bossiou avait déjà pu recommander particulièrement aux prières des fidèles notre mission du Lessouto, si douloureusement éprouvée en ce moment. Le mal fait aux œuvres missionnaires par des hommes qui portent le nom de chrétiens doit exciter d'autant le zèle de ceux qui croient. C'est une sorte d'acte réparateur qu'il faut s'efforcer d'accomplir.

D'un aperçu rapide, présenté à la séance du 19 par M. le pasteur Barde père, président, il résulte que durant l'exercice il y avait eu à Genève six services de missions dans deux des temples de la ville, et, à la campagne, plusieurs réunions pour le même objet; des députations avaient été envoyées à d'autres réunions de la Suisse. La bibliothèque de la Société a été mise en ordre et on s'est efforcé de donner une circulation plus étendue aux journaux missionnaires. Les meilleures relations, ajoute la *Semaine religieuse*, à qui nous empruntons les détails de ce compte-rendu, ont continué avec la Société de Bâle et celle de Paris. A l'occasion des désastres qu'a éprouvés en Afrique cette dernière Société, une adresse chaleureuse a été envoyée à lord Schaftesbury pour réclamer sa bienveillante intervention auprès du gouvernement anglais en faveur des chrétiens du Lessouto. — Les recettes se sont élevées à plus de 37,000 fr., dont 22,275 fr. ont été envoyés à Bâle, et 12,779 fr. à Paris; le reste à quelques autres Sociétés.

Après cet exposé général, M. le professeur *Bordier* a parlé du comité auxiliaire qui s'est formé à Genève en faveur de

la Mission de Paris, pour la faire mieux connaître et en augmenter les ressources, soit par le sou missionnaire, soit par des collectes spéciales : 1,500 fr. ont été envoyés pour l'école de Thaba-Bossiou, et 3,665 fr. à la suite des désastres éprouvés par les Bassoutos. — « C'est, a dit l'orateur, un petit commencement que Dieu bénira et qui est un encouragement pour nos frères persécutés. »

En remerciant l'assemblée et les chrétiens évangéliques de Genève de la part qu'ils prennent aux afflictions de ses frères d'Afrique, M. Jousse a vivement ému ses auditeurs et retracé le tableau de ces souffrances. Mais il a ajouté que ces épreuves mêmes avaient porté de beaux fruits en ranimant la foi des chrétiens indigènes, en inspirant de nobles sacrifices, et même en déterminant plus d'une conversion à l'Evangile. Il ne faut donc pas perdre courage, et quant à lui, a dit l'orateur, il espère pouvoir retourner à son poste sur les ruines de Thaba-Bossiou, dans le territoire laissé à Moshesh.

Quelques paroles émues de M. Rosseeuw-Saint-Hilaire ont terminé cette séance. On voit qu'une grande place y a été donnée à ces événements du Lessouto qui préoccupent si justement les amis de l'Evangile en France.

Avant ces derniers discours, M. le pasteur Nagel, de Neuchâtel, chargé de représenter la Société des Missions de Bâle, avait donné sur la situation et les travaux actuels de cette institution des renseignements pleins d'intérêt, mais sur lesquels nous aurons à revenir en parlant de l'assemblée générale de la Société qui vient d'avoir lieu à Bâle.

LA MISSION DES PÉLERINS DE CHRISCHONA PRÈS DE BALE.

Nous avons eu bien souvent à parler de cette institution et des représentants qu'elle compte sur beaucoup de points du monde païen. La courte notice qu'on va lire, sortie des

presses mêmes de l'établissement, ne peut donc manquer d'intéresser nos lecteurs.

« La Mission des pélerins, qui a été fondée en 1840 au milieu de beaucoup de difficultés et qui s'est soutenue dès lors, a pour but de préparer et d'envoyer au loin des jeunes gens qui ont l'amour du Seigneur Jésus et qui veulent se consacrer à l'avancement de son règne.

« Sur une jolie colline, non loin de Bâle, s'élèvent trois maisons et une vieille église, Sainte-Chrischona, concédée par le gouvernement de Bâle. Là, demeurent 50 à 60 frères qui reçoivent, dans l'espace de trois ans, l'instruction nécessaire. Les langues anciennes ne sont pas ordinairement enseignées; d'entre les modernes, ils n'apprennent que l'anglais et l'arabe. Ce qu'on réclame d'eux avant tout, c'est une connaissance simple et pratique de la Bible, accompagnée de l'habitude de méditer en public, dont l'occasion se présente souvent dans la maison ou au dehors. En outre, on continue l'étude des principales sciences.

« La Mission des pélerins offre ce fait particulier qu à côté des études, les élèves se livrent à différents travaux manuels. Près de 70 hectares de champs et de prairies sont cultivés par eux; tous les habits et les souliers nécessaires à l'établissement sortent des ateliers de la maison. Les frères font eux-mêmes leur cuisine et leur pain, ils cultivent le jardin, soignent le bétail et s'occupent de tous les travaux domestiques. Des ateliers de menuisier, de serrurier et de charron pourvoient aux besoins de la maison et de la ferme. En outre, une imprimerie et un atelier de reliure fonctionnent au profit de l'établissement. Entre autres écrits chrétiens, l'imprimerie publie les « Basler Sammlungen », feuille mensuelle estimée et édifiante. Comme le revenu de cette feuille est destiné à l'entretien de l'établissement, tous les abonnés, ainsi que tous ceux qui peuvent fournir des articles, offrent à l'œuvre un précieux secours.

« L'occupation des frères qui sont envoyés au loin est

assez diverse. Environ 70 sont prédicateurs et instituteurs (le plus souvent ils remplissent cette double fonction) chez nos compatriotes allemands de l'Amérique du Nord et du Sud. D'autres sont au service de Comités de missions ou d'autres Sociétés, Ainsi la Société de missions de Bâle en emploie deux sur la Côte-d'Or; celle de Brême deux, également sur la Côte-d'Or; la Société écossaise allemande pour les Juifs quatre, en Macédoine et en Abyssinie; la Société des Missions chez les Patagons quatre, sur la Terre de Feu et en Patagonie; l'Union pour la propagation des saintes Ecritures parmi les matelots étrangers un, à Londres. Chaque année, quelques frères se mettent momentanément à la disposition de la Société biblique de Bâle, qui les envoie comme colporteurs en Suisse et dans le grand duché de Bade, etc. D'autres entrent au service de particuliers, les uns comme évangélistes, ainsi sept frères sont placés sous la direction de seigneurs courlandais parmi leurs vassaux de race finoise; d'autres aident, à titre de diacres laïques, des prédicateurs évangéliques (tel le frère S. en Poméranie); quelques-uns sont missionnaires laïques et ouvriers, comme les six frères en Abyssinie qu'emploie l'évêque Gobat de Jérusalem. Un de ceux-ci a passé au service d'une Société anglaise et travaille parmi les Juifs Felaschas de ce pays. En outre, sept frères travaillent à une œuvre semblable sous la direction de l'évêque Gobat et de quelques autres Sociétés de missions en Palestine; un frère est évangéliste itinérant dans le grand-duché de Bade, au service de l'Union pour la mission intérieure, etc.

« En fait de stations qui lui appartiennent, la mission des pélerins n'en a actuellement que deux : la Palestine et l'Egypte. En Palestine, c'est-à-dire à Jérusalem, se trouvent :

« 1° Une maison de commerce, dirigée par des frères négociants, avec une succursale à Jaffa; l'une et l'autre se soutiennent elles-mêmes et aident essentiellement à l'entretien de la Mission des pélerins en Orient. Les deux chefs de

la maison sont, en même temps, membres du comité local de la Mission des pélerins, présidé par l'évêque Gobat.

« 2° Un orphelinat pour des garçons syriens, qui sont actuellement au nombre d'une trentaine, sous la direction d'un frère bien qualifié pour cette œuvre.

En Egypte, la mission a créé ce qu'elle appelle la *Route des Apôtres*, c'est-à-dire douze établissements sur le Nil, destinés à évangéliser l'Egypte et la Nubie. Par là on ouvrira aussi une voie de communication plus facile avec l'Abyssinie, où l'on sait que la mission évangélique a dernièrement trouvé un accueil favorable (1). Les douze stations doivent s'entretenir, autant que possible, elles-mêmes par l'agriculture, l'industrie et le commerce. Ce que le Seigneur donne par un gain honorable, sert au bien de l'œuvre et à son avancement, après que les frères ont prélevé de quoi satisfaire à leurs besoins.

« Les stations fondées jusqu'à présent sont : Au Caire, saint Marc; à Matammah, saint Paul, près la frontière d'Abyssinie; l'une et l'autre sont desservies par trois ou quatre fréres. Le poste de Cartoun (saint Thomas), pour lequel on avait d'avance acheté la maison de l'ancien consul autrichien, est occupé par plusieurs frères récemment arrivés. Ce poste est d'une grande importance pour la mission, à cause de sa proximité de l'Afrique centrale par le Nil bleu et le Nil blanc. De là, on peut également atteindre plusieurs peuplades de l'Afrique occidentale. Deux autres postes sont en voie de fondation à Assuan et à Berber.

« Outre les stations déjà indiquées, on doit en fonder sept autres, ce qui exigera probablement des dépenses considé-

(1) Le trop fameux roi Théodore avait en effet très bien accueilli les agents envoyés dans ses états, sous la direction de l'evêque Gobat qui a été lui-même missionnaire en Abyssinie. Depuis lors, chacun sait de quelle barbarie ce monarque a usé envers MM. Stern et Rosenthal et envers un consul d'Angleterre; mais les frères de Krischona ont été épargnés et paraissent pouvoir continuer leurs travaux, moyennant beaucoup de prudence, et non sans entraves. (*Note des Rédacteurs.*)

rables. Plus le nombre des postes nécessaires sera rapidement atteint, plus les rapports réciproques deviendront faciles, ainsi que l'entretien de ces stations par elles-mêmes. Mais pour l'envoi, le voyage et le premier établissement des stations, on a besoin d'un secours bienveillant, de même que pour la continuation de toute l'œuvre de la Mission des pélerins.

« Puisse le Seigneur qui jusqu'ici a fait reposer si visiblement sa bénédiction sur le travail de cette Mission, pousser aussi les amis qui lisent ces lignes à apporter volontairement leur pite à l'œuvre que le Seigneur nous a confiée. N'oublions pas qu'il s'agit du salut d'âmes immortelles rachetées du péché, de la mort et de la condamnation, par le précieux sang du Seigneur Jésus, mais qui ne connaissent point encore leur Rédempteur, ou ne lui ont point encore donné leur cœur.

« Le Seigneur, qui veut que son règne s'étende partout, récompensera largement tous ceux qui y contribueront. »

« Au nom du comité de la Mission des pélerins,
le plus ancien membre,

« Christ-Fried Spittler.

« Le secrétaire de la *route des apôtres*,

« Dr L. Krapf. »

NOUVELLES RÉCENTES

MISSION DU LESSOUTO.

Paris, 23 juillet 1866.

Au moment où le tirage de cette feuille allait commencer nous avons reçu des lettres du Cap. Pour ne pas avoir à attendre un mois avant de pouvoir en communiquer le contenu à nos lecteurs, nous supprimons les faits généraux que nous avions déjà rassemblés sous cette rubrique.

La députation que nos frères avaient chargée de se rendre au siége de l'Etat-Libre, pour réclamer contre le décret d'expulsion et ses suites, a rempli son mandat.

MM. Lemue, Daumas, Cochet et Dyke, dans leurs entrevues avec le Président et les autres représentants de l'Etat, ont catégoriquement déclaré que les missionnaires français ne se croyaient coupables d'aucun méfait qui pût justifier leur expulsion, qu'ils demandaient qu'on les mît en accusation et qu'on articulât les griefs que l'on avait contre eux. Le gant n'a pas été relevé. Le crime des missionnaires, c'était leur sympathie pour les Bassoutos; on n'a pu leur reprocher que cela. La fermeté et la parfaite franchise de nos frères ont fait sensation. Quelques jours après leur entrevue avec le Président, le journal officiel de l'Etat-Libre ne pouvait s'empêcher de reconnaître que le refus que l'on avait fait d'instituer une enquête, ainsi que le demandaient les missionnaires, équivalait à un acquittement complet et définitif.

Mais la députation voulait plus que cela. Elle avait surtout

à cœur d'obtenir la restitution de nos stations et la liberté d'y continuer l'œuvre pour laquelle nous les avons fondées. Ici, ils ont été moins heureux. On leur a fait clairement entendre qu'on ne permettrait jamais aux Bassoutos de retourner dans ces établissements. Tout au plus pourrait-on consentir à reconnaître les droits personnels des missionnaires aux bâtiments qu'ils ont construits et à une partie du terrain adjacent.

C'est dans ce sens que la question a été résolue peu après le départ de la députation. On lit dans le journal officiel de l'État-Libre qu'il sera loisible aux missionnaires français d'occuper leurs stations comme simples propriétaires, ou de les vendre s'ils le préfèrent. Encore a-t-on eu soin d'attribuer à ces stations une étendue de terrain fort inférieure à celle des fermes ordinaires.

Un pareil arrangement serait une véritable dérision. Croit-on, par l'aumône de quelques arpents de terre faire cesser les réclamations d'une Société missionnaire injustement arrêtée dans son œuvre ?

Il est un troisième point sur lequel la députation a insisté : c'est la compensation à laquelle ont droit ceux de nos missionnaires que les Boers ont pillés. Là, nos frères eussent entièrement échoué sans l'appui de lettres de notre consul et du gouverneur du Cap. Les autorités de l'Etat-Libre, ne pouvant échapper aux réclamations officielles des représentants de la France et de l'Angleterre, ont chargé une commission de s'enquérir si les plaignants ne se sont pas compromis d'une manière ou d'une autre et n'ont pas à se reprocher les pertes qu'ils ont faites. Évidemment si l'on s'exécute, ce ne sera pas de bonne grâce.

On le voit, le seul résultat satisfaisant qu'aient eu jusqu'ici les démarches de nos frères c'est d'avoir publiquement démontré qu'ils ont pour eux le témoignage de leurs consciences, et que leurs oppresseurs ne savent quel grief leur imputer. Ce point gagné, ne désespérons pas encore des

autres. La voix de la justice est puissante, surtout lorsque, en même temps que la sienne, se fait entendre celle des droits et des intérêts de l'Evangile. Aux réclamations de nos missionnaires se sont maintenant ajoutées celles du Comité et d'autres corps religieux.

Les embarras de l'Etat-Libre, déjà assez grands, menacent de s'accroître. Il paraîtrait, d'après les journaux du Cap, que les indigènes, ne pouvant tenir dans les étroites limites qu'on leur a imposées, on a lieu de s'attendre à une nouvelle levée de boucliers de leur part. Peut-être l'Etat-Libre comprendra-t-il à temps que la paix n'est possible qu'à la condition de permettre aux peuples de vivre.

Au moment où ils faisaient partir leurs lettres, nos missionnaires, laissant leurs familles à Aliwal, allaient tenter un voyage dans le Lessouto pour retirer des effets qu'ils n'avaient pu emporter et visiter en même temps leurs troupeaux, voir ce qu'ils pourraient faire pour eux, porter secours à MM. Maitin et Duvoisin, dont le ministère, à Béréé et auprès de Moshesh, n'a pas été interrompu. Ils prenaient avec eux des vêtements et d'autres secours pour les chrétiens les plus pauvres. Le typhus, amené par la famine et des misères de toute espèce, faisait des ravages parmi les indigènes.

On apprendra avec plaisir que MM. Gossellin et Ellenberger ont pu rester à leur poste. La position topographique de Béerséba n'a pas permis aux Boers de porter leurs ordres jusque là. Nos frères en ont tout naturellement profité pour agir comme si le décret d'expulsion ne les concernait point. M. Keck a pu également rester chez lui; sa femme n'étant pas en état de voyager, cela a valu à toute la famille un sursis qui, nous l'espérons, pourra devenir définitif.

Il n'en a pas été de même pour M. Coillard, sur le compte duquel nous avons longtemps été dans l'incertitude. Pour lui, l'exil a encore plus d'amertume que pour ses collègues, parce qu'à l'injustice du gouvernement qui l'a expulsé s'est

ajoutée l'indifférence du chef auprès duquel il résidait. Ce chef, c'est Molapo, ce même fils de Moshesh qui, en faisant une paix particulière avec les Boers et acceptant leur suzeraineté, a soustrait au pays des milliers de défenseurs. Il a cru ne pouvoir pas mieux gagner les bonnes grâces de ses nouveaux maîtres qu'en souscrivant au départ de notre frère ou du moins en ne faisant rien pour l'empêcher. Ceux des sujets de Molapo qui ont embrassé la foi chrétienne l'ont vainement supplié de profiter de la paix qu'il venait de conclure avec les Boers pour tâcher d'obtenir d'eux qu'ils lui laissassent leur pasteur. Du reste, il n'est nullement probable qu'il eût réussi.

Le détachement de cavaliers chargé d'emmener M. et Mme Coillard les a fait voyager à outrance, de nuit comme de jour, tellement qu'ils sont arrivés tout brisés et plus morts que vifs à Hanrysmith, petite ville de l'Etat-Libre où on devait les déposer. Notre frère croit que ce manque d'égards doit être attribué aux habitudes soldatesques de son escorte, qui, pour tout le reste, s'est montrée bienveillante. Toutefois, cette secousse physique, s'ajoutant à tant de souffrances morales, était plus que ne pouvait supporter une constitution affaiblie par de récentes maladies. M. Coillard, au moment où il nous écrivait, sentait le besoin de refaire sa santé, et comme il était très près des frontières de la Natalie, il se disposait à partir pour Maritzburg, le chef-lieu de cette colonie, espérant y trouver la tranquillité et les soins qui lui sont nécessaires pour quelque temps.

Nous ajoutons à ces renseignements des extraits d'une lettre de M. Daumas, qui donneront à nos lecteurs la mesure de ce que ce digne missionnaire et sa famille ont eu à souffrir pour la cause de l'humanité et de l'Evangile. Nous regrettons que le manque d'espace nous empêche de la reprouduire intégralement.

Kalspruit près Bloemfontein (Etat-Libre des Boers),
29 mai 1866.

Messieurs et très honorés frères,

Votre lettre du 8 février dernier nous est parvenue ici. Vous espériez qu'après la crise par laquelle nous venions de passer, la paix se rétablirait. Hélas! il n'en a pas été ainsi.

Depuis le moment où je vous ai écrit ma dernière lettre, nous avons été dans la position la plus douloureuse, exposés à de continuelles alarmes (1).

Après les premières attaques, un corps d'armée passa dans la station sans nous faire aucun mal. On ne nous dit rien au sujet des malheureux qui s'étaient réfugiés auprès de nous. Cela nous fit bien augurer des dispositions des autorités de l'Etat-Libre, et nous nous sentîmes encouragés à remplir les devoirs de la charité envers des vieillards, des malades, des femmes en couches, des aveugles, des impotents, etc. La fièvre typhoïde sévissait, la coqueluche régnait aussi parmi les enfants. Nous tâchions de porter secours un peu à tout le monde, et dans bien des cas nos efforts n'étaient pas infructueux. Quoique dans un isolement complet, privés des lettres de nos amis et de celles de nos fils qui sont à Montpellier, ne pouvant écrire nous-mêmes en conséquence d'une décision de l'Etat-Libre, nous étions résolus à rester à notre poste et à y attendre l'issue de toutes ces calamités. Pour que cela fût possible, nous agissions avec la plus grande prudence. Nous la poussions jusqu'à ne pas encourager les indigènes des environs à venir aux services, ce qui, du reste, les eût exposés, eux aussi, à de grands dangers. Les chefs, pour ne pas nous compromettre, ne communiquaient plus avec nous comme auparavant. Ils avaient défendu à leurs sujets de se réunir en armes dans la station et d'y amener du butin.

Le 23 janvier, comme nous étions encore au lit, la station fut cernée à l'improviste par des centaines de Boers. Ils pensaient sans doute trouver la station occupée par un grand

(1) La station de Mékuatling a été envahie dix-huit fois. (*Note des Réd.*)

nombre de combattants. Quel réveil ! La fusillade retentissait de tous côtés. Nous crûmes à un massacre général. Je m'aventurai à aller trouver le commandant. Il voulait que je lui montrasse ce qui était à nous. Mon fils Agénor faillit être tué par une balle qui tomba à ses pieds. Comme je parlais au commandant, ma femme qui était sur le perron de la maison, me cria qu'on tuait nos domestiques qui tâchaient de se réfugier dans notre jardin. Les coups de feu continuant, je courus vers le fond du jardin. On m'amena là un jeune garçon, garrotté, et l'on me demanda s'il était à mon service. Je répondis affirmativement et on le relâcha. Mon fils, pour qu'aucun mal ne lui fût fait, le reconduisit lui-même à la maison. Je me rendis alors à un ravin qui est au bout du jardin, et j'eus la douleur d'y trouver les cadavres de plusieurs jeunes gens ; ils étaient tombés morts les uns sur les autres, pendant qu'ils essayaient de se réfugier parmi nos arbres. Dans le nombre, se trouvait notre berger, jeune homme de quinze ans. Un autre de nos domestiques était mortellement blessé. Le commandant me le laissa emporter dans une de nos chambres. C'était l'un des jeunes hommes les plus doux et les plus aimables de la station. Sa mère et sa jeune épouse vinrent l'embrasser et le couvrir de leurs larmes après que ma fille aînée l'eut pansé et lui eut fait prendre un cordial. Quelques heures après, il rendait son âme à Dieu.

Huit jours après, nous fûmes de nouveau cernés. Les fusillades avaient recommencé. Je me hâtai de sortir pour aller parler au commandant, mais je dus rentrer ; les balles sifflaient autour de moi, et trois étaient tombées presque à mes pieds, devant notre perron. Le commandant me signifia qu'il était venu brûler toutes les huttes qui avaient été récemment reconstruites. Je lui expliquai que ces cabanes appartenaient à de pauvres femmes qui étaient venues chercher un asile auprès de nous. Après quelques pourparlers, on consentit à accorder huit jours à ces malheureuses pour évacuer l'endroit, après qu'elles auraient elles-mêmes détruit leurs demeures temporaires.

A peine une semaine s'était-elle écoulée, que nous vîmes encore arriver des Boers. Ils avaient à leur tête plusieurs commandants qui nous lurent d'un ton solennel un décret du Conseil de leur république portant que tous les missionnaires eussent à quitter le pays avant le 1er mars. Le 30, et pendant que déjà on négociait la paix, on nous signifia qu'il fallait partir dans trois jours, et que des wagons viendraient prendre notre bagage. Nous vîmes alors qu'il n'y avait plus de grâce à attendre. Nous nous mîmes à emballer. Le moment du départ arrivé, ce fut le cœur brisé que nous quittâmes un endroit qui nous était si cher à tant de titres. Nous nous dirigeâmes vers l'Etat-Libre, sous la conduite d'une escorte et avec quinze wagons contenant tout notre bagage, les bancs de l'église, la table de communion, la cloche, etc. Je dois dire que ceux qui nous emmenaient nous rendirent le voyage aussi peu pénible que possible. Nous arrivâmes heureusement à Bloemfontein, d'où nous nous rendîmes sur une ferme qu'on nous a prêtée. C'est là que nous sommes présentement, avec quelques gens qui nous ont suivis dans notre exil (1).

Notre intention est de nous retirer à Natal, en attendant que nous puissions voir quelle sera l'issue de toutes ces affaires. Nous avons souffert bien des pertes personnelles, et l'exil nous a privés de moyens d'existence que nous nous étions créés à Mékuatling. Nos chères filles ne peuvent plus rester dans un pays où elles ont tant souffert et où elles ont été si maltraitées à cause de leur sympathie pour les indigènes. Vous comprendrez l'affreuse position dans laquelle se trouve ma famille, et vous ne désapprouverez pas nos projets. Il y a bien d'autres choses que j'aurais à vous dire, mais ce sera pour plus tard, s'il plaît à Dieu.

Nous nous recommandons à vos prières.

Agréez, etc. F. DAUMAS.

(1) On a depuis forcé ces indigènes à quitter leur pasteur. (*Note des Réd.*)

Paris. — Typ. Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO.

Extraits d'un rapport de M. Lautré, médecin missionnaire.

On sait que M. Lautré est l'un des missionnaires du Lessouto dont la vie a été le plus exposée et dont les pertes ont été les plus grandes. Son long isolement et la nécessité où il s'est vu plus tard de changer de domicile et d'aller s'établir à Carmel l'ont empêché, pendant plusieurs mois, de nous instruire avec détail de ce qui lui était advenu et des scènes dont il avait été témoin. Nous ne croyons pas que la date un peu reculée des faits que nous allons reproduire diminue aucunement les sympathies sur lesquelles notre frère a le droit de compter.

« En juin dernier, peu de jours après le premier engagement qui eut lieu entre les Boers et les Bassoutos à Maboulélé, je me rendis dans cette station, et de là à Mékuatling. J'avais des devoirs médicaux à remplir au sein des familles Keck et Daumas et me proposais d'ailleurs de donner des secours aux blessés que je rencontrerais. Lorsque j'eus accompli l'objet de mon voyage, je me dirigeai de nouveau vers Thaba-Bossiou, en passant par Bérée. Le camp des Boers était alors dans les environs de Mékuatling. Un corps d'indigènes, qui surveillait les mouvements de ce camp, ayant fait une diversion infructueuse dans l'Etat-Libre, un Mossouto, dont le fils avait été tué dans cette expédition, nous accusa, M. Maitin et moi, d'être allés de nuit au camp des

Boers et de les avoir avertis. J'étais à ses yeux plus coupable encore que M. Maitin, et il prenait le chemin de Thaba-Bossiou pour venir, disait-il, me tuer. Un de ses fils et un membre de l'Église l'arrêtèrent, mais ils durent pour cela recourir à la force.

« Le 19 juillet, les Boers étaient sur les bords du Calédon, en route pour Thaba-Bossiou, où devaient se donner les grands coups. Comme il était venu à la connaissance des indigènes, et par eux à la nôtre, que les canons rayés et autres devaient lancer leurs projectiles du côté de nos maisons et du temple, j'acceptai l'invitation que nos amis Maitin m'avaient faite de conduire ma femme et mon enfant à Bérée. Je ne me rendis dans cette station qu'après en avoir informé Moshesh et l'avoir prié de protéger, pendant ma courte absence, les bâtiments de la station. Le matin avant notre départ, un fils de Moshesh, qui allait avec un fort détachement à la rencontre des forces de l'État-Libre, nous apprit l'étrange accusation dont nous étions les objets. Il ajouta que ni son père ni ses frères ne croyaient les missionnaires capables de trahison. En nous rendant à Bérée, nous trouvâmes la route encombrée de vieillards, de femmes, d'enfants et de troupeaux, qui fuyaient devant l'ennemi. Dès le matin, des coups de canon et de fusils retentirent à nos oreilles. Un combat se livrait non loin de Bérée. Les Bassoutos furent repoussés. Après cette affaire, la position occupée par les Boers m'empêcha, pendant plusieurs jours, de me rendre à Thaba-Bossiou.

« Le samedi 29, le chemin étant libre, je retournai chez moi. Le camp des Boers était à environ deux kilomètres et demi de la montagne de Moshesh. Le lendemain, le chef me demanda de tenir un service religieux sur sa montagne, et il y assista lui-même. L'auditoire fut très nombreux et attentif.

« Le dimanche suivant, 6 août, j'eus encore un service à la requête de Moshesh. Je pris pour texte ces paroles de Jésus-Christ : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, il

« faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque « croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éter- « nelle. » Je n'avais point à m'occuper de politique. Le grand but que je me proposais était le salut des âmes qui m'écoutaient. Je me disais que plusieurs peut-être entendaient l'Évangile pour la dernière fois. Après ce service, j'allai dans les environs visiter des membres de diverses Églises qui n'avaient pas pu se rendre au culte. J'étais muni de traités religieux en langue sessouto, intitulés : « Jésus-Christ le bon berger ; » « Les Vérités du christianisme enseignées dans le langage de la Bible. » J'avais aussi des médicaments. J'avais quitté la maison dans la matinée et n'y rentrai que le soir, très fatigué. Depuis plusieurs jours, des coups de carabine retentissaient à Thaba-Bossiou. Avec le consentement du chef, j'avais placé un drapeau blanc sur l'église et sur les deux maisons d'habitation. (1)

« Le 8 août, eut lieu le premier assaut. Lorsque les boulets commencèrent à passer par-dessus ma demeure, j'entrai chez moi et me recueillis pendant quelque temps, ne sachant ce qu'amènerait la fin de la journée. Ma confiance était que tout ce qui arriverait alors et plus tard serait pour la gloire de Dieu et pour le bien de son peuple. La montagne ne fut pas prise. Les Bassoutos eurent une trentaine de personnes blessées et onze ou douze tuées. Parmi ces dernières, je mentionnerai Philippe Sétlouhou. C'était l'un des piliers de l'Église de Thaba-Bossiou, à laquelle il a été en édification pendant environ vingt-trois ans. En raison de son âge et des blessures qu'il avait reçues dans sa jeunesse, il n'avait pas pris rang parmi les combattants. Pendant qu'il était auprès des bagages de sa famille, dans l'une des petites grottes dont la montagne abonde, il fut atteint de trois balles. Il comprit qu'il n'avait plus que peu de moments à passer sur la terre, et il voulut les employer en père chrétien. Il exhorta

(1) Pour comprendre tout ce récit, il faut se rappeler que la station est sur un côteau isolé, au pied de la montagne dont les habitations du chef et de ses subordonnés occupent le sommet. (*Note des Rédacteurs.*)

son fils aîné, qui avait pu se rendre auprès de lui, à se donner au Seigneur sans différer, « car, dit-il, il vient comme un « larron dans la nuit. Ne dis pas que tu te donneras à lui « *demain*, mon fils, fais-le *aujourd'hui* même. Quant à moi, « mon séjour sur la terre est fini. Je vais me rendre dans ma « patrie et y occuper la place que mon Sauveur m'a prépa- « rée. » Bientôt après, l'âme de Philippe avait pris son essor vers les demeures éternelles. Deux membres de l'Église de Thaba-Bossiou me rapportèrent ses dernières paroles. Le jour suivant, eut lieu sur la montagne le service funèbre. Le lendemain de l'assaut et les jours qui suivirent, j'eus abondance d'occupations chirurgicales. Il est facile dans une ambulance de passer d'un blessé à un autre; mais ici il fallait tourner la montagne et en escalader les flancs pour parvenir aux blessés. L'un était dans une caverne, l'autre sous l'imparfait abri formé par la projecture d'un roc, etc. J'étais accompagné d'un chrétien qui portait des feuilles religieuses, des instruments de chirurgie, des médicaments. Je pus, de la sorte, faire du bien et annoncer l'Evangile à des blessés et à d'autres personnes. J'ai employé aussi des chrétiens Bassoutos à répandre des publications religieuses. Lorsque, dans l'après-midi ou le soir, j'avais fini ma longue tournée, je sentais fort le besoin de repos.

« Le 15 août, dans la matinée, il fut évident que les forces de l'Etat-Libre allaient tenter un second assaut, et cette fois elles paraissaient vouloir attaquer du côté de nos maisons. Il me parut prudent de ne pas demeurer entre les feux des deux partis, et ayant fait seller mon cheval et celui de mon domestique, je me dirigeai vers Bérée, en faisant un détour vers l'est pour m'éloigner des balles et des boulets. Ayant traversé le ruisseau qui coule au bas de la station, je gravis la montagne qui se trouve au delà. J'en fis l'ascension par un ravin aussi escarpé qu'il est pittoresque. Emu de tout ce qui se passait, je trouvais un charme particulier aux arbres et aux arbustes verdoyants qui ombrageaient le ravin et au murmure des eaux qui les arrosaient. Je soupirais après les

nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habitent. Je me proposais de continuer ma route jusqu'à Bérée, mais je me trouvais comme lié sur le point élevé où j'étais et d'où je pouvais voir en partie l'attaque et la défense de Thaba-Bossiou. Dieu ne permit pas que les assaillants eussent la victoire. Leurs forces se retirèrent, ce que voyant, je crus devoir rentrer à Thaba-Bossiou. La maison de M. Jousse avait été envahie par des hommes de couleur alliés de l'Etat Libre et par des blancs. Les croisées et les portes qui avaient résisté avaient été mises en pièces, et on avait enlevé tout ce qu'on avait voulu. J'ai appris depuis qu'un officier s'était opposé au pillage, mais que ses efforts avaient été vains. Personne n'était entré dans ma maison, mais les murs en étaient criblés de balles. L'empreinte de ces projectiles était également visible sur les murs de l'église et de l'école. A mon retour à la station, bien des regards obliques, accompagnés de paroles peu agréables à entendre, me furent lancés par des groupes de païens auprès desquels je passais. Evidemment ma couleur était un crime à leurs yeux. Ceux des païens avec lesquels j'avais eu de fréquents rapports n'en agissaient pas ainsi. (1)

« Dès le lendemain, de bonne heure, je fus appelé à aller de tous côtés donner des soins aux blessés. Pendant que j'extrayais une balle du cou d'un chef, le canon de l'Etat-Libre s'avançait escorté par de la cavalerie. Je descendais de la montagne du côté opposé à celui de l'attaque, lorsqu'un boulet siffla au-dessus de ma tête. Je me rendis au delà du ruisseau qui est au bas de la station, pour porter secours à huit blessés, au nombre desquels était un fils de Moshesh. Le canon cessant de gronder et les forces de l'Etat-Libre étant retournées au camp, je rentrai dans la station où d'autres blessés m'attendaient.

« Le 26, Thaba-Bossiou est entouré de petits camps, et il devient de plus en plus dangereux de se montrer autour de nos maisons.

(1) La guerre avait fait refluer vers Thaba-Bossiou une foule d'indigènes qui connaissaient à peine les missionnaires. (*Note des Rédacteurs.*)

Dimanche, 27. Je m'étais proposé d'aller, comme à l'ordinaire, tenir un service sur la montagne du chef; mais cela n'est pas possible. Je ne puis aller voir personne, et personne ne peut venir jusqu'à moi. Je ne puis pas même mettre le pied sur le seuil de ma porte sans entendre siffler des balles. Des boulets frappent à droite et à gauche. A la fin, le canon fait brêche à la maison près de la fenêtre de la chambre où je me tiens. Il est juste de dire que quelques indigènes, malgré mes réclamations, se cachaient derrière les murs de ma demeure et faisaient de là feu sur leurs ennemis. Je regrettais beaucoup de ne pouvoir faire entendre quelques vérités évangéliques à ces pauvres Bassoutos. Je passais mon temps dans le recueillement et me préparais à la rencontre de mon Dieu. Je compte plusieurs des heures de cette journée parmi les plus bénies de ma vie.

« A l'entrée de la nuit, je trouvai moyen de faire connaître à Moshesh la position où j'étais, et l'informai que ne pouvant plus, pour le présent, me livrer à aucune occupation, et les forces de l'Etat-Libre agissant comme elles le faisaient, je croyais de mon devoir de partir le lendemain pour Bérée, quel que fût le danger auquel je dusse être exposé dans le trajet. J'ajoutai que je croyais que le péril serait moindre si je passais par le camp principal des Boers. Moshesh me laissa libre d'agir comme je trouverais bon, et je me préparai à partir.

« Les missionnaires ont été accusés plus d'une fois et très faussement d'actes d'hostilité. En 1858, pendant que j'étais occupé à faire transporter de Béerséba à Smithfield quelques milliers de Nouveaux Testaments et des effets appartenant aux missionnaires, on prétendit m'avoir vu près de Morija conduisant des Bassoutos contre les Boers. Je me demandais si cette fois encore, on n'avait pas fait courir sur mon compte des bruits tout aussi absurdes. Mes suppositions n'étaient que trop fondées. Deux blancs, dont l'un assez haut placé, assuraient m'avoir vu sur la montagne de Thaba-

Bossiou pendant le second assaut, combattant à côté des Bassoutos. Ces assertions gratuites ont été généralement rejetées, mais un certain nombre de personnes y ont cru.

« Le 28 août, avant l'aurore, je montai à cheval et me dirigeai, un drapeau blanc à la main, vers le camp des Boers situé à environ vingt minutes de la station. Le souvenir des balles qui avaient sifflé devant ma porte et des boulets qui, la veille, avaient ébranlé le mur de ma maison, me faisait penser que quelque projectile pourrait bien m'empêcher d'arriver. Mais, par la grâce du Seigneur, j'étais en mesure de ne pas redouter une pareille fin. Je m'étais placé moi-même et j'avais remis les miens entre les mains de notre bon Père céleste. Si j'arrivais au camp en sûreté, je pourrais lever la tête, n'ayant nullement à rougir de ma conduite vis-à-vis de l'Etat-Libre.

« A environ 150 mètres du camp, un officier et un subalterne vinrent à ma rencontre avec le drapeau de l'Etat-Libre, pour s'enquérir du but de ma visite. Rapport fut fait au commandant général, qui dit que, puisque mon désir était de me rendre à la station de Bérée, il n'y mettait pas d'obstacle. J'exprimai le désir de voir le commandant et de lui parler. Nous eûmes une courte conversation. Je l'assurai que je désirais vivement la paix, que je n'avais en aucune façon pris part à la guerre, que jamais je n'avais fourni un seul grain de poudre ou une parcelle de plomb aux indigènes, et pour lui prouver ma sincérité, je lui présentai les clefs de ma maison. Il les refusa et me dit que la propriété des missionnaires avait été respectée et le serait encore. Dans ce moment, on vint parler au commandant, qui bientôt se tourna vers moi et me demanda si je voudrais bien prêter les secours de mon art à un des officiers blessés. Je répondis de bonne grâce à sa demande et rendis gratuitement le service qui m'était demandé. L'état du blessé requit que je lui fisse quelques visites de Bérée, qui n'était éloigné du camp que de quatre à cinq lieues. On a cherché une ou deux fois à tirer

de moi, sur le compte des Bassoutos, des informations qui auraient senti la trahison. J'ai répondu poliment, mais catégoriquement qu'on n'aurait rien de pareil de moi, ajoutant en même temps que si des Bassoutos, la zagaie sur ma poitrine, voulaient obtenir des renseignements préjudiciables à l'Etat-Libre, ils ne les auraient pas.

« Le 30, je fus autorisé à aller visiter, dans un camp situé à un quart de lieue de là, le pasteur de l'Eglise réformée de Smithfield avec qui, depuis plusieurs années, j'entretiens des rapports d'amitié. Dès mon arrivée, on me demanda de voir un malade. Le commandant me pria aussi de donner ailleurs des secours chirurgicaux. Puis, me faisant aller d'un blessé à un autre, on me retenait au delà de l'heure à laquelle je devais me mettre en route pour ne pas rentrer de nuit à Bérée. Je partis promettant quelques médicaments.

Le 1er septembre, je revins aux deux camps, où les malades me firent le meilleur accueil. Mais on me donna tellement à faire que je déclarai ne pouvoir pas m'occuper de tous les cas qu'on me présentait. On me pria de passer la nuit au camp; vu l'urgence, j'accédai à cette proposition. Je fus ainsi gratuitement au service des hommes de l'Etat-Libre, tout ce jour-là et une partie du lendemain. »

C'est ici que se trouve, dans le récit de M. Lautré, le triste épisode du pillage de sa maison par les Boers. Notre frère écrivant au comité, lui devait des renseignements très précis là-dessus, et il entre dans des détails qui remplissent plusieurs pages. Nous devons nous contenter d'en donner le résumé à nos lecteurs, mais en le faisant précéder de quelques mots de notre frère au sujet des chrétiens Bassoutos.

« Je ne sache pas que dans un seul cas, les membres de nos Eglises aient manqué de sympathie pour leurs missionnaires. Pendant les semaines que j'ai passées à Thaba-Bossiou durant les hostilités, j'ai eu d'agréables rapports avec des chrétiens de différents troupeaux et j'ai pu par leur

moyen chercher à faire du bien à d'autres, surtout à l'aide de publications religieuses. Il est sans doute bien des faits édifiants qui n'ont eu que le Seigneur pour témoin. Je connais tel chrétien Mossouto qui, ayant dû accompagner son chef dans une expédition contre l'Etat-Libre, a travaillé de tout son pouvoir à sauver la vie à des vieillards et à des femmes, et, lorsqu'il y en avait de blessés, les plaçait dans leur lit et les protégeait. J'ai parlé plus haut de la fin édifiante de Philippe Sétlouhou. Dans le camp de l'Etat-Libre, où j'ai passé la nuit du 1er septembre, j'appris d'une personne digne de foi, qu'entre Morija et Thaba-Bossiou un Mossouto se trouvant mortellement blessé et sur le point de recevoir de nouveaux coups, avait dit : « Vous pouvez maltraiter mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon âme. Elle sera bientôt auprès de son Sauveur. » Sa délivrance ne tarda pas à venir. »

Voici maintenant d'une manière succincte, ce qui se rapporte aux pertes matérielles faites par les missionnaires à Thaba-Bossiou.

Au moment où le siége commençait et où M. Lautré allait et venait de Thaba-Bossiou à Bérée, quelques indigènes, parmi lesquels se trouvait un indigne membre de la famille du chef, s'introduisirent dans la maison de M. Jousse et en enlevèrent certains objets. (1) Plus tard, ainsi que nous l'avons déjà vu, les blancs et leurs alliés de couleur forcèrent les portes et les fenêtres de cette même maison et y prirent tout ce qui était à leur convenance. Celle de M. Lautré restait intacte. Ce fut pendant qu'il soignait des blessés dans le camp des Boers que ceux-ci, sous les yeux de leurs supérieurs, pénétrèrent dans sa demeure avec effraction, la saccagèrent entièrement et s'emparèrent, en même temps, de ce qui restait encore de la propriété de MM. Jousse, Maitin et Duvoisin.

(1) M. Lautré n'a pas manqué de porter plainte devant Moshesh qui a promis de s'occuper de cette affaire. Si les difficultés de sa position et les désastres qui lui sont survenus ont pu la lui faire perdre momentanément de vue, nous sommes en droit d'attendre qu'il se rappellera de ce qu'il doit à ses missionnaires. (*Note des Rédacteurs.*)

Lorsque notre frère se plaignit de la manière indigne dont on se conduisait à son égard, on eut le courage de lui dire qu'il eût mérité qu'on livrât sa maison aux flammes. N'avait-on pas trouvé en sa possession du plomb et trois livres de poudre? Or, il a si peu de goût pour l'usage des armes à feu qu'il a pu déclarer que depuis dix-huit ans, il ne lui est pas arrivé une seule fois de tirer un coup de fusil. Ce peu de poudre, il l'employait à faire tuer par ses domestiques des pigeons ramiers qui abondent à Thaba-Bossiou; et à se procurer des spécimens d'ornithologie. Oubliant avec quelle humanité il prodiguait les secours de son art dans leur camp, les Boers ont osé lui faire un crime des soins qu'il avait donnés à des blessés Bassoutos. On a encore allégué qu'il ne s'était pas opposé à ce que les indigènes s'embusquassent autour des bâtiments de la station, comme si ces indigènes n'étaient pas chez eux à Thaba-Bossiou, et comme s'il eût été possible à un seul homme de les empêcher de faire ce qu'ils croyaient nécessaire pour leur défense. Jusqu'à ce jour, les réclamations de M. Lautré sont demeurées inutiles. On lui a fait rendre quelques vieilleries qui n'ont d'autre valeur que de servir à prouver en quelles mains se trouve le reste de sa propriété. Du reste les spoliateurs eux-mêmes n'en font pas mystère. Un officier supérieur, qui garde comme un trophée le fusil de chasse de notre ami, en convenait un jour devant lui et lui disait avec ironie : « Ne vous attendez pas à ce que je vous le rende, car si vous êtes aujourd'hui notre ami, vous pourriez demain devenir notre ennemi ! »

Nos lecteurs savent déjà qu'après le pillage de la station, des indigènes peu scrupuleux, à court de combustibles, firent servir les portes et les fenêtres des bâtiments, et presque tout le bois qui leur tomba sous la main, à se chauffer et à cuire leurs aliments pendant la continuation du siége.

Quelque sensible que M. Lautré soit aux pertes qu'il a faites, il croit que la manière dont lui et ses frères ont été traités par les forces de l'Etat-Libre a contribué à prévenir

de plus grands malheurs. L'irritation d'une foule de Bassoutos encore païens contre tout homme à face blanche était à son comble. « Peut-être, dit notre frère, ont-ils pensé que nous ne leur faisions quelque bien que pour pouvoir mieux les trahir, et ce qu'ils avaient déjà dit dans une autre occasion leur sera revenu à l'esprit : « les blancs ne nous enseignent à regarder au ciel que pour pouvoir nous enlever la terre. » Un fils de Moshesh, membre de l'Eglise, et d'autres chrétiens, nous ont dit que si l'armée de l'Etat-Libre n'eût pas pillé nos maisons, ils croyaient que nous n'aurions pas tardé à tomber sous les coups des païens du Lessouto, qui déjà, et à plusieurs reprises, avaient demandé à Moshesh la permission de se défaire de nous à Bérée. Le chef les arrêtait, mais on eût pu en venir à se passer de son autorisation. Ces païens en voyant le pillage de nos maisons, ont raisonné ainsi : « Puisque les Boers traitent si mal les missionnaires, ils les haïssent; donc les missionnaires ne font pas cause commune avec les blancs contre nous. »

« Ainsi, dans cette circonstance comme dans toutes, nous avons à bénir Dieu pour les épreuves qu'il nous a envoyées, et à être reconnaissants d'avoir souffert quelque peu pour son nom. »

Quelques mots de M. Keck.

On a vu, dans notre dernière livraison, que des motifs d'un ordre privé ont porté le conseil des Boers à laisser provisoirement à Maboulélé M. Keck et sa famille. Nous espérons que ce sursis se prolongera indéfiniment et permettra à notre frère de continuer ses travaux.

Etant allé, dans le courant du mois de mai, renouveler ses provisions dans l'Etat-Libre, il a pu nous adresser de là quelques lignes.

« Votre bonne lettre du 7 février, écrit-il au directeur de

la Maison des missions, me fut remise le 30 avril, non par un Mossouto, mais par notre frère M. Duvoisin, qui est venu de Bérée nous faire une visite, depuis longtemps attendue. Les chers amis de Bérée vont bien. Vous savez sans doute que la famille Daumas a dû quitter Mékuatling dans la semaine de Pâques; j'ai appris par des naturels que cette chère famille est près de Bloemfontein. Quant à nos autres frères, j'ignore encore où ils sont.

« Que pensez-vous faire? me demande-t-on. Dieu seul sait ce que je pourrai faire; mais, si cela m'est possible, je n'abandonnerai pas les pauvres Bassoutos et Bataungs qui resteront dans cette partie du pays et tâcheront de trouver un abri et de quoi subsister parmi les colons qui vont occuper la contrée. L'opinion publique est défavorable à la conservation des stations. J'espère toutefois, avec la permission des autorités, pouvoir rester à mon poste et en faire un centre d'évangélisation. Lorsque je verrai plus clairement ma voie, j'en écrirai à nos chers directeurs. Peut-être aussi pourrai-je faire quelque chose pour les enfants des chrétiens de nos Eglises.

« Lors de mon départ, j'ai laissé à Maboulélé quelques hommes et quelques femmes, la plupart impotents. Beaucoup de pauvres gens dispersés n'attendent que mon retour pour se rapprocher de nous. Je viens d'acheter ici pour 750 francs d'habits, d'étoffes, de couvertures de laine pour les plus nécessiteux. L'hiver est passablement rigoureux. J'ai aussi pu me procurer quelques sacs de millet et de maïs.

« Pour le moment, les indigènes, enserrés dans le coin de pays qui leur reste, trouvent encore par ci par là de quoi se nourrir, mais, dans quelques mois, la famine fera sentir ses horreurs. Où trouvera-t-on du pain pour toute cette multitude? Devrons-nous renvoyer ceux qui viendront implorer du secours à notre porte? Le Seigneur ne disait-il pas à ses disciples de donner à manger aux milliers dont le cœur allait défaillir?

« Pensez à nous, cher frère, et rappelez-nous au souvenir des amis des missions.

« Encore un peu de temps et nos douleurs seront changées en joie. Les épreuves de la vie présente aboutiront aux louanges éternelles que les rachetés chantent à la gloire de l'Eternel et de son Oint. C'est là que nous retrouverons notre bienheureux frère Frédoux, mon ancien condisciple à la Maison des missions de Paris. Persévérons, et que le moment suprême nous trouve à l'œuvre, comme il y a trouvé cet ami.

« Recevez, etc.

« J.-D. KECK. »

Smithfield, 24 mai 1866.



MISSION FRANÇAISE DU SÉNÉGAL.

On se souvient des renseignements pleins d'intérêt que M. Andrault nous a envoyés, il y a quelque temps, sur l'école de Sedhiou. Il nous promettait alors de revenir sur ce sujet pour nous faire part de quelques résultats qu'il lui semblait déjà possible de constater. Il a tenu parole.

Notre frère explique d'abord qu'il a fait pour ses élèves moins que nous ne le supposons, par la raison que pendant près de quatre mois, il a payé son tribut au climat. Il n'a pas voulu nous l'écrire. « C'eût été pour moi, dit-il, un soulagement que de parler de mes souffrances, de mes insomnies, de ma solitude ; mais je vous aurais causé de trop vives inquiétudes. Je craignais aussi de nuire à l'avenir d'une œuvre que j'aime. J'ai lieu de croire que mon indisposition a été accidentelle et qu'elle ne se renouvellera pas, du moins au même degré. Je me porte parfaitement depuis plus de quatre mois, et je m'affermis dans la joyeuse espérance que je pourrai consacrer à cette mission un grand nombre d'années. »

Les progrès des élèves de M. Andrault dans la lecture du français sont très lents. Cela tient à ce « qu'il y a dans notre langue plusieurs consonnes que ces enfants ne parviennent à prononcer exactement qu'avec beaucoup de travail et de persévérance. »

L'enseignement communiqué par voie de conversation réussit mieux.

« Nos écoliers connaissent maintenant un peu de géographie. Ils suivent cette leçon avec beaucoup d'intérêt; ils retiennent facilement les noms des pays sur lesquels j'ai à leur dire quelque chose de frappant ou d'intéressant. Ils nomment toujours la France avec enthousiasme. Je viens de commencer avec eux une leçon de grammaire française qui paraît les intéresser aussi beaucoup. La difficulté que j'ai à me rendre intelligible m'oblige à multiplier les explications et les exemples, à recourir à des circonlocutions. Mais le plaisir de nous comprendre est toujours d'autant plus grand que nous avons eu plus de peine à y parvenir.

« Ils savent déjà plusieurs cantiques qu'ils chantent avec bonheur. J'ai souvent éprouvé une grande jouissance à les écouter. Il suffit à quelques élèves d'avoir entendu un air deux ou trois fois pour le savoir. Tous promettent de très bien chanter un jour.

« En somme, l'école a eu une bonne influence morale sur eux. Ils s'habituent à la discipline; ils sont devenus plus aimables, plus polis, plus propres. On ne m'a jamais parlé d'eux qu'avec éloge. Plusieurs personnes m'ont déjà dit : « Quand on rencontre vos élèves, on les reconnaît; il n'est pas nécessaire de demander s'ils vont chez vous, on le devine en les voyant. » Le commandant du poste français nous disait la même chose il y a quelques jours. Il nous a raconté avec une satisfaction évidente des entretiens qu'il a eus avec eux.

« J'en viens à ce que nous avons le plus à cœur de produire : le sentiment religieux. Chez la plupart, il est encore, je crois, à peu près ce qu'il était lorsque nous sommes arri-

vés. Ils m'ont trop peu compris pour que j'aie pu encore produire une grande impression sur eux; cependant chez quelques-uns ce sentiment commence à se manifester. Ceux-là ont appris à se bien conduire envers leurs camarades, à ne pas dire de mensonges, à prier Dieu en particulier, pour lui demander pardon pour le passé et sagesse à l'avenir. C'est en particulier le cas de deux ou trois élèves dont je désire plus spécialement vous parler.

« Je commence par Colli. Dès mon arrivée, cet enfant me plut extrêmement. Il n'était d'abord que simple écolier. Dans ce pays, où les domestiques ne veulent absolument pas cumuler de fonctions, un cuisinier n'accepte pas de place si on ne lui adjoint un petit garçon en sous-ordre. Cela me détermina à prendre Colli à mon service. Je m'aperçus bientôt que c'était un vrai petit vaurien. Il me jouait toute espèce de tours, mangeait tout ce qu'il pouvait attrapper, désobéissait au cuisinier et à moi. Quand je l'envoyais faire une course de trois minutes, il restait dehors trois heures, s'amusant à monter sur les chiens et les chèvres dans la rue. Mes punitions n'avaient d'autre effet que de l'irriter. Je ne savais plus que faire. Un jour qu'il était de nouveau en faute, je me dis : Cet enfant a été assez puni, essayons d'une autre méthode. « Colli, lui dis-je, tu vois combien tu es méchant! tu ne veux donc pas être bon pour moi? tu ne veux donc pas essayer de me faire plaisir?... » Comme il s'attendait à un sévère châtiment, il fut extrêmement surpris de m'entendre parler ainsi; il en fut touché, et à partir de ce moment, il a tout de bon cherché à me satisfaire. La force de l'habitude l'a encore souvent emporté, mais j'ai pu voir que de jour en jour il faisait des progrès dans la voie du bien. Nous en sommes venus à avoir l'un pour l'autre un véritable attachement. Il a pris l'habitude de me faire part de ses petites pensées. Comme il est toujours avec moi, je lui ai raconté bien des histoires de la Bible, m'efforçant de tourner son cœur vers Dieu. Que de fois j'ai tressailli de bonheur en l'enten-

dant chanter, de sa voix douce et harmonieuse, quelqu'un de nos cantiques ou quelque air de sa façon, tout en s'occupant de mon petit ménage, tandis que les autres enfants jouaient sous la vérandah ou dans le jardin. Pendant les longs mois de maladie par lesquels j'ai passé, il a rempli à lui seul auprès de moi les fonctions de garde-malade, se tenant constamment dans ma chambre, ou à portée de ma voix sous la galerie. Il n'a jamais manifesté le désir de me quitter et a continué à me servir avec la plus admirable persévérance, sachant s'amuser avec la moindre chose pour remplir ses longues journées d'ennui. Aussi, le sentiment que j'éprouve maintenant pour lui est-il celui d'une profonde reconnaissance.

« Raïmbo est un garçon dont nous avions précédemment essayé et que nous avions renvoyé pour mettre Colli à sa place. Il a continué à suivre l'école, et, au bout de deux mois j'ai remarqué chez lui un changement qui m'a frappé. J'ai cherché à cultiver les bonnes dispositions que je voyais en lui. Plus tard, pensant qu'il serait bon pour Colli d'avoir un compagnon, sentant surtout que leurs conversations me seraient utiles pour apprendre le iolof, j'ai fini par me décider à le prendre aussi chez moi.

« Il est un de ceux qui se sont le plus réjouis quand j'ai commencé l'école du dimanche, et qui paraissent le mieux comprendre et sentir les enseignements que j'y donne. Mes élèves ont pris le plus grand plaisir à l'histoire de Noé, de Jacob, de Samuel, de David, de Daniel, et surtout à celle de Joseph. Mon petit auditoire était alternativement attristé ou réjoui, selon que les héros de mes récits se trouvaient dans le malheur ou dans la prospérité; mais c'était surtout la bouche et la physionomie de Raïmbo qui exprimaient ces sentiments. Il avait des mouvements de joie ou d'admiration magnifiques. Le dévouement et les souffrances du Sauveur ont produit sur plusieurs une grande impression. Raïmbo en a été affecté d'une manière durable. Un jour que j'expliquais le cantique

XXe du recueil des écoles du dimanche, quand, arrivé à ces mots : « Ce bon Sauveur voulut mourir pour nous, » je rappelai les leçons que j'avais données sur ce sujet, Raïmbo eut peine à retenir ses larmes.

« Cet enfant est très appliqué au travail et très obéissant. Il paraît avoir perdu l'habitude de la gourmandise et nous dit à peu près toujours la vérité, même lorsqu'il a à confesser une faute qui l'expose à être puni. Je l'ai souvent surpris à genoux faisant sa prière. Il a toujours l'air heureux, et souvent il frappe sur la table en disant : « moi je suis content, toujours content ! » Je l'entendis un jour dire en iolof : « Quand je saurai écrire assez bien, j'enverrai une lettre en France, et je dirai qu'il y a à Sedhiou un petit garçon qui fait toujours rire les blancs. » Un soir, l'obscurité étant déjà fort grande, nous eûmes à l'envoyer dans un endroit assez éloigné et fort isolé. Nous lui demandâmes s'il n'aurait pas peur. « Non, répondit-il, notre Maître me gardera ! » Comme il est très bien doué, je crois qu'il fera de grands progrès. Veuille le Seigneur diriger et bénir son développement et faire de lui, un jour, un bon ouvrier pour la mission du Sénégal !

Quelques mots encore au sujet d'un troisième élève. Tolla était le type du sauvage et du petit vagabond. Il y a quatre ans, un commandant de Sedhiou l'ayant pris en grande affection, l'avait comme adopté. Il l'habillait très bien, le faisait manger à sa table, le prenait avec lui dans ses promenades. Mais l'enfant répondit si mal à ses soins qu'il dut le renvoyer et renoncer au projet qu'il avait formé de le faire instruire et de l'emmener en France. Depuis, Tolla est resté au poste militaire de Sedhiou ; toujours le même, impoli, grossier, indomptable, faisant de fréquentes escapades et disparaissant quelquefois pour plusieurs jours. Il était chargé de m'apporter mon pain, qui se fait au poste. Il entrait sans mot dire et se retirait de même. Je résolus de le faire parler et sourire. Ce ne fut pas sans peine, mais enfin

j'y réussis. Depuis ce moment, il commença à venir chez moi pour jouer avec les autres enfants, mais en ayant soin de se bien conduire. Bientôt après, il quitta le poste pour aller avec ses parents habiter un village éloigné. Il est rentré à Sedhiou peu de jours avant l'arrivée de M. Lauga, et a recommencé ses visites avec beaucoup d'assiduité. Son amabilité et sa politesse, sans être grandes, m'ont frappé, vu ses antécédents. Sachant qu'il n'était plus considéré comme appartenant au poste, et craignant qu'il ne nous échappât encore, je lui ai proposé, d'accord avec M. Lauga, de le prendre chez nous pour l'instruire, lui promettant le repas du soir, et, de temps en temps, quelques habits. Il a accepté avec plaisir. Il couche chez nous et ne nous quitte que pour aller dîner, ce qui lui prend environ une heure. Nous sommes très contents de lui, et je pourrais en dire toute sorte de bonnes choses. Je me bornerai à un petit fait qui montrera à quel point il s'est identifié avec nous. Un soldat me rapportait, après l'avoir parfaitement raccommodé, un objet que je lui avais remis dans un état pitoyable. Je manifestai ma surprise et ma satisfaction. Tolla se tournant alors vivement vers le soldat, lui dit : « *Oui, merci !* » Et si vous aviez pu entendre l'accent avec lequel ce merci fut prononcé, cela vous eût fait plaisir.

« Nous avons encore quelques autres enfants qui, si l'affection ne m'aveugle, promettent beaucoup pour l'avenir.

« En terminant, je dirai que Dieu m'a accordé jusqu'ici de grands encouragements qui m'ont aidé à supporter mes épreuves et les difficultés de ma tâche. Mais ce qui m'a surtout soutenu, c'est la communion de mon Sauveur et l'espérance d'entrer, au bout de la carrière, dans le repos et la félicité des cieux. Plus d'une fois j'ai chanté avec un entrain qu'on eût pu taxer d'exaltation, ces paroles d'un de nos beaux cantiques :

Céleste maison paternelle !
Quand s'ouvriront tes portes d'or ?

Quand vers toi, patrie éternelle,
Pourrons-nous prendre notre essor ?

G. ANDRAULT.

M. Jules Lauga, dans une lettre qui porte la date du 4 juin, confirme pleinement les impressions et le jugement de M. Andrault sur ce qu'on peut attendre de l'école de Sedhiou. Il ajoute un fait important qu'il expose comme suit :

« Depuis environ un mois, l'école est entrée dans une nouvelle phase. Nous avons réussi à avoir enfin des filles. Ce n'a pas été sans efforts ; mais pourtant l'opposition n'a pas été aussi grande que je m'y étais attendu. Je suis convaincu que si M. Andrault avait tenté la chose il y a un an, il aurait échoué. Les noirs auraient repoussé une pareille proposition, tant par crainte pour les jeunes filles, qu'à cause des préjugés de leur race, qui tiennent les femmes dans une condition sociale tout à fait inférieure. Une fois connu de tous et apprécié du plus grand nombre, il n'avait plus tant à redouter ces obstacles. Le premier tout au moins, disions-nous, doit ne plus exister : on connaît bien maintenant nos principes et nos dispositions. Quant au préjugé touchant l'instruction du sexe féminin, nous nous faisions forts de le renverser par nos raisonnements. C'est en effet ce qui est arrivé. Un matin nous nous sommes mis en route pour la nouvelle conquête que nous projetions depuis quelque temps. La première attaque fut dirigée contre notre blanchisseuse : « Mais les femmes ne vont pas à l'école, » telle fut la réponse qui accueillit notre première ouverture. — « En France, répondit M. Andrault, les femmes vont à l'école aussi bien que les hommes, et une femme qui ne sait pas lire est considérée comme une femme bien malheureuse. — Mais j'ai besoin de mon enfant pour m'aider à faire la cuisine. — Et ta fille aînée ne peut-elle pas t'aider? » C'est ainsi que les objections tombaient une à une. Cependant, la

proposition était trop inattendue pour qu'on pût espérer une réponse définitive. L'arrivée du mari, ancien interprète de M. Andrault, fit pencher la balance en notre faveur. Notre blanchisseuse gagnée, c'était un argument de plus pour nous et un exemple à proposer aux autres. Cette matinée-là, nous fîmes une vraie moisson d'écolières, et revînmes à la maison heureux et triomphants. Chose singulière! ce jour-là précisément, le gouverneur est arrivé à Sedhiou pour inspecter le poste et régler quelques affaires avec les chefs indigènes. Nous avons été heureux de pouvoir dire à quelques officiers, qui sont venus visiter notre établissement, que les préjugés des indigènes n'ont pas pu tenir longtemps contre nos instances. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JAPON.

LES MISSIONNAIRES PROTESTANTS. — LEUR SITUATION ACTUELLE ET LEURS ESPÉRANCES.

En parcourant, depuis quelques mois, des relations missionnaires venues d'à peu près toutes les contrées où l'Evangile est prêché, nous avons été frappés d'un fait qu'on n'a pas encore assez remarqué. C'est que partout les messagers de la Parole sainte, et avec eux d'anciens païens parvenus à la connaissance du salut, se sont associés, avec un saint et joyeux empressement, à cet immense concert de prières qui, depuis quelques années, s'est élevé, durant la première semaine de janvier, vers l'auteur de toute grâce

excellente et de tout don parfait. Touchant commentaire de la profession de foi que tout chrétien fait en récitant cet article du Symbole des apôtres. « Je crois à la sainte Eglise universelle! » La semaine de prières de 1866 a été solennellement et pieusement consacrée à la prière en Chine et au Thibet, dans l'Inde et en Turquie; aux îles de la Sonde et en Polynésie, à Madagascar et sur les bords du Niger, en Afrique et en Amérique, sous les feux de l'équateur et parmi les glaces du Labrador. Qui n'en serait ému, et qui n'en tirerait cette conséquence que, de toutes les pensées qui peuvent se propager de peuple à peuple, à travers les distances et les nationalités les plus diverses, la plus puissante et la plus active est la pensée chrétienne, la connaissance des miséricordes divines manifestées dans le don du Fils. Qu'on trouve ailleurs, dans le monde des idées ou dans le monde des faits, une institution qui se soit aussi rapidement répandue et ait été mieux comprise que ce concours annuel de supplications chrétiennes.

Ces réflexions nous ont été inspirées par une communication des missionnaires employés dans une partie du monde où l'œuvre évangélique est à peine commencée et où, jusqu'à ce jour, l'opposition la plus terrible semblait devoir lui être faite. Nous voulons parler du Japon. Un des missionnaires américains employés à jeter les premières semences de l'Evangile sur ce sol si longtemps inculte, le révérend Hepburn, adressait, de Yokohama, sous la date du 14 janvier dernier, aux chrétiens de son pays l'appel et les intéressants détails qu'on va lire.

« Chers frères en Christ, pendant les sept jours qui viennent de s'écouler, quelques frères de ce lieu, appartenant à diverses nationalités, se sont unis à vous, dans une sainte communion de prières pour l'avancement du règne de Christ et le salut des âmes dans le monde entier. Naturellement le Japon a eu sa part dans ces appels au trône de la grâce, et cet accord a eu pour effet la formation d'un petit comité qui

vient, par mon entremise, vous recommander tout spécialement l'œuvre à faire dans ce pays.

« C'est une œuvre importante. Laissez-moi vous dire où elle en est à l'heure présente.

« Trois ou quatre branches de l'Eglise de Christ ont maintenant des représentants au Japon. Deux d'entre eux sont à Nagasaki et les autres ici. La plupart habitent le pays depuis 1859, c'est-à-dire depuis plus de six ans, et les changements dont ils y ont été témoins durant ce laps de temps sont dignes de remarque.

« Au commencement, la défiance hostile des chefs du pays leur faisait envoyer souvent chez les missionnaires des agents, qui se présentaient comme des amis rendant visite à des amis, mais qui n'étaient en réalité que des espions chargés de découvrir ce que des étrangers, non voués au commerce, pouvaient être venus faire au Japon. Mais, depuis trois ans, ces visites ont entièrement cessé. Le gouvernement japonais a montré de plus, par divers actes, à quel point ses préventions contre nous se sont affaiblies. Il a envoyé une douzaine de jeunes gens, d'un rang élevé, de Yeddo à Kanagawa, pour y apprendre l'anglais auprès d'un missionnaire. Un peu plus tard, les gouverneurs de Nagasaki et de Yokohama ont autorisé, dans le même but, la fondation d'écoles, dont les missionnaires ont été invités à prendre la direction. L'hiver dernier, un de nos frères de Nagasaki, a consacré, tous les jours, trois ou quatre heures à cet enseignement. L'école de Yokohama compte au delà de cinquante élèves, et, depuis deux ans, trois et même quatre des missionnaires y ont donné chaque jour une leçon d'une heure.

« Le gouvernement a fait venir pour cet établissement une grande quantité de livres d'école américains, et je suis heureux de pouvoir dire qu'aucune restriction ne nous a été imposée quant à notre manière d'enseigner. Grâce à l'emploi de ces livres, beaucoup d'idées chrétiennes ont été mises

en circulation dans le cercle des élèves et ont donné, tous les jours, lieu à des explications et à des remarques exprimées avec la plus entière liberté. Il en résulte que ces élèves eux-mêmes nous font, sans la moindre hésitation, toute sorte de questions, soit sur les sujets religieux en général, soit sur les faits et sur les doctrines particulières du christianisme. Il y a quatre ans, quelques-uns de ces jeunes gens, voulant apprendre à lire l'anglais, avaient acheté de l'un de nous le volume intitulé « le lecteur chrétien ; » mais leur premier soin avait été d'effacer du titre et de la couverture le mot de *chrétien*, dans la crainte sans doute que d'autres ne l'aperçussent et n'en prissent occasion de leur nuire. Aujourd'hui, beaucoup d'entre eux ont acheté, sans crainte, des exemplaires des saintes Ecritures et ne se cachent pas de les lire. Nous pouvons, sans rien craindre nous-mêmes, leur parler de Jésus-Christ, soit dans les classes, soit chez nous, et, chaque jour, ils se montrent les premiers à provoquer des entretiens de cette nature. Plusieurs femmes de missionnaires enseignent, de leur côté, l'anglais à de jeunes enfants et y réussissent de la manière la plus encourageante.

« Un médecin missionnaire a ouvert ici un dispensaire où, de jour de jour, le nombre des malades s'accroît. Il a fait inscrire sur les murs, en langue japonaise, des passages de la Bible que ses patients lisent avec un intérêt marqué.

« Il y a plus encore. En ce moment même, le Gorojiu, ou conseil d'Etat de Yeddo, se dispose à faire construire dans cette ville une école, où des centaines de jeunes gens des classes élevées pourront étudier l'anglais et le français, et il a décidé que les missionnaires protestants seraient chargés d'enseigner la première de ces langues. Ces faits montrent qu'enfin les Japonais en sont venus à mettre en nous quelque confiance.

« En même temps, les missionnaires de toutes les dénominations se sont appliqués de toutes leurs forces à l'étude de la langue du pays, et pour rendre ces travaux utiles à leurs

successeurs, ils ont préparé des publications dont on appréciera plus tard la valeur. Un dictionnaire anglais-japonais, contenant environ 20,000 mots, sera bientôt mis sous presse. Plusieurs d'entre nous ont aussi consacré beaucoup de temps à traduire la Bible, de telle sorte que, dans quelques mois, nous espérons pouvoir publier au moins les quatre Evangiles.

« Contrairement à l'attente générale, nous n'avons trouvé chez le peuple Japonais, ni des sentiments haineux à l'égard des étrangers, ni un bigotisme outré. Sous ce dernier rapport, il se vante volontiers, au contraire, d'être moins étroit et plus libéral que ne le sont les Chinois. Les hommes appartenant à la classe des Samuraï, la seule à qui tous les emplois civils et militaires soient accessibles, se montrent animés d'un vif désir d'acquérir la connaissance des langues occidentales ainsi que celle de nos sciences et de nos arts. Quelques-uns de ceux qui étudient ou ont étudié l'anglais se rendent à peu près tous les jours, par petits groupes de deux, quatre ou six, au domicile des missionnaires pour lire la Bible, parce qu'ils la préfèrent aux livres d'école. Nous avons souvent entendu ces jeunes gens, généralement fort intelligents, exprimer le désir de voir arriver le jour où tous leurs compatriotes auront les saintes Ecritures et les institutions libres dont ce livre est la base. En général, ils méprisent profondément les croyances et les prêtres du boudhisme.

« Un des premiers maîtres de langue employés par les missionnaires en 1860, est mort dernièrement dans la ferme conviction qu'il allait auprès de Jésus. Sur sa demande, le baptême lui avait été administré dans son logis, en présence de sa famille et sans qu'aucun membre de celle-ci s'y opposât. Nous pouvons donc dire que les prémices de l'Evangile au Japon, du moins de nos jours, ont été recueillies déjà dans les célestes greniers du Seigneur.

« En somme, nous sommes ici en face d'un grand peuple païen qui, si on l'en croit, ne compte pas moins de trente-

deux millions d'âmes. Comment arriver à pouvoir l'évangéliser librement et sur une grande échelle? telle est la question qui nous occupe et ce qui nous engage à venir demander tout spécialement vos prières en faveur du Japon.

« A certains égards, le gouvernement de ce pays est un gouvernement fort. On sait qu'à la suite de ses différends avec les Jésuites et les missionnaires romains d'autrefois, il avait pris les mesures les plus sévères pour effacer de la mémoire de ses sujets jusqu'au nom du christianisme, et qu'il en avait fait le symbole de tout ce qu'il y a au monde de plus dangereux et de plus détestable. Malheureusement, les Jésuites, en disparaissant du Japon qui les exilait, n'y avaient pas laissé la Bible après eux. S'ils l'avaient fait, on aurait pu voir ici, ce que l'on a vu de nos jours à Madagascar, c'est-à-dire une œuvre, détruite en apparence, réapparaître et prendre sur-le-champ une nouvelle vie. Au Japon, tout individu de l'un ou de l'autre sexe doit être enregistré à quelque temple boudhiste ou sinto, sous peine de ne pouvoir compter sur une sépulture honorable au jour de sa mort. Il en résulte que la main de fer du gouvernement pèse sur toute âme vivante. Rien ne prouve que les anciens édits contre le christianisme aient jamais été rapportés; aucune proclamation du gouvernement n'a rassuré ses administrés contre la crainte d'être traités en criminels et punis de mort s'ils encouraient le moindre soupçon de favoriser la religion chrétienne. En prêchant l'Evangile ouvertement, les missionnaires s'exposeraient-ils à de grands dangers? on peut se le demander; mais ce dont on peut être sûr, c'est qu'il en arriverait malheur à leurs auditeurs. De là nos hésitations et le besoin que nous éprouvons de savoir quelle est à cet égard la volonté du Seigneur. Nous voudrions n'être ni trop timides, ni trop téméraires. Que nos frères en la foi demandent à Dieu de nous montrer clairement la voie que nous devons suivre. Là est maintenant le plus grand obstacle à la prédication du salut dans ce pays. Demandez avec nous, chrétiens,

que les divers pouvoirs occidentaux qui sont entrés en relations avec le gouvernement Japonais, prennent ce sujet en sérieuse considération, et que ce gouvernement lui-même soit amené à proclamer en faveur de ses sujets, la liberté de lire ou d'écouter la parole de notre Dieu. Cette permission une fois donnée, toutes les portes, nous le croyons, s'ouvriraient, comme d'elles-mêmes, devant le grand message du salut en Christ. Que ceux entre les mains desquels cet appel tombera, s'en souviennent dans leurs familles, dans leur cabinet, dans les réunions publiques ou particulières, et qu'il nous soit permis d'espérer que le Japon sera spécialement mentionné dans le programme des sujets de prière indiqués pour la grande semaine de supplications qui ouvrira l'année 1867.



DAMAS.

Damas! Que de souvenirs bibliques ce nom seul suffit à rappeler! Il y aura bientôt quatre mille ans que, côtoyant les bases de l'Anti-Liban pour se rendre d'Haran dans le pays de Canaan, Abraham y découvrit tout à coup, près d'une gorge par où se précipitaient les ondes écumeuses de l'Abana, les toits de l'antique cité, gracieusement encadrée dans ses riches berceaux de verdure. Une tradition locale rapporte que, charmé de sa beauté, le patriarche l'attaqua et s'en empara, mais qu'obéissant à l'ordre suprême qui le guidait, il la quitta sur le champ, en se contentant d'emmener, comme trophée de sa victoire, le fidèle serviteur connu sous le nom d'Elihézer de Damas. Quoi qu'il en soit de cette légende, il est certain que le nom du père des croyants est resté dans les souvenirs du pays, et que, jusqu'à ce jour, un des lieux les plus vénérés des environs est celui que l'on désigne sous le nom de « Camp d'Abraham. »

Un millier d'années après, un incident mieux constaté

vint rattacher l'histoire de Damas à celle de la postérité d'Abraham. Chacun connaît, par la Bible, la touchante histoire de cette jeune captive israélite qui, émue de pitié à la vue des souffrances de son maître Naaman, oublia sa propre infortune pour lui inspirer la pensée d'aller demander à un prophète de son pays une guérison, qui lui fut en effet accordée. Aujourd'hui encore, en mémoire de ce fait, un hôpital pour les lépreux occupe l'emplacement présumé de la maison de Naaman.

Un autre millier d'années plus tard, un homme qui ne respirait que menaces et que carnage contre les disciples du Christ, s'approchait de Damas quand le Seigneur, s'emparant tout à coup de son âme, on sait par quels miracles, fit de lui le prédicateur de l'Evangile le plus fervent et le plus dévoué que le monde ait jamais vu. Des traditions, peu sûres à la vérité, mais qu'il est impossible pourtant de ne pas accueillir avec un certain respect, indiquent l'endroit où aurait eu lieu ce merveilleux événement, puis la maison de Judas, et cette rue qui, aujourd'hui encore, porte le nom de *rue Droite.*

Trois siècles environ après la conversion de Saul, le splendide temple de Rimmon, dans l'enceinte duquel on disait que Naaman avait adoré le vrai Dieu à côté de son maître idolâtre, fut converti en église, à l'usage d'une population devenue elle-même à peu près toute chrétienne.

Mais trois cents ans encore sont à peine écoulés, que Damas tombe au pouvoir des sectateurs de Mahomet. L'église est transformée en mosquée, et les suites de ce changement sont douze siècles d'oppression, qui réduisent le nombre des chrétiens à une poignée, et laissent à peine subsister, dans ses murs, comme un faible reflet de cette Parole divine qui l'avait un instant si heureusement éclairée. Mais cette faible lueur devait encore annoncer et comme hâter le retour de la lumière. De nos jours, un missionnaire évangélique isolé s'arrête devant la magnifique porte de l'ancienne église devenue mosquée, et il y découvre, tracée en caractères grecs,

cette glorieuse inscription : *Ton règne, ô Christ, est un règne éternel et ta domination se perpétue de siècle en siècle.* Ces paroles sont pour lui comme un message venu d'en haut ; il y trouve force, espoir, encouragement, et quand il fait part de ses impressions aux chrétiens de l'Eglise qui l'avait envoyé (l'Eglise presbytérienne d'Irlande), ces mots sont, pour eux aussi, comme une invitation pressante à s'occuper plus activement du bien qu'il y avait à faire au sein de l'antique Damas.

La mission fondée par cette Eglise, en 1843, a eu des commencements pénibles, et a passé par de douloureuses épreuves. Neuf membres des familles missionnaires que l'on y a occupées sont morts sur ce champ même de leur activité ; six autres ont dû, pour raison de santé, quitter le pays, et, en 1860, un autre, M. Graham, a glorieusement conquis la couronne du martyre. Hâtons-nous de dire que, malgré tous ces revers, le travail des serviteurs de Christ à Damas n'est pas resté sans récompense. Une Eglise évangélique y avait été organisée. Dans les affreux massacres de 1860, les bâtiments de la mission furent réduits en cendres ; plusieurs de ses membres partagèrent le sort de leur pasteur, et d'autres, en plus grand nombre, se virent contraints de prendre, pour un temps, le chemin de l'exil. Mais l'œuvre ne périt pas pour cela ; depuis cette époque néfaste, elle a, au contraire, acquis plus de vigueur, et jamais plus qu'à l'heure présente, écrivent ceux qui la dirigent, il ne s'était manifesté à Damas un besoin plus sensible d'entendre la prédication de l'Evangile, plus de zèle au sujet des livres religieux, des écoles, des exercices de la piété. Les difficultés à vaincre sont toujours nombreuses et graves ; mais les encouragements aussi se multiplient, et quel chrétien ne se sentirait pas pressé du désir de les voir s'accroître encore ?

Damas est le siége du gouvernement de la Syrie et par cela même, comme par son importance, c'est le point central d'où les lumières peuvent se répandre le plus sûrement sur

toute la contrée. La ville contient environ 150,000 habitants et l'on évalue au même chiffre la population des districts qui en relèvent immédiatement. Quel beau champ de travail! L'Eglise qui y est entrée la première le sent, et paraît de plus en plus disposée à soutenir les agents qui l'y représentent, comme le prouvent des appels récents, suivis de réponses très sympathiques.

En 1851, un voyageur anglais de distinction, M. W. Bromfield, arrêté par la maladie dans les environs de Damas, s'y fit transporter et y reçut les consolations suprêmes de la bouche d'un missionnaire. En reconnaissance des soins qu'on lui avait prodigués sur son lit de mort, sa sœur fit don à la mission d'une somme considérable, destinée à la construction d'une chapelle. Ce souvenir a fait naître dans l'esprit de quelques chrétiens irlandais une pensée touchante. Une des petites congrégations évangéliques organisées déjà dans les environs de Damas, celle de Hasbeiya, n'a pas encore de lieu de culte convenable. On propose d'ouvrir une souscription spéciale, en vue de construire, dans cette localité, une chapelle sur les murs de laquelle on inscrirait, sans y attacher néanmoins la moindre idée superstitieuse, le nom de WILLIAM GRAHAM, LE MARTYR DE DAMAS (*Extrait du Héraut missionnaire irlandais*).

ABYSSINIE.

UNE LETTRE DU RÉVÉREND H. STERN.

Nous avons annoncé, d'après les journaux anglais, la mise en liberté du Dr Stern, du révérend Rosenthal, du consul anglais Cameron, et d'une vingtaine d'autres prisonniers de diverses nationalités, qui, depuis plus ou moins longtemps, languissaient dans les prisons du roi Théodore. Ce monarque

n'avait pu refuser cette délivrance aux réclamations de M. Rassam, envoyé du gouvernement anglais, et les amis des captifs s'attendaient à les revoir bientôt en Europe.

Leur départ d'Abyssinie ne paraît pas toutefois s'être accompli aussi facilement et aussi promptement qu'on le pensait. La lettre suivante de M. Stern, publiée dans le dernier numéro du *Nouvelliste israélite* (The Jewish Intelligencer) nous apprend ce qu'ont éprouvé les pauvres captifs en sentant leurs chaînes tomber. Cette lettre est écrite de Korata, près du lac Tzana, campement provisoire de la mission anglaise ; elle porte la date du 22 mars dernier :

« Ma chère Charlotte,

« Dans l'abondance de ses miséricordes, Dieu a daigné exaucer enfin les prières qui sont montées vers lui en notre faveur ; il nous a délivrés de la prison et de nos chaînes. C'est le 24 février que ces dernières furent brisées, et le 26 que nous quittâmes les rochers élevés au milieu desquels nous étions restés enfermés durant seize longs mois. Nous restâmes ensuite deux jours campés au pied de l'Umba Magdala pour y reprendre des forces dont nous avions grand besoin, car plusieurs d'entre nous, et moi le premier, nous pouvions à peine nous tenir debout, et nous aurions été incapables de faire, même à cheval, un trajet quelque peu considérable. La liberté, le grand air et l'indicible jouissance de nous sentir les mains et les pieds délivrés de toute chaîne produisirent néanmoins un merveilleux changement dans nos pauvres constitutions, si profondément épuisées.

« Le 7 courant, nous gagnâmes Gaffat, où M. Flad et nos anciens compagnons de captivité nous firent la plus cordiale réception. Après une nuit passée chez ces amis, nous partîmes pour Korata, endroit situé près du camp royal, et où M. Rassam avait établi provisoirement sa résidence. Les égards qu'on nous témoignait partout où nous passions faisaient revivre en nous cet espoir de liberté complète, auquel

nos pauvres cœurs étaient restés fermés pendant deux ans. Notre excellent et courageux ami, M. Rassam, nous reçut avec une froideur apparente dont notre situation, encore mal déterminée, lui faisait une loi. Mais le soir même, il envoya des messagers au roi pour lui annoncer notre arrivée, et, le 15 courant, en présence de M. Rassam et d'un certain nombre de personnes désignées par le roi, Sa Majesté a bien voulu se réconcilier avec ses prisonniers de couleur blanche. Maintenant, nous attendons avec impatience la permission de quitter l'Abyssinie, question encore subordonnée à l'humeur quelque peu changeante du monarque. Une lettre du Dr Beke et une pétition de vous et des parents des autres prisonniers sont arrivées le 16 courant; mais le roi, en les envoyant à M. Rassam, les a fait suivre de cette laconique observation, que « par égard pour la reine d'Angleterre, il avait déjà rendu la liberté aux prisonniers. »

« Je voudrais vous écrire une longue lettre, mais M. Rassam exige que je m'en tienne à quelques lignes. Force m'est donc d'imposer cette limite à une main que l'absence de fers rendrait volontiers plus prolixe.

« Embrassez pour moi nos chers enfants, et qu'il plaise à notre Père céleste de permettre que nous soyons bientôt réunis! C'est la prière continuelle de votre affectueux et longtemps éprouvé mari.

« Henry A. STERN. »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

LA MISSION DU NIGER.

En avril 1865, le digne évêque Crowther, ce nègre jadis esclave, que ses talents et sa piété ont élevé si haut, non-seulement dans les rangs de l'Eglise anglicane, mais dans

l'estime de tous les amis du bien, avait fondé une nouvelle mission à Bonny, dans le Delta du Niger, qui fait, comme on sait, partie de son diocèse. Le roi du pays, nommé Pepple, le lui avait demandé et s'est montré, depuis, disposé à favoriser l'entreprise, sans que pourtant il ait fait lui-même profession de la foi chrétienne.

Un an après la fondation de l'œuvre, le 29 avril dernier, M. Crowther a pu consacrer à Dieu un édifice auquel il donne le nom de chapelle-école, et qui marque une ère nouvelle dans la marche de l'œuvre. Voici dans quels termes le révérend évêque rend compte de la cérémonie.

« Naturellement, nous y avions invité le roi Pepple. Il avait transmis cette invitation à ses principaux chefs, et cinq d'entre eux s'y étaient rendus, accompagnés de leurs gens. Notre chapelle est très humble ; ses murs sont en boue, mais, ils avaient été blanchis à la chaux, et c'était, je vous assure, chose toute nouvelle d'y voir réunis ce roi et ces chefs, en même temps que 53 écoliers, convenablement vêtus ; puis cinq Européens et quelques jeunes gens qui font le commerce avec Fernando-Po ou Sierra-Leone. Tout autour de nous, portait l'empreinte de la propreté, du confort, d'une civilisation naissante et d'une fête vraiment religieuse. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu des figures plus heureuses et laissant mieux percer la joie que celles de ces chefs. Ils se montraient ravis d'entendre leurs enfants chanter si bien nos cantiques et faire, pendant le service, les réponses indiquées au Livre de prières. C'était un spectacle auquel ils n'auraient jamais osé s'attendre. J'avais choisi pour texte les deux premiers versets du 66me chap. d'Esaïe. Mais comme le roi Pepple m'avait demandé de parler des rois Nébucadnésar et Belsatzar, je rappelai la construction du temple de Jérusalem par Salomon, et n'eus pas de peine à passer de là aux deux monarques, dont l'un avait détruit le temple et l'autre profané les vases sacrés.

« Avant de renvoyer les enfants, nous donnâmes à chacun

d'eux un petit sac destiné à renfermer leurs livres, ce que les chefs voyant, ils nous en demandèrent aussi.

« Depuis mon arrivée ici, le 25 janvier dernier, il a été vendu 20 Bibles, 24 Nouveaux Testaments, 14 livres de prières, 22 livres de cantiques, environ 70 autres livres d'école ou de piété, et 13 ardoises.

« Des 53 élèves avec lesquels nous avons ouvert l'école, 8 seulement étaient des filles, mais nous avons lieu d'espérer que ce nombre s'accroîtra bientôt. »

A la suite de ces détails, l'évêque Crowther fait la description d'un de ces hideux temples païens qui portent, sur la côte occidentale d'Afrique, le nom de « maison des juju, » et où l'on voit se déployer un luxe de crânes humains qui atteste, d'une manière hideuse, la férocité naturelle des indigènes de la contrée. Ces crânes sont ceux de prisonniers de guerre ou d'autres victimes humaines immolées en l'honneur de la divinité ; mais depuis quelque temps ces sacrifices sont devenus rares, l'édifice lui-même paraît sur le point de tomber en ruines, et les gens du lieu concluent de ce dernier fait qu'un grand changement est sur le point de s'accomplir dans les « coutumes du pays. » On entend cependant encore très souvent, et de tous les côtés, parler de victimes humaines égorgées ou enterrées vivantes à l'occasion de la mort des chefs, et les actes de cannibalisme ne sont pas rares. L'évêque raconte qu'une tribu voisine ayant fait dernièrement, dans une rencontre avec ses ennemis, plus de cent prisonniers, les massacra tous et fit de leurs corps un horrible festin.

Le nom de M. Crowther donne un intérêt particulier aux nouvelles missionnaires qui arrivent des côtes occidentales d'Afrique. On n'apprendra pas sans intérêt que cet excellent serviteur de Christ n'est plus le seul évêque nègre que le protestantisme possède. L'Eglise wesleyenne épiscopale des Etats-Unis vient de conférer la même dignité à un autre

homme de couleur, nommé le révérend J. W. Roberts, qui aura pour diocèse la république nègre de Libéria. Le nouvel évêque a reçu l'ordination des mains de deux évêques wesleyens, dans un des temples les plus élégants de New-York, en présence d'une foule immense. L'évêque Roberts, né en Virginie, avait depuis longtemps émigré à Libéria avec sa mère et ses deux frères. La mère était une femme très pieuse et ses fils lui ont fait honneur. L'aîné a été, plusieurs années, président de la république de Libéria, et dirige actuellement l'important collége que cet état naissant a pu fonder à Monrovia.

Ainsi se développe peu à peu, dans l'Eglise comme au point de vue social, cette œuvre de relèvement de la race nègre que tant de gens ont si longtemps regardée comme une irréalisable utopie. Que Dieu soit béni de nous rendre témoins de ce progrès !

NOUVELLES RÉCENTES

ANGLETERRE.

Consécrations au saint ministère. — Le 11 juin dernier, le très révérend George Smith, ancien évêque anglican de Hong-Kong, a consacré, suivant le rite de l'Eglise d'Angleterre, dans l'église de Marylebone à Londres, *treize* jeunes missionnaires, qui se destinent à desservir les œuvres de la Société des missions de l'Eglise établie dans différentes parties du monde. Parmi les récipiendaires se trouvait un jeune natif de Madras, nommé Théophile Vera Souami. La présence de cet enfant de l'Inde à côté des douze candidats européens, attirait tous les regards et a produit une vive impression sur l'assemblée.

— *Une nouvelle entreprise missionnaire.* — Le 26 mai dernier, dix-sept personnes des deux sexes se sont embarquées à Londres pour la Chine. Ce sont des agents missionnaires qui, sous la direction du révérend J. Hudson Taylor, vont évangéliser les Chinois, sans se rattacher à aucune des Sociétés déjà à l'œuvre dans le pays, mais pleins de confiance en Dieu et assurés qu'il les dirigera lui-même dans leurs travaux, et qu'il leur fera trouver les ressources nécessaires. A cela se bornent pour le moment tous nos renseignements sur cette entreprise nouvelle.

LETTRE D'UN JUIF CONVERTI A SA SOEUR.

La lettre que nous allons reproduire a été publié par le journal de la Société de Londres pour l'évangélisation des Israélites, à qui on l'avait envoyée de Kœnigsberg. Son auteur, né en Gallicie, est devenu chrétien aux Etats-Unis, où il exerce la médecine dans les rangs de l'armée. Une sœur, restée en Allemagne, lui avait demandé s'il lui conseillait d'embrasser le christianisme. Il lui a répondu en ces termes :

« Chère sœur, vous me demandez si vous devez vous faire chrétienne. Voici maintenant neuf ans que je suis devenu chrétien, — c'est-à-dire qu'il m'a été donné de croire que Jésus-Christ, — béni soit son nom ! — est le Messie, le Sauveur dont le sang précieux, versé en Golgotha, m'a nettoyé de tous mes péchés, et qui, lorsque je fermerai les yeux, me prendra dans son royaume et me donnera la vie éternelle. Je suis bien aise d'apprendre que le missionnaire qui vous exhorte est protestant et non catholique romain. Dans le cas contraire, je ne saurais en vérité quel avis vous donner. Ce que je souhaite le plus dans ce monde est de vous voir posséder la vraie foi en Christ, car je vous assure que je ne voudrais pas échanger cette foi pour tous les trésors de

l'univers. Mais le baptême seul ne vous rendra pas vraie chrétienne : la foi seulement, une foi solide, peut le faire, et il n'est pas en votre pouvoir de vous donner vous-même une pareille foi; c'est d'en haut qu'il faut qu'elle vous vienne. Vous devez sentir dans le fond de votre cœur que, dans votre présent état naturel, vous n'êtes pas justifiée aux yeux de Dieu, que vous êtes une pauvre pécheresse, et qu'en conséquence vous avez besoin d'un Rédempteur. Je crains que vous ne puissiez pas me bien comprendre, et pourtant je n'ai pas le loisir d'entrer dans de longs développements. Laissez-moi seulement vous donner un conseil. Fermez la porte de votre chambre, mettez-vous à genoux devant le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et priez-le d'éclairer votre entendement en vous donnant son Saint-Esprit pour vous faire comprendre sa parole, afin que votre âme immortelle soit sauvée. »

TRAVAUX PARMI LES ISRAÉLITES EN POLOGNE.

On lisait il y a quelques mois, dans le même journal :

« Les Juifs polonais diffèrent beaucoup des Juifs allemands. Tandis que ceux-ci sont indifférents pour la religion et presque incrédules, les Juifs polonais sont des Juifs *religieux,* croyant à Moïse et aux prophètes, mais imbus de sophismes rabbiniques. Néanmoins, ils sont disposés à faire toutes les concessions raisonnables. Nous en avons vu un grand nombre et le Seigneur a vraiment béni nos efforts. Il n'y a pas moins de 2,000 Juifs baptisés, et je suis heureux de dire que quelques-uns sont de chers enfants de Dieu et l'ornement de l'Eglise. J'espère que le comité saisira l'occasion qui se présente d'établir une mission dans cette ville. Dernièrement, à R., un esprit de réveil en faveur des Juifs s'est manifesté parmi les congrégations allemandes; une cinquantaine de

pasteurs se sont réunis pour considérer l'état présent du peuple de Dieu et les mesures à prendre pour connaître la vérité. Il y a, me dit-on, 70,000 Juifs à Varsovie. Quel champ de travail ! »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

UN INCENDIE.

Une des œuvres de la Société des missions anglicanes qui compte parmi les plus intéressantes et dont nous avons souvent eu à mentionner les développements, celle d'Abbéokuta, vient d'éprouver un grand désastre. Le 12 avril dernier, un incendie a dévoré tous les bâtiments missionnaires de la station d'Aké, c'est-à-dire l'église, l'école et les maisons de sept agents, dont trois Européens et quatre indigènes. Les deux cloches de la chapelle, le petit orgue-harmonium dont la générosité d'une chrétienne anglaise l'avait pourvue, le dépôt de Bibles et celui des livres d'école, les registres de l'Eglise et une multitude de papiers précieux ont été la proie des flammes. Le révérend M. Townsend, qui donne ces fâcheuses nouvelles, a perdu lui-même sa bibliothèque, ses manuscrits, son journal, ses meubles, le linge et les vêtements de sa famille, etc. Il n'est parvenu à sauver que les vases sacrés qui servent à la célébration de la sainte Cène. Les autres agents de la mission n'ont pas été plus épargnés. Dans un pays comme l'Afrique et loin de tout centre de civilisation, ces pertes sont sensibles au delà de ce qu'on peut se figurer en Europe. Du reste, les chrétiens indigènes du lieu se sont parfaitement bien comportés dans cette occasion. Ils ont lutté contre les ravages du feu avec un courage exemplaire et ont fait ensuite tout ce qui était en leur pouvoir pour venir en aide aux victimes du désastre.

CHINE.

Un agent de la Société des missions de Londres, le révérend M. R.-J. Thomas, vient de faire un voyage d'exploration dans des régions où aucun missionnaire protestant n'avait encore pénétré. Pendant près de trois mois, il a parcouru la Corée, dont les habitants, quoique généralement hostiles à l'égard des étrangers, ont accepté volontiers les livres qu'il leur a offerts. — Passant de là dans la Mantchourie, M. Thomas a trouvé ce pays déchiré par la guerre et dévasté par des bandes de voleurs en armes. Malgré cela, les habitants lui ont fait un bon accueil et il a pu leur prêcher souvent l'Evangile. Ces deux pays pourront, selon toute apparence, être occupés plus tard par des missionnaires à poste fixe.

LES MISSIONNAIRES PROTESTANTS EN CHINE.

Un journal anglais de Hong-Kong annonce qu'à la fin de l'année dernière, le chiffre des missionnaires employés en Chine, y compris les femmes engagées dans l'œuvre, s'élevait à 187, répartis comme suit : A Canton, 30 ; à Hong-Kong, 22 ; à Swatow, 7 ; à Amoy, 14 ; à Fuh-Chau, 20 ; à Ningpo, 21 ; à Schanghaï, 25 ; à Hankow, 5 ; à Chéfou, 9 ; à Tungchow, 7 ; à Tientsin, 11 et à Pékin, 16. A ce chiffre total il faut ajouter environ 15 personnes momentanément éloignées de leur champ de travail, ou qui n'étaient pas encore attachées à un service spécial. Quant à la nationalité des missionnaires, il y avait 92 américains, 78 anglais et 18 allemands. Les Sociétés qui comptent le plus d'agents en Chine sont la Société presbytérienne et le Conseil américain des Etats-Unis, la Société des missions de Londres et celle de l'Eglise établie d'Angleterre. — Les médecins-missionnaires, dont le nombre tend constamment à s'accroître, sont compris dans les chiffres ci-dessus.

L'ÉVANGILE A BAGDAD.

Une circulaire récente de l'évêque protestant de Jérusalem renfermait le passage suivant :

« Il y a deux ans que, cédant aux instances des deux missionnaires occupés parmi les Juifs de Bagdad et des environs, j'envoyai dans cette grande ville, à titre d'évangéliste, un jeune homme nommé Behnan. Il y a, depuis lors, travaillé fidèlement dans toutes les classes de la société, et au sein des différentes sectes, entre autres parmi les Musulmans. Quelques-uns de ceux-ci, amenés à la connaissance de la vérité, paraissent être allés se faire baptiser à Constantinople, où une profession publique de christianisme expose à moins de dangers que dans les provinces. Les rapports de Behnan sont très encourageants, non-seulement par les succès que ce frère a obtenus, malgré l'opposition de deux évêques et de douze prêtres catholiques romains, mais encore en raison de l'esprit vraiment évangélique et de la piété qui respirent dans tout ce qu'il écrit. »

SIAM.

Un des missionnaires américains fixés à Bangkok, écrivait dernièrement :

« Notre œuvre nous donne beaucoup d'espérances. Nous employons maintenant trois prédicateurs indigènes, qui s'en vont de côté et d'autre, portant dans leurs mains le livre de la Parole et sur leurs lèvres le joyeux message de la paix et du salut en Christ. Tous les matins, nous nous réunissons avec eux pour prier et nous encourager mutuellement à l'accomplissement de notre tâche. En outre, je consacre cinq soirées par semaine à étudier avec ces amis l'Ecriture sainte. Parmi le peuple, ici comme partout, beaucoup de gens dédaignent la parole sainte et se jugent indignes de la vie éternelle, mais il en est de plus dociles et qui reçoivent avec joie la grâce qui leur est offerte. »

POLYNESIE.

L'île d'Eromanga s'est acquis, dans l'histoire des missions, une triste célébrité par le meurtre du célèbre apôtre de la Polynésie, John Williams, et plus récemment par celui du révérend M. Gordon et de sa femme, que nous avons raconté dans le temps. On n'apprendra pas sans admiration que la place restée vide, par suite de ce dernier massacre, a été remplie par le propre frère du martyr, M. J.-D. Gordon, envoyé, comme son prédécesseur, par l'Eglise presbytérienne de la Nouvelle-Ecosse. Depuis son entrée en fonctions, ce missionnaire a baptisé quelques indigènes; mais malgré son intrépidité et son dévouement, on craint qu'il ne lui devienne impossible de rester à ce poste. L'île est dans un état de guerre perpétuel; le missionnaire et les chrétiens qui se groupent autour de lui entendent presque tous les jours résonner à leurs oreilles des menaces de mort, et, durant l'année dernière, plus de trente meurtres, occasionnés le plus souvent par les motifs les plus futiles, ont prouvé que les Eromangiens sont encore aussi féroces que jamais.

AUSTRALIE.

Un missionnaire morave écrit, de Ramajuck, qu'une petite église, pouvant contenir environ 150 auditeurs, a été dernièrement inaugurée en présence d'une foule trop considérable pour que tous aient pu pénétrer dans l'édifice. Un indigène, nommé Jimmy, et que le missionnaire appelle les prémices chrétiennes des païens du Gippsland, a été baptisé au service même de dédicace. Il était très ému, mais il a prononcé de bonnes paroles. La double cérémonie de ce jour a été très édifiante et paraît avoir produit une profonde impression sur l'auditoire tout indigène qu'elle avait attiré.

Paris. — Typ. Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO.

8 septembre 1866.

Quand, après une tourmente qui a balayé sa frêle cabane, le berger voit accourir ses brebis un moment dispersées, et découvre que le troupeau est encore sain et sauf, il sent une joie bien vive tempérer ses regrets. Des lettres récentes de nos missionnaires nous font éprouver un sentiment semblable, et nous sommes heureux de penser que tous les amis de notre Société le partageront bientôt avec nous.

Au plus fort de nos épreuves, alors que chaque nouveau courrier venait accroître nos alarmes et rendre notre deuil plus profond, nous avons pu être tentés de croire que tout était perdu. Nous pouvons maintenant dire, à la gloire de Dieu, non-seulement que tout n'est pas perdu, mais que l'essentiel, ce qui a été et devait être le but immédiat et suprême de nos efforts, l'objet de notre plus grande sollicitude et de nos plus ferventes prières, n'a pas jusqu'ici souffert d'atteinte. L'adversaire, quelque bien armé qu'il fût, n'a pas réussi à nous enlever notre butin. On nous conteste encore nos temples, nos écoles, on ne veut nous les restituer qu'à la condition qu'ils ne seront plus rendus à leur sainte destination; mais les nombreux enfants en la foi que Dieu nous a donnés dans le Lessouto, nous restent encore.

A l'exception de quelques-uns, qui ont été appelés à remettre leur âme à Dieu au milieu des scènes désolantes de la guerre, ils sont tous encore là, et tels que nous pouvions souhaiter de les retrouver. Leur foi n'a pas fléchi, leur piété ne s'est pas démentie. Ce doit être pour nous plus qu'un sujet de joie et d'actions de grâce. Comment ne pas voir dans la constance de ces jeunes Eglises, une garantie que Dieu saura mettre un terme à toutes nos perplexités et que, d'une manière ou d'une autre, il nous enverra la délivrance après laquelle nous soupirons? Ces troupeaux du Lessouto qui ont couru et courent encore de si grands dangers, appartiennent au Seigneur; ils regardent à lui, leur attente ne sera point déçue; nous serons encore bénis avec eux et par eux.

Nos lecteurs se souviennent que quelques-uns de nos missionnaires se proposaient de visiter les stations dont ils ont été exilés. Ils ont pu exécuter ce dessein. Deux d'entre eux nous ont envoyé des rapports assez circonstanciés qui nous ont suggéré ce que nous venons de dire.

De grands combats se sont livrés dans les cœurs de ces frères, lorsqu'ils ont revu les lieux où ils pouvaient naguère annoncer la parole de Dieu avec tant d'assiduité et de liberté. Tout y était encore comme au moment de leur départ. Les indigènes auxquels ils avaient confié la garde des bâtiments en avaient pris le plus grand soin.

Ces braves gens, en voyant reparaître leurs pasteurs, sont accourus de toutes parts manifestant la plus grande joie. Ils espéraient pouvoir les garder au milieu d'eux. Ils n'avaient pas encore compris toute la portée de ce qui s'était passé entre leurs chefs et le gouvernement de l'État-Libre à la conclusion des hostilités. Ils avaient de la peine à croire que si les missionnaires faisaient mine de recommencer leurs travaux dans ces stations, on les en chasserait immédiatement, et probablement avec plus de rigueur que la première fois : qu'eux-mêmes, n'y étaient que momentanément soufferts par les Boers et que bientôt ceux-ci leur intimeraient

l'ordre de se disperser ou de se replier dans les étroites limites du territoire que l'on reconnaissait encore à Moshesh.

« A Hermon, disent nos frères, les services religieux sont tenus régulièrement, chaque dimanche, par l'un ou l'autre des anciens. L'esprit général des chrétiens et des personnes qui avaient l'habitude d'écouter régulièrement la parole est bon. Les membres de l'Eglise montrent de la persévérance et de la foi ; le Seigneur soutient leur courage. »

« A Morija, l'œuvre de Dieu se continue et prospère presque autant que dans le passé. Les congrégations du dimanche sont très nombreuses, ce qui est dû en partie à la présence d'une portion considérable du troupeau de Béerséba, qui s'est momentanément établie dans les environs de Morija. Dans une réunion d'Eglise que nous avons présidée, nous n'avons eu à prononcer qu'une seule exclusion ; encore la faute commise avait-elle été antérieure à la guerre. Cela est d'autant plus remarquable que, pendant toute la durée des hostilités, il nous avait été presque impossible d'exercer la surveillance comme précédemment. Deux membres ont été réadmis à la communion de l'Eglise. Les instructions du catéchuménat et l'école vont recommencer. Philémon Rapétloané, l'instituteur, est devenu le principal soutien et directeur de l'œuvre, pendant l'absence forcée du missionnaire. Les anciens de l'Eglise et les catéchistes continuent leur surveillance et leurs travaux avec courage. Évidemment le Seigneur est avec eux. Les annexes de Kolo et de Molomo sont prospères. Les nouveaux convertis de ces deux annexes persévèrent généralement dans la foi. Il y a eu du refroidissement chez quelques-uns, mais d'autres montrent, au contraire, plus de zèle et de courage. »

« Deux cent cinquante chrétiens ont pu s'approcher avec nous de la table du Seigneur à Morija. C'était la première fois qu'ils le faisaient depuis nos Conférences d'avril 1865. Dieu a été avec nous. L'état du pays a fait qu'il y avait à

cette solennité des membres de presque toutes les Églises du Lessouto.

« Les gens qui résident dans la station ont perdu toutes les récoltes de cette année, les Boers ayant entièrement saccagé leurs champs. Nous avons distribué aux plus malheureux quelques aliments et de quoi se vêtir. Les autres parties du district de Morija ont relativement peu souffert.

« En partant d'Aliwal, nous avions résolu de ne pas pousser jusqu'à Bérée, de peur d'éveiller les soupçons des Boers, qui se fussent si facilement persuadé que notre voyage avait un but politique. En conséquence, dès notre arrivée à Hermon, nous avions envoyé un messager à nos amis Maitin et Duvoisin pour les prier de venir, si possible, nous trouver à Morija. Grande fut notre joie lorsqu'à peine arrivés dans cette station, nous vîmes apparaître un wagon venant du côté de Thaba-Bossiou et de Bérée. C'étaient nos frères qui venaient en famille. Nous eûmes le plus grand plaisir à nous revoir, et pendant les quelques jours que nous passâmes ensemble, la conversation ne tarit pas un seul instant. Et cependant notre bonheur était bien mélangé, car comment ne pas penser sans cesse à l'avenir, encore si inconnu, qui est réservé à nos troupeaux?

« A Bérée, d'après les renseignements que nous reçûmes, l'œuvre du Seigneur va très bien. Elle y a pris, depuis la paix, une extension nouvelle, par le fait qu'une partie du troupeau de Mékuatling se trouve dans les environs. Ce sont surtout ces pauvres réfugiés de Mékuatling qu'il faut plaindre. Leur détresse est extrême. Plusieurs se voient déjà réduits, assure-t-on, à manger les peaux qui leur servaient de couches, leurs souliers et les débris pourris des bêtes tuées pendant la guerre. Nous leur avons envoyé quelques secours et nous allons leur en faire passer d'autres.

« L'œuvre de Thaba-Bossiou est plus ou moins réunie à celle de Bérée. Il n'y a qu'une classe de catéchumènes pour les deux stations; elle se tient à Bérée et est bien suivie. Le

troupeau de Thaba-Bossiou est animé d'excellentes dispositions. L'esprit général est meilleur que durant la guerre. M. Duvoisin se rend régulièrement dans cet endroit et tient aussi les services sur la montagne de Moshesh, comme par le passé. — Les missionnaires catholiques ont profité de notre affaiblissement pour chercher à consolider leur œuvre. Il paraît qu'ils sont sur le point de faire l'acquisition d'un ou deux membres de nos Eglises. Les sœurs ont sous leurs soins un assez grand nombre d'enfants. Ceux qui cherchent ainsi à nous supplanter font les plus grands efforts pour gagner la faveur des chefs. Jusqu'ici, cependant, ils n'ont pas réussi à prendre pied à Thaba-Bossiou. Moshesh désire que nous occupions de nouveau cet endroit. »

Le résultat de la visite des missionnaires expulsés a été de décider M. Mabille à aller prendre sa famille à Aliwal pour retourner dans la partie du Lessouto qui reste encore aux indigènes. Son intention était de s'installer auprès de MM. Maitin et Duvoisin, de leur aider à desservir Bérée et Thaba-Bossiou, et de là, de visiter et surveiller Morija. Notre frère allait partir au moment où il mettait à la poste la lettre qui nous a instruits de ses projets. Il est à espérer que les Boers n'en auront pas empêché l'exécution. Grâce à ce précieux renfort, il sera possible à M. et Mme Maitin de prendre un peu de repos. Leurs santés ont été altérées par le surcroît de travail et de sollicitude qui est résulté pour eux de l'éloignement de leurs frères.

Sans cesser encore de réclamer le droit de retourner dans leurs stations pour y reprendre leurs travaux, les autres missionnaires sont en quête de localités où ils puissent, s'il faut en venir là, recueillir ceux des indigènes qui vont se trouver dépossédés de leurs terres. On a vu, du reste, dans quelle singulière position se trouvent les districts annexés. La plupart des anciens habitants y vivent et y cultivent le sol comme si rien ne s'était passé. L'Etat-Libre compte, pour relever ses finances, sur la vente des fermes qu'il a

chargé quelques ingénieurs de délimiter. Mais les acquéreurs ne se montrent pas encore. On comprend qu'ils hésitent.

Au moment où nos frères repartaient pour Aliwal, des représentants de leurs divers troupeaux leur ont remis, à Morija, une lettre pour les Eglises de l'Afrique du Sud et de l'Europe. Nous reproduisons ici cet appel, qu'on ne lira pas sans une vive émotion et qui, nous en sommes convaincus, ne restera pas sans réponse.

APPEL DES CHRÉTIENS DU LESSOUTO.

Après un court préambule, dans lequel ils attribuent leurs malheurs à un jugement de Dieu provoqué par leurs propres infidélités, les divisions de leurs chefs, l'attachement opiniâtre de la tribu et de ceux qui la gouvernaient aux pratiques du paganisme, les signataires s'expriment comme suit :

« Pères et frères dans le Seigneur, vous avez entendu parler de nos grandes épreuves. Nous savons que vous jouissez présentement de paix et de tranquillité, aussi nourrissons-nous l'espoir que vous priez Dieu continuellement pour nous avec amour et avec foi. Vous n'ignorez pas que la force des enfants de Dieu consiste à s'entre aider mutuellement par la foi.

« O peuple de Dieu, avons-nous besoin de vous demander si vous en agissez ainsi à notre égard? Etes-vous affligés parce que nous le sommes? Pleurez-vous avec nous? Souffrez-vous de ce que nous sommes devenus orphelins et de ce que, tout jeunes encore, nous avons perdu les mamelles qui nous allaitaient?

« Enfants de notre Père, nous sommes dans la plus grande détresse. Nous souffrons le châtiment que Dieu nous a infligé par amour. Nous sommes accablés d'épreuves qui

nous affaiblissent et nous remplissent de doutes tant la nuit que le jour. Nous ne pouvons plus, comme autrefois, fixer notre attention sur le grand salut qui nous a délivrés de la puissance et des embûches de Satan. La guerre nous a causé beaucoup de lassitude à nous et à nos enfants. Le froid des Maloutis a diminué nos forces. Nous avons été dépouillés de nos vêtements et nous avons faim. Quoique abattus par tant d'épreuves, ce qui nous est survenu n'est pas entièrement nouveau pour nous. Plusieurs d'entre nous avaient déjà passé par des souffrances du même genre, au temps où nos pères vivaient encore. Mais ce qui nous afflige et nous cause la plus grande surprise, c'est que maintenant les troupeaux du Seigneur sont épars de tous côtés, que la bonne Parole de Dieu et de l'Agneau n'est plus annoncée dans les bâtiments construits à cet effet, et que nos enfants croissent maintenant comme les bêtes des champs. Nos fêtes d'amour ont cessé et plusieurs de nos réunions n'ont plus lieu. Presque tout ce qui faisait notre joie et notre consolation s'est évanoui.

« Oui, notre plus grand malheur, celui surtout que nous désirions que vous sachiez, c'est que ceux qui nous instruisaient ont été chassés. Quelles ont été vos pensées à l'ouïe de nouvelles si affligeantes? Vous ont-elles réjouis comme elles réjouissent les païens noirs et blancs qui se moquent de nous et nous demandent : « Où est maintenant votre Dieu? » Non, certainement non! Aidez-nous donc; secourez-nous de tout votre pouvoir. Espérez seulement qu'au temps favorable vous récolterez ce que vous allez semer pour nous. Vous vous souvenez sans doute de la parole du Seigneur : « Celui « sème peu, moissonnera peu, mais celui qui sème abon-« damment, moissonnera aussi abondamment (II. Cor. IX, 6) » Vous vous souvenez aussi que le jour viendra où toutes les races, tous les peuples, toutes les tribus, toutes les nations deviendront un seul peuple, chantant et se réjouissant aux noces de l'Agneau. Alors il n'y aura plus de haines entre les

nations, les querelles de peuple à peuple seront inconnues. Il n'y aura qu'une seule patrie pour tous ceux qui appartiennent au Seigneur. Proclamez donc aux oreilles de tous ceux qui ignorent que ce jour vient, ou qui n'y pensent pas, qu'il faut que l'Evangile parcoure toute la terre. « La nuit vient où personne ne peut travailler (Saint Jean IX, 4). » Oh! puissent les Bassoutos, eux aussi, entrer en grand nombre dans le royaume du Père! Pensez à cette parole : « Celui qui n'est « pas avec moi, est contre moi; et celui qui n'assemble pas « avec moi, disperse (Saint Luc XI, 23). » Assemblez donc avec Jésus alors même qu'il faudrait le faire avec larmes et au prix de beaucoup de prières. N'oubliez pas non plus ce qui est dit dans Romains X, 14 et 15 : « Comment invoque- « ront-ils Celui auquel ils n'ont point cru? Et comment « croiront-ils en Celui dont ils n'ont pas ouï parler? etc. » Priez pour que le Seigneur veuille encore accorder du temps aux Bassoutos, afin qu'ils puissent profiter des enseignements qui leur seront donnés et qu'ils ne deviennent pas ou ne demeurent pas tels que les bêtes des champs.

« Nous vous avons parlé de faim et de nudité. Ce n'est pas à nous à vous dire ce que vous pouvez faire pour nous. Vous connaissez votre devoir. Lisez I Jean III, 17 et Jacques II, 15 et 16.

« Enfants du Père, quoique nous ayons été dépouillés de tous nos biens terrestres, les richesses invisibles dont Jésus-Christ nous a enrichis dans notre pays, ne nous ont pas été enlevées. L'Evangile est encore entre nos mains. En toutes choses et de toutes manières, nous voulons dire : « Tout est « bien, ta volonté soit faite ô Seigneur ! »

« Nous terminons ici ce que nous avions à dire. Puisse votre Dieu, qui est aussi notre Dieu, nous aider et nous consoler ! Accueillez notre lettre favorablement.

« Nous vous saluons dans le Seigneur.

« Nous vous écrivons cette lettre au nom des Eglises dis-

persées (1) du Lessouto. Elle est signée par des anciens des Eglises de Morija, de Béerséba et de Hermon.

« Silase SÉLÉMATSÉLA.
Yobo MOTÉANA.
MAYOALÉ.
Ricare SÉLÉLO.
Esaïa LÉÉTI.
Philémone RAPÉTLOANÉ.
Yafeta RASÉLÉBÉLI.
SAULE.
Filipe KHOMOAKA, etc. »



TAITI.

Le rapport que l'on va lire nous a péniblement impressionnés, et produira le même effet sur tous ceux qui ont pris à cœur l'œuvre de relèvement que le Seigneur nous a confiée. Evidemment, nous avons donné l'éveil à l'adversaire; il fait tous ses efforts pour neutraliser les effets de notre intervention. Comme lui, tenons-nous pour avertis, redoublons de zèle. Nous nous proposons d'envoyer prochainement à nos frères un jeune ministre de Christ, dont on peut attendre les meilleurs services. D'autres, nous l'espérons, se mettront sur les rangs. Que nos Eglises se souviennent que cette œuvre lointaine entraîne de grandes dépenses et mettent, par leurs dons, le Comité à même de la poursuivre avec vigueur, sans refuser aux malheureux chrétiens du Lessouto et à leurs pasteurs appauvris les secours qui leurs sont indispensables. Nous reviendrons prochainement sur la question des écoles de Taïti.

(1) Il ne faut pas prendre cette expression dans un sens rigoureux. D'après ce que MM. Dyke et Mabille ont vu, les troupeaux sont plutôt mêlés que dispersés, les fidèles des stations les plus exposées s'étant réfugiés auprès de leurs frères de Morija, Bérée, etc. (*Note des Rédacteurs*).

COMPTE RENDU DES CONFÉRENCES PASTORALES TENUES A PAPÉÉTÉ, LE 11 AVRIL 1866.

Les pasteurs, instituteurs et diacres des Eglises protestantes de Tahiti et Moorea, se sont réunis en conférence à Papéété, le 11 avril 1866. Toutes les Eglises, moins deux, ont envoyé des représentants et le nombre des membres présents dépasse quatre-vingts.

M. le pasteur Atger ouvre la séance par la prière et quelques paroles d'exhortation sur Jérémie I, 10. « Arracher et planter, démolir et bâtir, » c'est bien là, présentée sous ses deux aspects, l'œuvre des anciens prophètes et des apôtres, l'œuvre de tout chrétien et de tout pasteur fidèle.

Le président présente ensuite M. le professeur Viénot à la conférence. Il lit une lettre de M. Arbousset à la reine Pomaré IV, dans laquelle notre bien-aimé frère, rentré en France, recommande à la bienveillance de Sa Majesté le nouveau directeur des écoles protestantes de Papéété.

M. Viénot salue les membres de la conférence. Il se réjouit, dit-il, de les voir réunis en si grand nombre. Jésus-Christ n'avait que douze apôtres, et ces douze apôtres, animés de l'esprit de leur Maître, ont changé la face du monde. Vous êtes plus de douze. Si chacun de vous était un peu apôtre, votre petit pays serait bientôt transformé et deviendrait ce qu'il était il n'y a pas encore longtemps, un sujet d'admiration et un modèle pour les vieilles Eglise de l'Europe. M. Viénot annonce sa prochaine visite aux pasteurs et aux instituteurs des districts.

Inoïno, le pasteur de Papénoo, salue M. Viénot au nom de l'Assemblée. « Nous sommes tous heureux, dit-il, de vous voir au milieu de nous. Nous sommes pleins de reconnaissance pour les Eglises de France qui vous ont envoyé à notre secours. »

« Nous vous souhaitons la bienvenue et nous vous rece-

vrons dans nos Eglises avec grand plaisir. Les paroles que vous nous avez adressées sont vraies. Il nous manque l'esprit qui animait les apôtres. Que Dieu nous l'envoie et nos Eglises refleuriront ! »

Le président rappelle à l'Assemblée les sacrifices considérables que s'impose la Société française des missions évangéliques pour l'œuvre de Taïti, les secours généreux accordés par les résidents de l'île et par les frères de Valparaiso et des Etats-Unis, et il demande aux Eglises de Taïti de s'aider elles-mêmes, et de joindre leurs dons à ceux recueillis chez les étrangers.

Il est arrêté qu'une souscription sera ouverte dans chaque Eglise par le pasteur, et que les fonds, ou objets en nature, que les amis de notre œuvre apporteront volontairement seront employés à aider l'établissement d'instruction que M. Viénot se propose de fonder à Papéété.

La conférence passe à la lecture des rapports sur l'état des Eglises et des écoles.

Depuis le départ de notre bien-aimé père, M. Arbousset, l'Eglise de Papéété a été sévèrement éprouvée dans la personne de son pasteur. M. Atger a dû renoncer aux fonctions de son ministère à cause d'une longue et douloureuse maladie. L'école biblique, les écoles d'enfants ont été interrompues. Heureusement Daniela et les diacres ont bien suppléé le pasteur et tenu régulièrement les services. Dieu a rendu des forces à son serviteur, et un aide précieux est arrivé de France, M. Atger reprendra prochainement l'école biblique, M. et Mme Viénot les écoles d'enfants. Depuis les dernières conférences, dix membres infidèles ont été mis hors de la communion de l'Eglise, trois sont morts, onze ont été admis. Douze enfants ont été baptisés, six mariages bénis. Le nombre total des membres de l'Eglise qui était de 307, à la dernière conférence, est aujourd'hui de 305;—210 élèves étaient inscrits sur les registres quand les écoles ont été fermées. L'immoralité et l'intempérance sont les deux plaies de Pa-

péété. Notre Eglise s'en ressent. Veillons, prions, soyons fidèles !

A Faaa, nous avons subi un échec. Un prêtre a ouvert une école dans ce district ; 43 élèves protestants la fréquentent, 52 sont restés fidèles à notre école, 3 personnes sont devenues catholiques.

A Punaavia, notre fidèle Terani tient bon, mais il est surchargé. Paea n'ayant pas encore élu de pasteur, Terani doit mener les deux Eglises.

A Papara, le nombre des membres de l'Eglise est tombé de 300 à 100! Une chapelle catholique a été construite. Quelques défections ont affligé l'Eglise déja réduite (40 catholiques).

A Papeuriri, il y a quelque zèle, 5 catholiques sont rentrés dans notre Eglise.

A Tautira on tient bon. L'Eglise et l'école sont bien fréquentées, malgré le voisinage des prêtres.

En général, j'ai la douleur de constater que les Eglises n'avancent pas mais reculent sensiblement. Le sentiment religieux s'affaiblit. L'immoralité et l'intempérance désolent nos troupeaux. Le catholicisme profite de cet abaissement des consciences et l'augmente, sans le vouloir, sans doute, en jetant le désarroi dans les esprits qui ne savent plus à qui regarder. Mon opinion, et celle de M. Simpson, le chef du culte protestant, est que ces pauvres Eglises taïtiennes sont menacées d'une dissolution prochaine si un prompt secours ne leur est pas envoyé par la France protestante, et si trois ou quatre missionnaires dévoués ne viennent, nouveaux Néhémie, ramasser les restes abaissés de l'Israël de Dieu.

Le nombre total des membres des Eglises de Taïti et Moorea est de 1,880, non compris les Eglises de Papetoai et de Hitioa, dont le chiffre des membres n'a pas été communiqué. Le nombre des enfants qui fréquentent les écoles dépasse 1,200.

La seconde séance de la conférence a été consacrée à l'examen de cette double question : Que pouvons-nous faire pour le relèvement de nos Eglises, pour l'affermissement et l'amélioration de nos écoles ? Un nombre considérable d'orateurs ont successivement pris la parole. Ils ont surtout insisté sur la nécessité pour le pasteur d'être fidèle et de montrer l'exemple. Là où va le berger vont les brebis. De graves appels ont été adressés à nos consciences, d'excellents conseils nous ont été donnés. Plusieurs pasteurs ont fait des confessions touchantes, se sont déclarés indignes, et ont pris la résolution de mieux faire à l'avenir avec l'aide de Dieu. Nous nous sentions sous une influence bénie. Le silence était complet, les physionomies graves et tristes. J'espère qu'un bien réel et immédiat a été produit dans la conférence, et que le contre-coup s'en fera sentir dans les Eglises. »

E. ATGER.

SÉANCE DU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ENCOURAGEMENT DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE PROTESTANTE A TAÏTI, DU 25 MARS 1866.

Sont présents : MM. SUE, *Vice-Président;* SALMON, *Trésorier;* ATGER et ROBERTSON, *Assesseurs* ; MIÉVILLE, *Secrétaire.*

L'instituteur récemment arrivé de France assiste également à la séance.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre du Comité des Missions de Paris, accréditant auprès du Comité pour l'encouragement de l'instruction primaire, Monsieur et Madame Viénot, comme directeurs des écoles de Papéété.

M. Atger offre au Comité les salutations de M. le pasteur Arbousset, et lui fait part du résultat de ses collectes, qui se monte à environ 20,000 francs.

M. Atger présente ensuite M. Viénot et propose son admission dans le Comité, ce qui est adopté.

M. Viénot a la parole pour développer son plan de travail, qui consiste :

« A exercer sur les jeunes indigènes une influence conti-
« nue, une surveillance de tous les instants. Pour cela il ne
« faut pas qu'après quelques heures d'école, les élèves
« soient livrés aux chemins et aux bois, c'est-à-dire à toutes
« les tentations du vice ; il faut les retenir tous, garçons et
« filles, du matin au soir, et leur procurer une occupation
« tout à la fois intéressante et utile. Pour les garçons, un
« peu d'horticulture, un atelier de menuiserie, de tour-
« neur, et enfin toutes les occupations que nos ressources et
« les circonstances nous permettront de leur enseigner. —
« Pour les filles, reprendre l'ouvroir qu'avait projeté Mme At-
« ger, où elles apprendront les travaux d'aiguille.

« Nous voudrions encore conserver auprès de nous quel-
« ques jeunes gens ; les mieux doués, ceux qui nous paraî-
« traient les plus capables de devenir de bons instituteurs
« pour les districts de l'île.

« Un examen préalable que vous leur feriez subir décide-
« rait de leur vocation.

« Parmi ces mêmes jeunes gens, M. le pasteur Atger pour-
« rait encore distinguer ceux d'entre eux qui, par leurs sen-
« timents et leur intelligence, lui sembleraient devoir donner
« de bons pasteurs ; des leçons spéciales leur seraient ré-
« servées. »

M. Sue déclare que le terrain choisi primitivement est impropre à l'emploi auquel il était destiné, par sa situation et son peu d'étendue. Plusieurs membres approuvent.

M. Viénot : « Précisément, Messieurs, vous me prévenez. Mon plan, pour être réalisable, demande un vaste établissement, et cet établissement un terrain relativement considérable. M. le Commandant, qui approuve le plan qui vous est

proposé, témoigne lui-même de l'insuffisance du terrain en question, et serait plus disposé, si les circonstances le permettaient, à nous aider à édifier ailleurs. Il nous offre les matériaux dont il dispose au prix coûtant.

Le Comité est unanime à déclarer nécessaire le choix d'un nouveau terrain. — Les membres offrent leur concours. — M. Salmon s'engage à s'en occuper plus particulièrement.

M. Sue, vice-président, demande que M. le pasteur Atger prenne la vice-présidence, laissée vacante par le départ de M. Arbousset. Il est nécessaire, dit-il, que le pasteur, mieux au courant des besoins de l'œuvre, en dirige les opérations.

M. Miéville déclare que ses occupations l'exposent à ne pas assister régulièrement aux séances, qu'aujourd'hui, en partilier, il n'a pu s'y rendre qu'en négligeant des devoir impérieux; il propose en conséquence au Comité de nommer M. Viénot secrétaire dudit Comité. — Adopté.

L'ordre du jour étant épuisé, M. le pasteur Atger, qui avait ouvert la séance par la lecture de la parole de Dieu et la prière, invite M. Viénot à prononcer la prière de clôture.

Pour copie conforme,

L. Miéville.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

REVUE DES JOURNAUX INDOUS.

I. Un témoignage rendu à Jésus-Christ par un déiste indou.
II. Un aperçu de la littérature indigène.
III. Mission de l'Eglise libre d'Ecosse à Madras.
IV. La mission allemande du Chota Nagpore.
V. La mission de Lodiana.
VI. Les Parsis de Bombay et leurs prêtres

Lorsque nos pensées se tournent vers l'Inde, ce n'est plus seulement dans la correspondance des missionnaires que nous avons à chercher des nouvelles de l'avancement du règne de Christ. La plupart des journaux publiés dans le pays consacrent à ce sujet une part considérable de leurs colonnes. On voit qu'en le traitant ils sont sûrs d'intéresser leurs lecteurs, et cela même est un de ces symptômes de progrès qui vont tous les jours se multipliant.

Les faits suivants sont empruntés à quelques-unes de ces feuilles.

I.

L'Ami de l'Inde, qui se publie à Calcutta, rendait dernièrement compte d'une conférence, donnée dans cette ville par le Babou Khesub Chunder Sen, Indou distingué, que ses compatriotes lettrés appellent « l'apôtre » de cette nouvelle secte de déistes, le *Brahmo Somaj*, dont nous avons fait connaître les principes à nos lecteurs. Le sujet de ce discours était l'état

du monde à l'époque de l'apparition de Jésus-Christ, et l'histoire de l'Eglise chrétienne jusqu'à l'origine des missions modernes. Comme brahmiste, les opinions de l'orateur sont, naturellement, très éloignées de celles que professe l'orthodoxie chrétienne. Elles se rapprochent davantage de celles des Unitaires de l'école de Channing, mais, à ce point de vue même, quelques-unes des idées exprimées dans son discours méritent d'être citées. « L'humanité tout entière, a-t-il dit, gémissait sous l'étreinte d'une maladie mortelle et s'en allait à une dissolution certaine. Il y avait urgence à lui venir en aide. Jésus-Christ a donc été une nécessité de l'époque. Il parut juste au moment où il le fallait. Ce ne fut ni un égoïste, ni un fanatique, mais un homme qui, bravement et volontairement, marcha au supplice de la croix, en donnant sa vie pour que Dieu fût glorifié. Aussi ai-je toujours regardé la croix comme le plus bel emblême possible de l'abnégation, du dévouement, du sacrifice de soi-même à la gloire de Dieu en même temps qu'au bien de l'humanité; et je ne pense pas qu'il existe de cœur assez endurci pour pouvoir contempler sans émotion un si noble et si éloquent symbole. »

Parlant ensuite des martyrs, l'orateur présenta leur histoire comme admirablement propre à chasser des cœurs toute espèce de lâcheté ou d'inconstance, quand il s'agit de défendre la vérité. Il donna ensuite de grands éloges à Luther; puis, revenant de nouveau à Jésus-Christ, il s'exprima dans ces termes : « Y aurait-il dans les rangs de cette nombreuse assemblée une seule personne qui refusât de reconnaître en Jésus, et en Jésus crucifié, une grandeur extraordinaire, un héroïsme moral vraiment surnaturel? Cet homme qui a éclairé les hommes des rayons de sa sagesse; cet homme dont la parole a sauvé ce monde profondément vicié; cet homme qui nous a laissé, comme un legs divin, la connaissance du vrai Dieu; cet homme dont le sang a accompli des choses si merveilleuses, depuis dix-huit cents ans, cet homme n'était-il pas au-dessus de l'humanité? Oh! béni soit Jésus, cet immortel

enfant de Dieu! Il a vécu et il est mort pour le monde. Puisse le monde l'apprécier de plus en plus et suivre de mieux en mieux ses préceptes! »

Assurément ce langage n'est pas celui du chrétien, mais ne s'en rapproche-t-il pas davantage que celui de certains docteurs qui montent dans la chaire chrétienne? et, sortant de la bouche d'un Indou, comment ne pas y voir un signe éclatant des lumières que la prédication de l'Evangile a déjà répandues dans son pays?

II.

Une autre feuille, le *Bombay Gardian*, donne, d'après un document publié par les soins du gouvernement de Bombay, une curieuse statistique de la littérature indigène, en dehors des livres que mettent en circulation les Sociétés chrétiennes. Il a été publié, dans cette présidence, 173 ouvrages en sanscrit et 400 en langue marathi. Un livre, contenant les mille noms de Vischnou, et qui est un manuel à l'usage des dévots, n'a pas eu moins de vingt-deux éditions depuis une vingtaine d'années. Dans le même laps de temps, un autre livre prétendu pieux, le *Bhugwout Purana*, a eu onze éditions, — fait d'autant plus remarquable que ce recueil n'a pas moins de 1786 pages in-folio, et qu'il contient plus de matière que la Bible entière. Les livres composés à l'honneur de Schiva, de Gunputi, de Ram, de Krischna, de Gunga, de Lukschami et autres divinités, sont en très grand nombre. Il y a des livres sur les jours heureux et les jours malheureux, sur les signes et les présages, sur les songes, sur la chiromancie, sur l'astrologie, etc., etc.

En présence de cette littérature païenne, les chrétiens ne restent pas oisifs. La Société des traités et des livres religieux de Bombay a mis en circulation 171 ouvrages en langue marathi et près de 300 dans d'autres dialectes. Une de ces publications, contenant un exposé sommaire des doctrines chrétiennes, est tirée chaque année à 10,000 exemplaires, et

ce chiffre reste presque toujours au-dessous de celui des demandes.

III.

L'Eglise libre d'Ecosse poursuit à Madras et dans les environs une mission très active, et sur laquelle le *Harvest Field*, journal de Madras, donnait dernièrement des détails pleins d'intérêt.

Le nombre des écoles ouvertes et soutenues par la mission s'élève à dix, dont une supérieure pour les garçons, trois pour filles et six pour garçons et filles. Environ 2,200 enfants des deux sexes suivent avec régularité les leçons données dans ces divers établissements.

L'école supérieure, ou institution centrale, a été fréquentée, l'année dernière, par près de 600 écoliers, et on a dû en refuser beaucoup d'autres, faute de place. On y prépare les jeunes gens à des études universitaires, avec l'espoir d'en voir un certain nombre devenir des ouvriers utiles dans le champ des missions.

L'éducation des femmes, cette question qui devient de plus en plus pour l'Inde la grande question en matière de civilisation, est un des principaux objets dont s'occupe la mission. Elle compte actuellement dans ses écoles 580 jeunes filles, et en aurait davantage sans l'indifférence que la plupart des parents indous témoignent pour l'instruction de leurs filles. Beaucoup d'entre eux ne les envoient à l'école que pour faire plaisir aux missionnaires. Un autre obstacle vient de l'usage de marier les jeunes filles dès l'âge le plus tendre. Dernièrement, sept élèves furent retirées, en quelques jours, d'une des écoles, pour être unies en mariage à des jeunes gens qu'on aurait pu appeler eux-mêmes des enfants. Après leur sortie de l'école, les jeunes filles, mariées ou non, sont visitées autant que possible par des dames attachées à la mission. C'est le moyen d'empêcher qu'elles ne perdent les impressions sérieuses et les bons souvenirs des jours de classe.

Devant une grande assemblée, réunie pour fêter l'anniversaire de la fondation d'une des principales écoles de Madras, trois Indous, dont deux ont obtenu des degrés universitaires, prononcèrent des discours sur quelques-unes des questions les plus actuelles pour leur pays. L'un d'eux parla « sur les avantages de l'instruction pour la femme indoue ; le second sur les inconvénients du mariage des enfants, et le troisième sur les funestes conséquences de la polygamie. »

Depuis quelque temps, la mission fait paraître, sous le titre de *Amirtha Vachani,* un recueil périodique qui compte déjà beaucoup de lecteurs. Il a pour but de répandre les idées chrétiennes, mais en même temps de donner, sur divers sujets et sur la vie pratique, des notions élémentaires qui manquent à peu près complétement aux Indous. Une particularité digne de remarque, c'est que cette feuille est à peu près exclusivement rédigée par des femmes indoues, devenues chrétiennes, et dont la plupart ont passé par les écoles de la mission.

Tous ces travaux ne font pas perdre de vue la prédication directe de l'Evangile. Des services réguliers ont lieu sur trois points différents, puis dans la plupart des écoles, et enfin dans le dispensaire de la mission médicale. C'est ce dernier qui attire ordinairement les auditoires les plus nombreux, surtout le dimanche. Un symptôme moins heureux est, qu'à mesure que l'industrie et le commerce de la cité sont en voie de progrès, les missionnaires parviennent moins aisément, durant la semaine au moins, à réunir des auditoires nombreux et disposés à les écouter longtemps.

IV.

Une des missions de l'Inde qui, dans ces derniers temps, ont le plus vivement excité l'intérêt du monde chrétien est celle que des missionnaires de Berlin ont fondée parmi les Coles du Chota Nagpore, dans la présidence de Calcutta. Un

des journaux déjà cités, le *Bombay Gardian*, annonçait dernièrement, dans un article très développé, que cette œuvre continue à justifier de plus en plus cette promesse du Seigneur à ses disciples, qu'il sera toujours avec eux.

Durant l'année 1865, on a pu, dans les différentes stations, administrer le baptême à 982 adultes et à plus d'un millier d'enfants, admis à recevoir ce sacrement avec leurs parents ou parce qu'ils étaient nés de parents chrétiens. Ces baptêmes portent le chiffre des individus qu'on peut appeler chrétiens à plus de 7,500; et ce chiffre serait plus considérable encore, si un assez grand nombre des anciens convertis n'avaient émigré depuis leur baptême. Quelques-uns aussi sont morts, en donnant presque tous les témoignages les plus satisfaisants de la sincérité de leur foi et de la solidité de leurs espérances chrétiennes.

Au nombre de ces derniers, le journal mentionne un jeune homme de 21 ans, nommé John Prahbbudayal, dont la fin prématurée a d'autant plus attristé l'Eglise, qu'on espérait le voir devenir un ouvrier utile dans le champ des missions. Fils d'un brahmine du Cachemire, il avait servi dans les rangs de l'armée indigène; mais, obéissant courageusement à ses convictions évangéliques, il s'était ensuite attaché aux missionnaires, et adonné à l'étude avec une ardeur extraordinaire. La perspective de la mort ne l'avait nullement effrayé. Peu de jours avant de rendre le dernier soupir, on l'entendit prononcer cette prière : « O Seigneur, s'il se trouve inscrit dans tes « livres quelque péché dont je ne t'aie pas encore demandé « pardon, veuille l'effacer en le couvrant de ce précieux « sang qui purifie de tout péché. Prépare-moi de plus « en plus pour ton royaume céleste, afin qu'en quittant ce « monde, ce soit auprès de toi que j'aille. Entends cette « prière et accorde-moi plus encore que je ne puis comprendre et te demander. » — Ses dernières paroles furent : « Le Seigneur est avec moi, que craindrais-je? »

Une des autres pertes subies par la mission est celle d'un

zémindar (propriétaire du sol), qui appartenait par sa naissance à l'ancienne famille royale de Chota Nagpore. Par suite de diverses circonstances et d'un défaut de résolution suffisante, cet homme, amené à la connaissance du salut en 1847, n'avait pas encore fait profession publique de la foi chrétienne; mais il l'aimait, la propageait, combattait hautement toutes les pratiques idolâtres, et s'était maintes fois imposé des sacrifices assez considérables pour venir en aide à la mission.

Les 7,500 convertis, mentionnés plus haut comme ayant reçu le baptême, ne sont pas tous reconnus comme membres effectifs de l'Eglise. Mais le chiffre des communiants est de 1457 et tend à s'accroître rapidement.

La mission a fondé 12 écoles, un hôpital et une ferme. Elle compte actuellement quatre missionnaires consacrés, dont un indigène, et 14 catéchistes, employés à poste fixe ou comme prédicateurs itinérants. Les missionnaires sont MM. Batsch, Bohn, Herzog et Didlankies.

V.

La mission de Lodiana, l'une des plus septentrionales de l'Inde britannique, fut fondée en 1834. Elle s'est acquis un renom des plus honorables, non-seulement par ses succès, mais parce que c'est d'elle que partit, il y a six ou sept ans, le signal de cette grande association de prières, qui se donne, la première semaine de chaque année, rendez-vous au trône de la grâce, pour implorer la bénédiction divine sur le monde et sur toutes les œuvres chrétiennes.

Le *Pionnier de l'Inde,* journal de Calcutta, nous apprend que la mission comprend aujourd'hui onze stations, celles de Lodiana, de Sahrempore, de Sabathu, de Jalandar, d'Ambala, de Lahore, de Derha, de Rurki, de Rawulpindi, de Kapurthala et de Peschawur. C'est, en réalité, tout le nord de l'Inde, ou à peu près, qu'elle embrasse, et quelques-uns de ses postes

ont pour objet spécial de faire rayonner l'Evangile dans plusieurs des contrées limitrophes qui n'appartiennent pas encore à l'Angleterre, entre autres dans le Caboul ou Affghanistan et dans le royaume de Cachemire.

Comme les autres missionnaires de l'Inde, ceux qui dirigent l'œuvre de Lodiana s'occupent avec un soin tout particulier des moyens de répandre l'instruction au sein de cet immense district. Ils ont, à Lodiana même, une école d'adultes qui compte 90 élèves, un collége où 375 jeunes gens reçoivent une instruction qu'on peut appeler libérale, et, dans les stations, vingt écoles primaires, renfermant au delà de 1,400 garçons. Les écoles de filles ne sont pas encore très nombreuses, mais on cherche les moyens de les multiplier. Une dame américaine est venue fonder à Dehra un pensionnat de filles, d'où sont sorties déjà plusieurs jeunes femmes vraiment chrétiennes, et dont en espère pouvoir utiliser les services dans l'intérêt du règne de Dieu. L'évangélisation des femmes dans les zénanas, tend à prendre un développement considérable. Cette œuvre donne de grands sujets de joie aux pieuses femmes qui s'y sont dévouées.

La station de Jalandhar a, pour la diriger, un missionnaire indigène, le Rév. Goloknath, qu'on peut, sans crainte, en fait d'intelligence, de savoir et de dévouement, mettre sur la même ligne que les missionnaires européens les plus estimés.

La mission de Lodiana se rattache à l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis ; mais elle trouve sur les lieux mêmes une bonne partie des ressources dont elle a besoin pour ses immenses travaux. L'année dernière, les résidents anglais fixés dans le champ même de la mission ont donné pour l'œuvre environ 50,000 fr. L'un d'eux s'inscrit chaque année pour 2,400 roupies (environ 6,000 fr.), sans que l'on soit encore parvenu à savoir son nom.

Les dernières nouvelles reçues de Lahore annoncent qu'un mouvement des plus intéressants s'est opéré parmi les mahométans de cette ville. Plusieurs personnages de distinction et

occupant des postes élevés viennent d'y abandonner le croissant pour la croix.

VI.

Nous terminerons ces citations par un fait qui donne un nouvel exemple de l'état de décrépitude où sont tombées, dans l'Inde, la plupart des anciennes religions ou institutions du pays.

On sait que les Parsis, ces adorateurs du feu ou disciples de Zoroastre, qui ont eu la Perse pour berceau, sont très nombreux à Bombay, et qu'ils y occupent généralement une excellente position sociale. Ils sont riches, considérés, cités pour leur générosité, leurs bonnes manières et leur droiture dans les affaires. Mais qu'est devenue leur religion? Un d'entre eux, rendant compte, dans la *Gazette de Bombay*, d'une cérémonie récemment accomplie dans un de leurs temples, va nous l'apprendre.

« Ce qui s'est passé dans cette occasion, dit-il, aurait été mieux à sa place dans un temple indou ou dans une pagode chinoise. A quelques rares exceptions près, les prêtres parsis ne connaissent pas nos livres sacrés. Rien de plus risiblement absurde qu'un prêtre de Zoroastre s'adressant, non à l'*esprit,* mais aux *oreilles* de ses auditeurs, en leur récitant des passages de ces livres, qu'il module harmonieusement, mais dont il ne comprend pas lui-même le premier mot. Pendant que « l'archi-dustour » prononçait une prière parfaitement inintelligible, sept des prêtres, postés à quelques pas de lui, se disputaient la part du lion dans une roupie (2 fr. 50 c.), qu'un Parsis faussement charitable venait de mettre à leur disposition. Les autres membres de l'assemblée priaient d'une manière tout aussi fantastique, ceux-ci debout, ceux-là assis, d'autres en se promenant de long en large. Plusieurs, au milieu de leurs oraisons, fermaient tout à coup leur livre, causaient pendant quelques minutes avec leurs voisins et retournaient ensuite à leurs prières; d'autres, enfin, récitaient

ces prières avec une volubilité dont il était impossible de ne pas rester abasourdi. En somme, le temple présentait une scène de confusion et retentissait d'un bruit assourdissant, qui le faisait ressembler à tout autre chose qu'à un lieu sacré. Mais les prêtres surtout font peine à voir; ils ne font assurément pas honneur à la religion de Zoroastre. »

EMPIRE TURC.

Le révérend M. Smith, missionnaire à Marsovan, annonce qu'on peut remarquer, dans cette ville et dans plusieurs localités des environs, un mouvement religieux très encourageant.

« Il y a quelque temps, dit-il, que dans la ville d'Unieh onze familles grecques se déclarèrent protestantes et nous demandèrent de leur envoyer le plus tôt possible quelqu'un qui pût les instruire. Un de nos évangélistes se rendit à leur désir, en attendant que je pusse y aller moi-même. Il fut très bien reçu, et, à mon arrivée, je pus constater qu'il n'avait pas travaillé en vain. Pendant près d'une semaine, j'eus, chaque soir, un auditoire de 30 à 50 personnes, qui après la prédication, restaient longtemps à s'entretenir ou à discuter avec moi. Prêcher à cet auditoire n'était cependant pas chose facile. Il fallait que mes paroles, prononcées en arménien fussent, phrase après phrase, traduites en turc, puis très souvent retraduites en grec moderne, pour ceux des assistants qui ne comprenaient pas le turc. Mais le bon vouloir de ces gens suppléait à tout. J'ai rarement vu des auditeurs plus attentifs et qui parussent aussi résolument décidés à recevoir instruction. »

Malheureusement, tous les prédicateurs de l'Evangile employés dans ces contrées ne trouvent pas les mêmes facilités à s'acquitter des fonctions de leur ministère. En juillet der-

nier, un des missionnaire américains et le pasteur indigène d'une des Eglises de Marasch, se rendaient à Zeitoun, ville assez considérable des environs d'Alep et dont la population est surtout composée d'arméniens. Une vingtaine de protestants, auxquels s'étaient joints un certain nombre d'arméniens éclairés, les avaient invités à venir leur prêcher la vérité. Aussitôt après leur arrivée, ils crurent devoir se présenter chez le gouverneur de la ville, qui est un colonel turc, pour lui faire part de leurs intentions; mais, à quelque distance de sa demeure, ils se virent attaqués par une troupe d'arméniens de la basse classe, qui leur jetèrent des pierres, les arrachèrent de leurs montures et les frappèrent avec une telle furie qu'on les crut morts; après quoi ces forcenés, se précipitant dans la maison où ils étaient logés, en enlevèrent tous leurs bagages.

Ces violences, exercées à quelques pas de la porte du gouverneur, avaient duré plus de deux heures sans que la police eût pris la moindre mesure pour les faire cesser. Le bruit a même couru, depuis, que le gouverneur était secrètement de connivence avec les assaillants. Ce qui est certain, c'est que les deux missionnaires, parvenus à se relever et grièvement blessés, durent reprendre péniblement le chemin de Marasch, sans avoir accompli leur dessein, et qu'aux dernières nouvelles, on ne savait pas encore si leurs réclamations, adressées au Pacha de la province, seraient de la part de ce haut fonctionnaire l'objet d'une attention sérieuse.

En présence d'une hostilité capable de se porter à de telles violences, on comprend que bien des gens hésitent à se prononcer pour la vérité. Un Arménien de Safeta, homme très sérieux et qui a fait un étude approfondie des Ecritures, disait dernièrement au révérend M. Jessup, que s'il se déclarait un jour protestant, la nuit suivante ne se passerait probablement pas sans qu'il eût à se garantir de quelque tentative de meurtre,

Le même missionnaire, rendant compte d'un séjour fait

par lui dans un couvent du rit grec, raconte l'anecdote suivante ;

« Comme j'étais assis dans un coin du jardin, un moine à cheveux blancs vint prendre place à mon côté, et me fit des confidences qui me rappelèrent ce qu'on raconte de certains moines ou prêtres du temps de Martin Luther. Son âme n'était pas en repos. Pendant le grand jeûne qui venait de finir, il m'avoua que la table du couvent avait toujours été copieusement chargée de mets, trois fois dans la journée, et que ce mépris des prescriptions imposées au peuple, l'avait révolté; Mais comment oser protester, seul contre tout le couvent? « Oh! si j'avais plus de courage, s'écria le vieillard, comme j'irais, à votre exemple, prêcher la vérité dans toutes les directions! Mais hélas! l'esprit est prompt et la chair est faible. »

« J'appris plus tard, continue M. Jessup, qu'une fois, longtemps avant ma visite, ce même homme avait été expulsé du couvent pour avoir prêché fidèlement l'Evangile et donné au peuple des environs des instructions qui avaient déplu à ses supérieurs. Forcé ensuite d'y rentrer, il avait dû promettre de garder ses idées par devers lui, et n'osait, plus rien faire qui pût attirer sur lui de nouvelles persécutions.

« Pendant notre entretien, un jeune moine s'approcha de nous et, me prenant la main, à la hâte et comme en tremblant, il me pria de lui envoyer quelques livres dont il m'indiqua les titres, mais sans en rien dire à personne, parce qu'on le surveillait de près dans la maison. Après son départ, le vieux moine me dit qu'il était lié avec ce jeune homme, et qu'ils étudiaient souvent ensemble, mais que lui aussi avait peur « parce qu'il n'y a pas dans cet endroit la moindre liberté de pensée ou de parole. »

« Quelques heures plus tard, un autre jeune moine entra d'un pas furtif dans la chambre qu'on m'avait assignée, et après qu'il eut soigneusement fermé la porte, nous eûmes ensemble une conversation intéressante, à la suite de laquelle

il m'acheta un Nouveau Testameut, mais en ayant soin de le prendre du plus petit format « afin de pouvoir le mieux cacher. »

« On voit par ces faits que, malgré tout, quelques lueurs de vérité pénètrent jusqu'au fond de ces couvents où règne une si profonde ignorance. Que Dieu veuille y multiplier le nombre des âmes qui cherchent « de meilleures choses! »



SUISSE.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE BALE.

Cette institution, si honorablement connue dans le monde chrétien, a célébré, le 4 juillet dernier, son cinquante-unième anniversaire, et, comme toujours, cette fête chrétienne a présenté beaucoup d'intérêt. Nous ne pouvons mieux faire, pour l'édification de nos lecteurs, que d'emprunter le compte-rendu qu'en a donné le *Journal religieux de Neuchâtel,* dans son numéro du 2 septembre.

« La Société continue à être l'objet de bénédictions divines signalées. Ses recettes ont été de 788,348 fr. et ses dépenses de 832,551 fr. Dans le chiffre des recettes figure le produit du sou missionnaire, qui s'est élevé à 236,749 fr. Quant aux dépenses, l'institut, avec ses quatre-vingt-dix élèves et son nombreux personnel de maîtres et de professeurs, n'a coûté que 63,922 fr. En échange, la mission bâloise en Afrique en a coûté 223,438, la mission indoue 400,053, et la mission en Chine 50,058. Outre les recettes ordinaires, la Société a continué à recevoir des sommes importantes à titre de contributions pour le *Fonds du Jubilé,* qui s'élève actuellement à 148,833 fr. Ce dernier fonds sera consacré, ainsi que le Comité l'avait annoncé, au développement de ses diverses stations dans les trois champs occupés par lui aux Indes, en Afrique et en Chine. Environ 80,000 fr. seront appliqués à

la mission indoue, 40,000 fr. à la mission africaine, et 20,000 fr. à la mission chinoise.

« La Société a fait, soit parmi les membres de ses divers comités, soit dans les rangs de ses ouvriers, bien des pertes sensibles; mais le Seigneur a chaque fois pourvu à leur remplacement avec une sollicitude toute paternelle.

« Le rapport du directeur sur le développement et l'état actuel des divers champs de travail de la Société a offert le plus vif intérêt. Partout, progrès réels, développement graduel et constant de l'œuvre, fruits de plus en plus réjouissants. Un nouveau champ semble s'ouvrir en Chine à l'activité de ses ouvriers : c'est celui de *Tchyang-yen*, à quelques journées de distance de Canton, où les missionnaires *Bender* et *Lechler* ont trouvé le meilleur accueil et où ils ont rencontré bon nombre de personnes qui, sous l'influence du chef des Taïpings, avaient rejeté les idoles, et avaient même été baptisées par lui. Les missionnaires n'ont, hélas ! pas trouvé chez ces personnes la moindre trace de connaissance ni de vie chrétiennes. — Deux nouvelles stations ont été fondées en Afrique, l'une à *Anum* et l'autre à *Ada*. La première de ces stations est située dans les terres du redoutable roi de Dahomey, et l'autre aux bouches du Volta. Chose merveilleuse, l'établissement de ces deux stations ne coûtera rien à la Société, vu que les frais en seront en totalité supportés par la Société de commerce qui a été fondée sous les auspices du Comité, en vue de venir en aide à son œuvre, et qui a réalisé de si beaux bénéfices qu'elle peut actuellement venir grandement en aide à la Société des missions.

« La guerre qui a menacé un moment de porter le ravage dans ce beau champ du Seigneur, n'a eu d'autre effet que celui de faire ressortir avec d'autant plus d'évidence la réalité des succès déjà remportés par la Société. Les indigènes convertis se sont comportés partout avec une sagesse, un courage, une piété et une modération vraiment exemplaires, et l'importance de cette œuvre, qui tend à couvrir de villes et

de villages *chrétiens* un pays situé entre les deux royaumes de Dahomay et des Achantis, et à pénétrer, chaque année, plus avant dans l'intérieur du continent africain, n'échappera à personne. — Enfin, le rapport du directeur sur les progrès réalisés dans le champ de la mission indoue a laissé dans le souvenir de tous ceux qui l'ont entendu les impressions les plus favorables. Les missionnaires peuvent donner à leurs troupeaux indigènes un témoignage de plus en plus satisfaisant. Leurs écoles et leurs autres établissements d'éducation sont partout en voie de progrès et présentent un aspect toujours plus réjouissant. Il est vrai que, par suite de l'attitude prise à l'égard de ces écoles par le gouvernement britannique, le nombre des élèves des écoles secondaires et des écoles anglaises a quelque peu diminué; mais c'est précisément dans ces écoles que les progrès ont été les plus sensibles et que les services des missionnaires sont le plus appréciés. Malgré leur petit nombre et le peu de temps et de force dont ils peuvent disposer, les missionnaires de la Société ont rivalisé de zèle et de dévouement pour annoncer l'Evangile aux païens, et, bien que souvent inaccessibles à la prédication de l'Evangile, ceux-ci ne s'en montrent pas moins de plus en plus dégoûtés du culte des idoles et favorables à l'œuvre missionnaire. Les chrétiens indigènes, et en particulier les catéchistes et les instituteurs placés au service de la Société, font en général preuve de beaucoup de courage à confesser le nom du Seigneur et à rendre témoignage de leur foi vis-à-vis des païens. Enfin, les rapports et les lettres des missionnairss de la Société respirent une joie qui fait du bien et qui ne peut manquer de présager un triomphe prochain de l'Evangile sous le ciel brûlant de l'Inde.

Une entreprise particulièrement intéressante de la Société est celle de l'évangélisation des *Garrows*, dans le pays d'*Assam*, au nord-est du Bengale. Dans le massif des montagnes qui s'étendent au nord de Dacca et qui forcent le Bourampoutre de couler à l'ouest au lieu de se jeter tout droit dans

le golfe du Bengale, demeure un peuple à la fois robuste et intelligent, à la taille élancée, aux membres bien proportionnés, aux yeux bleus et au teint plus ou moins foncé : c'est celui des Garrows. Ils sont si sauvages que, même lorsqu'ils s'adonnent à leurs occupations ordinaires, ils ont toujours leur glaive suspendu à leur côté; mais l'honnêteté et la bonne foi forment un des traits distinctifs de leur caractère. Un témoin est-il reconnu avoir déposé faussement, il est aussitôt puni de mort. Ils croient en un Dieu suprême, mais ne l'adorent point, parce qu'il est, selon eux, trop bon pour vouloir leur faire du mal, et ils réservent leurs offrandes aux divinités inférieures, qu'ils se représentent comme étant irritées et capricieuses, et auxquelles ils attribuent la cause des diverses épreuves qui les frappent. Ils immolent à ces divinités des bœufs, des chèvres, des porcs, des chiens et de la volaille. Enfin, plusieurs de leurs cérémonies sacrées semblent attester chez eux l'existence d'un sentiment profond de la culpabilité du péché et de la nécessité de l'effusion du sang pour en atténuer les conséquences. Quelqu'un des leurs semble-t-il malade? Vite on appelle un prêtre, et celui-ci, revêtu des insignes de sa charge, consistant en quelques plumes de paon passées dans ses cheveux, et des sandales de bois aux pieds, va s'asseoir sur une chaise en face de l'autel dressé devant chaque demeure, et entonne à voix basse une mélodie monotone. Pendant ce temps, on promène la victime autour de l'autel; puis, après l'avoir aspergée d'eau à différentes reprises, on la présente au prêtre, qui, au moment où elle s'y attend le moins, tire son glaive, lui tranche la tête d'un seul coup, et asperge l'autel de son sang. Pendant toute la durée de cette opération, le patient reste couché à côté de la victime.

« C'est cette intéressante nation que deux jeunes missionnaires de la Société de Bâle sont allés évangéliser. Ils seront soutenus par un comité de missions fondé à Londres sous

l'impulsion du colonel *Foquett*, qui a visité ces contrées, qui s'est trouvé en relation avec plusieurs représentants de cette nation, et qui s'est senti pressé de faire son possible pour leur apporter le flambeau de l'Evangile. Comme les Garrows n'ont accepté ni le brahmanisme ni le bouddhisme, et qu'ils ne sont point sous l'empire des préjugés de la caste, on peut espérer qu'ils se montreront plus accessibles à la prédication de l'Evangile que ne le sont la plupart des autres nations de l'Inde.

« Tels sont les faits les plus saillants du rapport présenté par le directeur de la Société, dans la séance du 4 juillet dernier. Le lendemain ont été consacrés, dans la cathédrale, cinq jeunes missionnaires, dont un Bâlois, deux Schaffhousois, un Wurtembergeois et un Prussien. Deux autres jeunes Wurtembergeois auraient dû être consacrés avec eux, mais leur gouvernement les avait réclamés pour le service militaire, et le comité n'avait pu, malgré toutes ses démarches, obtenir leur libération. Quant à reproduire les discours qui ont été prononcés, soit dans cette solennelle occasion, soit dans l'intéressante *conférence générale*, qui a toujours lieu dans la matinée de ce jour, c'est chose impossible. Qu'il nous suffise de dire qu'ils ont tous produit sur les nombreux auditeurs de ces fêtes l'impression la plus favorable ; que, même après des séances de quatre heures, nul ne se plaignait de lassitude ; que dans tous le cours de ces belles séances, on n'a pas entendu la moindre fausse note et surtout pas la plus légère dissonnance ; et que les fêtes de cette année laisseront dans la mémoire de tous ceux qui y ont participé des souvenirs aussi bienfaisants qu'ineffaçables. Si, vu la guerre qui venait d'éclater, l'Allemagne n'y était presque point représentée, la Suisse et l'Alsace l'y étaient d'autant plus, et, s'il est une impression qui demeure surtout dans les cœurs de ceux qui se sont rencontrés dans ces belles assemblées, c'est celle que le royaume de Jésus-Christ n'est pas d'ici-bas, qu'il est

indépendant de toutes les fluctuations de la politique mondaine, et que rien, pas même les plus affreux bouleversements, ne saurait arrêter le cours des bénédictions divines. »

VARIÉTÉS

LES MISSIONS PROTESTANTES DU SUD DE L'AFRIQUE JUGÉES PAR UN MARIN FRANÇAIS.

La *Revue des Deux-Mondes* a publié, dans son numéro du 15 août, sous le titre de *Souvenirs d'une campagne dans l'extrême Orient*, un article dans lequel un officier de la marine française, M. Du Hailly, rend les témoignages les plus honorables aux travaux des missionnaires protestants au sud de l'Afrique. Nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux quelques passages de ce travail, en appelant tout particulièrement leur attention sur les derniers paragraphes de cette citation, qui ont pour objet notre mission du Lessouto, si cruellement éprouvée à l'heure présente.

« C'est au Cap, dit M. Du Hailly, que viennent aboutir les principaux fils du vaste réseau propagandiste dont les missions protestantes ont enserré l'Afrique méridionale, et nul sujet, assurément, n'est plus digne d'étude. Par quel mystérieux concours de circonstances cette contrée a-t-elle été ainsi exclusivement réservée aux travaux de ces missionnaires, et d'où provient l'abstention volontaire des grandes Sociétés que l'on voit ailleurs si ardentes à la propagation de la foi catholique? Alors que, dans les mers du sud, par exemple, chaque île sert aux fâcheuses rivalités des deux grandes branches de la religion chrétienne, ici, au contraire, l'esprit aime à se reposer au spectacle du touchant accord des di-

verses sectes qui se sont partagé la commune mission. Les faits parlent d'eux-mêmes. Là, treize Sociétés de missions protestantes sont à l'œuvre, côte à côte, non dans la triste pensée d'élever autel contre autel, mais animées d'une généreuse émulation pour les progrès de l'évangile et de la civilisation. J'insiste sur ce point, parce que ce n'est malheureusement pas toujours sous cet aspect que se montrent les missions chrétiennes à l'étranger, et qu'il est difficile de ne pas se laisser aller à une pénible impression de doute et de découragement au spectacle trop répété de leur imperturbable confiance et de leurs fréquentes déconvenues.....

« Le premier apôtre de cette Eglise fut le docteur Van der Kemp, qui mourut sur la brèche au bout de douze années de labeurs. Son nom est encore vénéré chez les Caffres et les Hottentots. Officier distingué de l'armée hollandaise, connu par de remarquables travaux scientifiques et littéraires, jeune, riche, il avait tout quitté pour aller où l'appelait sa vocation. La voie était ouverte, d'autres suivirent, si bien qu'aujourd'hui, dans le vaste triangle découpé sur le continent africain par le cap de Bonne-Espérance et le vingt-cinquième parallèle de latitude du sud, il est bien peu de tribus sauvages qui n'aient éprouvé les bienfaits de l'évangélisation. Nulle œuvre, au début, ne fut plus ingrate; il semblait que le défaut presque absolu de notions religieuses dût offrir au missionnaire une table rase, propre à recevoir ses enseignements. Tout au contraire, ce qui résultait de cette nuit totale, c'était l'absence d'un point d'appui pour le levier religieux que l'on voulait faire agir. Rien ne mordait sur ce dur granit. Les années se succédaient sans progrès apparent, et l'on vit, entre autres, chez une tribu de Béchuanas, l'un des fondateurs de l'œuvre, M. Moffat, attendre six ans, sans se lasser, les premiers symptômes de la fructification. Sa femme et lui se partageaient la tâche, prêchaient de l'exemple non moins que de la parole, ne se rebutaient jamais lorsqu'ils entrevoyaient la possibilité de rendre un service matériel

à quelque membre de leur famille d'adoption, et ne croyaient pas moins servir Dieu de la sorte qu'en se bornant à l'aride exposition de dogmes trop souvent incompris. Ils ne désespérèrent jamais. A l'heure la plus sombre de cette longue période d'adversité, c'est M. Moffat lui-même qui cite ce détail d'une touchante naïveté, alors que le succès semblait plus éloigné que jamais, une des amies de sa femme, ayant voulu envoyer d'Angleterre un souvenir à l'exilée, cette dernière demanda des vases de communion, qu'un heureux hasard fit arriver à leur destination précisément le jour où, pour la première fois, des sauvages convertis approchaient de la sainte table. Discute qui voudra la question si controversée du mariage des prêtres protestants; pour moi, je l'avoue, nul rôle de femme ne me paraît plus complétement, plus idéalement beau que celui de la compagne du missionnaire, et, grâce à Dieu, l'expérience est là pour démontrer combien ce sentiment est partagé ici par des races infortunées dont on cherche à désiller les yeux.

« Aussi longtemps que nous étions demeurés seuls, écrit M. Casalis, les Bassoutos avaient vu dans notre existence quelque chose de phénoménal et de suspect. On chuchotait souvent autour de nous sur cette matière; les interprétations étaient diverses, mais toutes défavorables. Tout changea de face le jour où des servantes du Christ vinrent rassurer les esprits sur la permanence de notre œuvre, relever la dignité du caractère pastoral et donner l'exemple de l'assiduité aux services religieux. »

« Disons de suite, puisque le nom de M. Casalis nous y amène, que les missions évangéliques de France tinrent dignement leur place dans ce noble mouvement de charité. Il n'était guère possible qu'elles eussent la priorité de date, mais sous tout autre rapport, elles ne le cédèrent en rien à personne, et toute une contrée inculte et misérable, il y a trente ans, se vit, grâce à elles, sinon civilisée dans le sens européen du mot, du moins couverte de villages et de cul-

tures en plein rapport. Cette contrée, à deux cents lieues dans le nord-est du Cap, est celle des Bassoutos, tribu importante de la grande famille des Béchuanas. MM. Pellissier, Rolland, Lemue, Gossellin, Arbousset, Casalis et Daumas, qui y furent les premiers pionniers de la Bonne-Nouvelle, se virent conduits par leur heureuse étoile auprès d'un des chefs les plus intelligents et les plus réellement supérieurs de ces peuplades, Moshesh. Ils ne connurent donc pas la dure phase d'épreuves qu'avaient traversée les missionnaires anglais chez les Béchuanas, et ils purent voir s'échelonner rapidement, le long de la rivière Calédon et du fleuve Orange, des établissements auxquels ils donnèrent les noms bibliques de Béthulie, Béerséba, Béthesda, Carmel, Hébron, etc.; mais cette prospérité même eut plus tard son inconvénient, en ce qu'elle appela sur ces terres fertilisées les redoutables empiétements des Boers. »

A l'époque où nous reportent ces appréciations si bienveillantes de l'écrivain, les tristes différends qui ont abouti aux revers actuels n'avaient pas encore éclaté; mais on voit, par les derniers mots, que M. du Hailly les avait pressenties et en quelque sorte annoncées. Remarquons que, dans sa pensée, c'est le succès même de nos missionnaires qui, par une de ces voies mystérieuses de la Providence que le chrétien doit accepter sans les comprendre, aurait provoqué et facilité les empiétements véritablement si « redoutables, » des colons hollandais.



NOUVELLES RÉCENTES

CASAMANCE,

DÉCÈS DE M. JULES LAUGA.

Une nouvelle atterrante nous parvient au moment où nous mettons ces dernières pages sous presse.

Monsieur Jules Lauga, ce jeune frère dont les débuts dans la carrière missionnaire nous réjouissaient si vivement et semblaient tant promettre, est mort presque subitement à Sedhiou le 1er du mois d'août.

Voici en quels termes M. Andrault annonce cette douloureuse perte au directeur de la Maison des Missions.

« Gorée, 29 août 1866.

« Jules Lauga, mon bon ami et collègue, auquel vous aviez, vous aussi, voué une si vive affection, vient d'être appelé par son Dieu à quitter, pour un monde meilleur, le champ que Dieu lui avait donné à cultiver ici-bas.

« Il a joui d'une santé parfaite pendant cinq à six mois.

« Vers la fin de juillet, il eut, durant sept ou huit jours, quelques accès de fièvre comme tout le monde, ou à peu près, en a ici. Ni lui ni moi n'attachâmes plus d'importance qu'on ne le fait ordinairement à ces indispositions. Nous avions même lieu de croire qu'il en était entièrement débarrassé. Nous devions partir pour Gorée afin d'y passer le plus mauvais moment de la saison. La veille du jour fixé pour notre départ, nous sortîmes, le matin, à cheval, pour faire

quelques visites d'adieu. Après la seconde visite, il se trouva fatigué et rentra. Il se mit au lit avec un léger mal de tête. Bientôt il eut un peu de fièvre et elle augmenta au point que, vers quatre heures de l'après-midi, je dus appeler le médecin du poste. Ses soins furent impuissants ; vers cinq heures et demie survint un accès de fièvre pernicieuse qui emporta mon ami en moins d'une heure,

« Avant l'accès, il causait tranquillement avec moi sans paraître éprouver aucune appréhension. Je n'en avais pas non plus ; mais l'accès survenu, j'eus beau parler à mon ami, l'appeler par son nom, je ne pus pas même obtenir de lui un regard; et c'est ainsi qu'il a quitté ce monde, sans que nous ayons pu échanger une parole.

« Quel coup pour moi ! Je suffoquais ! Mais je sentis qu'il fallait lutter et tâcher de maîtriser ma douleur, sans quoi j'allais tomber moi-même infailliblement malade, car j'étais déjà loin d'être bien. Dieu, qui savait le danger que je courais, m'a puissamment soutenu et m'a aidé à supporter ce terrible coup.

« Cela n'a pas empêché que je n'aie versé bien des larmes sur mon ami. Quand, après son décès, blancs et noirs vinrent en grand nombre me témoigner leurs regrets et leur sympathie, les pleurs m'empêchaient de leur parler.

« Le lendemain au soir, je dus rendre à mon cher ami les honneurs funèbres, devoir sacré qui était presque au-dessus de mes forces. Il y avait beaucoup de monde à l'enterrement. On ne se souvient pas à Sedhiou d'avoir vu autant de gens assister à une cérémonie de ce genre. Cela prouve combien mon ami avait su se faire aimer. Sa mort, d'ailleurs, a produit une grande impression. La plupart des assistants en étaient tellement frappés qu'ils ne pouvaient rien dire. D'autres faisaient quelques remarques sur la bonté du défunt, sur la grandeur de ma perte et sur la solitude à laquelle j'étais de nouveau réduit, puis ils restaient silencieux. Nul ne pouvait exprimer ce qu'il sentait. C'est aussi ce que j'ai

éprouvé, ce que j'éprouve encore, et c'est ce qui m'empêche d'en dire davantage. J'ajouterai seulement, cher directeur, que la plus parfaite harmonie a toujours régné entre nous, que Lauga avait pour l'œuvre du Seigneur beaucoup d'amour et d'aptitude, et que sa présence me remplissait de joie. Que les voies de Dieu sont mystérieuses! »

Notre stupéfaction et nos regrets ne sont pas moins grands que ceux de M. Andrault. Le choc que nous venons de recevoir est trop violent; il était trop inattendu pour que nous puissions rien ajouter. Courbons la tête et adorons, dans le silence, les voies inscrutables de notre Dieu. Il est d'ailleurs une autre douleur, d'autres larmes que les nôtres qui dans ce moment absorbent toutes nos pensées. C'est l'angoisse, ce sont les larmes de ce père, de cette mère qui, il n'y a que quelques mois encore, accompagnaient jusqu'au vaisseau, avec tant d'abnégation et de foi, un fils auquel leur âme était liée et qui les aimait tendrement. Que nos Églises se souviennent d'eux, les entourent de leurs sympathies et les soutiennent par leurs prières ! Le coup tombe sur des cœurs déjà brisés par d'autres souffrances.

M. Andrault était à Gorée depuis huit jours, lorsqu'il nous a écrit. L'air vivifiant de la mer lui avait déjà fait le plus grand bien. Le commandant de Sedhiou, pour ménager à notre frère une parfaite tranquillité d'esprit, a eu l'obligeance de confier la garde de la station à un brave soldat, qui prend le plus grand soin de tout ce qui appartient à la Société, surveille les domestiques de notre frère et confectionne pour lui divers objets utiles.

CORÉE.

L'Eglise romaine ne saurait porter aux païens une religion véritablement évangélique ; mais elle leur apprend au moins qu'un Rédempteur a été donné au monde, et il faut rendre à ses missionnaires la justice de dire qu'ils déploient, à son service, un zèle et un dévouement qui leur a souvent valu la gloire du martyre.

La Corée, cette presqu'île de l'extrême Orient, était le théâtre d'une mission romaine. Douze prêtres, dont deux portaient le titre d'évêque ou de vicaire apostolique, y étaient à l'œuvre. On apprend aujourd'hui que neuf d'entre eux ont été décapités par ordre des autorités du pays, quatre le 8 mars, deux le 11 et trois le 20 du même mois. Tous étaient français. Un dixième, étant parvenu à s'échapper, a pu se réfugier à bord d'une frégate française; les deux autres survivants étaient errants et se cachaient dans les montagnes. Si l'on en croit des renseignements encore assez peu précis, ce serait à l'instigation du gouvernement chinois que le roi de Corée aurait commandé ces sanglantes exécutions. Quoi qu'il en soit, on annonce que le commandant de nos forces navales dans les mers de la Chine et du Japon, le contre-amiral Roze, s'est hâté de prendre des mesures pour préserver les jours des fugitifs, et d'adresser au gouvernement Coréen d'énergiques protestations contre les affreux supplices infligés à des sujets français.

Paris. — Typ. Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 13

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO.

Paris, 12 octobre 1866.

M. et Mme Mabille ont pu réaliser leur projet d'aller s'installer dans la partie du Lessouto qui reste au chef Moshesh. Ils sont arrivés sans difficulté à Morija, le 27 juillet. Ils ont été vivement émus en revoyant cette station où leur ministère a été si abondamment béni. Ils eussent voulu pouvoir s'y arrêter. Leur maison, leur temple, leur école, tout était encore là et semblait prendre une voix pour leur dire : « Où allez-vous? Vous êtes ici chez vous! » Mais il fallait faire encore deux ou trois lieues pour franchir la limite en deçà de laquelle les Boers ne permettent pas aux missionnaires français d'avoir des postes fixes pour y exercer leur ministère. « Nous venons d'arriver dans notre chère station, écrit Mme Mabille, nous avons pu serrer la main à beaucoup de nos chrétiens. Oh! que se revoir, après des mois de séparation et d'angoisse, a été doux! Mais il nous faudra quitter ces pauvres gens pour aller à Bérée. Ils en pleurent d'avance. Nous les encourageons, nous leur disons de regarder à Dieu qui peut encore arranger toutes choses et nous permettre de venir demeurer de nouveau avec eux.» M. Mabille ajoute : « L'œuvre continue ici comme par le passé; les évangélistes sont zélés. J'espère venir régulière-

ment une fois par mois, si le Seigneur le permet, visiter Morija et les annexes. Les autres dimanches, je m'occuperai, avec mon ami Duvoisin, de Bérée, de Thaba-Bossiou et des gens de Mekuatling. Que les Eglises de tous pays prient pour nous avec ardeur et demandent au Seigneur d'avoir pitié des Bassoutos. Je crois qu'il y a encore ici une œuvre pour nous. A Aliwal, j'ai eu un moment de découragement. Maintenant que la porte du Lessouto m'est ouverte, j'espère aller en avant par la grâce de Dieu. Je vois un peu plus clairement que par le passé. Que le Comité et les Églises ne se découragent pas. Je désire beaucoup que M. Jousse revienne. Qu'on ne le retienne pas! »

C'est à Bérée que M. et Mme Mabille allaient s'installer. Cette station est très-près de la résidence de Moshesh, à une heure et demie à cheval au plus; les bâtiments y sont intacts, tandis qu'à Thaba-Bossiou il n'y a que des ruines.

M. Maitin se proposait de profiter de l'arrivée de M. et Mme Mabille, pour aller prendre, hors du Lessouto, un repos que l'état de sa santé a rendu absolument indispensable. Nous avons enfin reçu une lettre de ce bien-aimé frère, dont la correspondance a été longtemps interceptée. « Avant que nos collègues n'eussent été expulsés, écrit-il, nous nourrissions l'espoir d'aller prendre quelque part un peu de repos, dès que la guerre serait terminée. La plupart des frères ayant été forcés de quitter le pays, il n'a plus été question que les missionnaires qui pouvaient rester songeâssent à quitter leurs postes.

« Nous avons fait ce que nous avons pu pour encourager les chrétiens et annoncer l'Evangile aux païens. Mais je dois le dire, nous n'avons pas pu remplir nos devoirs comme il aurait fallu le faire. Ayant deux stations à soigner et Thaba-Bossiou n'offrant aucun abri, nous nous sommes souvent sentis accablés par la fatigue et découragés. Tous les dimanches matin, l'un de nous se rend à Thaba-Bossiou. Le premier service se tient dans le jardin; généralement Mo-

shesh envoie demander qu'on aille faire le second sur sa montagne et l'on ne peut rentrer à Bérée que de nuit. Dans cette dernière station, la congrégation est aussi considérable qu'à Thaba-Bossiou, à cause des nombreux réfugiés qui s'y trouvent, mais ce ne sont pas des auditeurs réguliers. Pendant quelque temps, nous avons eu un grand nombre de membres des Eglises de Mékuatling, de Plat-Berg, de Maboulélé et même d'Hermon. Nous nous étions empressés d'inviter ces chers chrétiens à nos réunions fraternelles.

« Une classe de cinquante candidats au baptême recevait chaque semaine des enseignements réguliers; l'école recrutait tous les jours de nouveaux élèves. C'était un entrain, une vie, qui nous dédommageaient des chagrins que nous avions eus. Mais bientôt nous avons vu un grand nombre de familles venir nous dire adieu, la faim les forçant d'aller chercher ailleurs des moyens d'existence. Les scènes dont nous avons été témoins dans des réunions d'Eglise ont été navrantes au delà de toute description. « Frères, sœurs, nous disaient ceux qui étaient contraints de s'en aller, priez pour nous, nous partons à regret, mais il le faut. N'abandonnons pas le Seigneur. Ses châtiments sont sur nous, nous les avons mérités, que sa volonté s'accomplisse. Nous ne voulons pas cesser d'espérer en lui. » Ces paroles et d'autres semblables nous ont fait verser bien des larmes et pousser des sanglots. Je ne vous le cache pas : plus d'une fois, nous nous sommes dit : que ne sommes-nous loin de ce malheureux pays ! La vue de tant de souffrances, auxquelles nous ne pouvons pas apporter d'adoucissement, est insupportable ! » Mais ces moments de défaillance passent et nous sentons que notre devoir est de souffrir avec ceux qui souffrent, en attendant que le Seigneur mette un terme à ces épreuves. Il y a des endroits dans le Lessouto où la misère n'est pas aussi grande. S'il plaisait au Seigneur de nous accorder de la pluie, je suis persuadé que la détresse diminuerait incontinent, non-seulement parce qu'il y aurait des herbes et des

racines qui seraient d'une grande ressource mais aussi parce que les gens qui ont encore du blé consentiraient à en céder à ceux qui n'en ont pas. Si jamais les Bassoutos ont reconnu que les jugements de Dieu sont sur eux c'est bien maintenant.

« Je viens d'avoir une longue conversation avec Mopéli. Il m'a appris qu'avant-hier Moshesh a rassemblé les gens de Thaba-Bossiou. Il leur a rappelé le temps où les missionnaires arrivèrent dans son pays, la connaissance des vérités divines qu'ils répandirent, la fondation d'une Eglise de Jésus-Christ. « J'aimais, je favorisais tout cela, a-t-il ajouté. J'allais doucement en avant. J'observais le dimanche, j'avais aboli les rites d'initiation païenne. Je m'arrêtai, je retournai en arrière, et depuis lors, Dieu nous a punis. Je suis un grand pécheur. Je veux que vous sachiez que je me repens de ce que j'ai fait. Il faut que notre paganisme finisse. La plupart de nos missionnaires sont maintenant loin de nous. Je vous le dis, hommes, femmes, qui êtes ici, répétez-le partout, nous nous sommes égarés, il faut revenir à l'Evangile, etc. » Pauvre Moshesh, je ne compte pas beaucoup sur ses démonstrations de repentance, et cependant Dieu est puissant pour le convertir. Il y a quelque temps, il m'envoya un messager pour me remercier de ce que je n'avais pas abandonné les Bassoutos. »

La sollicitude que M. Maitin éprouve pour le vieux chef est partagée par M. et Mme Mabille. La perspective de lui faire quelque bien adoucissait pour eux le regret de ne pouvoir pas s'arrêter à Morija. « Il me sera si doux, écrit Mme Mabille, de m'occuper de Thaba-Bossiou. Priez beaucoup pour nous. Oh! si le Seigneur voulait se servir de nous pour convertir Moshesh! Et pourquoi pas? Croyons seulement. Si notre foi était plus simple, nous douterions moins de la miséricorde de Dieu. »

Ceux des missionnaires qui résident provisoirement à Aliwal étaient encore en instance auprès de l'Etat-Libre pour

qu'il leur fût loisible de reprendre leur travaux dans les stations dont ils ont été expulsés. Jusqu'ici toutes leurs réclamations ont été vaines. Celles du Comité des missions et des branches française, anglaise et suisse de l'Alliance évangélique n'étaient point encore parvenues au président.

Ces frères étaient fort préoccupés du sort des populations que la famine force à s'expatrier, et de celles qui pourront être obligées à le faire par l'encombrement, si les limites que l'on impose à la nation sont maintenues. Sur la frontière méridionale du Lessouto, en remontant la rive gauche du fleuve Orange, on trouve de belles vallées qui ont échappé jusqu'à ce jour à une délimitation politique rigoureuse, et où, avec un peu de bon vouloir de la part du gouvernement britannique, les Bassoutos émigrés pourraient avantageusement s'établir sans empiéter sur les droits de personne. En attendant qu'ils puissent voir quel sera le sort définitif de leurs stations, nos missionnaires explorent cette région qui n'est pas loin d'Aliwal.

Au milieu des obscurités qui lui rendent la voie si difficile, le Comité est résolu de faire pour les Bassoutos tout ce qui est en son pouvoir. A moins d'obstacle imprévu, M. et Mme Jousse vont, dans quelques semaines, repartir pour Thaba-Bossiou. Nous avons maintenant toute raison de croire qu'ils pourront regagner sans difficulté ce poste important. Le bien que M. Jousse y a déjà fait pendant un long ministère, l'expérience qu'il y a acquise, l'intimité de ses relations avec le chef lui assurent là une influence et une autorité toutes spéciales. Aussi depuis que les hostilités ont cessé, ses collègues sentent-ils combien il serait désirable qu'il pût être auprès de son troupeau. La crise par laquelle passe notre mission sera probablement de longue durée. Exiger de M. Jousse qu'il attende que les questions qu'elle a soulevées soient résolues serait le condamner indéfiniment à l'inaction, et cela, lorsque, retrempé par son séjour en France, encouragé par les vives symphathies qu'il a partout trouvées, il se

sent plein de vigueur et d'entrain et brûle de rentrer dans la lice.

Il ne faut pas se dissimuler que plusieurs de ses anciens compagnons d'œuvre sont, pour un temps plus ou moins long, hors de combat. M. Rolland est à peu près aveugle et porte le poids de soixante-sept ans, dont trente-sept ont été consacrés aux travaux les plus variés et les plus fatigants. Comme on l'a déjà vu, M. Maitin, déjà malade avant le commencement de la guerre, se trouve dans un état de santé déplorable. M. Daumas a été brisé par les efforts surhumains qu'il a dû faire au milieu des scènes de désolation dont sa station a été tant de fois le théâtre. La dispersion complète de son troupeau, des calomnies que l'on s'est lâchement plu à répandre sur le compte de ses filles héroïques, ont déchiré son cœur. M. Gosselin approche de sa soixante-dixième année, et, quoique inébranlable dans sa foi, il nous écrit qu'il se sent bien peu propre à reprendre la truelle et le marteau. Il serait injuste et cruel d'exiger de ces vétérans des efforts dont ils sont présentement incapables. Il leur faut au moins quelque temps de repos.

On le voit, si le personnel de la mission est encore le même qu'avant la guerre, nous ne pouvons plus compter sur les mêmes forces. D'autre part, la tâche s'est fort compliquée. Il y a à remplacer M. Frédoux à Motito, à s'occuper du district considérable dont les Bassoutos du chef Molapo conservent la pleine possession, sous la suzeraineté de l'Etat-Libre, à pourvoir aux besoins des populations qui restent agglomérées dans la province où Moshesh est encore indépendant, à maintenir nos droits comme Société missionnaire sur les stations qu'on ne veut nous rendre qu'à titre de propriété privée ; il y a enfin à surveiller l'émigration des indigènes que la disette, les pertes de territoire forcent, en ce moment, à chercher ailleurs un asile. On comprend de quel prix sera, pour les missionnaires encore valides, la coopération d'un collègue tel que M. Jousse.

A ces raisons s'ajoute pour le comité le désir de relever le moral de la mission et de prouver à ceux qui lui ont fait tant de mal que nos Eglises de France et de Suisse ne sont nullement disposées à abandonner les nombreux enfants en la foi que Dieu leur a donnés au sud de l'Afrique. Le comité eût voulu qu'une députation choisie dans son sein pût aller, au nom du protestantisme français, porter des consolations à nos missionnaires et à leurs troupeaux, les remercier de n'avoir pas désespéré de la cause sacrée qu'ils défendent, visiter les lieux où ils ont tant souffert, et voir si elle ne pourrait pas contribuer pour sa part au relèvement de l'œuvre. Malheureusement, les hommes propres à une telle mission sont enchaînés par des charges et des devoirs auxquels il leur est impossible, en ce moment, de se soustraire. Le comité, dans sa perplexité, a senti que le moins qu'il pouvait faire était de remettre cette délégation à M. et Mme Jousse. Ils connaissent à fond ses intentions et ses sentiments. Partout dans leurs visites, ils ont recueilli des paroles d'encouragement, des promesses de coopération qui seront du plus grand prix pour leurs frères. Le passage de M. Jousse au Cap, les entretiens qu'il aura avec les personnages les plus influents de cette ville, les messages qu'il leur apportera de notre part pourront également être fort utiles. Il est vrai qu'avant que nos amis aient atteint leur destination, plus d'un incident imprévu peut s'opposer à la réalisation de l'objet que nous avons en vue, mais chacun sent que, dans une lutte aussi sérieuse que l'est celle où nous sommes engagés, le plus périlleux de tous les partis serait de se croiser les bras et de ne rien tenter.

Notre dessein réussira s'il est approuvé de Dieu. Aussi le comité demande-t-il instamment les prières de tous les amis des missions. Il les sollicite pour lui-même, il les demande surtout pour ce frère et cette sœur qui vont, avec tant de dévouement, s'exposer de nouveau à des difficultés et des fatigues de tout genre, et dont l'âme sera si profondément

navrée lorsqu'ils verront les ruines de leur station, naguère si florissante.

LETTRE DES MISSIONNAIRES AMÉRICAINS DE NATAL AUX MISSIONNAIRES FRANÇAIS EXPULSÉS DE LEURS STATIONS.

Il y a dans le pays de Natal une mission américaine que dirigent des hommes éminents par leur savoir et leur piété. Sans avoir de fréquents rapports avec nos missionnaires, ils se sont de tout temps sentis unis à eux par les liens d'une fraternité large et généreuse et par une grande conformité de vues. Ces excellents amis ont été profondément émus par nos revers. Ils viennent d'envoyer à la Conférence une somme de 3,037 fr. recueillie dans leurs stations. Cette offrande était accompagnée de l'admirable lettre que nous allons reproduire. Elle a fait d'autant plus de bien à nos frères que c'est le premier témoignage de sympathie collective qu'ils aient reçu depuis le commencement de leurs épreuves. Nos Eglises y trouveront, elles aussi, des encouragements précieux.

Esedumbeni, 26 mai 1866.

Aux missionnaires français du Lessouto.

Chers frères en Christ,

Ne pensez pas que si nous avons tardé à vous écrire, ce soit par manque d'intérêt et de sympathie. Les assemblées générales de notre mission n'ont lieu qu'une fois l'an, dans les mois de mai et de juin, et nous désirions attendre ce moment pour pouvoir nous entretenir tous ensemble de ce qui vous concerne, prier pour vous, non-seulement, comme nous le faisons fréquemment, chacun dans son particulier, mais en commun, et vous envoyer l'expression de notre

sympathie comme corps missionnaire. Pendant les douces réunions que nous venons d'avoir, nos pensées se sont souvent reportées vers vous. Nous nous sommes entretenus de vos afflictions, des perplexités dans lesquelles vous avez été jetés, et nos cœurs se sont senti attirés vers vous par l'amour le plus ardent. Nous avons plus spécialement porté votre cas devant le Seigneur dans nos prières du matin. Nous avons collecté parmi nous, pour votre soulagement, une somme qui n'est pas aussi grande que nous l'aurions voulu, mais nous croyons que vous la recevrez avec plaisir, comme un témoignage de notre affection chrétienne et de l'estime que nous vous portons.

Il nous est impossible de comprendre pourquoi notre Père Céleste, dans les voies toutes saintes et toutes sages de sa providence, a permis que vous fussiez si cruellement affligés. C'est vraiment pour nous une dispensation inscrutable. Nous nous représentons ce que nous éprouverions nous-mêmes si, après plus de trente ans de travaux dans le champ que nous occupons, et après tous les encouragements que nous y avons reçus, nous étions tout-à-coup chassés de nos demeures et nous avions le spectacle de désolations semblables à celles qui ont fondu sur vos troupeaux bien-aimés. Quelle épreuve pour vous que de voir votre correspondance interceptée, et cela au moment où le choléra sévissait dans quelques parties de votre pays natal, et où vous deviez éprouver un si vif désir d'avoir des nouvelles de vos familles, comme aussi de recevoir des témoignages de l'affection de vos frères et de vos sœurs! A tout cela s'est ajoutée, comme pour faire déborder la coupe de vos afflictions, la mort de M. Frédoux, soudainement enlevé à ses travaux et à sa nombreuse famille.

Chers frères, nos cœurs saignent, nous partageons vos angoisses. Vous avez nos plus profondes sympathies, nos plus ferventes prières. Nous sommes persuadés que vous partagez tous les sentiments qu'exprime notre frère Coillard

dans une lettre que l'un de nous vient de recevoir de lui : « La terre appartient au Seigneur avec tout ce qu'elle contient. Il a été fidèle à notre égard ; toutes ses promesses nous ont été précieuses, et quelque obscur que soit notre sentier, nous nous confions en lui. Nous sommes appelés à marcher par la foi et non par la vue. »

Nous savons, chers frères, que toutes choses concourent au bien des enfants de Dieu et à sa propre gloire. Il nous est impossible de croire qu'il ne veuille plus vous employer à son œuvre parmi les Bassoutos. Il se lèvera et défendra sa cause dans cette partie de sa vigne. Il fera que la colère des hommes violents tourne, elle aussi, à son honneur. Les membres de vos troupeaux reviendront purifiés de leur dispersion. Les Bassoutos vous aiment et se confient en vous. Celui dans les mains duquel sont les cœurs de tous les hommes, saura ouvrir pour vous la porte qu'on vous a fermée et vous rendra à vos troupeaux pour fortifier ce qui reste. Que s'il devait en être autrement, nous sommes persuadés que la providence du Seigneur vous conduirait dans d'autres champs mûrs pour la moisson.

Dieu veuille faire sortir la lumière de vos ténèbres ; qu'il fasse que « l'épreuve de votre foi beaucoup plus précieuse que l'or qui périt et qui toutefois est éprouvé par le feu, vous tourne à louange, à honneur et à gloire, quand Jésus-Christ sera révélé. » C'est le vœu bien ardent, la prière constante de vos frères en Christ, les missionnaires américains de Natal.

Signé, pour la mission :

J. Tyler.
S.-C. Pixley.



DÉFENSE DES MISSIONNAIRES FRANÇAIS PAR LA PRESSE DE NATAL.

Plus d'une protestation commence à se faire entendre au Sud de l'Afrique contre la conduite des Boers à l'égard de nos missionnaires. On jugera de l'indignation qu'elle a soulevée par l'extrait suivant d'un article qui a paru le 19 juin, dans le Journal de Natal le *Witness*.

« Nos voisins de l'État-Libre ont attiré sur eux les regards stupéfaits de tous leurs compatriotes du Sud de l'Afrique et des hommes de tout pays qui observent, d'une manière intelligente et désintéressée, la conduite des peuples. Si des barbares avaient chassé du milieu d'eux une communauté digne de la plus haute estime, animée de la plus pure charité et ne se proposant d'autre objet que de leur faire du bien, personne n'en eût été fort surpris. Mais que nos amis les Boers, avec leurs institutions représentatives, ayant pour président un chrétien, jouissant, comme ils le font, d'une grande réputation d'orthodoxie, que des descendants d'hommes qui s'expatrièrent autrefois et s'exposèrent à tant de souffrances pour conserver la liberté de servir Dieu selon leurs consciences, que ces gens, que leurs ministres instruisent la Bible à la main, aient résolu de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour détruire le christianisme parmi les indigènes, aient chassé de leurs demeures et de la sphère de leurs travaux désintéressés des prédicateurs de l'Evangile aussi estimés que le sont les missionnaires français, voilà ce qui confond les meilleurs amis de l'Etat-Libre et les remplit d'indignation. On ne conçoit pas comment les passions qui les ont portés à commettre cet outrage contre le droit, la morale, la religion, les principes d'une saine politique, les ont tellement aveuglés qu'ils soient sourds à toutes les réclamations de la justice, qu'ils aient perdu tout respect pour

eux-mêmes et qu'ils ne voient pas quelles seront les conséquences de leur décret coupable et insensé.

L'homme ne peut pas plus se passer de l'estime de ses semblables qu'il ne peut vivre sans les aliments dont son corps se nourrit. Une bonne réputation est tout autant nécessaire à un peuple qu'elle l'est à un simple individu. Dans le cas dont il s'agit, le sens moral de la chrétienté tout entière a été outragé, et si les Boers se montrent insensibles à la réprobation générale qu'ils se sont attirée, ils donneront à penser qu'ils sont capables de tous les actes d'injustice qu'un intérêt aveugle pourra leur suggérer et que l'avilissement de l'opinion publique chez eux pourra leur permettre.

Le représentant d'un Etat doit être la personnification de tout ce qu'il y a de noble et de digne dans la nation qu'il gouverne. C'est à ce titre que, lorsqu'il visite d'autres pays, il reçoit des hommages et des démonstrations de respect. Mais aussi longtemps que le Président de l'Etat-Libre ne se sera pas lavé de l'opprobre qui s'attache à ses actes récents, comment osera-t-il regarder, où que ce soit, un homme en face? Si quelqu'un des membres de la mission française l'apostrophait dans une assemblée, pourrait-il se lever et lui répondre? Voici ce que lui dirait son accusateur :

« Monsieur, il y a trente ans, nous vînmes habiter dans un pays auquel vous n'aviez pas le moindre droit. Nous y vînmes pour y répandre la connaissance des doctrines de vie et y établir des principes de justice. Dieu et les hommes sont témoins que nous n'avons jamais fait autre chose. Vous avez fait la guerre au peuple chez lequel nous résidions et vous avez eu le dessus. Vous avez fait certaines conditions de paix. Dans ces conditions, il n'a pas été stipulé que nous dussions être chassés de nos demeures, dépouillés de nos biens, arrêtés dans l'exercice de notre charge, bannis comme des criminels de votre Etat, et déclarés indignes de jouir des droits qu'ont ses citoyens. Lorsque nous avons fait des réclamations, vous n'avez pu alléguer et encore moins prou-

ver contre nous aucune violation des lois de votre nation ou de quelque nation que ce soit. Vous ne nous avez pas accordé l'enquête que nous vous demandions. Vous avez condamné des innocents sans les entendre et vous avez fait exécuter la sentence qui nous bannissait et nous enlevait nos propriétés. Jamais tyran se conduisit-il d'une manière plus arbitraire et plus cruelle? Pouvez-vous nous regarder en face et nier que ce que nous disons soit vrai? Connaissez-vous quelque souverain chrétien qui approuvât votre conduite? Où trouveriez-vous, dans le monde entier, un homme digne de porter le nom d'homme, qui voulût essayer de justifier une telle infraction à tout principe de justice, de tels actes d'oppression? Regardez ces femmes, ces enfants sans défense, que vous avez chassés de leurs demeures! Vous êtes un homme bien élevé, un mari, un père, un chrétien et vous ne protestez pas, et vous n'insistez pas pour que justice nous soit faite! Si vous croyez n'avoir rien à répondre au Dieu qui nous a commandé « d'annoncer l'Evangile à toute créature, » vous ne pouvez cependant ignorer les maximes de droit et de justice qui sont universellement reçues dans le monde. »

Un autre écrivain, parlant de l'arrivée de M. Daumas à Natal, où il a dû chercher un refuge temporaire, s'exprime comme suit :

Les missionnaires français.

« Le révérend F. Daumas et sa famille sont arrivés dans cette ville, venant de Bloemfontein. Nous avons maintenant à Natal deux des missionnaires expulsés, MM. Daumas et Coillard. Les autres frères ont cherché un asile à Aliwal, ville de la colonie britannique du Cap de Bonne-Espérance. Nous sommes heureux d'apprendre que quelques Boers désapprouvent les actes tyranniques du conseil de l'Etat-Libre et rejettent sur des étrangers l'odieux d'avoir proposé le forfait qui a été commis. Nous présumons que le Président de l'Etat-Libre transmettra une copie de l'acte d'expulsion aux

archivistes de l'Inquisition, afin que les historiens de l'Eglise chrétienne puissent à l'avenir exonérer ce tribunal de l'imputation d'avoir été seul à persécuter des ministres de la foi protestante et à les empêcher d'annoncer l'Evangile. On a enlevé aux missionnaires français leurs temples, qui, certes, n'avaient pas été bâtis avec l'argent du gouvernement de l'Etat-Libre ; on a banni ces missionnaires de leurs demeures, d'auprès des tombes de leurs enfants, et cela sans les juger et les entendre. Le Président et les membres chrétiens du Conseil paraissent avoir oublié ce que Festus disait à Agrippa : « Il me semble déraisonnable d'envoyer un prisonnier sans spécifier les crimes qu'on lui impute. » Les missionnaires ayant été enlevés de leurs demeures comme des prisonniers, et le *Friend* (1) n'ayant pas nié que ce fait fût vrai, nous conseillons à notre contemporain de rappeler, d'après un précédent tiré de l'Ecriture Sainte, comment on aurait dû agir envers des hommes qui étaient dans la même position que le grand Apôtre des Gentils.

NÉCROLOGIE

M. Jules Lauga.

Nous avons perdu Jules Lauga, ce missionnaire dont, il n'y a encore que peu de mois, M. le pasteur Cadier racontait avec tant de bonheur à nos Eglises la touchante consécration. Rien ne nous avait préparés à ce coup. Quoique d'apparence peu robuste, notre jeune frère avait une constitution très saine. Il nous assurait, dans sa dernière lettre, que sa santé n'avait aucunement souffert du climat du Sénégal. Deux heures d'une maladie, dont il n'a même pas eu le sentiment,

(1) Le *Friend* est le principal journal de l'État-Libre. Il justifie le président d'avoir fait exécuter le décret d'expulsion qu'il désapprouvait en disant que n'ayant pas le droit de véto, il est l'*esclave* de l'État. *(Note des Rédact.)*.

ont suffi pour le coucher dans la tombe. Si notre deuil est profond, quel doit être celui du compagnon d'œuvre auquel l'unissait une si étroite amitié! Comment surtout décrire la désolation de ses parents? Ils ont pu néanmoins, les uns et es autres, nous écrire, au plus fort de leur angoisse, qu'ils se sentaient soutenus par la main du Seigneur. Il leur prodiguera ses plus précieuses consolations; mais, ne l'oublions pas, la plaie faite à leurs cœurs restera toujours ouverte et ne cessera jamais de réclamer le baume de nos sympathies et de nos prières.

Quelque courte qu'ait été la carrière de Jules Lauga, elle n'aura pas été sans fruits. Né à Motito, parmi les Béchuanas qu'instruisaient ses parents, il fut pour les jeunes indigènes un modèle d'amour et de respect filial. Dans ces contrées où toutes sortes d'exercices au soleil, des courses à cheval, des chasses, sont constamment à l'ordre du jour et entraînent, avec le reste de la jeunesse, plus d'un fils de missionnaire, Jules préférait à tout la société de son père et de sa mère. Il était prématurément grave et studieux, et semblait avoir compris que si, par suite du dévouement de ses parents, il était né en pays sauvage, il appartenait aussi bien qu'eux aux régions de la civilisation et du travail. La vue des effets que la prédication du salut produisait parmi les païens, lui démontrait la puissance du christianisme et faisait imperceptiblement naître dans sa jeune âme la vocation missionnaire. Plus tard, il vint respirer l'atmosphère irréligieuse de nos lycées; mais les premières impressions qu'il avait reçues persistèrent. Il suivait avec bonheur les enseignements qu'Eugène Déviria donnait, chaque dimanche, à la jeunesse protestante de Pau. Les encouragements qu'il reçut de ce chrétien éminent, qui lui avait voué une affection toute particulière, le portèrent à faire le pas décisif et à déclarer qu'il voulait vivre pour Jésus-Christ.

Ses études classiques étaient arrivées à leur terme. Il pouvait opter entre plusieurs carrières libérales. Un mal incura-

ble dont son frère aîné était atteint, semblait devoir le décider pour une profession qui lui permît de devenir le soutien de sa famille. Mais il se sentait pressé d'annoncer l'Evangile aux païens, et il savait qu'au fond de leurs cœurs, ses parents béniraient Dieu de l'avoir appelé à marcher sur leurs traces.

Il vint à la Maison des missions avec la pensée qu'on lui assignerait très probablement pour champ de travail la partie du continent africain où il était né. Mais lorsque les besoins de la mission du Sénégal et les appels de son ami Andrault lui eurent fait comprendre que son œuvre était à Sedhiou, il n'hésita point. C'était cependant, et il le savait bien, échanger une contrée où la longévité des missionnaires est devenue proverbiale, pour une des régions les plus malsaines du globe. Il conserva jusqu'à son départ la plus parfaite sérénité. Il se faisait, en ce moment, en lui, un développement religieux qui nous étonnait par sa rapidité. Nous comprenons maintenant que ce n'était pas seulement pour la mission, mais encore et surtout pour le ciel que Dieu mûrissait notre cher élève.

Quelques mois avaient suffi à cet excellent jeune homme pour conquérir l'estime et l'affection des populations auxquelles il s'était donné. Il se trouvait heureux au milieu d'elles. Il les gagnait par son amour et son affabilité. Sa perte a été universellement sentie. Les pauvres noirs, que la nouvelle de sa mort avait fait accourir en foule, ne savaient comment exprimer leur stupéfaction et leurs regrets. Sa tombe ne sera point muette au milieu d'eux. Plus d'un habitant de Sedhiou, en passant devant elle, se rappellera le nom de Celui que Jules Lauga proclamait comme le seul Sauveur des pécheurs. Pour nous, il nous semble entendre la voix de notre jeune frère répéter, du fond de cette tombe, ces mots qu'il nous adressait au moment où nous le consacrions : « *Oubliez-moi, si vous le voulez, mais n'oubliez pas les missions !* » Puisse cet appel ne point rester sans réponse et procurer promptement au défunt les successeurs qu'il attend !

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

ÉVANGÉLISATION DES FEMMES.

La nécessité de faire arriver la connaissance de l'Évangile jusqu'aux femmes de la Chine est une des grandes préoccupations des missionnaires à l'œuvre dans ce pays. Ils y reviennent sans cesse dans leur correspondance et dans les comptes rendus de leurs travaux. Mais c'est une œuvre difficile, non-seulement en raison de l'ignorance profonde où vit cette partie de la population, mais aussi à cause des préventions hostiles contre lesquelles il faudra lutter longtemps encore. Laissons une dame américaine, Mme Corbett, épouse d'un missionnaire fixé à Chefou, raconter à ce sujet ses premières et pénibles expériences.

« Il y a un an, dit-elle, que, me trouvant assez avancée dans l'étude de la langue pour me faire un peu comprendre, je voulus commencer à travailler parmi les femmes de la ville. Mais telle est encore ici la force du préjugé contre les étrangers que pas une d'elles n'osa se décider à mettre le pied dans notre logis, et que je pus m'apercevoir, à une multitude de signes manifestes, qu'elles ne se souciaient en aucune façon que j'allasse les trouver chez elles. Voyant cela, j'ouvris une sorte d'atelier de couture, en promettant un salaire (très minime, du reste) à toutes celles qui voudraient travailler pour moi l'après-midi de chaque jeudi. Ce

moyen parut d'abord excellent, et, pendant six semaines, le nombre de mes ouvrières s'accrut tellement que, plusieurs fois, j'en comptai autour de moi jusqu'à vingt-cinq. Je m'en sentais tout heureuse, mais après ce laps de temps, les hommes du village commencèrent à se montrer hostiles à mes efforts. A leur sortie de chez moi, les femmes furent d'abord insultées, puis menacées et maltraitées au point que la plupart n'osèrent plus revenir. Six ou huit seulement persévérèrent dans le courant de l'été, A celles-là j'ai pu apprendre quelque chose de l'Evangile et j'espère que plus d'un grain de cette bonne semence ne sera pas tombé en vain dans leur esprit; mais je dois avouer pourtant que ce qui les attirait surtout c'était l'argent, et que je ne les ai jamais vues, ni venir à la chapelle le dimanche, ni manifester un sérieux désir d'instruction. Quelques-unes, à la vérité, m'ont invitée à leur rendre visite chez elles, et toutes les fois que je l'ai fait, j'ai pu parler du salut en Christ à un certain nombre de leurs voisines, accourues pour jeter un coup d'œil sur l'*étrangère*. Mais tout cela n'a été qu'accidentel et, en définitive, si peu efficace que je n'ose pas dire être sérieusement entrée encore dans l'œuvre que j'avais à cœur de faire. Et puis, l'hiver venu, il m'a fallu en prendre mon parti. Les maisons chinoises de ces régions n'ont pour plancher que le sol, et l'humidité y est telle que, pour peu qu'on ne soit pas robuste, il serait dangereux d'y rester trop longtemps. J'ai donc dû renoncer à ces visites, qui présentaient encore d'autres inconvénients, et me renfermer, en attendant des circonstances plus favorables, dans un autre cercle d'occupations: une étude plus approfondie de la langue et la direction de l'école de petits garçons que nous avons ouverte sitôt après notre arrivée à Chefou. Tous les après-midi, je tiens cette classe, qui m'intéresse beaucoup, et où j'ai le plaisir de voir se joindre à mes écoliers une aimable petite Chinoise que nous avons prise avec nous. Depuis un mois, j'ai en outre passé une partie de mes mati-

nées à m'entretenir avec une femme âgée, qui a pour mari un membre de notre Eglise, venu à Chefou, de près de vingt lieues, dans le seul but d'y être à portée d'entendre l'Evangile. C'est la première Chinoise en qui j'aie trouvé une véritable soif de connaissance; aussi croyons-nous que le Saint-Esprit est à l'œuvre dans son cœur et que bientôt elle fera partie du petit troupeau que le Seigneur s'est assemblé dans ce lieu.

« Dès que Miss Dowling, qui doit m'être associée, sera arrivée, nous pourrons reprendre ensemble le cours de ces visites momentanément suspendues. A deux, nous serons plus hardies, car c'est, je vous assure, une rude tâche que d'aller seule frapper à la porte de ces maisons si peu hospitalières, tandis que les chiens aboient avec fureur, et que les groupes de passants, arrêtés ou attirés par le bruit, jettent sur l'étrangère des regards peu bienveillants, si ce n'est indiscrets ou menaçants.

« Outre ce genre de travaux, auxquels, malgré tous les obstacles, nous espérons que Dieu nous donnera la force de nous dévouer, nous concourrons à l'évangélisation des femmes en ouvrant une école de petites filles, pour laquelle je demande à notre Société les ressources nécessaires. Les femmes de cette province sont d'une ignorance vraiment crasse et d'un caractère souvent peu respectable. Que Dieu nous accorde de pouvoir contribuer au relèvement de quelques-unes d'entre elles, en leur apprenant à aimer le Sauveur qui s'est donné pour elles comme pour nous. C'est par des circonstances toutes providentielles que, M. Corbett et moi, nous avons été amenés dans ce champ de travail. Mon mari n'est pas resté sans encouragements, et malgré toutes les difficultés de la tâche, notre confiance dans le Seigneur demeure aussi ferme que jamais. »

On n'apprendra pas sans intérêt, à la suite de cette communication, que les élèves d'une école du dimanche de New-

York, touchés du désir de contribuer à la réalisation des plans de Mme Corbett, ont fourni les fonds nécessaires pour l'ouverture d'une école de filles à Chefou.



PAYS BIRMAN.

UNE STATION MISSIONNAIRE ABANDONNÉE.

Il y a huit ou dix ans que les missionnaires baptistes américains du Birman durent abandonner une œuvre commencée, depuis une trentaine d'années, à Akyab, une des îles du fleuve Arracan, qui, comme l'on sait, donne son nom à une partie du pays. Cette mesure, commandée par des circonstances impérieuses et prise surtout en vue d'une extension plus rapide de l'œuvre générale dans les contrées avoisinantes, n'avait pas été réalisée sans douleur. Après le départ de la mission, la plupart des indigènes, d'ailleurs peu nombreux, qui s'étaient ralliés à elle avaient bien trouvé le moyen de se rattacher à d'autres groupes chrétiens, mais on savait qu'il en était resté quelques-uns, et l'on se demandait avec tristesse ce que pouvaient être devenues ces âmes perdues au sein d'une population toute païenne.

Sous l'impression de ces souvenirs, deux missionnaires de la même Société, les révérends MM. Stevens et Harris, ont dernièrement visité Akyab, et le premier a raconté dans une lettre touchante quelques-uns des incidents de ce voyage.

La première chose qui frappa les regards des voyageurs, à quelques pas de l'endroit où ils avaient débarqué, fut l'ancien cimetière chrétien, qu'aucun mur ne protégeait, mais que la main des indigènes avait cependant respecté. Là, quelques tombes attirèrent plus particulièrement leur attention : c'étaient celles de deux missionnaires et des femmes de deux autres, tous morts à la fleur de l'âge, mais à la foi

desquels de courtes inscriptions rendaient témoignage. Tous, en expirant sur une terre étrangère, avaient eu la pleine assurance qu'ils allaient jouir d'une paix parfaite auprès du Maître au service duquel ils avaient consacré leur courte vie. Autour de ces pierres tumulaires, qu'ombrageaient les rameaux d'un banyan séculaire, plusieurs petits monticules, recouverts d'un gazon flétri, indiquaient les endroits où reposaient les restes des autres membres de l'Eglise. « Spectacle triste à contempler, dit M. Stevens, mais non sans consolation pourtant ! N'en est-ce pas une pour le chrétien de penser que ces morts, arrachés aux ténèbres du paganisme, s'étaient eux aussi, grâce à la présence du christianisme, endormis dans l'espoir d'une glorieuse résurrection? »

Les anciens bâtiments et la chapelle de la mission, situés un peu plus loin, avaient passé dans les mains de quelques résidents anglais qui les ont maintenus en bon état, et près de là une école, fondée par le gouvernement, montre qu'après le départ des missionnaires tout élément d'instruction n'a pas disparu de la localité.

Mais ce que les deux missionnaires baptistes désiraient surtout, c'était de se mettre en rapport avec quelques membres de l'ancienne communauté, qu'ils savaient être encore sur les lieux et qu'on leur avait dépeints comme étant restés fidèlement attachés à leurs convictions. Et ce plaisir ne leur fut pas refusé. Laissons parler M. Stevens :

« Le premier de ces intéressants représentants de notre ancienne Eglise que nous pûmes voir fut une femme âgée, nommée Mai Hnoung. Elle demeurait à quelque distance de la ville, dans une très humble chaumière. Elle nous parut peu instruite, mais les larmes qu'elle répandit, en nous disant avec quelle ardeur elle avait prié pour le retour des missionnaires et en nous racontant quels obstacles l'avaient empêchée d'aller se rattacher à l'Eglise de Rangoun, nous émurent profondément. Cette impression justifierait à elle

seule l'espace que je consacre dans mon rapport à cette partie de notre voyage dans l'Arracan.

« Pendant quelques années, nous dit Mai Hnoung, elle avait pu, chaque dimanche, s'unir à deux ou trois disciples pour adorer avec eux le Dieu de l'Evangile; mais la maladie et les infirmités de la vieillesse l'avaient rendue incapable de se rendre au lieu habituel de ces réunions. Autant que je puis croire, elle avait été baptisée par le révérend Comstock, et ses larmes redoublèrent quand je lui appris qu'un fils de ce missionnaire, le capitaine Comstock, qu'elle avait connu enfant, avait perdu la vie sur un champ de bataille de notre patrie. Dès notre arrivée auprès de cette humble sœur en la foi, plusieurs personnes du voisinage, hommes, femmes et enfants, attirées par la curiosité, s'étaient groupées autour de nous. Lorsque le moment de nous séparer fut venu, nous fléchîmes le genou pour implorer sur notre sœur la bénédiction de Celui qui l'avait appelée à la foi et rendue capable d'y persévérer. Quand nous nous relevâmes, elle nous serra affectueusement les mains, en nous demandant instamment de continuer à prier pour elle, parce qu'elle était bien résolue à confesser le nom de Jésus-Christ jusqu'à sa dernière heure.

« Une autre femme, nommée Mah Krab-Zau, et plus vieille encore que la précédente, fut l'objet de notre seconde visite. Elle avait été baptisée plus de cinquante ans auparavant à à Chittagong, à l'âge d'au moins vingt-cinq ans, de sorte qu'elle était à peu près octogénaire. Dans un entretien rempli de choses intéressantes, elle nous cita les noms d'une douzaine de missionnaires qu'elle avait connus, soit à Chittagong, soit dans l'Arracan, et nous assura, elle aussi, qu'elle resterait attachée au Seigneur jusqu'à son dernier soupir. Avec elle aussi, je pus invoquer la bénédiction du Seigneur, en présence d'un assez bon nombre d'Arracanais, venus pour entendre ce que les étrangers blancs pouvaient avoir à dire à leur vieille compatriote. Il paraît que celle-ci se joint chaque dimanche à un autre vieillard, dont je vais parler,

pour adorer et prier le Dieu que les missionnaires lui ont appris à connaître.

« Au sortir de là, l'Arracanais qui nous servait de guide nous conduisit dans une rue étroite, bordée de chaque côté de huttes en bambous entrelacés. Il nous fit ensuite traverser un verger planté d'arbres de béthel et un pont formé de deux troncs d'arbres, puis il nous ouvrit la porte d'une cabane de meilleure apparence que les autres, mais à laquelle on n'arrivait pourtant qu'au moyen d'un autre tronc d'arbre jeté en guise d'escalier, avec de profondes entailles pour servir de marches. Une fois là, il nous fit asseoir sur des chaises assez commodes, et au bout de quelques instants, un vieillard, courbé par l'âge, mais que nous vîmes monter d'un pas encore ferme le rustique escalier que j'ai décrit, parut devant nous, et s'empressa de nous tendre cordialement la main. C'était Oo Khalah Bray, le père de notre guide, qui lui-même a pour nom Moung Yakoke (Jacob). Oo Khalah nous dit avoir été baptisé, plus de cinquante ans auparavant, par un M. Debryn que le célèbre Carey avait envoyé à Chittagong. Après son admission dans l'Eglise, il s'était rendu à Sérampore et y avait, pendant un an, reçu l'instruction des missionnaires. Quoique son âge dépasse aujourd'hui quatre-vingt-cinq ans, il jouit du plein usage de ses facultés intellectuelles, et, malgré les imperfections de ma prononciation de la langue birmane, il parut ne pas perdre une syllabe des paroles que je lui adressai. Sa vue est également conservée, au point qu'il lit sans effort les Livres saints, dont je vis quelques portions ouvertes sur un vieux bureau qui, me dit-il, avait appartenu jadis au révérend Ingalls, de regrettable mémoire. Comme j'examinais ces livres, il me fit remarquer qu'ils étaient bien usés, que des feuilles y manquaient, et il me pria de lui envoyer, à mon retour chez moi, une Bible tout entière, en même temps, si la chose était possible, qu'un nouveau livre de Cantiques, parce que le sien s'était égaré ou lui avait été volé. La conversation de ce vieillard respirait un esprit véritablement évan-

gélique; mais ce qui me fit mieux apprécier encore sa piété, ce fut la prière que, sur ma demande, il fit monter vers le ciel en faveur de M. Harris, de moi et de la cause à laquelle nous sommes consacrés. Impossible de ne pas sentir, en l'écoutant, que cet homme avait été vraiment enseigné du Saint-Esprit. C'était la prière d'un enfant de Dieu avancé dans les voies du salut, et jamais, depuis mon départ d'Amérique, rien ne m'avait rappelé, d'une manière plus douce, la prière qu'avait faite avec moi, dans mon Eglise natale, un des chétiens les plus pieux et les plus vénérés que j'aie connus, notre excellent diacre Philipps.

« Le fils du digne vieillard, Moung Yakoke, nous avoua que sa femme et sa famille l'avaient forcé à ne plus faire une profession ouverte de christianisme, mais il ajouta qu'il n'adorait pas les idoles et que Jésus seul était encore l'objet de son culte.

« En voilà assez, trop peut-être, sur ce mélancolique épisode de notre voyage à travers l'Arracan. Il n'y a plus là que des débris, mais qu'ils sont intéressants encore ! Et qui osera dire qu'une œuvre qui a laissé derrière elle de tels fruits ait été une œuvre vaine, ou qu'il faille renoncer à l'espoir de la voir renaître un jour? »

LES KARENS DU BASSEIN.

Puisque nous sommes dans ces parages, disons un mot de la situation de la mission baptiste américaine parmi les Karens de la province de Bassein, au sud de l'Arracan. Les derniers rapports sur cette œuvre annoncent une continuité de succès remarquables. En 1865, le nombre des baptêmes ne s'est pas élevé à moins de 395, c'est-à-dire à presque le double de ce qu'il avait été l'année précédente. Sur ce chiffre, 300 néophytes environ appartenaient à la tribu des Sgaus, qui est la plus nombreuse, 50 à celle des Pwoo et une trentaine à la population birmane. — Dans une

grande réunion des associations chrétiennes indigènes du pays, qui dura quatre jours, la plupart des villages avaient envoyé des délégués. Presque tous les pasteurs ou prédicateurs natifs étaient présents, et la part qu'y prirent plusieurs d'entre eux, dit le rapport, aurait fait honneur au pastorat de telles de nos Eglises d'Amérique qu'on regarde comme les mieux constituées et les plus vivantes. Il est vrai que cette assemblée générale était la vingt-troisième.

On évalue à 1,300 environ le chiffre des Karens du Bassein qui ont droit à porter le nom de « gens du livre blanc, » donné par les indigènes à ceux qui font profession d'obéir à Christ. Il faut y ajouter une centaine de Birmans, dont soixante au moins sont membres effectifs et zélés de l'Eglise.



ILES SANDWICH.

TÉMOIGNAGES RENDUS AUX ÉGLISES CHRÉTIENNES DE CE PAYS.

Les îles Sandwich sont citées souvent, et à bon droit, pour montrer ce que le christianisme peut faire des pays qu'il arrache aux ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Avec les lumières de la foi, l'Évangile leur a procuré les bienfaits de la civilisation, des institutions libérales, un système d'éducation bien entendu, des mœurs où tout sans doute n'est pas à louer, mais infiniment supérieures cependant à celles des nations payennes. Il leur a fait prendre place, en un mot, parmi les peuples dont on tient compte et qu'à plus d'un égard on peut citer en modèle.

A la suite d'une visite qu'il a récemment faite dans ces îles, un officier supérieur de la marine des États-Unis, l'amiral Pearson, a écrit à l'un des pasteurs des Sandwich une lettre dont on ne lira pas sans plaisir quelques passages. Le pas-

teur dont il s'agit, est le révérend M. Coan, l'un des missionnaires du Hilo.

« Ce que j'ai observé à Hilo, dit l'amiral, m'a très fort intéressé, et j'ai vu dans votre église, si bien remplie le jour où je la visitai, quels remarquables progrès les indigènes ont faits soit dans leur langue, soit dans la nôtre. J'ai été singulièrement frappé de l'attention vraiment chrétienne et de la parfaite convenance avec lesquelles les membres de cette nombreuse congrégation écoutaient vos excellentes exhortations. Les signes d'affection fraternelle qu'ils prodiguaient à un pasteur depuis longtemps vénéré, faisaient plaisir à voir et m'ont montré, de plus, tout ce que quarante ans de bons soins, prodigués à ce peuple, ont produit en lui de reconnaissance et d'attachement. De fait, j'ai eu le bonheur de rencontrer, soit à Hilo, soit à Honolulu, beaucoup de natifs dont l'intelligence, les sentiments et les manières feraient honneur à la bonne société des pays les plus avancés dans les voies de la civilisation. Je suis fier de pouvoir penser que c'est à nos missionnaires et à nos instituteurs que la nation est redevable de cet heureux état de choses. »

Cette lettre honore tout à la fois le marin qui l'a écrite, le pasteur qui l'a reçue et le peuple dont elle constate les progrès. Faisons-la suivre de quelques détails empruntés à la correspondance d'un autre missionnaire de Hilo, le révérend docteur Wetmore.

Rendant compte de diverses réunions en faveur de l'œuvre missionnaire et en vue de la construction de plusieurs chapelles, le docteur rend hommage à la libéralité des chrétiens de l'île.

« Ces réunions, dit-il, avaient attiré beaucoup de monde, et quoique ces gens puissent être classés parmi les pauvres de la terre, on doit dire qu'ils ont donné largement de leur pauvreté. J'ose affirmer qu'après avoir fait leur offrande, il ne restait pas à beaucoup d'entre eux, soit dans leurs bourses, soit au logis, une somme égale à ce qu'ils avaient

gaiement déposé sur l'autel de la piété. Si les membres de nos Eglises d'Amérique contribuaient dans la même proportion pour les mêmes objets, je suis convaincu que notre Société de missions (le Conseil américain) recevrait amplement, et peut-être au delà, le million de dollars qu'on demandait pour elle dans sa dernière assemblée générale.

« Sous ce rapport, un merveilleux changement s'est accompli dans les Eglises de cette île, depuis que je l'habite, c'est-à-dire depuis dix-sept ans. A mon arrivée, elles ne donnaient par an pour la construction des édifices religieux qu'environ huit cents dollars, qu'on dépensait, plus ou moins utilement, à élever de misérables bâtiments frêles et mesquins, tandis que, l'année dernière, elles ont donné près de quatre mille dollars (plus de 20,000 francs), au moyen desquels on a pu bâtir plusieurs grandes chapelles, solides et convenablement meublées, — sans compter au delà de 350 dollars pour l'entretien de ceux de leurs membres qui se sont consacrés à l'évangélisation des districts les plus reculés de l'île.

« Les réunions mensuelles en faveur des missions sont trés-régulièrement fréquentées, et l'on y prie avec ferveur pour les nations encore privées des bienfaits de la foi au Sauveur. Ceux des assistants qui ont eux-mêmes été païens se distinguent surtout par la ferveur de leurs supplications. Je me suis souvent senti remué jusqu'au fond de l'âme par celles qui sortaient de la bouche d'un de nos excellents diacres (aujourd'hui recueilli dans le royaume de la gloire, j'en ai la ferme conviction). La forme de ses prières était naïve. Il nommait l'une après l'autre, d'une manière parfois étrange, toutes les nations encore païennes dont il avait entendu parler, y compris les incrédules et les gens sans religion de nos grandes cités américaines ; mais quelle vivacité de sentiment ! quelles saintes aspirations ! quelle soif d'exaucement et combien de telles requêtes devaient paraître acceptables à ce Dieu qui ne regarde pas, comme nous le faisons trop

souvent, à ce qui est de pure forme ou de simple convenance! » Ces gens savent décidément prier. Qu'on prie aussi pour eux partout où l'on croit à l'efficacité de la prière!



FRANCE.

RÉUNION MISSIONNAIRE DANS UNE ÉGLISE DE MONTBÉLIARD.

L'œuvre missionnaire compte dans nos Églises de Montbéliard un grand nombre d'amis dévoués. Un journal de la contrée, l'*Ami chrétien des familles,* rendait dernièrement compte d'une belle réunion, tenue en faveur des missions, le 17 juin dernier, dans le temple d'Hérimoncourt. Une lettre de M. Casalis, relative à la mission française du Lessouto, y fut lue, et deux des pasteurs présents, MM. Fillion, de Seloncourt, et Cuvier, de Beaumont, y prononçèrent des discours écoutés avec un vif intérêt, et dont l'*Ami chrétien* a donné la substance. Le premier était un résumé historique des missions protestantes; le second roulait sur le devoir de s'en occuper sérieusement. On nous saura gré de reproduire ici quelques passages de ce dernier.

Après avoir rappelé que le point de départ de l'œuvre des missions est dans cette parole : « Dieu a tellement aimé le « monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque « croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle « (Jean III, 16), » l'orateur a montré que la foi produit le missionnaire; puis continuant :

« S'il faut de la foi dans les missionnaires qui sont envoyés, a-t-il dit, il en faut aussi de la part de l'Eglise qui les envoie. Une Eglise morte ou indifférente, ou qui ne professe que la morale, quand ce serait la plus excellente de toutes, ne peut rien donner, ni rien faire pour le salut du monde; elle n'a pas de missions, elle n'envoie pas de mission-

naires. Mais une Eglise vivante, une Eglise qui croit, qui aime et qui prie, a charge d'âmes dans le monde. Fleuve ou ruisseau, sa vie se répand au dehors : elle prie pour l'avancement du règne de Dieu ; et pour cette œuvre sainte, elle donne de ses biens temporels, elle donne de ses enfants. Car si toute œuvre chrétienne demande des hommes qui la poursuivent, l'œuvre des missions est, de toutes, celle qui en exige le plus, et des mieux qualifiés. Il faut des hommes de foi, courageux et dévoués, qui, le regard fixé sur le Chef et le Consommateur de la foi, soient prêts à faire pour Jésus-Christ le sacrifice de leur vie..... »

Ces hommes de foi n'ont pas manqué à l'œuvre. L'orateur l'a montré par divers exemples, notamment par celui de nos missionnaires du Lessouto, et par celui du « courageux Frédoux, martyr de son zèle et de son dévouement pour son Eglise. » Les missions ont souvent à passer par l'épreuve, qui est pour elles comme le baptême du feu, mais cela même accroît leur droit à être aimées et secourues.

« En présence de cette grande et belle œuvre des missions évangéliques, en présence de leurs épreuves et de leurs besoins, nous devons tous, enfants de l'Eglise de Christ, comprendre notre responsabilité et sentir croître pour elle nos sympathies et notre zèle. N'oublions pas qu'à chaque minute une âme s'en va dans l'éternité ; et combien qui meurent sans espérance ! N'oublions pas que, tandis que nous jouissons des douceurs d'une vie relativement facile et agréable, nos frères sont à la brêche pour Jésus-Christ ; ils souffrent, travaillent et donnent leur vie pour le salut des païens ! N'oublions pas que Dieu nous a aimés et nous a donné son Fils et, par son Fils, la vie éternelle, et que, si nous avons accepté le don de son amour, si nous aimons Jésus-Christ et nos frères, qui sont ses frères, nous devons aussi donner et nous donner pour eux.

« Donner et prier pour le salut des âmes, voilà le devoir des chrétiens ; donner, pour mieux prier ; prier, pour mieux

donner, voilà notre devoir à tous, à l'exemple de ce pieux nègre qui, invité dans une réunion pour le règne de Dieu à terminer par la prière, commença par déposer son offrande pour les missions, en disant : « Donner d'abord, prier ensuite; on prie beaucoup mieux quand on a donné. » Oui, priez en particulier, priez dans votre culte domestique pour nos chers missionnaires et pour les malheureux païens, et donnez pour l'œuvre excellente des missions. Jeunes filles, femmes chrétiennes, travaillez pour elle; faites des dons en nature, si vous le voulez; organisez dans vos familles la collecte du Sou missionnaire; tous peuvent y prendre part, jeunes et vieux; tous peuvent ambitionner le privilége de donner pour le règne de Jésus; prélevez, chaque dimanche, sur votre gain de la semaine le sacrifice de la charité; prélevez sur votre superflu, nous ne vous demandons pas votre nécessaire. Dieu seul peut inspirer le dévouement de la veuve de l'Evangile. Nous avons entendu parler d'une femme pauvre, d'une journalière qui, assistant à Genève à une assemblée de missions, et impressionnée par les récits qu'elle venait d'entendre, se demandait avec hésitation ce qu'elle donnerait pour les païens. Elle roulait entre ses doigts deux pièces d'argent, une petite et une grosse. Laquelle des deux sacrifiera-t-elle? La petite, c'est trop peu ; la grosse c'est beaucoup. Arrivée auprès du tronc, son hésitation cesse; elle y vide sa bourse tout entière en disant : « Ah ! tant pis ! je ne puis autrement ! »

« Mais si, dans ce monde, il faut, hélas! de l'argent, même pour l'œuvre du règne de Dieu, il faut aussi, il faut surtout des hommes. Sans doute, avant tout, c'est à Dieu même, à l'Auteur de tout don parfait, qu'il faut demander des hommes de foi, des serviteurs fidèles et puissants pour l'Eglise et pour les missions; mais c'est à vous aussi, mères chrétiennes que nous dirons : consacrez de bonne heure par la prière vos enfants au service de Jésus-Christ; c'est à vous, jeunes gens, que nous dirons : que faites-vous? qu'avec-vous fait

pour Jésus-Christ? enrôlez-vous sous ses drapeaux; allez faire la guerre à l'idolatrie et au péché ; allez combattre, non pour tuer, mais pour sauver des hommes. Allez, le Sauveur, le Maître vous appelle; une couronne incorruptible vous est réservée.

« En terminant, laissez-moi, frères, vous montrer comment on répond aux appels de Dieu. Dans une ville d'Allemagne, on venait de tenir une grande assemblée de missions, et, sous l'impression des choses sérieuses et intéressantes qui avaient été dites, on faisait la collecte. Un jeune homme était visiblement ému et en proie à une vive agitation. Des larmes brûlantes sillonnaient ses joues, lorsqu'un collecteur se présente devant lui. A cette vue, il se recueille et dit au collecteur : « Je n'ai ni or, ni argent; mais si vous voulez baisser votre plateau, je m'y mettrai moi-même. » — Il est inutile d'ajouter que ce jeune homme devint missionnaire.

« Seigneur! parle dans les cœurs, et que tes serviteurs t'écoutent! Seigneur, envoie beaucoup d'ouvriers fidèles dans ta moisson. Amen. »

VARIÉTÉS

UNE FAMINE DANS L'INDE.

Nous avons trop souvent à conduire nos lecteurs dans l'Inde, pour qu'ils puissent lire sans un douloureux intérêt les affreux détails que les journaux et les correspondances de ce pays donnent sur les souffrances de plusieurs millions de ses habitants.

L'immense province connue sous le nom de l'Orissa, com-

prenant toute la côte orientale, depuis le Bengale jusqu'auprès de Madras, était restée depuis deux ans sans pluie. Il en est résulté que toutes les récoltes, notamment celle du riz, qui est à peu près l'unique nourriture de l'Indou pauvre, ont manqué, et que, depuis près d'un an, de longs cris de détresse, répétés par les missionnaires et par tous les voyageurs, annoncent que la faim y compte ses victimes par dizaines et par centaines de milliers. Des calculs officiels établissent que dans un canton des mieux habités et des plus connus, le nombre des morts s'est élevé à 15,000 environ dans l'espace de six semaines. Que doit-ce être dans les régions plus reculées, mais non moins peuplées, où l'administration n'a pu prendre aucune mesure pour prévenir ou arrêter la grandeur du mal? « Dans ce pauvre pays, écrivait dernièrement un résident anglais, des créatures humaines meurent en ce moment comme des mouches, avec cette différence, hélas! que leurs souffrances mettent plus de temps à les tuer. »

Les grandes villes, notamment Calcutta et Madras, sont encombrées de misérables, qui s'y sont réfugiés dans l'espoir d'y recevoir de quoi les empêcher de mourir d'inanition. Un journal de Calcutta n'évalue pas à moins de 20,000 le chiffre de ceux qu'il faut nourrir ainsi chaque jour, sans qu'il soit possible de prévoir quand cessesa cette misère. Des souscriptions, ouvertes parmi les résidents anglais et les riches Indous, ont produit des sommes considérables et le gouvernement a dépensé en secours des millions mis en réserve pour des cas de ce genre; mais, en présence de la grandeur du mal, ces ressources sont insuffisantes, et on s'accorde à dire que le désespoir et une indicible stupeur règnent partout où se fait sentir le fléau.

Un voyageur écrit que dans l'espace d'un demi-mille de chemin (moins d'un kilomètre), il a vu vingt-deux corps morts, dont plusieurs étaient déjà déchirés par les chacals et les vautours.

« Ailleurs, dit-il, deux corps sont étendus sous un arbre;

l'un est inanimé et rongé à demi par les chacals. Ces animaux de proie semblent guetter le second Indou, dont la vie n'est pas encore éteinte. Ce mourant est si fort exténué par la faim que sa peau ressemble à une mince pellicule de caoutchouc tendue sur des os; il voit les chacals s'approcher de lui après avoir dévoré son compagnon, et il n'a pas la force de les chasser. » — Un peu plus loin, le voyageur voit, au bord de la route, une femme étendue. C'est une mère; raide et refroidie, elle soutient encore à son sein, de son bras glacé, un enfant expirant qui cherche sa nourriture. Le pauvre petit respirait encore, mais il cessa de vivre au moment où on le sépara de sa mère.

« Il y a des villages entiers qui sont réduits à l'état de solitudes. Aussitôt que la famine y sévit dans toute sa rigueur, les hommes forts, les travailleurs, les pères de famille, en général très attachés pourtant à leurs femmes et à leurs enfants, s'enfuient et se dispersent, se servant de leurs dernières forces pour atteindre l'endroit où ils espèrent trouver quelques aliments. Alors, les créatures les plus débiles, femmes, enfants, vieillards, abandonnés, sans secours humain, sans espérance possible, s'affaiblissent d'heure en heure et meurent lentement, en proie à toutes les tortures de la faim. »

Au milieu de ces scènes horribles, il se produit cependant des faits qui montrent que des sentiments plus nobles et surtout celui de l'amour maternel et de l'amour filial vivent encore dans les cœurs indous. On a vu plusieurs mères, à demi mortes de faim, se priver des pauvres aliments dont elles pouvaient disposer ou qu'on leur offrait, pour les laisser dévorer par leurs enfants. Mais l'exemple donné par une jeune fille est plus émouvant encore.

« Dans un village, raconte un des Européens qui se sont occupés à soulager ces misères, nous trouvâmes, couchées sous un arbre, une mère et sa fille. Tant qu'elles avaient eu des forces, elles avaient erré çà et là, cherchant des haies sauvages, des grenouilles, des lézards pour se nourrir, jus-

qu'à ce que, à bout de forces, elles se fussent étendues pour mourir sous cet arbre. La mère était la plus faible ; la petite se soulevait encore. Nous mîmes devant elles un grand plat de riz, et quoique à cette apparition les yeux noirs de l'enfant brillassent d'une vive expression de joie et de désir, nous la vîmes avec attendrissement remplir de riz ses deux petites mains grêles, les porter à la bouche de sa mère, faire manger celle-ci, et recommencer encore jusqu'à ce que plus de a moitié du plat eût disparu. »

Il serait sans doute bien superflu de dire que, parmi les hommes bienfaisants qui se sont dévoués à la tâche de porter des consolations et des secours à ces populations si cruellement décimées, les missionnaires établis dans la contrée et leurs familles ont été des premiers à montrer leur foi par leurs œuvres. Ils n'y ont épargné ni les ressources, malheureusement très restreintes, qu'ils possédaient, ni leur temps, ni leurs forces. Ils ont donné de leur nécessaire; on les a vus faire des distributions de vivres, recueillir des affamés dans leurs maisons, et leurs orphelinats regorgent de pauvres enfants dont les parents ont succombé dans les agonies du besoin. Mais, eux aussi en sont réduits à déplorer l'insignifiance comparative de ces secours, et les cris de compassion qu'ils jettent sont navrants. Espérons que, du moins, ils auront pu, dans plus d'un cas, faire tourner à l'avancement du règne de Christ les misères qu'ils ont eues sous les yeux, et la part qu'il leur a été donné de prendre aux efforts tentés pour les soulager.



CHINE.

UNE ANCIENNE COLONIE JUIVE.

Un des missionnaires protestants établis à Pékin, le Dr Martin, a pu, dernièrement, parcourir plusieurs provinces

de *l'Empire du Milieu*, sans rencontrer nulle part d'obstacles sérieux, soit de la part des autorités, soit de la part des populations. Ses observations, durant ce long voyage, ajoutent de précieux renseignements à ceux que l'on avait sur l'intérieur, encore si peu connu, de cet immense pays. Le lecteur en jugera par ce que le Dr Martin raconte d'une ancienne colonie juive, qu'il a rencontrée, en se rendant par terre de Pékin à Schanghaï, dans une localité nommée Honan, province de Caï-Fong-Fou.

Cette colonie paraît être en pleine voie de décadence. Bien qu'elle ait conservé quelques exemplaires de la loi de Moïse (Thorah) écrite sur des rouleaux de parchemin, ses membres n'ont aucune connaissance de la langue primitive de leurs pères. Sa langue et ses mœurs se confondent chaque jour davantage avec celles du milieu qui l'environne, et tout semble annoncer que l'espace d'une génération suffira pour que la colonie cesse d'exister comme société distincte.

En y comprenant les femmes et les enfants, l'établissement ne compte plus que de 3 à 400 individus. Leur rabbin, mort il y a cinquante ou soixante ans, n'a pas été remplacé, et depuis lors le rite de la circoncision a cessé d'être pratiqué.

Ces gens sont très pauvres. Il y a six ans, pendant la grande révolte qui a si profondément remué la province, ils ont démoli leur synagogue, qui du reste tombait en ruines, et en ont vendu les matériaux pour acheter des vivres. Tout ce qui en reste est une tablette de pierre, sur laquelle sont inscrits quelques faits de leur histoire.

Les exemplaires de la loi qu'ils ont conservés sont des rouleaux de parchemin, couverts de caractères hébreux que personne ne sait plus lire. Ils parlent la langue des Chinois, dont ils ont adopté les coutumes et la manière de vivre. Ils sont en outre sur le point d'être absorbés par les Mahométans de la ville, qui les ont longtemps opprimés et qui ont utilisé pour une de leurs mosquées la pierre placée précédemment au-dessus de la grande porte de la synagogue.

La pierre commémorative mentionnée plus haut porte que ces Juifs, au nombre de 70 familles, étaient venus en Chine par l'Inde, en apportant à l'empereur un présent de coton, et qu'ils s'étaient établis dans le Caï-Fong-Fou, sous l'une des deux dynasties Hien (environ 200 ans avant ou après Jésus-Christ).

Ils paraissent avoir correspondu, depuis, avec des Juifs établis à Hankow et à Ningpo, et qu'on dit être sortis aussi de ces 70 familles de colons.

NOUVELLES RÉCENTES

ABYSSINIE.

On s'était trop hâté d'applaudir à la délivrance des pieux missionnaires, MM. Stern et Rosenthal, qui, depuis deux ans, languissaient chargés de fers et abreuvés d'outrages, dans les forteresses du despote abyssinien. Cédant en apparence aux demandes de l'envoyé d'Angleterre, M. Rassam, le roi Théodore avait bien, en effet, promis de rendre la liberté à ces captifs ainsi qu'au consul anglais, M. Cameron et à tous les autres prisonniers européens. On a même pu voir, par une lettre de M. Stern, publiée dans notre numéro d'août dernier, que ces promesses avaient reçu un commencement d'exécution. Mais, depuis lors, de fâcheuses nouvelles sont arrivées. Par suite de circonstances sur la nature desquelles on ne sait rien de certain, il paraît que les bonnes dispositions du roi ont fait place à de nouvelles fureurs, et qu'il a, non-seulement fait réintégrer dans ses forteresses les prisonniers un instant relâchés, mais encore usé de la même rigueur envers tous les sujets anglais qui se

trouvaient dans ses Etats, et peut être envers M. Rassam lui-même. Le bruit a même couru, à tort, espérons-le, qu'exaspéré par l'insuccès d'une de ses entreprises militaires, il avait envoyé à Gondar l'ordre de décapiter tous les Anglais ainsi détenus, à l'exception des femmes et des enfants.

Quoi qu'il en soit, ces nouvelles, arrivées en Angleterre, y ont produit la sensation la plus douloureuse ; le gouvernement s'en est occupé d'urgence, et l'on annonce qu'il va tenter de nouvelles démarches en faveur des prisonniers. Un des missionnaires allemands que la colère du monarque abyssinien avait épargnés, M. Flad, était venu en Angleterre pour y plaider la cause de ses amis, Il va repartir pour l'Abyssinie, chargé d'une lettre de la reine Victoria qui demande formellement au roi la liberté de ses victimes. En même temps que lui, partira un envoyé du gouvernement, le colonel Merewether, avec de riches présents destinés au monarque noir ; mais le colonel s'arrêtera à Massowa, pour y attendre le résultat des démarches de M. Flad, prêt à remettre les présents si le roi cède, ou à lui adresser d'énergiques remontrances s'il refuse. Il y a lieu d'espérer que, s'il en est temps encore, ce plan réussira et quel chrétien ne demanderait à Dieu d'en assurer le succès ?

LA BIBLE EN ALGÉRIE.

M. le pasteur Siegfried, qui a longtemps habité le nord de l'Afrique, a bien voulu nous communiquer les renseignements qu'on va lire.

« Les Arabes donnent aux chrétiens en général le nom de Roumis, et aux protestants le surnom plus significatif de Béni-Ketab (fils du livre).

« Rien n'interdit aux musulmans la lecture de la Bible; ce livre leur est recommandé comme sacré par le Coran. L'incroyable ignorance des peuples du midi et la corruption morale des partisans de la polygamie sont les principaux obsta-

cles qui entravent la dissémination de la Bible dans la patrie de Tertullien et de saint Augustin.

« Les Arabes divisent nos Ecritures saintes en trois parties, la Thaourat (loi), le Zabour (psaumes) et l'Eudjil (Evangile). Leurs savants reconnaissent que la traduction publiée par la Société biblique de Londres, est conforme au texte comme au génie de la langue arabe.

« Nous avons vu des indigènes acheter avec empressement les beaux exemplaires du Nouveau Testament répandus par les pasteurs algériens. Un caïd (chef) acceptait avec reconnaissance une Bible arabe, en promettant de la déposer dans son caravansérail. Un taleb (instituteur), trop pauvre pour acquérir une Bible, venait, chaque jour de marché, dans le magasin d'un libraire protestant et empruntait le saint Livre, pour en lire quelques chapitres en présence de ses compagnons attentifs. On peut espérer que la multiplication des écoles arabes-françaises préparera à l'Evangile de nouveaux triomphes dans ce pays plein d'avenir.

DANEMARK.

En juin dernier, la Société danoise des missions évangéliques a eu son assemblée générale à Kolding, sur les frontières du Sleswig, de sorte que les chrétiens de ce dernier pays ont pu se réunir à leurs frères du Danemark. L'affluence était considérable. On a pris le plus vif intérêt aux rapports, aux discours et aux pieux exercices de la fête. L'œuvre des missions n'a cependant pas encore acquis en Danemark, la popularité dont elle jouit en Suède et en Norvège. Mais elle tend à grandir. Ses recettes de l'année s'étaient élevées à environ 20,000 fr. Parmi les noms des orateurs, nous avons remarqué ceux de M. le pasteur Frimoth, de Copenhague, du docteur Kalkar, de M. Hammerich professeur de théologie à l'université de Copenhague et de M. Vahl d'Aarhums. Un

missionnaire, danois d'origine, M. Grinning, employé dans l'Inde par une Société américaine, s'y est aussi fait entendre.

La Société danoise a fourni un certain nombre de missionnaires à d'autres institutions; mais elle n'a encore fondé et n'entretient qu'un poste, celui de Béthanie, à Putabankam, (sud de l'Inde). Le missionnaire qui la dirige, M. Ochs, est un homme de zèle et de dévouement; il a une congrégation déjà nombreuse, et il a pu fonder un orphelinat qui compte une quarantaine d'élèves. Deux jeunes gens, sortis de l'université de Copenhague, sont allés le rejoindre à la fin de l'année dernière, et un troisième se dispose à suivre leur exemple, C'est dire assez qu'on espère voir la mission se développer et s'affermir.

Depuis trois ans, il s'est formé en Danemark une autre Société, qui a pour but spécial la conversion des Mahométans. Elle va faire partir un missionnaire pour l'Orient, avec le concours de la Société anglaise qui s'occupe spécialement du même objet.

ALLEMAGNE.

Il existe dans le duché de Hesse un petit village nommé Balhorn, dont le pasteur, M. Saul, juif de naissance, a trouvé en Jésus l'espérance d'Israël et le salut de sa propre âme. Son cœur est plein d'amour pour l'ancien peuple de Dieu, et, grâce à son influence, le village entier est devenu une Société missionnaire, à tel point que tous les habitants prennent aujourd'hui un intérêt cordial et personnel à la conversion des Juifs. Les villes et les villages des environs ont été si profondément remués par ce qui se passe à Balhorn, que des milliers de personnes prient et travaillent actuellement pour Israël. — (L'*Union*).

PERSE.

Les établissements fondés à Oroumiah par les missionnaires américains ont reçu, en août dernier, une visite dont l'effet paraît avoir été excellent. C'est celle d'un membre de la famille royale de Perse, le prince Ahmed Meerza, oncle du Schah régnant, et depuis quelque temps gouverneur de la province d'Oroumiah.

Arrivé dans le pays avec des préventions très prononcées contre les travaux protestants, ce prince avait cependant voulu s'assurer par lui-même de ce qu'il devait en penser. Il passa deux heures et demie dans les bâtiments de la mission, voulut tout voir, parcourut l'imprimerie, le dispensaire, les logements missionnaires, etc. Il assista ensuite, dans l'école des filles, aux différents exercices, et pendant qu'on leur faisait lire le Nouveau Testament persan, il reprit plusieurs fois les lectrices au moyen de l'exemplaire qu'on lui avait mis entre les mains. En se retirant, il se dit très satisfait, déclara que cette œuvre était à ses yeux un grand bien pour le pays et promit qu'on le trouverait toujours prêt à la favoriser de tout son pouvoir.

Au récit de cette visite, les missionnaires ajoutent des détails qui montrent que leurs travaux continuent à être l'objet des bénédictions divines. Dans un grand nombre de villages, il s'est manifesté de vrais réveils religieux, dont on peut attendre d'heureux résultats; l'instruction se répand et le nombre des prêtres nestoriens qui se rapprochent des enseignements du pur Evangile tend évidemment à s'accroître.

Ces nouvelles sont d'autant plus réjouissantes que, depuis quelques années, les chrétiens d'Oroumiah avaient eu à se plaindre beaucoup du mauvais vouloir des autorités persannes.

Paris. — Typ. Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18



CHAPELLE ET AUDITEURS DE M. LE MISSIONNAIRE ALLISON,
A MARITZBURG (NATAL.) Voir page 408.

(D'après une Photographie.)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO.

Paris, 6 novembre 1866.

Au commencement du mois de septembre, aucun changement notable ne s'était opéré dans la position de nos missionnaires. Leurs incertitudes, leurs perplexités étaient les mêmes; rien ne faisait encore présager un dénouement conforme à leurs vœux. M. et Mme Mabille n'ont pas pu nous écrire; mais nous avons appris d'une manière indirecte qu'ils sont arrivés en sûreté dans le district de Thaba-Bossiou, et qu'ils y sont à l'œuvre, conjointement avec MM. Maitin et Duvoisin. M. Keck a pu rester jusqu'à ce jour dans sa station; il espère que puisqu'on ne l'en a pas chassé au moment où les passions politiques étaient le plus surexcitées, on lui permettra d'y continuer ses travaux. Sa confiance à cet égard est telle, qu'il vient de rappeler sa fille aînée, qui était venue achever son éducation en France, et dont la coopération paraît indispensable à ses parents pour la direction de l'école. On a encore quelque espérance de pouvoir conserver Béthesda. La nouvelle limite imposée par les Boers s'arrête à un ruisseau qui baigne nos constructions. Ces bâtiments se trouvent sur le territoire que l'Etat-Libre s'est adjugé, tandis qu'à deux pas de là sont des pâturages,

des terres de labour, des hameaux qui dépendent de la station, et qu'on ne dispute pas aux indigènes. Peut-être le conseil de l'Etat-Libre, tout inexorable qu'il s'est montré jusqu'ici, respectera-t-il un établissement qui n'appartiendrait à sa juridiction que par deux ou trois édifices. Nos frères Ellenberger et Gossellin y sont encore, et n'en partiront que si l'on recourt contre eux à la force, comme on l'a fait pour leurs collègues. « Tout mon désir, écrit M. Gossellin, est de mourir en Afrique, et à Béthesda si s'est possible. Dieu tient les cœurs des hommes dans ses mains et peut les incliner comme il veut. » A quelques lieues de cet endroit, sur la rive gauche du fleuve Orange, et assez près d'Aliwal, se trouve un district qui a appartenu jusqu'à ce jour à Morosi, vassal de Moshesh. M. Ellenberger, secondé par ses frères expulsés, travaille à y ménager un asile à un nombre considérable d'indigènes que la guerre et la famine ont chassés de leurs demeures, et qui presque tous se rattachaient aux stations où l'Etat-Libre nous interdit de recommencer nos travaux. M. Cochet a récemment retrouvé sur ces terres la plus grande partie de son troupeau. Il a eu la joie de pouvoir consoler ses enfants en la foi dans leurs épreuves, les exhorter à la persévérance, leur distribuer la sainte cène. Il se loue beaucoup des services que rend à ses frères un des membres les plus influents de l'Eglise, un nommé Yonker, qui naguère était dans l'abondance de toutes choses, et qui a tout perdu, excepté son intégrité et sa confiace en Dieu. C'est un des Bassoutos les plus éclairés et les plus civilisés. Il joint à des connaissances bibliques étendues une grande facilité d'élocution. M. Cochet, frappé du bien que cet indigène fait à ses compagnons d'infortune, vient de proposer au comité de l'admettre au nombre des catéchistes reconnus par la Société.

La question des stations soustraites à notre action missionnaire, n'a jusqu'ici paru troubler en aucune façon la conscience des Boers et de ceux qui les gouvernent. « Quoi

que nous fassions, » nous écrit la Conférence, « et quels que soient les moyens mis en œuvre en notre faveur, à moins que ne survienne dans les affaires de ce pays un de ces revirements inespérés dont la Providence a seule le secret, nous n'osons plus espérer que nos stations, en tant que points d'évangélisation, nous soient rendues. Ni les recommandations dont le gouverneur de la colonie peut être l'organe de la part de son gouvernement, ni la note émanée du ministère français des affaires étrangères, et transmise par notre consul au président Brand, ni la lettre, admirable de ton et de sentiment, que vous avez adressée à ce dernier, ne semblent devoir nous obtenir un meilleur résultat. L'Etat-Libre se montre également sourd aux représentations purement officieuses du gouvernement anglais et du nôtre, et au langage chrétien et élevé que vous lui tenez. Il n'admet en aucune manière qu'il puisse exister, dans le pays qu'il a conquis, des institutions où l'on rassemble des Bassoutos. Il nous interdit de le faire, et nous en ôte la possibilité par l'excessive réduction des terres affectées à ces établissements. Ses sentiments de justice ne s'étendent pas loin, et bien qu'en ce qui concerne notre mission, ils n'aillent pas au delà de la question purement matérielle, c'est encore trop pour lui que d'en faire une loyale application. Preuve en soit la radiation d'Hébron du nombre des stations reconnues à notre Société, et la somme de 100 livres sterling que, par un décret spécial, on exige de nous pour chacune des autres. Aux réclamations que nous avons faites, au sujet de Hébron et des sommes susmentionnées, le conseil exécutif de l'Etat-Libre vient de répondre qu'il n'est pas en son pouvoir de rien changer aux décisions du conseil législatif. Nous ne connaissons pas encore le résultat de l'enquête que cet Etat a instituée sur les pertes essuyées par les missionnaires de Béthesda et de Thaba-Bossiou, et sur les accusations qu'on a intentées, soit à eux, soit aux autres, et qui pourraient, si elles étaient prouvées, dispenser de leur faire une compensation. Mais

nous pouvons dire qu'aucun fait, prêtant le moindre prétexte à la violence et aux injustices qu'ils ont souffertes, n'a pu être soutenu devant la commission d'enquête, qui se composait de deux hommes respectables d'origine anglaise. MM. Ellenberger et Lautré ont été appelés. M. Dyke a aussi comparu, tant pour leur prêter appui que pour défendre les intérêts de la Société. Nous avons lieu de croire que le rapport de la commission leur sera favorable. Au moins les membres qui la composaient se sont ils montrés tels dans toute la procédure. L'Etat-Libre fera-t-il quelque justice? »

Nos lecteurs ont dû éprouver du soulagement en lisant, dans la dernière livraison de ce journal, l'admirable lettre que les missionnaires américains, établis à Natal, ont écrite à nos frères, et en voyant quels chaleureux défenseurs notre œuvre a trouvés parmi les publicistes de cette colonie. Quelques lignes récentes de M. Daumas nous apprennent qu'à son arrivée à Maritzburg on est venu de toutes parts lui donner des assurances d'intérêt et d'affection. Il n'est pas jusqu'au trop célèbre évêque Colenso qui, lui aussi, n'ait tenu à lui dire combien il déplore le mal qu'on nous a fait.

M. Coillard, qui n'est pas encore remis des suites de la maladie à laquelle il faillit succomber il y a quelques mois, a trouvé un refuge dans une des stations américaines. Il remplace, provisoirement, un missionnaire encore plus épuisé que lui, le Rév. Bridgeman. Notre frère, en attendant que ses forces reviennent et qu'il puisse regagner le Lessouto, se sent heureux de faire quelque chose pour la conversion des Zoulous. Les amis qui l'ont accueilli ne trouvent pas moins de bonheur à montrer quelle confiance ils ont en ces délégués du protestantisme français, que l'on s'est plu à représenter comme des intrigants politiques.

Mais le Seigneur voulait nous ménager à Natal un encouragement bien autrement significatif, et dont l'énoncé surprendra nos lecteurs tout autant au moins qu'il les touchera.

A l'époque où nos premiers missionnaires commencèrent leurs travaux parmi les sujets de Moshesh, ils se lièrent d'une étroite amitié avec un serviteur de Dieu, du nom d'Allison, qui était venu s'établir assez près d'eux, parmi les Mantatis. Il dépendait alors de la Société des missions wesleyennes. Plus tard, ambitionnant, comme saint Paul, de n'être à charge à personne et de pouvoir suivre avec toute liberté les appels qui lui venaient de Dieu, il résolut de faire l'œuvre à ses frais et dépens. La vente de quelques biens-fonds qu'il possédait dans la colonie du Cap, dont il était originaire, une activité et une adresse exceptionnelles, qui le faisaient réussir en toutes sortes d'ouvrages, et la coopération d'une femme non moins zélée que lui, le mirent à même de réaliser son dessein. Dès lors, il a porté la connaissance du nom de Dieu en divers lieux, enseignant en même temps aux indigènes à se créer des ressources, et leur faisant exécuter des travaux qui contribuaient à l'entretien des stations qu'il fondait pour eux. Sa dernière entreprise de ce genre a eu Natal pour théâtre.

Cette colonie, de création assez récente, est, on le sait, limitrophe du pays des Bassoutos et sous la même latitude, mais le sol en est infiniment moins élevé. Un port de mer assez sûr permet aux habitants d'avoir des rapports de commerce avec le monde entier, sans l'intermédiaire du Cap. Le percement de l'isthme de Suez ne pourra qu'accroître la prospérité de cet établissement. On y jouit d'un climat exempt des fièvres tropicales et très propice néanmoins à la culture du coton, de la canne à sucre et du café. La banane, l'ananas, la patate, y croissent dans toute leur perfection. Dix à douze mille Anglais, quelques Allemands et un nombre fort restreint de colons hollandais, venus du Cap, vivent là au milieu de cent cinquante à deux cent mille indigènes, qui se gouvernent encore d'après leurs propres usages, et ne sont astreints qu'à quelques légères redevances. Un homme énergique et fort intelligent, connaissant à fond leur langue et

leurs mœurs, M. Shepstone, fils d'un ancien missionnaire, leur a été donné pour patron. Il règle et surveille leurs rapports avec l'autorité d'origine européenne. Ils ont autant de terres qu'il leur en faut pour leurs cultures, qui sont fort étendues; mais ils s'enrichissent surtout en coupant du bois dans les forêts et en le vendant aux colons. Le fond de cette population se compose de Cafres-Zoulous. Il s'y est ajouté, depuis quelques années, un nombre considérable de Bassoutos, de Bapéris et autres indigènes appartenant à diverses tribus de l'ouest, du nord-ouest et du nord. Ce flot d'étrangers va grossissant d'année en année, mais ceux qu'il amène repartent généralement pour les contrées dont ils sont originaires, après avoir acquis, par leur travail, de quoi se créer un bien-être conforme à leurs idées. Ajoutons qu'immédiatement au delà des rives du Letuélé, qui forme la frontière septentrionale de la colonie de Natal, règne encore le chef zoulou Panda, dont le pouvoir, sans être aussi grand que l'était celui de ses prédécesseurs Dingan et Chaka, s'étend néanmoins sur des populations très-considérables, et se fait sentir jusque dans le voisinage immédiat de l'établissement portugais du Mozambique.

Un champ de travail aussi important ne pouvaît échapper à l'attention des Sociétés de missions. Des ministres presbytériens d'Amérique y firent les premiers leur apparition un peu après notre arrivée dans le pays de Moshesh. Ce sont ces missionnaires qui montrent en ce moment tant de sympathie à nos frères. Les Wesleyens méthodistes d'Angleterre, les Sociétés de Berlin et d'Hermannsbourg ont aussi fondé des stations à Natal. M. Allison s'y est essayé à son tour et avec beaucoup de succès.

Il s'établit d'abord dans une localité encore vierge, dont il obtint facilement la concession. Aidé d'une cinquantaine d'enfants en la foi, qu'il avait amenés d'une autre partie du pays, il détourna un cours d'eau considérable et bâtit un moulin dont l'affermage lui valut bientôt des revenus

fixes, auxquels s'ajouta le prix de vente de plusieurs arpents de terre subdivisés en lots pour sites de maisons et jardins. Les acquisitions étaient faites par des indigènes, qui ne demandaient pas mieux que de s'établir auprès du missionnaire. Grâce aux ressources qu'il se créait ainsi, celui-ci éleva sans difficulté un temple, des écoles, fonda une institution industrielle, et finit par voir sa maison, d'abord solitaire, devenir le centre d'une charmante petite ville, habitée par deux mille noirs, la plupart convertis et civilisés, qui porte le beau nom d'Edendale, « le Vallon d'Eden. » Arrivée à ce point de développement, l'entreprise parut à notre ami dépasser ses forces ; il en remit la charge et la continuation à la Société des missions wesleyennes.

Il commençait à vieillir, et crut devoir fixer désormais son séjour à Maritzburg, la petite métropole de Natal. Mais ce n'était pas pour rester oisif. Il se mit à parcourir la ville, accostant les noirs qui paraissaient disposés à lui accorder un moment de conversation, leur annonçant l'Evangile, emmenant chez lui ceux qui consentaient à apprendre à lire. Il eut bientôt gagné assez de cœurs et put compter sur assez de bras pour bâtir une chapelle et une école. Une Eglise nouvelle fut ainsi fondée : elle se compose principalement de gens parlant un idiome semblable à celui des Bassoutos.

Notre ami poursuivait ses travaux au milieu de bénédictions croissantes, lorsque, tout récemment, il eut la douleur de perdre sa compagne. MM. Coillard et Daumas se réfugiaient en ce moment à Natal. En voyant l'émotion générale que produisait leur arrivée, la vive sympathie avec laquelle ils étaient accueillis, il a compris combien il serait avantageux à notre Société d'avoir un point d'appui dans cette colonie, où l'œuvre des missions a, dans toutes les classes, de chauds défenseurs, des soutiens dévoués. En méditant sur les voies mystérieuses du Seigneur à notre égard, il a cru y voir un élément de salut pour les peuples de l'intérieur qui n'ont pas encore reçu l'Evangile. Il s'est demandé si, en

dérangeant dans leurs habitudes tant de chrétiens bassoutos, le Seigneur n'a pas voulu faire comprendre à un grand nombre d'entre eux qu'il les appelle à tout quitter pour son service. Il faudrait les organiser, leur ménager un point de départ et de ralliement, à l'abri des commotions dont le Lessouto pourra, pendant longtemps encore, être le théâtre. Natal, où les colons voient avec tant de faveur les efforts missionnaires, et que le commerce met en rapport avec des populations si diverses, ne serait-il pas ce point?

Pour des hommes de la trempe de M. Allison, concevoir et mettre à exécution sont choses synonymes. Ces réflexions l'ont décidé à nous offrir sa chapelle (1), son école, son troupeau et lui-même en sus, avec ou sans émoluments, comme l'entendra le comité. Tandis que d'autres s'imaginent que notre œuvre au sud de l'Afrique est finie, il nous écrit : « Les dispensations du Seigneur à votre égard sont bien douloureuses, mais le moment viendra où nous verrons que toutes ces épreuves n'étaient que des bénédictions nouvelles, et qu'elles devaient avoir pour résultat une plus grande et plus prompte extension de l'Evangile dans ces régions ténébreuses. Satan ne s'est jamais autant trompé qu'il le fait présentement, s'il croit avoir détruit votre mission! »

Ce que nous venons de communiquer à nos lecteurs est maintenant l'objet des réflexions et de l'examen du Comité. Quelles que puissent être ses décisions, nous ne pouvions laisser ignorer à nos frères ce que pense de notre œuvre un des hommes les mieux placés pour en juger, et quels que soient les résultats de ses offres, elles sont trop nobles et constituent en elles-mêmes un incident trop remarquable pour ne pas être enregistrées dans l'histoire de notre mission.

(1) Voir la vignette placée en tête de ce numéro.

M. Jousse

aux amis de l'œuvre des missions.

Chers et bien-aimés frères en notre Seigneur,

Lorsque cette lettre vous parviendra par la voie du *Journal des Missions*, nous serons à la veille de quitter notre chère patrie, pour aller reprendre nos travaux missionnaires dans le pays des Bassoutos. Le sérieux qui s'attache à ce départ dans les circonstances actuelles de notre chère mission, devrait peut-être me faire une obligation de garder le silence, et de me borner à chercher dans le recueillement et la prière la mesure de foi et de renoncement dont nous allons avoir besoin. Mais mon cœur serait-il satisfait de ce silence? Et, lorsque nous voguerons sur les vastes solitudes de l'océan, n'éprouverais-je aucun regret de n'avoir pas dit un dernier adieu à tant d'Églises, à tant d'amis chrétiens dont le souvenir nous accompagnera toujours et s'associera désormais à notre activité missionnaire? Recevez donc ici un dernier et fraternel adieu.

Depuis le jour où j'ai quitté mon champ d'activité, bien des événements douloureux s'y sont accomplis; l'ennemi s'est servi de l'ambition des hommes pour entraver une œuvre qui avançait à voiles déployées dans la voie de la prospérité. Que de ruines entassées en un moment, que de souffrances accumulées, que de larmes versées par le fait de la cupidité d'étrangers enlevant à ses possesseurs le pays où ils sont nés, la terre qui a recueilli les cendres de leurs pères! Vous avez souffert, pleuré et prié avec nous. Votre chrétienne sympathie s'est émue et vous avez envoyé quelques secours à nos frères africains affamés. Il me sera doux de pouvoir leur dire combien vous les aimez et cela, j'en suis sûr, leur fera du bien.

En retournant au milieu de mes frères, les missionnaires,

qui ont supporté de si longues épreuves avec un courage vraiment héroïque, j'emporte dans mon cœur une conviction intime et profonde : c'est que notre œuvre n'est pas finie en Afrique, et, que si par malheur, nous pouvions manquer de persévérance, nous serions aussitôt remplacés par des missionnaires appartenant à d'autres Sociétés, qui seraient trop heureuses de recueillir le fruit de nos sueurs et de nos larmes. L'abandon forcé de quelques stations constituerait une perte sérieuse et occasionnerait des retards dans la marche de notre œuvre; elle n'entraînerait pas la ruine de cette œuvre; la conduite des chrétiens Bassoutos l'a suffisamment démontré pendant la longue épreuve qui a pesé et qui continue à peser encore sur eux. A ceux dont les regards s'arrêtent trop sur les ruines de nos temples, de nos écoles et de nos maisons d'habitation, je me permettrai de répéter ces paroles du Maître à ses disciples. « Est-ce là ce que vous regardez? » Ne voyez-vous aucune compensation à ces pertes qui nous touchent, nous, de si près? N'avez-vous pas été émus, édifiés, en voyant ces Églises, sorties d'hier du paganisme, s'élever jusqu'à la hauteur du martyre? Dans cette conflagration générale, où nous avons perdu à peu près tout ce que nous avions ici-bas, nos yeux ne cherchaient qu'une chose : le cher troupeau dont nous étions séparés. Et quand nous eûmes appris qu'il était là, glorifiant son Dieu dans l'épreuve, nos cœurs tressaillirent de joie; il souffrait, mais il demeurait attaché au Sauveur, et ses souffrances allaient lui faire faire un pas de plus dans la sanctification. Portons donc nos regards au delà de ces ruines matérielles et contemplons, avec l'espérance que donne la foi aux promesses de Dieu, ce temple spirituel dont une effroyable tempête n'a pu renverser les fondements et auquel de nouvelles pierres vives sont ajoutées chaque jour. Que ceux qui avaient rêvé pour notre chère mission une ère de prospérité perpétuelle sortent de leurs illusions et apprennent que ce n'est que par beaucoup de tribulations que peuples et individus par-

viennent au royaume des cieux. Le Seigneur de gloire a souffert de la malice des hommes; ses dissiples ont souffert, l'Église, la véritable Église a laissé à travers les siècles des traces de ses souffrances; et nous, les champions de la vérité, nous voudrions conquérir le monde païen à Jésus-Christ sans souffrir, sans porter dans nos corps les flétrissures du Seigneur Jésus! Cela ne se peut pas. Ne nous laissons donc pas abattre par l'épreuve; pleurons sur les malheurs qui ont fondu sur notre chère mission, mais que nos larmes soient de celles qui honorent notre vocation de chrétiens, et non les larmes du désespoir. Humilions-nous d'avoir si peu fait encore pour cette tribu, qui nous a été confiée pour que nous la conduisions à Jésus-Christ; mais que le souvenir de nos négligences passées, au lieu de produire le découragement dans nos cœurs, les enflamme au contraire d'un nouveau zèle pour la plus noble, pour la plus sainte des causes, celle qui se propose d'amener les Gentils à l'obéissance de la foi.

Et maintenant, adieu! Adieu, ô toi! ma terrestre patrie, dont une vocation sainte peut seule m'arracher. Adieu, mère chérie qu'un âge si avancé nous laisse sans espoir de revoir ici-bas! Adieu, frères et sœurs selon la chair, à qui notre départ a tant fait verser de larmes, adieu! Adieu, frères et sœurs en Jésus-Christ de France, de Suisse, de Hollande et de Belgique. Votre amour fraternel nous a fait du bien; dans nos courses missionnaires au sein de vos Églises, vous nous avez reçus avec une cordialité dont le souvenir restera à jamais gravé dans nos cœurs. Continuez à nous accorder, à nous, le secours de vos prières, et à la Société qui nous emploie, le secours de vos dons.

En terminant cette série d'adieux qui m'arrache de douces larmes, qu'il me soit permis d'exprimer publiquement ma vive reconnaissance au Comité qui dirige l'œuvre des missions en France. Frères bien-aimés! Depuis le jour où j'ai mis le pied sur le sol de ma patrie, jusqu'au moment où je m'embarque

de nouveau pour retourner à mon poste, vous n'avez pas cessé de me traiter avec une bonté et des égards qui m'ont plus d'une fois humilié. J'emporte dans mon cœur de bons souvenirs de mes relations particulières avec vous ; et dans nos combats futurs, je me souviendrai du zèle sympathique avec lequel vous nous suivez dans nos lointains et pénibles travaux.

Et vous, frère bien-aimé, vous avec qui j'ai traversé une première fois l'océan, il y a seize ans, et que Dieu a ramené en France pour y préparer de futurs serviteurs de Jésus-Christ : frère Casalis, adieu! La tâche que vous avez à remplir est grande et difficile; placé entre les Églises de France au sein desquelles vous devez entretenir ou rallumer le zèle, et les Églises du Lessouto qui occupent une si grande place dans votre cœur, vous êtes appelé souvent à des combats au dehors et à des craintes au dedans; mais ayez bon courage, le Seigneur ne vous fera jamais défaut. Vous êtes profondément convaincu de l'impérieuse nécessité de faire prêcher l'Evangile aux païens; vous avez été témoin des succès de la mission au sein de peuplades sauvages ; et tant que le Seigneur vous conservera un souffle de vie, vous ne cesserez de crier: en avant! Que Dieu multiplie vos forces et couronne de succès l'œuvre de vos mains. Adieu!

F. Jousse.

Paris, 25 novembre 1866.



Consécration de MM. Frédéric et Paul Vernier à Montmeyran.

Il y a une quarantaine d'années, M. et Mme Jacquet fondaient l'institut de Glay, n'ayant d'autres ressources que celles du dévouement et de la prière. Deux jeunes artisans du

Doubs leur prêtaient le secours de leurs bras et recevaient, en retour, le dépôt de ces convictions puissantes qui ont caractérisé les hommes du premier réveil.

C'étaient MM. Vernier et Rolland. Dieu les destinait à annoncer sa parole pendant une longue vie, et à devenir, l'un en France, comme évangéliste, l'autre en Afrique, comme missionnaire, les pères spirituels d'un nombre d'âmes vraiment étonnant. M. Vernier, tout en bénissant le Seigneur des succès qu'il lui accordait, ne pouvait parfois s'empêcher de penser à son ami sans une secrète envie; il eût bien voulu partager avec lui le privilége d'étendre au loin les bornes du royaume de Christ. Cet ardent désir de son âme va se réaliser par le moyen de deux de ses fils.

Le 25 du mois dernier, MM. Frédéric et Paul Vernier, tous les deux élèves de la faculté de l'oratoire à Genève, recevaient l'imposition des mains dans le temple de Montmeyran, le premier devant aller à Taïti pour la Société des missions évangéliques de Paris, et son frère se rendre à Smyrne, comme professeur, et, en même temps, aide du pasteur protestant de cette importante cité.

Le directeur de la maison des Missions avait été invité à présider cette cérémonie, à laquelle prenaient également part MM. les pasteurs Agulhon, de Nages; Astier, de Mostaganem; Arnal, de Beaumont; Arnaud, de Crest; Bernard; Cadovet, de la Beaume; Cassignard, de Beaufort; Decoppet, d'Alais; Evêque, de Saint-Mamert; Laügt; Peschier, de Montmeyran; Puaux, d'Alais; Prunier, pasteur méthodiste; Roman, de Valence; Roustain, de Toulaud; Ribard, de Saint-Julien-en-Quint; Tendil, de la Bastie-d'Andore; Tézier, de Grenoble; Tromparent; Vernier, de Sainte-Croix; Wood, pasteur méthodiste; Jacot, de Paris, proposant.

Ces serviteurs du Christ s'étaient donné rendez-vous au presbytère de Montmeyran, où M. le pasteur Peschier et son excellente compagne leur avaient préparé la plus cordiale hospitalité.

Ils eurent la satisfaction, avant d'aller au temple, de converser librement avec les condidats et de s'assurer que l'acte qui allait s'accomplir offrait les garanties d'une foi saine et d'une vocation véritable.

Malgré les travaux pressants de la saison et la tentation de profiter, pour les faire avancer, d'un jour exceptionnellement beau, de nombreux villageois des environs avaient pris place dans le temple, à côté des fidèles de Montmeyran.

Cet auditoire écouta d'abord avec l'attention la plus soutenue le sermon de consécration prononcé par M. Casalis. Ce discours roulait tout entier sur les devoirs et les priviléges de la vie missionnaire.

Pendant l'imposition des mains, M. Roman, président du consistoire, exprima dans une fervente prière tout ce que l'assemblée se sentait pressée de demander à Dieu pour ses jeunes serviteurs. Elle fut émue jusqu'aux larmes en les voyant, après l'accolade, se jeter dans les bras de leur excellent père et d'un frère aîné qui, depuis quelques années déjà, les a devancés dans la carrière pastorale.

Montant alors en chaire, l'un après l'autre, ils affirmèrent, avec autant de lucidité que de chaleur, leur foi aux grandes vérités du christianisme et donnèrent gloire à Dieu de ce qu'il leur a montré l'origine céleste de ces doctrines, en faisant d'elles la lumière et la consolation de leurs âmes.

L'Église de Montmeyran ne pouvait demeurer simple spectatrice de l'acte solennel qui s'accomplissait en son sein. M. Peschier, parlant pour elle et pour tous les amis de la famille Vernier, donna aux deux nouveaux pasteurs l'assurance qu'ils auraient toujours, pour les soutenir, les sympathies et les prières de tous ceux qui les ont connus et aimés dès leur enfance. Au moment où il terminait son allocution par de touchants adieux, l'assemblée, anticipant sur l'heure bénie où les luttes et les travaux des rachetés auront pris fin, entonna le beau cantique de l'apocalypse de M. Bost. Le chant fut suivi d'une chaleureuse prière, prononcée par M. Puaux.

Nous regrettons de ne pouvoir donner à nos lecteurs qu'un récit froid et succinct de cette belle fête qui pour nous a duré une journée entière, toute remplie d'édification et des joies chrétiennes les plus pures.

Nous l'espérons toutefois, ce que nous en avons dit suffira pour faire sentir que notre œuvre, au milieu de ses épreuves, a plus que jamais les sympathies de nos Églises et que ce qui s'est passé à Montmeyran procédait de l'Éternel.

M. Paul Vernier est déjà parti pour Smyrne. Son frère fait ses préparatifs pour se rendre le plus tôt possible au poste que nous lui avons assigné. Est-il nécessaire de les recommander aux prières de ceux qui liront ces lignes?

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ROYAUME DE CACHEMIRE.

DIFFICULTÉS DE L'ÉVANGÉLISATION DANS CE PAYS.

De toutes les régions de l'Inde, si nombreuses et si diverses, il n'en est point, sans doute, dont le nom soit plus connu parmi nous que celui du royaume de Cachemire. Les célèbres châles qu'il fournit au luxe du monde occidental l'ont popularisé plus que ne l'auraient fait des institutions libérales, des mœurs dignes d'être citées en exemple, ou tels autres avantages d'un ordre plus élevé. Telle est, trop souvent hélas, la valeur des renommées humaines. Le Cachemire, en dépit de la sienne, est un des pays du monde les plus arriérés à beaucoup d'égards, et surtout au point de vue de l'Evangile.

Jusqu'à présent, le Maharajah, ou prince qui le gouverne

s'est montré très hostile à la prédication du christianisme. Tributaire du gouvernement anglais, il n'oserait, comme tel, refuser aux étrangers qui veulent visiter ses Etats la permission de les traverser ou d'y séjourner momentanément. Aussi des missionnaires se sont-ils, à diverses reprises, prévalus de cette condescendance forcée pour étudier sur les lieux les moyens d'y planter la croix du Christ; mais le mauvais vouloir du prince et des autorités leur a toujours opposé des barrières à peu près infranchissables. Quelques faits, cités par le journal de la Société des missions anglicanes, en donneront l'idée.

En avril 1864, le rév. R. Clark, de Peschawur, qui une fois déjà avait visité le Cachemire, se rendit à Schrinagur, capitale du royaume, avec l'intention de s'y fixer au moins pour un temps. Il était accompagné de sa femme et de quelques aides-missionnaires indigènes, et s'était assuré à l'avance de la jouissance d'une maison. Mais cette précaution ne le mit pas à l'abri des difficultés qu'il avait prévues. A peine les voyageurs étaient-ils installés, qu'un rasemblement d'au moins mille personnes envahit les abords de la maison, menaçant d'y mettre le feu, vociférant et lançant des pierres contre toutes les ouvertures. On pouvait s'attendre à des violences plus graves encore, quand un Français, établi dans la ville, et qui paraît y jouir de beaucoup d'influence, intervint à propos pour les empêcher. Prenant avec lui deux amis, il alla trouver les autorités, les rendit responsables des malheurs qui pourraient arriver, et obtint d'elles la promesse qu'elles veilleraient à ce que de pareils désordres ne se renouvelassent pas. Mais la tâche du missionnaire n'en devint guère plus aisée. N'osant pas l'expulser ouvertement, on recourut à toutes sortes de moyens pour paralyser son action et le forcer à quitter la ville de lui-même. Un pont se trouvait à quelques pas de sa porte, des sentinelles y furent placées, avec ordre d'empêcher les habitants d'aller le voir, et de dénoncer au vizir ceux qui s'obstineraient à tenter de le faire.

Les gens de M. Clark furent signalés de tous côtés, de telle façon que personne ne voulait plus leur vendre même les objets nécessaires à la vie, et que le domestique de M. Gosselin (le résident français mentionné plus haut) dut aller acheter, pour le missionnaire et sa maison, dans un autre quartier de la ville, jusqu'aux aliments les plus ordinaires. Ce système de séquestration fut si rigoureusement appliqué, pendant quelques semaines, qu'un incendie ayant éclaté dans le voisinage, et achevé de ruiner des gens déjà pauvres, ces malheureux furent contraints, par les autorités, de restituer au missionnaire et aux amis qui l'accompagnaient, une petite somme d'argent que ceux-ci avaient collectée entre eux pour venir en aide à leurs souffrances.

Malgré tous ces obstacles, des gens de la ville, avec lesquels M. Clark avait eu des rapports à son premier voyage, trouvèrent le moyen de pénétrer jusqu'à lui, de recevoir ses instructions et les goûtèrent au point que quelques-uns lui demandèrent de les baptiser.

Dans le nombre se trouvait un jeune homme, nommé Husu Schah, dont la conduite montre, une fois de plus, quelles énergiques résolutions la prédication de l'Evangile peut inspirer aux âmes simples, quand l'Esprit saint se charge lui-même de l'y faire pénétrer.

L'année précédente, ce jeune Cachemirien s'était déjà fait remarquer parmi les auditeurs les plus assidus du missionnaire. Pour ce délit, le maître qu'il servait l'avait fait emprisonner, accabler de coups de bâton et charger des énormes ceps en bois dont on fait usage dans le pays.

Au retour de M. Clark, Husu Schah, quoique rendu à la liberté durant l'intervalle, ne put pas d'abord arriver de nouveau jusqu'au missionnaire. Mais ce dernier ayant pris le parti, pour échapper aux inconvénients signalés plus haut, de quitter son premier logement et d'aller s'établir en dehors des murs, où la surveillance était moindre, notre jeune homme fut un des premiers à profiter de ce change-

ment pour renouveler ses visites. Mais alors il fut dénoncé à son maître qui, de nouveau, le fit renfermer, frapper de coups et mettre dans les ceps. Au bout de quelques jours, on lui offrit la liberté, à condition qu'il promettrait de ne pas retourner chez le missionnaire et de ne pas chercher à se réfugier dans le Punjab. Mais Husu Schah refusa courageusement de faire ces promesses, et quand, quelques semaines plus tard, l'intervention du chargé d'affaires anglais lui eut fait ouvrir les portes de la prison, le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de venir de nouveau prier M. Clark de lui parler des choses du salut en Christ.

Malheureusement pour le petit groupe de Cachemiriens qui bravait ainsi les persécuteurs en vue de s'instruire, le séjour de M. Clark à Schrinagur ne put pas se prolonger au delà de l'été. Pour y mettre un terme, le Maharajah demanda directement au gouverneur général anglais, la permission de donner ordre au missionnaire de quitter le pays, à moins qu'il ne s'engageât formellement à s'abstenir de toute espèce d'évangélisation, et ce fut en vain que le chargé d'affaire anglais essaya d'amortir le coup de cette démarche hostile. Par des considérations d'ordre politique, on crut devoir accéder aux désirs du prince, et M. Clark dut reprendre le chemin du Punjab.

L'année suivante, au mois de mai, deux autres missionnaires de la même Société, pénétrèrent, à leur tour, dans les états du Maharajah. Mais les mêmes difficultés les y attendaient. L'un d'eux, M. Elmslie, qui est médecin, a consigné dans son journal quelques-uns des incidents de cette nouvelle tentative.

Les agents du Maharajah l'avaient autorisé à louer un bungalow (petite maison) dans l'enceinte de Schrinagur, mais en exigeant de lui, par écrit, la promesse de quitter le pays le 15 d'octobre suivant. Dans ce logis temporaire, le docteur se hâta d'ouvrir un petit hôpital, avec salle pour les ophtalmiques, salle de chirurgie, dispensaire, etc., et

bientôt il y vit accourir tous les jours un nombre de patients, qui s'éleva parfois jusqu'à 60 ou 80. Aidé d'un catéchiste indou, nommé Qadir, il faisait précéder ses consultations d'un service religieux, et engageait souvent avec ses malades des conversations religieuses, qui lui donnaient à penser que le peuple du pays est moins hostile à l'Evangile que ne le feraient penser les dispositions de ses chefs.

Enhardi par ces symptômes encourageants, M. Elmslie se permit une tentative d'évangélisation en plein air; mais cet essai ne lui réussit guère. Laissons-le raconter lui-même cette histoire.

« Nous avions loué un bateau, dit-il, et, bien approvisionnés de traités religieux et de remèdes, nous nous étions dirigés vers le charmant village de Hazrab Bal, sur les bords du vaste lac auprès duquel se trouve Schrinagur. Non loin de la Musjid, ou temple mahométan, un arbre nous offrit l'abri de son épais feuillage; nous y plaçâmes un fauteuil et notre petite pharmacie portative. Laissant ensuite à Qadir le soin d'annoncer le but de notre présence, j'allai jeter un coup d'œil sur la Musjid. J'y rencontrai le mollah principal, entouré de ses principaux acolytes. Après quelques moments d'entretien, je repris le chemin de notre poste improvisé, et y trouvait Qadir debout au milieu d'un cercle nombreux de pauvres gens au teint maladif, assis sur le sol et prêtant une oreille attentive aux paroles sérieuses qu'il s'était empressé de leur adresser. L'entreprise paraissait ainsi en bonne voie. Mais les mollahs m'avaient suivi à pas mesurés. Dès qu'ils eurent compris le sens des discours de Qadir, une sorte de frénésie s'empara d'eux. Comme des furieux, ils bondirent au milieu du groupe des auditeurs, en leur criant qu'ils eussent à s'éloigner au plus vite, et le prêtre lui-même, armé d'une grosse corde, ne se gêna pas d'en faire usage pour presser la marche de ceux qui ne s'éloignaient pas assez vite au gré de son impatience. Il en résulta qu'en peu d'instants, nous n'eûmes plus devant nous qu'une pauvre

femme qui me parut frappée d'idiotisme, et que, pour cette raison sans doute, nos adversaires dédaignèrent. Cette scène fut navrante à voir, mais la seule chose que nous eussions à faire pour calmer notre indignation était d'élever nos cœurs vers le Dieu de cet Evangile qu'on ne voulait pas entendre. Qadir, mes deux aides-indigènes et moi, nous fléchîmes le genou, à l'ombre même de l'arbre qui nous abritait, et je dois dire que nul ne parût s'étonner de nous voir occupés de cette manière. Mais notre auditoire ne se reforma pas et, par suite de cette malencontreuse intervention, trois pauvres malades seulement purent recevoir de nous les conseils médicaux et les remèdes que nous aurions voulu pouvoir distribuer à tous. »

A la suite de cette scène, le Maharajah envoya l'un de ses officiers au Dr Elmslie pour se plaindre d'un procédé, dont la calomnie s'était évidemment emparée pour lui donner, en le dénaturant, une portée qu'il n'avait pas. Le catéchiste Qadir était accusé d'avoir insulté les mollahs et prononcé, sur le compte du Maharajah lui-même, des propos outrageants, dignes des châtiments les plus sévères. Sûr des sentiments et connaissant les habitudes de son vieux et fidèle collaborateur, le missionnaire répondit hardiment que ces accusations étaient fausses, et l'affaire n'eut pas d'autre suite; mais elle fit comprendre encore mieux à M. Elmslie de quelle prudence il fallait user dans ses rapports avec ces populations soumises à la surveillance d'un pouvoir si prompt à s'irriter, et si défiant.

Vers le milieu de l'été, la fièvre s'empara du missionnaire et le força d'aller chercher, dans une autre province du Cachemire, un climat plus salubre que celui de Schrinagur. Dans le cours de ce voyage, il put, avec plus de liberté qu'on ne lui en avait laissé dans la capitale, accompagner sa distribution de remèdes de celle de traités chrétiens, et faire entendre de bonnes paroles, dont il espère que quelques-unes au moins auront laissé des traces. Ce qu'il vit en particulier

dans une ville assez considérable, nommée Pampur, le convainquit que, s'il était laissé à lui-même, le peuple cachemirien se montrerait plus accessible à la prédication chrétienne que ne le voudraient ses supérieurs et ses prêtres. Deux jours après son arrivée, une cinquantaine de malades étaient accourus pour lui parler de leurs souffances. Après leur avoir distribué des remèdes, et adressé de sérieuses paroles, M. Elmslie et ses aides quittèrent leur tente et pénétrèrent dans la ville. Ils en trouvèrent les habitants pleins de bienveillance, très disposés à les entendre, et ils purent, sans soulever la moindre opposition, donner des traités et même quelques exemplaires du Nouveau Testament à tous ceux qui savaient lire. Ils eurent ensuite avec un mollah de la Musjid du lieu, une conversation sérieuse, dans laquelle ce prêtre fit preuve de bon sens et de douceur. Pampur, situé près des champs de safran les plus renommés du pays, fait un commerce de châles assez important. Qui sait si ce n'est pas sur ce point que les missionnaires dirigeraient avec le plus de succès leurs efforts pour l'évangélisation de la contrée? Malgré toutes les résistances auxquelles il faut s'attendre, le temps paraît venu d'entreprendre résolûment cette œuvre, et on peut être sûr que le zèle nécessaire ne manquera pas aux hommes que le Seigneur appellera, sans doute, à l'entreprendre.



EGYPTE.

ÉCOLES ET PRÉDICATIONS CHRÉTIENNES.

Les lecteurs de cette feuille connaissent depuis longtemps les travaux de cette pieuse fille d'un archevêque anglican, Miss Whately, qui, s'arrachant aux douceurs de la patrie, est allée s'établir au Caire, pour s'y consacrer à l'évangélisation

des Egyptiens et à l'éducation de leurs enfants. Quelques extraits d'une lettre d'elle que nous trouvons dans un journal anglais vont nous faire mieux connaître à l'accomplissement de quelle humble tâche s'exerce ce dévouement vraiment évangélique.

« Il y a quelques années, écrit Miss Whately, que nous eûmes le privilége d'ouvrir, dans un des quartiers mahométans de la cité, une école pour les jeunes filles indigènes de la classe la plus pauvre.

« C'était véritablement une école déguenillée, non seulement par la raison que je viens de dire, mais encore parce que je fus obligée de commencer l'œuvre avec des ressources très restreintes pour un pays où tout est comparativement très cher. Malgré ces désavantages, l'établissement grandit assez vite et peu à peu, il devint le centre d'une œuvre vraiment missionnaire. D'abord, un agent syrien, que nous dûmes charger de certains emplois que les mœurs du pays ne permettent pas de confier à des femmes, ouvrit un dépôt de Livres saints ; puis il se mit à faire des lectures et s'enhardit à discuter les questions religieuses avec tous les Cophtes ou les Musulmans qui voulaient bien l'entendre. Peu de temps après, son frère, qui avait été au service d'une autre Société, vint le rejoindre, et grâce à ce renfort, nous parvînmes à fonder une école de garçons, où les enfants du voisinage pouvaient apprendre tout à la fois l'arabe et l'anglais. Quoique destinée primitivement aux enfants mahométans, cette école reçut bientôt des Cophtes, des chrétiens grecs et d'autres encore. Mais au début les difficultés furent énormes. Les ressources dont je pouvais disposer étaient insuffisantes, et les préjugés mahométans nous firent trouver plus de peine encore à obtenir des élèves que nous n'en avions eu pour les filles. De plus, nous fûmes d'abord malheureux en fait d'instituteurs. Au bout d'une semaine, l'un nous quitta, dégoûté de sa position, parce qu'un chrétien, voyant combien il avait de peine à se procurer des élèves, avait commis l'impru-

dence de lui dire en riant qu'il ferait bien de prendre un tambour et de s'en aller par les rues pour rassembler les enfants. Un autre, qui était lui-même mahométan, nous abandonna aussi, sous prétexte que son prophète l'avait menacé de mort s'il enseignait autre chose que le Coran ; et en se retirant, celui-là trouva le moyen d'emmener avec lui tous nos élèves arabes. Grâce, cependant, à ce Dieu dont la protection ne manque jamais à qui veut travailler pour lui, un troisième essai nous réussit mieux. Au bout de deux mois l'école était pleine, et maintenant, après un peu plus de dix-huit mois, il nous a fallu nous installer dans un plus vaste local, qui, avec deux entrées différentes, contient près de cent enfants de l'un et l'autre sexe. De ce nombre, la grande majorité appartient à l'islamisme, mais il y a aussi un assez bon nombre de Cophtes.

« Le missionnaire qui dirige l'école des garçons est naturellement chargé de l'enseignement religieux ; il donne aussi des leçons d'anglais et d'arithmétique aux classes les plus avancées. Nous aviserons plus tard aux moyens d'y ajouter d'autres branches d'instruction. L'école des filles est restée sous ma surveillance, mais j'y ai pour auxilliaires deux jeunes institutrices indigènes, ma fille adoptive et une ouvrière anglaise, chargée de montrer les travaux à l'aiguille.

« Pendant les chaleurs de l'été, nous avons éprouvé de grandes fatigues, mais le nombre de nos élèves s'est maintenu mieux que nous n'avions osé l'espérer. Considérant aussi l'insouciance de la population, en tout ce qui concerne l'instruction, et l'habitude que les parents ont de retenir leurs enfants au logis sous les prétextes les plus frivoles, nous ne pouvons que remercier Dieu de ce qu'il a fait pour soutenir notre courage. A l'heure qu'il est, des chrétiens d'Angleterre et d'Ecosse soutiennent l'œuvre et s'emploient à nous fournir les moyens de l'étendre.

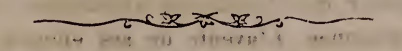
« Quant à nos travaux en vue des adultes, il serait difficile d'en parler sans exprimer le regret de ne pouvoir annoncer

des résultats plus décisifs, surtout parmi les mahométans de toutes les conditions. Mais ceux qui savent, comme nos collaborateurs dans l'Inde le font, combien on a de peine à gagner la confiance et l'attention de ces disciples du Coran ne s'en étonneront pas. Pendant l'été, je n'ai, pour ma part, pu faire que très peu de visites, excepté dans des cas de maladie. J'ai, cependant, continué à avoir des relations fréquentes avec de pauvres gens de mon voisinage, à qui j'ai pu donner des remèdes et parler de l'Evangile du Christ. Je citerai en particulier un jeune homme qui se mourait, et pour qui j'ai lieu de croire que mes visites ont été bénies, autant du moins qu'il est permis à l'homme de juger de la sincérité d'une conversion. A Celui-là seul de décider qui connaît le secret des cœurs.

« C'est chose difficile que de faire entrer dans l'esprit des gens de ce pays les idées qui s'élèvent au-dessus de celles de manger, d'acheter ou de vendre, de se marier ou de donner en mariage. Assurément on ne saurait dire qu'ils soient étrangers à tout bon sentiment, mais, en général, ils sont très impressionnables et se laissent emporter à la colère avec une facilité extraordinaire, surtout les femmes, qu'on voit souvent, à propos des choses les plus insignifiantes, se quereller, s'injurier et quelquefois se battre! Et cela non-seulement dans les classes infimes (celles-là sont sujettes à ces tristes défauts dans tous les pays); je parle de femmes d'une condition plus relevée, de celles-là même qui vivent dans l'aisance, et se meuvent au sein de la richesse. Un grand nombre de celles-ci laissent leurs enfants dans un tel état de malpropreté, ou si pauvrement vêtus, qu'on les prendrait volontiers pour des enfants de mendiants. Cela provient souvent d'incurie et de paresse, mais quelquefois aussi d'idées superstitieuses. Elles craignent d'attirer sur leurs enfants le mauvais œil de quelque être malfaisant. Ajoutez à ces défauts, entretenus par l'ignorance, une foi aveugle au pouvoir du faux prophète, et vous concevrez aisément qu'en tra-

vaillant parmi cette population, les missionnaires doivent s'attendre à beaucoup de mécomptes. Dieu, cependant, ne saurait faillir à ses promesses, et nous espérons tout au moins que la bonne semence que nous jetons dans ce sol, en apparence si ingrat, sera retrouvée plus tard par nos successeurs. Nous recevons d'ailleurs, dès à présent, quelques encouragements. A notre dépôt de livres sacrés et d'autres écrits religieux, nous voyons arriver beaucoup de prêtres cophtes ou mahométans, qui font des acquisitions et emportent ensuite le Nouveau Testament dans des provinces éloignées. Des réunions, tenues tous les soirs par quelqu'un des missionnaires, sont assez bien suivies, par des Cophtes surtout qui paraissent étudier les Ecritures d'une manière sérieuse, ou prendre goût aux saint exercices de la piété, et je sais que, sur ce sujet, les missionnaires ont toujours des choses très-intéressantes à raconter. Que les amis de l'Egypte ne se lassent donc pas. Quelque chose se fait ici pour y préparer le règne de Christ. »

A ces intéressantes communications de Miss Whately, nous sommes heureux de pouvoir ajouter que le vice-roi d'Egypte, à la bienveillance duquel les missionnaires ont eu plus d'une fois lieu de rendre justice, paraît entrer plus résolûment encore dans des voies dont les amis de l'Evangile ne peuvent que se réjouir. Il se prépare à opérer dans ses états des réformes, dont une des plus importantes a pour but d'assurer à tous les cultes une égale liberté. C'est tout ce qu'ont droit d'attendre de lui les propagateurs de la parole de Christ.



RÉPUBLIQUE DE LIBÉRIA.

HISTOIRE D'UNE NÉGRESSE ET DE SES TROIS FILS.

Nous annoncions, il y a quelques mois, qu'un second évêque nègre, le révérend M. Roberts, de Libéria, venait d'être donné à l'Afrique occidentale. (Chacun sait que le premier est l'évêque Crowther, de Sierra-Leone.) Qu'il nous soit permis de revenir sur ce fait, si intéressant au point de vue tout à la fois religieux et humanitaire. Une lettre adressée à un journal des Etats-Unis, par un vieil ami de la famille du nouvel évêque, nous en fournit l'occasion. Si nos lecteurs prennent à parcourir ce récit autant de plaisir que nous, il nous sauront gré de l'avoir fait passer sous leurs yeux.

« En 1829, dit l'auteur de la lettre, mes affaires m'ayant appelé à Pétersburg (Virginie), je me mis en rapport avec les principaux habitants de cette ville. La plupart d'entre eux favorisaient les efforts tentés dès lors pour fonder en Afrique une colonie de nègres libérés, et une Société spéciale s'était organisée dans ce but. A cette époque, l'Eglise wesleyenne était la plus considérable de Pétersburg, et toutes les fois qu'elle se réunissait, les galeries latérales de la chapelle se remplissaient de nègres. On y remarquait, entre autres, parmi les plus assidus, une veuve âgée et de couleur très foncée, régulièrement accompagnée de ses trois fils, dont l'un pouvait passer déjà pour un jeune homme, tandis que les deux autres étaient encore des enfants. Cette femme, à laquelle on donnait familièrement le nom de *tante* (aunty) Roberts, avait pourvu soigneusement à l'éducation de ses fils, et leur avait surtout inspiré de bonne heure les sentiments pieux qui l'animaient elle-même. Nous fîmes bientôt connaissance. L'avenir de ses enfants était l'objet constant de ses préoccupations, de ses conversations et de ses prières. Elle m'en parlait souvent, et je lui donnai le

conseil d'émigrer à Libéria, en ajoutant, un jour, je me le rappelle, que si j'étais moi-même un homme de couleur, je n'hésiterais pas un instant à prendre ce parti. Cette république, qui compte aujourd'hui plus de onze mille émigrés des Etats-Unis, et qui exerce l'influence la plus heureuse sur cinq cent mille nègres des contrées avoisinantes, ne faisait alors que de naître; mais j'avais confiance dans son avenir, et *tante* Roberts, aussi longtemps qu'elle a vécu, m'a exprimé sa vive reconnaissance pour l'idée que je lui avais suggérée.

« Peu de temps après, un départ d'émigrants fut organisé à Pétersburg par la société dont j'ai parlé, et dont j'étais devenu le trésorier. Un assez bon nombre de nègres, d'entre les plus estimés de la ville, se décidèrent à profiter de cette bonne occasion, et parmi eux se trouvaient la veuve Roberts, ses trois fils et plusieurs membres de la congrégation méthodiste dont elle avait fait partie.

« Une fois à Libéria, l'aîné des fils se mit aux affaires, et peu d'années lui suffirent pour nouer des relations commerciales, comparativement très importantes, avec New-York et avec l'Angleterre. Il y gagna tout à la fois une grande aisance et une considération telle, qu'en 1841, il fut nommé gouverneur de la colonie, qui jusqu'alors n'avait encore eu que des gouverneurs de race blanche. Il remplit ces fonctions jusqu'au moment où les colons se décidèrent pour la forme républicaine, c'est-à-dire jusqu'en 1847. M. Roberts fut alors nommé président pour deux ans. Il a été depuis réélu trois fois, et aujourdhui qu'il s'est retiré de la vie politique, il dirige avec distinction le collége fondé à Monrovia, en grande partie par ses soins.

« Le second frère, âgé aujourd'hui d'une cinquantaine d'années, devint de bonne heure un prédicateur itinérant au service de son Eglise, et pendant longtemps il a rempli ces fonctions avec autant de dévouement que de succès. Le troisième, enfin, était venu à New-York, il y a quelques années, dans le but d'y entrer au Collége médical. N'y ayant pas

été admis, parce qu'il n'appartenait pas à la race privilégiée, il s'en alla dans le Maine, acheva de s'instruire, et repartit ensuite pour Libéria, muni d'un diplôme de docteur-médecin parfaitement en règle, et dont il se montra digne par des connaissances étendues unies à un dévouement sans bornes. La carrière terrestre de celui-là a été interrompue par une mort prématurée; mais il a laissé après lui la mémoire d'une vie honorable et bien remplie. »

« Il me reste à mettre en relief ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ces souvenirs. Au commencement de cette année, j'ai vu arriver de Libéria à New-York, le révérend John Wright Roberts (le second des trois frères), et quelques jours après, le 20 juin, deux évêques de l'Eglise méthodiste épiscopale de ce pays, MM. Scott et Janes, assistés de plusieurs docteurs et du vénérable Henri Bocem, l'ont ordonné évêque pour l'Afrique, à la grande satisfaction de tous ceux qui veulent le bien de ce pays. Quel spectacle pour moi! Si l'on nous avait dit, il y a trente-sept ans, à *tante* Roberts et à moi, que l'aîné de ses fils serait le premier gouverneur et le premier président de Libéria, que le second deviendrait un prédicateur influent et le troisième un médecin distingué, nous aurions pris ces prédications pour des rêves. Mais notre surprise aurait été bien autrement grande encore si l'on nous avait annoncé que John Wright, porterait un jour le titre de premier évêque noir de l'Eglise méthodiste en Afrique! Et pourtant cela n'est pas une fiction, mais un fait bien réel! Que le Seigneur en soit loué! Cette pauvre Afrique, si longtemps méprisée et opprimée, a eu jadis ses Eglises et ses évêques, célèbres parmi les célèbres. Une nuit obscure avait succédé à ces jours brillants. Bénissons Dieu de ce que le soleil de justice, se levant de nouveau sur le pays, lui rend la connaissance du salut et fait surgir, d'entre ses enfants, des messagers de cette bonne nouvelle qu'il n'avait plus entendue depuis si longtemps. »

Puisqu'il est question dans la lettre qu'on vient de lire, du

collége de Monrovia, disons quelques mots du professeur qui en occupe une des chaires les plus importantes, celle de philosophie intellectuelle et morale.

Le révérend Alexandre Crummel, dans les veines duquel ne coule pas, dit-on, une seule goutte de sang blanc, naquit à New-York en 1819. Après avoir fait de bonnes études aux États-Unis, et y avoir reçu la consécration au saint ministère, il alla passer trois ans en Angleterre, à l'université de Cambridge, y prit le degré de maitre ès arts, et partit ensuite pour Libéria, où son mérite ne tarda pas à lui valoir la haute position qu'il occupe aujourd'hui. Tous ceux qui le connaissent s'accordent à le représenter comme un homme tout à fait hors ligne, très-savant, ayant d'excellentes manières, remarquablement éloquent, et qui, sous tous les rapports, figurerait avec honneur parmi les illustrations d'un pays civilisé. Un livre de lui, publié à New-York il y a quelques années, sous le titre de l'*Avenir de l'Afrique*, montre qu'à ses autres qualités, le révérend Crummel unit celles de l'écrivain, et, de plus, qu'il s'est dévoué de toute son âme aux intérêts de la patrie de ses pères, redevenue aujourd'hui la sienne.

ÉTATS-UNIS.

CINQUANTE-SEPTIÈME ANNIVERSAIRE DU CONSEIL AMÉRICAIN POUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Cette assemblée générale de la plus considérable des Sociétés de missions américaines, a eu lieu le 25 septembre dernier et les trois jours suivants, dans un charmant village du Massachussets, nommé Pittsfield. Plus de deux mille personnes venues de loin y assistaient. C'était plus que la localité n'en pouvait convenablement héberger, mais des arrangements avaient été pris à l'avance avec les chemins de fer, pour transporter, chaque soir, les étrangers dans des

villes voisines et les ramener le lendemain matin, à des prix considérablement réduits, Nous citons ce détail pour montrer à quel point tout le monde, aux Etats-Unis, se prête aux combinaisons qui ont pour objet des œuvres religieuses.

Les renseignements donnés sur les différents champs de travail de la Société ont été généralement très encourageants. On annonce, à peu près de partout, que les Eglises déjà formées croissent en nombre, en piété, en fermeté et en influence. Malheureusement, le nombre des agents est loin de répondre à tous les besoins de l'œuvre. La disette de missionnaires nouveaux, due sans doute en grande partie aux agitations politiques des dernières années, a été le seul côté sombre des faits mentionnés dans le rapport ou dans les discours des orateurs.

Les missions entretenues par la Société sont au nombre de 20, comprenant ensemble 104 postes principaux et 421 annexes. Le chiffre des agents, — missionnaires, médecins, ou autres, — envoyés d'Amérique, est de 312, parmi lesquels on ne compte pas moins de 166 femmes. Les agents indigènes de toute nature sont au nombre de 815. Les Eglises organisées comprennent ensemble au delà de 24,000 membres effectifs, et les écoles de diverses sortes environ 11,000 élèves.

Les recettes de l'année s'étaient élevées à 448,090 dollars (plus de 2,240,000 fr.), et il restait en caisse, à la fin de l'exercice, un excédant de 6,000 dollars, ce qui constituait à la Société une situation plus avantageuse que celle de l'année dernière à pareille époque.

Dans l'assemblée générale, on s'est occupé beaucoup de la disette de missionnaires mentionnée plus haut et, à ce propos, un missionnaire de Maduré, dans l'Inde, le révérend M. Taylor, a raconté une touchante anecdote.

« Pour avoir plus de missionnaires, a-t-il dit, il faut faire un appel sérieux aux pères et aux mères. Pour ma part, j'avais une mère pieuse, que nous avons tout récemment

portée à sa dernière demeure. Quand, à une époque bien éloignée de l'heure présente, il fut question pour la famille de se rendre dans le lointain ouest, nous étions onze enfants. Notre mère demanda si l'un d'entre nous ne voudrait pas étudier pour le saint ministère et se consacrer à l'œuvre des missions, Quand mon tour de parler vint, je déclarai que je serais heureux d'entrer dans cette carrière. Alors, ma mère ôta de son cou un collier d'or, la seule chose, je crois, qui lui restât de ses effets de mariage : 42 beaux anneaux d'or vraiment, avec lesquels j'avais souvent joué dans mon enfance, quand elle me tenait dans ses bras ; ils furent vendus et ce fut du produit de cette vente que l'on acheta les premiers livres classiques qui servirent à mes études. »

A ce récit, l'assemblée entière applaudit, mais un autre incident l'émut bien plus encore. Depuis quarante-quatre ans, la Société avait pour secrétaire, ou agent général, un homme distingué, le révérend Anderson qui l'a servie avec un zèle et un dévouement exemplaires. Mais arrivé à l'âge de 70 ans, le docteur Anderson a senti que le moment de céder ses fonctions à d'autres était arrivé, et une lettre de lui, lue en séance, l'a publiquement annoncé. A cette nouvelle, une explosion de regrets a eu lieu dans l'assemblée, et une députation spéciale a été chargée d'en porter l'expression au docteur. Mais à cela ne s'est pas borné le témoignage d'estime et d'affection qui devait accompagner le digne vieillard dans sa retraite. Pendant ces quarante années de services, ses honoraires avaient été si modiques et son désintéressement si grand, qu'il restait aussi pauvre qu'à son entrée dans la carrière. Instruits de ce fait, quelques amis chrétiens de Boston et de New-York, la plupart négociants, se sont rendus chez lui le lendemain, et comme gage de reconnaissance, lui ont présenté en don une somme 20,000 dollars (100,000 fr.), qu'ils avaient collectée entre eux.

Pris à l'improviste par cette offre, et presque muet de surprise, le docteur n'a pu d'abord que remercier les auteurs

de la démarche, mais ensuite il a fait connaître, par une lettre lue à l'assemblée, à quelles conditions il acceptait ce don; c'est que sa femme et lui jouiraient, leur vie durant, des intérêts des 20,000 dollars, mais, qu'à moins de circonstances, impérieuses et peu probables, qui les forceraient à distraire quelque chose du capital, la somme entière serait, après leur mort, mise à la disposition du comité de la Société pour être employée au profit de l'œuvre. Cet arrangement a obtenu l'approbation des donateurs, et c'est ainsi que, d'une part, l'avenir terrestre d'un fidèle serviteur de Christ se trouve assuré et que, de l'autre, une ressource de plus aidera la Société dans la poursuite de ses travaux.

Il paraît que le docteur Anderson espère pouvoir consacrer ses dernières années à écrire l'histoire de la Société depuis son origine, et personne, assurément, n'est mieux qualifié que lui pour s'acquitter d'une telle tâche. Ce sera un dernier service rendu par cet homme de bien à l'œuvre qu'il a si bien servie pendant si longtemps.



MADAGASCAR.

Le journal de la Société des missions de Londres annonce que, d'après un tableau de la situation des postes de la Société tout récemment dressé avec le plus grand soin, le nombre des *membres effectifs* de l'Eglise ou communiants, à Antananarivo et dans les environs, s'élève à 4374, — ce qui représente une population chrétienne de 16 à 18,000 âmes. Outre les pasteurs indigènes, 23 diacres sont à l'œuvre au sein des troupeaux. Les écoles de garçons comptent 550 élèves et celles de filles 386. Ces chiffres sont encourageants en ce qu'ils constatent des progrès sensibles et constants.

Quelques détails, empruntés à la correspondance du révé-

rend M. Cousins, sur un des districts soumis à sa surveillance, feront comprendre sous l'influence de quelles idées ces progrès s'accomplissent.

Il s'agit du district de Vonizongo, où le missionnaire était allé passer quelques semaines.

« Dans ma visite de 1863, dit-il, j'y avais trouvé environ 600 chrétiens : aujourd'hui, ils ont dépassé le chiffre de 900. En 1863, on ne comptait que 122 communiants ; il y en a maintenant 230. Ces troupeaux désirent ardemment qu'un missionnaire aille se fixer auprès d'eux, et j'ose dire que si nous parvenions à leur en donner un, il pourrait compter sur le plus cordial accueil et sur un zèle exemplaire à suivre ses instructions. Au temps de la première mission, le révérend Johns avait pris beaucoup d'intérêt à ce district, et les traces de ses travaux y sont encore visibles. Les Bibles répandues alors parmi les habitants furent soigneusement gardées sous le long règne de la cruelle Ranavalona, et j'en possède un exemplaire en excellent état de conservation. Ce soin n'empêchait pas de les lire beaucoup en cachette, et il paraît que cette fraction de l'ancienne Eglise persécutée avait à sa tête des hommes pieux et intelligents, auxquels elle doit le maintien de sa foi et sa prospérité actuelle. Ce district avait, d'ailleurs, servi de refuge à beaucoup de chrétiens obligés de quitter la capitale, et c'est de là qu'étaient sortis plusieurs des martyrs qui ont le plus illustré, par leur inébranlable fermeté, l'Eglise évangélique de Madagascar. »

Un autre missionnaire, le révérend Hartley, dépeint aussi avec vivacité la prospérité des écoles, l'empressement des chrétiens à y envoyer leurs enfants et les progrès des élèves. Il ajoute qu'à celles du dimanche, très goûtées aussi par la population, on voit souvent de hauts fonctionnaires occupés à remplir les devoirs de moniteurs, et s'en acquittant d'une manière très satisfaisante.

Nous avons déjà dit que la reine de Madagascar, qui, malheureusement, est restée jusqu'à ce jour en dehors du mou-

vement chrétien, vient de conclure avec la Grande-Bretagne un traité dont les missionnaires s'applaudissent beaucoup. Elle y garantit aux sujets britanniques la liberté d'exercer leur culte et d'annoncer l'Evangile à ses propres sujets. Ceux-ci seront eux-mêmes parfaitement libres d'embrasser la religion chrétienne. Les missionnaires sont autorisés à bâtir des temples; toutefois ces édifices seront, ainsi que leurs dépendances, considérés comme propriété de la reine, mais ne pourront jamais être employés à d'autres usages qu'à ceux en vue desquels ils auront été construits.

DES PRIÈRES INCOMPLÈTES.

Au commencement de notre siècle, la plupart des Eglises évangéliques étaient étrangères à l'œuvre des missions et semblaient ignorer jusqu'au devoir de prier pour la conversion des païens. Mais, ce qu'elles ne faisaient pas en corps, quelques-uns de leurs membres les plus vivants le faisaient en particulier, et le passage suivant d'un sermon, prêché à Londres en 1804, montre dans quels sentiments. Il est du célèbre théologien et pasteur Thomas Scott, dont quelques livres ont été traduits en français.

« Familiarisé de bonne heure, dit l'orateur, avec les écrits du président Edwards et de Brainerd (deux éminents théologiens américains connus pour leur zèle missionnaire), j'avais naturellement appris d'eux à prier pour les païens. Depuis lors, les nations encore privées de la connaissance de Christ sont toujours restées au plus près de mon cœur, et je n'ai jamais compris que des chrétiens vraiment pieux pussent les oublier en s'entretenant avec leur Dieu. A l'époque dont je parle, cela arrivait pourtant très souvent, car nos Sociétés de missions anglaises n'existaient pas encore ou n'étaient connues que d'un très petit nombre de personnes. Je ne pouvais, pour mon compte et dans la mesure de mes moyens,

remédier à cette lacune que par mes propres prières. Maintenant que, grâces à Dieu, ces Sociétés existent, elles ont fait surgir devant les yeux de notre foi des scènes aussi brillantes que nouvelles, et aujourd'hui même, me voici appelé à vous recommander la cause des missions du haut de cette chaire. C'est un bonheur qui dépasse, plus que je ne le puis dire, toutes mes espérances d'autrefois. Oh ! que cette cause devienne de plus en plus chère à chacun de nous ! Que chacun l'estime plus qu'il n'estime sa propre vie, et que chaque jour des prières de plus en plus ferventes en demandent le triomphe au Maître suprême de l'Eglise et du monde ! C'est une grande, une sainte cause, et je n'hésite pas à déclarer *incomplète* toute prière où l'on ne s'en souvient pas. »

VARIÉTÉS

CHINE.

LES EXAMENS LITTÉRAIRES.

Chacun sait quelle importance les Chinois attachent aux honneurs littéraires, et la place que leur obtention tient dans la vie de tous ceux qui peuvent y aspirer. Une lettre de Hong-Kong, qui a paru dans le *Moniteur universel,* donne sur ce sujet quelques détails qu'on nous saura gré de reproduire.

« Les examens triennaux au grade de docteur ès lettres ont eu lieu dans la capitale, et la liste des heureux a été publiée. Quelle fortune et quelle joie, non-seulement pour les vainqueurs eux-mêmes, mais encore pour toutes leurs familles, et leur parenté la plus éloignée ! On s'en rendrait difficilement en France un compte bien exact. Cela n'a cependant rien de surprenant, vu que ceux qui réussissent à se

faire décerner ce troisième grade universitaire sont certains, qu'ils soient riches ou qu'ils soient pauvres, d'arriver aux plus hautes dignités de l'Empire, pourvu qu'ils aient tant soit peu d'intelligence des affaires.

« Voilà donc des familles, hier encore complétement ignorées et vouées le plus souvent à la plus affreuse misère, aujourd'hui honorées, adulées même par tout ce qu'il y a dans le pays de plus noble, de plus riche et de plus puissant, car quel est le Chinois qui voudrait être le dernier sur la liste de ceux qui « offrent leurs humbles félicitations » aux futurs vice-rois, gouverneurs, premiers ministres ou au moins trésoriers ou juges de provinces ? Les candidats de cette année ont eu trois thèses à composer et cela sur deux textes de Confucius et un de Mencius. Voici ces textes ; on verra qu'ils peuvent fournir matière à beaucoup de belles et nobles pages :

« 1. — Ki-kang ayant demandé comment il était possible de faire que le peuple vénérât son prince, lui restât fidèle et s'appliquât à être vertueux, Kong-tsé répondit : « Qu'il pratique la piété filiale, qu'il soit bon pour tous et tous lui seront fidèles. Qu'il prenne soin de l'avancement des bons et qu'il instruise les ignorants et tous s'exerceront mutuellement à la vertu. »

« 2. — L'empereur Chouenn « étant doué de tant de « vertus » n'a pas pu ne pas arriver au trône, ne pas devenir si riche, ne pas acquérir une si grande gloire et *ne pas atteindre un âge aussi avancé.*

« 3 — Qu'on laisse les saisons de l'agriculture à leur loi naturelle et le grain abondera au delà du nécessaire.

« Il est à remarquer qu'en Chine, pas plus qu'ailleurs, ce ne sont point les candidats qui se choisissent les thèses, mais que celles-ci leur sont prescrites par une commission gouvernementale, présidée généralement par un des ministres, un grand chancelier littéraire, ou le plus souvent un prince du sang. Qu'on dise après cela que les Chinois sont

barbares, qu'ils laissent de côté les questions les plus ardues de l'humanité pour s'adonner exclusivement au culte du matérialisme (1).

« On ne saurait reprocher non plus au cabinet de Pékin actuel de mépriser la science de l'Occident et de ne pas se soucier d'apprendre ce qui s'y passe de remarquable. Car voilà le *Droit des nations*, par Wheaton, traduit et publié en chinois, sous les auspices et aux frais du prince Kong et de Wenn-siang, sur la proposition de M. A. Burlingame, ministre des Etats-Unis en Chine. »

NOUVELLES RÉCENTES

ILES SANDWICH.

On sait que la princesse Emma, reine douairière des îles Sandwich, a fait récemment un assez long séjour en Europe. Un des objets dont elle paraît s'être occupée en Angleterre, touchait aux missions. Il paraît qu'après de nombreuses entrevues avec quelques-uns des dignitaires de l'Eglise anglicane, la reine s'est assurée des services d'un architecte renommé de Londres pour construire une magnifique cathédrale à Honolulu, capitale des îles. En vue de cette construction, on a ouvert à Londres des souscriptions dont le produit, ajoute-t-on, a été loin de répondre à l'attente de la princesse. Celle-ci ne s'en est pas moins montrée décidée à persévérer dans son dessein. « Si l'Eglise demeure inachevée, aurait-elle dit, elle restera comme un monument de l'indif-

(1) Oui, mais les Chinois sont païens, et l'on sait, par les missionnaires, que là, comme partout, l'idolâtrie a produit l'affaissement intellectuel et les plus déplorables désordres.

férence de l'ancien monde, mais elle n'en sera pas moins commencée. »

Cette confiance fait honneur aux sentiments pieux de la reine. Malheureusement, l'œuvre dont il s'agit n'est pas à l'abri de tout reproche, et c'est probablement ce qui explique le peu de succès de la souscription. Les vrais amis des missions ont vu avec peine un évêque anglican aller s'établir et fonder une œuvre nouvelle chez un peuple que d'autres missionnaires, les presbytériens des Etats-Unis, avaient déjà gagné à l'Evangile,

---

UN SÉMINAIRE NÈGRE AUX ÉTATS-UNIS.

Uu journal américain annonce que trente jeunes nègres étudient la théologie à Washington, sous la direction du docteur E. Turney. Il dit ensuite qu'on leur a fait subir un examen public et ajoute : « Les étudiants, placés sur la plate-forme, lisaient de longs passages de la Bible et répondaient à toutes les questions qu'on leur faisait sur ce qu'ils venaient de lire. Et nous sommes heureux de dire que tous les assistants se sont montrés surpris d'entendre si bien lire et si bien répondre ces jeunes noirs, qui presque tous, ont été des esclaves. »

« Espérons, que de cette école, si intéressante à tant de titres, sortiront de nombreux témoins de Christ, tout autant, et, à certains égards, mieux qualifiés que des blancs pour aller porter le bon message du salut aux peuples d'Afrique qui ne le connaissent point encore. »

CONQUÊTES DU CHRISTIANISME DANS LES RANGS D'UNE FAMILLE JUIVE.

Depuis le commencement du siècle, on évalue à plus de cent le nombre des Israélites de naissance qui sont devenus

pasteurs ou missionnaires dans les diverses communions protestantes.

Un de ces pasteurs, attaché, si nous ne nous trompons, à l'Eglise anglicane, écrivait dernièrement au rév. Ewald, de Londres :

« Il y a quarante ans, aucun membre de ma famille ne s'était encore converti au christianisme; mais depuis lors voici ce qui est arrivé. Mon père et ma mère (aujourd'hui très avancés en âge) sont devenus des chrétiens pieux, ainsi que leurs huit enfants. Dans leur cercle de famille le plus rapproché, il y avait, du côté de mon père, quatre frères, deux sœurs et quarante-un neveux ou nièces; et du côté de ma mère, quatre frères, trois sœurs et vingt-cinq neveux ou nièces. Or de tout ce monde-là, il ne reste qu'une dizaine de personnes qui professent encore le judaïsme, et je puis dire que pour embrasser la foi chrétienne, plusieurs ont dû renoncer à des avantages temporels plus ou moins considérables. Quatre membres de la famille sont aujourd'hui pasteurs dans l'Eglise établie d'Angleterre. J'aurais pu joindre à ces chiffres un grand nombre d'enfants, plus jeunes, qui forment maintenant la troisième génération des chrétiens appartenant à la même souche israélite. »

PAYS BIRMAN.

Un des districts du Birman où habitent des Karens, celui de Bassein, en compte de 80,000 à 90,000. Le révérend Abbot, missionnaire américain, y commença en 1840 une mission sur laquelle n'ont cessé de reposer les plus abondantes bénédictions. En cinq ans, il put y baptiser plus de 3,000 personnes, toutes adultes, puisqu'il appartenait à la communion baptiste. Aujourd'hui, le district présente 67 Eglises, avec 107 prédicateurs indigènes et au delà de 6,100 communiants.

Les dernières nouvelles reçues des autres districts birmans sont également encourageantes. A Rangoun, entre autres, les progrès sont rapides parmi les Karens. On a commencé, de plus, dans cette ville une mission pour les Chinois, dont on se promet d'heureux résultats. L'année dernière, le baptême a pu être administré à huit d'entre eux, et une dizaine d'autres le sollicitaient, en donnant toutes les marques d'une conversion sincère aux doctrines de l'Evangile.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Nos lecteurs n'auront pas oublié que l'année dernière, un des missionnaires établis dans cette île, le rév. M. Volkner, fut odieusement massacré par des Maoris appartenant à une espèce de secte qui avait pris le nom de « hauistes, » ou aboyeurs (*Journal des Missions*, juillet 1864, page 278). Les dernières nouvelles reçues d'Aukland annoncent que cinq des assassins de ce missionnaire ont été arrêtés et ont subi la peine capitale dans cette ville, le 17 juin dernier.

UN NOUVEAU VAISSEAU MISSIONNAIRE.

Nos lecteurs savent que plusieurs des grandes Sociétés de missions ont leurs navires à elles, qu'elles emploient soit au transport de leurs missionnaires, soit à faciliter leurs rapports avec les stations elles-mêmes. Ils apprendront avec intérêt que la Société des missions de Bâle, malgré son éloignement de la mer, possède maintenant ce précieux moyen d'action. Un navire, qui s'appelle *die Palme* (le Palme ou le Palmier), a quitté, le 21 août dernier, le port de Brake (dans l'Oldenbourg) pour les stations que la Société a fondées sur la côte occidentale d'Afrique, ayant à bord un missionnaire et trois jeunes sœurs fiancées à des missionnaires.

Paris. — Typ. Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 13

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS ET CE QU'ILS ONT FAIT.

Sous ce titre, un journal de la colonie du Cap, *le Moniteur de Colesberg*, a publié dernièrement, un article qui a fait sensation dans le pays où il a paru. Il n'en produira pas moins, nous en sommes persuadés, dans le cercle de nos lecteurs. Au terme d'une année où leur foi a subi de si rudes secousses, il leur sera doux d'entendre une voix désintéressée rendre témoignage au zèle de nos missionnaires et aux succès que le Seigneur a daigné leur accorder. L'adversité ébranle facilement la confiance. En voyant une guerre de quelques mois mettre en question l'existence de la mission du Lessouto, plus d'un de nos amis, sans regretter sa coopération passée, sans devenir infidèle à la cause, a pu se demander si l'on ne s'était pas fait une idée exagérée de l'importance des travaux de nos frères, si l'on n'en avait pas trop attendu. D'autres, oubliant ce qu'il faut de temps pour former un peuple qui a tout à apprendre, ont pu s'étonner que trente années de travaux n'aient pas suffi pour faire des Bassoutos une nation capable de conduire ses affaires avec sagesse et fermeté dans la position irritante et critique où l'ont mise les empiétements des blancs.

Nous avons eu plus d'une fois l'idée d'aborder nous-même

ces questions, d'une manière directe et catégorique. Nous nous félicitons maintenant de ne l'avoir pas fait. Il valait infiniment mieux que les explications vinssent de personnes désintéressées et assez voisines des lieux pour pouvoir parler avec pleine connaissance de cause.

L'importance de l'article que nous allons reproduire fera pardonner sa longueur. Nous n'éliminerons que quelques répétitions.

« Des personnes peu favorables à la cause du christianisme ont répété, sur tous les tons, que la mission de la Société de Paris était une entreprise manquée. Les missionnaires français, a-t-on dit, ont travaillé pendant plus de trente ans sans rien effectuer. A-t-on voulu faire entendre par là que ces missionnaires n'étaient pas à la hauteur de leur tâche, ou bien s'est-on proposé de nous persuader que les Bassoutos sont une race intraitable sur laquelle l'Evangile n'a pas de prise et qu'il ne saurait adoucir et civiliser? Nous l'ignorons. Nous sommes cependant tentés de penser que c'est surtout à la dernière de ces conclusions qu'on désirerait nous amener. Etablir que tout effort pour changer les dispositions dépravées des Bassoutos est inutile, serait en effet, le meilleur moyen de justifier l'expulsion des missionnaires et d'atténuer ce qu'il y a eu d'excessif dans les mesures auxquelles on a eu recours, soit contre eux, soit contre les indigènes qu'ils instruisaient. Mais ces affirmations, quel qu'en puisse être le motif, n'ont absolument rien de vrai. Nous n'hésitons pas à le dire, les missionnaires français ont accompli de grandes choses. Loin d'avoir échoué, leur mission a eu des résultats très-remarquables. »

« Nous ne nous proposons pas, en ce moment, d'examiner si la guerre que l'Etat-Libre vient de faire était juste. Nous ne voulons pas non plus toucher d'une manière directe à la question de l'expulsion des missionnaires. Nous ne croyons pas que le caractère des Bassoutos soit sans tache, et nous n'avons nullement l'intention d'en faire un peuple de saints.

Nous reconnaissons volontiers, comme nous l'avons fréquemment fait dans nos colonnes, que leurs enlèvements de bestiaux ont été la cause immédiate de la guerre, et qu'il y a au sein de ce peuple un grand nombre de personnes qui sont tout autant païennes maintenant qu'elles l'étaient il y a trente ans. Nous n'avons aucun intérêt à nous faire les avocats de la mission française. Nous ne voulons que rendre témoignage à la vérité, et nous le faisons, en donnant le démenti le plus formel et le plus absolu aux assertions de ceux qui disent que les missionnaires français ont travaillé en vain. Pour justifier ce démenti, il n'est pas nécessaire de prouver que tous les Bassoutos sont d'honnêtes gens. Convertir toute une nation n'est pas une tâche facile. Ces indigènes sont nombreux et se comptent par dizaines de mille. Ils occupent, ou plutôt ils occupaient avant la guerre, un pays de plus de cent lieues de longueur sur une largeur considérable, et cette contrée était, comparativement à d'autres régions du sud de l'Afrique, extrêmement peuplée. Il y a trente-cinq ans, les Bassoutos n'avaient aucune connaissance de notre religion et de notre civilisation, ils n'avaient jamais vu ni Bible ni missionnaire. La nation était composée de restes de diverses peuplades ayant chacune son chef, ses conseillers, n'étant toutes ensemble rattachées à un gouvernement central que par un lien assez lâche et ressemblant ainsi plutôt à une république qu'à autre chose. L'unité faisant défaut, le sentiment national était peu prononcé et il n'y avait pas communauté absolue d'intérêts. Comme toutes les tribus africaines, les Bassoutos n'avaient ni langage écrit, ni livres. Convertir et civiliser un peuple pareil n'était pas une petite entreprise. Ce qui doit nous étonner, ce n'est pas que si peu ait été fait, mais au contraire, que tant ait été fait; ce n'est pas que toute la nation n'ait pas été conquise à nos croyances et à nos mœurs, mais plutôt que tant d'Églises chrétiennes aient été formées dans son sein, que tant de livres aient été composés et imprimés dans sa langue,

et qu'on ait mis tant de gens à même de lire ces livres. De ce que le peuple entier n'a pas été transformé, est-on en droit de conclure que les missionnaires n'ont pas eu de succès. Nous voudrions que ceux qui le prétendent allassent s'établir au milieu de quelque communauté sauvage entièrement étrangère à leurs idées et ne comprenant pas un mot de ce qu'ils lui diraient. Après avoir, jour après jour, mois après mois, année après année, passé par tout ce qu'il y a d'ennuis, de fatigues, de découragements dans la vie d'un missionnaire, ils seraient juges compétents de ce qui s'est fait dans le Lessouto. »

« Les missionnaires français ont travaillé avec zèle et ne se sont en rien épargnés. Ils ont persévéré au milieu de peines et de difficultés dont ils n'ont rien dit et qui, du reste, se reproduisent au commencement de toute entreprise semblable à la leur. »

« Ils ont fondé des Églises chrétiennes qui comptaient au delà de deux mille communiants et catéchumènes. Le nombre des indigènes qui prenaient part aux services religieux était au moins de cinq mille. En outre, l'Évangile produisait des effets manifestes au sein des populations voisines des stations. Huit cents enfants fréquentaient les écoles, et il y avait déjà dans le pays bien près de trois mille personnes capables de lire. Au moment où la guerre allait éclater, une centaine d'adultes, après un sérieux examen, recevaient le baptême et étaient incorporés dans l'Église. Des temples solides avaient été construits. Dans les stations et leur voisinage, se voyaient des centaines de demeures paisibles où régnait la piété et se montraient les fruits d'une civilisation naissante. D'après un rapport rédigé par les missionnaires en mai 1865, il y avait alors dans le Lessouto près de vingt-cinq stations, en comprenant dans ce nombre des postes confiés aux soins de catéchistes indigènes. C'étaient autant de centres d'où la lumière de l'Évangile et une civilisation chrétienne se répandaient dans la contrée tout entière. »

« Nous constatons ces faits avec la conviction que nous restons au-dessous de la réalité. Toutes les personnes qui ont pu suivre de près la mission du Lessouto savent que les missionnaires français apportent une extrême prudence dans la formation de leurs Églises. Ils ne se sont jamais montrés enclins à exagérer les résultats de leurs travaux; s'ils ont erré, c'est par excès de réserve et de circonspection. Ce n'est certes pas au rabais qu'il faut prendre les renseignements qu'ils donnent. »

« Mais nous allons plus loin, et nous affirmons que les Bassoutos, *comme nation*, ont subi l'influence de la mission française, et qu'au moment où la guerre a éclaté, ils étaient dans une position bien supérieure à celle dans laquelle ils se trouvaient il y a vingt ou trente ans. Que ceux qui ont voyagé dans leur pays en 1865, disent s'il présentait le même aspect qu'en 1835? A tous les points de vue, l'amélioration était notable. L'ignorance faisait place à l'instruction, le paganisme au sentiment chrétien. Des milliers d'indigènes avaient renoncé à leurs anciens vêtements pour adopter ceux de l'Europe; la femme était, au moins partiellement, sortie de son ancien état de dégradation. Il y avait dans le pays des centaines de familles chrétiennes dont la conduite ne le cédait en rien à celle de la généralité des personnes qui font profession de piété dans des régions plus civilisées. Quiconque a parcouru les stations françaises, il y a un an, a pu constater ces faits. Qu'on visitât Mékuatling ou Morija, Thaba-Bossiou ou Hermon, Bérée ou Hébron, ou tout autre établissement, partout on avait des preuves convaincantes de la puissance avec laquelle l'Évangile agissait sur les païens. On pouvait voir, il est vrai, qu'il restait encore beaucoup à faire; mais il n'était pas moins évident que beaucoup avait déjà été fait. Il y avait là une œuvre grande et prospère, et jamais elle n'avait paru promettre autant qu'à la veille de la guerre. »

« Qu'on n'oublie pas non plus ce qui a été entrepris pour doter les Bassoutos d'une littérature. Nous nous demandons

si ceux qui prétendent que les missionnaires n'ont rien fait savent ce que c'est que s'asseoir au milieu de gens étrangers à l'art de la lecture pour leur faire épeler les mots d'une langue que l'on essaie d'écrire pour la première fois. C'est cependant ce que les missionnaires français ont fait avec le plus grand succès. Une grammaire a été publiée. Des ouvrages originaux et des traductions ont été imprimés et resteront comme un monument du talent et des patients travaux d'hommes que parmi nous l'on s'efforce de décrier. Ils ont traduit et imprimé, dans l'une de leurs stations, le Nouveau Testament tout entier. L'édition a été de 5,000 exemplaires. La plupart des livres de l'Ancien Testament sont prêts pour la presse. Avant l'apparition de la traduction du Nouveau Testament, on avait tiré à 5,000 exemplaires un choix de cinquante chapitres de la Bible, intitulé : *Seyo sa lipélou*, (*Nourriture de l'âme*.) Les missionnaires ont donné aux Bassoutos un recueil de cent cinquante cantiques et psaumes de David, traduits en vers, qui en est à sa troisième édition. L'excellent petit livre : *Ligne après ligne*, a été reproduit et tiré à plusieurs milliers d'exemplaires. On peut encore mentionner divers opuscules, en particulier le *Topollo*, traité spécialement consacré à l'exposition de la doctrine du salut par Jésus-Christ. L'impression en a été défrayée par quelques quakers anglais. Pendant un temps assez considérable, et jusque tout dernièrement, il s'est publié, dans les stations, un journal mensuel destiné à répandre parmi les populations des principes de moralité et de civilisation. Enfin, des catéchismes, des abécédaires, des méthodes de lecture ont été répandus par milliers. Maintenant encore, des multitudes d'enfants chantent dans les vallées du Lessouto les hymnes composées par les missionnaires français, tandis que des vieillards parcourent de leurs yeux affaiblis par l'âge les écrits des Evangélistes et les lettres de saint Paul! »

« Qu'on se transporte à treize cents ans en arrière, et qu'on voie si, après trente ans de travail, les missionnaires que

Grégoire I envoya en Angleterre avaient obtenu de plus grands résultats. A-t-on prétendu qu'ils n'avaient rien fait, parce qu'au bout de ce laps de temps, le druidisme n'avait point encore disparu, que des multitudes adoraient encore Thor et Woden et que maints guerriers continuaient à boire dans les crânes de leurs ennemis? »

« Trente périodes de trente ans chacune, ou neuf siècles, s'écoulèrent depuis, et les clans du Nord, les montagnards du pays de Galles n'avaient point encore cessé de faire des descentes contre leurs voisins de la plaine et de leur enlever leurs bestiaux. »

« Les missionnaires français n'ont pas été seulement les pionniers du christianisme, ils ont aussi développé l'agriculture, frayé la voie au commerce. Les Bassoutos, avant la guerre, cultivaient le froment sur une grande échelle et en exportaient annuellement des milliers de sacs dans l'État-Libre. Nous connaissons le missionnaire qui, le premier, a donné aux indigènes de la semence de cette précieuse céréale. Il la leur distribuait dans une petite tasse.

« Un grand nombre d'hommes d'extraction européenne se sont enrichis par leurs ventes et leurs achats dans le pays que ces serviteurs de Dieu ont rendu accessible, et l'on dira encore que rien n'a été fait! »

« Les missionnaires dont nous prenons la défense sont des ministres de l'Église réformée de France, Église sœur de celle de l'État-Libre. Ils sont venus du pays qui a donné naissance aux ancêtres d'un grand nombre des habitants de cet État. Ils ont vécu parmi les païens au milieu de privations et de difficultés de toute espèce. Ce n'étaient point des intrigants politiques. Une enquête rigoureuse a fait éclater leur innocence, et montré qu'ils n'ont en aucune façon favorisé les plans des Bassoutos contre leurs adversaires. Ils ne recherchaient point les applaudissements des hommes. Ils se contentaient de poursuivre silencieusement leurs travaux, annonçant l'Évangile de lieu en lieu, formant des Églises,

établissant des écoles, distribuant des médecines aux malades, visitant les mourants, traduisant la parole de Dieu. Ils savaient bien que jamais on ne parlerait dans le monde de l'éloquence de leurs discours, du nombre et du mérite de leurs traductions. Relégués dans le Lessouto, ils étaient peu connus, excepté des voyageurs de la colonie du Cap et de l'État-Libre, qui trouvaient toujours l'accueil le plus bienveillant dans les stations et s'y voyaient traités avec cette politesse, ces égards dont les missionnaires avaient emporté de leur pays les traditions et l'habitude. Il suffisait à ces hommes de pouvoir faire du bien. Leur unique passion, c'était la conversion des païens au milieu desquels ils vivaient. Ils ne demandaient autre chose que de pouvoir, après une vie de renoncement, entendre leur Maître dire à chacun d'eux : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur ! »

« Quelques-uns d'entre eux ont blanchi sous le harnais. Au moment où ils avaient triomphé de beaucoup de difficultés, où ils voyaient leur œuvre prospérer en dépit de toutes les résistances, après trente ans de labeurs mêlés de perplexités et d'angoisses, ils ont été expulsés; et ce n'a pas été par des mains païennes !... Ah ! nous voudrions pouvoir jeter un voile sur ce drame et nous écrier : « Qu'on n'en parle point à Gath, qu'on ne le publie pas dans les rues d'Ascalon ! »

« Mais, quel que soit l'avenir réservé au Lessouto, une chose est claire et demeure incontestable : les missionnaires de la Société de Paris ont fait une grande œuvre. »

« D'autres questions, se rattachant à celle-ci, occupent souvent nos pensées, mais nous n'avons pas l'intention de les traiter en ce moment. La mission se relèvera-t-elle? Les Églises des Bassoutos resteront-elles sans pasteurs ? Le christianisme doit-il disparaître du Lessouto? Nous ne le pensons pas. Nous croyons au contraire, aussi fermement que nous croyons que deux et deux font quatre, qu'avant longtemps des missionnaires chrétiens seront de nouveau à l'œuvre dans toute l'étendue du pays. Tout n'est pas perdu. Nous sommes d'ail-

leurs persuadés que l'Etat-Libre a méconnu ses propres intérêts de la manière la plus lamentable, lorsqu'il a chassé les missionnaires et désorganisé leurs Églises. A part même toute considération se rattachant aux droits de la justice et de la religion, cette mesure ne lui a fait aucun bien. Elle n'a pas fait entrer un sou dans son trésor ; elle n'a rien ajouté à sa gloire et au prestige de ses armes. C'est un mal que rien ne compense ni ne mitige. Déjà surgissent, à propos des provinces nouvellement annexées, des embarras de l'ordre le plus formidable. On trouvera plus difficile de les gouverner qu'il ne l'a été de les conquérir. Prenant, comme nous le faisons, un vif intérêt à nos amis de l'État-Libre et souhaitant ardemment leur prospérité, nous souffrons à la pensée qu'au milieu des troubles et des perplexités qui se préparent pour eux, ils sentiront peser sur leurs consciences le décret que, dans une heure néfaste, ils ont lancé contre des serviteurs de Dieu. »

NOUVELLES DU LESSOUTO.

En toute épreuve et calamité, rien n'est perdu aussi longtemps que l'on a Dieu pour soi et avec soi. Or, ce n'est pas seulement en suscitant des défenseurs à nos frères, que ce Père compatissant montre qu'il ne les a pas abandonnés; il le fait d'une manière bien plus rassurante encore en convertissant des âmes dans le Lessouto et en affermissant la foi de celles qui lui appartenaient déjà. « Nos cœurs ont été réjouis, » nous écrivait M. Mabille, le 17 septembre, « les vôtres le seront aussi par les choses magnifiques que le Seigneur continue à opérer parmi les Bassoutos, malgré toute l'agitation et l'instabilité qui sont devenues, en quelque sorte, l'état normal du pays, Il y aura bientôt deux mois que je suis établi à Bérée, et, à deux reprises, j'ai eu le privilége de passer quelques

jours à Morija. La dernière fois, j'ai admis dans l'Eglise par le baptême, ou la confirmation des vœux du baptême, vingt-trois personnes; deux autres encore devaient être reçues, mais des circonstances imprévues les ont empêchées d'être présentes. Onze de ces néophytes sont les premiers fruits du ministère d'Esaïa Lééti, le catéchiste de Kolo. L'après-midi de ce jour de fête, environ deux cents membres de l'Eglise se sont approchés de la table du Seigneur. Parmi les personnes admises, se trouvait un indigène appartenant à la tribu lointaine des Bapéris. Je crois sa conversion sincère; son caractère qui était déjà très doux s'est encore amélioré. Il n'est que juste que les serviteurs des familles missionnaires, hommes et femmes, éprouvent les bons effets du milieu dans lequel ils vivent. Cet étranger n'est pas, et nous en louons le Seigneur, le seul de nos domestiques qui se soit converti. — La veille, dans une réunion d'Eglise, j'avais réadmis trois relaps. Avec le temps, si Dieu le permet, d'autres pourront reprendre leurs places au milieu de leurs frères. Il y a ici, il faut le dire, un mouvement général, et comme un réveil, surtout chez ceux qui, après avoir connu l'Evangile, s'étaient refroidis en cédant aux attraits du monde. Et ce n'est pas à Morija seulement que l'on peut faire cette observation, mais aussi à Thaba-Bossiou, à Bérée. C'est, pour plusieurs, le résultat des angoisses que la guerre et la crainte de la mort leur ont causées. Les païens commencent à participer à ce mouvement, malgré l'opposition des chefs, qui deviennent plus hostiles en voyant l'Evangile troubler leur intérieur, et porter atteinte à la polygamie, leur idole favorite. »

« Notre maître d'école, Philémon Rapétloané, grâce à son humilité, à ses bonnes qualités, à des connaissances supérieures à celles de ses frères, anciens ou catéchistes, a pris à Morija la première place dans l'œuvre de la prédication et du maintien de la discipline. Si le Seigneur permettait que je pusse revenir à Morija, et reprendre d'une manière assidue

la direction de cette station et de ses annexes, je voudrais m'adjoindre Philémon en qualité de suffragant, afin de pouvoir consacrer plus de temps à former des catéchistes indigènes. Il est notoire que leur prédication a une force toute particulière, par le fait bien simple que la logique du Mossouto est à maints égards différente de la nôtre, et que les prédicateurs indigènes savent quelles cordes il faut faire vibrer dans les cœurs de leurs auditeurs. C'est, du reste, ce qu'avait très bien compris mon prédécesseur. »

Il semble à M. Mabille que le Seigneur commence à lever un peu le voile épais qui nous cache encore l'avenir de la mission. Il y a des raisons de penser que, pour cette année au moins, les indigènes qui sont restés dans le territoire conquis par les Boers sur la rive gauche du Calédon, ne seront pas molestés, et qu'ils récolteront le blé qu'ils ont semé. S'ils restent dans leurs villages, il est à présumer qu'on pourra reprendre l'œuvre parmi eux en se contentant d'une installation provisoire qui sera préférable à l'état actuel des choses. — Après avoir exprimé cet espoir, notre frère ajoute :

« Il y a quelques jours qu'après de longues délibérations, il a été décidé entre nos frères Maitin et Duvoisin et moi, que j'irais réoccuper la station de Thaba-Bossiou. De loin je ne pouvais pas en prendre un soin suffisant. Il me sera d'ailleurs plus facile de visiter de là ma station de Morija. J'emporte de Bérée deux ou trois fenêtres et autant de portes pour arranger à ma famille un abri quelconque dans la maison qu'occupait M. Lautré, la seule qui ait encore un toit. Les gens de Thaba-Bossiou auxquels nous avons fait part de nos projets, nous aideront de tout leur pouvoir. Ils veulent même, si la paix dure assez longtemps pour le leur permettre, tâcher de recouvrir la chapelle. Jé ne doute pas que Moshesh ne nous prête aussi assistance. Ainsi j'espère, avant un mois, avoir transféré ma résidence de Bérée à Thaba-Bossiou, mais seulement en attendant M. Jousse qui, j'y compte bien, viendra bientôt reprendre sa place auprès de Moshesh. »

M. Maitin écrit, de son côté, en date du 13 septembre :

« Nous avons été touchés de ce que vous nous dites des effets produits en France et en Suisse par les épreuves de la mission : Nous nous sentons encouragés par la sympathie des chrétiens, par les prières qu'ils ont adressées et qu'ils adressent encore au Seigneur pour nous, pour les membres de nos troupeaux que la guerre et la famine ont dispersés, pour ceux qui ont perdu tout ce qu'ils possédaient en biens de ce monde, et qui, au milieu de la plus grande misère, rendent grâces à Dieu de ce qu'ils possédent un trésor que les hommes ne peuvent leur enlever et de ce qu'ils n'ont pas été privés de leurs conducteurs spirituels. Je suis aussi bien réjoui d'apprendre que le Comité et les amis de l'œuvre ne cessent pas de porter un intérêt réel à ceux des pauvres Bassoutos qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas encore reçu l'Evangile qui leur a été envoyé. Ce peuple n'a pas été anéanti; les germes de régénération et de vie spirituelle qui ont été déposés dans bien des âmes, n'ont pas péri. Grâce à ce qui a été fait, nous pouvons espérer qu'après des bouleversements qui semblaient devoir tout détruire, l'œuvre du Seigneur redeviendra prospère. C'est une grande consolation pour moi de voir que vous ne perdez pas courage. » (1)

Le côté douloureux de la correspondance de nos frères, ce sont les souffrances des infortunés qui se meurent de faim sous leurs yeux. Des milliers d'indigènes sont réduits à se nourrir de racines et de plantes sauvages, et encore cette pauvre ressource, a-t-elle failli manquer, dans un moment de sécheresse. Le sac de gros millet (sorgho), qui se vendait 12 à 15 francs en temps ordinaire, coûte maintenant de 60 à 75 francs.

Les bienfaiteurs de notre Société apprendront avec bonheur

(1) « Quelques personnes se réveillent à Bérée; d'autres ont été converties depuis que nous avons la paix. Deux membres de l'Eglise qui étaient retournés au monde, se sont repentis et ont pu être réadmis. Le Seigneur ne semble-t-il pas nous dire par là : « Je suis encore avec vous! »

que les subsides exceptionnels que le Comité a pu accorder aux missionnaires ont mis ceux-ci à même d'alléger bien des souffrances. Pendant trois mois, M. Mabille a secouru régulièrement plus de 500 personnes; c'est ce qui a permis à la plus grande partie du troupeau de Morija de rester dans ses foyers. « Depuis que j'ai appris, » écrit M. Maitin, « que l'intention du Comité est que nous accordions des secours aux chrétiens malheureux qui nous entourent, je me suis empressé de faire venir du froment, du millet, du maïs, et dès que nous avons pu soulager les plus nécessiteux, notre tâche, comme missionnaires, a été bien plus facile. » M. Keck a eu la bonne fortune de pouvoir arrêter au passage et acheter tout un grand char rempli de céréales, qu'un anglais colportait dans le pays.

Au milieu de tant de préoccupations et d'embarras, un rayon de soleil est venu réchauffer et réjouir le presbytère de Bérée. Depuis longtemps, M. Duvoisin était fiancé à Mlle Constance Maitin. Pendant la guerre, il n'avait pu être question de célébrer le mariage. A la conclusion de la paix. on manquait à peu près de tout. Enfin sont arrivés M. et madame Mabille, apportant avec eux, en sus d'un courage nouveau, de quoi donner à la cérémonie un petit air de fête. On a voulu que les affamés du voisinage eussent quelque chose de plus substantiel que le spectacle du bonheur des époux. Deux bœufs ont été abattus, et, après la bénédiction nuptiale, on a pu voir autour de la maison de nos amis des centaines de femmes, d'enfants, de vieillards, amaigris par de longues privations, faire un bon repas, en louant le Seigneur. Conformément aux usages modernes, il fallait bien aussi un petit voyage de noces. M. et Mme Duvoisin ont fait atteler leur wagon et sont allés, à six lieues de Bérée, porter les consolations de l'Evangile à un vieux chef alarmé sur l'état de son âme. Ils ont passé là quelques jours bénis pour une population dénuée de secours religieux.

CASAMANCE.

LETTRE DE M. ANDRAULT.

Voici qui va soulager bien des cœurs et montrer, une fois de plus, avec quelle sollicitude le Seigneur veille sur ceux de ses enfants qui n'ont que lui seul pour force et pour consolation. Depuis la mort de son cher compagnon d'œuvre, M. Andrault était allé passer quelques semaines à Saint-Louis. Il retournait à Sedhiou par Dakar, lorsque nos lettres de condoléance lui sont parvenues. Il s'est hâté d'en accuser réception au directeur de la maison des missions par les lignes que l'on va lire, et dont le style intime ne diminuera pas l'intérêt.

Dakar, près Gorée, 6 novembre 1866.

« Cher monsieur Casalis,

« Je viens de recevoir mon courrier, dans lequel j'ai trouvé, avec la vôtre, plusieurs excellentes lettres. Bien que je n'aie qu'un temps très court entre l'arrivée et le départ de la poste, je veux vous envoyer quelques mots.

« Je vous remercie de votre bonne sympathie et de celle du comité. Veuillez lui exprimer ma reconnaissance et l'assurer que le sentiment que je possède son affection et sa confiance a toujours été pour moi un puissant encouragement. C'est aussi avec bonheur que je puis vous dire que je n'ai pas perdu un instant courage, que Dieu me soutient, et que je n'ai point cessé de m'attendre à lui.

« Ma plus grande douleur à présent serait de voir le public chrétien se refroidir pour une œuvre que je crois voulue de Dieu, qui fait toute ma joie, et pour laquelle je donnerais ma vie.

« Je comprends que vous ne sachiez pas trop, pour le moment, qui m'envoyer ; mais cela me fait beaucoup de peine, et

il me sera douloureux de rester dans l'incertitude, de voir ma solitude se prolonger.

« Je suis trop pressé pour pouvoir, par ce courrier, traiter la question du climat; mais je veux cependant vous en dire deux mots dès aujourd'hui. Sedhiou est un des plus mauvais postes de la colonie, et très différent de Gorée et de Saint-Louis, où j'ai pu me remettre très vite. Mais il ne faut pas non plus s'exagérer le danger. A ma connaissance, la mort de mon collègue est la première de ce genre. Parmi les commerçants, il n'est mort qu'un Européen depuis que je suis à Sedhiou, et c'était un homme brûlé par le cognac et l'absinthe. On disait en parlant de lui : il est usé jusqu'à la corde. Il y a à Sedhiou vingt-cinq militaires. Il en est mort, depuis deux ans, deux seulement, et c'étaient des soldats qui avaient passé plusieurs années au Sénégal, qui étaient fatigués, usés aussi par des expéditions, une mauvaise nourriture et une vie déréglée. Je trouve donc qu'à en juger par les morts qui ont eu lieu, il n'y a rien d'effrayant. Ce qui nous a atterrés, c'est celle de mon ami Lauga, à laquelle je ne comprends rien.

« En étant prudent, on peut vivre ici; j'en suis la preuve, ainsi que plusieurs autres. Janvier et février sont très bons, et, dans ces mois, j'ai passé souvent des journées entières à travailler au soleil. Depuis le commencement de mars jusqu'à la fin de mai, le pays est encore sain; il y fait seulement une grande chaleur, mais on s'y habitue vite. M. Lauga s'y était très bien fait, et pour moi elle n'est plus rien; elle ne m'incommode plus du tout. Il faut seulement redouter le soleil et ne s'y exposer qu'avec un bon chapeau, couvert d'une coiffe, et un grand parasol. Les deux premiers mois d'hivernage, juin et juillet, sont encore très supportables, mais, à partir du mois d'août jusqu'au 15 décembre, la saison est très mauvaise. On peut alors quitter Sedhiou pour aller à Gorée ou à Saint-Louis, comme j'ai fait cette année. Malgré cela, le climat use toujours, et il faut s'attendre à être obligé

d'aller de temps en temps en France. Pour moi, je compte pouvoir ainsi rester longtemps au Sénégal. Le séjour de Saint-Louis m'a fait un bien immense dans le peu de temps que j'y ai passé. Je suis venu à Dakar pour profiter de la première occasion pour Sedhiou. Je n'ai pas passé par Gorée parce que la fièvre jaune y est.

« Avant de terminer, je veux vous supplier de m'envoyer quelqu'un le plus tôt possible. Je ne crois pas que la mort si inattendue de mon ami doive vous empêcher de le faire. Est-ce qu'on ne meurt pas aussi en France? Il y a toujours eu des épidémies depuis mon départ, et peut-être que si j'y étais resté, je ne serais plus de ce monde, tandis qu'ici, depuis un an, je n'ai à peu près rien eu. Si j'ai été indisposé l'an dernier, c'est que j'étais accablé de travaux de toutes sortes, et que j'ai dû me tuer, pour ainsi dire, dans l'intérêt de mes élèves, qui, sans cela, n'auraient encore rien appris.

« Maintenant, nous ne serons plus tout à fait dans les mêmes conditions; mes écoliers ont un petit commencement. Ce n'est pas un missionnaire qu'il faudrait envoyer à mon aide, mais deux ou trois.

« Recevez, avec le comité, l'expression de mon affection et de ma profonde reconnaissance. Par la grâce de Dieu, vous pouvez être tranquilles à l'égard de mes sentiments et de mon courage. Ma santé est bonne, mon moral est bon, et je tiendrai la position jusqu'à la dernière extrémité. Que Dieu m'épargne de nouvelles afflictions!

« Recevez, etc.,

P. ANDRAULT.



TAITI.

UNE PERTE POUR LA MISSION FRANÇAISE.

(*Extrait d'une lettre de M. le pasteur Atger*).

« M. Salmon, un des principaux négociants de Papéété, est mort le 6 août dernier, des suites d'une violente dyssenterie. Non-seulement sa famille et ses amis, mais encore l'Eglise anglaise dont il était membre, notre petite œuvre française qu'il avait su dès l'abord apprécier et le pays tout entier ont fait dans sa personne une grande perte. Quoique né de parents israélites, son esprit élevé avait été frappé de bonne heure par les évidences lumineuses de la foi chrétienne. Il y a dix ans environ qu'il avait définitivement secoué les préjugés de la naissance et de l'éducation et fait profession publique de la foi qu'il avait déjà depuis de longues années dans son cœur. Le rév. M. Howe, de la Société des missions de Londres, l'avait reçu dans l'Eglise par le baptême. Sa conversion n'avait donc pas été déterminée par des motifs extérieurs et des convenances humaines; elle était le résultat d'une conviction longuement réfléchie et profondément sincère. Il reconnaissait et adorait en Jésus-Christ le Messie promis à son peuple, le Seigneur de gloire, le rédempteur des âmes. J'ai eu plusieurs fois la joie de constater la vivacité de ses sentiments chrétiens dans des conversations intimes dont les tristes négations de notre époque sur la personne du Christ étaient l'occasion et la matière. Il ne comprenait pas, me disait-il dans la plénitude d'une conviction sur laquelle le doute n'avait plus de prise, comment on pouvait encore s'appeler chrétien après avoir dépouillé le Christ des rayons de sa gloire divine. Le succès récent d'un livre dont la légèreté française a seule fait la fortune était pour lui un scandale.

« La foi simple et paisible de notre frère se montrait au de-

hors par ses œuvres. La stricte probité qu'il apportait dans ses relations commerciales, sa charité généreuse qui s'efforçait de relever ceux que la fortune abaissait, l'intérêt actif qu'il témoignait à toutes les œuvres qui avaient pour but le relèvement moral et la prospérité du pays qu'il avait adopté pour patrie..., voilà quelques-uns des fruits bénis de cet arbre de la foi dont les racines plongeaient dans son cœur. Anglais de naissance et de sympathies, membre de l'Eglise anglaise il n'était pas cependant esclave d'étroits préjugés de nationalité. Il savait se donner à tous et sa charité ne connaissait pas de frontières. Dès notre arrivée dans le pays, il avait compris de quelle importance serait la présence de pasteurs français à Taïti, pour conserver à la religion du pur Evangile la population indigène à laquelle tant de liens l'attachaient. Aussi soutenait-il notre œuvre de ses conseils et de ses encouragements sympathiques. Auditeur assidu à notre culte français, il avait voulu encore nous assurer une coopération plus active et nous donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il portait à notre œuvre en acceptant les fonctions de trésorier du Comité pour l'encouragement de l'Instruction primaire parmi les protestants indigènes. Hélas! c'est au moment où nous allions mettre à profit ses hautes lumières et sa longue expérience que la mort nous le ravit! Ne dirait-on pas, vraiment, que la providence choisit pour les briser les existences qui nous paraissent le plus utiles? Ce sont toujours les meilleurs qui partent, ceux qu'on croyait nécessaires. Mais ne murmurons pas. C'est peut-être là une loi du royaume des cieux. Dieu cueille les gerbes mûres pour ses greniers éternels et il nous apprend en même temps qu'aucun homme ici-bas n'est nécessaire et que nous ne devons compter que sur Lui.

« Je ne puis pas vous donner de longs détails sur les derniers moments de M. Salmon. J'ai eu le regret de n'apprendre la gravité de son état que le dimanche soir, et le lundi matin il était mort. Je sais seulement que notre frère a fait preuve

dans le dernier combat d'une grande énergie morale que sa foi profonde inspirait et soutenait. Entendant Daniela, le pasteur indigène de Papéété, prier dans la chambre voisine, il l'appela et lui fit recommencer la prière à ses côtés. Dans l'angoisse de l'agonie, sa femme et ses enfants se pressant en larmes autour de son lit, il se dégageait doucement de leurs étreintes en leur disant : (*Let me go home* ! Laissez-moi m'en aller chez moi).

« La mort de M. Salmon a été un deuil public dans notre petite colonie. Les drapeaux des consuls et des navires en rade de Papéété ont été hissés en berne et les magasins fermés spontanément. La reine Pomaré, parente de Mme Salmon, le commissaire impérial, toutes les autorités, et une foule immense, où se confondaient tous les cultes, tous les rangs, toutes les nationalités, assistaient au convoi funèbre. — Tirara to tatou metua i Taïti nei : (notre père est mort, nous n'avons plus de père à Taïti) me disaient les Indiens en larmes.

« M. Salmon laisse sept enfants orphelins. Hélas! l'un n'est pas encore né et deux, qui sont en Angleterre ont à peine appris la nouvelle de la grande perte qu'ils viennent de faire.

« Recommandez cette famille affligée à la sympathie et aux prières de nos amis. »



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

ASPECT GÉNÉRAL DES ŒUVRES MISSIONNAIRES.

La Chine, cet immense champ de travail où les âmes à évangéliser se comptent par centaines de millions, n'a vu apparaître encore qu'en bien peu d'endroits les premiers rayons du soleil de justice. Quoique plus de vingt Sociétés de missions y soient à l'œuvre, on n'y trouve encore qu'une centaine de ministres de l'Evangile étrangers au pays, à peu près autant d'évangélistes ou de pasteurs indigènes, et les rapports les plus complets n'évaluent qu'à 3,000 environ le nombre total des indigènes auxquels on croit pouvoir donner avec confiance le titre de chrétiens.

Mais il faut considérer, d'autre part, qu'un quart de siècle ne s'est pas écoulé depuis que les missions protestantes ont pu s'organiser et prendre pied dans quelques-uns des ports de l'empire; qu'elles y ont eu, dès l'abord à lutter contre des préventions qui n'ont commencé à se dissiper un peu que sur quelques-uns des points les plus fréquentés par les étrangers, et que c'est depuis cinq ou six ans seulement que quelques-unes des villes de l'intérieur et quelques villages voisins des ports se sont ouverts devant la prédication de l'Evangile.

Ainsi s'expliquent la lenteur des progrès et l'exiguité comparative des résultats. Mais l'œuvre marche, pourtant, et en y regardant on est heureux de voir que, là comme partout, l'Evangile ne frappe pas en vain à la porte des cœurs.

Beaucoup de faits recueillis déjà dans nos pages en fournissent la preuve. Citons-en quelques autres, en nous attachant de préférence aux plus édifiants. Il en est, on va le voir, que des chrétiens d'Europe peuvent lire avec profit pour leurs propres âmes.

Publications et traductions.

Depuis longtemps déjà la Bible tout entière a été traduite en chinois; mais, à mesure que les missionnaires établis dans le pays se sont familiarisés avec cette langue, si différente des nôtres, ils ont reconnu que le style de cette traduction, quoique amélioré déjà à diverses reprises, laissait encore beaucoup à désirer, qu'il fallait surtout le simplifier, et, suivant les provinces où l'on doit en faire usage, le rendre plus conforme aux dialectes, souvent très divers, qui y forment la langue du peuple. Un savant missionnaire écossais, le rév. M. Burns, actuellement fixé à Pékin, s'emploie à ce travail en vue des provinces du nord de l'empire. Il vient de publier une nouvelle traduction du livre des Psaumes qui paraît plaire beaucoup aux Chinois capables de lire. Il a révisé avec le plus grand soin, toujours dans le même sens, la traduction du *Voyage du chrétien,* de Bunyan (The Pilgrim's Progress), ce célèbre livre d'édification, que les missionnaires de langue anglaise portent partout avec eux, et qui, après la Bible, a passé dans le plus grand nombre de langues étrangères. On vient de rééditer aussi, à Schanghaï, un autre petit livre bien connu sous son titre poétique de l'*Aube du jour*, et que les Chinois recherchent aussi beaucoup. En 1865, un agent de la Société biblique, autorisé à le vendre, en a placé au delà de 500 exemplaires. Beaucoup d'autres traités, traduits de l'anglais ou composés par des indigènes, rendent aussi de grands services. Bien des convertis, et des meilleurs, doivent à des écrits de ce genre leurs premières impressions sérieuses, et on en cite plusieurs

qui mettent à les lire ou à les répandre autour d'eux une ardeur qu'on ne trouverait pas au même degré chez beaucoup de membres, même zélés, des plus anciennes Eglises occidentales. Un missionnaire de Pékin, M. Edkins, de la Société de Londres, a récemment baptisé un marchand d'habits qui, appelé par son commerce à voyager souvent dans les environs de la ville, ne se met jamais en route sans avoir sa petite provision de traités. Leur lecture fait ses délices, et ils lui sont très utiles pour faire comprendre aux gens qu'il visite les changements spirituels qui se sont opérés en lui.

Evangélisation dans les villes.

De toutes les grandes villes où des stations existent depuis l'ouverture des ports, on annonce que l'œuvre se poursuit avec des succès divers, quelquefois aussi avec bien des mécomptes, mais de manière pourtant à justifier les espérances exprimées dès l'origine des travaux. Il en est ainsi, en particulier, de Canton, de Ningpo, de Fuhchau, de Schanghaï, d'Hankow et surtout peut-être d'Amoy. Laissons aux représentants de la Société des missions de Londres dans cette ville, le soin de dire les douces récompenses que le maître qu'ils servent accorde à leurs efforts.

« Depuis le commencement de l'année, écrivaient-ils en juillet dernier, onze nouveaux membres ont été reçus dans l'Eglise par le baptême. L'histoire religieuse de l'un de ces néophytes mérite d'autant plus d'être mentionnée que nous pouvons le présenter comme un de nos lecteurs de la Bible les plus assidus et comme très avancé dans la connaissance des choses saintes. Agé aujourd'hui de trente-trois ans, ses idées religieuses lui avaient, dans sa jeunesse, fait prendre la résolution de ne vivre que de légumes. S'étant ensuite trouvé en contact avec des prêtres catholiques romains, il avait embrassé leur foi, et se croyait parvenu au faîte de la perfection religieuse. Mais un jour il entendit des missionnaires

protestants, et les saintes Ecritures furent mises entre ses mains. L'étude qu'il fit de ces dernières le convainquit qu'on y chercherait en vain certains enseignements de l'Eglise romaine, entre autres ce qu'elle dit du purgatoire, de la messe, du culte de la Vierge, etc., et dès que cette certitude fut bien établie en lui, son parti fut pris. C'est, nous en avons l'assurance, une bonne acquisition pour notre Eglise. Il nous dit qu'en Chine, ou du moins dans cette partie du pays, les prêtres romains s'abstiennent avec soin d'imposer à leurs disciples certaines prescriptions, qui contrasteraient par trop avec les habitudes chinoises, ou peut-être ont trop de ressemblance avec les pratiques idolâtres du pays. Ils ne font pas, par exemple, une obligation d'aller à confesse, ne font pas payer les messes pour les morts, ne brûlent pas d'encens sur leurs autels, etc.

« Depuis six mois, nous avons vu, d'un autre côté, cinq des membres de nos Eglises rappelés par le Seigneur, mais tous, nous osons l'espérer, pour être admis dans les rangs des bienheureux qui ont été purifiés de leurs péchés par le sang de l'Agneau.

« Un de ces frères, nommé Chan-se-song, est mort le 16 mars, âgé d'environ soixante-quinze ans. Baptisé en 1854, il avait toujours suivi très régulièrement le culte, avait fait des progrès sensibles en connaissance et dans la grâce, et déployé le zèle le plus édifiant à parler, aussi souvent et à autant de gens qu'il le pouvait, des grandes choses que l'Esprit du Seigneur avait révélées à son âme; aussi la Société biblique britannique et étrangère l'avait-elle employé comme colporteur pendant plusieurs années. Grâce à son influence, sa femme et une servante ont été gagnées aussi à Christ et sont aux premiers rangs de ceux qui suivent les sentiers de la justice. Durant sa dernière maladie, l'âme de notre frère s'est montrée pleine, non-seulement de résigation, mais de reconnaissance et de joie. Il paraissait jouir par anticipation de la paix du ciel, et n'a cessé de rendre à Christ un témoi-

gnage dont plusieurs personnes ont été profondément touchées.

« Des membres de l'Eglise lui ont été enlevés d'une manière bien plus triste. Nous nous sommes vus contraints d'en expulser dix, de l'un et de l'autre sexe, les uns parce qu'ils avaient complétement abandonné nos saintes assemblées, les autres pour s'être laissé entraîner à des désordres incompatibles avec la profession de la foi. — Grâces à Dieu, cependant il nous a été possible aussi d'en réintégrer d'autres, contre lesquels les mêmes mesures avaient dû être prises précédemment, mais qui ont donné des preuves certaines de repentir. Parmi eux se trouve notre ancien instituteur Tan-sing-eng, qui, en célébrant les funérailles de sa mère, avait, par crainte des hommes, donné son assentiment à des pratiques idolâtres.

« Le chiffre des convertis s'est élevé dans nos annexes rurales des environs à 64, ce qui porte à 327 le nombre total des membres de l'Eglise qui se rattache à la Société. »

Évangélisation dans les villages.

On voit par ce qui précède que les stations fondées parmi les villageois des environs d'Amoy sont prospères. D'autres lettres annoncent que, récemment, les chrétiens de ce district ont passé par le creuset de l'épreuve, mais en sont sortis triomphantes. Des hommes ont été insultés ou injustement lésés dans leurs intérêts, et des femmes maltraitées, quelques-unes même cruellement battues, mais à une ou deux exceptions près, ces tribulations n'ont eu d'autre résultat que de mettre en évidence la sincérité des convertis et que d'affermir encore leur foi.

Ning-Pô, aussi, a ses annexes rurales. Le révérend M. Green, missionnaire de l'Église presbytérienne des États-Unis, raconte, comme on va le voir, une visite qu'il fit, en février dernier, à l'une d'elles. Il était accompagné d'un pas-

teur indigène nommé Zia, que nous avons eu déjà l'occasion de mentionner dans nos pages.

« Le dimanche que nous passâmes à Yu-Yao, dit-il, fut vraiment une bonne journée. Malgré la pluie qui tombait, la maison se remplit d'auditeurs empressés et recueillis. Plusieurs candidats au baptême se présentèrent, mais un seul put être admis. L'après-midi, la Cène du Seigneur fut administrée à quarante ou cinquante personnes, qui me parurent, pour autant qu'il est possible à l'homme d'en juger, profondément pénétrées de l'importance de cet acte et animées des sentiments de respect et de saint recueillement qu'il réclame des fidèles.

« Au point de vue de la moralité, il s'est opéré, dans les habitudes des chrétiens de cette localité et de leurs familles, des changements très sensibles auxquels les païens eux-mêmes sont forcés de rendre hommage. Des ivrognes sont devenus tempérants, des blasphémateurs ont appris à parler avec douceur et des hommes injustes donnent aujourd'hui l'exemple d'une scrupuleuse probité. Il y a sans doute des exceptions, et pendant cette visite, nous en avons eu un exemple affligeant. Un des diacres de la petite Eglise se présenta de lui-même à nous pour nous dire qu'il ne croyait plus à Jésus-Christ comme à son Sauveur, et qu'il demandait à être retranché de l'Église. A l'ouïe de cette déclaration, le pasteur Zia, sous la direction duquel cet homme avait longtemps été, prit la parole pour lui adresser, en termes singulièrement affectueux, des représentations touchantes, et quand il vit que l'incrédulité du relaps résistait à ses appels, il ne put s'empêcher de fondre en larmes. C'est véritablement un saint homme que ce pasteur sorti du paganisme chinois. Dans mes relations avec lui, j'ai souvent occasion de m'humilier profondément moi-même devant la ferveur de sa piété et la manière exemplaire dont il s'acquitte des devoirs de son ministère. »

Un des missionnaires de Fuh-Chau, le révérend M. Cribb,

vient de faire, en vue des villageois de cette partie du pays, l'essai d'un genre d'évangélisation nouveau, du moins pour la Chine.

« En visitant les villages, dit-il, j'avais souvent remarqué que les habitants se montraient généralement disposés à écouter la prédication de l'Évangile, mais que durant le jour les travaux des champs ne leur en laissaient pas le temps. Cela me donna l'idée de louer, dans le plus grand de ces villages, une maison où je pusse aller tenir des réunions au moins une fois par semaine. Ce village, nommé Uong-Kiang, peut contenir une centaine de familles. Il y a quinze jours que j'y ai, pour la première fois, commencé la réalisation de mon projet. Partis de Fuh-Chau à quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes au village vers six heures. C'était juste le moment où les gens revenaient des champs; nous invitâmes tous ceux que nous pûmes aborder à venir entendre la parole de Dieu quand ils auraient mangé leur riz du soir, et à peine avions-nous eu le temps d'éclairer le local et de prendre nous-mêmes un léger repas, que nous vîmes arriver de tous côtés des auditeurs. En quelques instants, tous les siéges de notre petite chapelle improvisée furent occupés, et beaucoup de gens étaient debout sur les côtés ou près de la porte. J'ouvris la séance par une rapide exposition des motifs qui m'avaient fait louer cette maison; puis, entrant résolûment en matière, je prêchai pendant près d'une heure. Mon aide-missionnaire indigène, Lo Ngû, fit ensuite une exhortation d'à peu près la même longueur et termina par la prière. Le service achevé, plusieurs restèrent longtemps encore à nous faire des questions, généralement sérieuses. Nous reprîmes ensuite le chemin de la ville, très encouragés par tout ce qui s'était passé. Notre seconde réunion n'a été ni moins nombreuse, ni moins intéressante que la première. »

Évangélisation des femmes.

L'évangélisation des femmes! un des grands besoins du

pays, disent les missionnaires, et l'un des principaux objets que nous devions avoir en vue, mais en même temps aussi une entreprise ardue et à première vue presque inabordable, tant il y a de préventions à surmonter, d'objections à renverser et de mécomptes à prévoir. Essayons toutefois.... puisque ces pauvres femmes, si méprisées, et qui croupissent au sein d'une si profonde ignorance, ont aussi des âmes pour lesquelles Jésus a donné son sang ! »

Et, secondés avec vaillance par leurs femmes ou par d'autres auxiliaires, les missionnaires essaient, et en dépit de toutes les difficultés, quelques-unes de ces tentatives donnent déjà plus que des espérances. Nous avons parlé dernièrement de ce que deux femmes d'un missionnaire ont tenté, l'une à Pékin même, l'autre à Che-Fou. Ecoutons le révérend William Hale, missionnaire méthodiste américain à Tien-Tsin :

« Un des faits de l'année dernière qui attestent le mieux que notre cause est en voie de progrès et qui nous ont le plus réjouis, dit-il, c'est l'intérêt sérieux et soutenu que beaucoup de femmes indigènes prennent aux vérités de notre sainte foi. Pendant longtemps nous avions eu à déplorer l'inutilité des moyens mis en œuvre pour atteindre ce but ; mais à la longue, et sans doute en réponse à beaucoup de prières spécialement consacrées à cet objet, il nous est donné de voir la force des préjugés faiblir devant les saintes attractions de la croix, et aujourd'hui, ce n'est plus chose rare pour nous de voir des femmes, jeunes ou vieilles, quelquefois les mères et les filles, écouter avec une attention marquée la prédication de l'Evangile. Au commencement de l'année dernière, huit ou dix femmes, tout au plus, osaient fréquenter les stations missionnaires en avouant le désir d'y recevoir instruction, tandis que maintenant nous en avons en moyenne, chaque semaine, au moins soixante-dix, dont quelques-unes ont pu recevoir le baptême et sont devenues membres de l'Église dans le courant de l'année. D'autres aspirent au même privilége, et d'un plus grand nombre encore nous avons l'es-

poir qu'elles aussi, seront amenées à faire partie du troupeau que le Bon Berger rassemble peu à peu dans cette ville. »

Quelques lits de mort.

L'Eglise presbytérienne des Etats-Unis a reçu de l'un des missionnaires qu'elle emploie à Ningpo des récits que son journal déclare à bon droit touchants. Ils seront d'autant mieux à leur place ici, que deux d'entre eux prouvent que les femmes chinoises savent s'approprier cet immense bienfait de la foi qu'on appelle une fin chrétienne.

« Le 3 juillet, écrit le révérend B. Mac-Cartie, restera longtemps gravé dans nos souvenirs. Ce jour-là, en 1863, nous confiions à la terre la dépouille mortelle d'un des ouvriers les plus devoués et les plus utiles qu'ait jamais eus notre mission, celle du révérend Henry Rankin. Hier, à trois ans de distance, nous avons rendu les mêmes devoirs à deux de nos plus chers enfants dans la foi, enlevés l'un et l'autre, avant le temps, à l'affection des leurs, mais en leur laissant pour consolation la douce assurance qu'ils ont échangé les peines de la terre pour la paix du ciel.

« Notre jeune frère Wong-We était né à Ningpo en 1845, Entré comme orphelin dans le pensionnat de la mission à huit ans, il s'y fit remarquer dès l'abord par l'amabilité de son caractère aussi bien que par son intelligence, et devint, en peu de temps, le meilleur élève que nous ayons jamais eu. A treize ans, il fit une profession de la foi, que depuis lors il n'a pas cessé un seul instant d'honorer par tous les actes de sa vie, et par l'activité qu'il a déployée dans divers travaux d'évangélisation. Malheureusement, il avait hérité de ses parents les germes d'une maladie de poitrine, et, après quelques alternatives de bonne et de mauvaise santé, il s'est endormi dans le Seigneur, le 1er juillet. Quelques jours avant sa mort, il avait tranquillement mis ordre à ses affaires, fait des arrangements pour ses funérailles, et recommandé surtout qu'au-

cune cérémonie ayant la moindre apparence de paganisme n'eût lieu sur son cercueil. Bien souvent, pendant sa dernière maladie, il m'avait fait appeler, et toujours je l'avais trouvé parfaitement calme et résigné. La dernière fois, il était si faible que je me contentai de lui lire quelques passages de l'Evangile. Cette lecture achevée, il me prit la main et d'une voix presque éteinte : « Je ne saurais parler beaucoup, me dit-il, mais je tiens pourtant à vous dire une chose, c'est que mon âme jouit d'une paix parfaite, — oui, parfaite dans le Seigneur. »

« Notre seconde perte a été celle de Madame Kying, épouse du pasteur indigène qui dirige actuellement l'Eglise de Yu-Yiao. Elevée aussi dans une de nos écoles, elle s'y était fait tendrement aimer de ses maîtresses et de ses jeunes compagnes d'étude. Baptisée en 1856, par M. Rankin, elle avait épousé, deux ans plus tard, le révérend Kying-Lingyin, et, comme femme de pasteur, elle a parfaitement répondu à toutes les espérances qu'elle avait données comme jeune fille. Epouse affectueuse, mère dévouée, elle s'associait avec zèle aux travaux spirituels de son mari et avait su rapidement conquérir le cœur de toutes les personnes, jeunes ou âgées, qui allaient lui demander des conseils ou des consolations. Une fièvre maligne l'a rapidement emportée, mais non sans lui permettre de rendre son témoignage de mourante au Maître céleste qu'elle aimait et servait avec la simplicité d'un enfant. Jusqu'à sa dernière heure, elle n'a cessé d'encourager ceux qui l'entouraient à se donner à lui comme elle l'avait fait elle-même. Cette épreuve a été d'autant plus grande pour son mari que, quelques jours auparavant, il avait vu expirer sa propre mère, faible et âgée, qui est morte aussi dans la foi. Que Dieu vienne en aide à ce pauvre frère affligé !

« Cinq ou six mois avant ces décès, notre mission avait déjà eu à pleurer la mort de la femme du révérend Bao Kyong-Hyi, le catéchiste indigène chargé par nous d'évangéliser le district oriental. Comme Madame Kying, cette jeune

sœur avait été l'une de nos meilleurs élèves. Sincèrement pieuse, et douée de talents remarquables, elle avait, deux jours avant sa mort, dressé tout un plan d'opérations pour évangéliser les femmes du voisinage. Sa mort a été subite. Mais par une de ces coïncidences que le monde appelle des hasards, j'arrivai auprès d'elle juste à temps pour en être reconnu et lui rappeler en quelques mots que le Seigneur ne l'abandonnerait pas. Elle le comprit et mourut en paix. Que les voies du Seigneur sont insondables ! On m'accusera peut-être de trop vanter les chers défunts dont je viens de parler, mais je les ai beaucoup aimés, je les ai vus à l'œuvre, chacun dans sa sphère, et je ne puis pas ne pas me demander pourquoi le Seigneur les a retirés sitôt, tandis qu'il me laisse si longtemps sur la terre. Quoi qu'il en soit, j'ai la ferme assurance que le ciel est leur partage et c'est avec bonheur que je nourris dans mon cœur l'espérance de les y revoir bientôt. »



SUÈDE ET LAPONIE.

Nos lecteurs n'auront certainement pas oublié ce que nous leur avons raconté, dans le temps, d'une pieuse Lapone venue à Stockolm pour y intéresser les chrétiens à l'évangélisation de son pays, et de quelques-uns des résultats de ce voyage, qui mérite une place distinguée dans l'histoire des missions. (*Voir nos livraisons d'avril* 1864, page 144, et de mai 1865, page 185 et suivantes).

Aujourd'hui, nous trouvons dans la *Semaine religieuse*, de Genève, une lettre où M. le pasteur Rœhrich, de Stockholm, raconte un nouveau voyage de Maria Mathsdotter, et donne sur son séjour à Stockholm et sur son caractère des détails du plus haut intérêt. On nous saura gré de n'en pas retrancher un seul mot.

« Je viens d'avoir une grande joie, écrit M. Rœhrich sous la date du 13 novembre, et je suis sûr qu'elle sera partagée par tous ceux de vos lecteurs qui se sont intéressés à la mission en Laponie. Le mardi 30 octobre, au soir, j'étais dans mon cabinet de travail, occupé à lire un journal qui me parlait de la patrie, lorsqu'on frappe à ma porte. — J'ouvre. — Qui vois-je entrer? — Deux Lapones, dont l'une est *Maria Magdalena Mathsdotter*. — Jugez de mon étonnement et ensuite de ma joie en revoyant cette amie chrétienne. Moi, qui depuis si longtemps demandais de ses nouvelles et qui ne recevais pour toute réponse que ces paroles : « Maria! On ne sait pas où elle est; elle erre dans les déserts de la Laponie, accompagnant le troupeau de rennes de son père! » — Et voici maintenant, elle est là devant moi, elle s'approche et me serre la main! Immédiatement je me suis dit : C'est un nouvel appel que la Laponie vient adresser à la Suède et à tous les amis de l'Évangile; écoutons-le! *Travaillons pendant qu'il est jour; la nuit vient, pendant laquelle personne ne peut plus travailler!*

« Cette femme lapone ne vous est pas inconnue; son nom n'a pas encore, je pense, été oublié par ceux qui ont lu ce qu'elle a accompli par amour pour son peuple et pour son Dieu. C'est elle qui, il y a deux ans, en mars 1864, après un long et pénible voyage, fait au travers des neiges et des glaces, à pied et sur de grands patins, est arrivée à Stockholm pour exposer au roi l'état de misère et d'abaissement dans lequel se trouvaient ses compatriotes. — C'est par la foi qu'elle a marché, on peut bien le dire; il en fallait, certes, pour faire, seule, un tel voyage; mais sa foi ne l'a pas trompée. Elle obtint de précieuses assurances de secours, elle eut la joie d'apprendre qu'une *Société du Sou missionnaire (Fem-œre-fœrening)* en faveur de la Laponie allait se constituer pour travailler au relèvement moral et religieux de ses frères, et ainsi, exaucée dans ses prières, elle repartit en bénissant Dieu. — Deux ans et plus se passèrent sans que

la moindre nouvelle arrivât à son sujet; Maria était avec ses rennes, parcourant le pays, allant de la plaine aux montagnes, des montagnes à la plaine, mais, en même temps, toujours active pour la cause du Seigneur.

« Il faut que je dise ici qu'une partie de la Laponie, la partie méridionale surtout, est aussi habitée par des Suédois, qui y viennent, non pas pour embrasser la vie nomade, mais au contraire pour s'établir à demeure fixe et pour cultiver le sol. Ces habitants-là, ou *colons*, reçoivent de l'Etat un certain espace de terrain qu'ils s'engagent à faire valoir. — Or qu'arrive-t-il? — Les colons avancent dans l'intérieur du pays et en prennent possession pour le livrer à la culture, partout où cela est possible; de leur côté, les Lapons veulent garder le pays pour eux, ils en ont besoin pour l'entretien de leurs nombreux troupeaux de rennes, à peu près leur seule richesse, et si, par malheur, quelques rennes s'égarent sur la propriété des colons, ceux-ci, sans autre forme de procès, les abattent d'un coup de fusil. — De là, on le comprend, des tiraillements continuels entre Lapons et colons, des pourparlers, des querelles. C'est ce qui est arrivé cet été; aussi les membres influents de la paroisse de Wilhelmina, paroisse dont Maria Mathsdotter fait partie et qui est située au sud de la Laponie, dans la province de Westerbothnie, se sont-ils assemblés ponr discuter la question de leurs intérêts. — Le seul parti à prendre était de s'adresser au roi, de lui soumettre la chose et de réclamer son intervention et son secours. On s'y décida. Mais qui fera le voyage? Aucun homme de la paroisse ne veut accepter la charge de député; tous trouvent l'entreprise trop pénible et trop difficile. Les regards se dirigent donc sur une femme, sur Maria Mathsdotter; celle-ci offre ses services, on accepte sa proposition, et son voyage est décidé. Maria partit et fit la route avec une de ses cousines. — Dieu a certainement voulu qu'il en fût ainsi, car la présence de Maria au milieu de nous a réveillé le zèle pour la mission lapone en réchauffant les cœurs.

« Ce fut donc le mardi, 30 octobre dernier, que la Lapone entra chez moi. Le mercredi étant le jour fixé pour la réunion de travail où nous confectionnons des vêtements chauds pour les enfants des écoles en Laponie, j'invitai naturellement Maria à y assister. Quelle fête pour toutes nos jeunes ouvrières de voir cette femme, dont la grande foi leur était connue et pour qui nous avions déjà si souvent prié ensemble ! Et, vous le pensez, la fête ne fut pas moins grande pour Maria elle-même. Elle était heureuse de se sentir au milieu d'amis qui comprennent les misères de son peuple et qui veulent faire quelque chose pour en hâter le soulagement ; son visage respirait le calme, la sérénité ; son regard brillait d'une indicible joie. — Maria, croyez-le bien, ne resta point les bras croisés : la voilà qui prend des ciseaux, qui coupe des patrons, qui donne des conseils ; et chacune de nos dames de recevoir avec empressement de si bonnes directions ! Ce n'était pas chose nouvelle pour elle que de faire ce travail ; dans la solitude de ses forêts, tandis que paissent ses rennes, la Lapone fait elle-même tous ses vêtements et ceux de sa famille ; et pour cela, elle porte toujours suspendus à sa ceinture, son fil, ses aiguilles et ses ciseaux. — La réunion se termina, selon l'habitude, par la lecture de la Bible et la prière ; je fis le culte, non pas en français, mais, aussi bien que cela me fut possible, en langue suédoise, afin que Maria pût comprendre et prier plus réellement avec nous ; elle pleura beaucoup ce soir-là, et, quand j'eus fini, elle me serra cordialement la main, en me disant : « Merci, merci, cher ami ; un jour, nous nous reverrons dans les cieux ! » Puis, à toutes les personnes qui étaient là, elle tendit aussi la main, en faisant sa salutation ordinaire : *La paix de Dieu soit avec vous !* — Pendant deux réunions encore, nous eûmes la joie de posséder notre chère Maria et de nous entretenir avec elle, car le lundi, 5 novembre, nous nous réunîmes extraordinairement, afin de terminer plusieurs ouvrages commencés et de pou-

voir ainsi envoyer à nos enfants des écoles le plus de vêtements possible.

« Je me décidai moi-même, en apprenant la grande misère dont souffre le peuple lapon, à faire une collecte en faveur de l'école de la paroisse de Wilhelmina; grâces à Dieu, elle rapporta plus que je n'avais pensé. — Le Comité de la *Société du Sou missionnaire* se réunit aussi pour entendre Maria, et pour pouvoir, par la voix des journaux, donner au public quelques détails qui l'encourageassent à soutenir l'œuvre qui se poursuit en Laponie. Cette séance fut, on le comprend, des plus intéressantes et des plus encourageantes. Maria nous dit combien notre œuvre est nécessaire, et aussi combien elle est bénie. Tous les Lapons voient avec plaisir de nouvelles écoles se fonder, et sont heureux d'y envoyer leurs enfants; mais tout cela est très-peu de chose, et il y a encore beaucoup à faire.

« Je ne saurais vous dire combien des entretiens intimes avec cette femme, que j'appellerais volontiers *l'apôtre du Nord*, font de bien à l'âme; combien on se sent à la fois humilié et excité au travail, quand on se trouve en présence de cette foi, de cette profonde humilité, de cet amour des âmes, de ce zèle pour l'avancement du règne de Dieu! — Et ce qui frappe aussi, quand on l'entend parler, c'est cette intelligence des misères humaines, cette clarté dans les idées, cette logique dans le raisonnement, cette précision dans les expressions! Maria parle avec la plus grande facilité; quoique sans la moindre instruction, elle discute avec une parfaite aisance, elle défend son opinion sans se laisser intimider par ceux qui l'écoutent. Jamais, comme il arrive souvent aux gens incultes, jamais elle ne se perd dans les détails; elle poursuit l'idée qu'elle a en vue et sait toujours y revenir quand elle est appelée à faire une digression. — Tous ces dons-là, n'en doutons pas, sont le partage et un des priviléges de la foi. Celui qui croit, rien au monde ne peut l'intimider, qu'il ait à parler devant le peuple ou devant les con-

seils de la nation, parce que sa force lui vient d'en haut, et que la force de Dieu ne saurait en rien être diminuée par les faiblesses humaines. Les apôtres et les premiers disciples nous l'ont bien montré.

« Dimanche, 11 novembre, à 7 heures du matin, Maria partait par un bateau, qui devait l'emmener jusqu'à Hernœsand, petit port de mer sur la Baltique ; de là elle a à faire environ 150 lieues sur ses patins ; ce n'est que dans un mois qu'elle pourra rejoindre sa famille et son troupeau de rennes. Elle a emporté avec elle une provision de vêtements, mais aussi une provision non moins bonne de souvenirs affectueux et de douces consolations. Nous étions là, sur le rivage, pour la saluer encore et l'accompagner de nos vœux. Sa dernière parole a été : *La paix de Dieu soit avec vous !*

« Ah ! que la paix de Dieu soit aussi avec elle ! Que le Seignesr la garde dans ses solitudes glaciales, qu'il lui conserve la foi et la charité dont elle est animée ! Qu'il soit également avec nous ! Que l'exemple de cette pieuse Lapone devienne pour nous, non pas une cause de découragement, mais un stimulant, un appel à mieux faire et à agir davantage. C'est là ma prière et pour vous et pour moi.

« H. Roehrich, pasteur à Stockholm. »

NOUVELLES RÉCENTES

LA SEMAINE DE PRIÈRES EN 1867.

Nous ne pensons pas pouvoir mieux terminer l'année qui va finir, qu'en appelant l'attention de nos lecteurs sur quelques-unes des premières journées de l'année qui va s'ouvrir.

En 1867, la semaine que, depuis quelques années, les chrétiens évangéliques du monde entier ont pris l'habitude de consacrer à des prières pour l'avancement du règne de Christ et le salut des âmes, commencera le 6 janvier pour finir le 13. Comme les années précédentes, le Comité anglais de l'Alliance évangélique a lancé dans toutes les directions l'invitation pressante de se joindre à ce concert universel de supplications, et, pour y mettre l'harmonie désirable, il a indiqué les sujets dont on devra s'occuper chaque jour de la semaine.

Nos lecteurs auront sans doute reçu ou pourront recevoir cet appel si conforme à l'esprit du christianisme. Nous ne pouvons que les exhorter à y être attentifs en leur faisant observer que, dans ce programme de prières, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'œuvre des missions tient la place importante qui lui revenait de droit. Elle est implicitement comprise dans à peu près tous les objets recommandés, et elle a, de plus, son jour spécial, le mercredi 9 janvier, en face duquel le tableau porte l'indication suivante :

« Prières pour le succès des missions parmi les juifs et les « païens, et invocation de la bénédiction divine sur les ef- « forts tentés pour l'évangélisation des infidèles de tous les « pays et de toutes les classes. »

Ajoutons à cet appel, sur lequel il serait sans doute superflu d'insister davantage, un fait qui montre à quel point les missionnaires engagés dans l'œuvre et leurs amis en apprécient la valeur. C'est qu'en août dernier, une conférence tenue à Coonoor, dans l'Inde, a décidé de prier le Comité de l'Alliance évangélique de désigner tout particulièrement à la sollicitude des chrétiens les opérations missionnaires dont l'Inde est le théâtre, et de réclamer avec instance ce secours spirituel en faveur de tout ce qui tient, de loin ou de près, à l'espérance de voir l'immense population de cet immense

pays amené bientôt à la connaissance de Christ. Les noms de plusieurs officiers supérieurs de l'armée anglaise figuraient au bas de cette supplique, qui, malheureusement, est arrivée trop tard pour qu'il en pût être tenu compte dans le programme.

VOYAGE DE M. ET Mme JOUSSE ET DE Mlle KECK.

Une lettre de M. Jousse, écrite de Southampton, le 9 décembre, annonçait que, malgré une traversée pénible de la Manche, ses compagnes et lui étaient heureusement arrivés dans cette ville, que leurs bagages étaient déjà à bord du *Briton*, et qu'eux-mêmes allaient y monter pour quitter le port à deux heures. Les inévitables occupations d'un pareil moment ont empêché notre cher frère de nous écrire longuement, mais non d'exprimer, en termes bien sentis, sa reconnaissance des témoignages d'affection qu'il avait reçus des chrétiens évangéliques du Havre, sa confiance entière au Dieu sous la garde duquel son voyage à travers les grandes eaux va s'accomplir, et son désir toujours croissant de revoir bientôt le champ de travail où ce Dieu le rappelle.

ANTILLES ANGLAISES.

En septembre dernier, un de ces effroyables ouragans qui désolent si souvent les régions intertropicales, a fondu sur les îles Bahamas et sur les Lucayes. Beaucoup de stations missionnaires ont été cruellement ravagées. A Nassau, dans l'île de la Providence, une chapelle wesleyenne, tout récemment construite et qui passait pour le plus bel édifice religieux des Antilles, a été entièrement détruite et cinq autres chapelles et écoles de la même Société ont été gravement endommagées. On parle aussi de douze temples de l'Eglise anglicane

et de plusieurs édifices baptistes renversés, ou a peu près. Quant au chiffre des habitations particulières qui ont subi le même sort, il est énorme. Dans l'île de la Providence seulement, on ne le porte pas à moins de 1,200. Un missionnaire de l'île Turk écrit que dans une localité, nommée Lorimos, il n'est resté debout que 3 maisons sur plus de 150 : Il ajoute que peu de gens ont péri, mais qu'une misère affreuse a suivi ce désastre, et que les bâtiments et la chapelle de sa station sont remplis de malheureux, aux besoins desquels il ne sait comment pourvoir.

HISTOIRE D'UNE CLOCHE.

On a récemment expédié de Boston à l'une des stations africaines du Conseil américain une cloche qui porte cette inscription : « *Présentée à l'Afrique par ses fils et ses filles de la Jamaïque. Mai* 1866.

L'histoire de cette cloche est émouvante. Un nègre affranchi de la Jamaïque, se sentant près de mourir, avait fait promettre à sa femme de vendre quelques-uns des effets qu'il laisserait après lui, et d'en employer le produit à l'achat d'une cloche qui pût aller en Afrique « inviter les païens à s'approcher de Jésus-Christ. » En exécution de ce vœu, la veuve du nègre parvint à réunir douze schellings (15 francs), qu'elle remit entre les mains du pasteur de la paroisse. Mais se procurer pour quinze francs une cloche digne d'être envoyée en Afrique n'était pas possible ; pour y suppléer le missionnaire raconta le fait aux membres de sa congrégation, qui sont aussi des nègres émancipés. Ils firent entre eux une quête, et les 15 francs de la veuve se changèrent en 85 dollars (425 francs), qui représentent la valeur de la cloche qui vient de partir pour l'Afrique.

TABLE DES MATIÈRES.

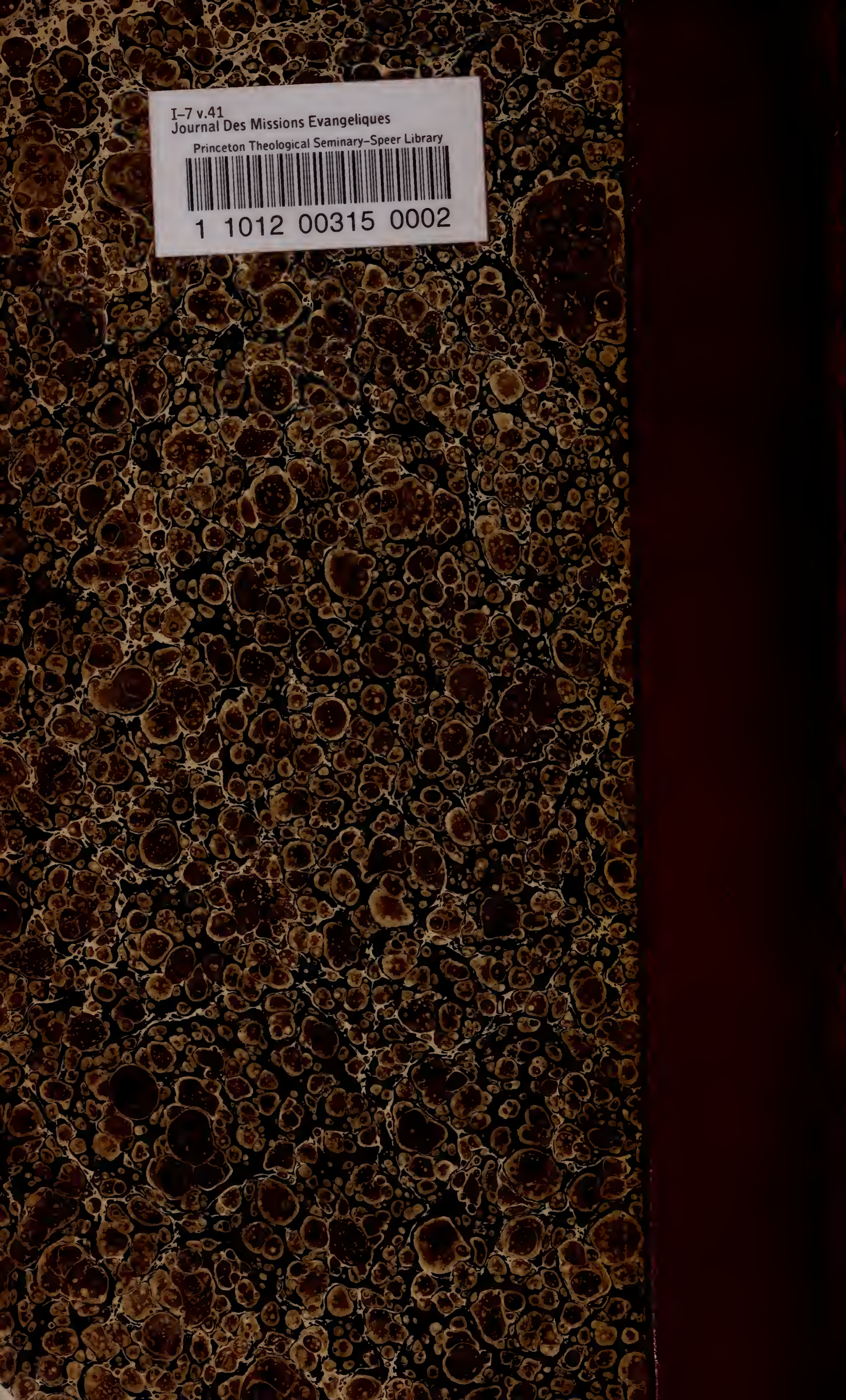
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

Paris. — Typ. Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18


I-7 v.41
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00315 0002